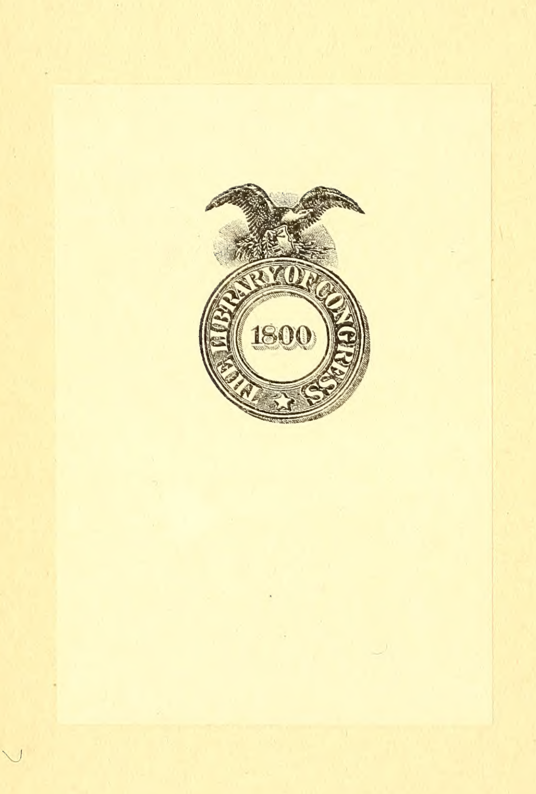

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

GRANDES SCÈNES

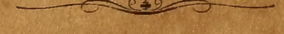
DE

L'HISTOIRE MODERNE

Par A. RODIÈRE

Professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, Membre de l'Académie des Jeux-Floraux.

La foi agrandit tous les horizons.



PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE.

rue du Bac, 50

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE TOULOUSE.

—

1858

de Votre Grandeur,

Le très humble, très obéissant et très dévoué serviteur,

et honoré que votre Grandeur ait dai-
gné acc[illegible] la d[illegible]ce de ce nou-
[illegible] En osant

A Monsieur l'abbé Tolra,

témoignage de vive sympathie,

A. B.

GRANDES SCÈNES

DE

L'HISTOIRE MODERNE.

AVANT-PROPOS.

Le domaine des faits historiques et scientifiques est aujourd'hui si vaste qu'une vie deux fois séculaire ne saurait suffire pour l'embrasser. Bien des gens pourtant consacrent de longues heures à la lecture de romans qui ne sauraient rien ajouter à la somme de leurs connaissances; c'est une perte de temps bien regrettable. Le goût des romans cependant n'est pas un goût particulier à notre pays et à notre époque; il a existé de tout temps et chez tous les peuples. Les romans de chevalerie avaient, au moyen-âge, plus de vogue que n'en ont aujourd'hui les romans de mœurs; et, en remontant jusqu'à la limite des temps fabuleux,

les poèmes d'Homère ne furent aussi que des romans inspirés par le génie.

Il faut conclure de ce goût universel, commun à tous les temps et à tous les pays, que le goût des romans est inhérent à la nature humaine, et qu'il faut seulement chercher à le régler de manière à en retirer quelque profit.

Pour résoudre ce problème, nous avons recherché dans l'étude du cœur humain à quoi tient ce goût inné pour les romans. Il nous semble qu'il tient à ce que l'homme vit presque toujours ici-bas dans un milieu de douleurs et de souffrances. Si la terre était un paradis, l'amour des romans n'y règnerait pas, parce qu'un bonheur immense, un bonheur de tous les instants remplirait toute la capacité de notre âme, et ne laisserait pas la plus petite place à la fiction dans des cœurs absorbés par les plus douces et les plus enivrantes réalités.

Mais comme la terre est au contraire un lieu d'exil et d'expiation, et que les hommes ne sauraient jamais y vivre à l'état extatique, on cherche dans le roman un état meilleur que celui dans lequel on vit. On y cherche des existences plus heureuses que la sienne, pour se bercer d'un doux rêve en les contemplant. On y cherche aussi des existences plus malheureuses, pour s'accommoder plus patiemment de la position où l'on est, et ce sont même ces dernières qu'on aime à retrouver

de préférence, parce qu'on sent qu'il est toujours bien difficile pour chacun de s'élever à une condition meilleure, et qu'il n'est, hélas ! que trop facile de tomber dans un état pire. On aime, sous ce rapport, à lire des événements malheureux et tragiques, comme on aime à contempler, du haut d'une falaise, la mer agitée, comme on se plaît, dans une chambre bien close et devant un feu qui pétille, à entendre tomber au dehors la pluie ou siffler la bise.

Si cette observation psychologique est vraie, il nous semble que l'histoire peut offrir autant d'intérêt que le roman, lorsqu'on y rencontre des personnages dont les succès ou les revers ont été aussi grands que l'imagination la plus riche puisse le supposer sans tomber dans des exagérations dépourvues de toute vraisemblance. Or, comme le monde est déjà bien vieux, nous croyons que ces personnages se trouvent en effet en grand nombre dans l'histoire, et que pour lutter sans trop de désavantage contre les romanciers, l'historien n'a pas autre chose à faire qu'à les y rechercher.

Dans le livre que nous offrons aujourd'hui au public, nous avons choisi çà et là quelques-uns de ces personnages extraordinaires, et nous les avons choisis de manière à présenter aux personnes peu instruites, (nous avons eu principalement en vue celles-là), une espèce d'esquisse générale de l'histoire moderne, non-seulement au point de vue des

événements les plus saillants, que tout le monde aperçoit, comme les batailles et les révolutions des empires, mais parfois aussi, pour varier un peu plus nos récits, au point de vue, non moins intéressant à nos yeux, du développement de l'esprit humain dans ses plus glorieux représentants, les savants, les poètes et les artistes.

Quant à l'histoire ecclésiastique, nous ne l'avons effleurée dans cet ouvrage que lorsqu'elle se confond d'une manière inséparable avec l'histoire générale, parce que nous l'avons exposée plus en détail dans deux autres livres (1). Le cas, du reste, de ce contact se représente assez souvent, parce qu'au moyen-âge surtout, il faut le reconnaître, l'histoire de l'Eglise était presque tout, et celle de chaque peuple en particulier, presque rien.

Il nous arrive de temps en temps de faire figurer dans nos récits quelques personnages imaginaires; mais cette mise en scène, toujours fort simple et sans nul fracas, n'a d'autre but que de mieux fixer dans les souvenirs du lecteur le fond du récit, toujours puisé aux sources les plus authentiques; et il suffit de la moindre attention pour distinguer le moment où nous quittons le champ parfois stérile et parfois, au contraire, trop fécond des faits, pour entrer dans celui de l'imagination, où il est

(1) Les Saints et leur siècle et Les Femmes chrétiennes.

toujours facile de combiner l'ordre avec la richesse.

Ce procédé, nous le croyons, ne nuit nullement à la vérité historique, et sert, au contraire, à lui donner plus de vie. Il s'agit moins, en effet, pour l'historien de reproduire l'écorce matérielle des faits que d'en faire saisir les causes, et il nous semble, par exemple, que rien n'est plus vrai dans l'ordre métaphysique des choses que les discours que les historiens classiques de l'antiquité mettent si souvent dans la bouche de leurs personnages, quoique en réalité la plupart de ces discours n'aient pas été prononcés, tels au moins que les rapporte l'historien.

Si l'expression des vérités historiques ou morales devait s'affaiblir par l'emploi d'un artifice aussi simple et que suggère naturellement une situation connue, il nous semble que le divin Maître, dans ses enseignements, n'aurait pas eu recours si souvent aux formes de la parabole.

On pensera peut-être que pour atteindre le but important que nous nous sommes proposé, notre livre a des dimensions bien exiguës. Nous en convenons, et nous ne dirons pas pour nous excuser que les cartes géographiques les plus petites, sans pouvoir jamais présenter l'utilité des grandes, ont pourtant leur mérite aussi, quand l'échelle de proportion y est exactement observée. Nous dirons seulement avec simplicité que nous n'avons pas su

faire mieux, et qu'un auteur qui a grand besoin de l'indulgence du public doit viser d'ailleur pardessus tout à être court. Mais si notre point de vue présente, comme nous le croyons, un véritable intérêt, nous espérons que des écrivains plus habiles sauront en tirer un meilleur parti.

Nous avons encore une grâce à demander au lecteur.

Nous parlons toujours dans ce livre avec la franchise qui est familière aux jurisconsultes et qu'on est habitué à leur passer. Nous espérons donc que les personnes qui ne partagent pas nos convictions voudront bien ne pas s'offenser de la manière dont nous les exprimons, quoique cette manière puisse quelquefois leur paraître passionnée, parce que leur âme ne vit point dans le même milieu que la nôtre et ne se trouve pas à la même température.

Il est, en effet, certaines doctrines pour lesquelles nous éprouvons une répulsion si grande et une antipathie si profonde, qu'il nous semble ne pouvoir jamais les exprimer en termes assez forts; mais cela n'altère pourtant en rien l'amour sincère que nous ressentons pour toutes les personnes qui auraient le malheur de partager ces doctrines. Si, à l'exemple de François d'Assise, il n'est pas dans la nature un petit oiseau, pas une fleur, pas un brin d'herbe que nous n'aimions, parce que nous voyons éclater dans les plus petits êtres la

puissance et la bonté du Créateur, à Dieu ne plaise que nous ayons jamais le moindre éloignement pour aucun de nos semblables!

Il s'agirait d'un homme tombé dans les plus profonds abîmes du vice ou du crime, que notre cœur ne laisserait pas de l'aimer; car nous savons que le plus léger souffle de la grâce suffit pour réparer en un instant ces ruines amoncelées, et pour rendre à ce roi de la nature qui a méconnu si fort son origine, toute sa splendeur morale.

Comment dès-lors pourrions-nous exprimer tout l'intérêt que nous inspirent une foule de personnes, ornées souvent des qualités les plus belles, qui nous semblent engagées dans les voies de l'erreur! Nous crions alors de toute la puissance de notre voix contre les doctrines qui les aveuglent, parce que nous voyons qu'elles les mènent inévitablement au plus affreux des précipices.

Si nous apercevions un enfant jouant avec une vipère, nous éprouverions une terreur indicible, mais par horreur de la vipère, non par horreur de l'enfant, puisque c'est, au contraire, l'amour que nous ressentirions pour l'enfant, qui serait la principale cause de notre effroi.

GRANDES SCÈNES

DE

L'HISTOIRE MODERNE.

I.

BATAILLE DU PONT MILVIUS.

28 octobre 312.

Bossuet, dans son admirable Discours sur l'histoire universelle, prolonge l'histoire ancienne jusqu'à Charlemagne; il nous semble que Bossuet s'est trompé. L'histoire moderne date, à nos yeux, du jour où le christianisme détrôna définitivement le polythéisme, c'est-à-dire de Constantin. Nous ne remontons pas jusqu'à Jésus-Christ, bien que sa personne sacrée soit le pivot véritable de toute l'histoire et le point de partage du monde ancien et du monde régénéré, parce que le christianisme, durant les trois premiers siècles, vécut pour ainsi dire à l'état latent, laissant au monde ancien sa forme extérieure.

Mais le jour où le christianisme sorti des catacombes fit voler en éclats les institutions païennes qui couvraient encore le monde, comme le salpêtre enflammé renverse tout ce qui recouvre la mine qui l'a reçu, il devint frappant pour tout

esprit éclairé que l'aspect de l'humanité était changé. Cet aspect ne fut pas sans doute changé dès-lors complètement ; il faudra encore quatre ou cinq siècles pour que la femme recouvre toute sa dignité originelle ; il en faudra huit ou dix pour que la chaîne du dernier esclave soit brisée dans toute l'Europe. Mais, dès Constantin pourtant, on put, sans être prophète, voir que cela devait arriver, comme on peut affirmer à coup sûr qu'un enfant grandira et qu'un fruit mûr doit tomber.

Avant Constantin au contraire, rien dans l'avenir du monde n'était encore dessiné. Aussi, après le moment sacré de la mort du Christ, qui a été le moment véritablement décisif pour les destinées de l'humanité, il n'y en a pas eu, ce nous semble, qui ait eu plus de solemnité et de grandeur que celui de la dernière persécution générale, de la persécution de Dioclétien et de Maximien, continuée par Galère, Maximin et Maxence.

L'enfer alors redoubla toute ses fureurs, et le paganisme put croire qu'il allait vaincre ; disons mieux, il crut qu'il avait vaincu, témoin la célèbre colonne qui fut élevée en Espagne en mémoire de la prétendue victoire de Dioclétien et de Maximien (1).

Les chrétiens, de leur côté, devaient être dans une indicible anxiété. Leur foi les assurait que l'Eglise, jusqu'à la fin des temps, ne pouvait être vaincue ; mais ils ignoraient, parce que c'est un secret que Dieu n'a point révélé, ils ignoraient quand le monde devait finir ; et lorsque le sang chrétien coulait partout à grands flots, lorsqu'on ne voyait partout que chevalets, que bûchers, qu'instruments de toutes sortes de

(1) L'inscription gravée sur cette colonne, dont l'existence est attestée par tous les écrivains ecclésiastiques contemporains, portait « que les » empereurs Dioclétien et Maximien avaient aboli le nom et la supersti » tion des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des Dieux ».

tortures, ils purent croire que les temps prédits par le prophète de Pathmos étaient arrivés ; ils purent croire qu'ils commençaient à assister aux dernières scènes du monde.

L'homme que Dieu choisit pour dissiper cette crainte des enfants de l'Eglise, et pour enlever aux païens leur espérance impie, ce fut Constantin.

Constantin naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en l'année 274. Son père, Constance Chlore, n'était alors qu'un officier romain, plein de courage, qui ne tarda pas à s'élever par son mérite aux plus hautes dignités militaires. Les victoires qu'il remporta dans la grande Bretagne et dans la Germanie le firent nommer César en 292, par les empereurs Dioclétien et Maximien, qui gouvernaient alors l'empire romain ; et comme il était favorable aux chrétiens, sa protection empêcha que la persécution générale ne sévît dans les Gaules et les contrées voisines, soumises spécialement à son gouvernement, autant qu'elle sévissait dans les autres parties de l'empire.

Pendant que Constance Chlore gouvernait ainsi les parties les plus occidentales de l'empire, son fils Constantin, fruit de son hymen avec Hélène, femme admirable par ses vertus encore plus que par sa beauté, mais née, paraît-il, dans une condition tout-à-fait obscure, Constantin, disons-nous, était retenu en Orient par l'empereur Galère, qui avait succédé à Dioclétien.

Les dons les plus heureux de la nature semblaient présager les hautes destinées du jeune prince. Une beauté majestueuse, une stature imposante, un génie facile et étendu, des inclinations généreuses et magnifiques, annonçaient le futur maître du monde. Ses mœurs étaient d'une pureté irréprochable, et sa jeunesse, tout occupée de grandes et de nobles pensées, fut exempte des faiblesses ordinaires de cet âge. Ses premiers essais dans la carrière des armes étonnèrent les plus vieux guerriers ; et sa valeur brillante, jointe à une

touchante bonté, à une libéralité sans bornes, le rendait l'idole des légions. A un signe de l'empereur Galère, on le vit un jour s'élancer au milieu des bataillons Sarmates, défier, combattre, vaincre un de leurs chefs, et le traîner captif jusqu'aux pieds de Galère.

Le jeune héros, ayant appris que son père Constance Chlore penchait vers sa fin, pressa longtemps Galère de le laisser partir ; mais, n'obtenant rien de ce tyran soupçonneux, il n'écoute plus que sa piété filiale, s'échappe à la faveur des ténèbres, traverse l'Hellespont, la Thrace, l'Illyrie, l'Italie, et vient rejoindre son père dans les Gaules. Sur sa route il avait fait mutiler tous les chevaux des relais, et cette précaution le sauva, en retardant les émissaires de Galère expédiés à sa poursuite. Constance serra dans ses bras un fils déjà l'honneur et l'espoir de sa maison, et la joie parut ranimer ses forces épuisées. Il passa dans la Grande-Bretagne, et secondé par Constantin, il vainquit pour la deuxième fois les sauvages habitants de la Calédonie, dont les montagnes servaient de limite à la domination romaine. Bientôt après il vit sans effroi la mort s'approcher ; et après avoir déclaré Constantin son héritier à l'empire, il expira à York en l'année 306, baigné des pleurs de son fils, dont le courage impétueux n'altérait point la sensibilité touchante.

Le choix de Constance ne pouvait qu'être confirmé par les soldats dont Constantin était, pour ainsi dire, l'idole, et Galère n'osa point s'y opposer.

Constantin hérita donc de tous les pays qui avaient appartenu à son père, c'est-à-dire, des Gaules, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageaient les Gaules. Il fit deux de leurs chefs prisonniers, passa ensuite le Rhin, surprit plusieurs de leurs tribus et les tailla en pièces. Mais de graves événements l'appelèrent bientôt en Italie.

L'année même où Constance Chlore expirait à York,

Maxence, fils de l'empereur Maximien qui avait, comme Dioclétien, abdiqué l'empire, se faisait déclarer Auguste en Italie à la place de son père. Comme son père, il était féroce et débauché, et ces vices lui inspiraient naturellement une haine irréconciliable contre les chrétiens. Il dissimula pourtant quelque temps sa haine par des motifs politiques, mais quand il se crut consolidé sur son trône par la défaite d'Alexandre, simple gouverneur de l'Afrique, qui avait osé s'y faire déclarer empereur, il déploya sans crainte un naturel digne en tous points de son père Maximien.

Maxence se rendit d'abord odieux aux Romains par ses exactions et ses cruautés : les assassinats ne lui coûtaient rien, quand il s'agissait de s'emparer de richesses qui excitaient sa convoitise.

Sa lubricité pourtant surpassait encore son avarice. Il faisait souvent enlever les femmes du premier rang à leurs maris, et ne les renvoyait que couvertes d'opprobres et après les dernières indignités. Mais les vierges et les dames chrétiennes opposèrent une généreuse résistance aux attaques exécrables de ce monstre de luxure. La femme du préfet de la ville fut de ce nombre. Sa beauté avait attiré les regards du tyran, qui l'envoya chercher aussitôt, et son époux eut la lâcheté de la livrer. Se voyant ainsi trahie, cette âme romaine, qui puisait dans sa religion des sentiments encore supérieurs à ceux de son origine, demanda un peu de temps comme pour se parer. Elle entra dans sa chambre afin de consulter l'arbitre suprême de la vie et de la mort, dans cette affreuse conjoncture. Cédant alors sans doute à une inspiration particulière, et voulant laisser un exemple qui, au jugement des païens mêmes, égalât celui de la chaste Lucrèce, elle s'enfonça un poignard dans le sein.

Instruit de tant d'excès, Constantin était prêt à déclarer la guerre à Maxence, quand ce dernier osa le provoquer le premier, comptant sur une armée de plus de deux

cent mille hommes qu'il avait réunie dans les environs de Rome.

Constantin avait à peine sous ses ordres cent mille soldats ; mais son armée, composée des vieilles légions de son père, était d'une bravoure et d'une fidélité éprouvées. Il n'hésita pas un instant à se diriger vers les Alpes pour descendre ensuite en Italie.

Constantin n'avait pas encore publiquement abjuré les erreurs du paganisme dans lequel il avait été élevé ; mais il avait hérité de toutes les sympathies de son père pour les chrétiens. Il avait souvent été frappé de cette réflexion, que les empereurs qui avaient mis leur confiance dans la multitude des dieux avaient tous péri d'une mort funeste, et que son père seul, toujours favorable aux chrétiens, avait terminé par une mort paisible une vie pleine de gloire. Il invoquait donc au fond de son cœur le Dieu unique, le Dieu qu'adoraient les chrétiens, en lui demandant sa lumière et son secours ; et comme son cœur était droit, sa prière fut exaucée. Un jour qu'il marchait à la tête de ses troupes, un peu après midi, et par un temps éblouissant de lumière, il aperçut, au-dessus du soleil, une croix autour de laquelle ces mots étaient gravés en caractères de feu : « *In hoc signo vinces*, tu vaincras par ce signe. » Cette apparition frappa aussi les yeux de toute l'armée.

La nuit suivante, Constantin vit encore en songe le fils de Dieu qui, tenant à la main le même signe, lui ordonna de l'adopter pour étendard dans les batailles. A son réveil, il fit appeler des ouvriers, et leur commanda d'exécuter en or et en pierreries l'image de ce signe céleste, et déterminé dès-lors à confesser le Dieu des chrétiens, il conçut pour l'église une affection et une piété toutes filiales.

Un premier combat, livré au pied des Alpes, lui ouvrit les routes de l'Italie. Un second triomphe l'attendait à Vérone ; et après avoir soumis la ville importante d'Aquilée, il mar-

cha contre Rome. Maxence parut d'abord peu ému au bruit des succès de son rival. Comptant sur le nombre de ses troupes et sur la force de la ville maîtresse du monde, il restait plongé dans ses débauches, et attendait pour s'y arracher le jour d'un dernier combat. Seulement, à la place d'un pont sur le Tibre appelé le pont Milvius, qu'il avait fait abattre, il avait fait jeter un pont de bateaux qui, se rompant à volonté, devait, suivant les occurrences, arrêter la marche de Constantin ou permettre à Maxence d'opérer au-delà du Tibre pour lui couper la retraite.

Le 27 octobre de l'an 312, Constantin était arrivé à la vue de Rome. Il avait établi son camp à peu de distance du pont de bateaux jeté par Maxence, et il se disposait à forcer le passage le lendemain.

Jamais, on peut l'affirmer, nuit plus solennelle que celle du 27 au 28 octobre 312 n'enveloppa l'humanité de ses ombres. C'était le lendemain que la grande guerre du christianisme et du polythéisme, qui durait depuis trois siècles, devait être définitivement décidée.

L'émotion était grande dans le camp de Constantin. Un grand nombre de ses soldats étaient chrétiens, et ne cachaient pas leur espérance de voir abattre prochainement toutes les statues des faux dieux ; mais quantité d'autres soldats étaient païens, et quoique liés par leurs serments et leur admiration à la fortune de Constantin, ils ne savaient trop ce qu'ils devaient désirer, d'une retraite honorable ou d'une victoire décisive.

Mais Rome surtout offrait alors un spectacle inouï. Cette ville immense, depuis le roi Servius Tullius, cinq à six siècles, par conséquent, avant l'ère chrétienne, avait embrassé sept collines dans son vaste circuit, et les poètes l'appelaient souvent pour ce motif la ville aux sept collines ; mais depuis l'empereur Aurélien, cinq autres collines avaient encore été enfermées dans sa vaste enceinte. La population qui couvrait

cet immence espace s'élevait environ, en y comprenant les esclaves, beaucoup plus nombreux il est vrai que les citoyens, à trois millions d'habitants.

Le sang des martyrs, suivant la belle parole de Tertullien, était comme la semence des chrétiens, et chaque persécution, par conséquent, au lieu de diminuer la population chrétienne, ne faisait que l'augmenter. Seulement, comme les réunions des chrétiens étaient toujours secrètes, les païens ignoraient complètement le chiffre de cette population, et il est douteux que les chrétiens, qui n'avaient jamais eu la facilité de se compter, en eussent eux-mêmes la connaissance exacte. Il est probable qu'au temps dont nous parlons, les deux populations étaient à peu près égales en nombre; mais elles n'étaient point partagées par quartiers, ni par rues, ni même par familles. Leur mélange était complet. Il y avait sans doute des familles toutes chrétiennes, d'autres dont tous les membres étaient païens; mais le plus souvent dans la même famille, qui comprenait habituellement, outre les personnes libres, un nombre plus considérable d'esclaves, le Christ et les faux dieux avaient également leurs adorateurs. La diversité de croyances était donc la marque distinctive des deux populations; mais presque tout ce qui était impur était païen, tandis que tout ce qui était pur était naturellement chrétien.

Quelle peinture pourrait donc donner l'idée de Rome dans la nuit qui suivit la lutte décisive entre Constantin et Maxence! Jamais les sentiments des habitants d'une même ville ne furent plus opposés. Dès les premières veilles, tout ce qui était chrétien priait dans un réduit caché ou dans le secret de son cœur. Le sénateur et la matrone romaine priaient dans un oratoire mystérieux; l'esclave priait dans le vaste cachot où tous les autres esclaves du même maître se trouvaient relégués comme lui. Les époux chastes, oubliant dans cette circonstance solemnelle toutes les affections terrestres, offraient à Dieu le pur encens qui s'exhalait de leurs cœurs; les prêtres et

les vierges timides lui offraient un encens plus pur encore, tandis que dans des pièces voisines et parfois dans une autre partie de la même chambre, des païens effrontés sacrifiaient aux divinités les plus impures. Beaucoup d'entre ceux-ci détestaient Maxence, mais tous détestaient encore plus Constantin, parce que rien ne pouvait égaler la haine qu'ils ressentaient pour une religion qui condamnait tous les mauvais penchants de leur cœur.

Certes, c'était là un mélange bien étrange. Mais quelle séparation plus étrange encore va commencer à s'opérer entre la seconde et la troisième veille, c'est-à-dire quelques heures avant le retour du jour !

Dans un quartier éloigné de celui qui avoisine le pont Milvius, je crois apercevoir un sénateur romain blanchi par les années, qui sort mystérieusement de son palais, appuyé sur le bras d'un jeune esclave. Je m'approche avec précaution, et j'ai cru entendre que ce vieux sénateur appelait ce jeune esclave, *Mon frère*. Frappé de surprise, je me sens porté à les suivre, et je longe comme eux le bord des maisons. Plus le sénateur s'éloigne des quartiers splendides qu'il habite, plus mon étonnement s'accroît. Le voici dans une rue où ne demeurent plus que des citoyens obscurs; dans celle-ci qui s'éloigne encore davantage du centre de la cité, n'habitent que des affranchis plus obscurs encore. Quelques portes des maisons basses qui occupent ces rues se sont ouvertes sans bruit et refermées aussitôt, et chaque fois il m'a semblé distinguer tantôt un vieillard, tantôt un homme dans la force de l'âge, quelquefois deux femmes d'un âge inégal, dont l'une paraissait la mère, l'autre la fille, nous précéder à distance, et quand nous nous rapprochions, s'enfuir dans une rue transversale pour reparaître plus tard à une distance plus grande que celle qui nous séparait d'abord.

Suivant toujours la même direction, nous touchons presque au mur d'enceinte. Le sénateur s'est arrêté, et sans que

son esclave ait donné aucun signal, une porte s'est ouverte devant eux. Je me hâte; j'entends une parole prononcée à voix basse; le sénateur et l'esclave y répondent par une autre parole que j'ai entendue aussi, que j'ai répétée après eux, et la porte s'est refermée aussitôt sur nous.

Je suis toujours le personnage illustre, qui sans qu'il le soupçonne, me sert de guide. Nous ne sommes plus maintenant dans une maison, nous sommes entre deux rangées de tombeaux. Dans cette Rome dont j'avais cru connaître tous les quartiers, je distingue pour la première fois, à l'aide de lampes suspendues de loin en loin, des rues nouvelles et des carrefours nouveaux. Après une marche déjà longue, je crois entendre des chants. Je prête l'oreille, et je n'entends d'abord que des voix de femmes. Ces voix sont belles, mais plaintives comme le bruit des feuilles d'une forêt agitée par le vent. Une vive clarté a soudain resplendi; et dans un grand espace, au milieu d'un nuage d'encens, j'aperçois une multitude de femmes agenouillées. Il me semble que parmi elles se trouvent confondues toutes les conditions comme tous les âges, et que les matrones aux boucles d'or et aux robes traînantes se trouvent mêlées aux esclaves vêtues d'une serge grossière.

Je voudrais contempler de plus près cet étonnant spectacle, mais l'absence des hommes dans ce lieu de prière, devant lequel le sénateur que je suis ne fait que passer, m'indique que je dois aller plus avant. Je fais donc quelques pas encore, et maintenant ce sont d'autres voix suppliantes qui arrivent à mon oreille, mais des voix plus graves que celles que j'avais d'abord entendues.

Le sénateur s'arrête enfin devant un petit temple, éclairé comme le premier. Il entre, et j'entre avec lui. Ici point de femmes; des hommes seuls y sont réunis, et j'ai le temps d'étudier leurs physionomies. Je reconnais là, à côté du sénateur qui s'est agenouillé, d'autres grands personnages; mais j'y reconnais en plus grand nombre des artisans, des

affranchis, des esclaves. Un pontife, debout devant un autel, prononce des prières, auxquelles de temps en temps l'assemblée répond. La plupart des membres de l'assemblée s'approchent ensuite de l'autel, portent à leur bouche un fragment du même pain, et boivent dans une même coupe qu'on présente indistinctement à tous ceux qui s'approchent.

Aux prières que j'ai entendues, j'ai compris facilement que j'étais au milieu des chrétiens ; mais quelle n'est pas ma surprise quand, après que les prières et les chants ont cessé, j'entends le pontife, qui s'est tourné vers l'assemblée, lui adresser ces étonnantes paroles : « Mes frères bien-aimés, vous tous riches ou pauvres, citoyens ou esclaves, qui aspirez, par la la grâce de Dieu, à devenir les citoyens de la même patrie céleste, gardez-vous aujourd'hui de vous affliger ; tout au contraire, réjouissez-vous. L'heure de notre délivrance va enfin sonner. Chacun de vous a appris qu'une croix miraculeuse est apparue au grand Constantin, et qu'une inscription gravée en lettres de feu autour de cette croix lui a garanti la victoire. Si j'en crois les pressentiments de mon cœur, cette victoire va marquer la ruine définitive du paganisme. Désormais ce ne sera plus dans ce lieu ténébreux et dans les autres catacombes qui en ce moment réunissent nos frères, que notre hostie mystique sera immolée ; ce sera à la face du ciel qu'a créé la main puissante de notre Dieu, à la face des hommes insensés qui s'obstinent à nous persécuter et dont la rage ne peut être entretenue que par les esprits de l'enfer. Prions donc pour qu'il plaise à Dieu d'accorder à son église ce grand triomphe ; et pour ne pas exciter inutilement un dernier accès de rage de nos persécuteurs, hâtons-nous de quitter cette retraite sacrée avec la prudence accoutumée, afin que chacun de nous, avant le retour du jour, ait pu regagner sa demeure, ou que le jour au moins ne le surprenne que dans des lieux éloignés de l'entrée de cet asile. »

A peine le pontife a-t-il cessé de parler, que l'assemblée se

sépare. Les chrétiens sortent un à un, je sors avec eux, et le soleil n'a pas encore paru, quand après avoir franchi sans bruit la même porte qui s'était ouverte devant le sénateur romain, je me retrouve au sein de Rome païenne.

Quel changement ! Cà et là j'entends des clameurs qui révèlent d'infames orgies ! Cà et là je vois des taureaux et des génisses ornés de bandelettes, que leurs conducteurs dirigent vers les temples où ils vont être immolés. Le jour a paru, et déjà la foule se presse. La plupart dirigent leurs pas vers le temple de Jupiter Capitolin, que les païens adorent comme le maître des Dieux et le premier protecteur de Rome. D'autres préfèrent les autels des divinités guerrières, de Mars, de Minerve, de Bellone. Les femmes s'acheminent plutôt vers d'autres sanctuaires. Quelques-unes, celles sans doute que Dieu destine à devenir chrétiennes, entourent les autels de Diane chers à la virginité; mais un bien plus grand nombre, et parmi elles des femmes du plus haut rang, ne craignent pas d'aller brûler de l'encens devant la statue d'une Vénus impudique.

Des temples d'un ordre inférieur reçoivent les adorateurs d'autres divinités innombrables, des divinités Gauloises, Perses, Egyptiennes; c'est-à-dire des idoles de tous les peuples du monde. Partout ruissèle le sang des animaux, du taureau, du bélier, du bouc, du verrat. Mais l'empereur doit renchérir sur ces victimes offertes par la superstition à des divinités cruelles ou impures.

Montons donc sur le mont Palatin, et pénétrons dans le temple secret où Maxence va se prosterner devant des dieux infâmes. C'est là que nous verrons jusqu'où le paganisme peut porter ses crimes et ses fureurs. Nous ne rencontrons plus ici des animaux couverts de fleurs et de bandelettes, nous n'apercevons que des femmes enchaînées. Ces femmes paraissent enceintes. Sous les yeux de Maxence, un sacrificateur saisit l'une d'elles; il enfonce son couteau dans ses entrailles

palpitantes, et va chercher de prétendus présages jusque dans le cœur de l'enfant qu'il a arraché avant l'heure au sein de sa mère (1).

Prince sanguinaire, tu as cru lire dans le cœur de cet enfant un présage favorable ; hâte-toi donc, monstre exécrable, de saisir ton épée, suspends le cours de ces sacrifices affreux, et va tenter le sort des combats.

Dieu permet, en effet, qu'une audace présomptueuse s'empare tout-à-coup du cœur de Maxence. Il s'empresse de quitter son palais et de franchir l'enceinte de Rome. Le voilà déjà près du Tibre, en face de l'armée de Constantin.

Si Maxence eût suivi les conseils de la prudence, il devait manifestement ne point franchir le Tibre. Constantin, en effet, ne pouvait, sans un extrême danger, essayer de forcer le passage du fleuve, en présence d'une armée deux fois plus nombreuse que la sienne ; d'un autre côté, tout devait le porter à risquer ce passage, parce que renoncer à passer le Tibre, c'était renoncer à détrôner son ennemi.

Quelle que fût la détermination de Constantin, Maxence ne pouvait que gagner à se tenir sur la défensive ; mais il écoute plutôt de faux présages que les conseils de ses généraux. Il brûle d'attaquer Constantin, comptant sur une victoire certaine. Il franchit donc le Tibre sur le pont de bateaux, à la tête d'une nombreuse cavalerie, et à peine son armée est-elle passée, qu'il la précipite sur l'armée de Constantin qui, protégée par une position inexpugnable, résiste facilement à ce choc impétueux. La cavalerie de Maxence est contrainte de reculer, après avoir subi des pertes énormes. Les valeureuses légions de Constantin profitent du désordre qu'amène cette retraite ; elles fondent à leur tour sur les légions ennemies, précédées

(1) Ces détails affreux ont été conservés par tous les historiens ecclésiastiques. Voyez notamment l'*Histoire générale de l'Eglise*, de Berault-Bercastel, liv. VI.

de l'étendard sacré de la croix qu'elles considèrent comme le gage assuré de leur victoire. Les légions de Maxence n'espèrent plus, en effet, se rallier, et la cavalerie entraîne avec elle Maxence et tout le reste de son armée. Les flots pressés de cette multitude en déroute se précipitent vers le pont de bateaux, dont la construction fragile ne peut résister à cet immense ébranlement. Le pont s'abîme, et tous les fugitifs qu'il soutenait disparaissent au même instant. Maxence était au nombre de ces fugitifs, il est comme eux précipité dans le fleuve, et comme l'impie Pharaon, il périt au milieu des eaux. Son corps, chargé d'une pesante cuirasse, reste enfoncé dans la vase, et ne sera retrouvé que trois jours après.

La mort de Maxence avait marqué la fin de la lutte; le paganisme était tombé avec lui. Avant la fin du jour, l'armée de Constantin, qui ne rencontrait plus devant elle aucun obstacle, avait franchi le Tibre, et Constantin entrait dans la ville éternelle, précédé du Sénat et d'une foule innombrable de peuple, surtout de chrétiens, qui étaient sortis au-devant de lui pour saluer leur libérateur et leur père.

A compter de ce jour, il devint évident pour les païens eux-mêmes que le christianisme avait vaincu. A dater de ce jour, le signe sacré de la Rédemption, relégué jusque-là dans la profondeur des catacombes, orna le diadème des empereurs, et après avoir étendu ses bras sur les collines de Rome, il ne tarda pas à les projeter sur toutes les cités et tous les promontoires du monde romain.

II.

REDDITION DE NISIBE.

An 363.

La Mésopotamie, chacun le sait, est la contrée de l'Asie située entre l'Euphrate et le Tigre.

Le paradis terrestre où Dieu plaça nos premiers parents était dans les limites ou dans le voisinage de cette contrée, puisque la Genèse nous apprend que l'Euphrate et le Tigre étaient deux des quatre fleuves qui jaillissaient dans ce jardin de délices.

C'est dans cette contrée que naquit Nachor, puis Tharé, puis Abraham, duquel devait sortir le peuple choisi de Dieu pour conserver son culte au milieu des nations païennes.

Au temps d'Abraham, la Mésopotamie, selon les apparences, était une contrée indépendante. Dans la suite, elle fit partie des empires d'Assyrie et de Babylone, puis de celui des Perses, puis encore de l'empire d'Alexandre et des rois Séleucides qui lui succédèrent. Les Parthes s'en emparèrent après, mais Lucullus et Pompée la conquirent sur les Par-

thes. Les victoires de ces deux illustres capitaines étendirent l'empire romain jusqu'au Tigre.

Trajan, ayant défait le roi des Parthes Chosroës, poussa les limites de l'empire bien plus loin, et au temps de Julien l'Apostat, les Romains possédaient encore cinq provinces au-delà du Tigre.

La ville de Nisibe, située au pied du mont Masius, sur les bords du Mygdonius, l'un des affluents de l'Euphrate, était la capitale de la Mésopotamie.

Quand, dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, le second empire des Perses s'éleva sur les ruines de celui des Parthes, Nisibe devint le boulevard de l'empire romain contre les attaques incessantes des Perses. La richesse des contrées qui avoisinaient le sol où elle était bâtie, et son importance militaire y avaient attiré une multitude d'habitants, et en avaient fait une des villes les plus importantes de l'empire.

Peu de temps après la mort de Constantin-le-Grand, c'est-à-dire en l'année 338, Nisibe fut assiégée une première fois par un des rois les plus valeureux, mais aussi les plus cruels, qui aient illustré le second empire des Perses, par Sapor II. L'armée des Perses était composée d'une multitude innombrable de troupes de cavalerie et d'infanterie, et un grand nombre d'éléphants et de machines de guerre de toute espèce augmentaient encore la force de cette armée.

Mais Nisibe eut le bonheur d'avoir alors pour évêque un des plus grands hommes de l'église orientale, Saint Jacques, qui étant né à Nisibe même avait à la fois pour cette ville l'affection filiale d'un citoyen pour sa patrie d'origine, et l'affection paternelle d'un pasteur pour son troupeau.

Saint Jacques excita si bien le courage des Nisibites, qu'après soixante-trois jours de siége, Sapor fut obligé de se retirer ignominieusement et de retourner dans ses états. Son armée, fréquemment harcelée dans sa retraite, et épuisée de fatigue, périt à la fin par la famine et diverses maladies épidémiques.

Sapor employa dix ans entiers à préparer une attaque plus décisive. Au bout de ce temps, les Perses, profitant de l'avantage que leur donnait la pusillanimité de l'empereur Constance, indigne fils de Constantin, tombèrent de nouveau sur les terres des Romains; et fiers d'un butin immense qu'ils avaient fait, ils vinrent, en 350, mettre de nouveau le siége devant Nisibe. Ils commencèrent par s'emparer de toutes les avenues, et tournèrent ensuite leurs machines contre les murailles, qu'ils sapèrent avec une ardeur à laquelle rien ne paraissait devoir résister. Tous leurs efforts pourtant demeurèrent sans succès.

Les Perses construisirent alors, à quelque distance au-dessus de Nisibe, une grande écluse pour arrêter les eaux du Mygdonius, qui passait à travers la ville. Ils l'abattirent ensuite quand l'eau fut à une très grande hauteur, et la violence avec laquelle les eaux vinrent alors frapper une des murailles vers laquelle les Perses avaient dirigé le courant, y fit une large brèche. Les Perses poussèrent aussitôt des cris de joie, s'imaginant être vainqueurs. Mais l'inondation qu'ils avaient causée les ayant contraints de différer l'assaut jusqu'au lendemain, quelle fut leur surprise, au retour du jour, de ne plus voir de brèche! Il avait suffi d'une seule nuit aux assiégés, qu'encourageait comme lors du premier siége l'intrépidité de leur saint évêque, pour construire une nouvelle muraille aussi forte que la première. Sapor, étonné de cette résistance héroïque, sentit qu'il devait encore reculer. Outré de désespoir, il mit le feu à ses machines, abandonna le siége, qui durait depuis plus de trois mois, et reprit la route de ses états avec les débris de son armée.

Après la mort de Saint Jacques, Sapor vint assiéger une troisième fois Nisibe, en 359; une troisième fois, le fier monarque fut ignominieusement repoussé.

Trois siéges aussi glorieux semblaient garantir aux Nisibites qu'ils ne cesseraient jamais d'appartenir à l'empire romain;

mais l'imprudence de Julien l'Apostat amena ce que Sapor ne devait plus espérer.

L'empereur Julien n'avait abandonné le christianisme que pour adopter les plus folles croyances. Il croyait à la métempsychose, et convaincu que l'âme d'Alexandre était passée maintenant dans son corps, il se promettait la gloire de ce grand conquérant.

Dans ces dispositions, Julien fit d'immenses préparatifs contre la Perse, qui n'avait pas cessé d'être en guerre avec l'empire romain. Quand son armée, composée des meilleures troupes romaines, fut échelonnée sur les bords du Tigre, la prudence et les avis de ses généraux l'engageaient à ne pas aller plus loin ; mais sa folle ambition l'aveuglait entièrement. Non-seulement il passe le Tigre, mais pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, il fait brûler tous les bâtiments de transport qui pouvaient faciliter une retraite.

Cette imprudence consterna l'armée, et Julien lui-même s'en repentit, mais il n'était plus temps. Dans l'intention de pénétrer jusqu'à la capitale des Perses, il s'engagea dans un pays que l'ennemi avait complètement ravagé. Bientôt les abris, les vivres, tout, jusqu'à l'eau, manqua à l'armée romaine, et les ennemis fuyant devant elle cherchaient à l'attirer dans le centre de leur empire, où leurs forces réunies devaient l'écraser.

Julien, voyant le nombre de ses soldats diminuer de jour en jour, comprit l'énormité de sa faute. Mais quand il voulut changer de marche et revenir vers le Tigre, l'innombrable armée des Perses l'entoura de toutes parts, et s'acharna jour et nuit à la poursuite de ses légions découragées. Dans cette position critique, Julien déploya un véritable courage, mais sa faute était irréparable.

Le 22 juin 363, les Perses engagèrent un premier combat contre les Romains, qui, exténués de fatigues et de privations, résistèrent néanmoins avec une valeur digne de leurs ancêtres.

Mais, le 26 juin, les Perses, dès le grand matin, reviennent à la charge. Les officiers de Julien, épouvantés, viennent l'avertir que les Perses ont déjà attaqué l'arrière-garde. Il se lève aussitôt, et sa présence à l'arrière-garde a bientôt rétabli le combat ; mais en même temps les ennemis en engageaient un autre sur le front et sur l'un des flancs de l'armée. Julien s'élance de nouveau dans cette direction, et renverse tous les Perses qu'il rencontre ; mais au moment même où il criait *Victoire !* une flèche l'atteint au côté, et s'enfonce jusque dans le foie. La blessure était mortelle, et Julien expira dans la nuit même.

Grande fut la consternation dans l'armée romaine à la nouvelle de la mort de Julien, dernier rejeton de la famille du grand Constantin. Les soldats, presque tous chrétiens, regrettaient peu cet empereur apostat ; mais ils se voyaient sans général au milieu de contrées ennemies où toutes les voies paraissaient fermées au salut. Il fallait de toute nécessité nommer un nouvel empereur. Plusieurs briguaient les suffrages ; mais, dans une conjoncture aussi périlleuse, l'armée cherchait le plus digne ; et tout-à-coup, comme par une inspiration divine, elle proclama Jovien. C'était un officier d'une grande naissance, que sa figure majestueuse, sa valeur à toute épreuve et sa foi toujours orthodoxe avaient fait distinguer sous les deux précédents empereurs, l'hérétique Constance et l'apostat Julien.

Mais, tandis que les légions saluaient le nouvel empereur par les plus vives acclamations, Jovien interrompit leurs cris par ces généreuses paroles : « Soldats, je suis chrétien, et je ne veux pas commander à une armée païenne que le ciel abandonnerait certainement à son malheureux sort. » Les soldats alors s'écrièrent que tous, au moins de cœur, étaient restés chrétiens, et qu'ils détestaient l'apostasie de Julien. A cette déclaration, Jovien consentit à recevoir leur serment.

Le nouvel empereur continua la retraite avec autant d'ha-

bileté que de courage ; mais elle n'en était pas moins pénible. A la disette la plus affreuse se joignaient des chaleurs excessives dans un pays complètement dépouillé, et des attaques continuelles ; et si, durant plusieurs journées encore de marche, les Romains parvenaient à force de bravoure à triompher de ces attaques incessantes, ils savaient qu'ils allaient trouver devant eux un fleuve large et profond, le Tigre, et que sans aucun moyen de transport, puisque Julien les avait fait brûler, ils devraient tenter de le passer à la vue des Perses qui occupaient des positions formidables sur les deux rives.

Dans une situation qui semblait désespérée, Jovien pourtant montrait tant de résolution que Sapor craignit d'avoir à lutter contre les prodiges de courage qu'engendre souvent le désespoir. Il se décida donc à offrir la paix aux Romains exténués; mais les conditions, naturellement, en étaient dures. Sapor exigeait la cession de cinq provinces et de la ville de Nisibe, en même temps que de dix-sept villes ou places fortes de moindre importance.

Ces conditions étaient humiliantes pour l'orgueil romain. Mais, on l'a dit, Julien avait emmené dans sa folle expédition toute l'élite des légions, et si l'armée tout entière était exterminée, l'empire romain restait ouvert sans défense aux Perses enivrés de leur victoire. Ce dernier danger était manifestement le plus grand. La prudence faisait donc à Jovien un devoir de céder, et il dut acccepter le traité offert par Sapor.

La nouvelle de ce traité remplit les Nisibites d'effroi. Presque tous etaient chrétiens, et avaient horreur de la domination de Sapor, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, était un des ennemis les plus acharnés du christianisme.

Quand Jovien revint à Nisibe, les habitants firent toute sorte d'instances pour tâcher d'empêcher l'exécution du traité. Ils consentaient à se passer du secours des légions romaines. Ils offraient de défendre à eux seuls leur ville contre le roi de Perse, comme ils l'avaient fait avec succès par trois fois en

moins de quinze ans. Mais Jovien, enchaîné par sa parole, ne put céder à leurs instances ; il offrit seulement à ceux qui voudraient quitter Nisibe, un asile à Amida, ville située non loin des sources du Tigre, et qui, d'après le traité, devait rester aux Romains.

Le jour de la reddition de la place approchait, et Jovien, quoiqu'il sentît son cœur déchiré, restait inflexible. Les Nisibites prennent alors une des résolutions les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir.

A un moment donné, toute la population de cette immense ville s'ébranle, et se dirige vers la route d'Amida, séparée de Nisibe par une distance de plus de cinquante lieues. Les mères emportent leurs enfants à la mamelle ; plus d'une qui tient son nourrisson sur un de ses bras donne la main qu'elle conserve libre, à un autre enfant qui la regarde étonné. Les vieillards retrouvent, pour quitter leur patrie, une agilité qu'ils n'eussent point sentie pour y rentrer après une longue absence. De nombreux charriots sont disposés pour enlever les malades et les infirmes hors d'état de se soustraire sans ce secours au joug détesté du roi des Perses ; et les hommes en état de porter les armes ne quittent la ville que lorsqu'il n'y reste plus aucun être humain.

Le jour fixé pour la reddition de la capitale de la Mésopotamie est arrivé. Les Perses s'approchent ; tout indique que le traité est scrupuleusement exécuté. Les portes sont ouvertes ; les remparts, les monuments publics, les maisons, les églises, tout est debout. Si la population ne se montre point, c'est sans doute qu'elle attend avec anxiété, dans l'intérieur de la ville, l'entrée des vainqueurs. Les Perses entrent donc ; les rues sont complètement désertes, les places désertes, les maisons et les temples déserts aussi. Quelque Satrape de l'orgueilleux Sapor put lui dire : « Tu règnes maintenant sur Nisibe ». Il ne put pas lui dire : « Tu règnes sur les Nisibites ».

III.

NOCES D'ATAULPHE ET DE PLACIDIE A NARBONNE.

An 414.

La Providence, comme l'a fait justement remarquer Bossuet, n'avait donné aux Romains l'empire du monde que pour faciliter la prédication de l'évangile. Quand la bonne nouvelle eut été annoncée jusqu'aux extrémités du monde connu, l'empire romain n'avait plus sa raison d'être, et de nouvelles formes de gouvernement devaient faciliter à des peuples divers le développement de leur génie particulier.

A l'Orient, les Romains n'avaient pas seulement à lutter contre les Perses; ils avaient à lutter aussi contre les barbares du Nord; mais les irruptions incessantes de ces barbares menaçaient encore plus l'Occident.

Pour être plus à portée de repousser ces attaques, le plus grand prince qui eût régné depuis Constantin, Théodose, avait fixé sa résidence à Milan. Tant que Théodose vécut, sa main puissante put contenir ou refouler au-delà du Danube et du Rhin les hordes innombrables de barbares qui essayaient à chaque instant de franchir l'un ou l'autre de ces fleuves.

Les grands hommes sont toujours rares. Les fils de Théodose-le-Grand n'héritèrent point de la valeur de leur père. Les digues de l'Empire sont alors forcées de toutes parts. Les Burgondes, les Vandales, les Suèves, les Alains, les Goths surtout, divisés en deux branches, les Ostrogoths et les Wisigoths, se disposent à partager les lambeaux de ce vaste corps.

Le plus formidable ennemi des Romains fut Alaric, l'un des chefs des Wisigoths. Théodose-le-Grand, après l'avoir vaincu, avait tâché d'en faire un appui de l'Empire, en le faisant maître des milices et en cédant çà et là quelques portions de territoire à ses compagnons, dans la Phrygie ou la Thrace.

A la mort de Théodose, l'ambitieux Alaric voulut se former un royaume, et à la tête d'une multitude de barbares révoltés, il parvint à s'établir dans la Macédoine et l'Illyrie, où ses soldats le proclamèrent roi des Wisigoths.

Alaric, après avoir ravagé la Grèce, se disposa à ravager aussi l'Italie. Il franchit donc les Alpes Juliennes, et attaque d'abord Aquilée.

L'empereur d'Occident, Honorius, n'avait qu'un seul général qui pût arrêter Alaric, c'était Stilicon. Stilicon bat, en effet, Alaric à Polentia, le 29 mars de l'année 403 ; mais cinq ans après, Honorius, sur un vain soupçon, fait massacrer Stilicon, et par une imprudence plus grande encore, il fait égorger, vers le même temps, un grand nombre de chefs barbares qu'il retenait en ôtage. Indignés de cette cruauté, trente mille barbares qui servaient dans les légions romaines passent du côté d'Alaric, qui se sent désormais assez fort pour entreprendre de détrôner Honorius. Il franchit de nouveau les Alpes Juliennes, s'empare d'Aquilée, d'Albinum, de Crémone, qui n'opposent qu'une faible résistance, et s'avance ensuite de ville en ville, sans rencontrer aucun obstacle, jusques sous les murs de Rome.

Les Romains n'étaient pas en état de résister aux trou-

pes d'Alaric. Après avoir enduré quelque temps les horreurs d'une affreuse famine, ils se virent réduits à négocier avec le roi barbare, qui exigeait d'abord la livraison de tout l'or et de tout l'argent qui se trouvaient dans la ville, tous les objets de prix, et la liberté de tous les esclaves barbares; et quand les négociateurs des Romains lui dirent : *Que nous laisseras-tu donc ?* il répondit fièrement : *La vie.*

Il relâcha ensuite quelque chose de ses prétentions; mais il exigea absolument, outre la liberté des esclaves barbares, cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, trente mille de poivre, quatre mille robes de soie, et trois mille pièces de pourpre. Cette contribution ayant été payée, Alaric leva le siége, et se dirigea vers l'Etrurie, où il comptait passer l'hiver.

Alaric, pourtant, en levant le siége de Rome, n'avait signé aucun traité de paix avec l'empereur Honorius, et demandait, pour conclure cette paix, l'abandon, de la part de l'empereur, de provinces entières, notamment de la Dalmatie et de la Vénétie.

Ces conditions exorbitantes n'ayant pu être acceptées, le terrible Alaric menaça, l'année suivante, d'aller assiéger Rome une seconde fois, si le sénat et le peuple romain ne consentaient pas à proclamer empereur Attale, duquel il espérait obtenir de meilleures conditions que d'Honorius. Attale ayant été proclamé suivant son désir, il le déposa pourtant un an après, dans l'espoir qu'Honorius lui tiendrait grand compte de l'avoir débarrassé d'un rival, et accèderait à toutes ses demandes. Mais Honorius ayant encore résisté, Alaric jura de s'emparer de Rome pour la mettre à feu et à sang.

Alaric était alors secondé par son beau-frère Ataulphe, qui lui avait amené, l'année précédente, un renfort de cinquante à soixante mille Wisigoths.

Pour obtenir la levée du siége qu'ils avaient eu à soutenir deux ans auparavant, les Romains avaient été obligés de sacrifier tous leurs trésors. Ils ne pouvaient donc plus, cette

fois se racheter à prix d'argent, et ils n'avaient plus de ressource que dans une défense acharnée.

Quoique le christianisme fût devenu à Rome le culte dominant depuis Constantin, les faux dieux y avaient pourtant encore de nombreux adorateurs. Quantité de païens, trompés par de prétendus oracles, croyaient, au moment même où l'empire romain commençait à se dissoudre, que Rome devait rester à tout jamais la maîtresse du monde. Il fallait qu'ils fussent désabusés de cette erreur. Rome d'ailleurs avait à expier les crimes les plus monstrueux, accumulés durant une longue série de siècles : son amour effréné pour la domination, qui avait fait verser tant de sang, les rapines de ses proconsuls, une dépravation de mœurs et une barbarie envers les esclaves, dont l'imagination elle-même s'effraie, et durant plus de trois siècles, les martyres d'une multitude innombrable de chrétiens immolés dans ses amphithéâtres.

L'heure des vengeances divines approchait. Alaric, après un long siége, parvint, par la trahison de quelques esclaves, à s'introduire dans la ville, le 24 août de l'année 410, et la livra au pillage.

Qui pourrait dire les excès de tout genre qui furent commis en ce jour par une soldatesque effrénée, ou par des esclaves affranchis d'un joug odieux, et altérés de vengeance ? Que de trésors enlevés ! que de chefs-d'œuvre des arts mutilés ! que de palais incendiés ! que de viols, de massacres, de tortures ! Rien n'était respecté, ni la faiblesse de l'âge, ni la délicatesse du sexe, ni la dignité du rang, qui n'était le plus souvent qu'un titre à des tortures plus affreuses.

C'est ainsi qu'une des plus illustres dames romaines, la veuve Marcelle, que saint Jérôme appelait la gloire de son sexe, fut traitée avec la plus grande inhumanité. Marcelle, qui avait des biens immenses, employait tous ses revenus au soulagement des pauvres, et vivait dans l'intérieur de sa demeure avec une simplicité admirable. Les barbares s'attendaient à

trouver chez elle de grands trésors, et croyant qu'elle les tenait cachés, ils la déchirèrent à coups de fouet pour l'obliger à les découvrir, et la traitèrent si cruellement qu'elle expira quelques jours après.

Alaric n'avait indiqué que deux asiles, que ses soldats devraient soigneusement respecter. C'étaient l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul. Un nombre considérable de chrétiens dut son salut à cet ordre d'Alaric, tandis que les païens qui s'étaient réfugiés dans les temples de leurs faux dieux y furent impitoyablement massacrés.

Placidie, fille de Théodose-le-Grand, se trouvait alors à Rome. Elle était sœur de l'empereur Honorius, qui, au lieu de défendre sa capitale au péril de sa vie, se tenait lâchement enfermé dans Ravenne, prêt à s'embarquer pour l'Orient, si la fortune continuait d'être favorable à Alaric.

Le nom de Placidie, qui en latin exprime *la paix*, fut peut-être donné à la fille de Théodose par une inspiration mystérieuse de la Providence, qui destinait cette princesse à faciliter l'union des races barbares, pleines d'avenir et de vigueur, avec la race illustre, mais décrépite des Romains.

Placidie avait vingt-deux ans, quand Alaric s'empara de Rome; elle était par conséquent dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Les chefs barbares n'éprouvaient aucune émotion devant les chefs-d'œuvre du génie humain; les palais, les tableaux, les statues, tout cela était de nul prix à leurs yeux. Ils n'étaient émus que par les chefs-d'œuvre de Dieu, par le silence solennel des nuits, par les sifflements des forêts et les mugissements des mers, ou par les vastes perpectives et les grands horizons. Mais ce qui les frappait surtout, c'était la beauté, non point la beauté inerte, plus ou moins imitée par le sculpteur ou par le peintre, mais la beauté mobile et vivante communiquée à la femme par le créateur.

Placidie brillait de cette beauté, et le beau-frère d'Alaric, Ataulphe, en fut si frappé, que tous les instincts de son cœur

furent subitement changés. Quand Alaric, après avoir tout saccagé, dut quitter Rome, Ataulphe emmena Placidie ; mais la fille de Théodose n'était que prisonnière, tandis que le cœur du chef barbare était dompté.

Alaric étant mort, les suffrages des Goths élevèrent Ataulphe à la royauté ; mais les Goths virent bientôt avec étonnement que le nouveau roi ne ressemblait à son prédécesseur que par la bravoure, et qu'il n'aspirait maintenant qu'à reconstruire ce qu'il avait aidé Alaric à renverser. Ataulphe, en adoptant cette politique, courait grand risque de perdre le sceptre ; mais son principal désir était de se rendre digne de Placidie. Pour complaire à celle-ci, il offre la paix et son amitié à Honorius, qui se trouve heureux d'accepter son offre, et le charge d'aller, comme allié de l'empire, combattre d'autres chefs barbares qui avaient usurpé le pouvoir dans les Gaules. Ataulphe amène donc son armée hors de l'Italie, qu'elle avait parcourue et ravagée pendant quatre ans, et il occupe bientôt Narbonne, Toulouse, Bordeaux, et tout le pays depuis Marseille jusqu'à l'Océan.

Mais c'était chose plus facile de conquérir des provinces, que de gagner le cœur de Placidie, qui conservait au milieu de sa captivité des sentiments dignes de la fille du grand Théodose.

Les antiques lois de Rome interdisaient aux Romains tout mariage avec les étrangers, et ces lois avaient pris un tel empire sur les esprits, que les empereurs eux-mêmes n'avaient jamais osé s'y soustraire. C'est ainsi qu'on vit le grand et victorieux Titus se séparer de la reine Bérénice qu'il aimait et dont il était aimé, plutôt que de contrarier les idées romaines en un point aussi capital.

Placidie comprit peut-être que cette législation était contraire à l'esprit chrétien, qui tendait à briser les barrières que les idées païennes avaient élevées entre les différents peuples, et à les confondre tous dans une même famille. Elle fut au moins sensible à deux qualités qu'Ataulphe possédait, et qui

sont celles que les femmes ont toujours le plus estimées, à la bravoure et à la générosité. Après avoir éprouvé durant quatre ans entiers les sentiments d'Ataulphe, dont les égards vis-à-vis d'elle ne s'étaient jamais lassés un seul instant, elle finit par consentir à devenir son épouse.

C'est à Narbonne, au mois de janvier de l'an 414, que les noces furent célébrées. La cérémonie eut lieu dans le palais d'Ingenuus, Gaulois d'une noblesse illustre. Narbonne dut voir accourir ce jour là dans ses murs une multitude innombrable de Romains, de Gaulois et de barbares de différentes tribus, qui devaient, par des motifs divers, désirer également cette union. Les Romains et les Gaulois espéraient sans doute qu'Ataulphe les protégerait contre de nouvelles attaques des barbares; et ceux-ci, dont les hordes erraient çà et là sur le sol Gaulois, devaient voir avec fierté un barbare comme eux, devenir le beau-frère de l'empereur d'Occident.

Ataulphe n'oublia rien pour rendre la fête des noces digne de Placidie et de la majesté royale; tout y fut magnifique et répondit à la générosité de l'un et à l'auguste naissance de l'autre. Le roi des Wisigoths y parut vêtu à la Romaine, et après avoir donné la première place à Placidie, il s'assit auprès d'elle sur le lit nuptial, paré à la manière et selon l'usage des Romains. Les dépouilles de Rome et des principales cités de l'empire furent le cadeau nuptial. Cinquante jeunes seigneurs richement vêtus apportèrent chacun à Placidie deux bassins, l'un rempli de pièces d'or, l'autre de bijoux et de pierreries.

Jamais femme ne reçut de plus riches présents ; mais jamais femme n'en fut plus digne que Placidie. En épousant un barbare, ce que jamais une femme romaine de haut rang n'avait fait jusque-là, la fille du grand Théodose s'était humiliée généreusement pour sauver l'empire, et toutes les richesses de la terre étaient impuissantes à récompenser un tel dévouement.

IV.

MEURTRE D'HYPATIE A ALEXANDRIE.

An 415.

Dans le quatrième siècle et au commencement du cinquième, Rome et Constantinople brillaient surtout par la puissance et par la richesse, mais Athènes et Alexandrie brillaient d'un éclat tout aussi vif par la science et par le génie.

Ptolémée Philadelphe, qui régnait en Egypte, trois cents ans avant Jésus-Christ, avait fondé l'école d'Alexandrie, qui, durant plus de sept siècles, produisit une foule d'hommes illustres parmi les savants, les grammairiens, les poètes, et les philosophes. Ceux-ci se divisaient en plusieurs sectes dont la plus célèbre, à partir du troisième siècle de notre ère, fut celle des néoplatoniciens, qui avaient tenté d'associer aux doctrines de Platon des idées mystiques empruntées au christianisme.

Ammonius Saccas avait fondé cette école à la fin du second siècle. Dans le troisième, Plotin en avait professé les doctrines avec éclat, et ces doctrines, empreintes d'un certain caractère de dignité et de grandeur, étaient celles qu'avaient adoptées à Alexandrie la plupart des païens éclairés.

L'on avait vu souvent dans cette ville les femmes professer dans les écoles publiques avec succès, mais celle qui acquit le plus de gloire fut Hypatie, fille du philosophe Théon.

Hypatie ne se distinguait pas seulement par son génie; elle se distinguait aussi par sa vertu et par sa beauté, et c'était sans doute une rare merveille que d'entendre une femme jeune et belle exposer dans la langue grecque, c'est-à-dire dans la langue la plus harmonieuse que les hommes aient jamais parlée, les grandes idées de Platon. Aussi la réputation d'Hypatie lui attira-t-elle un grand nombre de disciples, entre autres, le célèbre Synésius, qui, après sa conversion au christianisme, devint évêque de Ptolémaïde, et qui a laissé divers ouvrages également remarquables par l'élévation des idées et par l'élégance, la noblesse et la pureté du style. On peut conjecturer par le mérite du disciple, quel devait être le talent d'Hypatie qui l'avait initié aux études philosophiques.

Hypatie était à Alexandrie l'oracle des païens, et son talent lui avait attiré aussi un grand nombre d'admirateurs parmi les chrétiens. De ce nombre était Oreste, gouverneur de la ville, dont l'amitié devint la cause de son malheur.

Oreste s'était posé en ennemi déclaré de saint Cyrille, qui, à raison de ses éminentes vertus et de son immense charité, était l'objet d'une sorte de culte de la part de tous les chrétiens d'Alexandrie.

Quelques-uns de ces chrétiens, peu imbus des véritables maximes évangeliques, ne se bornaient pas à un amour ardent et assurément bien légitime pour leur patriarche; ils y mêlaient une haine profonde pour le gouverneur et pour toutes les personnes qu'ils croyaient être de son parti.

Quoique tous les torts fussent du côté du gouverneur, saint Cyrille, vivement affligé de l'inimitié ouverte qu'Oreste affichait vis-à-vis de lui et qui causait un déplorable scandale, mit tout en œuvre pour la faire cesser. Il fit les premières avances, et envoya demander à Oreste son amitié, au nom des

saints évangiles. Tout fut inutile. Le gouverneur ne voulut pas entendre parler de réconciliation.

Une de ces rumeurs qui s'élèvent de temps en temps dans les grandes cités, et dont on ignore l'origine, se répandit alors tout-à-coup dans l'immense ville d'Alexandrie, qui était la troisième ville de l'empire, et qui comptait une population presque aussi considérable que celles de Rome ou de Constantinople.

On disait qu'Hypatie était la cause du refus qu'avait fait le gouverneur de se réconcilier avec le patriarche.

Il n'en fallut pas davantage pour jeter le peuple d'Alexandrie, dont l'imagination était prompte à s'enflammer, dans une sorte d'exaspération. La mort d'Hypatie est aussitôt résolue par une troupe de furieux, qui se dirigent vers sa maison en poussant des vociférations sinistres.

Ces forcenés rencontrent la fille de Théon qui sortait à peine de sa demeure, et dont l'esprit peut-être n'était alors occupé que de quelque sublime rêverie de son maître Platon. Avant qu'elle eût pu songer à fuir, on se jette sur elle avec fureur, on la met en pièces, et l'on traîne ses membres sanglants dans les divers quartiers de la ville. Ce lamentable évènement arriva en l'année 415.

Une action aussi horrible fut désapprouvée hautement par tous les gens de bien, et saint Cyrille en particulier en conçut la plus profonde douleur.

Aucun évènement, en effet, ne pouvait être plus fatal au développement de la foi chrétienne. Les rêves de la philosophie néoplatonicienne, enfantés par des suppositions chimériques, devaient inévitablement se dissiper devant les rayons de la foi chrétienne basée au contraire sur des faits irrécusables, comme un brouillard léger disparaît aux premiers rayons du soleil. Le talent d'Hypatie avait redonné à ces idées un peu de vogue, mais comme cette vogue tenait uniquement au prestige qu'exerçait cette femme extraordinaire, elle ne pouvait être de longue durée.

La mort tragique d'Hypatie arrêta donc peut-être pour quelque temps les progrès du christianisme, en rendant les chrétiens odieux; car les païens ne manquèrent pas sans doute d'imputer à tous les chrétiens ce qui n'était que le crime de quelques misérables en délire.

Plus d'une fois, sans doute, dans les rangs des jeunes disciples de l'école néoplatonicienne dont la mort d'Hypatie ne fit qu'augmenter la célébrité, il dut se rencontrer de ces âmes droites qui ressentent une soif ardente pour la vérité, et que le vide des doctrines philosophiques poussait à embrasser la foi chrétienne. Les maîtres de cette école pouvaient alors souvent être à bout d'arguments pour défendre leurs vains systèmes. Mais quand leurs raisons métaphysiques étaient épuisées, il leur restait une dernière ressource, c'était de dire au jeune homme ébranlé par la grâce : « Jeune homme, tu parais avoir la pensée d'aller parmi les chrétiens; mais songes-y. Les chrétiens ne sont que des fanatiques qui souillent volontiers leurs mains du sang le plus pur... Les chrétiens, ce sont les meurtriers d'Hypatie... »

La mort de la fille de Théon, qui paraissait digne d'une fin plus heureuse, put aussi scandaliser quelques chrétiens peu affermis dans leur foi. Les esprits faibles se laissent, en effet, facilement aller à douter de la Providence, quand ils sont témoins d'un évènement qui déconcerte leurs vues; et le sort d'Hypatie fut assurément des plus funestes, et en apparence, des plus immérités. Mais, dans ces conjonctures, l'homme n'a qu'à tomber à genoux, et qu'à adorer en silence les décrets de Dieu, qui seul voit à nu les replis les plus cachés de notre âme, et seul peut proportionner exactement les châtiments aux fautes.

La fille de Théon jouissait d'une réputation sans tache. Elle avait donc, sans doute, la virginité du corps et, nous le croyons aussi, la virginité du cœur. Mais peut-être qu'au milieu des applaudissements passionnés qui l'entouraient, elle

avait perdu la virginité de l'esprit, en s'attribuant à elle-même son mérite et en négligeant d'en rapporter tout l'honneur au premier auteur de son être. La foi chrétienne appelle cette virginité si rare l'humilité. Les deux autres sont celles que les hommes admirent le plus; mais Dieu fait plus de cas de la troisième. A ses yeux, la virginité des sens et même celle du cœur, sans l'humilité, ne sont que ce qu'est pour nous une rose sans parfum.

Heureuse donc Hypatie, si elle possédait aussi cette troisième virginité! Sa mort funeste put alors se changer facilement en triomphe, puisqu'il suffit à la grâce de Dieu d'un seul instant pour faire passer notre âme des ténèbres les plus épaisses dans les régions de la lumière la plus pure, et qu'à défaut du baptême de l'eau et du baptême du sang, il reste toujours à l'espérance humble et soumise le baptême du désir.

V.

BATAILLE DE CHALONS.

An 451.

Les premiers barbares qui envahirent le monde romain, n'étaient barbares qu'à demi. Placés dans le voisinage du Rhin ou du Danube, qui servaient de limites à l'empire, ils avaient eu, avant l'invasion, des relations plus ou moins fréquentes avec les municipes ou les colonies des Romains établis à proximité des frontières, et ce contact avait naturellement adouci leurs mœurs.

On devait donc s'attendre à trouver beaucoup plus de férocité chez les barbares éloignés des confins de l'empire, qui n'avaient eu antérieurement aucun rapport avec les Romains, et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Les Goths, en effet, et les Germains étaient des peuples civilisés, comparés aux Huns, qui commencèrent à quitter leur patrie originaire, sise, à ce qu'il paraît, entre la mer Caspienne et l'Euxin, et à s'avancer vers l'Occident, dans la deuxième moitié du quatrième siècle.

Jamais encore les Romains n'avaient vu des hommes aussi effrayants, ni des mœurs aussi étranges.

Un historien latin, Ammien Marcellin, dit que les Huns étaient dans l'usage de sillonner le visage aux enfants avec un fer chaud, pour empêcher plus tard leur barbe de pousser, ce qui laissait sur leurs joues de larges coutures. Ils avaient tous la tête grosse, percée seulement de deux petits trous pour la place des yeux, et engagée dans de larges épaules.

Quelques-uns d'entre eux poursuivant, dit-on, à la chasse une biche blanche, traversèrent derrière elle les Palus-Méotides, aujourd'hui la mer d'Azof; et voyant dans ce fait une sorte de présage, ils déterminèrent leurs compatriotes à venir s'emparer des terres qu'ils venaient de découvrir.

Ces barbares semaient partout l'horreur et l'effroi. Ils vivaient à la manière des peuples les plus sauvages, ne sachant pas même faire cuire leurs aliments, et se nourrissant de viandes crues qu'ils se contentaient de placer sous la selle de leurs chevaux pour les ramollir. Ils n'habitaient point des maisons, parce qu'ils considéraient toute enceinte de murailles comme un tombeau. Ils changeaient donc très-souvent de demeure, et transportaient sur des chars toute leur famille. Originaires de pays marécageux, ils avaient contracté l'habitude de ne descendre presque jamais de cheval où ils se tenaient également le jour et la nuit, ne faisant, quand ils voulaient dormir, que se pencher sur le cou de leur coursier.

Balamir, un de leurs rois, après avoir vaincu diverses tribus des Goths, dévasta, en 387, les provinces romaines situées au-delà du Danube.

Quarante ans après, un autre de leurs rois, Roïla, les mena en deçà du Danube, saccagea la Thrace et menaça Constantinople.

Mais le plus terrible des Huns, et l'un des plus redoutables conquérants qui aient jamais ravagé la terre, fut sans contredit Ezrel ou Attila, qui devint roi de sa nation en l'an-

née 433, et qui, dès ses premières dévastations, ayant été appelé par un ermite *Fléau de Dieu,* s'empressa d'adopter ce surnom comme un présage des calamités inouïes dont il allait affliger le monde. Il répétait souvent avec orgueil, que l'herbe ne croissait plus où son cheval avait passé.

Attila subjugue d'abord tous les peuples barbares qui l'entourent. Suèves, Alains, Quades, Marcomans, Gépides, Ostrogoths, tous en peu d'années subissent son joug. Il ne marche plus désormais qu'entouré de rois détrônés; et sept à huit cent mille guerriers attendent à chaque instant vers quel point de l'horizon il lui plaira de diriger leurs épées.

Un jour, le roi Hun précipite ses masses par-delà le Danube vers la frontière de l'Illyrie, et ne s'arrête qu'aux bords de l'Adriatique, après avoir détruit de fond en comble toutes les villes qu'il a rencontrées sur ses pas. Incertain alors s'il attaquera Rome ou Byzance, il dépêche deux envoyés, l'un à l'empereur d'Occident Valentinien III, l'autre à l'empereur d'Orient Théodose-le-Jeune, pour leur porter à tous deux ce fier message : « *Attila, mon maître et le vôtre, vous enjoint* » *d'avoir à lui préparer un palais.* »

Les deux empereurs consternés songent à apaiser Attila par de riches présents, n'espérant pas pouvoir le repousser par le fer.

Théodose-le-Jeune lui envoie une ambassade composée de personnages éminents de sa cour, et ces ambassadeurs parcourent de vastes provinces désolées avant de savoir en quel endroit de la terre Attila a, dans ce moment, fixé sa tente (1).

Ils apprennent enfin qu'il campe entre le Danube et la Theiss. Ils arrivent, et reçus d'abord par des généraux d'Attila, ils sont éblouis par l'or et les pierreries qui brillent de

(1) Un des personnages de l'ambassade, Priscus, nous en a laissé le récit.

tous côtés, dans l'ameublement de ces guerriers comme sur leurs vêtements et leurs armures.

Quant au maître, il méprise le luxe qu'il permet à ses esclaves. Il n'a, lui, d'autre parure que des armes finement trempées, et il se sert à table de coupes et de vaisselle de bois. Mais de belles femmes le servent en tremblant, et de jeunes hommes chantent, en s'accompagnant de harpes sonores : « Notre bonheur est de combattre avec l'épée : en nous voyant, » les aigles et les vautours poussent des cris de joie; les vier- » ges tremblent et pleurent; ainsi les heures de la vie s'écou- » lent, et quand il faudra mourir, nous sourirons. »

Les soumissions de Théodose-le-Jeune apaisent Ezrel, et c'est maintenant vers l'Occident que son cheval va hennir.

Riche cité que baigne le premier cours du Rhin et qui t'appeleras Bâle quand tu renaîtras de tes cendres, c'est en vain que tu portes maintenant le nom d'Augusta, qui lors de ta fondation semblait, dans la série des siècles, devoir te protéger : la torche d'Attila va consumer tes tours.

Trèves, c'est en vain que tu abrites ordinairement dans tes murs les représentants de l'autorité souveraine des empereurs : tu seras détruite aussi.

Pontife de Metz, n'attends point, pour baptiser le fruit des jeunes femmes dont tu bénissais l'an dernier l'union, n'attends point le retour des fêtes solennelles ; car les barbares qui viennent égorger les mères égorgeront aussi les enfants.

O Gaule, ma patrie, n'existe-t-il donc plus sur ton sol où Rome eut jadis à vaincre tant de héros, n'existe-t-il plus d'hommes valeureux qui puissent défendre tes villes et protéger leurs habitants? Que ces hommes, s'il en est, s'empressent d'oublier leurs discordes, qu'ils se hâtent de se réunir, ou l'univers entier ne sera bientôt plus qu'un désert !

Le péril commun réunit, en effet, les peuples divers qui depuis un demi-siècle s'étaient déjà partagé plusieurs provinces des Gaules. Les Francs au nord, les Wisigoths au midi, à

l'est les Bourguignons, au centre quelques peuples mêlés qui s'inclinent encore devant les aigles romaines, songent à réunir leurs efforts pour repousser Attila.

Mais il faudra des mois entiers pour que ces peuples confédérés puissent réunir des masses armées assez nombreuses pour soutenir le choc d'Attila. Qui arrêtera, durant ce temps, la marche du fléau de Dieu, rapide jusque-là comme l'aquilon? Ce seront les prières d'une vierge et le courage de deux évêques.

Le sort d'Augusta, de Trèves et de Metz a effrayé les habitants de Lutèce, qui se croient arrivés à leur dernière heure, et qui n'ont fait aucun préparatif de défense. Mais une bergère de Nanterre a prié. Après sa prière, elle annonce aux Parisiens découragés qu'Attila, qui se trouve aujourd'hui aux portes de leur ville, s'en éloignera demain; et le lendemain, en effet, poussé par des motifs inconnus, Attila s'est éloigné.

Troyes a dû son salut au courage de saint Loup, qui a menacé Attila du courroux du ciel, s'il osait approcher de ses murs.

C'est alors vers Orléans que se dirigent les hordes barbares, parce qu'Attila veut faire de cette antique cité sa place d'armes; mais son évêque Aignan n'a pas moins d'intrépidité que saint Loup. Il encourage les habitants à se défendre avec vigueur, afin de donner aux ennemis d'Attila le temps de se réunir et de venir le combattre. Encouragés par ses paroles plus que par la force de leurs remparts, les Orléanais se défendent, en effet, longtemps avec intrépidité.

Les murailles de la ville finissent pourtant par être ébranlées, les Huns occupent déjà les faubourgs, et le découragement commence à gagner les Orléanais, qui craignent de n'avoir retardé Attila que pour rendre plus terribles les éclats de ses vengeances.

L'évêque Aignan conserve seul tout son courage. Il fait monter un des siens au sommet d'une tour élevée et lui de-

mande s'il n'aperçoit de mouvement à aucun point de l'horizon. L'émissaire répond : *Non;* et l'evêque lui dit alors : *Priez avec foi.*

Après un assez long intervalle, l'émissaire, interrogé une seconde fois, a fait la même réponse, et l'évêque lui a dit encore : *Priez avec foi.*

Interpellé une troisième fois, l'émissaire a répondu : *J'aperçois au loin une petite nuée de poussière. — Courage*, dit l'évêque, *c'est le secours du Seigneur.* C'était, en effet, le premier corps des confédérés qui approchait, et un grand nombre d'autres ne tarda pas à rejoindre celui-là.

Attila craignit alors que la partie de ses troupes qui avait dû passer la Loire pour investir Orléans ne fût acculée contre le fleuve par l'armée ennemie, qui de jour en jour devenait plus formidable. Il ramena donc toutes ses troupes sur la rive droite de la Loire, leva le siége d'Orléans, et, repassant même la Seine, ne s'arrêta qu'aux bords de la Marne, dans la vaste plaine des champs Catalauniques, où il crut devoir attendre d'être attaqué, parce que cette plaine lui sembla convenir pour les manœuvres de son innombrable cavalerie, qui formait la principale force de son armée.

Attila avait gardé sous ses étendards la plupart des chefs barbares qu'il avait autrefois détrônés.

Mais quels sont les chefs intrépides qui vont maintenant se mesurer avec lui pour l'empêcher de saisir le sceptre du monde?

C'est d'abord le comte de l'Empire, Aëtius. Né dans la Mésie inférieure, d'une Italienne mariée à un Scythe, le sang romain et le sang barbare se sont mêlés dans ses veines, et il joint la prudence et l'astuce à la bravoure. Il a déjà versé son sang sur plusieurs champs de bataille, souvent vainqueur, quelquefois vaincu, toujours intrépide. Il amène à sa suite les derniers descendants des anciens Romains.

C'est ensuite le roi des Wisigoths, Théodoric, dont la vieil-

lesse n'a point diminué le courage. Ce successeur d'Ataulphe a choisi Toulouse pour sa capitale, mais sa domination s'étend par-delà les Pyrénées, dans une grande partie de l'Espagne. Il mène avec lui deux de ses fils, l'un qui s'appelle Thorismond, l'autre auquel il a donné son propre nom, et il est fier de commander à un peuple déjà civilisé, qui n'a rien perdu pour cela de son ancienne intrépidité.

Auprès des Wisigoths sont les Bourguignons, dont le chef, Gundicaire, a précédemment porté le titre de roi. Mais vaincu naguère par Aëtius, on ignore s'il vient maintenant au combat comme sujet ou comme allié de l'empereur d'Occident.

Quant à Mérovée qui commande aux Francs, et qui doit donner son nom à la première race de leurs rois, il ne reconnaît comme Théodoric aucune autorité sur la terre, devant laquelle il doive s'incliner, et il ne laisse le commandement général de l'armée à Aëtius, que parce que sa jeunesse voit dans Aëtius un général plus expérimenté.

Les deux armées qui ont déjà affamé des provinces entières se rapprochent pourtant de plus en plus, et sont également impatientes de combattre.

Jamais peut-être l'on ne vit concentrées en un seul point des masses plus formidables, et nul ne peut entrevoir de quel côté se déclarera la victoire.

L'armée d'Attila semble compter un plus grand nombre de combattants; mais celle d'Aëtius est dirigée par une tactique plus savante. Quant au courage, il est égal des deux côtés.

Au moment de livrer bataille, Attila, si l'on en croit l'historien Frédégaire, aurait harangué ainsi les principaux chefs de son armée, groupés autour de lui pour recevoir ses derniers ordres : « Qu'avez-vous à redouter de ce ramas d'ennemis, si différents de langage et d'habitudes, et qu'une peur égale a seule rassemblés? Précipitez-vous sur les Wisigoths et les Francs; les os une fois rompus, le corps ne saurait se soutenir. Montrez donc votre valeur accoutumée, car celui qui est

destiné à vaincre ne saurait être atteint par aucune flèche, et celui qui est voué à la mort ne saurait s'y soustraire en se cachant honteusement auprès de son foyer. C'est moi qui dois lancer le premier dard contre l'ennemi ; mais mort à quiconque restera les mains oisives tandis que je combattrai! »

Attila, suivi de ses compagnons les plus intrépides, se précipite alors sur les Wisigoths, qu'il regardait avec raison comme le principal soutien de l'armée ennemie ; mais la mêlée devient bientôt générale, et le sang ruisselle de toutes parts.

Les Wisigoths ont soutenu vaillamment le choc d'Attila, et leur roi Théodoric, couronnant par des prodiges de valeur une vie remplie d'exploits militaires, périt dans la mêlée. Ses deux fils, loin de concevoir le moindre effroi, ne songent qu'à venger leur père, et la soif de la vengeance augmente encore leur courage.

Le chef des Bourguignons, Gundicaire, périt comme Théodoric, après avoir combattu comme lui.

Mérovée brave aussi la mort et ne trouve que la gloire.

La cavalerie des Huns repoussée de toutes parts par ces vaillants hommes, commence à mettre un désordre effroyable dans l'armée d'Attila, et les troupes placées directement sous les ordres d'Aëtius s'ébranlent alors, moins pour combattre les Huns en déroute que pour égorger tous ceux que la rapidité de leur cheval n'emporte pas assez vite loin de la mêlée.

Ezrel, le fier Ezrel, apprit en ce moment, pour la première fois, qu'il pouvait être vaincu, et son armée fournit le plus grand nombre des cent cinquante mille cadavres qui jonchèrent le champ de bataille. Il s'attendait le lendemain à être encore poursuivi, et se sentant hors d'état de résister, il avait fait déjà préparer un bûcher sur lequel étaient amoncelées les selles et les housses de ses chevaux : sa pensée était de s'y brûler vif, plutôt que de subir la honte de la captivité. Mais Aëtius qui craignait que l'anéantissement complet des hordes d'Attila ne donnât aux Wisigoths, qui avaient eu la plus grande part à

la victoire, une trop grande prépondérance dans les Gaules, détermina Thorismond à retourner, dès le lendemain, dans ses états, en lui persuadant que sa présence y était nécessaire.

Attila put donc s'éloigner en liberté, mais il se retira comme se retire le lion auquel des chasseurs intrépides barrent le chemin qu'il avait d'abord suivi, c'est-à-dire qu'il alla porter le ravage et la mort en d'autres contrées.

Il retourna d'abord dans la Pannonie. L'année suivante, il fondit sur l'Italie, détruisit de fond en comble Aquilée qui ne devait plus se relever de ses ruines, saccagea successivement Padoue, Vicence, Vérone et Bergame, n'épargna Milan et Pavie que lorsque ces deux villes lui eurent livré toutes leurs richesses; et il allait assiéger Rome, quand le pape saint Léon alla courageusement au-devant de lui, et parvint à l'éloigner, comme l'avait fait dans la Gaule le saint évêque de Troyes, en le menaçant des vengeances célestes s'il osait attaquer la capitale du monde chrétien.

Attila dut reprendre alors le chemin de la Pannonie. Pendant qu'il opérait sa retraite, il lui prit envie, quoiqu'il eût déjà quantité de femmes, d'épouser une jeune fille nommée Hildegonde; mais dans la nuit qui suivit cet hymen, il passa des joies nuptiales dans les bras glacés de la mort.

Ses funérailles devaient avoir le même caractère que ses victoires. Les Huns se coupèrent les cheveux et se balafrèrent le visage en signe de deuil, ils égorgèrent autour du cercueil d'Attila un grand nombre d'esclaves, et les chefs répétaient l'un après l'autre, en saluant le cercueil :

« Celui-ci est Attila, roi des Huns, seigneur de nations vaillantes, qui par une puissance inouïe posséda seul la Scythie et la Germanie, épouvanta les deux empires de Rome, qui n'échappèrent à une destruction totale qu'en lui offrant annuellement un tribut. Il avait conduit toutes ses entreprises à bonne fin, quand il mourut, non par le fer de l'ennemi, ni par la trahison des siens, mais au milieu des jouissances, sans avoir senti la douleur. »

Ainsi chantaient les compagnons d'Attila. Ils ignoraient, ces guerriers farouches, que l'homme qui s'endort dans la volupté se réveille souvent dans l'enfer.

Attila mort, l'univers respira. Le laboureur reprit sa charrue, et les moissons crûrent encore aux lieux où le cheval d'Ezrel avait passé. Mais la poésie et l'éloquence latines, qui avaient alors leurs derniers interprètes dans Sidoine Apollinaire et dans Salvien, dont le génie s'était formé avant les dévastations d'Attila, ne purent secouer que plusieurs siècles après, les amas de décombres sous lesquels le roi des Huns avait enseveli la plupart des manuscrits précieux qui conservaient leurs chefs-d'œuvre.

VI.

CONVERSION ET SACRE DE CLOVIS IER.

An 496.

Le pape saint Léon, qui gouvernait encore l'Eglise lors de la mort d'Attila, dut, sans doute, bénir le ciel d'avoir fait cesser les dévastations de cet homme redoutable; mais la tristesse de ce grand pape devait pourtant être encore bien profonde, quand il jetait les yeux sur les vastes provinces où les barbares s'étaient établis en souverains. Quelques-uns de ces barbares, en effet, étaient encore idolâtres, et tous ceux qui professaient la foi chrétienne étaient ariens.

Pourquoi l'arianisme était-il la religion de tous les barbares convertis au christianisme? Nous en apercevons deux raisons.

La première, c'est que les empereurs Valentinien I[er] et Théodose-le-Grand avaient poursuivi les ariens avec une extrême rigueur, et avaient ainsi contraint ceux qui s'obstinaient à ne pas rentrer dans le sein de l'Eglise, à s'exiler de l'empire. Ces hérétiques obstinés avaient dû alors chercher

un asile auprès des barbares, qui connurent ainsi leurs erreurs avant de connaître la vraie foi.

La seconde raison, c'est que l'arianisme, en niant l'égalité complète des personnes divines, niait par là même le mystère de la sainte Trinité, l'un des mystères de la religion qui confond le plus notre intelligence. Sous ce rapport, l'idée d'une seule personne divine entrait plus facilement dans l'esprit grossier des peuples barbares, que l'idée de la sainte Trinité.

Ainsi, tandis que les Francs établis au nord de la Gaule étaient encore païens, les Bourguignons, les Wisigoths, les Suèves d'Espagne, les Vandales d'Afrique, professaient tous la religion d'Arius, et les populations catholiques soumises devaient craindre, à chaque instant, d'être troublées par leurs féroces conquérants dans l'exercice de leur culte.

La conversion des chefs barbares devait être dès-lors un des plus grands désirs des catholiques de l'Occident, et la première de ces conversions, ce fut une femme qui l'opéra.

Clovis Ier, petit-fils de Mérovée qui avait combattu glorieusement à la bataille de Châlons, devint roi des Francs en l'année 481. Les ancêtres de Clovis n'avaient jamais donné aux empereurs d'Occident que quelques vaines marques de déférence; mais Clovis n'eut pas même l'occasion de donner ces légers signes de sujétion, puisque l'empire d'Occident avait été définitivement détruit par le roi des Hérules, Odoacre, en l'année 476.

Clovis, jeune roi plein de bravoure, était païen; mais il avait eu le bonheur d'épouser Clotilde, nièce du roi bourguignon Gondebaud, qui professait la religion catholique, quoiqu'elle vécût dans une cour arienne. Gondebaud avait trempé ses mains barbares dans le sang du père, de la mère et des frères de Clotilde, qui devait dès-lors ressentir une aversion naturelle pour la religion du meurtrier de tous les siens.

Clovis, en épousant Clotilde, avait promis qu'il lui laisse-

rait toute liberté de professer sa religion; mais le zèle de la reine ne se contenta pas d'user de cette permission; elle aspira bientôt à convertir son mari.

Le roi barbare ne fit point d'abord grande attention aux instances de sa femme; mais celle-ci ne se rebutait point et saisissait toutes les occasions qu'elle jugeait propres à désabuser Clovis du culte des idoles.

Après quelques années d'instances, toujours entremêlées de caresses, Clotilde avait convaincu Clovis de l'absurdité de l'idolâtrie; mais le roi hésitait encore à prendre une détermination. Il craignait, en embrassant le christianisme, de se voir abandonné de ses compagnons; car l'autorité du roi des Francs sur ses leudes était plutôt alors celle d'un chef sur des soldats qui ont consenti librement à le servir, que celle d'un souverain sur ses sujets.

Le jour fixé dans les décrets du ciel pour la conversion de Clovis, n'était plus pourtant éloigné. Le roi Franc était en guerre avec une autre tribu germanique qui avait déjà franchi le Rhin et menaçait d'envahir ses états; c'était la tribu des Allemands.

Un jour, les deux armées en viennent aux mains dans un lieu appelé Tolbiac, non loin de Cologne. Les Allemands attaquent les premiers, avec une si grande vigueur, que l'infanterie des Francs est tout d'abord mise en déroute; la cavalerie commandée par Clovis soutient mieux le choc, mais elle finit aussi par être ébranlée, et elle commençait à s'enfuir de toutes parts, quand Clovis s'écrie tout-à-coup : « Dieu de Clotilde, je te reconnais pour mon Dieu, si tu me donnes la victoire. » A ces mots, les fuyards s'arrêtent, reviennent sur leurs pas avec une intrépidité plus grande que celle qu'ils avaient montrée au premier choc; ce sont alors les Allemands qui sont enfoncés, et la bataille, qui un instant avant paraissait perdue, est maintenant complètement gagnée.

Un prodige aussi étonnant ne pouvait qu'exercer une vive

impression sur l'esprit des Francs; et Clovis, lié désormais par la promesse solennelle qu'il a faite, ne songe plus qu'à l'accomplir. C'est d'abord à saint Vaast de Toul qu'il s'adresse pour se faire instruire des mystères de la religion catholique, puis à l'évêque de Reims, saint Remi, l'un des évêques les plus savants et les plus respectables de toute la Gaule, qui comptait pourtant alors plusieurs autres évêques éminents par leur science et leurs vertus, tels que saint Eone, d'Arles, saint Avit, de Vienne, saint Apollinaire, de Valence.

Les leudes de Clovis, instruits de son dessein qu'il ne tient plus caché, prennent pour la plupart la résolution d'abjurer le paganisme, à l'exemple de leur roi, et se font instruire comme lui; ils étaient, dit un historien, au nombre de trois mille.

Ce fut certainement un grand jour pour l'humanité, que celui où cette multitude d'hommes courageux reçut le baptême à la suite de son chef. L'évêque de Reims et Clotilde ne négligèrent rien pour que le souvenir d'une aussi grande action ne pût plus sortir de l'esprit des nouveaux chrétiens.

Les rues qui conduisaient du palais du roi à la grande église, furent ornées de riches tapisseries. L'odeur des parfums les plus précieux remplissait l'église et le baptistère, où une multitude de cierges répandaient en même temps des flots de lumière. A l'heure marquée, le roi, qui n'avait conservé de tous les ornements royaux que la longue chevelure, marque chez les Francs du suprême commandement, s'achemina vers l'église, suivi de tous les autres catéchumènes, qui portaient des croix et chantaient des hymnes pieux. Arrivé auprès des fonts baptismaux, il s'incline devant saint Remi, qui lui adresse ces nobles paroles : « Humilie-toi devant Dieu, fier Sicambre, et brûle maintenant ce que tu as adoré,» voulant lui faire entendre par là combien il était essentiel pour lui de ne pas retomber dans l'idolâtrie.

Après avoir baptisé Clovis, le saint évêque fit sur lui des onctions particulières pour le sacrer roi, comme dans l'ancienne loi, le prophète Samuel sacra Saül et David.

Les leudes de Clovis et plusieurs de leurs femmes ou de leurs filles furent baptisés après, et une sœur du roi, Albo-flède, fut au nombre des femmes qui reçurent le sacrement.

Clovis, avant son sacre, avait été constamment en guerre sans que sa puissance se fût accrue notablement. Après son sacre, il devint en peu de temps le plus puissant monarque de l'Occident.

La guerre, en effet, ne tarda pas à s'allumer entre Clovis et le roi des Wisigoths, Alaric, qui possédait la plus grande partie de la Gaule, puisque sa domination s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire. Mais le roi Franc battit si complètement le roi Wisigoth à la bataille de Vouglé, près Poitiers, livrée en l'an 506, que ce dernier prince fut obligé d'abandonner Toulouse, qui avait été jusque-là la capitale de son royaume, et de transporter le centre de son empire en Espagne, ne conservant plus en-deçà des Pyrénées, qu'une partie de l'ancienne Gaule narbonnaise, appelée Septimanie.

Clovis vainquit ensuite le roi des Bourguignons, Gondebaud, et il aurait pu aussi ajouter les états de ce prince à ses propres états, qui eussent été dès-lors aussi étendus que la France de nos jours; mais cédant, disent les historiens, aux prières de Clotilde, il se contenta d'imposer au roi vaincu un tribut annuel.

Heureux, Clovis, s'il eût toujours montré la même modération! Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Il lui arriva plus d'une fois de faire égorger sans pitié des ennemis vaincus. Ce fut pourtant un grand prince, non pas tant parce qu'il joignit constamment une politique habile à un grand courage, que parce que la vérité religieuse est le don le plus précieux qu'un roi puisse procurer à son peuple.

Il est, en effet, des bienfaits éphémères qui passent plus vite que les parfums du printemps. D'autres, au contraire, semblables aux canaux qui fertilisent les prairies, se renouvellent indéfiniment, et les vérités religieuses forment incon-

testablement le premier groupe de cette dernière classe. Il est naturel que ceux-ci excitent chez les peuples une reconnaissance proportionnée à la durée du bienfait, c'est-à-dire une reconnaissance éternelle.

VII.

PRISON ET MORT DE BOÈCE A PAVIE.

An 524.

C'EST toujours un beau spectacle que de voir un grand homme aux prises avec l'adversité.

Les artistes n'aiment guère les draperies, parce qu'ils partent de cette idée vraie, que les formes humaines sont les plus belles qui existent dans la nature, et qu'il est par conséquent impossible d'imprimer le même cachet de beauté aux étoffes plus ou moins traînantes qui les recouvrent et les effacent. La décence, au nom de la beauté morale, qui surpasse toujours la beauté physique, autant que l'esprit s'élève au-dessus de la matière, a le droit pourtant d'imposer de nombreuses exceptions à cette loi. Mais la loi n'a plus d'exceptions dans l'ordre moral. Les dignités, les honneurs, les richesses dérobent toujours aux regards une partie de la noblesse d'une grande âme, qui ne brille de toute sa splendeur que lorsque ces voiles extérieurs sont tombés. Voilà pourquoi nous aimons à arrêter nos regards sur Boèce, prisonnier à Pavie,

plutôt que sur Boèce, décoré des honneurs du consulat romain.

Les Wisigoths n'étaient qu'une des branches de la grande famille gothique. Les Ostrogoths formaient l'autre branche, et la gloire de ceux-ci dépassa celle de ceux-là, quand à la fin du cinquième siècle, ils eurent pour roi Théodoric, fils de Thédomir, et neveu de Wélamir, le premier roi ostrogoth dont il soit fait mention dans l'histoire.

Le nom de Théodoric devait ainsi être également illustre chez les deux nations gothiques. Le Théodoric wisigoth s'était principalement illustré en combattant Attila à la bataille de Châlons. Le Théodoric ostrogoth acquit une gloire plus grande encore en triomphant d'Odoacre, roi des Hérules et le destructeur de l'empire d'Occident.

Quand ce dernier prince fut mort, le roi ostrogoth se vit maître de toute l'Italie, et pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis. Ayant fait ensuite la paix avec l'empereur d'Orient, Anastase, et avec les Vandales d'Afrique, qui, comme Odoacre, avaient ressenti souvent le poids de son épée, Théodoric ne songea plus qu'à policer son vaste royaume, et à déblayer les ruines dont les Huns, les Hérules et les Vandales avaient, depuis plus d'un demi-siècle, couvert l'Italie. Théodoric, en effet, issu de la race des Amales, la plus illustre parmi les Goths, avait tous les goûts de la civilisation. Il avait pris ces goûts à la cour de l'empereur d'Orient Léon Ier, où il avait vécu longtemps en ôtage avant de saisir le sceptre.

La cour de Théodoric devint bientôt le centre de la politesse, et l'on y vit briller quelques derniers rayons de cette belle littérature latine qui avait rendu le siècle d'Auguste si mémorable. Là, se trouvaient réunis le poète Ennodius, qui fut d'abord l'époux d'une femme riche et belle, mais qui, après avoir brisé volontairement ce doux lien, était devenu évêque de Pavie, Cassiodore, qui devait conserver à la postérité le

souvenir des grandes actions des Goths, le sénateur Symmaque, le philosophe Boèce.

Théodoric protégeait les arts comme il protégeait les lettres. Rome lui dut la réparation de plusieurs de ses monuments; Pavie, dont il avait fait sa capitale, le commencement de sa splendeur.

Le roi ostrogoth était arien; mais sa justice rigoureuse tenait une balance exacte entre l'arien et le catholique, comme entre le Goth et le Romain. Un ambitieux sans foi, comme il s'en trouve toujours à la cour des grands, quitta la religion catholique, et embrassa l'arianisme pour plaire à son souverain; son lâche calcul fut trompé. Le sévère monarque, loin d'accorder de nouvelles faveurs à cet homme, qui était l'un de ses principaux officiers, prononça contre lui un arrêt de mort, en lui disant ces paroles remarquables : « Si tu n'as pas gardé la foi à ton Dieu, comment dans une occasion difficile me la garderais-tu à moi, qui ne suis qu'un homme? »

Cette droiture de Théodoric lui procura un honneur tout-à-fait insigne. A la mort du pape Anastase II, il s'éleva un schisme dans l'église de Rome, et partant, dans toute la chrétienté. Une partie notable du clergé romain avait d'abord élu pour succéder à Anastase II, le saint prêtre Symmaque, adversaire déclaré d'une secte nouvelle, appelée la secte des *acéphales*, que l'empereur d'Orient, Anastase Ier, protégeait. Le patrice Festus, qui représentait à Rome l'empereur d'Orient, parvint pourtant, quelque temps après, à faire élire l'archiprêtre Laurent, qu'il supposait apparemment plus favorable aux idées de l'empereur. Quoique Théodoric, on l'a dit, fût arien, les deux parties le choisirent pour juger cet important débat; et le prince ostrogoth, s'inquiétant peu dans une question de justice, si sa sentence déplaîrait ou non à l'empereur d'Orient, n'hésita pas à se prononcer en faveur de Symmaque.

Théodoric avait donc une grande âme, mais une âme soupçonneuse, et la défiance chez les princes tourne bientôt à la cruauté.

Théodoric avait déjà terni sa gloire, en faisant, sur de vains soupçons, mourir Odoacre, avec lequel il avait consenti quelque temps avant à signer un traité de paix. Il la ternit encore bien davantage par l'injuste supplice qu'il fit subir à Symmaque et à Boèce.

Symmaque et Boèce étaient les derniers représentants de l'ancien patriciat romain, race illustre où la noblesse des sentiments égalait presque toujours celle de l'extraction.

Boèce appartenait à la famille des Anicius, l'une des plus anciennes de Rome. Il naquit, suivant l'opinion la plus probable, en 455.

La famille de Symmaque n'était pas moins distinguée. Symmaque lui-même fut quelque temps préfet de Rome, et les Romains virent avec joie la fille de Symmaque, s'unir au descendant des Anicius.

Quand Odoacre effaça de la terre le titre d'empereur d'Occident, il laissa aux Romains tous les autres souvenirs de leur grandeur passée, qui ne pouvaient point lui porter ombrage. Il leur laissa le sénat, dont Symmaque et Boèce étaient les membres les plus illustres. Il leur laissa aussi leur magistrature consulaire, et Boèce fut revêtu, en l'année 487, de cette dignité, qui ne fut abolie que par Justinien, environ soixante ans plus tard.

Symmaque et Boèce, qui remarquaient dans Théodoric plus d'amour pour les arts de la civilisation que n'en avait montré aucun autre chef barbare, crurent voir en lui le libérateur de l'Italie; et quand, après avoir vaincu Odoacre, Théodoric fit sa première entrée à Rome, Boèce prononça dans le sénat un panégyrique du roi ostrogoth. Celui-ci comprit aussitôt les services que pouvait lui rendre un homme aussi éminent, et il ne tarda pas à en faire son principal ministre.

Tout le temps pendant lequel Théodoric s'inspira des conseils de Boèce, fut une époque de gloire pour le souverain comme pour le ministre; et cette période du règne de Théodo-

ric, si heureuse pour l'Italie, se prolongea durant plus de trente ans.

Les Goths étaient pourtant jaloux de la faveur dont Boèce et Symmaque jouissaient auprès de Théodoric. Celui-ci avait été, dans l'origine, envoyé en Italie par l'empereur Zénon pour y combattre Odoacre ; car les empereurs romains n'avaient souvent d'autre ressource, que de renverser des barbares par d'autres barbares. Les batailles qu'avait gagnées Théodoric, il avait entendu les gagner pour son propre compte ; mais l'orgueil des empereurs d'Orient se plaisait à ne voir en lui qu'un lieutenant, et cette idée mensongère pouvait peut-être rencontrer çà et là, dans l'Italie, quelques partisans.

Deux favoris de Théodoric, Trigille et Conigaste, virent là un moyen de perdre Boèce, qui s'était attiré leur inimitié en s'opposant à leurs concussions. Théodoric, on l'a dit, était défiant jusqu'à l'excès, et ses perfides favoris parvinrent à lui persuader que Boèce et Symmaque, comme les autres sénateurs de Rome, entretenaient des intelligences secrètes avec l'empereur d'Orient, Justin.

Il n'en fallut pas davantage pour changer les dispositions de Théodoric, qui fit jeter aussitôt Boèce et Symmaque dans un noir cachot.

Théodoric, en faisant subir à Boèce les tourments d'une dure captivité, voulait lui arracher les secrets d'une conspiration imaginaire ; il ne lui arracha qu'un livre sublime.

« Noble successeur des consuls, quand, précipité du faîte des grandeurs où tu n'as jamais fait que le bien, tu sens tes mains chargées de fers, ton premier mouvement, je le vois, va être d'accuser la Providence. Arrête, avant qu'il ne soit délibéré, ce murmure qui serait impie ; bénis Dieu plutôt de ce qu'il te frappe, car l'univers n'avait jusqu'ici contemplé en toi que la grandeur de tes dignités, il va contempler maintenant la grandeur de ton âme.

« Durant de longues années de faveur, tu n'as pu parvenir

qu'à grand peine à essuyer dans l'Italie quelques larmes. Dans les semaines de ta captivité, tu vas préparer un réservoir inépuisable de consolations pour une multitude innombrable d'infortunés, qui, durant la longue série des âges, auront à souffrir, comme toi, de l'injustice des hommes.

« Hâte-toi donc, pour adoucir les maux du genre humain, hâte-toi d'écrire ton beau livre *de la Consolation.* Ce livre restera le manuel des affligés, toujours si nombreux ici-bas, jusqu'à ce qu'un moine obscur, dont les âges futurs rechercheront vainement le nom durant plusieurs siècles, comme les âges passés ont cherché vainement à constater le lieu où naquit Homère, écrive un livre plus doux encore que le tien, qu'il appellera *l'Imitation de Jésus-Christ.* Ce livre effacera dans la plupart des esprits le souvenir du tien, parce qu'il aura plus de simplicité et d'onction, et que l'onction et la simplicité sont comme des clés d'or qui ouvrent la porte de tous les cœurs. Le tien pourtant restera toujours cher aux hommes à la fois lettrés et pieux, qui, à la suite des Jérôme et des Augustin, aiment à mêler à l'odeur fortifiante de l'encens chrétien quelques parfums choisis de la païenne antiquité. »

Quand Boèce eut achevé son livre admirable, il pouvait mourir sans regrets ; car il avait accompli dignement sa tâche d'homme et de chrétien.

Ni lui, ni Symmaque n'eurent à faire aucune révélation à Théodoric, puisqu'ils ne l'avaient jamais trahi. Le roi goth aurait pu réparer sa faute en leur rendant la liberté; il l'aggrava en faisant trancher la tête de ces deux grands personnages, le 23 octobre de l'an 524.

Théodoric mérita, par ce crime odieux, que Bélisaire détruisît, quelques années plus tard, les nombreuses statues que l'Italie avait élevées au roi goth dans la première partie de son règne. Bélisaire ne laissa subsister à Ravenne que son tombeau, qu'on y voit encore aujourd'hui comme on voit à Pavie celui de Boèce; mais tandis que devant les restes du roi barbare

l'on n'éprouve que le sentiment d'admiration mêlée de frayeur que cause tout ce qui fut grand, devant les cendres du philosophe chrétien l'on ressent les émotions sympathiques que produit toujours chez les hommes, même les plus indifférents, le souvenir d'une belle vie, consacrée tout entière au bonheur de l'humanité, et rehaussée par une grande infortune.

VIII.

TRIOMPHE DE BÉLISAIRE.

An 534.

La plupart des souverains qui ont laissé un grand nom dans l'histoire, Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon, étaient grands par eux-mêmes, et n'ont emprunté qu'un faible surcroît de gloire à leur entourage. Quant à l'empereur d'Orient, Justinien, il eut la rare fortune d'acquérir une grande gloire, sans qu'il y mît, pour ainsi dire, rien du sien. Le jurisconsulte Tribonien composait pour lui le vaste recueil de lois romaines, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des savants, tandis que Bélisaire gagnait pour lui des victoires dans les trois parties du monde, les seules connues des anciens, l'Asie, l'Afrique et l'Europe.

Bélisaire naquit, dit-on, dans la Thrace, d'une famille obscure. Sous les empereurs qui avaient précédé Justinien, il s'était élevé par son seul mérite aux premiers rangs de l'armée.

Au commencement du règne de Justinien, il était général en chef de l'armée d'Orient. Trois fois, en trois ans, le roi de

5

Perse, Cavade, envoya contre les Romains des armées formidables, commandées par des généraux différents ; trois fois ces généraux furent vaincus par Bélisaire, qui ne se contentait pas de disperser leur armée, mais qui faisait périr la plupart de leurs soldats.

La troisième victoire avait été pourtant disputée, et le général des Perses se vantait auprès de son souverain de l'avoir gagnée. Le roi des Perses, qui doutait de ce prétendu succès, voulut vérifier l'étendue de ses pertes, et il avait un moyen facile pour cela. Il était d'usage, en effet, chez les Perses, qu'avant de partir pour une expédition, chaque soldat de l'armée lançât dans l'enceinte d'une tour une flèche, et allât pareillement en retirer une à son retour : les flèches qui n'étaient pas retirées marquaient le nombre des soldats morts ou prisonniers. Le roi de Perse ordonna que les flèches seraient retirées en sa présence, et que l'on compterait devant lui celles qui resteraient. Il en resta plus de la moitié.

Ces succès de Bélisaire ne tardèrent pas à amener un traité de paix avec la Perse, et Bélisaire put aller conquérir dans d'autres contrées de nouveaux lauriers.

Le nord de l'Afrique avait formé durant plus de cinq cents ans, l'une des plus belles parties de l'empire romain ; mais depuis plus d'un siècle, ces riches contrées en avaient été démembrées.

Les Vandales, peuple germanique qui habitait, à ce qu'il paraît, entre l'Elbe et l'embouchure de la Vistule, firent irruption dans la Gaule au commencement du cinquième siècle. Refoulés ensuite par les Wisigoths et les Francs, ils franchirent les Pyrénées vers l'an 409, et restèrent quelque temps en Espagne, où ils commirent, comme ils l'avaient fait dans la Gaule, tant de dévastations, que leur nom est resté synonyme de destructeur impitoyable.

En l'année 429, un proconsul d'Afrique, révolté contre l'empereur d'Occident Valentinien III, le comte Boniface, eut l'im-

prudence d'appeler le roi des Vandales, Genséric, en Afrique. Le comte Boniface voulait faire du roi barbare un instrument de son ambition, mais il fut cruellement trompé dans ses calculs. Le roi Vandale voulut commander en maître. Le comte Boniface s'empresse alors de se réconcilier avec l'empereur d'Occident; il était trop tard. Il veut combattre Genséric, mais il est battu, et Genséric, en l'année 430, s'empare de Carthage, qu'il livre au pillage de ses soldats.

La même année, saint Augustin eut la douleur de voir les Vandales venir assiéger Hippone. Dieu lui épargna pourtant la douleur de les voir entrer dans les murs de sa ville épiscopale, parce que la mort l'enleva pendant le siége.

Genséric fit de Carthage la capitale d'un vaste empire, qui s'étendait non-seulement dans tout le nord de l'Afrique jusqu'à l'Egypte, mais qui comprenait encore la Corse, la Sardaigne, la Sicile et les îles Baléares. Maître ainsi de nombreux navires, Genséric remonta le Tibre en l'année 455, et alla piller Rome comme il avait pillé Carthage. Il eut ainsi le triste honneur d'avoir saccagé à la fois les deux capitales célèbres, dont la rivalité jalouse avait fait verser tant de sang dans l'antiquité.

Les successeurs de Genséric héritèrent de son courage, et l'empire fondé par le roi vandale se conserva intact jusqu'au temps de l'empereur Justinien.

La population romaine opprimée par ces barbares, aspirait pourtant à secouer le joug, et les empereurs d'Orient n'attendaient qu'une occasion favorable pour tâcher de rétablir leur domination en Afrique. Justinien jugea que cette occasion était arrivée, quand Gélimer eut détrôné Ildéric, petit-fils de Genséric, avec lequel les empereurs d'Orient avaient fait des traités d'alliance.

Gélimer était le plus habile capitaine des Vandales, qui espéraient, sous son commandement, aller piller de nouveau toutes les contrées civilisées du bassin de la Méditerranée. C'était par conséquent un adversaire digne de Bélisaire.

Justinien avait armé une flotte nombreuse, qui sortit du port de Constantinople dans l'appareil le plus magnifique. Les chants de l'armée répondaient aux bénédictions du patriarche, qui, debout sur le rivage et environné de son clergé, conjurait le Tout-Puissant d'envoyer des vents propices, et d'accorder la victoire aux serviteurs de son Fils, car les Vandales étaient ariens.

L'expédition était placée sous les ordres de Bélisaire, qui débarqua son armée à quelques journées de marche de Carthage. A la nouvelle de ce débarquement, Carthage fut dans la plus grande confusion. Cette ville comptait, en effet, une nombreuse population catholique qui, loin d'être disposée à verser son sang pour la cause de Gélimer, faisait des vœux secrets pour le succès de Bélisaire.

Celui-ci parut sous les murs de Carthage, le 15 septembre, veille de la fête de saint Cyprien, le plus illustre évêque de cette grande cité. Profitant habilement de cette circonstance, qui ajoutait au courage de ses troupes l'enthousiasme religieux, Bélisaire donna tout aussitôt le signal de l'attaque, et en quelques heures il fut maître des remparts. Gélimer savait qu'il n'avait point les sympathies de la population carthaginoise; il dut donc alors se résigner à quitter sa capitale, qui accueillit Bélisaire, moins comme un vainqueur que comme un libérateur.

Le roi Vandale pourtant conservait tout son courage, et il se disposa à tenir la campagne, pour être prêt à ressaisir Carthage à son tour, si les circonstances lui devenaient plus favorables; mais Bélisaire n'était pas homme à s'endormir après un premier succès. Ne laissant donc à Carthage que le petit nombre de soldats jugé nécessaire pour sa défense, il se met à la poursuite de Gélimer qu'il atteint, le bat en rase campagne, fait un carnage effroyable de ses soldats, et l'oblige à se retirer presque seul au fond de la Numidie, où le roi barbare essaie de se retrancher sur une montagne escarpée, dont les flancs dé-

charnés n'offraient çà et là que quelques filets d'eau, à peine suffisants pour étancher la soif du petit nombre de guerriers qui l'entouraient.

Cerné aussitôt de tous côtés dans son repaire, le fier Gélimer voit bientôt sa troupe en proie à toutes les horreurs de la disette, et n'ayant d'autre ressource pour se sustenter que quelques racines amères. Cette disette effroyable lui enlevait journellement quelqu'un de ses guerriers. Il résista pourtant durant cinq mois entiers, jusqu'à ce qu'un jour, deux enfants étant morts de faim sous ses yeux en se disputant un dernier aliment, quelques larmes, pour la première fois de sa vie, vinrent baigner ses yeux farouches, et il envoya aussitôt à Bélisaire deux officiers, chargés de lui annoncer qu'il était disposé à se rendre avec tous les siens, s'il devait avoir la vie sauve.

Le général romain, qui admirait depuis longtemps la résistance héroïque du roi barbare, accepte avec empressement les conditions de la capitulation, et bientôt après il voit Gélimer désarmé se présenter à la porte de sa tente.

Depuis qu'Attila avait été vaincu dans les champs Catalauniques, jamais évènement n'avait eu autant de retentissement dans toutes les contrées de l'ancien empire romain, que la prise de Gélimer. L'Afrique tout entière était soumise, et tous les rois barbares de l'Occident de l'Europe, durent trembler sur leur trône, dont les bases ne semblaient pas mieux assises que celles du trône du roi vandale.

Les habitants de Constantinople, en particulier, éprouvèrent une joie qui tenait du délire, quand ils apprirent que Bélisaire allait rentrer dans leurs murs, amenant à sa suite le roi captif; et quoique des sentiments de jalousie eussent déjà peut-être pénétré dans l'âme de Justinien, ce prince ne put, en présence de cet élan universel, refuser à Bélisaire les honneurs solennels du triomphe.

La Rome de Constantin ignorait encore la splendeur des fê-

tes triomphales qui avaient donné à la cité de Romulus l'empire du monde en exaltant outre mesure le courage de ses généraux ; et pour la première fois, elle put croire assister au triomphe des Scipions, des Paul-Emile ou des Pompée.

L'entrée de Bélisaire à Constantinople fut, en effet, de tout point pareille à celle des anciens triomphateurs romains.

L'armée entière s'était auparavant réunie hors des murs, et tous les sénateurs, dont Justinien n'avait pas encore aboli l'ordre illustre, étaient allés aussi au-devant du général victorieux.

Au jour marqué, l'on vit d'abord paraître les sénateurs, qui s'avançaient majestueusement, revêtus de toges blanches.

Venait ensuite une foule innombrable de citoyens, tous en habits de fête.

Après ce long défilé, le triomphateur paraissait enfin, la tête ornée d'une couronne brillante dont les feuilles d'or imitaient les feuilles du laurier.

Quatre chevaux blancs traînaient son char magnifique.

On portait devant lui les trésors que Genséric et ses successeurs avaient ramassés, durant plus d'un siècle, dans la Gaule, l'Espagne, l'Afrique et l'Italie, c'est-à-dire dans les plus riches contrées du monde. Parmi ces trésors étaient les vases sacrés du temple de Jérusalem que Titus avait autrefois portés à Rome, et que Genséric, après les avoir pillés à Rome, avait transportés à son tour à Carthage.

Auprès du char de Bélisaire, marchait Gélimer enchaîné. Ce roi farouche remplissait, sans s'en douter, l'office de l'esclave qui, dans l'ancienne Rome, rappelait au triomphateur qu'il était mortel ; car de temps à autre on l'entendait répéter dédaigneusement ces paroles : *Vanité des vanités.*

Les principaux guerriers de Gélimer suivaient leur chef, enchaînés, mais fiers comme lui.

L'armée romaine terminait enfin la pompe triomphale. Les

divers corps marchaient autour de leurs aigles victorieuses, et chaque soldat avait le front ceint d'une couronne de laurier.

Le cortége auguste s'avançait ainsi dans les rues de Constantinople, parsemées de fleurs odoriférantes, à travers les flots pressés d'une population ivre d'allégresse, dont les cris joyeux faisaient retentir les deux rivages de l'Europe et de l'Asie.

La marche triomphale de Bélisaire ne différait de celle des triomphateurs de l'ancienne Rome qu'en un point. C'est que tandis que ceux-ci se dirigeaient vers le Capitole pour y offrir un sacrifice à Jupiter, Bélisaire guidait son char vers un temple magnifique, élevé récemment par Justinien en l'honneur de la sagesse éternelle (1), pour aller s'y prosterner devant les autels du vrai Dieu.

Après cette fête mémorable, Bélisaire eut encore des jours de gloire; il n'eut plus de jours de bonheur.

Justinien n'avait point l'âme assez grande, pour n'être pas offusqué de la gloire d'un homme en qui tous ses sujets se plaisaient à saluer le restaurateur de l'empire. Il lui semblait que le général effaçait complètement le souverain.

Il eut pourtant encore recours à Bélisaire pour l'exécution d'un autre grand dessein, celui de reconquérir l'Italie, comme il avait reconquis l'Afrique.

Bélisaire alla, en effet, en Italie, où il s'empara d'abord de Naples. Il marcha ensuite vers Rome, qui lui ouvrit ses portes, dont il s'empressa d'envoyer les clés à Justinien. Assiégé peu après dans cette ville par le roi des Ostrogoths Vitigès, non-seulement il soutint vigoureusement le siége, mais ayant vaincu Vitigès il l'obligea à son tour de se renfermer dans Ravenne, où le roi goth fut bientôt contraint de se rendre

(1) Sainte Sophie, l'un des plus beaux édifices qui existent dans le monde.

à discrétion, et Bélisaire eut la gloire de l'emmener captif à Constantinople, comme il y avait emmené le roi Vandale. Mais quoique sa campagne d'Italie se fût ainsi terminée aussi heureusement que celle d'Afrique, les honneurs du triomphe lui furent cette fois refusés.

Revenu en Italie pour combattre Totila, que les Ostrogoths avaient élu à la place de Vitigès, la victoire se montra encore fidèle au drapeau de Bélisaire; mais chaque nouveau succès, en augmentant sa gloire, diminuait son crédit, et le vainqueur des Perses, des Vandales et des Goths ne tarda pas à tomber dans une disgrâce complète.

Il se résigna alors à vivre dans la retraite, qu'il ne quitta que lorsque les Huns firent, en 558, une irruption qui sema l'épouvante dans tout l'empire. Ces barbares, en effet, après avoir franchi le Danube, ravagèrent toute la Thrace, et quelques-uns de leurs corps s'avancèrent jusqu'à cinq ou six lieues de Constantinople. Un seul homme pouvait rendre quelque courage aux habitants de cette capitale, plongés dans une consternation voisine du désespoir; c'était Bélisaire. Ramassant, en effet, deux ou trois cents cavaliers qui avaient été habitués à vaincre avec lui, Bélisaire en fait le noyau d'une armée qu'il lève en toute hâte dans les provinces voisines de celle qu'occupaient les Huns; et avec ces faibles troupes, à peine exercées à manier les armes, il manœuvre cependant si bien, qu'il parvient en peu de temps à rejeter les Huns au-delà du Danube.

Les précédents succès de Bélisaire n'avaient amené que sa disgrâce. Celui-ci, le plus utile, sinon le plus éclatant de tous, lui valut la perte de sa liberté, parce que ses ennemis l'accusèrent, sans le moindre fondement, d'aspirer à l'empire.

De nos jours, il existe encore à Constantinople une prison nommée la *Tour de Bélisaire*, qui paraît avoir été appelée de ce nom, parce que ce grand général y passa les dernières années de sa vie dans la captivité. Peut-être arriva-t-il plus

d'une fois, au héros, prisonnier dans cette tour, de se croire, durant son sommeil, au milieu des splendeurs qui avaient entouré jadis son triomphe; mais il se réveillait sans doute en sursaut, dès qu'il avait cru entendre le farouche Gélimer répéter à son oreille : *Vanité des vanités!*

IX.

ABJURATION DES GOTHS AU 3me CONCILE DE TOLÈDE

An 589.

Tolède est une antique cité, assise majestueusement sur les rives du Tage, au milieu de la péninsule Ibérique. Cette ville fut habituellement la capitale de l'Espagne, jusqu'à ce qu'il plût, en l'année 1560, à l'un des souverains de cette belle contrée, de transporter capricieusement sa demeure dans un village bâti au bord d'un ruisseau, dont le monde n'avait appris le nom que du jour où un roi de France, trahi par la fortune des armes, y fut conduit pour y tenir prison.

C'est à Tolède, que se passa, vers la fin du sixième siècle, la scène mémorable qui va faire le principal sujet de ce récit.

Quand Clovis Ier eut vaincu Alaric II à la bataille de Vouglé, et l'eut tué de sa propre main, les Wisigoths, on l'a dit, transportèrent le centre de leur domination par delà les Pyrénées, ne conservant en deçà que la contrée située entre l'Aude et la Méditerranée, et connue sous le nom de Septimanie.

Mais l'Espagne tout entière obéissait aux Wisigoths, depuis

qu'Euric, père d'Alaric II, avait subjugué les Suèves, dont le dernier roi, Remismund, mourut en 469.

Les rois Wisigoths, après la défaite d'Alaric, ne laissèrent donc pas que de posséder un vaste royaume. Athanagild fixa la capitale de ce royaume à Tolède, et gouverna son peuple avec tant de gloire, que deux petits-fils de Clovis recherchèrent son alliance. L'un d'eux, Sigebert, roi d'Austrasie, épousa l'une des filles d'Athanagild, la célèbre Brunehaut; l'autre, Chilpéric, roi de Soissons, épousa la fille aînée, l'infortunée Galswinthe, que les machinations de Frédégonde, maîtresse de Chilpéric, devaient faire mourir.

Après Athanagild, Leuwigild tint longtemps le sceptre de la monarchie gothique, d'une main ferme, et l'histoire le classerait parmi les grands princes, s'il n'avait eu la cruauté de faire mourir son fils Herménigild, par la seule raison qu'il professait la foi catholique, tandis que Leuwigild était arien, comme l'avaient été tous les rois Goths ses prédécesseurs.

Leuwigild avait, à ce qu'il paraît, associé ses deux fils, Herménigild et Récarède, à la royauté. Herménigild, persécuté par son père, à cause de la religion qu'il avait embrassée, se décida à prendre les armes contre Leuwigild, qui ne tarda pas à le vaincre et à s'emparer de sa personne.

Si Leuwigild se fût alors contenté d'enlever à son fils les états qu'il lui avait donnés, il n'aurait point dépassé les droits que donne la victoire; mais il voulut encore arracher à Herménigild la foi qu'il professait, et il agit en cela comme un tyran.

Pour obliger son fils à l'apostasie, Leuwigild le fit renfermer dans un cachot affreux, et ordonna qu'il y fût traité avec la plus grande dureté. Herménigild resta toujours inébranlable, accompagnant sa résistance invincible de tous les égards qu'il devait à un père. « Je conviens, écrivait-il au roi, que votre bonté pour moi a été très-grande, et que cette bonté doit m'inspirer autant d'amour, que votre puissance de roi et de

père me commande de respect ; mais pouvez-vous exiger que je préfère une grandeur périssable à mon salut éternel ? Je ne veux point, au prix d'une pareille lâcheté, ressaisir la couronne que vous mîtes autrefois sur mon front ; et je suis prêt non-seulement à la sacrifier, mais à sacrifier encore ma vie, plutôt que d'abandonner la vérité. »

Ce noble langage aurait dû toucher Leuwigild, mais il resta inflexible. La solennité de Pâques étant arrivée, il chargea un évêque arien d'aller trouver son fils pour lui offrir sa grâce, s'il consentait à recevoir la communion des mains du prélat. Herménigild rejeta cette proposition avec horreur, et reprocha même courageusement à l'évêque son attachement à une doctrine impie. Le roi, qui fut informé de ce qui s'était passé, devint plus irrité que jamais, et envoya des soldats dans la prison d'Herménigild avec ordre de le mettre à mort. Le généreux prince, en voyant les soldats, comprit que sa dernière heure était arrivée. Loin d'opposer la moindre résistance, il présenta son corps aux soldats, dont le chef, Sisbert, lui fendit la tête d'un coup de hache.

D'après quelques historiens, notamment d'après Grégoire de Tours et saint Grégoire-le-Grand, Leuwigild aurait lui-même cependant embrassé la foi catholique avant de mourir. Le silence complet des historiens espagnols contemporains, plus à même d'être bien renseignés, rend pourtant ce fait douteux ; mais ce qui est certain, c'est que le courage d'Herménigild fit la plus vive impression sur son frère, Récarède, et fut apparemment la cause du plus grand évènement qui signala le règne de ce dernier prince.

Récarède succéda à son père Leuwigild en l'année 587. Il avait, avant la mort de son père, obtenu de brillants succès sur les Francs dans la Septimanie, et prouvé qu'il était digne de commander à une nation courageuse. Son premier soin toutefois, en ceignant la couronne, ne fut point d'augmenter sa gloire militaire ; il méditait depuis longtemps un projet bien autrement important.

Saint Léandre, évêque de Séville, avait converti Herménigild. Ses prédications avaient aussi touché Récarède, qui parvenu au trône, conçut la généreuse pensée de ramener tout son peuple à l'unité de la foi catholique.

Dès la première année de son règne, il appela à Tolède tous les évêques, tant ariens qu'orthodoxes, des pays soumis à sa domination, et ayant réuni d'abord les premiers dans son palais, il leur dit : « Pourquoi s'élève-t-il chaque jour des disputes entre les autres évêques qui se disent catholiques et vous? Pourquoi, tandis que la croyance de ces évêques leur fait, au vu de tous, opérer de nombreux miracles, êtes-vous dans l'impuissance de faire rien de pareil? Réunissez-vous donc à eux pour discuter ensemble les croyances des deux partis, afin que mon peuple et moi puissions bien connaître de quel côté est la vérité. Alors, ou les autres évêques se rendront à vos raisons, et croiront ce que vous dites, ou bien vous reconnaîtrez qu'ils sont dans le vrai, et vous croirez ce qu'ils annoncent (1).

Pressés ainsi par leur souverain, les évêques ariens acceptèrent des conférences, dont l'issue ne pouvait être douteuse, quand même les évêques catholiques n'auraient point compté dans leurs rangs des hommes aussi éclairés que saint Léandre de Séville. L'erreur arienne fut dès-lors complètement mise à nu ; mais le roi Récarède voulut que la condamnation publique de l'hérésie se fît dans une assemblée solennelle, composée non-seulement des évêques, mais encore de tous les principaux seigneurs de la nation.

Il ne put point réunir cette assemblée l'année suivante, parce que le roi Franc, Gontran, depuis longtemps en guerre avec les Wisigoths, avait envoyé une armée formidable dans la Septimanie pour conquérir cette belle province. Cette

(1) Grégoire de Tours, liv. 9, n° XVI.

armée, au rapport des historiens contemporains des deux nations, ne comptait pas moins de soixante mille combattans, et elle était commandée par Boson, général plein de courage.

Récarède ne put envoyer en Septimanie que des forces bien inférieures; mais il en confia le commandement à Claudius, général habile, qui s'était élevé par son mérite aux plus hauts rangs de la hiérarchie militaire, quoiqu'il ne fût pas de la race des Goths, et qu'il appartînt par son origine à la population conquise. Récarède ne pouvait faire un meilleur choix. Claudius, en effet, sut attirer l'armée de Boson dans un défilé où il l'extermina presque tout entière.

Rassuré par cette éclatante victoire, Récarède ne songea plus qu'à l'exécution de son grand dessein. Il fit convoquer à Tolède, pour les premiers jours de mai de l'année 589, les évêques et les principaux seigneurs de tous les pays de son obéissance, de la Septimanie, par conséquent, comme de l'Espagne.

Soixante-quatorze évêques, dont cinq métropolitains, se rendirent à Tolède, et six autres évêques y envoyèrent des députés.

L'ancienne population de l'Espagne était à peu près toute catholique, tandis que jusque-là la plupart des Goths étaient restés ariens. Cette différence de religion rendait plus marquée la différence des races, et contribuait par là même à rendre plus pesant le joug des vainqueurs.

Ce fut donc un grand jour, non-seulement pour l'antique cité de Tolède, mais pour toute l'Espagne, que le 8 mai 589, jour où se réunit l'imposante assemblée convoquée par Récarède.

Le roi Goth qui était présent, fit lire une profession de foi signée de lui, et de la reine Badda, sa femme, dans laquelle ils déclaraient tous deux abjurer à tout jamais l'hérésie d'Arius.

Un des évêques demanda ensuite aux ecclésiastiques et aux

seigneurs présents, si ceux d'entre eux qui avaient précédemment professé l'arianisme étaient dans les mêmes sentiments que le roi. Tous, sans exception, répondirent qu'ils n'admettaient plus qu'une doctrine, celle de l'église catholique.

L'abjuration de Récarède produisit ainsi un effet plus immédiat chez les Goths, que la conversion de Clovis n'en avait produit chez les Francs. Un grand nombre de Francs, en effet, avaient suivi l'exemple de Clovis, mais un grand nombre aussi étaient restés attachés à l'idolâtrie, qui ne disparut complètement de la Gaule que longtemps après ; tandis qu'après l'abjuration de Récarède, l'Espagne ne compta plus un seul arien, et depuis cette époque mémorable, cette nation est restée inviolablement attachée à la foi catholique. Au commencement du huitième siècle, les musulmans la conquirent presque tout entière ; mais la population chrétienne resta inébranlable dans sa foi, et cette foi a produit, durant huit cents ans, tant d'exploits militaires, que leur nombre déconcerte la mémoire en même temps que leur éclat fatigue l'imagination.

Aujourd'hui l'Espagne est déchue de sa splendeur ; mais c'est peut-être pour la reprendre bientôt.

Quand le voyageur traverse les campagnes, il ne doit point mépriser comme stériles, les champs sur lesquels il ne voit ni labours ni moissons. Quelquefois ces champs ne se reposent que pour produire ensuite des récoltes plus abondantes.

C'est pour nous l'état de l'Espagne. Cette noble contrée est une terre en jachère. Elle est déchue de son rang, non point parce que les grands caractères y sont rares, mais peut-être parce qu'ils y sont trop nombreux, et que divisés d'opinion ils s'équilibrent et se font mutuellement obstacle.

Mais que Dieu donne à l'Espagne un seul homme dont la grandeur dépasse la grandeur commune et s'approche de l'héroïsme, qu'il lui donne un autre capitaine comme Gonsalve de Cordoue, un autre roi comme Charles-Quint, un autre moine

comme Ximénès, elle reprendra aussitôt son rang parmi les puissances de premier ordre, parce qu'elle a conservé les deux qualités qui opère ' dans le monde les grandes choses, la foi et le courage.

X.

RENTRÉE DE MAHOMET A LA MECQUE.

An 629.

Pontifes et vierges de l'Orient, gémissez ; pontifes et vierges de l'Occident, gémissez aussi ; car un descendant d'Ismaël va détruire dans une multitude de contrées, depuis les grands fleuves de l'Asie jusqu'aux lieux où la Méditerranée s'unit à l'Atlantique, tous les germes de sainteté et de pureté qu'a apportés dans le monde le descendant d'Isaac annoncé par les prophètes, le divin fils de la Bienheureuse Vierge Marie.

L'Arabie a été de tout temps habitée par des hommes courageux, aussi difficiles à dompter que le lion, parce que comme le lion ils vivent la plupart dans des contrées inaccessibles.

Jusqu'au septième siècle de notre ère, les Arabes s'étaient pourtant bornés à défendre leur propre indépendance ; mais au commencement du septième siècle, il s'éleva parmi eux un homme dont les sectateurs devaient soumettre par le glaive, des

contrées aussi vastes que celles de l'ancien empire romain. Cet homme extraordinaire, ce fut Mahomet, imposteur courageux, qui causa à la chrétienté plus de maux qu'Attila et tous les autres barbares des régions hyperborées. Les barbares, en effet, passaient comme ces trombes formidables qui, sur leur passage, détruisent toutes les récoltes, renversent les édifices et déracinent les plus grands arbres, mais qui n'enlèvent pourtant pas à la terre sa force productive, et lui permettent, les années suivantes, de se couvrir de nouveau de verdure et de fleurs. Mahomet et ses successeurs les plus célèbres, ressemblèrent plutôt aux monts de sable qui dans le voisinage de certaines mers, recouvrent peu à peu la terre, et lui enlèvent toute sa fécondité.

Mahomet appartenait à la tribu des Koréischites, issue d'Ismaël, fils d'Abraham, et l'une des plus considérées parmi les Arabes. La date exacte de sa naissance n'est pas connue ; on la place généralement entre l'année 570 et l'année 578 de l'ère chrétienne.

L'imagination des Arabes s'est plue à exalter les qualités des ancêtres immédiats de Mahomet. Son bisaïeul, Haschem, aurait été un homme d'une générosité sans bornes, qui, durant une grande disette, aurait nourri avec ses immenses richesses tous les habitants de La Mecque. Son aïeul, Abdol-Motalleb, aurait défendu la Mecque avec un courage héroïque contre une armée nombreuse d'Abyssiniens qui l'assiégeaient, et aurait prolongé sa vie jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Quant à son père Abdallah, c'était d'après les traditions des musulmans, le plus beau des fils d'Ismaël ; et quand il épousa Amina de l'illustre tribu des Zarites, deux cents jeunes filles moururent de jalousie.

Il se peut, qu'en effet, le bisaïeul de Mahomet eût possédé de grandes richesses, mais ces richesses n'arrivèrent pas à son arrière petit-fils qui, ayant perdu son père à deux mois, et sa mère à six ans, resta sans autre héritage qu'une esclave Ethio-

pienne et cinq chameaux. Un oncle de Mahomet recueillit le pauvre orphelin, qu'il destina au commerce. Il l'emmena à l'âge de douze ans en Syrie, où un moine nestorien lui donna quelques notions sur la religion des chrétiens et celle des juifs.

Les tribus de l'Arabie, qui vivent en grande partie de pillage, ont entre elles des guerres fréquentes. Dans une de ces guerres, Mahomet parvenu à l'âge d'homme fit preuve de courage, et issu comme il l'était de noble race, il ne lui manquait plus que la fortune pour devenir un homme considérable. L'amour d'une riche veuve nommée Kadija lui procura ce dernier avantage. Le premier mari de Kadija dirigeait un négoce important, qui ne pouvait être continué avec avantage que par un homme actif et intelligent. Kadija reconnut tout d'abord ces qualités chez Mahomet, qu'elle chargea de la direction de ses affaires. Bientôt après, éprise d'amour pour son employé, elle se décida à l'épouser malgré l'inégalité d'âge des deux époux, Kadija ayant atteint quarante ans, tandis que Mahomet en avait à peine vingt-cinq.

Mahomet eût pu couler désormais des jours tranquilles, si les hommes ambitieux pouvaient jamais goûter le repos. Mais non content d'avoir recouvré parmi les Arabes le rang que lui promettait sa naissance, il conçut le projet de devenir le chef de cette race indomptée, en fondant une religion nouvelle. Il fallait pour cela s'autoriser d'une mission divine, et Mahomet ne tarda pas, en effet, à prétendre qu'il avait des rapports mystérieux avec l'ange Gabriel.

Le fils de Marie avait, pour évangéliser les peuples, employé constamment le langage le plus simple. Le Verbe divin devait, en effet, mépriser la magnificence du langage humain, qui le plus souvent n'a d'autre but que de cacher à l'homme sa misère, comme il méprisait les richesses et les grandeurs de la terre. Mahomet eut recours au contraire à un langage poétique, pour frapper l'imagination fort vive des Arabes, et il récitait de temps en temps des chapitres, pleins de poésie et de

feu, d'un prétendu livre qu'il disait lui être inspiré par l'ange Gabriel, et qu'il appela le Koran (1).

L'amour qui enfante le dévouement, engendre aussi la crédulité. La première personne qui crut à la mission divine de Mahomet, ce fut Kadija.

Le second prosélyte de l'imposteur, ce fut son cousin Ali, jeune homme aussi ignorant qu'il était intrépide. Mahomet ayant invité à un festin toute sa parenté pour la gagner à sa cause, demanda à la fin du repas : *Qui de vous veut être mon visir*, c'est-à-dire mon lieutenant? *Moi*, s'écria aussitôt Ali ; *et si quelqu'un ose s'élever contre toi, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui romprai les jambes et je lui ouvrirai le ventre.*

Ce langage annonçait une religion tout autre que celle qu'avait prêchée, six cents ans auparavant, l'homme de qui le prophète Isaïe avait dit : « Il n'achèvera pas de rompre le roseau à demi cassé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. »

Mahomet, du reste, disait sans façon, que chaque prophète avait son caractère, que celui de Jésus-Christ avait été la douceur, et que le sien était la force ; et pour être bien sûr que ses sectateurs ne seraient jamais vaincus dans une lutte de raisonnement, il leur défendit de disputer jamais sur sa doctrine avec ceux qui la repoussaient, et leur prescrivit de ne répondre aux objections que par le glaive.

Mahomet, du reste, ne négligea rien pour tâcher de rattacher à sa doctrine non-seulement les Arabes, mais encore les juifs et les chrétiens, au moins les chrétiens ariens, qui habitaient les contrées voisines de l'Arabie.

Pour les Arabes, la ville sainte, par excellence, était La Mec-

(1) Le mot arabe *Kourâm*, d'où les occidentaux ont fait *Koran*, signifie *lecture*, ou *ce qui doit être lu.* Mahomet voulait exprimer par là que son livre devait être la lecture par excellence ou même l'unique lecture de ses adeptes.

que, parce qu'elle renfermait le temple de la Kaaba, dont ils faisaient remonter la première construction jusqu'à Abraham.

Mahomet, pour ne point heurter cette croyance, consentait à regarder la Kaaba, dont la garde, depuis plusieurs siècles, appartenait du reste à la tribu dont il faisait partie, comme le centre de la religion nouvelle; mais, pour plaire aux juifs et aux chrétiens, il considérait également Jérusalem comme une ville sainte, et en présentant simplement Jésus-Christ comme un prophète, il croyait faire une concession suffisante à la doctrine arienne, sans trop offusquer les juifs, pour qui la divinité du Christ était le grand sujet de scandale.

Les dogmes de Mahomet se réduisaient à deux : l'unité de Dieu et la croyance à une autre vie.

Quant à sa morale, elle ne gênait en rien les mœurs arabes. Elle se réduisait aux points suivants : exercer l'hospitalité et faire l'aumône, ce à quoi les Arabes ont toujours été enclins par une générosité naturelle; ne pas boire de vin et ne pas manger de porc, chose facile à un peuple qui ne vivait guère que de fruits et du lait de ses chamelles; enfin, n'épouser au plus que quatre femmes, mais avec la permission pourtant d'avoir un nombre illimité de concubines. A ces conditions, Mahomet, à la mort de ses sectateurs, leur assurait un paradis voluptueux, où chacun d'eux se verrait entouré de soixante-douze houris au noir regard.

Ce n'était pas l'homme qui réduisait toute sa morale à ces faciles préceptes, qui aurait pu dire : « La voie du ciel est étroite, et les hommes qui se font violence peuvent seuls espérer de s'y frayer un passage. »

Mahomet, pour faire admettre par les Arabes sa nouvelle religion, n'avait en réalité qu'un obstacle à vaincre, c'était l'attachement des tribus arabes à des pratiques d'idolâtrie.

Puisque les anciens Israëlites, malgré les faveurs innombrables qu'ils recevaient de Dieu, étaient tombés si souvent dans l'idolâtrie, on ne doit pas être surpris que la connaissance du

vrai Dieu se fût complètement effacée chez les descendants d'Ismaël. Les Arabes, au temps de Mahomet, quoique leurs principales tribus descendissent d'Abraham et en tirassent grand honneur, étaient donc tous païens, et le temple si vénéré de la Kaaba, dont la première construction, on l'a dit, était attribuée par les Arabes au père des croyants, n'était en réalité qu'un temple d'idoles. Chaque tribu en avait une particulière dans l'intérieur de ce temple, qui était l'objet plus direct de son culte; et le nombre de ces idoles correspondant au nombre des tribus, était de trois cent soixante.

Mahomet rencontra donc d'abord une vive résistance, quand il prêcha à La Mecque le dogme de l'unité de Dieu. Ses ennemis, fatigués de ses prédications, avaient même résolu de le tuer; mais Mahomet, informé de leur dessein, s'empressa de fuir, et se retira à Jatreb, appelée depuis *Médine*, c'est-à-dire cité du prophète. C'est du jour de cette fuite, correspondant au 16 juillet de l'an de grâce 622, que les mahométans datent leur ère, appelée Hégire.

Jatreb était une ville aussi considérable que La Mecque, et dont les habitants, enrichis par le commerce des caravanes, étaient jaloux de la suprématie que s'attribuaient les Mecquois. Mahomet trouva donc dans cette ville toute facilité de prêcher sa religion et de recruter des partisans.

L'imposteur pourtant ne compta pas un grand nombre d'adeptes, tant qu'il ne fit appel qu'à la raison de ses auditeurs; mais il devint redoutable, du jour où il put contenter l'attrait naturel des Arabes pour le pillage. Il réunit pour cela une petite troupe d'hommes intrépides comme lui, et commença à détrousser les caravanes qui passaient dans le voisinage de Jatreb, se rendant en Syrie ou en revenant.

Enrichie par ces brigandages, la troupe de Mahomet augmentait en nombre chaque jour, et s'éleva bientôt au chiffre de trois ou quatre cents hommes, disposés à affronter toute sorte de dangers.

En l'année 624, une riche caravane, pour voyager avec sécurité, avait pris une escorte de neuf cent cinquante Koréischites. Mahomet, sans s'effrayer de ce chiffre, va attendre la caravane à Beder, près de la mer Rouge, avec trois cent treize de ses compagnons, fond sur les Koréischites, qui ayant perdu soixante hommes, prennent la fuite, laissant à Mahomet un butin immense qu'il distribue par égales parts à tous ses soldats.

Mahomet ne manqua point d'attribuer une victoire obtenue par des hommes si inférieurs en nombre à ceux qu'ils avaient attaqués, à une protection particulière du ciel, qui avait voulu, disait-il, donner par là une marque éclatante de la divinité de sa mission ; et à compter de ce jour, il commença à exercer dans Médine, et dans quelques contrées voisines, la puissance souveraine.

Les Koréischites, qui dominaient à La Mecque, entreprennent alors d'aller attaquer Médine, avec une armée de dix mille hommes. Mahomet défend Médine avec intrépidité, et contraint les Koréischites à lever honteusement le siége.

Encouragé par ce brillant succès, il entreprend d'aller assiéger La Mecque à son tour, et, dans l'espoir peut-être de piller les riches trésors entassés durant une longue suite de siècles dans la capitale de l'Arabie, une multitude innombrable se range cette fois sous l'étendard de Mahomet.

L'un des ennemis les plus acharnés de Mahomet, était Abou-Sofian, chef de la tribu des Ommiades, et le principal personnage de La Mecque. Il avait contrarié de tout son pouvoir les premières prédications de Mahomet, et il encourageait maintenant les Mecquois à une vigoureuse défense. Tombé pourtant dans une sortie au pouvoir de Mahomet, soit par conviction, soit par feinte, il embrassa bientôt ouvertement l'islamisme ; et renvoyé ensuite à La Mecque, il engagea les habitants à capituler.

La défection d'Abou-Sofian était pour les Mecquois d'un

triste augure; ils se décident pourtant à attendre l'assaut, comptant sur la protection de leurs idoles.

L'assaut de La Mecque devait décider de la destinée de Mahomet. Si le descendant d'Haschem eût succombé, les Arabes païens n'eussent vu en lui qu'un impie audacieux qu'ils devaient immoler à leurs divinités, tandis que s'il était vainqueur, l'Arabie tout entière allait obéir à ses ordres.

La joie de l'imposteur dut être grande, quand il s'aperçut, en livrant l'assaut, que les Mecquois se défendaient mollement. Excitant alors avec plus d'ardeur qu'il n'en avait encore jamais montré, le courage de ses troupes, il pénètre bientôt dans la ville, dont les habitants restent frappés de stupeur, quand ils entendent Mahomet affirmer solennellement que l'assaut qui avait été meurtrier pour une multitude de Mecquois, n'avait coûté la vie qu'à deux musulmans.

Les Arabes païens hésitaient pourtant encore, mais leurs hésitations allaient bientôt cesser. Mahomet avait fait annoncer avant l'assaut, que tous les habitants de La Mecque qui se réfugieraient dans l'enceinte de la Kaaba auraient la vie sauve. Le temple était donc rempli d'une multitude immense, quand Mahomet se présente à l'une de ses portes, entouré des principaux chefs de son armée; et tandis que les Arabes vaincus sont en proie à une indicible anxiété, partagés qu'ils sont entre la crainte de leur vainqueur et la crainte de leurs dieux, Mahomet abat successivement de sa propre main, les trois cent soixante idoles de marbre ou de pierre, adorées depuis une série inconnue de siècles par les trois cent soixante tribus.

A dater de cet instant, l'empire de Mahomet fut fondé. Les Arabes vaincus ne pouvaient plus croire à des idoles qu'ils voyaient devant eux gisantes et mutilées.

L'Arabie ne compta plus désormais un seul idolâtre, et tous ses habitants adorèrent avec empressement le Dieu de Mahomet, parce que le Dieu de Mahomet, pas plus que leurs anciennes idoles, ne contrariait aucun de leurs penchants.

Mahomet pourra désormais violer impunément son propre Koran, en épousant solennellement non pas seulement quatre femmes, mais toutes celles pour lesquelles il ressentira de la passion, et qui ne voudront pas consentir à être reléguées parmi les concubines. Les Arabes croiront alors facilement leur prophète, quand il leur annoncera que l'ange Gabriel est venu lui apporter pour cela du ciel des dispenses spéciales. Ces excès effrayants de luxure deviendront même pour beaucoup d'entre eux une preuve de la supériorité de Mahomet sur le reste des humains, et ce qui devait dessiller les yeux des hommes trop crédules ne servira qu'à augmenter leur fanatisme.

Les Arabes, unis désormais sous un seul chef se disant le représentant d'un seul Dieu, vont donc conquérir maintenant la plus grande partie du monde.

Avant même de s'être emparé de La Mecque, Mahomet avait écrit au roi de Perse, Chosroës, et à l'empereur d'Orient, Héraclius, des lettres menaçantes, où il les sommait d'avoir à lui payer tribut. La Mecque prise, il se préparait à réaliser ses menaces, quand la mort vint le frapper, le 6 juin de l'année 632, dans les bras d'une de ses femmes.

Malheureusement pour le monde, Mahomet avait fait plus que fonder un empire, il avait fondé une croyance.

Ses premiers successeurs héritèrent de son intrépidité naturelle, qu'augmentait encore chez eux une foi aveugle.

Moins de vingt ans depuis la mort de Mahomet, les Kalifes régnaient, non plus seulement sur l'Arabie, mais sur la Perse entière, sur la Syrie, sur la Palestine, sur l'Egypte.

Soixante ans après cette mort, l'Afrique tout entière était soumise, et un général du Kalife Abd-el-Malek, parvenu jusqu'aux rivages de l'Atlantique, put pousser son cheval de bataille jusqu'au milieu des flots, en s'écriant : « Dieu de Mahomet, si je n'étais arrêté par cette mer, je courrais jusque dans les régions inconnues de l'Occident, prêcher l'unité de ton nom, et trancher la tête de quiconque oserait reconnaître d'autres dieux que toi. »

Quelles furent les causes de ces succès, aussi rapides qu'éclatants, des disciples de Mahomet, en Asie et en Afrique?

L'une de ces causes fut sans doute le fanatisme intrépide des Arabes. Chaque bataille gagnée, et ils en gagnaient par centaines, chaque ville prise, et ils en prenaient par milliers, ajoutait un degré de plus à leur fanatisme, en leur persuadant que les armées du prophète étaient invincibles. La plupart d'entre eux, aux premiers temps de l'islamisme, étaient comme ce jeune guerrier dont parlent les historiens arabes, qui au siége d'Emèse, s'écriait en montant à l'assaut : « Je vois les houris fixer sur moi leurs yeux noirs; elles sont si belles que si une seule habitait la terre, elle ferait mourir tous les hommes d'amour. L'une d'elles, qui porte sur son front une guirlande de pierres précieuses, me fait signe et m'appelle : « Viens, me dit-elle, viens vite, je languis pour toi. »

Ce fanatisme aveugle n'explique pourtant que l'impétuosité des musulmans; il n'explique pas comment tant de contrées de l'Asie et de l'Afrique acceptèrent, presque sans résistance, la religion nouvelle. C'est dans un autre ordre d'idées, qu'il faut chercher l'explication de ce dernier phénomène.

Les Perses d'abord, embrassèrent facilement la religion de Mahomet, parce qu'ils étaient portés à la volupté comme les Arabes. C'est l'austérité des mœurs chrétiennes, qui avait empêché le christianisme de devenir en Perse la religion dominante, et l'amour de la volupté avait seul conservé, dans la plupart des cœurs des habitants de ce pays, le culte païen de Zoroastre. La même raison ne pouvait protéger ce culte vieilli contre la religion de Mahomet, dont le premier dogme était l'unité de Dieu. Rien n'est plus aisé, en effet, que de changer de religion, quand ce changement n'impose le sacrifice d'aucune inclination ni d'aucune habitude.

Quant à la Syrie, à la Palestine, et à l'Afrique, qui dépendaient de l'empire romain, le mahométisme y trouva facilement des adhérens, par un autre motif.

Au quatrième siècle, l'empereur Constance, et après lui, l'empereur Valens avaient, durant près de cinquante ans, donné à l'arianisme qu'ils professèrent ouvertement, une sorte de prépondérance sur la foi orthodoxe, dans les principales contrées de l'Orient. A partir de Théodose-le-Grand, aucun empereur, il est vrai, ne protégea plus cette hérésie; mais elle reparut triomphante en Afrique avec les Vandales, qui la favorisèrent de tout leur pouvoir jusqu'à la destruction de leur empire par Bélisaire. Depuis cette dernière époque, il ne paraît pas que l'arianisme eût pu être professé publiquement dans aucune partie de l'empire romain; mais il est vraisemblable que cette hérésie subtile, qui avait séduit tant de belles intelligences, s'était conservée secrètement dans bien des cœurs.

Or, de l'arianisme au mahométisme, il n'y avait qu'un pas.

Les mahométans, il est vrai, ne voyaient dans Jésus-Christ qu'un prophète, tandis que les ariens y voyaient une créature de beaucoup supérieure à toutes les autres, et aux prophètes par conséquent. C'était une nuance assez sensible; mais les hommes ne sont guère disposés à sacrifier leurs biens, leur liberté, leur vie, et surtout les mauvaises inclinations de leur cœur, à une nuance.

Tout ce qui était secrètement arien devint donc naturellement mahométan. C'était le parti le plus sûr, le plus commode, et surtout le plus agréable; car les nouveaux musulmans acquéraient par leur seule profession de foi, les mêmes avantages que les premiers disciples de Mahomet.

Si le mahométisme ne put parvenir à dominer dans l'Europe occidentale, c'est qu'ici l'arianisme n'avait jamais poussé des racines vivaces, grâce au zèle des successeurs des Hilaire et des Ambroise. La croyance à la divinité du Christ et à l'égalité parfaite des trois personnes divines, fut ainsi le véritable boulevard de l'Europe. Il y avait, en effet, entre cette croyance et celle des mahométans non pas une nuance, mais

un abîme. Cet abîme protégea plus l'Europe centrale contre l'invasion musulmane, que les mers et les fleuves, que les monts des Asturies ou ceux de l'Albanie, que l'épée de Charles Martel, du Cid, ou de Scander-Beg.

L'Europe pourtant, ne devait cesser d'être menacée par l'islamisme qu'à la fin du dix-septième siècle; car si la puissance ottomane reçut un rude échec à Lépante, elle n'entra dans sa période de décadence, qu'à partir de la défaite mémorable, subie par le général de Mahomet IV, sous les murs de Vienne, en 1683.

Depuis cette époque, le mahométisme a cessé de progresser par le cimeterre ; mais il sera bien difficile, nous le craignons, de l'extirper jamais complètement dans les contrées où il s'est implanté.

Les sectateurs de Mahomet, plongés aujourd'hui dans l'ignorance et l'apathie, peuvent être humiliés et vaincus, mais ils ne peuvent guère être convertis. Le zèle du missionnaire triomphe souvent du païen, il échoue presque toujours auprès du musulman, et la raison en est simple.

Le paganisme est pour tout homme un peu éclairé une absurdité si grande, qu'il est facile de lui en faire comprendre la folie ; et la base de sa religion une fois détruite, il est beaucoup plus aisé de lui faire accepter une religion différente. Mais le mahométisme n'est pas absurde au premier aspect comme le polythéisme. Loin de choquer tout d'abord la raison, on peut dire, en un sens, qu'il la déconcerte moins que le christianisme. Celui-ci, en effet, propose à l'esprit humain un grand nombre de mystères qui confondent et scandalisent son orgueil. Celui-là ne lui propose d'autre mystère que celui d'un être éternel et infini, mystère qui répugne infiniment moins au sens commun, que la doctrine monstrueuse de l'athée.

On comprend dès-lors qu'un musulman a besoin d'une assistance plus particulière de la grâce, pour se décider à abandonner une croyance qui, sans contrarier en rien sa raison, lui permet de suivre tous les mauvais penchants de son cœur.

Aussi le nombre des hommes qu'on pourrait, à bon droit, classer parmi les musulmans, est-il beaucoup plus grand qu'on ne pense. Ce n'est pas seulement dans l'Asie qui est en deça du Gange, en Afrique, et sur les rives septentrionales du Bosphore, qu'on en rencontre. Ils sont encore fort nombreux, ce nous semble, dans l'Europe occidentale, en ce sens que les hommes nés au sein du christianisme, qui tombent dans le déisme pur, ne diffèrent guère des musulmans, quand il leur arrive, et le cas est bien fréquent, d'avoir des mœurs dissolues.

Un sectateur de Mahomet pourrait fort bien dire à l'un de ces déistes : « Ce n'est point parmi les chrétiens que tu dois te ranger, c'est parmi nous. Nous n'admettons l'un et l'autre qu'un Dieu unique, sans distinction de personnes. J'ai deux ou trois femmes dans mon harem ; mais on me dit que tu en as plusieurs aussi, ce qui est plus dispendieux, dans des habitations séparées. Tu te dis philanthrope ; je le suis aussi, car si la philanthropie n'est pas un vain mot, elle doit consister à faire l'aumône, et je la fais. Ainsi que toi, plus que toi peut-être, j'honore Jésus-Christ. Si comme moi, tu ne vois pas dans Mahomet un prophète, tu le tiens au moins pour un grand homme, et cette diversité dans nos appréciations est bien légère. Je ne vois donc entre nous qu'une différence tranchée, qui me paraît être à mon avantage : Tu portes un chapeau, je porte un turban. »

XI.

MARIAGE DE CLOVIS II ET DE BATHILDE [1].

An 649.

Vers la fin du sixième siècle, un jeune Franc, du nom de Bertoald, se rendait de la cour de la reine Frédégonde à celle de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne. Il suivait l'ancienne voie romaine qui allait de Paris à Lyon, et se dirigeait vers cette dernière ville, où Gontran faisait ordinairement son séjour. Ce prince, quelques mois auparavant, avait envoyé Bertoald à la cour de Frédégonde, qui gouvernait la Neustrie sous le nom de Clotaire II encore enfant, pour s'informer si Frédégonde, comme la renommée l'en

(1) Le récit que nous plaçons avant le mariage de Clovis II avec Bathilde, dans le but de faire comprendre toute l'importance de cet événement, n'a, nous le croyons, rien d'invraisemblable.

L'exercice *public* du culte païen fut défendu dans l'empire romain par Théodose-le-Grand ; mais le culte *privé*, même en Italie, et à plus forte raison dans la Gaule, survécut longtemps au culte public. On croit généralement que le paganisme domestique ne disparut totalement de l'Europe centrale que dans le cours du huitième siècle, et dans les régions du Nord, il subsista encore bien plus longtemps.

accusait, avait armé la main des hommes barbares qui avaient assassiné le saint évêque de Rouen, Prétextat, au pied des saints autels.

Gontran avait jusqu'alors protégé Frédégonde contre ses ennemis ; mais il était décidé à lui faire une guerre acharnée, si l'évêque de Rouen avait péri victime de sa vengeance ; car alors il ne devait plus hésiter à croire que, quelques années auparavant, Frédégonde avait aussi dirigé le fer qui avait ôté la vie à son époux et à son roi Chilpéric, frère du roi de Bourgogne.

Bertoald revenait auprès de Gontran pour lui rendre compte de sa mission.

Bertoald descendait d'un des guerriers Francs qui avaient embrassé le christianisme en même temps que Clovis. Elevé dans les principes austères de cette religion sainte, il en accomplissait avec soin tous les préceptes, sans que sa piété, qui charmait le roi Gontran, ôtat rien à son courage. Dès qu'il était en présence d'un danger, l'on voyait à son air résolu que c'était un homme : quand le danger était passé, son doux visage l'eût fait prendre pour un enfant.

Parti un jour dès le grand matin, Bertoald espérait aller se prosterner le soir devant les restes de S. Symphorien, l'illustre martyr d'Autun ; mais il avait mal calculé la distance, et il était encore éloigné d'une vingtaine de milles de cette dernière ville, quand un soleil des derniers jours d'automne se couchait à l'horizon.

Le jeune Franc se trouvait alors auprès d'une vaste demeure, que séparaient à peine de la route deux ou trois traits de javelot, et il jugea prudent d'aller y demander l'hospitalité pour la nuit.

Cette demeure était celle du descendant d'un seigneur Gallo-Romain qui, lors de l'invasion des Bourguignons, était le plus riche propriétaire de la contrée. Comme tous les autres Gallo-Romains, ce seigneur avait été dépouillé des deux tiers de ses

biens, lors de la conquête; mais le dernier tiers avait suffi pour lui conserver le premier rang parmi les anciens propriétaires du sol, et ce rang avait été soigneusement gardé par ses héritiers successifs, jusqu'au jour où Bertoald alla se présenter au seuil de l'habitation de laquelle dépendaient encore d'immenses domaines.

Julien, c'était le nom du propriétaire actuel de cette antique demeure, éprouva d'abord un mouvement d'effroi, quand il se vit en présence d'un guerrier Franc, dans la cour de sa maison; mais la douceur de Bertoald, sa jeunesse, la manière civile dont il lui demanda en langue latine de l'abriter sous son toit pour la nuit, eurent bientôt effacé la première impression qu'il avait reçue, et qui fit place presque aussitôt à un sentiment de parfaite confiance.

« Noble Franc, dit Julien, je suis heureux que vous me demandiez l'hospitalité. Les naseaux fumants du cheval qui vous suit indiquent qu'il est fatigué comme vous; n'en ayez nul souci, mes serviteurs en prendront soin. Si, malgré la froidure qui se fait déjà sentir, vous voulez vous délasser dans un bain, on l'aura bientôt préparé; et si, comme la plupart des Francs, vous n'aimez point ce délassement, je ne m'estimerai que plus heureux, puisque j'aurai plus de temps pour vous entretenir. »

Julien, en parlant ainsi, guidait Bertoald vers l'intérieur de sa demeure, dont la distribution et l'ameublement allaient causer au jeune Franc d'étranges surprises. Cette demeure, en effet, ne ressemblait en rien à celles que Bertoald avait pu voir jusque-là.

Le Romain et le Franc passèrent d'abord dans un vestibule, où Bertoald remarqua deux statues juxtaposées ayant des têtes de chien, devant lesquelles Julien s'inclina.

Ils entrèrent ensuite dans une vaste salle où brûlaient dans un large foyer de grosses branches de chêne, et où se trouvaient étalés sur des tables de marbre une foule d'objets précieux dont le jeune Franc ne pouvait pas toujours deviner l'usage.

« Veuillez vous asseoir auprès de ce foyer, dit Julien à son hôte, et pendant que mes serviteurs préparent le repas, daignez, si des motifs particuliers ne vous empêchent point de parler, daignez me dire à quelle circonstance je dois le bonheur de vous recevoir. »

Bertoald, sans révéler à Julien la mission spéciale dont il était chargé, pouvait pourtant satisfaire largement sa curiosité. Il lui raconta ce qu'il avait vu à la cour de Frédégonde, il lui fit connaître les sentiments divers qu'éprouvaient les seigneurs Francs pour la rivale de Frédégonde, la fière Brunehaut, qui sous le nom de son fils, Childebert II, gouvernait l'Austrasie, comme Frédégonde la Neustrie. Il s'étendit ensuite avec complaisance, sur les grandes qualités et les belles vertus du roi de Bourgogne, Gontran, le plus pieux de tous les descendants de Clovis.

L'entretien durait encore, quand Julien pria son hôte de passer dans une salle voisine, au milieu de laquelle était dressée une table de bois de cèdre. Des deux côtés de la table étaient de petits lits couverts de riches coussins, sur chacun desquels était placée une couronne de fleurs.

Un serviteur apporta d'abord à Julien une large amphore scellée, dont le sceau fut aussitôt brisé. Dès que le vin précieux que renfermait cette amphore eut été versé dans des vases d'argent, Julien remplit l'une des coupes d'agathe qui étaient déjà disposées sur la table, et alla répandre la liqueur devant une statue placée au fond de la salle. Cette statue figurait un personnage assis, qui de sa main droite semblait lancer la foudre, et tenait dans la gauche un sceptre de cyprès appuyé sur un aigle aux ailes déployées.

L'étonnement de Bertoald redoubla, quand il vit Julien s'approcher ensuite d'un des deux lits, placer sur sa tête la couronne qui y était disposée, et s'étendre sur ce lit comme s'il allait prendre son sommeil. Bertoald comprit aussitôt que l'autre lit et l'autre couronne étaient disposés pour lui ; mais il

allait s'excuser de ne pas suivre des usages aussi contraires aux siens, quand Julien, qui avait saisi cette impression de son hôte, fit signe à ses serviteurs de retirer le lit qu'il avait en face, et d'avancer un siége d'érable incrusté d'ivoire, sur lequel le jeune Franc ne fit aucune difficulté de s'asseoir.

Un autre convive eût remarqué sans doute le paon et les faisans qui composèrent la première partie du repas, les beaux fruits, la plupart confits dans le miel, et les pâtes habilement travaillées qui furent servies ensuite ; mais le jeune Franc faisait peu de cas de ces mets délicats. Il ne fit pas non plus grande attention à la belle mosaïque qui formait le pavé de la salle, ni aux peintures qui en ornaient les murs. Mais ce qui le frappa singulièrement pendant tout le repas, c'était la beauté des deux femmes qui versaient le vin dans les coupes d'agathe des deux convives.

La plus grande de ces femmes était aussi la plus belle, mais il était facile de voir que sa beauté formée touchait à son déclin.

L'autre, quoique ses traits fussent moins réguliers, captivait pourtant bien davantage Bertoald, parce qu'elle était plus timide et plus jeune, et que ses regards rencontraient bien plus souvent ceux du seigneur Franc.

Quand le repas fut fini, Julien se tournant vers cette jeune fille, lui dit : « Pamphila, notre hôte a besoin de repos ; conduisez-le dans la chambre qu'on lui a préparée, et ne manquez point d'exécuter ses ordres.»

La jeune fille prit aussitôt une lampe de bronze à deux branches, et conduisit Bertoald à l'extrémité d'un corridor, où s'ouvrait une porte qui donnait accès dans une chambre réchauffée par le feu qu'on y avait allumé.

Pamphila, après avoir placé la lampe sur une tablette de marbre auprès d'un sablier, parut hésiter un instant. Le jeune Franc hésita un instant aussi, mais il se souvint tout-à-coup que c'était l'heure où il avait coutume de s'agenouiller

devant un crucifix qu'il portait sous ses vêtements, et il fit signe à la jeune fille de se retirer. Celle-ci se retira aussitôt, après s'être inclinée en rougissant.

Le jeune Franc pourtant sentait battre son cœur plus fort qu'il n'avait jamais battu, et ce ne fut qu'après un assez long intervalle qu'il aperçut, dans la chambre qu'il occupait, un petit groupe de marbre qui représentait une mère avec son enfant. Il crut d'abord reconnaître des figures qui lui étaient chères; mais dès qu'il s'aperçut que la mère était nue, et que l'enfant portait un carquois, il vit bien que ce n'était pas la mère et l'enfant qu'il avait coutume de prier. Il ôta alors son crucifix de sous ses vêtements, et pria Dieu qu'il daignât calmer les mouvements tumultueux de son cœur.

La fatigue du jour et les émotions de la soirée procurèrent cependant bientôt au jeune homme un sommeil profond; mais au milieu de la nuit, il crut avoir entendu des gémissements. Il écoute alors avec attention, et reconnaît bientôt qu'il ne s'est pas trompé. Ces gémissements semblaient venir de la partie inférieure de la maison. Bertoald se lève aussitôt; quelques flammes bleuâtres qui s'échappaient par intervalles des tisons qui brûlaient encore dans le foyer, lui permettent de rallumer sa lampe, et à peine est-il sorti de sa chambre que les gémissements parviennent plus distinctement à son oreille. Il lui semble qu'ils s'échappent à travers une porte épaisse, placée au fond du corridor à côté de la sienne. Cette porte était fermée extérieurement au moyen de forts verrous, que le jeune Franc fait glisser sans hésiter sur leurs supports de fer. Il aperçoit alors en face de lui un escalier étroit dont il descend avec précaution les degrés, et parvenu au fond, il croit distinguer à droite et à gauche d'une longue salle humide, des hommes étendus sur des couches de paille, dont un bras était serré par une chaîne, fixée elle-même à un anneau de fer engagé dans l'épaisseur des murailles (1).

(1) On rencontre, en diverses contrées, particulièrement aux environs

Malgré les gémissements que poussait un de ces infortunés, la plupart d'entre eux paraissaient dormir.

A la vue du jeune guerrier qui s'était armé de sa framée, l'homme qui gémissait se sentit saisi de frayeur.

« Pardon, s'écria-t-il, si mes soupirs ont pu troubler le sommeil de mon maître; la violence du mal que je ressens ne m'a point permis de les étouffer.

— Rassure-toi, dit le Franc, je ne viens pas ici pour te châtier, je viens au contraire pour te soulager, si cela est en mon pouvoir; mais explique-moi d'abord comment tes compagnons et toi vous trouvez ainsi enchaînés.

— Tu vois ici réunis, dit le malade, tous les esclaves de Julien. Il y a quelques années, la plupart d'entre nous couchaient, la nuit, dans les étables ou dans les granges; mais depuis qu'un de nos compagnons les plus vigoureux s'est enfui sans qu'on ait pu le retrouver, l'intendant de Julien nous fait descendre tous les soirs dans cette salle souterraine, et nous enchaîne pour rendre toute fuite impossible. L'âge ni la maladie ne peuvent nous soustraire à cette rigueur.

— Comment, dit le jeune Franc, n'implores-tu point la protection des juges?

— Les juges! dit l'esclave; ignorez-vous donc, seigneur, que notre maître ne fait qu'user de ce que tous les hommes libres de cette contrée appellent leur droit!

— Mais comment, reprit Bertoald, Julien qui ne paraît pas un homme barbare, use-t-il d'un droit aussi inhumain!

— C'est sans doute, reprit l'esclave, parce qu'il adore encore Jupiter, quoique plus d'un maître chrétien cependant, nous le savons, emploie souvent les mêmes rigueurs. Si du moins nos maîtres nous réunissaient avec nos femmes et nos enfants dans un même cachot, ce serait une consolation pour nous de mêler nos larmes; mais cette consolation même nous est refusée.

de Rome, beaucoup de substructions romaines dans les murs desquelles se trouvent encore ces anneaux de fer auxquels, durant la nuit, on attachait les esclaves.

— Tu es donc mari et père, dit Bertoald.

— Mari, dit l'esclave, je ne le suis plus : depuis quatre ans, la mort a fait cesser pour ma femme une vie toute de douleur ; mais j'ai une fille jeune qui, par malheur, paraît devoir être belle. Grâce à notre Seigneur Jésus-Christ, que vous adorez sans doute comme moi puisque vous êtes compatissant, je sais que ma fille jusqu'ici s'est conservée pure comme les fleurs de nos prairies. Mais je crains qu'elle ne puisse résister plus tard aux exigences de son maître, quand une autre esclave que Julien préfère en ce moment, aura vieilli.

— Le nom de ta fille, dit aussitôt Bertoald.

— Elle s'appelle Pamphila.

— Pamphila ! s'écria le jeune Franc en serrant fortement sa framée. Dieu seul, esclave infortuné, peut te rendre la santé. Mais pour ta fille, je jure par le Christ, car ton Dieu est aussi le mien, que Julien ne lui fera aucune violence. Comme il a exercé l'hospitalité envers moi, je lui offrirai d'abord de l'or pour la racheter ; mais s'il ne veut pas accepter mon or, il faudra bien qu'ils obéisse à un ordre du roi Gontran, et je veux que ta fille, ensuite, devienne ma femme. J'espère même que le roi Gontran ira plus loin ; j'espère qu'il brisera tes fers et ceux de tous les esclaves de son royaume, car un roi aussi chrétien que lui ne saurait autoriser les actes de barbarie que je vois. »

Un an après la scène que nous venons de décrire, l'esclave était mort. Le jeune Franc avait tenu sa parole en épousant Pamphila, qu'il avait rachetée ; mais le roi Gontran ne tarda pas à mourir aussi, sans qu'il eût aboli la servitude dans ses états.

L'honneur de faire disparaître des lois cette institution cruelle, triste fruit du paganisme, devait revenir, un demi-siècle après, à une jeune femme, née elle-même dans la servitude, mais que sa vertu et sa beauté appelèrent aux plus grandes destinées. Cette femme ce fut Bathilde.

Le christianisme, en effet, ne changea les lois des sociétés anciennes, qu'après qu'il eût changé leurs mœurs. Les révolutions politiques ressemblent quelquefois aux tremblements de terre qui changent en un instant l'aspect du sol; mais le christianisme eut un tout autre caractère. Il apparut dans le monde comme l'aube d'un beau jour, qui ne chasse que par degrés les ombres de la nuit : ou mieux encore, il opéra dans des sociétés souillées de toute sorte d'infamies, le rétablissement graduel que des remèdes fortifiants, et des aliments sains procurent à un malade épuisé.

Bathilde était née en Angleterre. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avait été vendue comme esclave à Erchinoald, seigneur Franc, qui depuis devint maire du palais sous le roi Clovis II, arrière-neveu du roi Gontran, et qui gouverna la Neustrie sous le nom de ce prince encore enfant, tandis que Flaochat gouvernait au même titre la Bourgogne.

La prudence précoce de Bathilde et sa beauté rare lui gagnèrent tellement l'estime et l'affection de son maître, qu'il commença d'abord à l'affranchir, et la chargea ensuite du gouvernement de sa maison. Bathilde s'acquitta de ces fonctions avec tant d'habileté et de modestie, qu'Erchinoald en éprouvait la plus vive admiration.

Le jeune roi Clovis II étant parvenu sur ces entrefaites à l'âge d'être marié, Erchinoald conçut le projet de faire monter sur le trône la jeune fille qu'il avait achetée, comme esclave, quelques années auparavant.

Quoique les rois Francs eussent souvent contracté d'illustres alliances, principalement avec les rois Wisigoths, le projet d'Erchinoald ne fut improuvé de personne. Les personnages les plus influents à la cour des rois Francs étaient les évêques et les guerriers, qui les uns et les autres faisaient assez peu de cas de la naissance. Les évêques appréciaient surtout la vertu; les guerriers Francs, la beauté; et nulle femme ne possédait ces deux avantages à un plus haut degré que Bathilde.

Au commencement du cinquième siècle, le mariage d'Ataulphe avec Placidie, la fille de Théodose-le-Grand, avait été un grand évènement, parce que la séparation, jusque-là absolue, qui avait existé entre les citoyens romains et les nations étrangères, se trouva désormais effacée. Mais le mariage de Clovis II avec Bathilde fut un évènement plus grand encore, parce qu'il annonçait la guérison prochaine de la plaie hideuse de l'esclavage.

On avait pu voir auparavant des femmes d'un rang obscur, comme la célèbre Frédégonde, arriver par le crime à ceindre le diadème des reines ; on n'avait pas vu encore des esclaves ou des affranchies parvenir à ce titre auguste, par le chemin de la pureté et de la vertu.

Ce fut donc un jour heureux pour l'humanité, que celui où un descendant de Clovis, et le premier héritier de son nom, épousa solennellement, à la vue des évêques et des principaux seigneurs Francs, la pauvre esclave anglaise que la Providence semblait un jour avoir jetée plutôt qu'amenée sur les côtes de la France. Ce jour-là les esclaves durent sentir que leurs chaînes étaient devenues plus légères, et qu'en deçà même de la mort, il pouvait s'ouvrir pour eux des perspectives de bonheur.

Ce jour mémorable arriva en l'année 649, et Bathilde ne démentit point les espérances que son avènement au trône avait fait naître dans les cœurs d'une multitude innombrable d'infortunés, déshérités jusque-là de tous les biens de la terre. Elle fit le bonheur de ses sujets tant que son époux vécut ; et quand celui-ci mourut, à peine âgé de vingt-trois ans, Bathilde qu'il avait, durant une union de six années, rendue mère de trois enfants, saisit d'une main ferme, au nom de l'aîné de ses fils, Clotaire III, les rênes du gouvernement. C'est durant sa régence, qu'elle accomplit la grande mesure qui devra jusqu'à la fin des siècles faire bénir son nom. Tous les historiens s'accordent, en effet, à dire qu'elle abolit l'esclavage dans les états de Clotaire ; et depuis, il n'y eut plus chez les Francs de

la Neustrie et de la Bourgogne que des serfs de la glèbe, c'est-à-dire des hommes invariablement attachés à la culture des terres, mais dont la condition était infiniment moins dure que celle des esclaves des païens, parce qu'ils jouissaient notamment de tous les droits de famille, et que chacun d'eux pouvait dire hardiment au maître de la terre : « Tu n'as pas le droit de me séparer de ma femme, ni de m'arracher mes enfants. »

Ce ne fut qu'après avoir acompli cette grande mesure, que Bathilde se retira à l'abbaye de Chelles, où elle termina saintement ses jours.

On entend souvent aujourd'hui des ouvriers ou des artisans qui aspirent aux vaines jouissances du luxe, se plaindre de leur condition, et vomir parfois des imprécations impies contre la Providence. Ils auraient des sentiments bien différents, et se répandraient devant les images du Christ en effusions de reconnaissance, s'ils pouvaient entendre à travers les siècles, quelques échos des gémissements déchirants qu'exhalaient dans l'antiquité tous les esclaves, qui formaient alors l'immense majorité du genre humain.

XII.

BATAILLE DE POITIERS.

An 732.

L'AN de grâce 716, un jeune homme gardait prison dans l'antique cité de Cologne. Il montait parfois au sommet de la tour dans laquelle il était renfermé, et il se plaisait à contempler les eaux du Rhin qui venaient en battre la base. Son âme alors se laissait aller à rêver de grandes destinées, et cependant la gloire de son âge mûr devait dépasser de beaucoup tous les rêves de sa jeunesse. Ce jeune homme était l'arrière petit-fils de Pépin le vieux, et le fils de Pépin d'Héristall, qui tous deux avaient été maires du palais dans l'Austrasie, et qui avaient exercé à ce titre la souveraine puissance, sous le nom de quelques-uns des descendants dégénérés de Clovis, appelés justement les rois *Fainéants*.

On appelait alors simplement ce jeune homme Charles; mais quelques années plus tard, quand sa terrible masse d'armes aura fait mordre la poussière à une multitude innombrable de guerriers vaincus dans les batailles, on l'appelera Charles-Martel.

Pépin d'Héristall avait déshérité Charles, né de sa femme Alpaïde, parce qu'il avait cru, sur des indices légers, que Charles n'avait pas été étranger à l'assassinat de Grimoald, issu du mariage de Pépin avec Plectrude, et que Pépin préférait à ses autres enfants. Grimoald n'avait laissé qu'un fils de six ans, dont Pépin avait déclaré vouloir faire son héritier. Plectrude qui, après la mort de Pépin, craignait d'exposer cet enfant à la vengeance de son oncle Charles, retenait donc celui-ci prisonnier à Cologne.

Du sommet de sa tour, Charles pouvait apercevoir dans la direction de la Moselle les vastes domaines qui, depuis Pépin-le-Vieux, appelé aussi Pepin-de-Landen, formaient le patrimoine de sa famille; et son ambition se bornait alors à pouvoir les reprendre un jour. Il n'ignorait pas qu'un grand nombre des seigneurs austrasiens n'approuvaient pas l'exhérédation dont son père l'avait frappé; et il s'attendait à trouver de forts appuis, s'il parvenait à s'évader. Il y parvint, en effet; et la plupart des Francs austrasiens le reconnurent aussitôt pour leur chef.

La vie de Charles ne fut désormais qu'une longue série de victoires.

Les Frisons, qui étaient en guerre avec l'Austrasie, menacent d'attaquer Cologne. Charles leur livre bataille et les taille en pièces.

La Neustrie était gouvernée par le maire du palais Raganfred. Raganfred, cédant à l'esprit d'inimitié qui divisait depuis longtemps les Francs de l'Austrasie et ceux de la Neustrie, déclare la guerre à Charles. Celui-ci traverse aussitôt avec des forces considérables les épaisses forêts des Ardennes. Il bat les Neustriens près de Viney, et soumet tout le pays jusqu'à la Seine.

Il apprend, dans le voisinage de ce dernier fleuve, que les Saxons menacent de traverser le Rhin et d'attaquer l'Austrasie. Il revient aussitôt sur ses pas, les attaque, les met en déroute et les refoule jusqu'au Wéser.

Sur ces entrefaites, le jeune fils de Grimoald vient à mourir, et Charles partage alors avec son frère Childebrand, né d'Alpaïde comme lui, les vastes domaines de ses ancêtres.

Raganfred arme de nouveau. Charles l'attaque une seconde fois, le bat à Soissons, s'empare de Paris, et soumet tout le nord de la France jusqu'à Orléans.

Maintenant le prisonnier de Cologne n'a pas seulement recouvré tout le patrimoine de ses ancêtres. Sa vaste domination s'étend depuis les bouches du Rhin jusqu'aux rives de la Loire ; car le nom de Thierry IV, enfant sur la tête du quel Charles a placé la couronne d'Austrasie, est à peine connu des soldats ; et quand Thierry mourra, Charles négligera même de lui donner un successeur.

Pourquoi donc s'était formée en si peu de temps cette puissance de Charles-Martel, qu'aucun souverain, depuis Clovis, n'avait égalée? Le voici.

Depuis plus de vingt années, toutes les populations du midi de la France étaient en proie à de continuelles terreurs, causées par les progrès du croissant.

Le comte Julien, gouverneur de Ceuta, ennemi déclaré de Rodrigue, dernier roi des Wisigoths, avait appelé les Arabes en Espagne, au commencement de l'année 711.

Le 26 juillet de cette année, fut livrée sur les rives du Gualété, entre les Arabes et les Wisigoths, une bataille mémorable qui se continua durant huit jours entiers.

A la fin de cette affreuse mêlée, les Wisigoths se trouvèrent vaincus.

Suivant les historiens espagnols, le roi Rodrigue disparut après avoir vaillamment combattu, sans que son corps ait pu jamais être retrouvé ; et cette disparition devait, par la suite, devenir un des sujets les plus intéressants des romances espagnoles.

Suivant les historiens arabes, la tête du roi Rodrigue fut apportée au général arabe, Taric, qui l'envoya lui-même à Mouza, émir de l'Afrique.

Quoiqu'il en soit, la bataille du Guadalété marqua la fin du règne des Wisigoths.

Malaga, Cordoue, Tolède elle-même, durent bientôt après recevoir les Arabes dans leurs murs.

L'année suivante, la Lusitanie suivit le sort de l'Andalousie, et Mérida, qui était la clé de cette partie de l'Espagne, dut ouvrir ses portes à l'émir Mouza, qui était venu continuer en personne la conquête commencée l'année précédente par Taric.

Mouza et Taric, revenant ensuite vers le nord de la Péninsule, l'eurent bientôt subjuguée tout entière, à part quelques monts escarpés des Asturies, où Pélage, issu, dit-on, du sang des derniers rois Wisigoths, sut se défendre avec une rare intrépidité.

Arrivés au pied des Pyrénées, les Arabes durent naturellement revendiquer la souveraineté que les rois Wisigoths avaient conservée, jusqu'à l'extinction de leur monarchie, sur la Septimanie; et dès l'année 719, ils franchirent, en effet, les Pyrénées pour établir leur domination sur cette dernière province. En 725, on les vit s'avancer jusqu'à Toulouse, dont ils se seraient emparés si Eudes, duc d'Aquitaine, ne fût accouru à la tête d'une armée pour tailler en pièces les Sarrasins. Les Arabes apprirent alors pour la première fois qu'ils pouvaient être vaincus.

Les forces qui avaient assiégé Toulouse étaient pourtant, au jugement des Arabes, trop peu considérables pour qu'ils pussent voir dans la défaite qu'ils avaient éprouvée auprès de cette ville, autre chose qu'un échec dont ils espéraient tirer une vengeance éclatante.

Un nouveau chef arabe, Abdérame, commença donc à faire les apprêts d'une expédition redoutable, par laquelle il comptait s'emparer de la France, comme Taric et Mouza s'étaient, quelques années auparavant, emparés de l'Espagne.

Il fallait d'abord faire expier au duc Eudes ses précédents succès. Une armée innombrable de Sarrasins entre donc en

France par la vallée de la Bidassoa, et inonde bientôt toute la Gascogne. Eudes lui livre bataille auprès de la Garonne ; mais cette fois il est battu et contraint de se réfugier auprès de Charles-Martel. Les Sarrasins purent alors envahir les contrées situées entre la Garonne et la Loire, et après avoir pillé l'église de Saint-Hilaire de Poitiers, enrichie depuis plusieurs siècles par la piété des chrétiens, ils se disposaient à aller piller à Tours, les trésors plus riches encore que la dévotion des peuples avait accumulés sur le tombeau de saint Martin.

Une fois la France soumise, les Arabes songeaient à passer les Alpes comme ils avaient passé les Pyrénées, et à prendre à revers l'Italie, dont les contrées méridionales avaient déjà plus d'une fois vu avec effroi leurs étendards. Dans ces conjonctures, le pontife de Rome aurait pu trembler, si Dieu lui-même n'avait dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise.

On voit maintenant pourquoi la Providence avait ouvert au fils de Pépin d'Héristall et d'Alpaïde les portes de sa prison, et pourquoi elle avait réuni les Francs de la Neustrie aussi bien que ceux de l'Austrasie sous son commmandement. C'était pour que l'orgueil musulman fût humilié, et que les chrétiens de peu de foi se remissent de leurs terreurs.

Charles-Martel arme, en effet, et s'empresse de passer la Loire pour couvrir le sanctuaire vénéré du saint le plus illustre de l'ancienne Gaule.

Les deux armées se rencontrent dans les plaines qui s'étendent entre Tours et Poitiers.

L'Asie et l'Afrique avaient également contribué à former celle des Sarrasins, dont les troupes innombrables couvraient un espace immense. Les uns étaient venus de l'Arabie proprement dite, les autres des bords de l'Euphrate ou des bords du Nil. Ces hordes-ci campaient, il y a dix ans, au pied du Taurus ; celles-là, au pied de l'Atlas.

Du côté de Charles-Martel, on ne voit que des Francs ; mais

les Francs sont des hommes qui n'ont jamais compté le nombre de leurs ennemis.

Les Arabes, chez qui de longues habitudes de libertinage n'ont pas encore refroidi le fanatisme, ont foi dans Mahomet; mais les Francs ont encore plus de foi dans Jésus-Christ.

Le jour de la bataille arrive enfin. Les ulémas et les marabouts des Arabes ont mêlé, dans les prières qu'ils adressent à Dieu, le nom d'un imposteur. Les prêtres des Francs ont invoqué les trois personnes divines, et réclamé l'intercession des martyrs et des confesseurs de la foi chrétienne.

L'armée des Francs, beaucoup moins nombreuse, attend, pour ne pas s'exposer à se rompre, l'attaque des Sarrasins. Ceux-ci, dès l'aube du jour, se précipitent, en effet, sur les Francs, après avoir obscurci l'air par une grêle de traits; mais la forte armure des Francs, que n'ont pu entamer les javelots, va les protéger encore contre l'épée de leurs ennemis. Ceux-ci voient la lame de leur cimeterre souvent faussée, tandis que le Franc ne brandit jamais sa framée sans qu'elle soit aussitôt teinte de sang, ou ne relève sa masse d'armes sans qu'il ait terrassé un Sarrasin.

Durant une journée entière, les Francs immobiles, encouragés par Charles-Martel, essuient ainsi les attaques de toutes les tribus musulmanes qu'Abdérame avait traînées à sa suite, et la nuit les retrouve dans la même position qu'ils avaient au commencement de la bataille. Ces vaillans hommes s'attendaient à être attaqués encore le lendemain; mais au retour du jour, ils n'aperçurent plus autour d'eux que des remparts formés par les cadavres de leurs ennemis.

Abdérame et ses plus courageux compagnons avaient péri, et les Sarrasins qui restaient avaient jugé leurs pertes si grandes, qu'ils avaient, durant la nuit, abandonné le champ de bataille.

Le nombre des Arabes exterminés dans cette journée mémorable qui sauva l'Europe et la chrétienté, fut évalué, par les historiens contemporains, à trois cent soixante-quinze mille.

Il se peut que ce chiffre ait été exagéré. L'on ne saurait douter pourtant que le carnage des musulmans n'eût été effroyable, puisque c'est à dater de ce jour que leur terreur confondit tous les chrétiens sous la même dénomination de Francs, et que se répandit parmi eux cette croyance, que ce serait un Franc qui mettrait fin un jour à la domination musulmane.

Après la victoire de Charles-Martel, les Arabes conservèrent pourtant quelque temps encore leurs possessions de Septimanie, d'où ils faisaient de temps en temps des excursions dans l'Aquitaine et dans la Provence. Mais ces excursions n'avaient ordinairement d'autre but que le pillage de quelque ville sans défense, et les Arabes se hâtaient de se retirer après ces honteux exploits, comme le tigre et le léopard s'empressent de regagner leur antre quand ils ont déchiré une proie. C'est au fils de Charles-Martel, à Pépin-le-Bref, qu'était réservé l'honneur d'achever l'œuvre de son père, en refoulant définitivement les sectateurs de Mahomet par delà les Pyrénées.

XIII.

LE ROI DES LOMBARDS RATCHIS, A PÉROUSE.

An 751.

QUAND le royaume des Wisigoths finit en Espagne dans la personne du roi Rodrigue, celui des Ostrogoths avait depuis longtemps déjà disparu de l'Italie. Le dernier roi des Ostrogoths fut Totila qui fut tué dans une bataille gagnée par l'eunuque Narsès, général de l'empereur Justinien, que ce prince avait envoyé en Italie à la place de Bélisaire. La mort de Totila arriva en l'année 552.

Mais, peu d'années après, un nouveau peuple barbare vint envahir la plupart des provinces de l'Italie, et devait léguer son nom à la plus belle de ces provinces. Ce furent les Lombards.

Les Ostrogoths, on l'a dit, étaient depuis Théodoric des barbares civilisés, et les habitants de l'Italie avaient dû s'habituer à leur domination. Celle des Lombards dut donc leur paraître bien plus dure, parce que ce peuple conserva longtemps les mœurs féroces qui le distinguaient avant qu'il eût

quitté les bords du Danube, où il habitait avant d'envahir l'Italie.

On peut juger de la férocité de ce peuple, par ce que l'histoire raconte d'Alboïn, son premier roi.

Avant d'envahir l'Italie, Alboïn avait tué, dans une bataille sanglante, Cunimond, roi des Gépides, et épousé ensuite Rosemonde, fille du roi vaincu. Il avait, suivant l'usage des barbares, conservé le crâne de Cunimond comme un trophée de sa victoire, et un jour, à la suite d'un grand festin, il contraignit Rosemonde, en présence des principaux chefs Lombards, à boire dans le crâne de son père. Rosemonde, indignée de cette cruauté, fit à son tour assassiner Alboïn par Helmiges à qui elle avait promis en récompense le trône et sa main.

Helmiges pourtant ne succéda pas à Alboïn ; ce fut Cléphis, qui porta le sceptre durant trois ans.

Après la mort de Cléphis, survint un long interrègne, rempli de confusion et de massacres.

La fin de l'interrègne fut due à l'ascendant que sut acquérir sur les chefs Lombards, la belle Théodelinde. Cette femme illustre, fille d'un duc de Bavière, avait épousé Autharis, l'un des principaux chefs Lombards, que les autres chefs ne tardèrent pas à reconnaître pour roi.

Après la mort d'Autharis, Théodelinde fit placer la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant ; et bientôt après, cette princesse qui était catholique, détermina Agilulphe et les principaux chefs Lombards à abjurer l'arianisme. Cette abjuration eut lieu en l'année 592.

Depuis cette époque, seize princes portèrent encore la couronne de fer des rois Lombards, jusqu'au roi Ratchis dont nous allons raconter l'abdication.

Les plus illustres de ces rois avaient été Rotharis et Luitprand.

Rotharis, qui régna depuis l'an 630 jusqu'à l'an 646, donna à ses sujets, en l'année 643, un Code de lois remarquables par

8

leur équité, et qui fut la base du recueil appelé par la suite les *Lois Lombardes.*

Luitprand, qui eut un règne beaucoup plus long, puisqu'il porta le sceptre depuis l'année 712 jusqu'à l'année 736, fut comme Rotharis, le législateur de son peuple ; mais il joignit à cette gloire les lauriers de l'homme de guerre.

L'histoire a conservé un trait de la vie de ce prince, qui prouve qu'il avait une âme fortement trempée. Comme il avait réprimé avec vigueur les révoltes de plusieurs chefs de la nation qui visaient à devenir indépendants dans leurs gouvernements, il était en butte à leur inimitié. Il apprend un jour que deux de ces chefs ont résolu de lui ôter la vie. Il les invite à une partie de chasse, et s'éloignant avec eux à l'écart, il leur reproche leurs coupables projets. Puis, jetant ses armes, *Voici votre roi*, leur dit-il, *agissez à votre gré.* Les deux chefs, surpris de cette magnanimité, tombent à ses pieds, le conjurent de leur pardonner, et deviennent, à compter de ce jour, ses serviteurs les plus dévoués.

Luitprand, à la différence de la plupart de ses prédécesseurs, qui presque tous avaient opprimé l'Eglise, et menacé souvent de s'emparer de Rome où l'autorité des empereurs d'Orient était encore reconnue d'une manière nominale, Luitprand se fit souvent remarquer par ses actes de piété.

Il fit porter les reliques de saint Augustin, de la Sardaigne où elles avaient été déposées lorsque les Arabes s'emparèrent de l'Afrique, à Pavie, où elles furent reçues avec la plus grande solennité, et d'où, onze siècles après, elles devaient être portées de nouveau en Afrique, avec plus de pompe encore, pour y consacrer l'occupation française.

Dans une autre circonstance, Luitprand, en différend cette fois avec le pape Grégoire II, marchait sur Rome pour s'en emparer. Touché sur son chemin des représentations du pape, non seulement il se désiste de son entreprise, mais animé des dispositions les plus amicales, il se rend à Rome

sans aucun appareil, et dans la basilique du Vatican, il dépose, en présence du Souverain Pontife, sur le tombeau des saints apôtres, son manteau royal, son épée et sa couronne d'or, dont il fait à l'église un don solennel.

Cette conduite du roi Luitprand produisit, sur le peuple de Rome, une vive impression, que partagea ensuite toute la chrétienté ; mais quelques années plus tard, le roi Ratchis donna un exemple bien plus mémorable encore.

A la mort de Luitprand, les Lombards déposèrent son neveu Hildebrand, qu'il avait choisi pour collégue dans les dernières années de sa vie, et ils choisirent pour chef, Ratchis duc de Frioul.

Les Lombards étaient presque toujours en guerre avec les exarques de Ravenne, qui représentaient en Italie les empereurs d'Orient. Ils cherchaient à s'emparer des derniers lambeaux de territoire que possédaient encore les exarques, et de Ravenne elle-même, qui finit, en effet, par tomber en leur pouvoir, en l'année 752.

Ratchis, en l'année 749, marchait à la tête d'une armée contre Ravenne, dans la pensée de mettre fin à l'exarcat, et il assiégea d'abord Pérouse qui n'était éloignée de Ravenne que de quelques journées de marche.

Quoique l'empire d'Orient eût alors pour chef Constantin Copronyme, un des plus ardents ennemis des saintes images, le pape Zacharie cherchait à protéger l'exarcat, qui facilitait les rapports de l'Eglise d'Occident avec l'Eglise d'Orient, et où il ne paraît pas, du reste, que les édits des empereurs iconoclastes eussent jamais été exécutés. A la nouvelle de la marche de Ratchis, il se hâte donc d'aller au devant de ce roi, et il le rencontre devant les murs de Pérouse, qui ne pouvait opposer une longue résistance.

Le pape expose avec éloquence au roi Lombard tous les maux qu'engendre la guerre, et les châtiments redoutables que Dieu réserve aux princes qui ont soutenu des guerres injustes.

Il oppose à ces châtiments les récompenses infinies, promises par le Sauveur aux hommes pacifiques.

Tout-à-coup, ô prodige ! le cœur du roi Lombard paraît complètement changé. Non-seulement il déclare abandonner le siége, mais il annonce à tous les guerriers qui l'entourent, et qui ne peuvent revenir de leur surprise, qu'il est décidé à quitter le trône pour embrasser la vie monastique.

Cette résolution extraordinaire est aussitôt exécutée. Ratchis congédie son armée, et se rend avec le pape à Rome, où il rencontre un fils de Charles-Martel, Carloman, qui, peu de temps avant, avait pris une résolution toute semblable.

Carloman, après avoir régné sept ans avec son frère Pépin, avait conçu un dégoût profond de toutes les dignités de la terre, et avait abdiqué le sceptre pour embrasser la vie obscure et mortifiée du religieux.

Le roi Lombard et le prince Franc reçurent en même temps, à Rome, l'habit de saint Benoît des mains du souverain pontife, et ils se retirèrent aussitôt après dans le célèbre monastère de Mont-Cassin, où rien ne les distingua plus des religieux les plus obscurs. Le prince Franc était chargé de garder le troupeau du monastère, et le roi Lombard, aux heures du travail, cultivait une vigne qui, trois cents après, portait encore son nom.

Ces abdications de princes et de souverains furent fort fréquentes dans les siècles de foi. C'étaient pour les peuples de bien grands enseignements.

L'on dit que les premiers navigateurs qui abordèrent aux îles Canaries, y trouvèrent une statue dont le bras droit levé, dirigé vers l'Occident, semblait indiquer la route du nouveau monde.

Les princes qui abdiquaient leur couronne, étaient jadis comme des statues vivantes, qui montraient du doigt aux nations étonnées de ce spectacle, le lieu, le seul lieu où l'homme peut espérer de rencontrer le bonheur.

XIV.

COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE.

An 800.

Après la mort de Charles-Martel, ses états avaient d'abord été partagés entre ses deux fils, Carloman et Pépin-le-Bref; mais Carloman, comme on l'a dit dans le récit précédent, ayant abdiqué l'autorité dont il était investi, pour devenir moine, Pépin-le-Bref gouverna désormais tous les états qu'avait gouvernés son père.

En l'année 743, pour ménager apparemment la jalousie de ses leudes, Pépin avait placé la couronne sur la tête de Childéric III, dernier descendant de la race dégénérée de Clovis. Mais quand Pépin eut gouverné seul pendant dix ans tout l'empire des Francs, et qu'il n'aperçut autour de lui aucun homme qui fût en mesure de lui disputer le pouvoir suprême, il se fatigua de cette ombre de roi qu'il avait fait sortir de l'obscurité d'un cloître, et il envoya, dit-on, au pape Zacharie, des ambassadeurs pour lui demander si le titre de roi devait appartenir à un homme que son défaut d'esprit et de

courage rendait incapable d'en exercer les fonctions, ou à celui qui remplissait tous les devoirs et soutenait tout le poids de l'autorité royale. Le pape, au dire de la plupart des historiens, répondit que c'était le second qui méritait le mieux la couronne.

Ce qui est certain, c'est que Pépin convoqua à Soissons une assemblée générale des seigneurs Francs, dans laquelle Childéric III, qui n'y trouva pas un seul défenseur, fut déposé, tandis que d'unanimes acclamations saluèrent Pépin comme roi de la nation franque. Childéric III rentra dans un cloître, et Pépin devint ainsi le chef d'une nouvelle race de rois, à laquelle un de ses fils devait donner son nom.

Ce fils, ce fut Charlemagne.

Pépin-le-Bref, avant sa mort, avait fait régler dans une assemblée solennelle de la nation, le partage de ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman. Mais Carloman mourut trois ans après son père, et Charles, que ses victoires multipliées firent bientôt appeler Charlemagne, c'est-à-dire Charles-le-Grand, devint ainsi l'unique roi des Francs, comme son père Pépin et son aïeul Charles-Martel étaient devenus, par des causes analogues, les chefs uniques de toute la nation : tant la volonté de la Providence tendait à réunir ce que la volonté des hommes et la loi ordinaire de la propagation des familles tendaient perpétuellement à diviser !

A la fin de l'année 799, Charlemagne qui, comme son père Pépin, avait toujours été le fidèle appui des souverains pontifes en butte à des hostilités continuelles de la part des rois Lombards, entrait à Rome, pour la quatrième fois. Il venait apaiser un différend qui avait obligé le pape Léon III à quitter, durant quelque temps, la capitale du monde chrétien.

C'est le 24 novembre 799, que Charlemagne fit son entrée solennelle dans Rome. Le pape avait envoyé à sa rencontre toutes les milices et toutes les corporations de la ville, avec leurs bannières déployées. Elles étaient précédées et suivies d'un

peuple immense qui faisait entendre des cris de joie, en mêlant à ces cris des chants pieux, pour exprimer qu'il considérait Charlemagne comme un messager de la Providence. Le pape, revêtu de ses habits pontificaux, entouré d'évêques et de tout son clergé, attendait le souverain devant la basilique du Vatican, où il fut introduit au milieu des hymnes et des cantiques.

Charlemagne n'avait pas cru pouvoir résister à la demande expresse du pape, qui l'avait instamment sollicité de venir juger en personne quelques hommes audacieux dont l'irrévérence sacrilége n'avait pas craint d'inventer contre le souverain pontife d'abominables calomnies. Les détracteurs du pape furent bientôt confondus; mais Charlemagne fut prié de rester à Rome pour y célébrer la solennité de Noël qui approchait.

Dans la soirée qui précéda cette fête, un seigneur Franc, qu'un des premiers citoyens de Rome avait eu l'honneur de recevoir dans sa demeure dès l'arrivée du prince, causait familièrement avec son hôte. Celui-ci, d'un âge avancé, avait auprès de lui ses deux fils, tous deux hommes faits, et dont l'aîné pouvait avoir quatre ou cinq ans de plus que le plus jeune.

« C'est la quatrième fois, dit le Romain au seigneur Franc, que votre roi est venu recevoir nos acclamations.

« Je me souviens parfaitement de sa première entrée, dont j'eus le bonheur d'être le témoin, bonheur dont ne jouirent pas mes fils, qui étaient trop jeunes encore.

« C'était avant la fête de Pâques de l'année 774. Charlemagne arriva devant Rome le samedi saint. Il était accompagné d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, et d'un nombre plus considérable encore de ducs et de comtes; et quoique les souvenirs les plus récents affaiblissent d'ordinaire les plus anciens, je ne crois pas que l'enthousiasme avec lequel Charlemagne a été accueilli cette dernière fois, ait surpassé celui que les Romains témoignèrent lors de sa première entrée.

« Votre roi n'avait guère alors, je crois, que trente-trois ans, et c'était déjà un héros.

« Nous savions que dès son avènement au trône, il avait réprimé les Aquitains, soulevés par leur ancien duc Hunold.

« Nous savions que quatre ans plus tard, il avait triomphé une première fois des Saxons païens, et renversé l'idole d'Irminsul, qui était la principale divinité de ces peuples barbares.

« Nous savions surtout, qu'à la différence d'Annibal, qui n'avait gravi les Alpes que dans la pensée d'opprimer Rome, Charlemagne n'avait franchi ces montagnes que pour venir nous délivrer des persécutions intolérables des Lombards.

«Avant d'entrer à Rome, Charles avait, en effet, déjà soumis tous les états de Didier, second successeur du roi Ratchis, à l'exception des deux villes de Vérone et de Pavie. Didier restait renfermé dans cette dernière ville, mais il était facile de prévoir que sa résistance ne pourrait point durer longtemps.

« A peine votre roi eut-il, en effet, célébré avec nous les fêtes de Pâques, qu'il retourna à Pavie pour en presser le siége, et nous ne tardâmes pas à apprendre que Didier avait été obligé de se rendre à discrétion, et qu'en lui avait fini le royaume des Lombards dont l'Italie avait trop longtemps supporté le joug. On dit que Didier a expié depuis, dans un monastère, par une vie chrétienne, les iniquités qu'il avait commises auparavant dans notre pays. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi!

« Les victoires remportées dans la suite par votre roi dans des contrées éloignées des nôtres, ont été si nombreuses, que la mémoire d'un vieillard n'a pu les retenir; mais mes fils, j'en suis sûr, ont gardé le souvenir de ces hauts faits.

— « J'ignore, dit le fils aîné, si la renommée en a transmis jusqu'à nous le récit fidèle, et si, au lieu d'exagérer, comme c'est sa coutume, elle n'a pas cette fois été oublieuse; mais notre hôte daignerait, au besoin, réparer ses omissions.

« Quand Charlemagne entra pour la seconde fois dans nos murs, j'avais atteint l'âge d'homme; c'était au printemps de

l'année 781, et l'on était aussi dans le voisinage de la fête de Pâques.

« Nous avions appris que dès l'année 775, Charlemagne était entré au cœur de la Saxe, qu'il avait contraint les Saxons à demander la paix, et que l'année suivante il avait triomphé de Witikind, le plus valeureux de leurs chefs. Mais nous ne saurions exprimer quelle admiration fut la nôtre, quand nous apprîmes que ce Charlemagne que nous croyions toujours occupé à surveiller les indomptables Saxons marchait en Espagne contre les Sarrasins, et avait soumis cette contrée jusqu'à l'Ebre. Son épée même eut sans doute refoulé les Sarrasins encore plus loin, si une nouvelle révolte des Saxons ne l'eût, dit-on, ramené précipitamment dans le nord de l'Europe, où il ne s'arrêta cette fois dans sa marche victorieuse que lorsqu'il fut parvenu aux rives de l'Elbe, la dernière limite du pays des Saxons.

« C'est après ces exploits prodigieux, que nous vîmes Charlemagne revenir dans nos murs pour y faire sacrer l'un de ses fils roi de Lombardie, et l'autre, roi d'Aquitaine.

« Mon frère voudra bien raconter maintenant ce que nous savons encore de ses expéditions glorieuses.

— « Il paraît, dit le plus jeune frère, que Witikind était un ennemi digne de Charlemagne, s'il est vrai que l'année qui suivit le sacre des deux fils de votre roi, il souleva encore toute la Saxe, et fit subir aux lieutenants de Charles une défaite complète, où presque tous les Francs de leur armée furent massacrés. Mais cette défaite ne fit, à ce qu'il paraît, qu'augmenter la valeur infatigable de votre roi, qui devint dès lors semblable à la lionne à qui l'on a ravi ses lionceaux, et qui épouvanta si fort les Saxons que son plus redoutable ennemi Witikind, vaincu enfin par des prodiges de bravoure et d'énergie qu'il considérait comme au-dessus des forces humaines, en vint à s'incliner devant le Dieu des chrétiens, et à briser les idoles qu'il avait adorées, pour ne reconnaître désormais d'autre Dieu que celui de son vainqueur.

« Nous partageâmes tous ici la joie du pape Adrien, quand un envoyé dépêché tout exprès par Charles lui eut annoncé la conversion de Witikind, et notre joie fut plus grande encore quand, l'année suivante, nous pûmes, pour la troisième fois, saluer le principal auteur, après Dieu, de tant de merveilles.

« Charles pourtant ne revenait pas dans nos murs pour le vain plaisir d'y recevoir des louanges ; il venait réprimer l'insolence du duc de Bénévent, qui paraissait vouloir faire revivre en Italie la domination de la nation Lombarde dont il était un des chefs principaux avant la chûte de cette monarchie. Mais il eut bientôt réduit un aussi faible adversaire ; et quand il eut repassé les monts, nous ne pûmes plus suivre la marche de ses nouveaux succès, plus brillants encore, nous a-t-on dit, que ceux qui avaient précédé.

« C'est vous, seigneur, dit le jeune homme en se tournant vers le Franc, qui daignerez nous en faire le récit.

— « Ces succès, dit le Franc, sont peut-être, en effet, plus surprenants encore que tous les autres dont la renommée vous avait retracé un tableau assez fidèle.

« Jusqu'à l'année 789, l'Elbe avait été la limite extrême de nos expéditions militaires, et le nom des peuples qui habitaient au-delà, nous était à peine connu. Ces peuples, en effet, n'ont avec les Saxons ni communauté d'origine ni communauté de langage. Ce sont les Slaves, dont les tribus paraissent aussi nombreuses que celles de la race Germanique. Ils s'étendent, à ce qu'il paraît, fort loin vers le Nord, et dans cette partie hyperborée, les hivers sont beaucoup plus rigoureux que nos hivers des bords du Rhin, quoique ceux-ci soient incomparablement plus froids que les vôtres. Le soleil alors, si ce n'est pas là une fable, éclairerait à peine durant deux ou trois heures chaque jour ces régions glacées.

« L'un de ces peuples, voisin de l'Elbe, appelé les Abodrites, s'était placé sous la protection de Charles. Un autre beaucoup plus nombreux et beaucoup plus puissant, appelé les

Wilses, l'ayant attaqué, Charles s'empressa de protéger ses nouveaux alliés. L'Elbe jusque-là n'avait jamais vu de pont s'élever sur ses eaux ; mais Charles en fit aussitôt jeter deux au moyen de barques réunies. Nous entrâmes aussitôt dans le pays des Wilses, et après avoir complètement défait une de leurs armées, nous soumîmes tout leur pays, et nous arrivâmes jusqu'à un fleuve aussi large que l'Elbe, jusqu'à l'Oder, dont nous avions bien entendu parler, mais dont aucun Franc jusque-là n'avait encore contemplé les eaux profondes.

« A peine les Wilses furent-ils soumis, que nous dûmes diriger nos armes contre d'autres peuples moins septentrionaux que les Wilses, mais aussi éloignés qu'eux dans la direction de l'Orient, et plus redoutables qu'eux par leur courage.

« Les Huns, fiers d'appartenir à la nation qui produisit autrefois Attila, faisaient des incursions continuelles sur les terres de nos nouvelles provinces. Charles résolut de les châtier. En l'année 791, nous pénétrâmes sur leurs terres, et pour arriver au centre de leur état, nous eûmes à vaincre des obstacles incroyables. Nous rencontrâmes, en effet, jusqu'à neuf fois comme des barrières immenses, formées de troncs de chênes, de hêtres et de sapins, entre-mêlés de pierres très-dures et de terre très-compacte, et présentant au moins vingt pieds de hauteur sur autant de largeur. Les Huns défendaient avec un courage extraordinaire chacun de ces remparts, et quand, montés souvent sur les cadavres des nôtres, nous étions parvenus à en franchir un, ils se retiraient aussitôt derrière un autre encore plus fort. Ce ne fut qu'après les avoir ainsi attaqués neuf fois, et vaincus neuf fois, que nous arrivâmes enfin jusqu'au lieu où ils avaient entassé des trésors d'un prix infini, fruit des déprédations exercées durant plusieurs siècles par Attila et ses successeurs.

« Pendant que nous supportions dans cette guerre des fatigues inouïes, les perfides Saxons tramaient encore une nouvelle révolte. En l'année 793, ils se soulevèrent en masse, et

surprirent sur le Bas-Wéser tout un corps d'armée commandé par le comte Theudéric. Il nous a fallu trois années entières de combats continuels pour apaiser cette nouvelle révolte qui, nous l'espérons, sera la dernière, car il nous semble que la loi du Christ fait maintenant de grands progrès parmi les Saxons, et que le nombre des païens devient chez eux chaque jour plus rare.

« Mais tandis que nous triomphions des Huns et des Saxons, les Sarrasins firent en Aquitaine et en Septimanie une irruption formidable. Le pieux Guillaume, duc de Toulouse, a dû livrer de nombreux et de sanglants combats pour repousser ces mécréans par delà les Pyrénées, et nos bannières depuis quelque temps ont même flotté de nouveau sur les bords de l'Ebre. Mais comme je n'ai point fait partie de cette expédition, je ne puis vous en raconter les détails, qui paraissent aussi glorieux que ceux de nos guerres du Nord.

— « Jamais, s'écria le vieux Romain, l'on ne vit, depuis Alexandre, des choses aussi extraordinaires ; car la valeur des Perses n'égalait pas certainement celle des peuples que vous avez eu à combattre ; et depuis la Macédoine jusqu'à l'Indus qu'Alexandre n'osa franchir, je me figure qu'il n'y a peut-être pas plus loin que de notre Tibre à ce fleuve du Nord que vous avez appelé l'Oder.

« Mais daignez me dire, seigneur, comment il se fait que votre roi n'est pas toujours environné de guerriers tels que vous, et qu'on le voit plus souvent entouré d'hommes dont les vêtements n'annoncent rien de militaire, et qui ne paraissent pourtant pas être des évêques.

— « Notre roi, dit le seigneur Franc, quoique toujours heureux à la guerre, semble pourtant ne la faire que par nécessité. Son goût naturel le porte plutôt vers les arts de la paix. Il aime à passer de longues heures avec des grammairiens ou des philosophes. Nous avons tous dû étudier votre langue latine pour lui plaire, et si les années ne commençaient déjà à s'accumu-

ler sur sa tête, nous pourrions craindre d'être obligés d'apprendre encore le grec. Les hommes vêtus simplement que vous avez remarqués auprès de Charles sont probablement l'Anglais Alcuin, qu'il a depuis plusieurs années fait venir d'York où il dirigeait une grande école, et qui excelle en toute sorte de connaissances; le Goth Théodulfe, qui a composé beaucoup de belles poésies; peut-être aussi Leidrade son bibliothécaire, ou Anségise, l'un de ses plus habiles conseillers.

« Charles s'exerce avec ces hommes, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de nommer, tantôt à composer des vers, tantôt à réformer les chants d'église, d'autres fois à dresser les plans de vastes palais; car notre roi aime à déployer beaucoup de magnificence dans les grandes occasions, comme lorsqu'il reçut, il y a quelques années, une ambassade solennelle d'Irène, impératrice de Constantinople, et plus récemment celle de l'émir de Cordoue. Hors de là, Charles est un homme d'une simplicité parfaite; et quand il habite une de ses nombreuses maisons de campagne, il aime à se faire rendre compte des fruits de ses vergers et de la laine de ses troupeaux.

— « Béni soit Dieu, dit le Romain, qui a réuni dans un seul homme des qualités qu'on eût cru incompatibles, et qui semble promettre à nos descendants des jours bien plus heureux que ceux qu'ont passés nos ancêtres! Mais je m'aperçois, seigneur, que notre clepsidre marque déjà la fin de la première veille, et je sais que vous devez accompagner demain matin le roi à Saint-Pierre, où le pape doit célébrer solennellement l'office du jour. Permettez-nous donc de prendre congé de vous, et que jusqu'à la première aube, la Vierge et les saints vous procurent un doux repos. »

Le lendemain, en effet, dès le point du jour, une foule immense s'était rendue à l'église de Saint-Pierre, où elle devait contempler un spectacle plus grand encore que celui auquel elle s'attendait.

Le roi des Francs arriva de bonne heure. Il ne portait, à

son arrivée, aucun des attributs de la royauté, et d'après l'invitation du pape qui avait voulu relever les Romains dans leur propre estime, il avait revêtu le costume simple d'un patrice; c'est le nom que portait à Rome le magistrat civil chargé de veiller aux intérêts temporels de la ville. Ce costume consistait simplement en une longue tunique avec un manteau traînant dont un pan retroussé était attaché sur l'épaule droite à la manière des anciens.

Mais l'entourage du roi des Francs offrait un aspect aussi brillant qu'il soit possible de l'imaginer. Auprès du roi étaient deux de ses fils, Charles son fils aîné, Pépin sacré déjà roi d'Italie, et toutes les princesses ses filles; et autour de la famille royale se trouvaient groupés les principaux représentants de toute la noblesse de l'Occident. Le reste de la vaste basilique était occupé par des détachements des divers corps de l'armée et par un peuple innombrable.

Le pape alors revêtu des habits pontificaux, et prêt à commencer la célébration des saints mystères, s'approche du monarque qui ne s'attendait pas à ce mouvement, et plaçant sur sa tête une couronne étincelante de pierreries, il le salue du titre d'Empereur.

A l'instant, malgré la sainteté du lieu qui ne peut arrêter les élans de l'enthousiasme, tous les ordres de citoyens s'écrient à la fois : « Vie et victoire à Charles, auguste, grand et paci-» fique empereur des Romains, couronné de la main de Dieu!» Ces cris recommencent par trois fois avec la même allégresse.

Le pape donne ensuite au monarque l'onction sainte, et ce n'est qu'après cette onction qu'il commence le saint sacrifice en versant des larmes de joie.

Quand l'office religieux fut fini, l'on peut juger des cris de jubilation qui retentirent dans la ville tout entière. Jamais, en effet, Rome n'avait vu un plus beau jour. Le nom d'empereur était toujours resté cher aux Romains, parce qu'il leur rappelait leur antique puissance. Ce nom, il est vrai, n'avait

pas cessé d'être porté par les souverains de Byzance ; mais les empereurs Grecs ne venaient jamais recevoir les hommages de la ville éternelle qu'ils laissaient sans milices et sans défense, et qui n'était protégée que par l'autorité morale de son pontife. En voyant la résurrection de l'empire d'Occident, les Romains croyaient donc voir la résurrection de toutes leurs gloires, et ils se fêtaient eux-mêmes en fêtant avec transport le nouvel empereur.

Quand la nouvelle du couronnement de Charlemagne se propagea ensuite dans les divers états de l'Europe, la joie des Romains devint la joie de la chrétienté tout entière. La chrétienté, en effet, sentait qu'elle avait besoin d'un bras vigoureux pour arrêter ses ennemis du dehors. On pouvait craindre de voir reparaître encore un Abdérame à la tête des Sarrasins, ou un Witikind à la tête des païens du Nord ; et de pareils ennemis ne pouvaient être arrêtés que par un homme qui concentrât en lui seul, pour ainsi parler, toutes les forces vives de la catholicité.

Le couronnement de Charlemagne fut, à ce point de vue, un fait politique d'une portée immense, et nous ne connaissons pas de plus grand spectacle dans l'histoire que celui de la papauté créant cette magistrature suprême du monde chrétien, si ce n'est peut-être celui de la papauté la réfrénant, quand elle méconnut son origine et qu'elle trahit sa mère.

Quant à Charlemagne, il se montra digne à tous égards du nouveau sceptre que Léon III avait placé dans ses mains, et la dernière période de sa vie répondit pleinement à la première. On le vit durant quatorze ans encore veiller, sur tous les points, à la tranquillité de ses vastes états, et faire trembler au seul bruit de son nom, non-seulement les Saxons définitivement soumis, mais encore les Danois, les Avares, les Esclavons, les Sarrasins d'Espagne et, pour parler plus brièvement, tous les peuples voisins de son immense empire. Sa renommée, parvenue jusqu'aux extrémités du monde, lui

attira même par deux fois des ambassades solennelles du grand souverain mahométan de la race des Abbassides, du calife de Bagdag Haroun-al-Raschid.

Charlemagne conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 28 janvier 814, toute sa vigueur de corps et d'esprit. Comme le soleil, au soir d'un beau jour, inonde encore la terre de flots de lumière, quand il va disparaître sous l'horizon, Charlemagne se serait endormi dans tout l'éclat de sa gloire, si les incursions des Normands qui commençaient, et la faiblesse de caractère de son fils, Louis, que le prédécès de Charles, son aîné, appelait à gouverner l'empire, n'avaient attristé les derniers jours du noble vieillard, en lui faisant prévoir les désastres qui devaient affliger les âges suivants.

Charlemagne a été certainement un des plus grands souverains, et peut être le plus grand souverain des temps modernes. Sa gloire militaire surpasse évidemment celle de Charles-Quint ou de Louis XIV, qui ne durent leurs principaux succès qu'à leurs généraux, tandis que Charlemagne commanda presque toutes ses expéditions en personne. Le prince qui a eu le plus de rapports avec Charlemagne, c'est Napoléon Ier, dont l'empire fut aussi vaste que celui de Charlemagne. Un instant même l'empire de Napoléon Ier fut plus grand, puisqu'il s'étendit un jour de l'embouchure de la Vistule jusqu'à celle du Tage, les frères de Napoléon, dont il avait fait des rois, et les divers princes de la confédération germanique, n'étant alors, à vrai dire, que des satellites du grand astre. Napoléon aussi était, sans doute, plus grand tacticien que Charlemagne ; car rien n'indique que celui-ci ait jamais employé une stratégie aussi savante que celle du héros de notre siècle.

L'avantage pourtant reste à Charlemagne, parce que si Napoléon combattait pour une grande cause, Charlemagne combattait pour une cause plus noble encore. Le premier ne cherchait dans ses guerres qu'à fonder la suprématie de la France, et se préoccupait peu des intérêts des peuples vaincus.

Le second ne cherchait qu'à établir partout la loi du Christ ; et vis-à-vis des peuples définitivement soumis, le sceptre si redoutable de ce conquérant missionnaire, devenait ce qu'il était vis-à-vis de ses premiers sujets, c'est-à-dire une houlette de pasteurs. Pour exprimer cette différence plus brièvement, nous dirons que Napoléon I[er] était le représentant passionné d'un intérêt ; Charlemagne, le représentant impassible d'une idée. Aussi le nom de Charlemagne brillerait-il d'un éclat incomparable, si la chasteté, vertu si difficile, il est vrai, chez les souverains, avait égalé dans cet homme extraordinaire les qualités qui font les grands capitaines et les grands princes.

XV.

CHOIX D'UNE IMPÉRATRICE A CONSTANTINOPLE.

An 830.

L'HISTOIRE de l'empire d'Orient, à partir de Justinien, est une histoire bien triste pour l'humanité, car elle prouve que lorsque les hommes perdent leur dignité morale, les arts de la civilisation ne font que favoriser les raffinements de la barbarie. Les révolutions de palais se succédaient à Constantinople avec une fréquence déplorable ; et le sort le plus doux que pût espérer alors le souverain détrôné, c'était d'avoir les yeux crevés.

De temps en temps, cependant, la Providence ménageait aux Grecs du Bas-Empire des spectacles plus consolants.

L'un des plus beaux que ce peuple eût pu voir depuis le triomphe de Bélisaire, et l'un des plus intéressants, sans doute, que jamais peuple ait contemplés, fut celui que l'empereur Théophile, fils et successeur de Michel-le-Bègue, donna à ses sujets au commencement de son règne. Les Grecs crurent alors sans doute être revenus aux jours d'Assuérus et d'Esther,

quand le monarque Assyrien fit comparaître, à Suse, les beautés les plus accomplies de ses vastes états, pour choisir parmi elles celle qu'il honorerait du diadème.

Théophile, aussitôt après la mort de son père Michel, annonça, en effet, à ses sujets, qu'il entendait choisir pour épouse celle de toutes les filles nobles de son empire qui lui semblerait la plus belle.

L'empire d'Orient était loin, sans doute, d'avoir alors l'étendue qu'il avait au temps de Justinien. Les Sarrasins en avaient depuis longtemps grandement rétréci les limites, et ils gagnaient encore du terrain de jour en jour. C'est ainsi que quelques années seulement avant l'avènement de Théophile, ils avaient étendu leur domination sur la Sicile, d'où ils menaçaient l'Italie méridionale.

L'empire grec, pourtant, embrassait encore de nombreuses contrées. La Calabre et la Pouille, une partie de la Dalmatie, toute l'ancienne Grèce, et tout l'Archipel, les grandes îles de Crète et de Chypre, toutes les contrées de l'Asie mineure comprises plus tard sous le nom de Romanie, ainsi que la pointe méridionale de la Chersonèse-Taurique, reconnaissaient encore le sceptre de l'empereur de Byzance.

Le nombre des filles nobles qui aspirèrent à la main de l'empereur, dut donc être considérable. Elles s'assemblèrent, disent les historiens Byzantins, dans la grande salle du palais, appelée la salle *des perles*; soit que ce nom appartînt déjà à cette salle, soit qu'il lui fût donné précisément à l'occasion de l'évènement mémorable que nous racontons.

Théophile parut d'abord vouloir fixer son choix sur Icasie, qui joignait aux grâces du visage un esprit orné d'une foule de connaissances; mais la manière apprêtée dont elle répondit à quelques questions du jeune empereur, déplurent au prince, qui trouvant dans Théodora, une beauté non moins admirable, et une modestie plus grande, présenta à celle-ci la pomme d'or, gage de son choix.

C'est à une pomme d'or disputée entre trois déesses, que la mythologie des anciens Grecs avait attribué la première cause des divisions sanglantes entre l'Europe et l'Asie, qui amenèrent la chûte de Troie. La pomme d'or offerte par Théophile à Théodora eut pour le monde des résultats plus heureux.

Malgré la guerre insensée que depuis plus d'un siècle la plupart des empereurs d'Orient avaient faite aux saintes images, l'admiration profonde pour la beauté physique, qui avait dans la Grèce antique guidé le pinceau des Apelle et le ciseau des Praxitèle, ne s'était pas affaiblie chez les Grecs Byzantins. Qu'on juge donc de leur enthousiasme, quand Théodora, sortant de la salle des perles, fut présentée par l'empereur aux acclamations de la foule!

Théophile pourtant ne justifia pas les espérances que ce début de son règne avait fait naître; mais il en fut autrement de la belle Théodora. Elle continua de se montrer digne des grandes destinées aux quelles la Providence l'avait appelée par une voie si extraordinaire, et se fit constamment admirer par sa grandeur d'âme et sa haute piété, surtout après que le ciel l'eût privée de son époux.

Théophile en mourant avait laissé un fils âgé seulement de trois ans. Au lieu de se laisser abattre par une affliction d'ailleurs bien légitime, Théodora, couverte de ses habits de deuil, s'empressa de se rendre dans le sein du Sénat, tenant son enfant par la main; et tous les grands officiers, touchés de cette confiance, s'empressèrent de lui offrir leurs hommages et de lui prêter serment comme régente du jeune prince.

Entre autres traits de magnanimité de cette princesse, l'histoire a conservé la réponse pleine de noblesse qu'elle fit à des envoyés de Bogoris, roi des Bulgares, qui la menaçaient de la guerre pour obtenir d'elle des concessions qu'elle jugeait préjudiciables à l'empire. « Dites à votre maître, dit-elle à ces envoyés, qu'il me trouvera à la tête des légions romaines pour le punir d'attaquer lâchement l'empire, défendu par une femme

et un enfant. Je compte sur le secours du ciel, qui protége les causes justes ; mais quel que soit le sort des armes, il tournera à la honte de votre roi. S'il est vainqueur, osera-t-il se glorifier d'avoir triomphé d'une femme ! et si la fortune couronne les armes romaines, pourra-t-il, sans rougir, entendre dire qu'une femme a vaincu les Bulgares et leur souverain ! »

Bogoris fut si frappé de la dignité de cette réponse, qu'il s'empressa de demander la paix ; et peu de temps après, converti par des missionnaires que Théodora lui avait envoyés, il abandonna le paganisme qu'il professait, pour embrasser la foi chrétienne avec les principaux de sa nation.

Le dévouement de Théodora aux intérêts de l'empire ne l'empêchait pas, en effet, d'être encore plus dévouée aux intérêts de l'Eglise, à la quelle elle rendit un service presque aussi grand que celui dont la chrétienté fut redevable à Constantin, quand ce grand prince convoqua le concile de Nicée.

Théophile s'était, durant tout son règne, déclaré l'ennemi des saintes images, à l'exemple des empereurs qui l'avaient précédé, et qui depuis Léon l'Isaurien, c'est-à-dire depuis près d'un siècle, avaient presque tous professé cette absurde hérésie et versé des torrents de sang pour la propager.

Dès que Théodora fut devenue veuve, elle s'empressa, par les conseils du saint patriarche de Constantinople, Méthode, de convoquer un concile général, dans lequel l'hérésie des iconoclastes fut solennellement condamnée; et les Grecs établirent à cette occasion une fête particulière appelée *Orthodoxie*, qui se célèbre encore dans leur église.

La fin de la vie de Théodora fut marquée par des revers ; mais la piété de cette princesse ne fit que s'accroître, et après avoir été admirée durant sa jeunesse pour sa rare beauté, durant son règne pour sa sagesse et sa grandeur d'âme, elle mérita d'être invoquée après sa mort comme sainte. Elle est honorée, à ce titre, d'un culte très-insigne dans l'Eglise grecque, et aussi dans l'Eglise moscovite, dont les premiers fonda-

teurs furent d'abord un simple prêtre envoyé par Théodora, puis un évêque envoyé par l'illustre patriarche de Constantinople, saint Ignace.

L'église russe, fille ainsi de l'Eglise grecque, fut entraînée par la suite dans le grand schisme d'Orient; mais des esprits éclairés estiment pourtant que le sacerdoce chrétien s'y est constamment conservé, au moyen d'une succession non interrompue d'évêques valablement ordonnés. S'il en est ainsi, l'efficace des sacrements s'y serait conservée aussi, et il serait consolant de penser qu'une multitude d'âmes simples et droites appartenant à cette église, mais étrangères au schisme par le cœur, pourront se présenter au tribunal du Souverain Juge, purifiées, non pas seulement comme les fidèles de la loi ancienne, par l'énergie de leurs désirs, mais par l'application directe du sang précieux de la Victime adorable, qui, pour elles, n'aura pas coulé en vain.

Que serait-ce donc si cette Eglise, qui compte tant de millions d'âmes, pouvait se rapprocher du tronc commun de la chrétienté, pour y reprendre toute sa sève? Ce serait là non-seulement dans l'ordre religieux, mais encore dans l'ordre politique, un fait immense, dont il serait impossible de calculer la portée.

Les voyages rapprochent les hommes. Au printemps de l'année mil huit cent cinquante-sept, trois jeunes gens s'étaient rencontrés à Rome, aux cérémonies de la semaine sainte. Ces cérémonies finies, ils avaient résolu de continuer ensemble leur voyage d'Italie. Tous trois étaient catholiques; mais l'un était Français, le second, Anglais, le troisième, Russe.

Au commencement de l'été, ils étaient à Naples, et ils dirigèrent un soir leur promenade du côté de Portici. Arrivés à un point d'où la vue s'étendait au loin sur tout le golfe, ils s'assirent, et leur conversation devint bientôt très-animée. Quoiqu'ils fussent dans des lieux remplis de souvenirs classiques, ils ne pensaient pourtant ni aux monuments de Pompéia ou

d'Herculanum ni au tombeau de Virgile, ni bien moins encore aux voluptés de Tibère. Leur conversation roulait sur les croisades. Ils trouvaient grande et belle l'époque où rois et empereurs combattaient sous la même bannière, et quittaient souvent leurs états et des femmes chères à leur cœur, pour aller supporter toute sorte de fatigues dans la Palestine.

Quand leur imagination se fut exaltée à ces grands souvenirs : « Pourquoi, dit l'Anglais, ces temps héroïques ne reviendraient-ils pas ? L'empire Turc ne subsiste que parce que les grandes puissances de l'Europe n'ont pu convenir encore des conditions de son démembrement. Ces conditions pourront peut-être se trouver un jour, et ce jour-là ce sera une belle chose de voir les nations chrétiennes exécuter en quelques campagnes, ce que ne purent accomplir durant plus de deux siècles de luttes acharnées, ni les Richard Cœur-de-Lion, ni les Frédéric Barberousse, ni les saint Louis.

— « A la bonne heure, dit le Français ; mais je crois que ce moment doit être encore éloigné. Les vues miséricordieuses de la Providence semblent aujourd'hui plus particulièrement dirigées vers l'Afrique. La France achève maintenant son établissement dans la partie septentrionale du continent africain ; mais elle ne s'en tiendra pas là, et ses enfants ne seront point contents jusqu'à ce qu'ils aient pénétré au cœur même de ce pays, jusqu'à ce qu'ils aient fait luire le flambeau de la foi chrétienne au milieu de peuples infortunés qui ne l'ont jamais connue, et qui n'en ont même, pour la plupart, jamais entendu parler.

— « Civiliser l'Afrique, dit le Russe, c'est une belle entreprise ; mais je vous convie, moi, à quelque chose de plus grand.

« Il est, à l'extrémité de l'Orient, un empire, le plus ancien et le plus vaste des empires, qui, fier de sa vieille civilisation, repousse avec obstination la nôtre. Il est nécessaire pourtant que notre civilisation, par cela seul qu'elle est plus

avancée, prédomine partout dans le monde, comme, d'après les lois physiques établies par le Créateur, il est nécessaire qu'un corps plus dense exerce une attraction plus grande qu'un corps qui l'est moins.

« Voici donc le plan de mon expédition, que je prétends devoir dépasser la gloire de toutes celles que la terre a pu voir depuis Alexandre-le-Grand ; aussi n'est-ce pas trop des forces réunies de la France, de l'Angleterre et de la Russie pour la tenter. Le lieu de la concentration des plus grandes forces militaires qui aient jamais existé, ce sera le lieu où Napoléon Ier vit commencer ses grands revers ; ce sera Moscou. Les aigles françaises s'y mêleront cette fois aux aigles russes comme au léopard britannique. Toutes les étapes de cette armée auront été préparées par nos soins, dans la Tartarie d'abord, puis dans la Mongolie. Jusqu'ici, les plus grands conquérants qui ont fait trembler le monde, les Gengis Kan, les Tamerlan, et bien d'autres, se sont presque toujours avancés de l'Orient vers l'Occident ; je veux que les grands plateaux de l'Asie du Nord voient maintenant un spectacle tout contraire, et tandis que les forces navales de nos trois nations se seront avancées dans la mer Jaune, et bombarderont la capitale du Céleste-Empire, je veux que l'empereur de la Chine comprenne que son règne a pris fin, en apprenant que l'armée de terre des nations européennes vient de franchir sans coup férir la Grande-Muraille, et qu'il se trouve pris ainsi à revers.

— « Quel beau rêve ! s'écria le Français ; quel magnique sujet d'épopée ! Mais combien de milliers d'obstacles empêcheront à tout jamais de regarder comme possible l'exécution d'un pareil plan !

— « Des milliers d'obstacles ! dit le Russe ; je n'en vois qu'un : c'est que mon bien-aimé souverain n'est pas catholique. Le jour, en effet, où, vaincu par la force de la grâce, le czar, mon maître, reconnaîtrait que les données philosophiques ne s'opposent point à ce que plusieurs soleils puissent

éclairer la terre, mais qu'elles s'opposent absolument à ce qu'il puisse y avoir plus d'un soleil pour le monde des intelligences, s'il reconnaissait en même temps que ce soleil ne peut être qu'à Rome, il lui serait beaucoup plus facile de faire accepter par tous ses fidèles sujets une vérité aussi simple, qu'il ne le fut à Pierre-le-Grand de faire couper leur barbe aux vieux Moscovites. Or, continua-t-il en se tournant vers l'Anglais, quand notre czar sera catholique comme l'empereur des Français, jespère bien que votre gracieuse reine ne prétendra pas avoir plus d'esprit à elle seule que deux empereurs réunis. Elle reconnaîtra alors que c'est une assez grande gloire pour une femme que de gouverner sagement un grand peuple, et qu'il est vraiment par trop ridicule qu'elle ait à juger des articles de foi.

« La grande unité du temps des croisades sera alors rétablie ; et si la France, par ses seules forces, parvient à conquérir toute l'Afrique, nos trois nations réunies pourront, sans doute, conquérir facilement toute l'Asie. C'est alors que se trouvera accomplie à la lettre la grande prophétie que fit le saint patriarche Noé à l'origine des temps : « Les fils de Japhet habiteront les tabernacles de Sem, et Chanaan sera leur esclave.

— « Prions, dit le français, qu'il en soit ainsi. »

Comme il disait ces mots, la lune, qui ne présentait à la terre que le quart de son disque, allait disparaître à l'horizon. Ses derniers rayons rasaient dans un espace immense la cime des flots, qui semblaient autant de ruisseaux d'argent. Une brise assez vive s'était levée, et la mer venait battre avec force le rivage. Les trois jeunes gens se levèrent pensifs, et regagnèrent silencieusement leur demeure, n'écoutant que les mugissements de la mer, dont la grande voix leur semblait annoncer à l'avenir de grandes choses (1).

(1) Les pages qui précèdent avaient été écrites avant la dernière expédition de Chine, qui a été si honorable pour la France et pour l'Angleterre, et qui n'est, à nos yeux, que le prélude d'événements plus importants.

XVI.

ALFRED-LE-GRAND FONDE LA BIBLIOTHÈQUE D'OXFORD.

An 880.

Le plus grand homme du moyen-âge, après Charlemagne, c'est sans contredit, Alfred-le-Grand; et peut-être que la gloire d'Alfred eût égalé celle du roi Franc, si les armes victorieuses du premier n'avaient dû s'arrêter devant la grande barrière de l'Océan.

L'imagination la plus riche ne saurait rien inventer de plus romanesque que l'existence d'Alfred dans ses premières années.

Depuis que l'Angleterre avait été abandonnée par les Romains, elle fut longtemps divisée en sept états indépendants, désignés, par ce motif, dans l'histoire, sous le nom d'*Heptarchie.*

En l'année 827, Egbert qui, dans l'origine, n'avait régné que sur l'un de ces états, réunit sur sa tête les sept couronnes. C'est lui qui donna à toutes les contrées qu'il gouvernait le

nom commun d'Angleterre, qu'elles n'ont pas cessé de porter depuis.

Le règne d'Egbert fut glorieux, mais celui de son petit-fils, Alfred, devait être plus glorieux encore.

Il ne paraissait, d'abord, guère probable qu'Alfred dût régner sur l'Angleterre.

Le fils et le successeur d'Egbert, Ethelwolf, laissa, en effet, à sa mort quatre fils, et Alfred n'était que le quatrième.

Les trois frères d'Alfred régnèrent avant lui; mais quoique l'histoire ait signalé l'un d'entre eux, Ethelbert, comme un prince plein de bravoure, les Danois étaient parvenus de son temps à conquérir la plus grande partie de l'Angleterre.

Alfred n'avait que vingt-deux ans, quand il succéda au dernier de ses frères, en l'année 871.

Le royaume d'Angleterre paraissait alors sur le penchant de sa ruine. Les Danois, qui étaient païens, portaient partout la terreur et la mort.

Alfred rassembla une armée avec laquelle il espérait vaincre ces hommes féroces; mais la fortune trahit son courage, et son armée fut si complètement défaite, qu'Alfred resté presque seul dut déposer les marques de la dignité royale pour revêtir l'habit d'un paysan, et pendant plusieurs mois il servit un vacher comme simple valet.

Alfred ayant ensuite rencontré quelques-uns de ses anciens serviteurs, se retira avec eux dans une petite île, d'où il tombait de temps en temps sur quelques partis ennemis qui marchaient isolés. Quand sa petite troupe se fut aguerrie dans ces combats fréquents, il quitta son îlot et revint sur le sol anglais, où un grand nombre de ses anciens sujets ne tarda pas à le rejoindre.

La défaite complète qu'Alfred avait essuyée au début de son règne, le faisait hésiter à livrer une nouvelle bataille. Pour mieux juger les forces ennemies, il reprit donc le costume de berger, et muni d'une harpe, dont sa main exercée

dès son jeune âge à la musique savait tirer de doux accords, il s'introduisit comme musicien dans le camp des Danois, et put juger par lui-même que ces barbares étaient loin de s'attendre à une attaque. Alfred rejoint alors les siens, fond à l'improviste sur les Danois, et remporte à son tour sur eux une victoire si complète que tous ceux qui ne furent pas exterminés durent reconnaître son autorité, et embrassèrent bientôt après le christianisme.

Alfred ne songea plus désormais qu'à faire le bonheur de ses sujets par un sage gouvernement. Autant il avait montré d'ardeur pour la guerre tant qu'il avait eu à lutter contre les Danois, autant il montra d'amour pour les arts de la paix dès qu'il eut ressaisi le sceptre.

Le temps de ce sage monarque était distribué de la manière la plus réglée. On ne connaissait pas alors les horloges. Les historiens de Charlemagne signalent comme une merveille, l'horloge dont le calife de Bagdad Haroun-al-Raschid fit don à l'empereur Franc ; mais il ne paraît pas que les ouvriers de ce temps eussent su imiter ce modèle.

Alfred n'usait pas non plus de sablier ni de clepsidre, comme les anciens ; mais il réglait son temps au moyen de cierges parfaitement égaux, disposés de manière à brûler chacun quatre heures. Un tiers des vingt-quatre heures était consacré par le roi aux affaires, un tiers aux études, et un tiers seulement au sommeil, aux repas et aux exercices du corps.

L'on n'est pas surpris qu'au moyen de cette distribution qui, en restreignant à quelques heures la durée du sommeil et des repas, laissait à l'étude autant de temps qu'aux soins du gouvernement, Alfred fût devenu en peu d'années l'homme le plus instruit de son époque. La liste des ouvrages qu'il composa ou qu'il traduisit est fort longue. Elle comprend notamment un recueil de chroniques, la collection des lois des Saxons occidentaux, et quantité de traductions, notamment des psaumes, de l'histoire d'Orose, de celle du vénérable Bède, des prin-

cipaux ouvrages du pape saint Grégoire-le-Grand, et du livre *de la Consolation* de Boèce.

En puisant son instruction à de pareilles sources, le roi Alfred ne pouvait que se pénétrer de plus en plus des grands devoirs que Dieu impose aux souverains. Il remplit, en effet, ces devoirs si étendus et si difficiles avec la plus exacte fidélité, et un écrivain anglais qui, dans le cours du dix-septième siècle, écrivit la vie de ce grand monarque, Henri Spelman, put justement s'écrier dans son livre : « O Alfred, la merveille et l'étonnement de tous les siècles ! Si l'on envisage ta religion et ta piété, on est porté à croire que tu as toujours vécu dans un cloître ; si l'on pense à tes exploits guerriers, il semble que tu n'as dû jamais quitter les camps ; si l'on se rappelle ton savoir et tes écrits, on se demande ce qu'eût pu faire de plus un homme qui aurait passé toute sa vie dans un collége ; si l'on remarque enfin la sagesse de ton gouvernement et des lois que tu as publiées, ces grands objets sembleraient avoir dû occuper tous tes instants ! »

Alfred-le-Grand mourut en l'an 900.

Le plus grand acte de ce grand prince, à notre jugement, ce ne fut pas d'avoir vaincu les Danois, car, outre que ce peuple ressaisit après sa mort tout ce qu'Alfred lui avait fait perdre, un siècle et demi plus tard la conquête des Normans effaça jusqu'aux derniers vestiges de la domination saxonne ; son principal titre de gloire, ce fut d'avoir établi en Angleterre un grand foyer intellectuel que la conquête normande ne put éteindre.

Au temps d'Alfred, les manuscrits étaient extrêmement rares, et les lettres menaçaient de s'éteindre totalement, parce que les monuments qui en restaient, disséminés en des lieux fort distants les uns des autres, étaient inaccessibles à la plupart des hommes studieux.

Alfred-le-Grand rendit donc un service immense non-seulement à l'Angleterre, mais au monde entier, quand il fit venir

à grands frais de Rome et des autres villes lettrées du continent, un grand nombre de manuscrits précieux, dont il composa, vers l'année 880, la bibliothèque d'Oxford. Oxford devint dès-lors, en Angleterre, le principal centre des études; et quand trois siècles plus tard les universités commencèrent à se fonder, Oxford fut la première université anglaise, et sa fondation suivit de près celle des universités de Bologne et de Paris.

Entreprendre d'énumérer tous les hommes éminents qui sont sortis, depuis, de l'université d'Oxford, ce serait vouloir présenter le tableau des principales célébrités qui ont illustré l'Angleterre.

Le mouvement scientifique parti jadis de cette université célèbre se continue avec éclat encore aujourd'hui, et semble annoncer la chûte prochaine de l'hérésie déplorable amenée, au seizième siècle, par les mœurs dissolues d'Henri VIII.

Il y a quelques années, des docteurs loyaux et désintéressés de l'université d'Oxford ont voulu remonter, pour leurs études religieuses, aux sources antiques, aux sources réunies par les soins d'Alfred-le-Grand. Il leur est arrivé ce qui arrive aux géologues, qui, en creusant dans les entrailles de la terre, retrouvent à chaque couche des marques irrécusables des évènements cosmogoniques racontés par Moïse. Il leur est arrivé ce que saint Stanislas Kostka annonçait à l'hôte luthérien, chez lequel il logeait à Vienne, quand celui-ci ayant demandé au noble jeune homme grièvement malade, s'il ne regrettait pas d'être enterré parmi des Luthériens, il en reçut cette admirable réponse : « Creusez un pied de plus, vous retrouverez les miens. »

En creusant aussi un pied de plus dans le passé, en remontant aux temps où l'hérésie d'Henri VIII n'avait pas encore répandu sa bave contre le catholicisme, et en consultant les documents recueillis, dès le neuvième siècle, par le roi Alfred, les docteurs d'Oxford dont nous parlons, ont constaté avec

admiration que l'Eglise catholique était bien encore aujourd'hui, ce qu'elle était au temps de saint Thomas de Cantorbery, au temps d'Alfred-le-Grand, au temps de saint Augustin d'Angleterre, c'est-à-dire de proche en proche, ce qu'elle était à l'origine du christianisme. Ils ont reconnu que cette Eglise était toujours demeurée sans tache ; et dès que leurs préventions ont été dissipées, elle ne leur a paru que plus belle, comme le soleil paraît plus beau quand un coup de vent vient à chasser l'épais brouillard qui en cachait le disque majestueux.

Fils d'Alfred, puisse ce mouvement se propager de plus en plus parmi vous ! Le monde entier y est intéressé, puisque vous disputez la suprématie à la France dans tous les genres de gloire.

Vos qualités et votre génie diffèrent à tous égards des nôtres, je le sais ; mais ils ne laissent point pour cela de balancer nos qualités et notre génie.

Si nous avons plus d'intrépidité, vous avez plus d'énergie.

Notre esprit a peut-être plus d'étendue, et saisit mieux l'ensemble d'un sujet ; mais le vôtre, en approfondissant davantage, rend d'ordinaire avec plus de fidélité les détails.

Les gloires militaires et navales de nos deux nations brillent également d'un éclat incomparable ; mais tandis que dans l'ensemble notre gloire militaire dépasse la vôtre, pour la gloire navale c'est vous qui l'emportez.

Nos gloires intellectuelles s'équilibrent aussi.

Vous avez eu peut-être de plus grands physiciens ; nous avons eu de plus grands chimistes.

Nous avons plus de goût pour les beaux-arts, mais vous excellez dans les arts utiles.

La tribune politique compte chez vous de plus grands noms ; chez nous, c'est la tribune sacrée.

Vos poètes réussissent peut-être mieux dans la description des grandes scènes de la nature ; les nôtres pénètrent plus avant

dans les profondeurs de l'âme. Tandis que Shakespeare et Milton présentent à votre esprit des beautés fortes comme les sites sauvages de votre Calédonie, Racine et Fénelon offrent à notre cœur des scènes plus touchantes que les sites les plus doux de la Thessalie ou de la Sicile.

Avec Swith ou Sterne, vous avez plus que nous de cet esprit caustique que vous appelez *humour*; avec Molière et Lafontaine, nous avons, nous, un esprit plus délicat et plus enjoué.

Mais ces innombrables diversités ne sont point pour moi des motifs pour vous haïr; ce sont, au contraire, des raisons irrésistibles pour vous aimer.

Dieu seul, en effet, dans les profondeurs infinies de son éternité, peut trouver sa suprême félicité dans la contemplation incessante de ses propres attributs. Pour ses chétives créatures, que sa main puissante fait flotter au-dessus du néant, chacune ne reçoit çà et là que quelques parcelles de ses dons; et comme aucune ne peut tirer rien de beau ni rien de bon de son propre fonds, toutes sont portées à aller demander à d'autres créatures quelques parcelles de beauté ou de bonheur.

La beauté en Dieu est ainsi essentiellement une, tandis que dans les créatures elle est nécessairement multiple et consiste principalement dans les contrastes.

La nuit sombre qui disparaît d'un côté du ciel rend plus doux les rayons de l'aurore qui se montre de l'autre côté. Les frimas de l'hiver qui s'éloigne font paraître plus riche la parure du printemps qui arrive. L'azur du ciel fait ressortir la verdure de la terre, comme l'âpreté et l'aridité des montagnes font admirer davantage la féconde végétation des vallées.

Et ce n'est pas seulement l'harmonie du monde physique qui se compose ainsi d'éléments divers; la perpétuité des espèces dépend encore de la même loi.

Voyez dans ce boudoir paisible ces deux sœurs assises

autour d'une table d'ébène, qui font sans cesse passer et repasser leur aiguille rapide à travers un tissu léger. Toutes deux sont grandes et belles, et se ressemblent si fort que l'œil de leur mère peut à peine les distinguer. Elles ont d'ailleurs les mêmes goûts et les mêmes jeux, et jamais la moindre querelle n'est venue troubler la sérénité de leurs jours. Elle s'aiment donc..... et pourtant, quand vient l'heure de la rêverie, l'heure où le corps fatigué par le travail cherche un repos qu'il ne trouve pas encore, ce n'est pas le visage d'une des sœurs qui apparaît à l'autre pour faire battre son cœur.....

Dans une famille étrangère, il est deux frères pareils aussi, mais qu'on dirait issus d'une tout autre race. La voix des jeunes filles est douce comme le chant des fauvettes; celle des jeunes hommes est forte comme le bruit des torrents. Les yeux bleus des unes n'expriment que la langueur; les yeux noirs des autres n'annoncent que la fierté. Les blonds cheveux des jeunes sœurs sont fins comme la soie, et leurs fraîches joues n'ont qu'un duvet plus léger que celui qui tapissse les pétales des fleurs, tandis que les cheveux rudes des jeunes hommes, qui se prolongent au-dessous de leurs tempes pour encadrer ensuite tout leur visage, ressembleraient plutôt aux épines de l'églantier. Ici l'on ne touche que le satin et la dentelle, tandis que là l'on ne s'exerce qu'à manier le fer ou à dompter de fiers coursiers...., et pourtant, quand, aux heures bruyantes du jour, l'aiguille industrieuse de l'une des sœurs vient à s'arrêter tout-à-coup, c'est que sans soulever les rideaux de sa croisée, elle a vu passer l'un des frères, à qui elle va bientôt donner sa main à l'autel, sous ses yeux charmés, comme, lorsque dans le silence des nuits l'autre frère s'agite en sursaut, et étend ses bras qu'il ramène aussitôt sur sa poitrine, c'est qu'au milieu d'un doux songe, l'autre sœur dont il doit incessamment devenir l'époux lui est apparue.

C'est pour cela, fils d'Alfred ou fils de Raoul, que mon âme éprouve les plus vives sympathies pour les vôtres. C'est

en vain qu'un bras de mer nous sépare, en vain que le démon de la guerre a suscité durant plusieurs siècles entre nos deux nations des haines profondes ; moi, je vous aime d'un amour inexprimable.

Je vous aime, parce que je sais distinguer la masse de votre nation de quelques lords orgueilleux et de quelques évêques gorgés d'honneurs et de biens, intéressés les uns et les autres à vous inspirer par toute sorte de mensonges, des préjugés absurdes contre ce qu'ils appellent le papisme.

Je vous aime, parce que vous êtes presque tous des hommes libres et fiers qui ne savez pas aller mendier votre pain à la porte des grands, mais qui vous complaisez à le gagner courageusement à la sueur de vos fronts.

Soumettons-nous donc de concert à cette grande loi du travail que Dieu a imposée à notre nature déchue. Que vos laboureurs changent votre sol en prairies ou qu'ils soutiennent la tige trop frêle du houblon, tandis que les habitants de nos campagnes cultiveront la vigne féconde ou le maïs à la tige altière. Quand vos ouvriers tisseront la riche toison de vos troupeaux ou le duvet délicat que produit le cotonnier, et que transportent sur toutes les mers vos innombrables navires, les nôtres travailleront avec art l'enveloppe plus riche dont le ver à soie fait son tombeau. Nos artistes tiendront la palette, quand les vôtres préfèreront le burin. Mais, à la fin du jour, allons, je vous en supplie, nous agenouiller tous devant les mêmes images ; et quand après six jours d'un dur labeur vient le jour sacré du repos que vous respectez si bien, et qu'un si grand nombre de mes frères, hélas ! respecte si peu, allons, pour réparer nos forces épuisées, recevoir avec empressement le même aliment céleste au pied des mêmes autels.

Nourris dès lors d'une chair divine et mieux instruits de votre dignité, vous comprendrez ce que votre gouvernement, depuis Henri VIII, paraît avoir trop souvent méconnu : c'est que la grandeur de votre île peut reposer sur une autre base

que les malheurs et l'oppression du reste du monde ; et ce jour-là, tous les peuples de l'univers prononceront le nom de l'Angleterre avec autant d'amour que celui de la France, tandis que la plupart, en ce moment, sont obligés de le maudire.

XVII.

BAPTÊME DE ROLLON.

An 912.

Toutes les fois que dans les siècles barbares qui précédèrent le moyen-âge, l'Europe fut sur le point de périr, ce furent quelques gouttes d'eau versées par la main d'un prêtre qui la sauvèrent. Le baptême de Clovis fit de ce fier monarque le défenseur le plus redouté de l'Eglise ; celui de Witikind hâta la civilisation de l'Allemagne ; celui de Rollon empêcha les dernières lueurs de la civilisation de s'éteindre.

Comment l'histoire pourrait-elle, en effet, jamais représenter sous des couleurs assez tristes, les maux incroyables que les Normands causèrent à l'Europe, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à la conversion de Rollon, c'est-à-dire durant un siècle entier !

Les premiers barbares qui envahirent l'empire Romain sortaient de l'intérieur des terres de l'Europe ou de l'Asie. Ils ne se transportaient d'un lieu à un autre, qu'en laissant sur la terre l'empreinte de leurs pas ou des pas de leurs coursiers. La

mer et les fleuves protégeaient ainsi les peuples civilisés contre leurs ravages. C'est à cette circonstance que la petite île de Lérins dut l'honneur d'être, durant plusieurs siècles, la lumière de la chrétienté ; à cette circonstance aussi que Venise dut l'origine de sa puissance et de sa splendeur. Il était ainsi quelques retraites privilégiées, où les monuments des lettres et les chefs-d'œuvre des arts pouvaient échapper aux dévastations des barbares.

Mais comment les peuples auraient-ils pu se garantir des incursions des Normands ? Les îles comme les continents ne pouvaient offrir aucun refuge contre les dévastations de ces hommes intrépides, qui, bravant sur de frêles canots les tempêtes de l'Océan, remontaient ensuite le cours de tous les fleuves, et des plus modestes rivières, sur des barques si légères qu'ils les chargeaient au besoin sur leur dos pour les transporter plus loin, quand dans les cours d'eau qu'ils remontaient, ils rencontraient des bas-fonds ou des courants trop rapides.

Il eût fallu, pour contenir ces pirates audacieux, une succession d'hommes de la trempe de Charlemagne ; mais Dieu n'accorde au monde des héros qu'à de grands intervalles, et les premiers successeurs de Charlemagne, loin d'être des héros, étaient à peine des hommes vulgaires. Que pouvaient contre les Normands un Louis Ier, dont l'histoire a voulu flétrir la faiblesse en lui infligeant le nom de *Débonnaire*, un Charles-le-Chauve, qui croyait pouvoir remplacer le courage par l'astuce, un Charles-le-Gros, qui finit par être si méprisé du monde entier qu'il mourut, dit-on, de misère, dans une petite île du Rhin près de Schaffouse !

Pour trouver de dignes successeurs de Charlemagne, il faut arriver jusqu'à Henri l'Oiseleur ou à Othon-le-Grand, c'est-à-dire à des temps postérieurs au baptême de Rollon.

Jamais les fils de la Scandinavie n'avaient eu de chef plus courageux que Rollon ; jamais ils n'en avaient eu d'aussi habile. Les chefs normands qui précédèrent Rollon savaient tout

détruire, mais il ne savaient rien garder. Rollon aspirait à des conquêtes stables, et il avait fixé à Rouen le centre de sa domination, retirant, pour ainsi parler, les Normands de leurs canots pour leur faire prendre racine sur le sol. L'ancien empire des Francs paraissait donc menacé par Rollon, non pas seulement de désastres passagers comme ceux qu'avaient causés depuis un siècle ses devanciers, mais d'une ruine totale, si un homme courageux n'avait rattaché ce chef païen à la grande cause du christianisme. Cet homme courageux, ce fut l'évêque de Rouen, Francon.

Francon avait une âme trempée comme celles de saint Loup d'Auxerre, et de Léon-le-Grand. Au moment où Raoul projetait d'envahir la France entière, et d'arracher le sceptre aux faibles mains de Charles-le-Simple, Francon l'aborde, et lui dit : « Grand capitaine, veux-tu faire la guerre jusqu'à la mort, ou te crois-tu immortel ? Es-tu donc un Dieu et non pas un homme formé de terre, et qui doit revenir poussière comme tous les autres ? Tu n'envisages qu'une gloire qui fuit comme l'ombre ; pense plutôt à ce que tu deviendras et à Celui qui te jugera. Si tu meurs comme tu as vécu jusqu'ici, en faisant le malheur des serviteurs de Dieu, dont tu dévastes partout les terres et renverses les asiles, tu n'auras d'autre partage que les flammes éternelles. Si au contraire tu abjures tes erreurs, et les fureurs du paganisme, tu jouiras des douceurs de la paix en ce monde et en l'autre. Le roi Charles t'y invite en te donnant toute la terre maritime qu'Hasting et toi avez ravagée, et pour gage de son amitié, il t'offre encore sa fille Gisèle en mariage. »

Francon était autorisé par Charles-le-Simple à faire ces propositions à Raoul, qui les trouva belles et promit de les exécuter loyalement en embrassant le christianisme. Il tint parole, en effet, et la ville de Rouen vit, en l'année 912, un spectacle qui comblait tous les cœurs chrétiens de joie et d'espérance. Le chef des païens barbares qui, durant un siècle tout entier,

avaient détruit un nombre infini de monastères, pillé tout autant d'églises, massacré des multitudes d'innocents, et commis en mille lieux sur des femmes chrétiennes toute sorte d'outrages, embrassait lui-même la loi du Dieu de paix et d'amour.

Il fallait à un pareil néophyte un parrain digne de sa puissance. Ce parrain fut Robert, duc de France, fils de Robert-le-Fort, et dont le petit-fils sous le nom de Hugues-Capet devait devenir pour les Francs le chef d'une troisième race de rois. La Normandie, c'est le nom qu'on donna dès-lors au nouvel état fondé par Raoul, devint ainsi comme la fille adoptive de la France ; et la gloire de la fille devait bientôt égaler celle de la mère, car dès avant la fin du siècle suivant, les Normands avaient conquis l'Angleterre, la Calabre, la Pouille, la Sicile, et devenaient dans ces derniers pays le boulevard de la chrétienté contre les Sarrasins.

Après la conversion des Normands, un autre peuple païen devait pourtant encore ravager toute l'Europe dans le cours du dixième siècle ; c'était les Hongrois, dont les mœurs étaient aussi féroces que celles des Huns du temps d'Attila.

Le besoin de se protéger contre des bandes d'hommes armés qui parcouraient alors l'Europe en tout sens, portant partout la désolation et la mort, changea complètement l'aspect de la France et de quelques contrées voisines. C'est alors, en effet, qu'on vit s'élever sur des pics presque inaccessibles, une multitude de châteaux forts, dont les donjons abandonnés ne servent plus aujourd'hui qu'à donner au paysage ces teintes mélancoliques sans lesquelles aucun spectacle de la nature ne saurait être parfaitement beau.

A la fin du dernier siècle, ces donjons, déjà bien délaissés, appelèrent souvent le marteau des démolisseurs. Les fanatiques de ce temps avaient pris pour devise : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières*. Ils oubliaient que les chaumières ne furent, durant plusieurs siècles, protégées que par

les châteaux, au pied desquels elles allaient s'abriter, comme certaines espèces de colombes vont cacher leur nid dans les fentes des rochers.

Il est vrai qu'alors la plupart des seigneurs avaient oublié, de leur côté, ce qu'ils devaient aux chaumières. Plusieurs allaient s'avilir dans les cours des souverains, en employant toute leur existence à de basses ou criminelles intrigues. Ceux qui restaient sur leurs terres, et c'était le très-petit nombre, au lieu d'édifier leurs sujets par de bons exemples, ne faisaient souvent que les scandaliser. On ne les voyait plus rechercher à l'église le banquet mystique auquel riches et pauvres sont également conviés, et leurs loisirs n'étaient souvent employés qu'à lire des ouvrages immoraux ou impies, qui les rendaient eux-mêmes libertins et athées. Il y eut toujours, sans doute, dans les tendances qu'on vient de signaler des exceptions honorables, et d'autant plus honorables qu'elles étaient plus rares; mais l'homme impartial qui voit les choses dans leur ensemble, est pourtant obligé de reconnaître que si à la fin du siècle dernier, les infortunes de la noblesse française furent grandes, ces infortunes furent méritées.

XVIII.

ÉLECTION D'UN ABBÉ DE CLUNY.

An 942.

Il fait nuit, bien nuit. Aucune étoile ne brille au firmament. Dans cette nuit profonde, on n'entend par intervalles que le cliquetis confus de lances qui s'entre-choquent, que les cris étouffés d'infortunés qui gémissent. L'amour, qui ne saurait mourir, vit encore dans l'intérieur des temples, il vit dans la chaumière des pauvres, il vit aussi dans une des salles des châteaux forts; mais il y vit timide et silencieux. Au dehors, pas un seul bruit de fête, pas un cri de joie. Les derniers poètes ont, depuis longtemps, disparu. Nous sommes au milieu du dixième siècle.

Dans la cité antique où la Saône mêle ses eaux au Rhône impétueux, dans cette ville à qui la Providence a commandé d'être industrieuse et commerçante, il nous semble avoir entendu le dialogue que nous allons raconter.

L'un des interlocuteurs est un jeune homme au teint pâle mais au regard ardent. A une époque où l'on ne rencontre

guère que des serfs et des seigneurs, il n'est pourtant ni seigneur ni serf. Le négoce a enrichi ses pères. Il appartient à cette classe qui alors ne fait que poindre, et que, quelques siècles plus tard, on doit appeler, en France, le *Tiers-Etat*.

L'autre interlocuteur est un moine aux cheveux blancs, mais en qui rien n'annonce encore le déclin de l'intelligence. Son origine est inconnue, et le jeune homme qui l'a accueilli dans sa demeure n'oserait la lui demander.

Le jeune homme commence ainsi :

« O mon père, vous qui savez tout ce que les hommes d'aujourd'hui peuvent savoir, daignez instruire mon ignorance. J'ai ouï dire, et j'ai peine à le comprendre, qu'il y a eu autrefois des peuples chez qui tous les hommes étaient égaux, où l'on ne voyait par conséquent ni suzerains ni vassaux. J'ai ouï dire qu'il y a eu, au sein de ces peuples, des hommes dont la parole était plus puissante que la lance des chevaliers, d'autres qui chantaient d'une manière plus suave que le rossignol ne chante au printemps. Ces hommes extraordinaires dont j'ai retenu seulement quelques noms, Cicéron, Virgile, Homère, Démosthène, ont-ils, en effet, existé ? Et s'ils ont vécu, quel est, sur la terre, le lieu privilégié qui a entendu leurs voix et leurs chants ?

— « Oui, mon fils, ces hommes ont existé. Si tu descendais le Rhône, tu le sais, tu arriverais bientôt à la mer. Un nautonnier d'Arles ou d'Aigues-Mortes pourrait ensuite t'amener en quelques jours jusqu'à l'embouchure du Tibre. Tu remonterais ce fleuve, et tu ne tarderais pas à rencontrer la ville éternelle où demeure le successeur de saint Pierre. C'est dans cette ville même, c'est à Rome, qu'il y a mille ans environ, Cicéron parlait, Virgile chantait.

« Pour trouver les lieux où parla Démosthène, où chanta Homère, au lieu de remonter le Tibre, tu serais obligé d'aller beaucoup plus loin, de naviguer longtemps, bien longtemps. Tu arriverais enfin à une ville, autrefois populeuse, qui n'est

point, comme Rome, engagée dans l'intérieur des terres, mais qui se mire au bord d'une mer resplendissante. C'est là que Démosthène arrêta longtemps, par la seule force de sa parole, les armées du père d'un grand conquérant que tu as, sans doute aussi, entendu nommer, du père d'Alexandre. Quant à Homère, il avait chanté aussi peut-être dans les mêmes lieux ; mais ses premiers chants avaient charmé les mortels dans un pays qui n'est pas éloigné du tombeau du Christ, et qu'on nomme l'Asie Mineure. On ignore toutefois le lieu précis où naquit ce prince des poètes, un des plus grands bienfaiteurs des hommes, puisque ses vers admirables leur faisaient oublier leurs fatigues et apaisaient leurs douleurs.

— « Mon père, le voyage, je le vois, sera long. Mais si les échos de ces lieux célèbres redisent encore les chants harmonieux dont vous me parlez, je prétends aller les visiter.

— « Mon fils, tu ferais un voyage inutile. Une grande partie de l'Asie Mineure est aujourd'hui occupée par les Sarrasins. Au lieu des chants d'Homère, on n'y entend plus que des gémissements. Athènes vit encore, mais elle a perdu toute sa splendeur. Les Sarrasins, d'ailleurs, naviguent presque seuls dans une partie des mers que tu serais obligé de traverser, et tu courrais grand risque de tomber entre leurs mains, et de devenir leur esclave.

— « Ainsi donc, mon père, il ne reste plus pour nous de ces hommes si extraordinaires, qu'un vain souvenir, mêlé d'immenses regrets?

— « Tu te trompes. Sans aller bien loin, tu pourras, si tu le désires ardemment, entendre encore les accents de leur voix ; mais c'est à la condition que tu feras à Dieu une promesse.

— « Laquelle donc? Daignez l'expliquer.

— « C'est que tu feras vœu d'être moine. Je n'exige pas de ta part d'autre promesse, pour te conduire dans un lieu où tu

trouveras réunis tous les trésors de la sagesse, de l'éloquence et de la poésie antiques.

— « Ah ! mon père, y songez-vous ? Comment pourrais-je faire le vœu dont vous me parlez, comment surtout pourrais-je l'observer, quand je sens circuler dans mes veines non point du sang, mais du feu !

— « Jeune homme, descends au fond de ton cœur ; écoute bien si Dieu t'appelle ; si Dieu t'appelle, tu le pourras. Je te conduirai aussitôt, non point dans une forêt de chênes, mais dans une forêt de pierres. Au fond de cette forêt, au lieu d'une grotte moussue, et d'une fontaine d'eau limpide, tu rencontreras un autel. Cet autel repose sur quelque chose de plus sacré que les ossements de nos pères suivant la nature ; il repose sur les ossements des martyrs, nos pères selon la foi. Au-dessus de l'autel est une fournaise d'amour. Toute âme bien disposée qui en approche est aussitôt délivrée de tout ce qu'elle avait de terrestre, de charnel, d'impur. Autour de la fournaise est une table mystérieuse où la charité divine ne distingue plus de sexes, où toutes les âmes chastes sont également des épouses qui reçoivent d'ineffables embrassements. La jeune vierge y goûte des plaisirs mille fois plus doux que ceux de l'hymen, sans ressentir aucune des douleurs de la maternité. Le jeune homme y savoure les mêmes joies, sans éprouver aucune des amertumes de la vie.

— « Ah ! mon père, c'est assez ; je vous comprends. A quinze ans, je ressentis ce que vous venez de dire, et je ne m'explique pas comment j'avais pu l'oublier. Maintenant, je ne veux plus m'exposer à l'oublier encore. Marchons, je vous suis. »

Les deux interlocuteurs se levèrent alors, et bientôt après on eût pu les voir suivre la rive gauche de la Saône dans le sens opposé à son cours. Chemin faisant, le moine faisait connaître à son jeune adepte les noms des monastères qui avaient rendu les plus grands services à l'humanité, en conservant

soigneusement le flambeau presque éteint des sciences et des lettres, et le flambeau, bien plus précieux encore, de la foi et de la piété.

Il raconta d'abord la vie des plus illustres moines de Lérins; puis la fondation du Mont-Cassin par saint Benoît, le patriarche des moines de l'Occident; celle de Luxeuil et de Bobbio, par saint Colomban; celle de Fontenelle par saint Vandrille; celle de Jumièges par saint Philbert; enfin celle de Corbie qui avait fourni récemment et qui fournissait encore à l'Eglise une foule de pieux et de savants personnages, saint Anschaire, l'apôtre du Nord, Radbert, Ratramne, et d'autres encore.

Le moine n'avait pas achevé l'histoire qu'il avait entreprise, que les deux voyageurs arrivèrent à un village, situé quatre ou cinq lieues au-delà d'une ancienne cité qui, au temps des Gaulois, faisait partie de la république des Eduens, et qu'on commençait alors à appeler du nom de Mâcon.

Auprès de ce village s'élevait un grand monastère, qui paraissait de construction récente. « C'est ici, dit le moine, arrivant à la porte du monastère, qu'est le terme de notre voyage. C'est ici, jeune homme, que tu trouveras tous les trésors que je t'ai promis, et que tu goûteras, si tu réponds à la grâce qui t'appelle, la paix et le bonheur. »

Le jeune homme serra alors fortement la main de son conducteur en versant des larmes d'espérance et de joie, et ils franchirent ensemble le seuil du monastère, dont la porte se referma aussitôt sur eux.

Ce monastère était celui de Cluny, qui avait été fondé trente ans environ auparavant par Guilhaume I[er], duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne. Cette fondation avait eu lieu en l'année 910.

Le monastère avait été placé d'abord sous la direction d'un gentilhomme Bourguignon, du nom de Bernon, qui l'avait gouverné jusqu'en l'année 927.

Après la mort de Bernon, le gouvernement du monastèr

fut confié à Odon, fils d'un seigneur de grande qualité, nommé Abbon. Cluny devint dès-lors célèbre dans toute la chrétienté, par la régularité qui s'y observait et la sainteté de ses habitants. La règle de saint Benoît y était gardée dans toute sa pureté, et un très-grand nombre de monastères de différents pays se soumirent volontairement à la juridiction de Cluny, qui forma bientôt la congrégation la plus florissante et la plus pieuse, en même temps que la plus savante, de la chrétienté.

Le saint abbé Odon, en particulier, était un homme si habile en toute sorte de connaissances, qu'on vit successivement plusieurs papes et un grand nombre de princes le charger de diverses négociations importantes, où sa prudence et sa piété lui assurèrent presque toujours un heureux succès.

Odon mourut le 18 novembre 942, et au temps auquel se réfère notre récit, il s'agissait de nommer son successeur.

Le choix de ce successeur intéressait la chrétienté tout entière. Dans ces temps malheureux, en effet, le clergé séculier, privé par les dévastations successives des Normands et des Hongrois de tous moyens d'instruction, était généralement plongé dans une ignorance profonde. D'un autre côté, plusieurs souverains pontifes avaient donné récemment à l'Eglise de tristes exemples. La puissance morale des religieux de Cluny n'en devenait que plus grande, parce que les peuples, tout en fléchissant le genou devant les puissances matérielles qu'ils redoutent, n'accordent jamais en réalité leur admiration qu'à deux choses, à la science et à la sainteté.

C'était donc une grande affaire que l'élection du successeur de saint Odon; et tous les monastères soumis à la juridiction de Cluny, envoyaient des députés au chef-lieu de l'ordre pour concourir à cette élection.

Le choix des religieux tomba sur Aimard. L'histoire ne dit pas qu'il fût, comme saint Odon, d'une naissance illustre ; mais elle dit qu'il posséda au plus haut degré, le talent rare de se faire aimer avec tendresse, tout en se faisant obéir avec

rigueur. Cluny grandit donc encore sous son sage gouvernement, et quand les ministres de l'Evangile, pour relever le courage des chrétiens accablés alors de toute sorte de calamités temporelles, leur parlaient de la paix bienheureuse des habitants de la Jérusalem céleste, les chrétiens, pour se faire une idée de cette paix, se représentaient naturellement les religieux de quelque monastère de Cluny apparaissant isolément un instant au fond des longues arcades de leur cloître pour disparaître aussitôt, ou restant au contraire prosternés tous ensemble, durant des heures entières, devant la majesté du Seigneur, sur les dalles luisantes de leur temple.

Il paraît qu'Aimard ne conserva que six ans la direction temporelle de sa nombreuse congrégation. Au bout de ce temps, Dieu l'ayant privé de la vue, il crut devoir quitter la crosse abbatiale, qu'il plaça entre les mains de son disciple Maïeul. Mais, comme sa cécité, qui le laissait plongé dans une méditation continuelle, ne faisait que le rapprocher davantage de la condition des anges, il n'avait pu, en quittant les insignes visibles de son autorité, se dépouiller de l'ascendant que lui donnaient sur les âmes sa prudence et ses vertus. Les historiens de sa vie en ont conservé une preuve touchante et naïve, aussi honorable, du reste, pour le disciple que pour le maître.

A la suite d'une maladie qui le retenait encore à l'infirmerie du monastère, le saint aveugle demanda un jour au célerier quelque laitage. Le célerier refuse, disant brusquement qu'il ne peut obéir à tant d'abbés à la fois. Le vieillard, sensible à ce refus, et craignant que Maïeul n'y eût pas été étranger, se fait conduire au chapitre, et là, en présence de tous les religieux, il dit à Maïeul : « Frère Maïeul, je ne vous ai pas établi au-dessus de moi pour me persécuter, mais je vous ai choisi afin que vous compatissiez, comme un fils, aux infirmités de votre père. Répondez-moi : Etes-vous mon religieux ? » Maïeul répond avec émotion : « Je le suis autant que je l'ai jamais été. » — « Eh bien, réplique Aimard, si vous l'êtes

en effet, quittez la place que je vous ai cédée, et reprenez la vôtre. » Maïeul obéit sur-le-champ sans proférer une parole. Aimard, guidé alors par deux religieux, reprend sa place d'abbé, fait appeler devant lui le célerier, lui adresse une sévère réprimande sur sa conduite envers les malades, lui impose une pénitence, et descend aussitôt après de la stalle en priant Maïeul d'y remonter.

Maïeul, en effet, se montra toujours digne d'Aimard, comme Aimard s'était toujours montré digne d'Odon. Plus savant qu'aucun de ses prédécesseurs, il était comme eux entouré des respects de tous les princes de son siècle, et l'empereur Othon-le-Grand, en particulier, avait tant de considération pour lui, qu'il le pria d'accepter l'inspection générale de tous les monastères de ses états. La veuve d'Othon-le-Grand, l'impératrice Adelaïde, et son fils, Othon II, conservèrent pour Maïeul la même admiration et la même confiance. Ils voulaient, l'un et l'autre, l'élever sur la chaire de saint Pierre; mais ils ne purent triompher de sa résistance, et comme ils le pressaient de se rendre, il fit à leurs envoyés cette humble réponse : « Je ne reconnais pas en moi les qualités requises pour une si haute dignité; nous sommes d'ailleurs, les Romains et moi, autant éloignés de mœurs que de pays. »

Le sceptre abbatial de Cluny passait ainsi successivement dans des mains de plus en plus dignes de le porter. De saint Maïeul il se transmit ensuite à saint Odilon, de celui-ci à saint Hugues, et de saint Hugues à Pierre-le-Vénérable dont les grandes vertus ne furent pas éclipsées par celles de son contemporain saint Bernard.

D'une aussi grande école de science et de piété, il ne pouvait sortir que de pieux personnages et de grands caractères; et c'est, en effet, de Cluny que sortit, outre une multitude innombrable de grands évêques, le plus grand pape du moyen-âge, Grégoire VII.

XIX.

GERBERT A CORDOUE.

An 965.

« **Enfant** de l'Auvergne, où portes-tu tes pas? Jeune et pauvre, tu songes pourtant à franchir les hautes montagnes qui séparent l'Espagne de la France, et tu prétends ensuite pénétrer jusqu'aux contrées qu'habitent les Sarrasins. Mais, pauvre, comment pourras-tu exécuter ce grand voyage? jeune, comment pourras-tu échapper, dans un pays infidèle, aux dangers qui menacent ta jeunesse? Prends-y garde, enfant. L'on dit que les filles des Maures sont belles, et que les murs qui les cachent ne sont pas toujours assez élevés ni assez épais pour préserver d'une passion violente les jeunes téméraires qui ont l'imprudence d'approcher trop de leur demeure. »

Si quelque religieux du monastère de saint Gérauld d'Aurillac avait tenu ce langage au jeune Gerbert, qui fut, dit-on, élevé dans ce monastère par charité, Gerbert aurait pu répondre : « Je ne crains rien ; j'aime la science : avec cet amour,

on peut aisément protéger son cœur ; on peut encore plus aisément gagner son pain. »

En quelle année naquit Gerbert ? Quels étaient ses parents ? Quelles furent les circonstances qui l'amenèrent en Espagne ? Ce sont autant de questions auxquelles les érudits n'ont pas encore répondu, et qui, selon les apparences, resteront toujours sans réponse.

Quand un enfant, en effet, naît dans les palais des princes, une nation tout entière a les yeux fixés sur lui, et son existence commence toujours avec éclat, quoiqu'elle doive finir souvent dans l'ignominie. Pour l'enfant du pauvre, il n'en est pas ainsi. Quand il vient au monde, on ne fait pas plus d'attention à lui qu'on n'en fait aux innombrables rejetons que poussent les arbres des forêts. On ne le remarque, que lorsque ce rejeton, à l'aide de quelques circonstances favorables, est devenu lui-même un grand arbre ; et alors, il est déjà tard pour constater le moment précis où la frêle tige du jeune arbrisseau s'éleva pour la première fois au-dessus de la surface du sol.

Après l'éducation gratuite de Gerbert au monastère de saint Gérauld, le premier fait de sa vie, que l'histoire ait enregistré, c'est sa présence en Espagne, à la cour de Borel, comte d'Urgel, qui devint, en l'année 967, comte de Barcelonne.

On croit que Gerbert visita et habita peut-être quelque temps Cordoue, et cette hypothèse est, en effet, fort vraisemblable.

Cordoue était alors la ville la plus lettrée, non-seulement de l'Europe, mais du monde entier ; et la jeunesse, naturellement aventureuse, se plaît, même au mépris des plus grands hasards, à voir de près les grandes merveilles.

Pourquoi Cordoue brillait-elle alors de tant d'éclat ? C'est que Dieu ne veut pas que la poésie et l'art soient jamais complètement exilés de la terre. La poésie et l'art sont comme les

oiseaux voyageurs qui redoutent les hivers, et qui, aux approches des frimas, vont chercher un refuge sous un ciel plus doux.

Ainsi, tandis qu'au dixième siècle, la chrétienté tout entière, par suite des malheurs des temps, était privée des plaisirs délicats que procure une grande culture intellectuelle, ces plaisirs faisaient les délices d'un des plus grands califes qu'ait eus l'Espagne, du calife El-Hakem II, dont le règne commença en l'année 961.

Le règne d'Abdérame III, père d'El-Hakem, avait déjà été glorieux, quoiqu'au dire des auteurs arabes on eût trouvé après sa mort, dans ses papiers, une réflexion qui mérite d'être rapprochée de la parole de Salomon, *Vanité des Vanités*, et de cette autre parole d'un empereur romain à son lit de mort, *J'ai été tout*, *rien n'est bon;* car elle exprime bien, elle aussi, le vide des grandeurs humaines. L'écrit portait : « J'ai régné cinquante ans, et mon règne a été toujours paisible ou victorieux. Aimé de mes sujets, redouté de mes ennemis, respecté de mes alliés et des plus grands princes de la terre, la richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir, j'avais tout à souhait; aucun bien terrestre ne me manquait. J'ai compté avec soin les jours où j'ai goûté un bonheur parfait; je n'en ai trouvé que quatorze » (1).

Le règne d'El-Hakem II fut encore plus glorieux que celui de son père. C'est sous ce prince que Cordoue, capitale des califes d'Espagne, parvint à l'apogée de sa splendeur, parce qu'El-Hakem avait su y attirer, par ses munificences, les hommes les plus savants et les plus distingués des nombreuses contrées qui suivaient alors la loi de Mahomet. Si l'on en croit les historiens arabes, Cordoue comptait, en effet, alors deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques pour l'enseignement supérieur,

(1) Romey, *Histoire d'Espagne*, t. 4, p. 725.

et neuf cents bains pour le peuple. En faisant la part de l'exagération, naturelle au génie des races orientales, ces chiffres, réduits de moitié, indiqueraient encore une immense cité.

Aussi les sujets d'El-Hakem II, fiers de leurs connaissances, méprisaient en général le reste du monde, et l'un des philosophes de la cour d'El-Hakem, Aboulfarage, exaltait en ces termes les hommes voués à la culture de l'esprit : « Ceux qui travaillent au progrès de la raison, sont les élus de Dieu et les meilleurs et les plus utiles serviteurs de l'Etre-Suprême. Les Chinois ont beau se vanter de l'industrie de leurs mains : ces habiles ouvriers doivent rougir en voyant les hexagones admirables des cellules d'une ruche Les Turcs (1) ont beau se targuer de leur courage : la férocité des lions et des tigres doit épouvanter ces hommes braves. Mais les flambeaux et les législateurs du monde, ce sont les hommes qui recherchent la sagesse ; sans eux, le genre humain resterait plongé dans l'ignorance et la barbarie. »

Il n'est pas, en effet, une seule branche des connaissances humaines, qui ne fut alors cultivée à Cordoue par des hommes remarquables. La philosophie, la médecine, l'histoire y comptaient de nombreux adeptes, et l'art des vers y excitait un enthousiasme universel. Aussi vit-on plusieurs femmes cultiver alors, à Cordoue, la poésie avec succès, et les poètes en ce temps étaient recherchés dans l'Espagne musulmane, comme l'étaient les rapsodes au temps d'Homère, comme le furent deux siècles plus tard, dans l'Europe chrétienne, les troubadours.

Les princes qui encouragent les lettres produisent en général ces merveilles. Or, El-Hakem ne se bornait pas à protéger les lettres, il était lettré lui-même, et son principal soin consistait à faire rechercher, dans le monde entier, des ma-

(1) Le passage d'Alboufarage prouve que les Turcs commençaient dès lors à paraître sur la scène du monde, quoique l'empire Ottoman n'ait été fondé que vers l'an 1300.

nuscrits précieux, dont il forma, dans l'espace de quinze années que dura son règne, la collection la plus riche qu'on eût encore vue dans les pays de domination musulmane, sans même excepter Bagdad, où pourtant le célèbre Haroun-al-Raschid et ses successeurs avaient amassé d'inestimables trésors intellectuels. Suivant les auteurs arabes, cette bibliothèque de Cordoue comprenait près de 400,000 manuscrits.

El-Hakem qui s'était, dès le début de son règne, montré redoutable dans la guerre, recevait souvent des ambassades des princes chrétiens de la péninsule Ibérique.

En l'année 965, il en reçut une solennelle du roi de Léon et des principaux seigneurs de la Castille, et peu de temps après il en reçut d'autres des comtes de Barcelone, de Taragone, et de divers autres princes des contrées que les Arabes de Cordoue appelaient l'Espagne orientale.

Quoique aucun monument précis ne l'atteste, il est naturel de supposer que Gerbert, qui avait obtenu de bonne heure la faveur du comte Borel, fit partie de quelqu'une de ces ambassades. Il est permis de croire qu'il entra dans les écoles publiques de Cordoue, qu'il feuilleta les manuscrits recueillis par El-Hakem, qu'il contempla les merveilles de l'alcazar (1), qu'il parcourut les jardins enchantés du palais Merwan, situés sur les bords du Guadalquivir, et célébrés par la plupart des poètes arabes contemporains.

Ce qui est au moins certain, c'est que lorsque Gerbert revint en deçà des Pyrénées, il était versé dans toutes les connaissances des Arabes, et qu'aux yeux des Français et des Italiens, alors fort ignorants, quelques horloges à balancier qu'il introduisit dans les pays chrétiens, où l'on n'en avait jamais usé jusque-là, le firent, durant quelque temps, considérer comme sorcier.

Le commerce intellectuel que Gerbert eut en Espagne avec

(1) Le palais du Calife.

les mécréans, n'avait pourtant jamais affaibli sa foi ni corrompu ses mœurs, et cette fidélité de Gerbert méritait sans doute, dès ici bas, de grandes récompenses.

Si, à la cour du comte Borel, l'évêque Hatton, qui avait été, à ce qu'il paraît, le premier protecteur de Gerbert, eût dit à ce jeune homme d'une naissance si obscure : « Le ciel, jeune homme, te réserve de grandes destinées. Il est dans les gorges des Apennins, sur les bords limpides de la Trebbia, un monastère presque aussi célèbre que celui du Mont-Cassin ; tu en seras abbé. A l'autre extrémité de l'Italie, il est une ville qui a reçu longtemps dans ses murs les représentants des empereurs d'Orient, et qui conserve encore de majestueux vestiges de son ancienne splendeur ; tu en seras archevêque. Ce n'est pas tout. Comme il convient de mettre la lumière sur le chandelier, que tu es dès à présent un des hommes les plus instruits parmi les chrétiens, et que ton amour pour la science augmentera encore chaque jour, tu seras appelé, au déclin de ta vie, à gouverner le peuple chrétien tout entier. » Si, disons-nous, l'évêque Hatton eût tenu à Gerbert ce langage, Gerbert, sans doute, aurait cru difficilement à l'accomplissement de si grandes promesses. Hatton, pourtant, n'eût rien prédit qui ne dût littéralement s'accomplir.

Après quelques années d'une vie agitée, après avoir occupé indûment, paraît-il, le siége de Reims, Gerbert fut successivement abbé de Bobbio, il fut archevêque de Ravenne, il fut pape.

L'indigent que les religieux d'Aurillac avaient recueilli, on ne sait en quelle année, portait la tiare à l'une des époques les plus solennelles de l'histoire moderne. Gerbert, en effet, fut promu à la papauté en l'année 999. Or, d'après une croyance, alors fort accréditée, le monde devait prendre fin en l'an 1000.

La chrétienté tout entière, préoccupée de cette effrayante pensée, présentait alors l'image d'un de ces malades languis-

sants à qui la perspective de la tombe, qu'ils croient voir béante, enlève toute énergie. Un découragement immense avait gagné toutes les classes, les riches comme les pauvres, les grands comme les petits. Il n'était question ni d'élever à Dieu de nouveaux temples, ni de préparer aux générations futures de nouveaux ombrages. C'est à peine si l'on étayait un mur ébranlé, à peine si le laboureur se décidait à jeter dans la terre le grain dont il n'espérait pas voir l'épi.

Pour que la vie sociale ne fût pas entièrement arrêtée, il fallait, à la tête de la chrétienté, un homme qui ne partageât pas ces vaines terreurs, parce que sa science profonde de l'Ecriture, et sa connaissance des caractères auxquels une tradition certaine se distingue des croyances chimériques, devaient l'en affranchir. Cet homme fut naturellement Gerbert.

Il paraissait alors plus difficile à la plupart des chrétiens, imbus d'une fausse opinion, de franchir l'an 1000, que cinq siècles plus tard il ne devait paraître difficile à Vasco de Gama de doubler le cap des Tempêtes.

Placé au sommet du monde chrétien, Gerbert avait donc reçu de Dieu la mission de rassurer les peuples effrayés. De sa voix puissante et respectée, il les encourageait à se rapprocher sans frayeur pusillanime, du promontoire menaçant qu'ils croyaient voir se dresser devant eux dans la durée ; et quand ce cap eût été doublé, quand la grande horloge du temps eut sonné mille ans depuis la venue du Christ, sans que l'Ange exterminateur fît retentir la trompette redoutable qui doit marquer la fin du monde, Gerbert, dont l'âme était restée libre de frayeurs superstitieuses parce qu'elles étaient prématurées, lança d'une main ferme le navire de l'humanité vers l'immense Océan de l'avenir, dont Dieu seul connaît l'extrême rivage.

XX.

CANUT LE GRAND AU BORD DE LA MER.

An 1030.

Qu'ils étaient hardis et qu'ils étaient fiers ces enfants du Nord, qui, aux dixième et onzième siècles, bravaient sur de frêles esquifs les fureurs de l'Océan déchaîné ! Nulle mer n'échappait au sillage de leurs minces canots, nul rivage ne pouvait se promettre d'être affranchi de leurs pillages. Le vent soufflait-il du Nord ou de l'Ouest, ils descendaient le long des côtes de l'Europe ; c'était la Frise ou la Flandre, puis la France, puis l'Espagne ou le Portugal, qui devaient endurer leurs ravages ; et si dans le voisinage des colonnes d'Hercule, aucune tempête n'avait encore brisé ou dispersé leurs embarcations, c'était l'Italie, c'était la Grèce, c'était l'Afrique qui devaient trembler.

Etait-ce le vent de l'Est ou du Midi qui gonflait leurs voiles, ils dirigeaient un jour la proue de leurs navires vers la Grande-Bretagne ou l'Hibernie ; un autre jour, vers l'île des volcans et des neiges éternelles. S'ils avaient dépassé cette

dernière île, si un vent violent avait continué à les pousser vers l'Occident et qu'un long temps se fût écoulé sans qu'ils eussent reparu, les compagnons qu'ils avaient laissés sur le continent, les croyant ensevelis dans les profondeurs de l'Océan, se réunissaient pour chanter leurs exploits et célébrer leurs funérailles, tandis qu'eux peut-être abordaient une terre inconnue d'où ils ne devaient plus revenir, et qui dans la suite des temps devait s'appeler l'Amérique.

Le plus courageux de ces hommes intrépides dont l'histoire ait légué le nom aux générations à venir, c'est Canut-le-Grand.

La vie de Canut offre à tout homme qui réfléchit un intérêt particulier, parce qu'elle est, pour ainsi dire, mi-partie d'ombre et de lumière, et qu'elle est de nature à inspirer aux hommes les plus criminels les plus consolantes espérances.

C'est sans doute une triste chose que de voir des hommes auparavant vertueux s'éloigner de la pratique du bien et passer peu à peu dans la société des méchants. Si ces hommes, surtout, avaient honoré le sacerdoce par leur sainteté ou ébloui le monde par l'éclat de leur génie, leur chute cause aux âmes sensibles des déchirements incroyables, des déchirements plus grands que ceux qu'endurait Rachel quand un fer meurtrier lui avait ravi ses enfants et qu'elle ne voulait pas être consolée.

Mais, d'un autre côté, c'est un spectacle bien doux et bien consolant que de voir des hommes abandonner les voies de l'iniquité pour entrer dans les sentiers de la vertu; et s'il est bon, pour se maintenir dans un saint tremblement, de jeter de temps en temps des regards d'effroi sur les hommes déchus, il faut jeter plus souvent des regards d'admiration sur les hommes réhabilités.

L'homme, en effet, ici-bas, doit toujours trembler, cela est vrai; mais si profonds pourtant que puissent être les abîmes dans lesquels il a été précipité par ses vices ou par ses crimes, il doit toujours plus espérer que trembler, et la

raison en est simple : c'est que le désespoir est la négation la plus complète de Dieu qui se puisse imaginer. L'homme qui désespère est mille fois plus coupable que ne l'étaient les païens. Ceux-ci adoraient les démons ; mais on peut dire pourtant en un sens qu'ils détestaient leur nature, puisque ordinairement ils croyaient voir en eux des divinités bienfaisantes ; et si parfois ils allaient brûler à regret quelques grains d'encens sur l'autel de dieux ou de génies qu'ils jugeaient malfaisants, c'étaient toujours les divinités dont ils attendaient du bien, qui avaient la plus large part dans leurs sacrifices.

L'homme qui désespère est dans une erreur bien plus profonde, hélas ! et plus lamentable. — Plus infortuné que ces païens, qui croyaient au moins à la prédominance des divinités bienfaisantes, plus infortuné même que les manichéens, qui croyaient voir entre le principe du Bien et celui du Mal une sorte d'équilibre ; il croit, lui, à la prédominance de l'esprit du Mal, et, par le plus grand outrage qu'on puisse faire à Dieu, il accorde ainsi à Satan le sceptre du monde.

Combien différentes sont les croyances de l'homme qui espère ! Il ne nie point sans doute l'existence du Mal, mais il proclame que le Bien est infiniment au-dessus. Si étendu que soit le Mal, il le considère comme un point, perdu dans la durée entre deux éternités, celle que précéda le temps, et durant laquelle rien n'était sorti de l'ordre, et celle qui suivra le temps, durant laquelle tout sera de nouveau coordonné, car le châtiment du crime est une condition essentielle des grandes harmonies. Lui, donc, attribue l'empire universel à Celui qui l'exerce en réalité ; lui ne fléchit le genou que devant le Maître véritable de la terre et des cieux.

L'espérance suppose nécessairement la foi dans le souverain Bien, et cette foi, sans doute, est toujours un don du ciel d'un prix inestimable. On ne s'étonne point, cependant, de la rencontrer dans les âmes qui vivent constamment au milieu des régions sereines de la vertu ; car comment nier le

soleil au moment même où l'on en reçoit les doux rayons ! Mais quand un homme criminel est entouré d'hommes aussi criminels que lui, quand il ne voit, ainsi, que ténèbres épaisses au-dehors de lui, et ténèbres plus épaisses encore au-dedans, qu'il puisse pourtant, par un jet merveilleux de sa volonté, traverser cette effrayante masse d'ombres pour arriver à la région éternellement lumineuse du Bien absolu, et se prosterner aux pieds du trône de Dieu, c'est certainement le chef-d'œuvre de la Toute-Puissance et de la Miséricorde divines, et l'on conçoit qu'un spectacle aussi admirable doive jeter tous les anges du ciel dans d'incroyables ravissements et faire entonner aux séraphins d'ineffables cantiques.

Ce grand spectacle qui réjouit à la fois les anges et les hommes, le monde, au onzième siècle, le contempla dans Canut-le-Grand. Dans la première partie de sa vie, Canut fut un monstre. Dans la seconde, ce fut un saint.

Canut était fils de Suénon Ier, roi de Danemark, prince brave, mais qui, bien qu'élevé dans la religion chrétienne, s'était fait haïr de son peuple par ses cruautés. Canut succéda à son père en l'année 1014, et se montra à la fois plus brave et plus cruel que Suénon. Celui-ci avait conquis sur un indigne successeur d'Alfred-le-Grand, Ethelred, une partie de l'Angleterre; mais Canut aspira à régner sur l'Angleterre tout entière. Il fortifia d'abord la ville d'Exeter, dont Suénon s'était emparé; et s'élançant de cette ville comme d'un repaire, il commença, avec de nombreuses flotilles, à exercer sur les côtes méridionales et orientales de l'Angleterre d'effroyables pillages. Ce n'était pas assez pour lui, cependant, que de conquérir du butin; il voulait étendre bien avant dans les terres une domination resserrée jusque-là sur un étroit littoral, et il envahit bientôt, à la tête d'une armée, les contrées qui composent maintenant les comtés de Dorset, de Witts et de Somerset.

Ethelred pourtant, après un règne sans gloire, avait laissé

en mourant la couronne d'Angleterre sur une tête plus digne de la porter. Edmond II, son fils aîné, qui avait mérité par son courage le surnom de *Côte-de-Fer*, entreprit de résister à Canut, et livra à ce dernier deux grandes batailles ; mais chaque fois il fut vaincu par son redoutable adversaire.

Les deux batailles pourtant avaient été de part et d'autre si meurtrières, que les principaux chefs des Danois comme des Anglais résolurent de mettre fin à une guerre d'extermination qui menaçait d'être également fatale aux deux peuples. Ils obligèrent donc leurs rois respectifs à faire un accommodement et à se partager le royaume. Par ce traité, qui fut signé à Glocester, Canut, déplaçant habilement le centre de sa domination, se réserva le nord de l'Angleterre, plus rapproché du Danemarck d'où il pouvait à chaque instant tirer de nouveaux renforts, et laissa le midi à Edmond. Mais celui-ci ne survécut qu'un mois à ce traité. Il fut assassiné, à Oxford, par deux seigneurs de sa maison gagnés par le traître Edric, duc de Mercie, qui était lié à l'ambitieux Canut par des traités secrets.

Canut, pourtant, joignant la perfidie à la cruauté, voulut, avant de s'emparer de l'héritage qui appartenait aux deux fils d'Edmond, princes à peine sortis de l'enfance, voiler son usurpation sous des prétextes plausibles. Il convoqua donc une assemblée de seigneurs anglais, dans laquelle quelques-uns de ces seigneurs qu'il avait gagnés, prétendirent que dans le traité de Glocester il avait été secrètement convenu qu'à la mort d'Edmond Canut lui succèderait. Ce témoignage ne méritait assurément aucune créance ; mais la terreur qu'inspirait Canut était si grande, que l'assemblée convoquée par lui eut l'air d'y ajouter foi, et le proclama roi de toute l'Angleterre. Canut alors, pour se débarrasser des jeunes princes dépouillés, sans exciter l'indignation et l'horreur de ses nouveaux sujets, envoya ces infortunés au roi de Suède son allié, en lui recommandant de les faire mourir, et il ne

tint pas à lui que ce crime affreux ne fût exécuté. Il fit ensuite mourir plusieurs seigneurs anglais dont la fidélité lui était suspecte. De ce nombre fut le traître Edric, duc de Mercie, que Canut immola, dans la crainte peut-être qu'il ne fît connaître le premier instigateur de l'assassinat du roi Edmond.

Maître désormais de toute l'Angleterre comme du Danemarck, Canut aspira bientôt à une troisième couronne. La Norwège avait alors pour roi un prince aussi brave que pieux, Olaüs IV (1). Canut, se prévalant d'une prétendue suprématie que le Danemarck avait exercée en des temps reculés sur la Norwège, envoie, en l'année 1028, une ambassade à Olaüs, pour lui enjoindre de se regarder à l'avenir comme son vassal. Olaüs ayant rejeté cette prétention avec dédain, Canut arme contre lui tous ceux des Norwégiens qui étaient encore païens, et bientôt ces rebelles composèrent une armée deux ou trois fois plus nombreuse que celle des chrétiens restés fidèles à leur souverain. Olaüs pourtant, comptant sur la justice de sa cause, ne craignit pas d'attaquer l'armée ennemie qui avait arboré l'étendard de Canut. Ce prince intrépide avait, avant la bataille, appelé auprès de lui trois poètes islandais qui faisaient partie de sa suite, en leur recommandant de transmettre à la postérité le souvenir des actes de bravoure qu'ils verraient en ce jour. Malgré des prodiges de courage, il dut pourtant céder au nombre; son armée fut taillée en pièces, et lui-même périt dans la mêlée, le 29 juillet 1030. Deux de ses poètes avaient été frappés avant lui; et le troisième, blessé à mort par une flèche, chanta, avant de l'arracher, un poème en l'honneur de son roi qui venait de succomber (2).

(1) Quelques historiens l'appellent Olaüs II, parce qu'ils révoquent en doute l'existence des deux premiers Olaüs, dont font mention les chroniques norwégiennes, et qui auraient régné, l'un au milieu du septième siècle, et l'autre au commencement du neuvième.

(2) L'attachement d'Olaüs à la foi chrétienne ayant été la principale

Olaüs mort, la Norwège tout entière, et l'Islande qui en dépendait, proclamèrent pour roi Canut-le-Grand, qui ne tarda pas à aller prendre possession de ses nouveaux états. L'autorité de Canut s'étendant désormais jusqu'au pôle arctique, cet homme ambitieux eût sans doute fait sentir bientôt à l'Europe centrale ou méridionale la pesanteur de son épée, si la grâce ne fût venue toucher son cœur.

Un jour, Dieu seul connaît la date de ce jour, Canut eut horreur de tous les actes de cruauté et de perfidie qui avaient servi d'échelons à sa puissance; et ce jour-là, sans qu'il en parût d'abord aucune marque sensible au dehors, Canut fut entièrement changé. Ses yeux lançaient toujours les mêmes éclairs, sa main brandissait avec la même vigueur la même épée, et pourtant ce n'était plus le même homme. Canut avait en effet résolu de n'user désormais de sa puissance que pour faire le bonheur de ses peuples et pour faire oublier ses crimes; et jusqu'à la fin de sa vie, il se montra complétement fidèle à cette magnanime résolution.

On le vit d'abord entreprendre un pèlerinage à Rome pour aller porter au tombeau des Saints Apôtres l'expression publique de son repentir. Puis, de retour dans l'Angleterre, qu'il ne cessa plus d'habiter jusqu'à sa mort, il excita l'admiration non-seulement de tous ses peuples, mais de la chrétienté tout entière, par la sagesse de son gouvernement et la sainteté de ses actes.

Ce monarque, jadis si fier, se trouvait un jour, entouré de toute sa cour, sur les bords de la mer, non loin de Salisbury. Un poète danois se mit alors à chanter un poëme en son honneur.

« Il est grand, s'écria-t-il, le fils de Suénon; il est plus

cause de la rébellion qui amena sa mort, il fut considéré par les chrétiens comme martyr, et il est honoré comme saint par l'église catholique, le 29 juillet.

grand que son père. Suénon n'avait conquis sur la terre des Anglo-Saxons qu'une seule ville ; Canut en a conquis des milliers. Les habitants de la Norwège avaient cru pouvoir défier Canut derrière les crêtes dentelées de leurs montagnes ; Canut a fait courber leur tête altière sous son sceptre, et vers les régions du Nord son pouvoir aujourd'hui n'expire plus qu'à l'endroit où la nature expire elle-même, couverte d'un manteau de glace que le soleil ne fondit jamais. Si les rois des autres parties de l'univers veulent maintenant conserver leur vie et épargner le sang de leurs sujets, qu'ils s'empressent d'envoyer à Canut des ambassadeurs et des tributs !

« O Canut ! l'Angleterre a de larges fleuves ; mais ta générosité est plus large que l'espace qui s'étend entre leurs rives. Le Jutland qui t'a vu naître a des lacs profonds ; mais ton âme a plus de profondeur que ses lacs. La Norwège que tu as conquise a des monts qui s'élèvent jusque dans les cieux, et ton cœur pourtant a plus d'élévation que leurs cimes les plus altières.

« Tu ne commandes pas seulement à la terre. La mer aussi est accoutumée à t'obéir. Qu'un ordre sorte de ta bouche, et des rames innombrables vont battre ses flots effrayés. Parle, et l'Océan que nous voyons monter maintenant n'osera plus s'avancer ; il s'arrêtera à tes pieds, et les habitants de ces côtes vont voir avec surprise le reflux, quand le flux commençait à peine. »

Ainsi chanta le poète Danois. Canut, en d'autres temps, eût été comme enivré par ces flatteries ; mais son cœur fidèle maintenant à la grâce, reste insensible à ces fades louanges, et veut donner à toute sa cour une preuve éclatante de leur insigne fausseté.

« Puisque la mer, dit-il, obéit à Canut, qu'on apporte sur-le-champ le siége sur lequel il s'assied quand il reçoit les hommages de ses peuples ; et toi, ô mer ! si tu ne veux pas ressentir les effets de son courroux, garde-toi bien de venir

mouiller le sable sur lequel reposent maintenant les pieds de ton roi »

L'Océan cependant s'avançait suivant sa marche accoutumée ; et au moment où Canut cessait de parler , une vague un peu plus forte que celles qui l'avaient précédée, vint tout-à-coup couvrir d'écume le roi Canut et tous les personnages qui l'entouraient, et une seconde vague eût pu les engloutir s'ils ne s'étaient retirés précipitamment.

« Vous le voyez, dit Canut, je ne suis point décidément le roi de la mer, puisqu'elle se joue de mes ordres. Cette royauté n'appartient qu'à Celui qui exerce dans les cieux l'empire suprême, et devant la majesté duquel tous les êtres créés ne sont rien. Ne cessons donc jamais de nous tenir prosternés en esprit devant lui. »

Après avoir donné à sa cour cette grande leçon, Canut se leva, et, suivi de tous ceux qui l'environnaient, il se dirigea vers Winchester. Arrivé dans l'église principale de cette ville, il mit sur la tête du crucifix le diadème qu'il avait coutume de porter, en déclarant que Celui-là seul mérite de porter la couronne, à qui toutes les créatures obéissent. Il n'en voulut jamais user dans la suite, et mourut peu après cette belle action, dans le monastère de Shastesbury où il s'était retiré.

La plupart des hommes auraient grand besoin de penser fréquemment à la leçon donnée par Canut. Presque tous, en effet, oublient leur petitesse et leur néant. L'ambitieux qui ne rêve que de nouveaux honneurs, l'avare qui ne pense qu'à augmenter ses trésors, le savant qui s'enorgueillit de mesurer les astres, ne songent pas qu'ils ne sont eux-mêmes que des points imperceptibles, perdus dans le gouffre immense de l'espace et dans le gouffre plus immense encore de la durée. L'orgueil est donc ce qu'on peut imaginer de plus

contraire à la vérité, puisque rien ne peut être plus extravagant que la prétention d'un être fini qui croit être par lui-même quelque chose, et l'on ne saurait être surpris qu'à l'origine des temps une seule pensée d'orgueil ait suffi pour précipiter Satan et les autres anges rebelles dans des abîmes sans fond, où ils sont séparés par des intervalles infinis du bonheur, qui est la grande réalité des êtres intelligents.

Pour trouver la félicité suprême, l'homme donc n'a qu'à suivre la marche diamétralement contraire à celle que suivit Lucifer. Il n'a qu'à s'humilier et à s'humilier encore, parce que plus il s'humilie, plus il rentre dans la vérité, ou ce qui est la même chose, plus il se rapproche de Dieu. Il ne saurait donc y avoir de salut que pour l'homme à qui, dans une mesure suffisante, pourront être appliquées les paroles dont se sert le grand apôtre à l'égard du divin Maître, quand il dit qu'il s'était ici-bas réduit à rien, en acceptant la forme d'un esclave.

O humilité! tu es donc bien véritablement la reine de toutes les vertus. Sans toi, toutes les autres vertus ne sont que de vaines apparences. Dès que tu fuis, ces diamants de l'âme deviennent à l'instant de vils charbons; si tu reparais avec le repentir et l'amour qui suivent naturellement tes pas, les noirs charbons redeviennent aussitôt des diamants. Que d'autres donc, jouets d'un songe décevant, aiment à contempler des femmes qui rehaussent l'éclat fragile de la jeunesse, et l'éclat plus fragile encore de la beauté, par des colliers de perles ou des bracelets d'or, je ne veux, moi, m'appliquer qu'à te fixer dans mon âme. Si je marche vers l'Orient, sois ma compagne; si je me dirige vers l'Occident, sois ma compagne aussi. Que je pense à toi, quand le sommeil vient appesantir mes paupières, et que je te cherche dès mon premier réveil! Car quiconque se trouve débarrassé par toi de l'attachement aux biens périssables, est comme un corps léger qui ne saurait tomber dans les

profondeurs de l'Océan et qui demeure nécessairement à la surface des eaux , ou comme les vapeurs légères et odorantes de l'encens, qui ne peuvent rester captives sur la terre et qui s'élèvent naturellement vers les cieux.

XXI.

L'EMPEREUR HENRI IV AUX PIEDS DE GRÉGOIRE VII.

An 1077.

C'est une belle chose, de voir un homme dompter un cheval fougueux qui n'avait jamais connu le frein. C'est une chose plus belle, de voir un général d'armée, au jour d'une bataille, contempler, impassible, d'innombrables bataillons ennemis qui viennent se précipiter sur les siens. Mais c'est une chose plus magnifique encore, de voir un vieillard désarmé dominer les plus grands potentats de la terre par la seule énergie de ses convictions, et jamais ce dernier spectacle ne se produisit dans le monde avec autant de majesté que dans la personne de Grégoire VII.

Il serait difficile de trouver des couleurs assez sombres pour peindre l'état où se trouvait la chrétienté au commencement du onzième siècle. Les invasions des barbares et l'absence de toute discipline avaient amené à la fois une ignorance profonde et une licence de mœurs incroyable.

Tant que l'immoralité ne fait de ravages que dans l'Eglise enseignée, les armes spirituelles que Dieu a données à l'Eglise enseignante peuvent, jusqu'à un certain point, arrêter les scandales. Mais lorsque l'immoralité a gagné le clergé lui-même, comment les peuples pourraient-ils être utilement repris! Quand le sel de la terre s'est affadi, comment une corruption effroyable ne se produirait-elle pas de tous les côtés!

Or, au commencement du onzième siècle, rien n'était plus ordinaire que de rencontrer des évêques et des prêtres simoniaques ou d'une incontinence notoire.

Les âmes les plus pures aimaient alors à se retirer dans les solitudes des cloîtres pour éviter de voir les scandales qui, dans le monde, affligeaient à chaque instant leurs yeux. Mais, si admirables que fussent les exemples donnés par les religieux, ils ne pouvaient suffire pour réformer le monde, parce que les religieux n'exerçaient hors de leur monastère aucune autorité proprement dite. Quand ils craignaient eux-mêmes l'autorité d'un évêque qui n'avait point leur estime, ils cherchaient à obtenir du Saint-Siége des exemptions; mais s'ils venaient à leur tour à tomber dans le relâchement, les exemptions qu'ils avaient obtenues favorisaient souvent d'affreux désordres, et le remède pouvait quelquefois devenir pire que le mal.

La répression des scandales dont gémissait l'Eglise ne pouvait donc venir que d'une autorité placée à la fois au-dessus des évêques et des ordres religieux, c'est-à-dire de la papauté.

Mais la papauté elle-même ne pouvait tenter que des efforts impuissants, quand le pontife qui en était revêtu était suspecté de simonie ou de mœurs dissolues, et ce malheur, le plus grand de tous les malheurs, affligea plus d'une fois les chrétiens dans le cours du dixième siècle et dans la première moitié du onzième.

Aussi, quel était le but principal des gémissements que

poussaient alors toutes les âmes pieuses, éparses encore çà et là dans le monde ou groupées dans l'intérieur des cloîtres ? Quel était le vœu le plus cher des grands hommes de ce temps, des Romuald, des Richard de Saint-Vannes, des Pierre Damien ? C'est qu'il plût à Dieu de placer à la tête de son Eglise des hommes dignes en tout point de la gouverner.

Ces gémissements et ces vœux furent exaucés. A partir de l'année 1048, qui fut celle de l'élection du saint pape Léon IX, on vit dans moins d'un quart de siècle se succéder quatre souverains pontifes, tous animés des meilleurs sentiments. Victor II poursuivit avec zèle l'œuvre de Léon IX. Etienne IX, qui ne régna du reste que quelques mois, essaya de se rendre digne de ses deux devanciers, et Alexandre II continua cette belle série de saints pontifes. Toutefois ces divers papes, quoique animés des intentions les plus louables pour la répression des crimes et la réforme des mœurs, n'avaient obtenu que de faibles résultats.

C'est que pour attaquer, au même moment et de front, des monstres aussi affreux et aussi vivaces que l'étaient alors l'esprit de domination chez les uns, l'esprit de cupidité chez d'autres, l'incontinence chez presque tous, il fallait un homme doué à la fois de mœurs incorruptibles, de talents supérieurs et d'un courage héroïque.

Voyez-vous ce jeune homme qui quitte en se signant le bourg de Soane, dans la Toscane ? Ce bourg est le lieu de sa naissance ; son père, comme le père nourricier de Jésus de Nazareth, était un charpentier. Si vous lui demandez son nom, il vous répondra qu'il se nomme Hildebrand.

Ce jeune homme, quoique fils d'un simple artisan, a un front pâle et des mains lisses qui annoncent que l'esprit travaille déjà plus en lui que les mains. Il a, en effet, reçu déjà quelque instruction dans les murs de la ville éternelle.

Pourquoi donc cette fois, au lieu de diriger ses pas vers Rome, prend-il son chemin vers le Nord ? C'est peut-être

qu'il a gémi à Rome sur de grands scandales, et qu'il aspire à ne voir autour de lui que de grandes vertus. Il va donc franchir les Apennins, puis les Alpes, parce qu'il veut aller servir Dieu à Cluny.

Le passage de ce jeune homme dans la haute Italie, la Suisse et la Bourgogne ne fait pas alors plus de sensation dans le monde, que n'en fait le passage d'une hirondelle qui fend l'air. C'est pourtant lui que la Providence a choisi pour élever les dernières assises et poser le faîte du plus majestueux édifice qui fut jamais, c'est-à-dire en parlant sans figure, pour établir sur la seule base de fortes croyances, un empire plus vaste que ne le fut celui d'aucun des grands conquérants qui ont, à différentes époques, fait trembler le monde. C'est, en effet, de l'avènement d'Hildebrand à la tiare, que date la puissance irrésistible de ce que le monde appelle l'opinion et qu'on appellerait mieux la croyance, et les gens en assez grand nombre qui datent cette puissance du seizième siècle seulement, ne se trompent que de cinq cents ans.

On dit qu'Hildebrand alla rejoindre à Cluny le pape Grégoire VI, qui avait été son premier protecteur, et qui s'était retiré à Cluny après avoir abdiqué la papauté. C'est dans ce monastère célèbre que le jeune Hildebrand, au milieu des livres et de la prière, songeait aux maux de la chrétienté et aux moyens d'y remédier.

L'origine de tous les maux venait, à ses yeux, de ce que les liens de la discipline ecclésiastique étaient partout relâchés, ce qui permettait aux souverains et aux princes de se jouer de toutes les lois, parce qu'ils ne rencontraient nulle part une autorité assez forte pour les contraindre à les respecter. Il s'agissait donc, pour réparer tout le mal, de créer cette autorité, et d'obliger ainsi à rentrer dans la voie du bien quiconque osait ostensiblement s'en écarter. Il était essentiel, à ce point de vue, que l'empereur d'Occident n'oubliât jamais que sa puissance n'avait été restaurée dans la personne de

Charlemagne que pour assurer l'exécution des lois de l'Eglise. Aussi l'histoire raconte que lorsque Léon IX, qui avait été élu pape dans une diète convoquée à Worms par l'empereur Henri III, passa à Cluny pour se rendre à Rome, l'abbé de Cluny et Hildebrand, qui étaient allés à sa rencontre, lui persuadèrent de déclarer que le choix de l'empereur ne lui donnait aucun droit au siége de saint Pierre, et que ce choix appartenait exclusivement au clergé et au peuple romains. Léon IX fit, en effet, cette déclaration, dans laquelle se révélait clairement la pensée fondamentale d'Hildebrand. Celui-ci fut nommé dans cette circonstance cardinal de l'Eglise romaine, et depuis lors il prit une part des plus actives à toutes les affaires de l'Eglise. C'est lui qui prépara la nomination des divers papes qui succédèrent à Léon IX, de Victor II, d'Etienne IX et d'Alexandre II, et l'on peut dire que sous ce dernier pontife, qui avait en lui une confiance illimitée, c'était déjà Hildebrand qui gouvernait la chrétienté.

Aussi, dès qu'Alexandre II fut mort, tous les Romains jetèrent les yeux sur Hildebrand comme sur l'homme le plus digne de porter la tiare. En effet, le jour même des funérailles d'Alexandre II, les cardinaux, et un nombre considérable d'évêques, de prêtres et de moines, s'étant rendus processionnellement à l'église de Saint-Pierre, dès que la foule immense qui encombrait la basilique eut aperçu Hildebrand, les voûtes de l'Eglise retentirent de cette acclamation poussée à la fois par des milliers de voix : « Hildebrand! Hildebrand! c'est lui que saint Pierre a choisi pour son successeur. »

Hildebrand monte aussitôt en chaire pour essayer de dissuader le peuple. Mais dès qu'il a cessé de parler, un des principaux cardinaux, se tournant vers le peuple, lui dit : « Vous savez que depuis le règne de Léon IX, de sainte mémoire, le cardinal archidiacre que vous venez d'entendre a élevé à un très-haut degré de splendeur l'Eglise romaine, et qu'il a délivré notre ville de bien des dangers. Comme

nous ne trouvons personne plus apte que lui au gouvernement de la chrétienté, nous tous, cardinaux et évêques, l'avons choisi unanimement pour souverain pasteur de vos âmes. » Tous les cardinaux et évêques présents ayant donné des signes d'assentiment, et les acclamations ayant redoublé, Hildebrand dut céder, et il fut élevé aussitôt sur le siége de saint Pierre. Cette élection, qui annonçait un règne plein de gloire, eut lieu le 22 avril 1073, et le sacre du nouveau pape, qui n'était encore que diacre, eut lieu le 30 juin suivant.

Grégoire VII, c'est le nom que prit Hildebrand par reconnaissance pour Grégoire VI, son bienfaiteur, dut procéder comme procède un habile général d'armée, qui, avant d'entreprendre une expédition décisive, veut s'assurer de la fidélité et de la bravoure de ses soldats.

Avant d'attaquer les princes qui vendaient publiquement les évêchés et les autres dignités ecclésiastiques, il fallait d'abord s'assurer du concours du clergé et purger ses rangs de tous les hommes notoirement simoniaques ou impudiques.

Dans ce but, Grégoire VII, dès le commencement de son pontificat, convoqua à Rome un concile, dont les décrets montrent combien les plaies de l'Eglise étaient alors envenimées et profondes.

Le concile décréta :

1° Qu'aucun clerc ne pouvait obtenir de dignité ecclésiastique par simonie, c'est-à-dire par le moyen de l'argent ou d'autres dons ;

2° Que personne ne devait conserver une dignité acquise par une pareille voie, et que nul ecclésiastique ou laïque ne pouvait vendre les droits d'une église, sans encourir l'anathème ;

3° Que toute fonction de l'autel devait être interdite aux clercs incontinents, et que personne ne devait être promu aux ordres majeurs sans avoir promis solennellement qu'il garderait la continence perpétuelle ;

4° Que le peuple ne devait pas assister aux offices d'un clerc qui enfreignait notoirement les décrets apostoliques.

Ces décrets sévères, mais absolument indispensables, suscitèrent à Grégoire VII une multitude d'ennemis, et d'ennemis acharnés. Mais sa grande âme n'en tint nul compte, parce qu'il se reposait entièrement sur l'assistance de l'Homme-Dieu dont il était le vicaire.

Dès que par cette sévérité salutaire Grégoire eut expulsé quantité de loups de la bergerie, il ne craignit plus d'attaquer les ennemis de l'Eglise qui portaient des sceptres ou des couronnes. Les divers princes de l'Italie furent les premiers contraints à abandonner l'usage sacrilége de l'investiture, c'est-à-dire de la concession, faite le plus souvent à prix d'argent, des dignités ecclésiastiques. Après le prince de Bénévent, et le duc de Capoue Richard Ier, ce fut le duc de Sicile, le fier Robert Guiscard, qui dut renoncer formellement aux investitures, pour faire cesser l'excommunication prononcée contre lui.

Le roi de France Philippe Ier était coupable des mêmes abus. Il fut excommunié comme Robert Guiscard, et dut se soumettre comme lui.

Le pontife qui avait frappé Robert Guiscard et Philippe Ier n'était pas homme à tolérer les excès du jeune roi de Germanie Henri IV, à qui il ne manquait que d'être sacré par le pape pour avoir le titre d'empereur. Qu'était-ce que ce jeune souverain? C'était un homme d'une perversité précoce, un homme qui avait déjà répudié sa femme sur un prétexte frivole, pour s'abandonner à toute sorte de dissolutions; un homme qui faisait de toutes les dignités ecclésiastiques un indigne trafic, et qui, après avoir vendu une première fois un évêché, le vendait quelquefois une seconde à un autre compétiteur qui lui avait offert une somme plus forte; un homme, enfin, qui accablait ses peuples d'impôts intolérables par leur énormité, et qui, après une révolte des Saxons et des Thuringiens causée

par ces impôts excessifs, avait commis dans leur pays les excès les plus odieux.

Grégoire VII ne croyait pas qu'un prince chrétien pût se livrer impunément à des excès aussi révoltants, et, après des remontrances réitérées dont le roi de Germanie ne tint aucun compte, il fulmina contre ce prince aussi obstiné que coupable une bulle d'excommunication.

Cette bulle produisit les effets que de pareilles sentences produisaient toujours en ces temps de foi : il se fit aussitôt autour de Henri un vide effrayant ; quantité de seigneurs qui, auparavant, lui avaient été dévoués l'abandonnèrent, et il se trouva bientôt seul, en présence de seigneurs et de sujets révoltés qui avaient contre lui les plus justes causes de ressentiment.

Où va-t-il, maintenant, ce successeur de Charlemagne et d'Othon-le-Grand? Il comprend que sa situation est désespérée s'il ne parvient pas à faire lever l'anathème prononcé contre lui. Il quitte donc l'Allemagne, il s'achemine, à peu près seul, vers les Alpes, et après avoir fait de grands détours et avoir voyagé plusieurs semaines plutôt en mendiant qu'en souverain, il arrive enfin à Canosse, petite ville de l'Italie septentrionale, où Grégoire VII se trouvait alors.

Le roi de Germanie, on l'a dit, avait abusé de sa puissance pour commettre de grandes iniquités. Afin qu'il usât mieux de son pouvoir à l'avenir, il importait qu'il comprît bien toute l'énormité de ses fautes, pour ne pas dire de ses crimes.

A son arrivée à Canosse, il fut donc conduit sans aucune suite dans la seconde enceinte de la forteresse, qui en avait trois. Là, pendant trois jours entiers, il attendit, pieds nus et couvert d'un habit de pénitent, la sentence du Pape, qui ne leva l'excommunication qu'après que Henri eut solennellement promis devant les saints autels, qu'il réparerait, autant qu'il serait en lui, toutes les injustices dont il pourrait être reconnu coupable dans une assemblée que le Pape devait convoquer.

Cette scène mémorable, qui eut lieu le 26 février 1077, marqua l'apogée de la puissance pontificale; elle eut, dans la chrétienté tout entière, un immense retentissement, et arracha partout des cris de surprise, cris de terreur chez les grands, cris d'admiration chez les petits.

La pénitence imposée au roi de Germanie a pourtant scandalisé beaucoup de nos modernes penseurs. Tandis qu'il n'est personne qui ne trouve sublime la conduite de saint Ambroise refusant l'entrée du lieu saint à Théodose, coupable, sans doute, d'un grand crime, mais d'un crime causé par un seul mouvement de colère, on a vu des philosophes s'offenser de ce qu'un pape, chargé, à lui tout seul, des intérêts de l'humanité, voulut faire sentir à un jeune roi de Germanie, que les iniquités monstrueuses qu'il avait déjà commises avant d'avoir atteint l'âge d'homme méritaient une grande expiation (1). N'y a-t-il point, dans des appréciations aussi opposées, une contradiction flagrante?

Combien, au temps dont nous parlons, les hommes pieux, et le menu peuple qui de tout temps a formé l'immense majorité du genre humain, jugeaient les choses autrement! Que d'actions de grâces retentissaient alors dans les monastères, à la vue de ce que leurs dévots habitants considéraient comme le règne anticipé du Christ! Que d'espérances dorées jaillissaient aussi dans les chaumières, semblables aux primevères et aux boutons d'or qui surgissent partout au printemps! Il nous semble entendre, à travers les siècles, des multitudes innombrables de laboureurs et de villageois s'écrier avec transport, sur les penchants de toutes les collines et les rives de tous les fleuves : « Le ciel, il est vrai, nous a faits pauvres et faibles devant les hauts barons et les souverains; les hauts barons et les souverains ne nous accableront plus

(1) Henri IV, né en 1050, succéda à son père Henri III, à l'âge de six ans; il n'en avait que vingt-six lors de la scène de Canosse.

…lent désormais de corvées intolérables ; ils ne prendront plus toute la moisson de nos champs et toute la toison de nos troupeaux ; ils ne raviront plus surtout l'honneur de nos femmes et de nos filles ; car, s'ils commettaient de nouveau de tels excès, le vicaire de Jésus-Christ aurait bientôt brisé leur épée et mis en pièces leur couronne. »

De telles espérances étaient certainement permises, car la chrétienté n'ignorait pas que Grégoire VII, dans une de ses lettres à divers évêques et seigneurs allemands, avait écrit ces paroles admirables, dignes d'être gravées en lettres d'or sur les frontons de tous les temples : « Sachez que toutes les fois que nous aurons vu quelqu'un souffrir contrairement à la justice, nous lui accorderons la faveur et la protection du Siége Apostolique, sans nous laisser influencer ni par la crainte, ni par aucune considération de personnes. »

L'homme magnanime, qui entreprenait ainsi de faire partout triompher le droit, eut pourtant, à l'exemple du divin Maître, à souffrir de grandes avanies.

Avant la grande scène de Canossa, il avait eu, à Rome, l'objet d'un indigne attentat. Dans la nuit de Noël de l'année 1075, quelques forcenés avaient osé l'enlever, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, et peut-être auraient-ils commis un crime encore plus grand, si, à la première nouvelle de l'attentat, tout le peuple romain ne s'était porté vers la tour où le saint pontife avait été renfermé, en menaçant d'exterminer les auteurs audacieux de l'enlèvement sacrilége, si le pape n'était rendu sur-le-champ à la liberté.

Quelques années plus tard, au printemps de l'année 1082, Henri IV, qui avait oublié tous ses précédents serments, vint assiéger Rome, et obligea le pape à se retirer au château Saint-Ange. Le pape était encore renfermé dans ce château quand Robert Guiscard, appelé par lui, vint assiéger Rome à son tour. Mais les soldats du chef normand, après être entrés dans la ville sainte, y commirent encore plus

d'excès que n'en avaient commis ceux de Henri. La ville entière fut mise par eux à feu et à sang.

Le cœur navré de tant de malheurs qu'il n'avait pu prévoir, Grégoire VII se retira d'abord au monastère du Mont-Cassin, et bientôt après, sur les bords de la Méditerranée, à Salerne, soit que pour réparer sa santé altérée par d'immenses travaux et des chagrins profonds, on lui eût conseillé d'aller consulter, à Salerne, les oracles de la science médicale, qui y était, dès-lors, cultivée avec honneur, soit que la vue de la mer et le bruit grondant de ses flots, qui favorisent les profondes méditations et bercent les grandes mélancolies, dussent être plus en rapport avec les dispositions de son âme.

Il était encore dans cette ville, quand la mort vint non pas le frapper, mais l'avertir que Dieu l'appelait dans un monde meilleur. Avant d'expirer, il prononça ces paroles remarquables : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité : c'est pourquoi je meurs dans l'exil. » Mais ce lieu d'exil était pour lui la frontière de la véritable patrie dans laquelle il allait entrer. Paul V et Benoît XIII ont placé ce grand homme dans le catalogue des saints, et l'Eglise nous garantit par leur voix qu'il jouit dans le ciel d'une gloire incorruptible.

O pontife vénéré, permets-moi donc de devancer par la pensée le jour où ton corps ressuscité se réunira de nouveau à ta grande âme. Laisse-moi m'incliner devant toi, devant toi qui es, à mes yeux, le type glorieux de la prééminence du droit sur la force et de l'idée sur la matière. Laisse-moi baiser tes mains resplendissantes de justice, et coller mes lèvres sur tes pieds sacrés, comme en présence du crucifix, j'aime à les coller sur ceux de l'Homme-Dieu que tu représentes. Qu'on me divise en deux plutôt que de me séparer de toi, puisque je sens tous les mouvements de ton cœur se répéter dans le mien, et toutes tes pulsations faire battre mes veines !

Et ce ne sont pas seulement tes sentiments qui vibrent au

fond de mon âme ; je reste encore frappé d'admiration devant la grandeur de tes idées. Je reconnais avec bonheur et avec amour ta suprématie absolue sur l'Eglise, puisque sans elle il ne saurait y avoir d'unité. Seule, ta suprématie temporelle sur les rois et les empereurs étonne mon esprit, et pourtant j'y souscris encore à l'instant si tu daignes accueillir ma prière, si tu daignes me garantir de la part de Dieu que tous tes successeurs seront, dans chaque action de leur vie, aussi éclairés et aussi saints que toi ; car il est un despotisme que je hais, c'est celui des grands et des puissants de la terre ; il en est un que je redoute, c'est celui des filles d'Eve qui ont le regard doux et la voix enchanteresse ; mais il en est un que j'aime, c'est celui des hautes intelligences guidées par la sainteté : celui-là plaît tant à ma raison et ravit si fort mon cœur, qu'il finit aussi par causer à mes sens une douce extase.

XXII.

URBAIN II AU CONCILE DE CLERMONT.

An 1095.

Qu'ils sont heureux les siècles de croyance ! qu'ils sont heureux ! La vie des peuples, comme celle des individus, est pleine alors de poétiques enchantements.

Dans les âges d'incrédulité, l'enfance naïve dure à peine un jour, et l'adolescence chaste, un matin. Ce jour fini, ce matin passé, plus de nobles élans au cœur ; partant, plus de poésie, plus de bonheur, plus de joie. Les objets extérieurs ne parlent plus à la pensée, et comme la vertu peut seule imprimer aux êtres intelligents un rayonnement durable de beauté, quand on ne croit plus à la vertu, l'on ne voit plus dans les visages humains que des masques, tantôt grimaçants, tantôt horribles, toujours repoussants. Dans ces conditions on n'éprouve pas pour ses semblables plus de sympathie, que les habitants des bagnes et des prisons n'en éprouvent d'ordinaire pour leurs compagnons d'infortune, aussi dépravés qu'eux mêmes.

Comme, dans les siècles de foi, tout est différent ! L'homme,

dans ces temps, conserve jusqu'à la dernière vieillesse l'enjouement et la candeur de ses jeunes ans, parce que le siége principal de sa vie est au cœur, et que le cœur, on l'a dit avec raison, ne vieillit point. La nature physique est alors pour lui un sujet continuel de contemplation, et la nature morale, une source intarissable d'émotions plus douces encore. La jeune fille croit voir alors partout des archanges rayonnants de lumière, qui transperçent son cœur de flèches d'or; le jeune homme croit rencontrer à chaque pas des vierges plus belles que les vierges de Raphaël.

Pessimisme, dira-t-on, dans un cas, optimisme dans l'autre, illusion des deux parts! Non, répondrons-nous, ce ne sont point des illusions; ce n'est, dans les deux cas, que le sentiment énergique des deux grandes réalités aux quelles aboutit inévitablement cette route éphémère qu'on nomme le temps. Tout homme ici-bas, en effet, est placé dans un demi-jour qui ne lui permet de découvrir ni toute la beauté du Bien, ni toute la laideur du Mal. Seulement, pour l'incrédule, ce crépuscule est le crépuscule du soir, après lequel il n'attend que des ténèbres plus épaisses encore, tandis que pour le croyant, c'est le crépuscule du matin, qui se colore déjà des teintes rosées de l'aurore avant de faire place à un soleil radieux.

La chrétienté tout entière, à la fin du onzième siècle, se sentait ainsi comme à l'aurore de la vie. Elle était depuis longtemps délivrée des frayeurs que la pensée de la fin prochaine du monde lui avait causées. Elle voyait, d'un autre côté, la domination des papes fortement établie, et le règne de l'arbitraire ruiné partout. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître les plus douces espérances dans les campagnes comme dans les villes, dans les chaumières comme dans les palais. Tout s'animait donc, tout s'agitait, tout chantait.

Voyez-vous, dans un pli des Apennins, sur les bords limpides d'une rivière dont les eaux iront plus tard baigner les murs déjà célèbres de Florence et de Pise, voyez-vous un

moine tout occupé à marquer des points sur des lignes parallèles ? Ce moine est le bénédictin Guy d'Arezzo, qui donne à la musique les lois qu'elle suit encore.

Dans la France méridionale, quels sont ces hommes qui n'avaient jamais eu leurs pareils jusque-là, qu'on voit aller sans cesse de ville en ville, de castel en castel, portant dans leurs mains, au lieu d'une lance acérée, une harpe ou une mandoline ? Ce sont les premiers troubadours. Ils façonnent, dans leurs chants de gloire et d'amour, une langue nouvelle, qui produira bientôt des filles plus harmonieuses encore que leur mère.

Dans la France du nord, comme aussi en Angleterre et en Allemagne, s'offre aux regards un spectacle plus magnifique encore. Jusque-là, la structure des églises était restée lourde et massive ; maintenant les voûtes s'élèvent davantage, les tours s'élancent dans les airs. On voit déjà que le style roman ne tardera pas à disparaître, et que le règne de l'ogive va commencer.

Tous ces efforts, tous ces chants, tous ces travaux ne sont que des aspirations de l'humanité qui cherche à s'élever, sur les ailes de la foi, dans les régions sereines du Beau.

Les guerres privées de seigneur à seigneur, au temps dont nous parlons, subsistaient pourtant encore, et le laboureur n'était jamais sûr de lever la moisson du sol qu'il avait semé. Il fallait nécessairement, pour assurer au-dedans le repos de la chrétienté, employer au-dehors l'exubérance de vie qu'elle déployait partout. La tyrannie qu'exerçaient sur les chrétiens d'Orient les enfants de Mahomet, en fournit une occasion naturelle, et donna lieu au plus grand ébranlement qui eût encore agité l'Europe.

Quel fut le premier auteur de cette immense commotion, qui devait former l'âge épique des temps modernes ? Ce fut un simple prêtre du diocèse d'Amiens, appelé *Pierre*, et surnommé

l'ermite, parce qu'il avait toujours montré un grand amour pour la solitude.

Les vrais possesseurs de la terre, ce ne sont point les souverains, qui ne peuvent se mouvoir sans emmener avec eux un embarrassant cortége ; ce sont les hommes habitués à cheminer un bâton à la main, qui n'ont besoin que d'un morceau de pain pour apaiser leur faim, et d'un peu d'eau pour étancher leur soif. Tels étaient les pélerins qui, dans le onzième siècle, traversaient l'Europe en tout sens, se rendant les uns à Rome, les autres à Saint-Jacques-de-Compostelle, les plus hardis à Jérusalem.

Pierre l'ermite avait été du nombre de ces derniers. Il avait visité les saints lieux. Il avait été témoin des avanies de tout genre, dont les Sarrasins ne cessaient d'accabler les serviteurs du Christ. Pierre, avant d'entrer dans le sacerdoce, avait, à ce qu'il paraît, porté les armes. Durant son séjour à Jérusalem, chaque fois qu'il voyait les profanations indignes des infidèles, et les excès qu'ils commettaient à chaque instant contre les chrétiens, le courage du guerrier et le dévouement du prêtre s'unissaient pour faire bouillonner son cœur. « Ah ! se disait-il, si mes frères de France voyaient tout cela ! » Il ajouta un jour : « Je saurai si bien le leur dépeindre qu'ils croiront le voir, et ils ne permettront plus que le tombeau du Christ soit livré à des mains impures. »

Son projet fut dès-lors arrêté. Pour ne pas s'exposer à être accusé d'exagération, il demande à l'évêque de Jérusalem une lettre pour le souverain pontife, et le prie d'y décrire les maux intolérables que son infortuné troupeau a journellement à supporter. Dès que cette lettre est écrite, il part pour l'Italie, et va se jeter aux pieds du pape Urbain II, digne successeur de Grégoire VII.

Urbain sent, à son tour, ses entrailles émues. Il convoque sur-le-champ un concile à Plaisance, pour aviser à ce qu'il convient de faire dans l'intérêt des églises d'Orient, et en par-

ticulier de celle de Jérusalem. En attendant, il permet à Pierre l'ermite d'aller communiquer à toutes les contrées de l'Europe, l'émotion profonde qu'il lui a causée à lui-même.

Pierre sent alors ses forces centuplées. Il parcourt successivement le nord de l'Italie, puis l'Helvétie, puis la France, puis la Flandre. Partout, les peuples se soulèvent à la nouvelle de sa prochaine arrivée. Les basiliques des grandes cités, comme les églises des hameaux, sont trop étroites pour contenir les foules amassées. Pierre parle au milieu des campagnes ou dans les grandes places des villes, et tous les auditeurs croient être à Jérusalem. Tous voient le Sarrasin qui frappe, et le chrétien qui est frappé. Tous les enfants pleurent, toutes les femmes gémissent, tous les chevaliers brandissent leur lance, ou portent la main à la poignée de leur épée.

Urbain, de son côté, a fait décider au concile de Plaisance qu'il fallait attaquer les infidèles. Mais, pour les attaquer, il faut des bras vigoureux et des cœurs qui n'ont jamais connu la peur. Il s'en rencontre, sans doute, dans tous les pays chrétiens ; mais parce qu'en France ils foisonnent, c'est surtout la France qui les fournira.

Urbain II convoque donc un second concile au centre même de la France, dans la ville qui rappelle à la fois les dernières gloires gauloises et les dernières gloires romaines, dans la cité des Vercingétorix, et des Sidoine Apollinaire.

Français de nos jours, qui pour avoir vu quelques émeutiers parricides, parcourir les rues épouvantées de nos grandes cités, vous imaginez avoir vu de grands spectacles, venez sur les murs de Clermont contempler les foules qui encombrent tous les chemins, et les étendards qui se montrent à tous les points de l'horizon.

Voici l'homme qui a déjà fait verser, en quelques mois, à la chrétienté, plus de larmes que n'en versèrent, durant des siècles, tous les Grecs de l'antiquité sur les malheurs d'OEdipe ou d'Oreste. Voici Pierre l'ermite, dont la robe poudreuse et

déchirée excite plus d'enthousiasme que n'en peut causer l'entrée triomphale d'un souverain.

Voici maintenant le représentant de Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre. Son visage brille à la fois de l'éclat du courage et de celui de la science. Saluez en lui l'une de vos plus grandes illustrations ; car c'est sur les bords de la Marne, c'est à Châtillon qu'il est né (1) ; et c'est à Cluny qu'ont germé ses talents et ses vertus.

Des centaines d'évêques ou d'abbés, précédés et suivis d'un peuple innombrable, se rendent processionnellement à sa rencontre, et à son approche, tous les fronts se prosternent dans la poussière pour recevoir la rosée bienfaisante de ses bénédictions. Quand ces fronts vont se relever, vous en verrez sans doute des milliers, blancs comme des lys, et qui n'ont jamais reçu d'autres baisers que les baisers maternels, mais vous en verrez des milliers aussi noircis par les fatigues, et surmontés d'un casque altier.

Regardez vers le Midi. Vous apercevez la bannière sans tache de Raymond, comte de Toulouse. Quoiqu'il ne porte pas le titre de roi, ses états sont plus étendus que ceux du roi de France, et tous les rois de l'Espagne recherchent son alliance.

Du côté de l'Occident paraissent les enseignes de Rotrou, comte du Perche.

Vers le Nord, les étendards sont encore plus nombreux. Voici d'abord celui de Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, frère du roi de France, Philippe I[er]. Quant à Philippe, il ne se montre point, par ce qu'il est dans les liens de criminelles amours, et que le Christ n'admet point parmi ses serviteurs les hommes qui brûlent de flammes impures. Tout auprès est la bannière, non moins redoutée, de Robert, duc de Normandie ; puis celle de Robert, comte de Flandre ; puis encore celle d'Etienne, comte de Blois.

(1) C'est l'opinion la plus générale. Suivant une autre, Urbain serait né à Reims.

A l'Orient aussi, paraissent des bannières de diverses couleurs. Les unes sont depuis longtemps connues des Français : ce sont celles de Godefroy de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, et de ses deux frères, Eustache et Baudouin. D'autres, que la victoire a, depuis longtemps déjà, illustrées dans l'Italie méridionale et la Sicile, paraissent pour la première fois sur une terre française : ce sont les bannières de Boémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et celles de son cousin, l'intrépide Tancrède.

Quant aux bannières de seigneurs moins puissants, accourus de toutes les parties de la France ou de contrées plus éloignées, elles se balancent de tous les côtés, aussi nombreuses que les arbres d'une forêt ; car l'enceinte de la ville est beaucoup trop étroite pour pouvoir contenir la multitude des chevaliers, qui ont dû dresser des tentes sur les bords de l'Allier.

Le jour fixé pour l'ouverture du concile arrive enfin, et le pape adresse à l'une des plus imposantes assemblées qu'il ait été donné à l'œil de l'homme de contempler, l'allocution suivante, digne d'être transmise jusqu'à la postérité la plus reculée, puisqu'elle devint aussitôt le signal des exploits les plus héroïques qui aient jamais été tentés (1).

« Vous savez, mes frères, que le Sauveur du monde a honoré, par sa présence, la terre qu'il avait promise aux anciens patriarches, qu'il l'a nommée son héritage, et qu'il l'a particulièrement chérie ; et bien qu'à cause des péchés de ses habitants, il l'ait livrée pour un temps entre les mains des infidèles, il ne faut pas croire qu'il l'ait rejetée. Depuis longues années, la nation impie des Sarrasins tient les saints lieux sous une dure tyrannie ; ils ont réduit les fidèles en servitude et les accablent de tributs et d'avanies ; ils enlèvent leurs enfants, les

(1) Nous reproduisons le texte de Fleury, que cet auteur avait puisé lui-même dans Guillaume de Tyr.

contraignent d'apostasier, et s'ils refusent, ils les font mourir. Le temple de Dieu est devenu le siége des démons ; l'église du Saint-Sépulcre est souillée de leur impudicité, et les autres lieux saints servent d'asile aux animaux immondes. Ils n'ont pas plus d'égards pour les personnes ; on met à mort les prêtres et les diacres dans le sanctuaire ; on y outrage les femmes et les vierges.

« Vous donc, mes chers enfants, armez-vous du zèle de Dieu : marchez au secours de nos frères, et le seigneur sera avec vous. Tournez contre l'ennemi du nom chrétien, les armes que trop souvent vous employez injustement les uns contre les autres. Rachetez, par ce service agréable à Dieu, les pillages, les incendies, les homicides et les autres crimes qui excluent de son royaume, afin d'en obtenir promptement pardon. Nous vous exhortons, et nous vous enjoignons pour la rémission de vos péchés, de compatir à l'affliction de nos frères qui sont à Jérusalem et aux environs, et de réprimer l'insolence des infidèles, qui veulent se soumettre les royaumes et les empires, et se proposent d'éteindre le nom chrétien. Autrement, il est à craindre que la foi ne périsse bientôt en ces contrées-là. Plusieurs d'entre vous savent que la persécution y règne, pour l'avoir vue de leurs yeux ; et nous l'apprenons d'ailleurs par la lettre du patriarche de Jérusalem, que je tiens dans mes mains, et que le vénérable Pierre, ici présent, nous a apportée.

« Pour nous, ayant confiance en la miséricorde de Dieu et en l'autorité de saint Pierre, nous remettrons à ceux qui prendront les armes contre les infidèles, les pénitences immenses qu'ils méritent pour leurs péchés ; et ceux qui y mourront en vraie pénitence, ne doivent point douter qu'ils ne reçoivent le pardon de leurs péchés et la récompense éternelle. Cependant nous prenons sous la protection de l'Eglise et des apôtres saint Pierre et saint Paul, ceux qui s'engageront à cette sainte entreprise, et nous ordonnons que leurs personnes et leurs biens soient dans une entière sûreté. »

A peine le pape a-t-il cessé de parler, qu'un cri unanime s'échappe au même instant de toutes les poitrines : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Dès que le premier enthousiasme est un peu calmé, Urbain reprend ainsi : « Vous voyez aujourd'hui, mes frères, l'accomplissement de cette parole de Notre-Seigneur, qu'il se trouve au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom ; car vous n'auriez pas poussé un cri aussi unanime, s'il ne vous l'avait inspiré. *Dieu le veut* sera donc votre cri de guerre, et quiconque veut entreprendre le pélerinage des saints lieux, doit porter sur lui la figure de la croix. »

Les assistants aussitôt se prosternent. Un des cardinaux présents prononce la formule de la confession, et tandis que les pleurs et les sanglots s'échappent de toutes parts, le Souverain-Pontife donne son absolution à cette foule immense.

Tous ceux qui firent le vœu d'aller en Terre-Sainte reçurent aussitôt une croix d'étoffe rouge, qu'ils placèrent sur leur épaule droite ; ils portèrent dès ce moment le nom de *Croisés*, et l'expédition projetée contre les infidèles prit naturellement le nom de *croisade.*

Comme dans de vastes savanes ou dans des forêts d'arbres résineux, quand un incendie a commencé sur un point, si la direction du vent n'en arrête pas les progrès, cet incendie s'étend en quelques heures dans des espaces immenses ; ainsi, tous les chrétiens qui avaient pris la croix au concile de Clermont, eurent dans quelques semaines propagé dans toute la chrétienté l'enthousiasme dont ils étaient animés. C'était à qui montrerait plus d'empressement à prendre la croix, à qui ferait à Dieu pour cela de plus grands sacrifices. Partout on voyait des époux s'arracher aux embrassements de leurs jeunes épouses, des pères se dérober en pleurant aux caresses de leurs enfants. Et ce n'étaient point seulement les gentilshommes bardés de fer, qui se croisaient ; c'étaient de bons laboureurs, des artisans, des femmes, des adolescents à peine sortis de

l'enfance, qui presque tous s'imaginaient, dans leur naïve ignorance, qu'on pouvait arriver à Jérusalem en quelques journées de marche.

On croit généralement que le nombre des personnes qui, dans les divers pays de l'Europe, s'enrôlèrent pour cette première croisade, s'éleva au-dessus de cinq millions.

La plupart de ces croisés, mal approvisionnés et mal armés, périrent dans les chemins de l'Europe orientale, qu'ils suivaient pour se rendre à Constantinople ; et beaucoup trouvèrent ainsi la Jérusalem des cieux avant d'avoir vu celle de la terre.

D'autres, après des fatigues inouïes et des combats innombrables, arrivèrent jusqu'à la cité sainte, où s'opéra, il y a dix-huit siècles, la rédemption du monde, et ils y entrèrent en vainqueurs, le 15 juillet 1099 ; mais le droit de chanter leurs immortels exploits n'appartient qu'à la poésie.

XXIII.

CONDAMNATION D'ABAILARD AU CONCILE DE SENS.

An 1140.

C'EST un magnifique festin que celui que l'enseignement public sert libéralement aux intelligences éprises d'amour pour la science, et jamais ce festin ne fut plus splendide qu'au temps d'Abailard.

Les grandes écoles supposent à la fois un état de sécurité et une assez grande richesse. Comment les hommes pourraient-ils, en effet, s'occuper avec fruit de la culture de leur esprit, quand ils ont à chaque instant à défendre leur vie contre d'injustes aggressions, ou à la gagner par les plus rudes labeurs !

L'enseignement public ne cessa pourtant jamais complètement aux plus mauvais jours du moyen-âge. L'Eglise le distribuait alors aussi généreusement que pouvait le permettre le malheur des temps, à l'ombre des cathédrales. Mais il en est des esprits comme des corps ; ils ne s'échauffent et ne s'enflamment que par le frottement, à moins qu'ils ne soient placés dans un milieu déjà incandescent.

Pour que l'enseignement public brille d'un vif éclat, il faut donc nécessairement qu'il ait de grands centres ; et comment de pareils centres eussent-ils pu exister, quand les barbares portaient dans toute l'Europe la désolation et le carnage, ou qu'un homme ne pouvait faire une journée de marche, sans être exposé à être rançonné vingt fois par les seigneurs plus ou moins puissants dont il traversait les terres !

L'enseignement ne put donc acquérir en France une grande extension, que lorsque les rois commencèrent à dominer la féodalité, et à faire sentir à tous leurs vassaux la force de leur épée. Les maîtres et les écoliers, placés alors sous la double sauvegarde de la royauté et de l'Église, purent parcourir à loisir les vastes régions de la pensée.

Aussi, comme ils s'y élancèrent avec passion ! Plus un hiver a été rude, plus on reçoit avec délices les premières haleines du printemps Qui pourrait donc se représenter l'enthousiasme des hommes instruits, qui, après sept siècles de ténèbres profondes, voyaient poindre à l'horizon comme l'aube d'un jour nouveau ! Qui pourrait dire avec quelle émotion et quel respect ces hommes abordaient les rares monuments de la littérature latine, et ceux bien plus rares encore de la littérature grecque, qui n'avaient pas été détruits durant les siècles d'ignorance! Qui pourrait peindre l'avidité avec laquelle ils recevaient les leçons des hommes plus versés qu'eux-mêmes dans les secrets de la science !

Aujourd'hui que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain sont étudiés dès le plus jeune âge, et que l'imprimerie les a répandus partout, l'enfance et l'adolescence fréquentent seules les écoles. Mais, au temps dont nous parlons, qui succédait à une longue période d'ignorance, les hommes de tous les âges étaient comme autant d'enfants, et les manuscrits étaient si peu nombreux et si difficiles à acquérir, que la science ne pouvait guère se communiquer que par la parole.

On s'explique facilement par là, comment, dès la fin du

onzième siècle, une multitude d'hommes se rendaient à Paris, non-seulement des diverses contrées de la France, mais encore de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, et, en un mot, de toutes les parties de l'Europe latine, pour y étudier la théologie, la philosophie et les belles lettres.

L'une des merveilles de ce temps fut Guillaume de Champeaux, archidiacre de Paris, qui professait avec la plus grande distinction toutes les sciences cultivées alors, et qui attirait des milliers d'auditeurs à ses leçons.

La gloire de ce maître illustre devait pourtant être effacée par celle d'un de ses élèves, adonné plus spécialement aux études philosophiques. Cet élève fut le célèbre Pierre Abailard.

Abailard, né à Palais, près de Nantes, en l'année 1079, montra, dès sa première jeunesse, combien la science avait pour lui d'attraits. Il était, en effet, l'aîné d'une famille noble, et il abandonna à ses frères tous les avantages résultant de son droit d'aînesse, pour que la nécessité d'administrer de grands biens ne le détournât point de ses travaux.

Abailard, on l'a dit, étudia d'abord sous Guillaume de Champeaux; mais il devint bientôt plus habile dialecticien que son maître, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller. Il alla alors ouvrir une école à Melun, puis à Corbeil, et il attirait toujours à sa suite une multitude de disciples.

Abailard revint plus tard à Paris, où il professa avec tant d'éclat, qu'on y vit bientôt une chose dont l'histoire littéraire n'avait pas encore offert d'exemple; c'est que le successeur de Guillaume de Champeaux, après avoir entendu Abailard, déclara qu'il lui abandonnait sa chaire, et se rangea aussitôt au nombre de ses élèves. Les leçons de tous les autres maîtres devinrent dès lors désertes, et Abailard fut désormais l'unique oracle de l'enseignement philosophique.

Ces succès inouïs développèrent chez Abailard un immense orgueil, et l'orgueil amène inévitablement d'autres chutes.

Non loin des lieux où Abailard recevait, tous les jours, de ses fanatiques admirateurs, de frénétiques applaudissements, vivait une jeune fille, dont l'esprit avait reçu une certaine culture qu'elle aspirait à développer, et dont la beauté égalait l'esprit. Cette jeune fille, nièce d'un chanoine de Paris, appelé Fulbert, se nommait Héloïse.

Héloïse voulut recevoir des leçons de l'homme qui passait pour le maître le plus habile de l'époque; Abailard, de son côté, eut l'imprudence d'accéder aux désirs de la jeune fille, et d'aller enseigner, dans l'intérieur de sa demeure, cette aimable enfant.

Le disciple présomptueux d'Aristote oublia dans cette circonstance les leçons du divin Maître, qui seules peuvent préserver l'homme qui les suit, des écueils redoutables dont la vie est parsemée. Il oublia que l'esprit du mal est prompt, que la chair est faible, et que celui qui aime le danger doit y périr. Aussi sa vertu ne tarda pas à faire auprès d'Héloïse un lamentable naufrage.

Qu'aurait du faire Abailard après une si triste chute? Il aurait dû cacher sa honte dans le silence, et se soustraire à tous les regards. Il aurait dû surtout éviter de s'élancer désormais dans les régions dangereuses des hautes spéculations; car toute grande faute imprime nécessairement une tache au soleil de l'intelligence et en affaiblit la clarté. Mais un abîme appelle ordinairement un autre abîme.

Au lieu donc de devenir plus réservé dans le domaine habituel de ses explorations, le philosophe ne craignit pas de se lancer étourdiment dans un monde moins connu de lui, et où les erreurs, les plus légères en apparence, peuvent devenir bientôt d'abominables impiétés. Il se mit à écrire sur les matières les plus transcendantes de la théologie, et avança dans ses écrits, notamment sur les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation plusieurs propositions téméraires, quelques-unes même complètement fausses.

Ces doctrines nouvelles, adoptées de confiance par une foule d'hommes instruits qui avaient été les élèves d'Abailard, auraient pu engendrer des hérésies funestes, si elles n'avaient pas été anathématisées dès leurs naissance. Les erreurs les plus grossières furent proscrites dans un concile tenu à Soissons en l'année 1121; mais beaucoup d'autres, qu'il était plus difficile de constater, n'avaient pas été condamnées, et Abailard y ajoutait encore journellement, dans de nouveaux écrits, des erreurs nouvelles. Il était temps d'arrêter l'effet de ces poisons.

Mais quel dialecticien osera lutter avec Abailard, qui n'a jamais été vaincu dans une dispute? Quelle école fournira ce hardi jouteur? Où aura-t-il affilé ses armes? C'est ce que demandaient un grand nombre d'hommes sages qui, offusqués des nouveautés d'Abailard, ne se sentaient pas de force à soutenir une argumentation contre lui; et tous plaçaient leur espoir dans un moine qui faisait alors l'admiration du monde.

La Bourgogne avait vu naître ce moine, qui, comme Abailard, avait renoncé de bonne heure à tous les biens de la terre, mais qui avait su, mieux qu'Abailard, mortifier de bonne heure ses sens et son esprit. Au début de sa vie, il lui arriva une fois de jeter ses regards sur une femme, avec une curiosité que sa conscience timorée lui reprocha sur-le-champ. Il courut aussitôt, pour s'en punir, se jeter dans un étang glacé, et pendant qu'il éteignait dans ces froides eaux le feu de ses sens, il y doublait les clartés de son esprit. Le séducteur d'une jeune fille ne pouvait lutter contre ce héros de chasteté, l'ornement principal de la congrégation de Cîteaux, qui s'était détachée récemment de celle de Cluny pour se rapprocher davantage de la règle primitive de saint Benoît. Ce moine, qui devait être un des plus grands docteurs en même temps qu'un des plus grands thaumaturges du moyen-âge, était alors abbé de Clairvaux, et son nom était déjà célèbre dans toute la chrétienté : ils'appelait Bernard.

Bernard, dans sa solitude de Clairvaux, lit attentivement

les divers écrits d'Abailard, et, outre les propositions extraites de ces écrits, qui avaient été condamnées au concile de Soissons, il en signala encore beaucoup d'autres qui n'étaient pas moins hérétiques.

Abailard se défend aussitôt avec vivacité. Sachant que Bernard avait eu un démêlé assez vif avec l'archevêque de Sens, il offre de soumettre sa doctrine à un concile qui devait se tenir prochainement dans la ville métropolitaine de cet archevêque, et quelques jours seulement avant l'ouverture du concile il fait sommer Bernard de s'y rendre.

L'abbé de Clairvaux hésita d'abord un instant à se mesurer dans un si court délai, avec le plus grand dialecticien de son temps; mais il réfléchit ensuite que le Dieu qui avait promis de protéger ses disciples contre la rage des proconsuls, ne saurait manquer d'assister, dans une lutte de parole, l'homme humble et vertueux qui ne fonde que sur sa promesse l'espérance du succès.

L'espèce de défi lancé par Abailard est donc accepté.

Le temps où vivaient ces deux athlètes, était celui des joutes et des tournois. Dès que la renommée désignait un lieu où des chevaliers devaient se mesurer en champ-clos avec la lance ou l'épée, on était sûr de voir bientôt accourir dans ce lieu des foules empressées.

Mais aucun tournoi ne donna lieu à une réunion plus imposante, que celle qui se forma à Sens pour voir lutter ensemble les deux plus grandes célébrités intellectuelles de l'époque; d'un côté, le coryphée des écoles, de l'autre, le modèle et la gloire des cloîtres. On voyait arriver, à chaque heure, dans l'ancienne ville épiscopale, tantôt des prélats, tantôt des religieux, tantôt de hauts barons et de puissants seigneurs, sans compter une multitude innombrable d'étudiants, accourus particulièrement de Paris pour assister à cette grande joute théologique.

Non-seulement le comte de Champagne, le comte de Nevers,

et d'autres grands feudataires se rendirent à Sens avec l'élite de leur noblesse, mais le roi de France, Louis-le-Jeune, voulut assister aussi à un débat aussi solennel, et il amena avec lui les principaux seigneurs de sa cour.

Le concile se tint le 2 juin 1140.

Quand Abailard entra dans l'assemblée, il parut d'abord plein de confiance. Il voyait, en effet, parmi les membres du concile, un grand nombre de ses anciens disciples et de ses plus ardents admirateurs.

Quand le moine parut, il tenait au contraire ses yeux timidement baissés, et l'on eût cru d'abord, à l'attitude si différente des deux athlètes, que Bernard était l'accusé, et Abailard l'accusateur.

Comme c'était pourtant le moine qui avait attaqué le philosophe, il fallait que le moine parlât le premier. Le président du concile donne donc la parole à l'abbé de Clairvaux.

A l'instant, toute l'assemblée est frappée d'une prodigieuse stupeur, en voyant la transformation subite qui s'opère dans la personne du moine. Son œil, terne jusque là, s'illumine tout-à-coup, et lance des éclairs. Son corps, exténué par les austérités, resplendit d'une majesté indicible. Il n'a pas encore parlé, qu'Abailard déjà se sent vaincu.

Bernard pourtant lit à haute voix les propositions erronées qu'il a extraites des ouvrages d'Abailard, et somme celui-ci, s'il les avoue, de les prouver ou de les corriger. A l'instant même, tout l'orgueil du maître d'Héloïse est terrassé. L'esprit, la mémoire, la parole même qu'il avait toujours maniée jusque là avec autant d'éclat que de facilité, lui font complètement défaut; et il en est réduit, pour rendre sa défaite moins honteuse, à balbutier qu'il appelle au pape. Mais toute l'assemblée demeure convaincue que cet appel, interjeté avant la sentence et contre des juges qu'Abailard avait lui-même choisis, n'a d'autre but que de marquer une défaite, dont l'aveu formel eût été trop humiliant pour l'orgueilleux philosophe.

Par égard toutefois pour l'autorité du Souverain Pontife, les Pères du concile se bornèrent à condamner les propositions d'Abailard que saint Bernard avait attaquées, et ne prononcèrent aucune peine contre le philosophe. Celui-ci feignit bientôt après de se diriger vers Rome pour y soutenir son appel ; mais la grâce de Dieu l'ayant porté à passer par Cluny, Pierre-le-Vénérable, alors abbé de cet illustre monastère, entreprit de guérir à la fois l'esprit d'Abailard de ses folles opinions, et son cœur de tout attachement aux choses terrestres.

Cette entreprise charitable fut couronnée de succès, et le monde apprit avec étonnement, que l'amant d'Héloïse s'était tout-à-coup épris d'amour pour le silence et pour les austérités du cloître.

J'admire, Abailard, ce cilice qui ceint maintenant tes reins, et cette discipline qui meurtrit et ensanglante tes membres, pour chasser de ton âme de coupables et dangereux souvenirs ; mais ce n'est pas assez de mortifier ton corps, car l'esprit en toi a péché plus encore que la chair.

Veut-tu donc recouvrer toute la beauté qu'avait ton âme dans tes jeunes ans, avant qu'elle fût séduite par un concert continuel d'applaudissements. Viens dans le temple. Prosterne-toi devant Dieu. Prends, par la pensée, ton cœur entre les deux mains, et place-le sur la dernière marche de l'autel. Arme-toi maintenant d'une massue de fer, et frappe ce cœur coupable. Le sang a déjà jailli, je le vois ; mais ne cesse pas pourtant de frapper ; car ce cœur, si enflé jadis, recèle encore, je le crains, dans ses dernières vésicules quelques gouttelettes du poison mortel qu'on nomme l'orgueil. Ecrase-le donc sans pitié, comme la meule pesante écrase le grain de froment. Quand tu l'auras ainsi broyé et pétri, offre-le sans crainte à ton Dieu ; car le prophète royal l'a dit, Dieu n'a jamais méprisé un cœur contrit et humilié. Le cœur du philosophe vaincu pourra ainsi devenir aussi pur que celui du moine vainqueur, et tous deux

pourront goûter ensuite les mêmes extases dans les demeures éternelles.

Au rapport de tous les historiens, la pénitence d'Abailard fut sincère, et Dieu n'exigea pas qu'elle fût longue. Le célèbre philosophe mourut deux ans après la défaite qu'il avait subie au concile de Sens.

XXIV.

LA BELLE BÉRENGÈRE A TOLÈDE.

An 1140.

On a vu dans le récit précédent, qu'Abailard parut complètement guéri de toute passion criminelle, dès qu'il se fut placé sous la sage discipline de Pierre-le-Vénérable.

La passion d'Héloïse pour Abailard tarda plus longtemps à se calmer. La nièce de Fulbert n'eut longtemps que des regrets stériles avant d'avoir des remords, et le repentir ne parut entrer dans son âme, que lorsque la mort eut frappé l'objet de son coupable amour. Détournons donc les regards de cette infortunée; car, quand une femme cède aux attraits criminels de la volupté, il nous semble voir un taon plonger son aiguillon ou ses antennes impures dans le calice d'une rose. Il sera plus doux de contempler une femme dont la beauté incomparable n'aura jamais reçu la moindre tache. C'est l'Espagne qui, au temps dont nous parlons, fournit à deux races d'hommes aussi opposées d'origine que de religion, ce ravissant spectacle.

Les califes de Cordoue et les émirs musulmans signaient de

temps en temps des traités de paix avec les princes chrétiens de la péninsule Ibérique ; mais l'antagonisme naturel des musulmans et des chrétiens était trop profond, pour que ces traités pussent être longtemps respectés ; l'état habituel des deux peuples était par conséquent un état de guerre, et de guerre acharnée.

Le génie arabe pourtant a toujours eu un cachet de grandeur et de générosité, et les mœurs des Maures d'Espagne, en particulier, étaient aussi chevaleresques que celles des chrétiens. On en vit un exemple remarquable dans le siége célèbre dont nous allons raconter l'issue.

Depuis le milieu du onzième siècle, la partie chrétienne de l'Espagne était divisée en quatre royaumes, savoir : le royaume de Léon et celui de Castille, souvent unis sous le même sceptre mais souvent aussi divisés ; le royaume de Navarre ; et enfin celui d'Aragon. Les princes chrétiens guerroyaient quelquefois entre eux, mais l'intérêt commun de leurs peuples leur commandait de s'unir fréquemment par des alliances.

L'une des alliances qui favorisèrent le plus le progrès des armes chrétiennes, fut celle qui se forma entre Raymond Bérenger, comte de Barcelone et roi d'Aragon, et Alfonse VIII (1), roi de Léon et de Castille, par le mariage de Bérengère, fille du premier de ces souverains, avec le second.

La beauté de Bérengère l'avait rendue, dès sa première jeunesse, célèbre dans toute l'Europe, et un grand nombre de princes et de seigneurs aspiraient à sa main. Raimond Bérenger donna la préférence au jeune roi de Léon et de Castille, et toute l'Espagne chrétienne approuva ce choix, parce qu'Alfonse VIII était, comme l'avaient été la plupart de ses pré-

(1) Plusieurs appellent ce prince Alphonse VII, parce qu'ils ne comptent pas parmi les rois de Castille, son beau-père, Alphonse d'Aragon, second mari de la reine Urraque, qui ne put gouverner, en effet, la Castille, qu'au nom de sa femme, laquelle avait recueilli la couronne de Castille par hérédité.

décesseurs, la terreur des Maures, et que l'union de l'Aragon et de la Castille se trouvait ainsi fortement cimentée. Le mariage eut lieu en l'année 1128.

Chez Bérengère, la beauté s'alliait à un courage héroïque, qui ne le cédait pas à celui de son époux.

Alfonse VIII n'avait pas cessé d'être en guerre avec les Maures depuis le commencement de son règne, et il avait remporté souvent sur eux d'éclatantes victoires. Quelque temps après son mariage, il alla assiéger un fort château, du nom d'Auréja (1), qui appartenait aux Maures. Ceux-ci s'empressent de lever une armée considérable pour aller secourir la place assiégée. Chemin faisant, ils investissent Tolède, qu'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, avait reprise sur les Sarrasins en 1085, et dont il avait fait la capitale de ses états.

Alfonse VIII, qui ne s'attendait pas à un armement aussi formidable de la part des Maures, qu'il supposait abattus par leurs précédentes défaites, avait emmené avec lui, au siége d'Auréja, ses plus vaillants hommes d'armes, laissant Bérengère à Tolède sans presque aucune défense, car il la croyait à l'abri de tout danger.

A peine investis, les habitants de Tolède, se jugeant hors d'état d'opposer aucune résistance, ne songeaient qu'à se rendre et à obtenir quelques conditions favorables de la part des Sarrasins. Mais Bérengère montra bientôt à cette population étonnée tout ce que peut le courage d'une femme.

Loin de se laisser aller au découragement, Bérengère ordonne aussitôt toutes les mesures que commandait la défense de la ville. Elle représente aux citoyens les plus intrépides, que beaucoup d'entre eux avaient, en d'autres temps, combattu et vaincu les Sarrasins en rase campagne, et qu'il était par conséquent facile de leur résister derrière des remparts et de fortes tours. Aux moins courageux, elle annonce qu'elle a déjà

(1) Quelques historiens écrivent Oréja.

envoyé au roi des émissaires pour l'avertir de l'attaque des Sarrasins, que le château d'Auréja n'étant qu'à quelques journées de marche de Tolède, Alfonse sera bientôt de retour avec tous les siens, et qu'il ne s'agit, pour placer les Sarrasins dans la situation la plus dangereuse, que de résister quelques jours. Elle communique ainsi à tous les habitants de Tolède, le courage qui l'anime elle-même, et les détermine à opposer une résistance énergique.

En attendant, cette femme héroïque dirige elle-même les apprêts de la défense. Elle arme toute la partie de la population capable de porter une lance ou de tendre une arbalète, et emploie tout le reste à transporter les matériaux destinés à réparer les moindres brèches, ou à écraser l'ennemi, s'il approche des remparts, sous une grêle de projectiles. Elle-même inspecte les portes et les remparts pour s'assurer que tout est en bon état de défense.

Les Maures cependant, après avoir achevé leurs travaux de circonvallation, somment les habitants de Tolède de se rendre.

Bérengère, loin d'être intimidée par cette sommation, envoie à son tour aux chefs des Maures un héraut d'armes, pour leur dire que des guerriers aussi célèbres par leur galanterie que par leur courage, ne devaient trouver nulle gloire à s'emparer d'une ville qui n'était défendue que par une femme ; mais que s'ils voulaient se rendre à Auréja, ils y trouveraient un adversaire digne d'eux, et qui certainement ne refuserait pas le combat.

Quelques-uns des chefs Maures, jugeant, par cette réponse hardie, que Tolède était à l'abri d'un coup de main, craignirent peut-être que le roi Alfonse ne parût inopinément sur les derrières de leur armée, et qu'ils ne se trouvassent dès lors cernés entre les troupes du roi de Léon et les murs de Tolède ; mais ceux qui purent avoir cette pensée eurent le soin de la dissimuler, et tous les chefs déclarèrent à l'envi qu'ils accédaient à la proposition qui leur était faite, à condition seule-

ment que Bérengère, dont la beauté était célèbre dans le monde entier, voudrait bien se montrer à eux sur les murailles de la ville pour recevoir l'hommage de leur admiration.

Bérengère ne crut pas que les lois de la modestie dussent l'empêcher de céder au désir des Maures, et l'on vit, bientôt après, un des spectacles les plus extraordinaires que l'œil de l'homme ait jamais contemplés.

La reine de Castille parut sur les remparts, entourée de toute sa cour, et parée de ses plus beaux ornements.

L'armée des Maures commença alors à défiler devant elle, absolument comme aurait fait une armée de ses propres sujets, qu'elle aurait passée en revue. Chaque chef Maure, en passant devant la reine, inclinait sa lance ou son cimeterre pour la saluer, et la reine répondait à chaque salut par un gracieux sourire, qui devenait le signal des cris de joie les plus enthousiastes de toute l'armée Sarrasine.

Quand le défilé fut terminé, et que les croissants surmontant les dernières enseignes eurent disparu à l'horizon, la reine alla remercier Dieu d'avoir délivré son peuple, sans qu'aucune mère eût eu à gémir sur la mort d'un de ses fils.

Bérengère eut, bientôt après, l'occasion de prouver aux Maures que son âme avait autant de générosité que de courage.

Deux des chefs qui avaient assiégé Tolède, Aben-Azuel et Aben-Céta, ayant été tués plus tard dans une bataille gagnée par les Castillans, Bérengère fit placer leurs corps dans de riches cercueils, et ordonna qu'on les portât de sa part à leurs épouses, en leur exprimant combien elle s'associait à leur douleur.

Cette reine magnanime, dont la beauté, comme celle de Judith, avait sauvé son peuple, sans qu'elle eût été obligée, comme Judith, de trancher de son glaive la tête d'un ennemi, mourut le 3 février 1149, regrettée des sectateurs du Coran comme de ses propres sujets, c'est-à-dire de l'Espagne tout entière. Elle laissa deux fils, Sanche et Ferdinand, entre les-

quels Alfonse VIII divisa, bientôt après, ses états, ne conservant que le titre d'empereur, qu'il s'était attribué en l'année 1137, et qu'il garda jusqu'à sa mort, survenue en l'année 1157.

La femme d'Alfonse VIII, sur les murs de Tolède assiégée, présente pour nous un magnifique type de la femme engagée dans le mariage.

Dieu, dans les décrets adorables de sa Providence, a divisé, en effet, les femmes en deux parts. Les unes, et les plus pures, ont été destinées par lui à vivre obscurément dans la solitude des cloîtres, qui cachent au monde l'éclat de leurs vertus; elles ressemblent à ces plantes solitaires qui, loin des regards humains, entr'ouvrent leurs belles fleurs dans les fentes des rochers, sur les cimes Alpestres. Les autres sont comme les fleurs de nos jardins, dont chacun peut admirer les couleurs, et aspirer dans l'air les doux parfums, quoi qu'un seul ait le droit de les détacher de leur tige. Dieu fit celles-ci comme Bérengère, pour les joies d'un seul, mais pour les sympathies et l'admiration de tous.

XXV.

DÉPART DE LA FLOTTE VÉNITIENNE, COMMANDÉE PAR DANDOLO.

An 1202.

L'ITALIE, au moyen-âge, eut un grand nombre de républiques, qui jetèrent dans le monde plus ou moins d'éclat. Les plus célèbres furent les républiques maritimes de Pise, de Gènes et de Venise. La république de Pise fut détruite, vers la fin du douzième siècle, par les Gènois. Les deux autres, quoique bien déchues depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui déplaça le courant commercial entre l'Europe et l'Asie, conservèrent pourtant leur indépendance jusqu'à la fin du siècle dernier.

C'est au commencement du treizième siècle, que la plus célèbre de ces deux républiques, celle de Venise, parvint à l'apogée de sa splendeur, et il n'est pas facile d'imaginer un spectacle plus magnifique, que celui dont jouirent les Vénitiens lors du départ de la flotte qui sortit des lagunes, en l'année 1202, commandée par le vieux doge Dandolo.

Venise dut sa première origine aux dévastations d'Attila. Quand les Huns portaient partout la désolation et la mort, nulle ville de la terre ferme ne paraissait assez forte pour résister à ces barbares ; mais comme ils n'avaient aucune marine, ils étaient obligés de s'arrêter quand ils arrivaient aux rivages de la mer. Quelques habitants du territoire de Padoue eurent donc la pensée d'aller s'abriter contre les incursions des barbares, dans quelques îlots de l'Adriatique.

Comme les invasions des barbares se continuèrent longtemps en Italie, les premiers réfugiés des lagunes voyaient de temps en temps leur arriver de nouveaux compagnons.

Durant les cinq premiers siècles de son existence, Venise acquit cependant peu de développement. Ses habitants alors n'aspiraient pour ainsi dire qu'à se faire oublier, parce qu'ils ne se sentaient pas assez forts pour fonder des établissements considérables sur la terre ferme.

Venise dut les premiers progrès de sa puissance à une circonstance dramatique et touchante.

Vers le milieu du dixième siècle, des pirates Istriens ayant pénétré dans les lagunes, enlevèrent, au milieu de l'église de Castello, de jeunes couples vénitiens qu'on allait y marier, comptant obtenir ensuite des diverses familles qui allaient unir leurs rejetons, des rançons considérables. Mais les Vénitiens, qui pris au dépourvu n'avaient pu empêcher la consommation de ce rapt audacieux, songèrent aussitôt à payer la rançon des jeunes couples non avec de l'or, mais avec du fer. Ils rassemblent à la hâte quelques navires, poursuivent sur-le-champ les ravisseurs, les atteignent sur la côte du Frioul, détruisent leur flotte, et ramènent à Venise les fiancés, qui y sont naturellement accueillis par la population tout entière avec un véritable délire d'enthousiasme.

Cet évènement mémorable fut l'origine d'une fête annuelle, où douze jeunes filles étaient mariées aux frais de la république, fête qui a subsisté jusqu'en l'année 1797, époque de la

destruction du gouvernement vénitien. Il fut aussi la cause de l'agrandissement de la puissance vénitienne, parce que pour se mettre à l'abri des incursions des pirates et empêcher qu'on ne vînt naviguer dans leurs eaux, les Vénitiens commencèrent dès lors à fonder des établissements de l'autre côté de l'Adriatique.

Mais ce qui favorisa surtout le développement de Venise, ce furent les croisades.

Les croisades, en effet, rétablirent entre l'Europe et l'Asie, des rapports commerciaux, que les progrès de la puissance musulmane avaient presque complètement détruits depuis plusieurs siècles.

Les Vénitiens, ayant devancé tous les autres peuples dans l'établissement d'une marine, furent les intermédiaires nécessaires des relations nouvelles des deux continents. Les principautés fondées par les croisés dans la Palestine étaient continuellement attaquées, et nécessitaient à chaque instant, de la part de l'Europe, l'envoi de nouvelles troupes ou de provisions de guerre. C'étaient les vaisseaux vénitiens qui servaient à la plupart de ces transports, et ils rapportaient à leur retour les riches produits de l'Orient, dont Venise partageait ainsi avec Gênes l'immense entrepôt.

La puissance maritime de Venise grandissait donc chaque jour, et cette puissance reçut, en l'année 1178, une sorte de consécration de la part des souverains pontifes, à la suite des différends qui s'étaient élevés entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric Barberousse.

Frédéric poursuivait à outrance Alexandre III, et voulait le détrôner pour mettre à sa place un anti-pape qu'il avait fait élire. Les Vénitiens ayant accordé noblement l'hospitalité au pape, expulsé de toutes les autres parties de l'Italie, Frédéric leur déclara la guerre et arma contre eux une flotte formidable, composée de bâtiments fournis principalement par les Génois.

Les Vénitiens armèrent à leur tour, et remportèrent, sur les côtes de l'Istrie, le jour de l'Ascension, de l'année 1177, une victoire signalée sur la flotte de l'empereur.

Les affaires du pape s'étant rétablies à la suite de cette victoire, il accorda au doge de la république divers priviléges insignes, et lui fit don d'un anneau d'or, en lui disant : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer ; vous et vos successeurs, épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire, et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à son époux (1). »

Ce don donna lieu à la fête mémorable qui se célébrait tous les ans, à Venise, le jour de la fête de l'Ascension. Le doge, monté sur un bâtiment de parade, appelé le *Bucentaure*, jetait, ce jour-là, aux acclamations d'un peuple innombrable, un anneau d'or dans l'Adriatique pour marquer qu'il l'épousait, et cette fête, comme celle établie à l'occasion de la délivrance des jeunes couples enlevés par les pirates Istriens, devait se conserver fidèlement jusqu'à la chute de la république, c'est-à-dire jusqu'à la fin du siècle dernier.

Ces fêtes, favorisées ordinairement par le soleil étincelant de l'Italie, donnaient lieu à des élans d'enthousiasme qu'il faut renoncer à décrire.

Qu'on juge donc de l'aspect que dut présenter Venise au mois d'octobre de l'année 1202 !

La cinquième grande croisade fut déterminée par le siége de saint Jean d'Acre, la dernière place que les chrétiens conservaient dans la Palestine depuis la destruction du royaume de Jérusalem par les armes de Saladin, en l'année 1186.

A la voix du grand pape Innocent III, quantité de seigneurs français se croisèrent pour aller secourir saint Jean d'Acre. Les principaux furent Baudoin comte de Flandre, Louis comte

(1) Daru, *Histoire de Venise*, t. 1, p. 171.

de Blois, Geoffroy comte du Perche, Henri comte de Saint-Paul, Simon de Montfort, deux comtes de Brienne, Mathieu de Montmorency. C'était l'élite de la noblesse française.

Saint Jean d'Acre étant serré de près, les croisés avaient hâte d'arriver dans la Terre-Sainte, et pendant qu'ils levaient leurs troupes, ils envoyèrent des députés aux Vénitiens, afin d'obtenir d'eux une flotte assez nombreuse pour transporter leur armée, qui devait être de plus de trente mille hommes, sans parler de plusieurs milliers de chevaux.

Le gouvernement vénitien prépara un traité avec les députés des seigneurs croisés; mais il voulut que ce traité fût soumis à la sanction du peuple, n'osant point risquer sans son aveu une expédition dont l'issue pouvait être malheureuse.

On assembla donc le peuple, on célébra l'office divin, et les seigneurs, députés par les croisés de France, parurent devant une foule immense, qui remplissait toute la place de Saint-Marc. L'un des députés français, Geoffroy de Villehardouin, harangua, devant tout ce peuple, le doge et les principaux seigneurs vénitiens, en ces termes: « Seigneurs, les barons de France les plus hauts et les plus puissants nous ont envoyés vers vous; ils vous crient merci; qu'il vous prenne pitié de Jérusalem qui est en servage des Turcs; que pour Dieu vous veuillez les accompagner, afin de venger la honte de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils ont fait choix de vous, parce qu'ils savent que nul n'est aussi puissant que vous sur la mer. Ils nous ont commandé de nous jeter à vos pieds, et de ne nous relever que lorsque vous nous aurez octroyé notre demande, et que vous aurez pitié de la Terre-Sainte d'outre-mer. »

Les députés des croisés, au nombre de six, s'agenouillèrent tous alors en pleurant; le doge et les seigneurs qui l'entouraient s'écrièrent d'une commune voix, en levant leurs mains au ciel: « Nous l'octroyons, nous l'octroyons! » et les applaudissements frénétiques qui éclatèrent aussitôt sur toute la place de Saint-Marc, et se prolongèrent au loin sur toute la surface des

flots, montrèrent l'adhésion empressée du peuple vénitien tout entier.

Le traité fut signé et juré le lendemain, et l'une des clauses de ce traité fut que toutes les conquêtes que feraient les croisés, seraient partagées entre eux et les Vénitiens.

Il fallut un an pourtant pour préparer l'armement formidable qu'avaient promis les Vénitiens, et pour donner aussi à toutes les troupes des croisés le temps d'arriver à Venise.

Au mois d'octobre de l'année 1202, tout se trouva prêt pour le départ.

Le marquis de Montferrat avait été élu par les barons français pour commander l'armée; mais il restait à désigner le Vénitien qui commanderait la flotte.

On ne devait guère s'attendre à ce que le doge Dandolo, qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, consentît à se charger de cet important commandement. Cependant, après des prières solennelles qu'on faisait dans l'église de Saint-Marc pour le succès de l'expédition, le doge, à la grande surprise de l'immense affluence qui encombrait l'église, monte dans une tribune; et prenant la parole d'une voix forte, il supplie la république de lui permettre de se croiser, déclarant qu'il est prêt à se mettre à la tête de la flotte, et qu'il s'estimera heureux, s'il peut trouver le terme d'une vie déjà si longue, en combattant pour la délivrance du tombeau de Notre-Seigneur.

Après ces nobles paroles, qui excitent parmi les assistants autant d'admiration que d'attendrissement, le doge descend d'un pas ferme de la tribune, va se mettre à genoux devant l'autel, et se fait attacher la croix sur son bonnet ducal.

Quelques jours après, Venise contemplait le départ d'une des flottes les plus nombreuses dont il soit fait mention dans l'histoire, puisqu'elle était de près de cinq cents voiles, et qu'elle portait une armée de quarante mille hommes, composée de la fleur de la noblesse française, et de tout ce que Venise comptait de plus illustre.

Qui pourrait peindre cette imposante scène ! Tous les chevaliers se pressaient sur le pont des navires, laissant pendre au-dehors leurs brillants écussons, et faisant flotter dans l'air d'innombrables bannières. Français et Vénitiens tendaient également leurs bras vers Venise pour la saluer.

A leurs acclamations répondaient des acclamations plus vives encore, proférées par une multitude innombrable, qui se pressait confusément sur les quais, dans les gondoles, aux croisées des maisons, sur les clochers et les coupoles des temples; et dans cette foule immense, nul n'était spectateur indifférent. Ici, c'étaient des vieillards intrépides qui bénissaient de loin des fils qu'ils n'espéraient plus revoir, et là, de jeunes femmes, courageuses quoique éplorées, soulevaient au-dessus de leur tête de tendres enfants, sollicitant pour eux et pour elles de leurs époux qui s'éloignaient, un dernier regard accompagné de l'envoi d'un dernier baiser.

Tous les échos de l'horizon répétaient ces acclamations enthousiastes, qui devaient réjouir les anges du ciel, puisqu'elles étaient inspirées par les deux sentiments les plus nobles qui puissent vibrer au cœur de l'homme, l'amour de la religion et celui de la patrie. Elles ne cessèrent que lorsque la dernière voile eut disparu à l'horizon.

L'armée que transportait la flotte vénitienne, partait pour aller conquérir de nouveau le Saint-Sépulcre; mais, par suite d'un concours de circonstances extraordinaires que chacun connaît, au lieu de s'emparer de Jérusalem, elle s'empara de Constantinople, où elle fonda un nouvel empire, dont le centenaire Dandolo eût été, s'il y eût consenti, le premier empereur. Soit modestie, soit prudence, le vieux guerrier aima mieux ne prendre dans le partage de l'empire grec, que les possessions qu'il jugea les plus utiles à sa république, dont les doges joignirent désormais à une foule d'autres titres celui de *Seigneurs du quart et demi de l'empire latin.*

Aucun historien, que nous sachions, n'a décrit la joie qui

dut éclater à Venise, quand on y reçut la nouvelle inattendue des succès du vieux doge, et de la prise de Constantinople. Il est à croire pourtant que la république dut faire célébrer des fêtes magnifiques à cette occasion. Londres et Paris, en effet, ne faisaient alors que jeter les premiers fondements de leur grandeur future. Rome n'aspirait qu'à dominer les intelligences, et Constantinople passait par conséquent, à juste titre, pour la plus opulente ville du monde. Quand les croisés s'en furent emparés, et que la plus grande partie de ses richesses fut tombée au pouvoir des Vénitiens, ceux-ci purent donc croire sans trop d'orgueil, que leur ville ne le cédait à aucune autre cité de l'univers en richesse ni en puissance.

Les Vénitiens conservèrent l'éclat de leur opulence durant plusieurs siècles, et ils gardèrent plus longtemps encore celui de leurs fêtes nationales, aux quelles rien dans le monde ne pouvait se comparer ; car rien n'est beau comme le spectacle d'un peuple qui se fête lui-même, et entoure ses joies de patriotiques souvenirs.

O Venise, Venise, si longtemps reine de l'Adriatique, ces fêtes splendides ont maintenant cessé pour toi. Tu les a perdues en perdant ton indépendance.

Pourquoi cette indépendance t'a-t-elle été ravie? Serait-ce parce que dans la partie souterraine du palais de tes doges, non loin du pont appelé si justement le *Pont des Soupirs*, il est des cachots affreux où les membres ombrageux de ton Conseil des Dix firent plus d'une fois, sur de vains soupçons, périr des innocents? Cela se peut. Mais aux jours de ses délires révolutionnaires, la France, ma patrie, commit des crimes bien plus grands encore, sans que son sol pourtant ait été asservi.

A Dieu ne plaise cependant que je veuille sonder ici les décrets impénétrables de la Providence, en recherchant pourquoi elle a montré tant de rigueurs envers toi, et tant de misé-

ricorde pour nous. En te voyant déchue de ta splendeur ancienne, je ne veux que compatir à ta douleur et mêler mes larmes aux tiennes.

Au temps où le clocher de Saint-Marc ne se parait que de tes couleurs, tes gondoliers aimaient à redire les chants des plus grands poètes de l'Italie, et chaque brise de tes lagunes apportait des accents de joie à l'oreille de tes habitants. Mais depuis qu'au-dessous du palais des doges, les Autrichiens ont toujours leurs armes en faisceaux et leurs canons braqués pour menacer tes enfants, tes gondoliers ne chantent plus, et chaque flot qui vient se briser tristement au pied de la colonne qui supporte ton lion ailé, me semble exhaler un gémissement.

XXVI.

S. LOUIS PRISONNIER DES MAMELOUKS.

An 1248.

Les lois qui gouvernent le monde physique , et celles qui régissent le monde moral, ont un caractère bien différent. Les premières tendent à faire décrire à tous les êtres , un circuit plus ou moins long, qui les ramène toujours au point d'où ils sont partis. L'effet des secondes est mieux exprimé par une ligne perpendiculaire. Tout être libre s'élève quand il les suit, et tombe quand il les viole.

Tandis que la terre, par exemple, décrit toujours le même cercle autour du soleil , et que les animaux et les plantes de la même espèce présentent toujours la même série de phénomènes, les hommes groupés providentiellement dans le temps suivent, dans l'ordre moral, des voies diamétralement contraires, qui font que ceux qui marchent dans un sens, et ceux qui prennent la route opposée, s'ils persistent les uns et les autres jusqu'à la mort dans la même direction, sont destinés, après avoir été peut-être intimement unis au début de leur

vie mortelle, à ne plus se réunir jamais quand cette vie a cessé.

Le privilége de l'homme, ici-bas, quand on le compare aux autres êtres de la création, consiste donc à pouvoir s'éloigner indéfiniment du point d'où il est parti. S'il abuse de ce privilége pour aller dans le sens du Mal, il est destiné à épouvanter le monde par ses crimes, comme il en doit faire l'admiration par ses vertus, s'il profite du même privilége pour marcher toujours dans le sens du Bien; et s'il abuse et profite tour-à-tour de sa liberté pour défaire le lendemain ce qu'il a fait la veille, il se rapproche de la condition des brutes ou des plantes.

Les grands hommes ne sont rares que parce que la plupart des humains, il faut le reconnaître, appartiennent à la troisième catégorie, et que tour-à-tour ils avancent et ils reculent.

Les astrologues du moyen-âge s'imaginaient qu'un grand homme était dû à une conjonction extraordinaire des astres, qui avait eu lieu lors de sa naissance. Cette ineptie a fait son temps. Mais on semble croire aujourd'hui qu'un grand homme est une espèce de produit et de mélange chimique d'une foule de qualités extraordinaires, dont il était doté en naissant, et cette autre erreur fataliste n'est pas moins grossière que celle des astrologues.

Un grand homme ne diffère nullement des autres hommes, à son début; il ne devient grand, que parce qu'il suit invariablement une grande idée.

Alexandre devient grand, parce que dès son adolescence il a juré d'aller toujours en avant et de toujours vaincre; et Christophe Colomb acquiert une grandeur du même ordre, par la résolution inébranlable de ne jamais changer la direction de la proue de son navire, et de cingler toujours vers l'Ouest, jusqu'à ce qu'il trouve une terre.

Annibal devint grand, parce que toutes les actions de sa vie furent dictées par sa haine pour les Romains; et ce qui fit

César, ce fut le dessein arrêté de se placer au-dessus de tous ses concitoyens, comme ce qui fit Caton d'Utique, ce fut la pensée non moins arrêtée de n'être jamais au-dessous d'aucun.

C'est aussi une pensée invariable, qui forme les saints. Le rebut le plus abject de la société devient un saint, dès qu'il a juré de répondre toujours sur l'heure à la voix intérieure qu'on nomme la grâce, et qu'il observe fidèlement son serment.

A l'ombre des cloîtres, parmi des vierges pures et ignorées, croissent de temps en temps des vierges plus pures et plus ignorées encore que les autres, qui forment le vœu que les chrétiens appellent *du plus parfait*. Ce vœu consiste à choisir toujours parmi les actions qu'on va faire, celle qu'on suppose devoir être la plus agréable à Dieu, quelle que soit la répugnance que cette action cause à la nature. Au jour des grandes manifestations, le monde verra avec étonnement une foule d'humbles filles, aux quelles on ne faisait pas ici-bas plus d'attention qu'on n'en fait à un insecte caché sous un brin d'herbe, ornées par l'effet de ce vœu fidèlement suivi, de mérites inconcevables.

Et qu'est-ce qui entretient ensuite les saints dans leur dessein arrêté ? Ce ne sont pas de longs discours ni de longues lectures ; c'est ordinairement un seul mot, et quelquefois moins qu'un mot, un simple souvenir.

Parmi les épanchements ineffables qui s'échappèrent de la bouche du Sauveur du monde, lors du banquet céleste où il appuyait sa tête sur le cœur d'un de ses disciples préférés, ce disciple fut frappé particulièrement de ces paroles : Aimez-vous les uns les autres. Depuis, il les répétait toujours ; ce fut saint Jean.

Un autre disciple pensait sans cesse au doux regard que lança sur lui le divin Maître, quand il venait de le renier trois fois, et ce souvenir lui arrachait une telle abondance de larmes, que ses joues en furent littéralement creusées ; ce fut sain Pierre.

Un jeune Italien prend un jour à la lettre ces paroles de l'Evangile : « Vous ne posséderez ni or, ni argent, ni monnaie d'aucune sorte dans vos ceintures, ni sac pour vos voyages, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton. » Ce jeune homme va dès ce moment nu-pieds, n'ayant pour tout vêtement qu'un seul manteau de bure, mais répétant à toute heure, et dans tous les chemins : « Mon Dieu et mon tout » : ce fut saint François d'Assise.

Deux étudiants Espagnols suivent ensemble les cours de l'Université de Paris. Quand ils vont aux leçons ou qu'ils en reviennent, le plus âgé répète fréquemment au plus jeune : « Que sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » A quelques années de là, l'univers entier invoque le premier, sous le nom de saint Ignace ; le second, sous le nom de saint François Xavier.

Thérèse de Guzman, pour témoigner son amour à son Dieu, s'écrie à chaque instant : « Ou souffrir, ou mourir » ; et Madeleine de Pazzi, renchérissant encore sur ces admirables paroles, s'écrie à son tour : « Toujours souffrir pour vous, ô mon Dieu, jamais mourir. »

Une seule parole servit aussi à former ce chef-d'œuvre de la grâce divine, qu'on appelle saint Louis. Ce fut une parole qui sortit un jour des lèvres de sa mère.

L'amour filial a trois âges.

Quand la jeune mère pourrait être prise pour la sœur aînée de son enfant qui marche à peine, l'enfant l'aime déjà de tout son cœur, puisqu'il la couvre à chaque instant de baisers et de caresses. Au moindre reproche pourtant qu'il en reçoit, il lève contre elle sa petite main mutine, comme il la lèverait contre son jeune frère ou sa jeune sœur ; c'est l'âge de l'amour sans le respect.

Quand, au contraire, la mère touche presque au déclin de l'âge, que quelques cheveux blancs se glissent çà et là dans les tresses de sa chevelure, et que l'enfant est à la veille d'être un

homme, celui-ci a désormais pour sa mère plus de respect que de tendresse. Les caresses alors se changent en attentions et en égards.

C'est à l'époque intermédiaire, que l'amour filial atteint son apogée. C'est quand l'enfant parvient à l'âge de raison, et que la moindre ride n'est pas encore venue déformer le visage de la femme, ce type de la beauté douce, comme le visage de l'homme est celui de la beauté forte, c'est alors que l'amour filial a tout son charme, parce qu'il est, en ce moment, mi-parti pour ainsi dire de tendresse et de respect.

Mères vertueuses, qui vous trouvez à cet âge de la vie, parez-vous encore pour vos époux, je le veux, c'est votre devoir. Mais parez-vous surtout pour vos enfants, parce que plus vous serez belles, et plus vos enfants seront dociles.

Un jour, une mère, parvenue à l'âge dont nous parlons, venait de jouer avec son enfant dans le palais d'un roi de France. La mère avait oublié, durant ses caresses, qu'elle était reine et qu'elle descendait d'une longue suite de rois. Mais, reprenant tout-à-coup sa majesté habituelle, elle dit à son fils : « Mon fils, vous voyez combien je vous aime ; j'aimerais pourtant cent fois mieux vous voir mourir devant moi, que de vous voir commettre un seul péché mortel. »

La mère qui prononçait ces paroles s'appelait Blanche de Castille. L'enfant qui les écoutait s'appelait Louis. Elles firent tant d'impression sur l'esprit du jeune prince, qu'il ne lui arriva pas de passer par la suite un seul jour de sa vie sans se les rappeler. Il était roi depuis longtemps, quand, venant de s'en souvenir, il dit à son tour à l'un des seigneurs de sa cour qu'il aimait le plus : « Joinville, qu'aimeriez-vous mieux, commettre un péché, ou avoir la lèpre ? — J'aimerais mieux, répondit sur-le-champ le gentilhomme, avoir commis trente péchés mortels que d'avoir la lèpre ». Le bon roi fut si scandalisé de cette boutade, qu'il aurait sur l'heure disgracié son favori, s'il n'avait reconnu dans sa réponse une des qualités qui peuvent honorer le plus un homme, la franchise.

Saint Louis fut grand dans toutes les actions de sa vie, et vouloir essayer de retracer toutes les scènes mémorables de son règne, ce serait entreprendre de faire un livre, et un livre qui ne saurait jamais approcher du charme que présente l'histoire du pieux monarque, écrite précisément par le gentilhomme dont on parlait tout-à-l'heure, par Joinville.

Mais la circonstance où la grandeur d'âme de saint Louis apparut plus que dans aucune autre de sa vie, ce fut sa captivité chez les Mameloucks, après la bataille de la Massoure perdue par les chrétiens.

L'histoire a conservé dans ses pages le souvenir d'un grand nombre de captifs illustres, et c'est par exemple une bien grande figure dans l'antiquité, que celle de Régulus prisonnier à Carthage. Nous osons dire pourtant que celle de saint Louis excite une admiration plus grande encore, parce que la magnanimité ne se produit pas ici dans une seule action, mais qu'elle éclate, durant toute la captivité du monarque, sous une foule de formes.

A peine les Sarrasins se furent-ils saisis de la personne de saint Louis, à qui la maladie avait enlevé toutes ses forces, qu'ils le renfermèrent seul dans une tente, ne lui laissant pour le servir qu'un seul domestique. Mais, en ce triste état, un calme si profond régnait dans l'âme du roi, et une sérénité si douce brillait sur son front, que tous les Sarrasins qui le virent en furent, au dire de Joinville, saisis d'admiration.

Les Sarrasins pourtant voulurent mettre au plus haut prix possible la liberté de Louis.

Ils lui firent demander d'abord toutes les places que les chrétiens occupaient encore dans la Palestine. Louis répondit sur-le-champ, que plusieurs de ces places ne dépendant pas de lui, il ne pouvait en disposer. Le sultan des Sarrasins, Almoadan, tâche alors d'intimider le roi en le menaçant de le faire mettre à la torture. Louis répond avec noblesse : « Je suis prisonnier du Sultan, il peut faire de moi à son vouloir. »

Almoadan comprend par la fermeté de ces paroles, que les tourmens ne sauraient vaincre l'inflexibilité de son prisonnier, et il se borne à demander, outre la restitution de Damiette, dont les chrétiens conduits par saint Louis s'étaient emparés dès leur débarquement en Egypte, un million de besans d'or pour la rançon du roi, et celle des gentilshommes qui avaient été faits prisonniers avec lui. Louis fait répondre : « Qu'un roi de France n'était point tel qu'il se voulût rédimer pour aucune somme de deniers, mais qu'il rendrait la ville pour sa personne, et paierait le million de besans d'or pour la délivrance de ses gens. » Almoadan est si frappé de la noblesse de cette déclaration, qu'il fait dire au roi qu'il lui remet deux cent mille besans.

Une trève allait être conclue à ces conditions ; mais avant qu'elle soit signée, Almoadan est massacré par quelque émirs de son armée, qui lui avaient voué une haine implacable. L'un d'eux lui arrache le cœur, et, les mains encore sanglantes, il entre dans la tente du roi en lui disant : « Que me donneras-tu pour t'avoir défait d'un ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu ? » Louis, saisi d'horreur, ne daigne pas lui répondre. L'émir alors lui présente la pointe de son cimeterre et lui dit : « Choisis, ou de périr de ma main, ou de me donner dans le moment l'ordre de chevalerie. — Fais-toi chrétien, répond fièrement le roi, et je te ferai chevalier. » Cette fermeté déconcerte l'émir, qui n'ose effectuer sa menace et s'en va. Mais à peine est-il sorti que les autres assassins d'Almoadan entrent en foule, tenant dans leurs mains leurs cimeterres tout fumants encore du sang de leur prince. Louis les voit entrer sans émotion, et leur imprime un tel respect par la majesté de sa contenance, qu'ils se prosternent tout-à-coup devant lui, en déclarant qu'ils ne demandent eux-mêmes que l'exécution du traité convenu avec Almoadan.

Les émirs, au dire de Joinville, délibérèrent même entre eux s'ils ne feraient pas de Louis leur soudan, et ils ne renon-

cèrent à ce projet, que par la crainte de voir un prince aussi ferme dans sa religion les contraindre à abandonner la leur. On ratifia donc le traité, et il ne manquait plus que d'en jurer l'observation. Mais les émirs exigeant du roi un serment qu'il crut ne pouvoir prêter, à cause des imprécations dont il était rempli et qui lui parurent blasphématoires, toute la négociation fut au moment de se rompre. « A Dieu ne plaise, dit le » roi, quoiqu'il puisse arriver, que de telles paroles sortent » jamais de la bouche d'un roi de France ! » S'adressant alors au Sarrasin que les émirs avaient chargé de recevoir le serment, « Allez dire à vos maîtres, lui dit-il, qu'ils en peuvent » faire à leurs volontés ; que j'aime trop mieux mourir bon » chrétien, que de vivre au courroux de Dieu, de sa mère et » de ses saints. »

A peine les émirs ont-ils reçu cette réponse, qu'outrés de colère ils rentrent, en brandissant leur cimeterre, dans la tente du roi, pour le contraindre au serment ou le massacrer. Louis leur répond froidement que Dieu les a rendus maîtres de son corps, mais qu'il reste le seul maître de son âme et qu'ils ne peuvent rien sur elle.

Il fut impossible d'ébranler le roi, qui persista toujours à refuser un serment qu'il regardait comme un blasphème. Les émirs, enfin, n'insistèrent plus, et le firent embarquer avec tous les autres prisonniers pour Damiette, désespérant de provoquer jamais dans l'âme du fier monarque le moindre sentiment d'effroi.

Nous ne croyons pas, en effet, qu'on puisse trouver dans l'histoire un autre exemple d'une magnanimité aussi haute et aussi longtemps soutenue ; et quand un peintre aura su rendre dignement la majesté de saint Louis faisant tomber à ses pieds, par la fierté de sa contenance, les assassins d'Almoadan venus pour le massacrer lui-même, l'on pourra affirmer que la peinture compte un chef-d'œuvre de plus.

XXVII.

MORT DE CONRADIN.

An 1268.

Ce fut une illustre lignée que celle des princes de la maison de Souabe, mais une lignée plus malheureuse encore qu'illustre, et l'on éprouve un immense déchirement de cœur, quand on songe à la fin tragique de son dernier rejeton, le jeune et infortuné Conradin.

L'antique maison de Souabe avait déjà produit quantité de ducs valeureux, avant que la couronne impériale vînt l'élever, pour plus d'un siècle, au-dessus de toutes les maisons princières de l'Allemagne.

Le premier duc de Souabe qui porta cette couronne, fut le célèbre Frédéric, surnommé *Barberousse*, l'un des plus vaillants princes du moyen-âge, mais qui eut le grand tort de haïr ce que les grands princes devraient toujours aimer, la liberté religieuse et la liberté politique. Lui ou les siens livrèrent un nombre infini de batailles et de combats pour détrôner le pape Alexandre III, et pour écraser les républiques

italiennes. Heureusement pour le monde, après vingt ans de luttes, Frédéric fut vaincu, et il allait expier noblement ses torts dans la Terre-Sainte, quand il mourut en Cilicie pour s'être baigné dans le Cydnus, dont les froides eaux faillirent aussi dans l'antiquité être fatales à Alexandre.

Les deux fils de Frédéric Barberousse portèrent également le sceptre impérial.

Le premier, Henri, qui fut empereur sous le nom de Henri VI, conquit le royaume des Deux-Siciles, et son nom eût pu rester glorieux, s'il n'avait pas eu la déloyauté de retenir captif le plus chevaleresque des rois anglais, Richard Cœur-de-Lion.

Le second fils de Frédéric Barberousse, Philippe, fut empereur à son tour, et sut allier dans son gouvernement la sagesse à la bravoure. Il mourut assassiné par un traître.

Après la mort de Philippe, le sceptre impérial resta dix ans entre les mains d'Othon IV, duc de Saxe; mais, après la mort d'Othon, il fut rendu à la descendance de Frédéric Barberousse dans la personne du fils de Henri VI, Frédéric II.

Ce n'est point à Frédéric II qu'eût pu venir la pensée de retenir prisonnier Richard Cœur-de-Lion; car, comme Richard, il aimait autant la poésie que les coups d'épée, heureux si, par son inconstance et une licence d'esprit qui dégénérait manifestement en impiété, Frédéric II n'eût pas attiré sur lui les foudres de l'Eglise.

Suivant quelques historiens, Frédéric II, dont le poison hâta la fin, mourut dans de grands sentiments de repentir; mais, au moment de sa mort, l'excommunication qu'il avait encourue n'avait pas été levée. Le pape prétendit donc qu'il avait encouru pour cause de félonie, la perte du royaume des Deux-Siciles qu'il tenait en fief du Saint-Siége, et il donna, peu de temps après, l'investiture de ce royaume à Charles d'Anjou, frère de Louis IX roi de France. Le pape appliquait en cela les principes du droit féodal, suivis alors dans toute l'Europe.

Après la mort de Frédéric II, son fils Conrad, quoique fort jeune encore, fut à son tour élu empereur. Ce fut le quatrième empereur d'Allemagne de ce nom. Conrad IV ne tarda pas à passer en Italie pour se faire reconnaître roi des Deux-Siciles Il obtint d'abord des succès, mais il mourut bientôt après, à peine âgé de vingt-six ans, laissant un fils qui n'en avait que trois. Ce fils fut l'infortuné Conradin.

Conrad IV, en mourant, avait laissé à son frère naturel, Manfred ou Mainfroi, la tutelle de Conradin. Mais le félon Manfred s'empara de l'héritage de son pupille, et avec une armée composée en grande partie de Sarrasins, il se mit à saccager les États de l'Église. Attaqué par Charles d'Anjou, il fut vaincu et tué dans une bataille livrée près de Bénévent, en l'année 1266.

Conradin, qui n'avait que trois ans à la mort de son père Conrad IV, survenue en l'année 1254, en avait quinze lors de la mort de Manfred. Le courage vient de bonne heure aux jeunes princes. Conradin crut pouvoir, à quinze ans, tenter de reprendre le royaume des Deux-Siciles, qui faisait partie du patrimoine héréditaire de ses pères. Sa jeunesse et les malheurs de sa famille lui concilièrent bientôt de nombreux partisans.

A Rome même, le jeune Conradin fut reçu avec autant d'enthousiasme que s'il eût porté déjà le sceptre de Charlemagne; et les honneurs que les Romains lui rendirent au Capitole, différèrent à peine de ceux qu'ils rendaient aux empereurs.

Les adhérents arrivaient à Conradin de toutes parts, et des camps les plus opposés. L'infant Henri, frère d'Alfonse X roi de Castille, était passé tout exprès en Italie pour y soutenir les droits du jeune prince, et toute la population sarrasine de l'Italie méridionale et de la Sicile s'armait également pour lui. Le roi de Tunis, de son coté, lui envoyait au même moment de l'argent et des galères.

Charles d'Anjou, pourtant, qui avait emmené avec lui en

Italie bon nombre de soldats français, n'était pas homme à reculer devant une armée d'Italiens et de Sarrasins ramassés en toute hâte, et commandés par un chef qui atteignait à peine l'adolescence. Conradin, avec plus de bravoure que de prudence, ne craint pas de livrer bataille à ce redoutable ennemi dans la plaine de Tagliacozzo, voisine du lac Fucino; mais la fortune des armes trahit sa vaillance, et après avoir perdu la bataille, il tombe entre les mains de Charles d'Anjou.

Le jeune prisonnier est conduit à Naples, et des rumeurs sinistres se propagent déjà sur le sort qui l'attend. Quelques-uns disent que Charles veut le traiter comme un rebelle, et comme un rebelle sorti des bas-fonds de la société, et qu'il lui réserve en conséquence une mort ignominieuse.

O Charles! rejette loin de ton esprit une aussi cruelle pensée. Souviens-toi que tu as dans tes mains le dernier descendant de quatre empereurs, qui tous ont porté le sceptre de Charlemagne avec gloire, et ne va pas apprendre aux peuples que le sang des descendants des rois, qu'il croyait ne pouvoir couler que sur les champs de bataille, peut aussi rougir les échafauds. Conradin, que tu viens de vaincre, a montré, il est vrai, dans les plaines du lac Fucin, le courage d'un homme; mais regarde ses traits, ce sont encore ceux d'un enfant, et les vierges nubiles qui demandent au ciel des époux oseraient à peine l'aimer. Si sa jeunesse et la noblesse de sa race ne peuvent t'attendrir, songe au moins à ce qu'exigent l'illustration et l'éclat de la tienne. Songe que tu es le fils de Blanche de Castille; que tu es le frère du saint roi Louis IX, la gloire et le soutien de la chrétienté; que tu dois réunir ainsi la générosité espagnole à l'honneur français; et ne va pas, le premier de ta race, imprimer une tache sur les fleurs-de-lis.

Charles d'Anjou demeure inflexible.

Il nomme une commission pour juger son prisonnier.

Plusieurs des juges, dit-on, furent favorables à Conradin.

Un seul opina formellement contre lui ; les autres se turent, et le silence de ceux-ci, contre toutes les règles, fut interprété dans le sens d'une condamnation.

Cette sentence inique va s'exécuter sans délai.

Un échafaud est déjà dressé sur la plus grande place de Naples, et tous ceux des habitants de cette immense cité qui avaient jugé impossible l'exécution de Conradin, n'osent plus conserver l'espérance qu'ils avaient d'abord conçue.

Une population innombrable se presse alors pour assister à la dernière heure de Conradin.

Le voici, l'arrière petit-fils de Frédéric Barberousse ; le voici, le dernier rejeton des Hohenstauffen. Il marche la tête nue, pour que le bourreau puisse accomplir plus facilement son œuvre ; mais les autres parties de son corps restent couvertes de leur armure. Il porte donc sa cuirasse et ses gantelets, car il ne conviendrait pas que le dernier descendant d'une longue suite de vaillants princes mourût autrement qu'en costume de guerrier.

Le noble jeune homme monte résolument les degrés de l'échafaud. Il prie d'abord, un moment, d'un air résigné. Il s'attendrit ensuite en pensant à sa mère, et il s'écrie : « O « ma mère, quelle dure nouvelle on va vous apporter de « moi ! » Mais l'instant d'après il reprend toute sa fierté, et jette son gantelet au milieu de la place. Un chevalier inconnu s'élance, relève le gantelet, et se perd aussitôt au milieu de la foule attendrie, qui a refermé promptement ses rangs pour le cacher. Au même moment, la tête de Conradin est tombée ; mais le chevalier qui a ramassé le gantelet de l'héroïque jeune homme va le porter à Jacques, roi d'Aragon, cousin par sa femme de Conradin, qui jure, dès ce jour, à Charles d'Anjou, une haine implacable, et dont les descendants finiront par expulser de l'Italie les descendants du prince français.

Le supplice de Conradin fut plus fatal à Charles d'Anjou,

que n'aurait pu l'être la perte d'une bataille. Depuis ce tragique événement, l'Italie entière n'eut pour lui que de l'horreur, et tous les Français furent enveloppés dans la haine que les Italiens ressentaient pour leur chef. Dès ce jour, un observateur attentif eût pu voir les premiers symptômes du drame terrible qui épouvanta le monde quatorze ans après, quand, au premier coup de cloche qui annonçait les vêpres du jour de Pâques de l'année 1282, plusieurs milliers de français qui habitaient Palerme, et au même moment, tous ceux qui se trouvaient dans les autres parties de la Sicile, furent impitoyablement massacrés par les partisans du roi d'Aragon, et que la Sicile tout entière fut désormais irrévocablement perdue pour Charles d'Anjou.

Ces représailles affreuses furent suivies pour Charles, d'autres calamités presque aussi grandes, qui, toutes, parurent méritées, parce que le prince français n'avait pas su respecter ce qui doit exciter le plus la commisération des hommes, savoir : la noblesse de l'extraction, unie à la jeunesse, au courage et à l'infortune.

La faiblesse est sans doute un grand défaut dans un souverain. Mais si l'histoire, cependant, cite çà et là quelques princes qui perdirent leur couronne par suite de leur débonnaireté, elle en cite un bien plus grand nombre qui la perdirent par l'effet de leur barbarie.

XXVIII.

EXIL DE DANTE.

An 1300.

La France est un immense cratère de courage, qui, de temps en temps, épanche au dehors ses laves guerrières qu'elle ne peut plus contenir. A l'entrée du moyen-âge, c'est Charlemagne qui promène ses Francs valeureux dans toute l'Europe; plus tard, c'est le tour des gentilshommes normands; puis après, celui des princes français, des comtes d'Anjou, des Valois, des Bourbon; au commencement du dix-neuvième siècle, de Bonaparte.

De tous les pays voisins, l'Italie est celui qui est le plus sujet à recevoir les éruptions de ce volcan. Au milieu du treizième siècle, ce fut Charles d'Anjou qui soumit l'Italie méridionale à son sceptre de fer; à la fin du même siècle, ce fut Charles de Valois qui parcourut l'Italie du Nord en vainqueur.

Charles de Valois était l'un des fils du roi de France Philippe-le-Hardi; frère, à ce titre, de Philippe-le-Bel, et, par

conséquent, oncle des trois fils de Philippe : Louis X, Philippe-le-Long et Charles IV, qui portèrent successivement le sceptre. Après la mort de ces trois princes, dont aucun ne laissa de descendance masculine, ce fut le fils de Charles, Philippe de Valois, qui recueillit la couronne de France; ce qui a fait dire de Charles de Valois, qu'il fut fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, et père de roi, sans avoir été roi lui-même.

Quelles furent les circonstances qui amenèrent Charles de Valois en Italie? Nous devons les indiquer en quelques mots.

Il est, au centre de l'Italie, une ville heureusement située pour le commerce; c'est Florence. La première origine de cette ville remonte aux Etrusques. Devenue plus tard colonie romaine, elle était, sous Tibère, une des plus grandes villes de l'Italie. Détruite par les Goths en 541, elle fut rebâtie par Charlemagne en 781, et les commencements de sa splendeur nouvelle furent d'abord lents. Mais, dans le cours du douzième siècle, Florence prit tout-à-coup un essor prodigieux.

Florence, comme presque toutes les grandes villes de l'Italie à cette époque, formait une république. L'élément aristocratique prédomina d'abord dans son gouvernement; mais, à partir de l'année 1250, l'élément démocratique prit le dessus.

Aux causes de divisions intestines, toujours nombreuses dans les républiques, venaient se joindre pour les villes italiennes, les dissensions causées par les différends si fréquents des papes et des empereurs.

Quand Boniface VIII parvint à la tiare, en l'année 1294, les Florentins étaient divisés en deux grandes factions, celle des Noirs et celle des Blancs. Les nobles appartenaient généralement à la faction des Noirs, les plébéïens à celle des Blancs.

Boniface VIII avait improuvé la déposition de l'empereur d'Allemagne Adolphe de Nassau, et l'élection en sa place

d'Albert d'Autriche. Ne voulant pas reconnaître l'autorité de ce dernier empereur, il crut devoir lui opposer en Italie un homme qui fût grand par son courage et grand par ses ancêtres. Il jeta donc les yeux sur Charles de Valois, auquel il conféra le titre de Vicaire du Saint-Siége.

Les nobles de Florence, qui voulaient ressaisir l'influence qu'ils avaient perdue depuis le milieu du treizième siècle, appelaient dans leurs murs Charles de Valois, comptant se servir de son autorité pour rétablir le gouvernement aristocratique. Les plébéïens, par la raison opposée, auraient voulu interdire l'accès de la ville au prince français. Mais, dans cette circonstance, les plébéïens eurent le dessous. Les Florentins, en effet, eussent-ils été unis comme un seul homme, auraient eu déjà grand peine à résister à la valeur française; que pouvaient donc contre elle les Florentins divisés ?

Ce fut un beau spectacle, que celui de l'entrée de Charles de Valois à Florence.

Le prince français était parent ou allié de toutes les maisons souveraines de l'Europe. Il était frère du roi de France; beau-frère du roi d'Angleterre, Edouard Ier; beau-frère aussi du fils aîné de l'empereur d'Allemagne, Albert Ier; cousin germain de Charles II, roi de Naples; cousin encore, par sa mère Isabelle d'Aragon ou sa bisaïeule Blanche de Castille, du roi d'Aragon et du monarque castillan. Quand il eut épousé Catherine de Courtenay, fille et unique héritière du dernier empereur latin Baudouin II, il avait pris, de plus, le titre d'empereur de Constantinople.

Sans être roi, Charles de Valois était donc certainement un des personnages les plus considérables de l'époque. Il emmenait avec lui une suite brillante de seigneurs français, et une suite plus nombreuse encore d'aventuriers italiens qui avaient épousé sa fortune.

La réception d'un aussi grand personnage dans une ville aussi considérable que Florence, ne pouvait être que splendide.

Pour juger de ce qu'était Florence à cette époque, il suffit de dire que la peste affreuse qui ravagea l'Europe vers le milieu du quatorzième siècle, enleva quatre-vingt-seize mille habitants à Florence, sans que cette ville, après d'aussi grandes pertes, parût déchue de sa splendeur.

C'était un commerce prospère qui avait procuré à Florence cet immense accroissement.

La noblesse florentine dut faire tous ses efforts pour recevoir dignement le prince français, et les nombreuses corporations d'arts et métiers qui existaient à Florence témoignaient le même empressement que les nobles; car, il n'est pas rare, dans les révolutions, de voir des hommes qui avaient appartenu au parti vaincu, chercher ensuite, par un enthousiasme simulé, à échapper aux représailles des vainqueurs.

Toutes les corporations allaient donc, bannières déployées, au devant de Charles de Valois, et les cris d'enthousiasme éclataient de toutes parts.

En voyant ce spectacle imposant de l'entrée triomphale du prince français, aucun homme assurément, à moins d'être inspiré de Dieu, n'eût pu soupçonner qu'à l'extrémité opposée de la ville, il se passait au même moment, sans nul bruit et sans nul témoin, une autre scène, qui toute simple en apparence, devait avoir pourtant des conséquences infiniment plus grandes que celle qui attirait tant de regards et qui excitait tant de clameurs.

Avant d'entrer à Florence, Charles de Valois avait fait publier un édit de proscription contre les principaux chefs du parti des *Blancs*, qui, presque tous, s'étaient aussitôt enfuis.

Tandis que la population tout entière s'entasse maintenant à l'une des portes de la ville pour saluer l'idole du jour, un homme tout seul s'achemine vers la porte diamétralement opposée. Il est triste, mais son œil profond lance des éclairs. S'il fuit, c'est à la manière du lion, qui de temps en temps se retourne pour montrer qu'il est prêt à défendre chèrement sa

vie. Cet homme est maintenant hors de Florence. Arrivé dans la campagne, chaque fois que le bruit, quoique de plus en plus affaibli, d'une nouvelle acclamation, parvient à son oreille, il tressaille, non d'effroi, mais d'indignation. Parvenu, enfin, sur une éminence d'où la ville entière peut être aperçue facilement, tandis qu'on ne peut plus la voir par delà, cet homme se retourne un instant, et il pleure. Mais, essuyant presque aussitôt ses larmes, il s'écrie d'une voix stridente : « Ville ingrate, je te maudis !»

Quelqu'un qui eût entendu cet homme lancer une pareille imprécation contre une ville qui s'abandonnait, en ce moment, aux accès de la plus folle joie, l'eût pris certainement pour un insensé. Il se fût trompé.

Ce fugitif, dont les traits mâles commandaient le respect, était le principal chef des *Blancs*; il avait, dans diverses fonctions publiques, rendu à Florence, sa ville natale, des services bien grands, mais aujourd'hui oubliés. Avant, cependant, qu'il se soit écoulé trente années, la gloire de ce fugitif, qui chemine maintenant sans être accompagné d'un seul serviteur, non-seulement dépassera de beaucoup celle du prince illustre qui entre au même instant dans Florence, escorté d'une multitude innombrable de chevaliers; mais elle surpassera la gloire de tous les souverains de l'univers, et elle se transmettra d'âge en âge jusqu'à la dernière postérité; car cet homme s'appelle Dante Alighieri.

Pourquoi la Providence permet-elle que les services de Dante soient ainsi payés, par sa république, de la plus noire ingratitude ? C'est sans doute pour qu'en laissant plus tard éclater ses haines, Dante puisse donner aux mortels effrayés une idée saisissante du lieu terrible où l'on ne fait que haïr. Et c'est sans doute aussi pour qu'il puisse entr'ouvrir ensuite les demeures célestes à leurs yeux consolés, qu'après avoir mis dans son cœur un amour passionné mais inassouvi pour une vierge de Florence morte à son printemps, Dieu va lui faire

parcourir désormais, durant plus de vingt années, les sites les plus enchanteurs de la poétique Italie, faisant ainsi passer continuellement cette âme, qui ne connaît point le sommeil, des extases aux déchirements et des déchirements aux extases.

Quatre ans après son exil, Dante, qui s'était réfugié auprès de Can de la Scala, prince de Vérone, regagnait vers le soir la demeure hospitalière que ce prince lui avait offerte dans son palais. C'était au commencement de l'été. Dante suivait nonchalamment les bords ravissants de l'Adige. Les rossignols qui peuplaient les arbres du rivage avaient dejà repris leur chant mélancolique, qui jetait l'âme du poète dans une vague rêverie. Tout-à-coup il entend deux voix humaines, plus douces que celles des rossignols, qui commencent à entonner le magnifique cantique de saint François d'Assise, l'*Hymne de la création*, hymne alors populaire dans toutes les contrées de l'Italie. Dante croyait reconnaître une de ces voix, et il éprouva un saisissement indicible, quand il l'entendit chanter ensuite toute seule, dans un idiome toscan, mêlé de quelques mots napolitains, siciliens et calabrais, qui en augmentaient l'originalité sans rien enlever à sa douceur, le cantique suivant en l'honneur de la pauvreté.

« Doux amour de la pauvreté, combien faut-il que nous t'aimions! Pauvreté, ma pauvrette, l'humilité est ta sœur fidèle ; il te suffit d'une écuelle pour boire et pour manger.

« Pauvreté ne veut que ceci : du pain, de l'eau et un peu d'herbes ; si quelque hôte lui vient, elle y ajoute un grain de sel.

« Pauvreté chemine sans crainte. Elle n'a point d'ennemis, et n'a pas peur que les voleurs la détroussent.

« Pauvreté frappe humblement à la porte des gens ; elle n'a ni bourse, ni besace, et ne porte rien avec elle, si ce n'est un morceau de pain.

« Pauvreté meurt en paix. Elle ne fait point de testament, et l'on n'entend point parents et parentes se disputer son héritage.

« Pauvreté, pauvrette, mais citoyenne du ciel, nulle chose de la terre ne peut exciter tes désirs...

« Pauvreté, grande monarchie, tu as le monde en ton pouvoir; car tu possèdes le souverain domaine de tous les biens que tu dédaignes.

« Pauvreté, science profonde! Autant la volonté s'humilie amoureusement sous ta main, autant elle s'élève à la liberté.

« Pauvreté gracieuse, toujours en abondance et en joie! Qui peut dire que ce soit chose injuste, de chérir la pauvreté?..... »

Dante, pour mieux saisir les paroles de ce second cantique, qu'il entendait pour la première fois, avait hâté sa marche, et bientôt il avait vu devant lui deux moines franciscains, qu'il atteignit au moment où le second chant finissait.

Après avoir salué les deux religieux, il dit brusquement à celui qui avait chanté seul le dernier cantique : « Si, quand je quittai Florence, je n'avais point laissé dans la maison d'un de mes meilleurs amis une jeune épouse, belle comme l'astre des nuits, qui faisait sa joie et son bonheur, j'aurais cru entendre tout à l'heure la voix de Jacopo Benedetti.

— « Je suis, en effet, Jacopo, dit le moine en se tournant vers son interlocuteur; et quand même tu aurais, comme moi, changé de costume depuis que je ne t'ai vu, j'aurais affirmé, aux premiers sons de ta voix, que j'ai le bonheur de revoir en ce moment Dante Alighieri. »

— « Et ta femme, ta Claire! » reprit Dante tout ému.

Le moine parut essuyer une larme, et d'une voix qui tremblait comme la feuille du peuplier, il commença le récit suivant :

« Le nouveau maître de Florence, cher Alighieri, venait à peine d'entrer dans ses murs, quand l'un des chefs du parti opposé au tien fit annoncer, pour un jour rapproché, une grande fête en l'honneur de la noblesse française. Il m'avait compris dans ses invitations.

« Quand j'annonçai cette invitation à Claire, elle me parut l'accueillir froidement, et le jour de la fête était déjà arrivé sans que je l'eusse vue occupée, en aucune sorte, des préparatifs qui d'ordinaire causent aux femmes, en pareille occasion, tant de sollicitude. »

« L'heure même de la fête approchait, et Claire conservait son calme accoutumé. « Ma chère amie, lui dis-je, il est temps de songer à ta toilette.

— « Jacopo, me dit-elle, tu sais qu'après Dieu je n'aime absolument rien que toi. Les fêtes du monde, au lieu de me plaire, m'attristent profondément, et si tu crois que je puisse rester aujourd'hui dans ma demeure, je te prie instamment de m'y laisser. »

— « C'est impossible, lui répondis-je aussitôt. Le sort d'Alighieri t'a appris jusqu'où les *Noirs* peuvent pousser l'esprit de vengeance. Je ne souhaite nullement, à coup sûr, les avoir pour amis; mais je ne veux pas non plus paraître leur ennemi. C'est l'Ombrie, tu le sais, qui m'a vu naître, et pour conserver ma tranquillité, j'entends n'épouser à Florence les querelles d'aucun parti. »

— « Tu veux donc absolument que je t'accompagne, dit Claire. »

— « Je ne commande rien; mais si tu m'aimes, tu me suivras. »

« A peine ai-je dit ces mots, que Claire, sans témoigner la moindre humeur, s'empresse de préparer ses parures. Elle fut habillée en quelques instants, et j'étais à me demander comment en si peu de temps et avec si peu d'art elle pouvait paraître si belle.

— « Jacopo, me dit-elle, il manque encore quelque chose à mon ajustement. Laisse-moi seule un moment, j'aurai bientôt fait. »

« Je passai sans répondre dans la pièce voisine, et quelques minutes à peine s'étaient écoulées quand Claire vint m'y rejoindre. Je fus surpris, en l'examinant, de ne reconnaître dans sa

parure aucun changement. C'était, me semblait-il, la même robe, les mêmes fleurs, les mêmes bracelets, les mêmes pendants, le même collier. Mais comme l'heure pressait, sans lui faire aucune demande, je sonnai nos gens et nous sortîmes.

« A peine fûmes-nous arrivés au bal, que quantité de seigneurs de distinction vinrent engager Claire à danser. Je m'attendais à ces politesses, et je l'avais priée de ne pas y répondre par un refus.

« Claire dansait donc. Jamais je ne la vis plus majestueuse et plus belle. Quoiqu'elle causât avec la grâce qui lui était naturelle, on voyait que son âme était distraite, et ses yeux baissés ne prenaient de l'éclat que lorsqu'ils tombaient sur moi.

« Tout-à-coup un craquement affreux se fait entendre. Le plancher s'écroule, tout tombe, et je me trouve enseveli au milieu des décombres.

« Des cris déchirants retentissent alors de tous les côtés. Je me dégage à grand peine. Des nuages de poussière me dérobent la vue de tous les objets. J'appelle Claire, ma Claire chérie..., mais Claire ne me répond pas.

« Les secours pourtant arrivent de tous côtés. Chacun cherche à déblayer le sol pour retrouver ceux qui lui sont chers. Au bout de quelques instants, j'ai poussé un cri d'espérance : « La voici ! dégagez-la. » L'on vient à mon aide, et pour rappeler plus facilement ma pauvre Claire à la vie, nous la transportons en toute hâte dans une pièce voisine.

« Claire demeure immobile. Je m'empresse aussitôt de déchirer tous les vêtements qui la couvrent, pour essayer de lui rendre de l'air. Je crois voir au-dessous de son sein quelques gouttelettes de sang, et quand mes doigts crispés ont brisé les derniers tissus, j'aperçois autour d'un corps inanimé... un large cilice !... C'était l'ajustement que Claire m'avait caché. Mais la respiration, hélas ! n'était pas revenue ; Claire était morte....

« Toi, dont la mort prématurée d'une jeune fille que tu espérais avoir pour épouse, toi, dont la mort de Béatrice a déchiré si cruellement le cœur, toi seul peut-être, Alighieri, tu peux comprendre quelle fut l'immensité de ma douleur. Durant trois mois entiers, j'éprouvais à chaque instant des accès de désespoir.

« Au bout de ce temps, le frère chéri qui chemine avec nous vint me voir. C'est un ami d'enfance, entré dès sa jeunesse dans l'ordre de Saint-François. Il me dit sans aucun préambule : « Jacopo, crois-tu que Claire est au ciel ? » — Je ne m'en croirais pas plus assuré, lui dis-je, si elle avait expiré dans son lit, entourée de tous les secours de l'Eglise.

— « Et si tu étais mort comme elle, es-tu bien sûr que tu eusses suivi le même chemin ?

« Je n'osai répondre à cette question.

— « Puisque tu ne peux plus, reprit-il, espérer de revoir Claire ici-bas, tâche au moins de la revoir là-haut. Je crois que tu as l'âme assez grande pour savoir mépriser tout ce qui passe et ne t'attacher qu'à ce qui demeure. »

« Cette réflexion me saisit.

« Au bout de huit jours, j'allai frapper à la porte du couvent de cet ami. Un an après, je revêtais définitivement l'habit que tu vois. »

— « Et, sous cet habit, dit Alighieri en pressant vivement la main de Jacopo, es-tu maintenant heureux ? »

— « Aussi heureux du moins, dit le moine, qu'on peut l'être sur la terre. Viens donc avec nous, Alighieri. L'habit que nous portons ne t'empêchera ni de chanter, ni de gémir ; mais il t'apprendra des gémissements sans douleur, qui sont plus doux au cœur que toutes les joies.

— « J'y songerai, Jacopo (1). »

(1) Jacopo passe pour être l'auteur de la prose admirable *Stabat Mater*. Cette prose, écrite en tercets comme le *Dies iræ* qui fut composé vers le même temps, marque par là sa parenté avec la poésie dantesque.

L'exilé de Florence ne suivit point pourtant le conseil du moine.

Il erra plusieurs années encore de ville en ville, de château en château. Plus d'une fois il éprouva combien le pain de l'hospitalité est amer.

Souvent il livrait aux échos, en tercets sonores, des chants d'une suavité inexprimable; mais souvent aussi, des torrents de fiel s'échappaient de son âme courroucée.

Après vingt ans de cette vie agitée, il alla mourir à Ravenne, sans avoir revu cette Florence qu'il avait maudite en la quittant, et qu'il maudissait encore toutes les fois qu'il pensait aux auteurs de son exil, mais qu'à d'autres jours il aimait plus que l'enfant le plus tendre n'est capable d'aimer sa mère.

XXIX.

LE SERMENT DU GRUTLI.

An 1307.

La Providence n'a pas seulement créé les montagnes pour couronner de neige leurs cimes altières, et cacher dans leurs flancs la source des grands fleuves, qui vont répandre ensuite la fécondité dans de vastes provinces ou des royaumes entiers; elle les a créées aussi pour servir d'asile aux natures fières qui ont horreur de la servitude.

Tout dans les montagnes rappelle l'homme à la liberté. L'air y est plus pur, l'eau plus rapide. Ce ne sont pas des bœufs pesants, attachés à une charrue de fer, qui sont ici les instruments de la richesse; ce sont des brebis qui errent à l'aventure, ce sont des chèvres qui bondissent au-dessus des abîmes. Aussi est-ce au pied de ses montagnes que l'antique Calédonie vit s'arrêter les conquêtes de Rome, au pied des monts des Asturies, que Pélage et ses successeurs arrêtèrent à leur tour le flot de l'invasion sarrasine. C'est pareillement dans les hauts sites de la Suisse, qu'au commencement du qua-

torzième siècle une poignée d'hommes prononça à voix basse un serment d'indépendance, qui pourtant, après plus de cinq siècles, retentit encore sur tous les bords des lacs de l'Helvétie et dans toutes les gorges de ses vallées.

Quels furent les premiers fondateurs de la liberté helvétique? L'histoire en a conservé les noms. Ce furent Erni Melchthal, Walther Furst, Werner Stauffacher, et Guillaume Tell dont le nom est resté plus populaire que les autres, parce que c'est celui auquel se rattachent les souvenirs les plus dramatiques.

Qu'est-ce qui poussa ces braves gens à proclamer l'indépendance des trois cantons qui formèrent le premier noyau de la république helvétique? C'est ce qu'il faut indiquer rapidement.

Dans la vaste conception du pape Léon III qui restaura l'empire d'Occident, toute terre chrétienne sise en deçà des limites de l'empire grec, devait rester soumise à l'autorité temporelle de Charlemagne et de ses successeurs, comme dans l'ordre spirituel nulle terre ne devait être affranchie de la juridiction du pape.

Dans ce système, rien ne s'opposait à ce que telle ville ou telle contrée eussent des chefs ou des souverains particuliers, dépendants de l'empereur; mais toute ville, tout pays qui n'avaient point de souverains particuliers, étaient censés relever directement de l'empire.

La Suisse se trouva dans ce dernier cas, jusqu'à l'empereur Charles-le-Gros. A partir de ce prince, elle forma, durant près d'un siècle et demi, le principal noyau d'un royaume particulier, qui s'appela le royaume de Bourgogne Trans-Jurane. Mais le dernier roi de cet état, Rodolphe III, étant mort, à ce qu'il paraît, sans descendance, la Suisse releva de nouveau directement de l'empire, à dater de l'année 1033.

Il faut dire, d'un autre côté, qu'à partir de la fin du neuvième siècle, l'on distingua en Europe deux sortes de terres : les terres *féodales*, que les possesseurs avaient reçues ou

étaient censés du moins avoir reçues en don, de quelque seigneur, et les terres *allodiales*, dont les propriétaires soutenaient avoir toujours eu la propriété pleine et entière, et qu'ils prétendaient, par conséquent, ne tenir de la munificence d'aucun suzerain.

Il y avait en Suisse, comme dans la plupart des autres contrées de l'Europe, des terres de l'une et de l'autre espèce; mais il paraît que les terres allodiales y formaient la grande majorité.

Tandis que l'illustre maison des Hohenstauffen s'éteignait tragiquement à Naples en la personne de Conradin, la Suisse assistait aux premiers développements d'une maison qui devait acquérir une illustration plus grande encore que celle des Hohenstauffen, et dont les descendants devaient posséder habituellement le sceptre de l'empire durant près de cinq siècles. C'était la maison de Habsbourg.

Un Albert, seigneur de Habsbourg, château situé dans la partie de la Suisse qui forme aujourd'hui le canton d'Argovie, devint un des seigneurs les plus influents de la Suisse, par suite de son mariage avec Heldwige de Kybourg, qui appartenait à l'une des grandes familles du pays.

Son fils Rodolphe, homme plein de courage, parvint à l'empire en l'année 1273. Son nom resta cher aux Suisses, tout fiers de voir le sceptre impérial dans les mains d'un de leurs compatriotes qui respectait scrupuleusement leurs franchises.

Rodolphe eut pour fils Albert, auquel il donna de son vivant l'investiture du duché d'Autriche, et Albert devint à son tour empereur, en 1298, après la mort d'Adolphe de Nassau qu'il avait tué de sa main dans un combat. Mais Albert tint, à l'égard des Suisses, une conduite tout autre que celle de son père Rodolphe.

Albert avait, par des acquisitions successives, concentré dans ses mains une grande partie des terres de la Suisse, et

il voulait faire de cette contrée tout entière un état patrimonial, qu'il pût transmettre dès-lors à ses descendants comme relevant immédiatement des seigneurs de Habsbourg et non point du sceptre électif de l'empire d'Allemagne.

Albert essaya d'abord d'arriver à ce résultat par des manéges diplomatiques.

Il envoya en Suisse deux de ses comtes, pour exposer aux principaux propriétaires de terres allodiales, que dans leur intérêt comme dans celui de leur postérité, ils feraient bien de se reconnaître tous feudataires des seigneurs de Habsbourg; que déjà Albert possédait en propre plusieurs villes et contrées voisines, notamment tous les vastes domaines dépendant de l'ancienne famille des Kybourg. Il pouvait, disait-il, au moyen des forces de l'empire dont il disposait à son gré, contraindre les Suisses à le reconnaître pour suzerain; mais il aimait mieux, à l'exemple de son père Rodolphe, les considérer comme ses enfants, leur promettant, dès qu'ils auraient accepté sa suzeraineté, de les traiter avec plus de faveur que les autres sujets de l'empire.

Les Suisses auxquels les envoyés de l'empereur Albert avaient fait ces ouvertures, répondirent qu'ils se souvenaient avec bonheur de l'empereur Rodolphe et n'oublieraient jamais combien ils avaient eu à se louer de son administration paternelle, mais que l'indépendance de leurs aïeux leur plaisait, et qu'ils priaient en conséquence l'empereur Albert de confirmer leurs franchises, et de nommer le prévôt qui, au nom de l'empereur d'Allemagne, exerçait de temps immémorial la haute justice dans leur pays.

Albert, jugeant par cette réponse qu'il n'arriverait pas à son but au moyen de belles promesses, entreprit de traiter les Suisses avec une extrême rigueur, supposant, sans doute, qu'il les contraindrait à accepter ses combinaisons, en leur faisant sentir tout le poids de l'autorité impériale dont il était investi.

Tandis que jusque-là les empereurs n'avaient nommé qu'un seul prévôt pour exercer la haute justice dans toute la Suisse, Albert en désigna deux, Gessler de Bruneck, et Bérenger de Landerberg, tous deux hommes d'un caractère dur et fier, qui, à peine installés dans leurs fonctions, ne tardèrent pas à abuser de leur autorité pour faire subir aux Suisses toute sorte d'avanies, confisquant leurs biens et maltraitant leurs personnes pour les causes les plus frivoles.

Landerberg exerçait son autorité dans la contrée d'Unterwald; Gessler, dans les cantons d'Uri et de Schwitz. Tous deux furent bientôt également détestés.

Pour une faute légère, Landerberg avait prononcé la confiscation des bœufs d'Erni Melchthal, jeune homme du canton d'Unterwald. Le vieux père d'Erni se plaignant de cette rigueur, un serviteur du prévôt lui avait répondu que « si les paysans voulaient manger du pain, ils devaient traî-« ner eux-mêmes la charrue. » Erni indigné avait frappé aussitôt de son bâton le serviteur insolent et lui avait cassé le doigt. Le prévôt eut la barbarie d'ordonner qu'à raison de ce fait le vieux père d'Erni aurait les yeux crevés. Erni jura qu'il tirerait vengeance de cette atrocité.

Pour échapper aux recherches de Landerberg, Erni se réfugia dans le canton d'Uri, auprès d'un de ses amis, Walther Furst, qui, de son côté, avait voué une haine implacable au prévôt Gessler. Gessler témoignait dans son gouvernement autant de rigueur que Landerberg dans le sien. Il avait fait bâtir au-dessus d'Altorf un château fort qui faisait l'exécration de la contrée, parce que c'était la première demeure crénelée qui eût été élevée dans ce canton.

Gessler avait aussi blessé profondément un des principaux habitants du canton de Schwytz, Werner Stauffacher. Passant un jour à cheval devant la maison de ce dernier, qui était la plus belle de la contrée, il avait dit à haute voix en présence de Stauffacher et de sa femme : « Jusqu'à quand

« souffrira-t-on que de vils paysans et de sottes paysannes « possèdent d'aussi belles demeures ? »

Stauffacher, Erni Melchthal et Walter Furst, s'étaient communiqué plusieurs fois les sentiments de vengeance dont ils étaient également animés, et le joug des prévôts leur paraissant devenir de plus en plus intolérable, ils résolurent de braver tous les dangers, plutôt que de supporter ce joug plus longtemps.

Auprès du lac de Lucerne, sur les confins d'Unterwald et d'Uri, il est un lieu sauvage et majestueux appelé le Grütli. C'est en ce lieu solitaire que, dans la nuit du 7 septembre 1307, va se passer une des scènes les plus imposantes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La lune aux cornes argentées commence à se cacher derrière les monts qui projètent sur les lacs immobiles leurs grandes ombres. Tout est silencieux dans la nature : tout dort dans le château abhorré de Gessler; tout dort aussi dans la demeure non moins détestée de Landerberg ; mais la haine veille dans les cœurs des hommes généreux que ces deux tyrans ont ulcérés.

Au moment où la nuit plus sombre va atteindre la moitié de son cours, quelques hommes apparaissent tout-à-coup comme des fantômes sur la lisière de la forêt qui entoure le Grütli du côté d'Unterwald, et ils se dirigent sans aucun bruit vers les bords du lac. Ils sont au nombre de dix. Un onzième se tient un peu en avant et semble guider leurs pas. C'est Erni Melchthal, encore tout agité, parce que tout à l'heure il arrosait de ses larmes les joues de son vieux père, à qui Landerberg a ravi pour toujours le bonheur de voir ses enfants.

Presque au même moment, du côté de la forêt qui appartient à Uri, se montre une autre troupe, composée aussi de onze personnes. L'homme qui marche en tête est Walter Furst, et le premier des dix qui le suivent, c'est son gendre, Guillaume Tell.

Les deux groupes se rapprochent peu à peu, et dès qu'Erni Melchthal et Walter Furst se sont rejoints auprès des grands rochers qui dominent le lac, ils se serrent la main sans prononcer une parole, et ils demeurent quelques instants immobiles, semblant prêter l'un et l'autre une oreille attentive.

Après quelques minutes d'attente, Erni, qui paraît impatient, dit à voix basse à Furst : « Stauffacher manquerait-il au rendez-vous ? » Furst lui répond d'une voix grave : « S'il n'est pas mort ou prisonnier, il viendra. »

Chacun écoute encore, et bientôt on croit entendre sur le lac, qu'aucune brise pourtant n'agite, un clapotis léger. D'un moment à l'autre, ce bruit devient plus fort, et une barque dans la direction de Schwytz se montre enfin. Onze hommes la montent. Dès qu'elle est prête à toucher les rochers du bord, l'un des hommes s'élance, c'est Stauffacher, et les dix autres l'ont suivi presqu'aussitôt.

Pendant que Stauffacher embrasse précipitamment Furst et Erni, les hommes des trois groupes ont formé autour de leurs trois chefs un second cercle.

Erni, Furst et Stauffacher se signent alors, élèvent leurs regards vers le ciel, et joignant leurs mains droites, ils disent tous trois d'une voix basse, et pourtant fortement accentuée :
« Au nom du Dieu qui a fait les paysans comme les empe-
« reurs, nous jurons de défendre jusqu'à la mort les franchises
« que nous tenons de nos aïeux. »

Les trente hommes qui forment le second cercle répètent à leur tour, sur le même ton, le même serment, qui les fait tous tressaillir, quoiqu'il n'agite aucune feuille et ne réveille aucun des oiseaux endormis de la forêt.

Stauffacher remonte aussitôt dans sa barque avec les siens ; Furst et sa troupe se dirigent vers Uri ; les compagnons d'Erni vers Unterwald ; et quelques heures après, la plupart des conjurés étreignaient dans leurs bras leurs femmes chéries,

qu'ils avaient laissées en prières dans leurs demeures et qui s'étaient associées courageusement à leurs projets.

Quand les hauts pics, le lendemain, reflétèrent les premiers rayons du soleil sur les lacs et dans les vallées, la campagne présentait son aspect accoutumé. Quelques brins d'herbe foulés sur le Grütli auraient pu seulement indiquer que quelques pâtres avaient dû passer par là. Hier, cependant, la Suisse dépendait encore de l'empire d'Allemagne; elle n'en dépend plus aujourd'hui, parce qu'aucun des conjurés ne faillira à son serment.

Gessler, pourtant, remarqua bientôt sur le visage des Suisses plus de fierté encore que de coutume. Pour les humilier, il fit placer sur un pieu un chapeau, symbole de la dignité impériale, et ordonna qu'on ne passerait jamais devant ce pieu sans se découvrir.

L'un des premiers qui vinrent à passer fut Guillaume Tell. Il refuse d'obéir à l'ordre tyrannique du prévôt. Celui-ci le fait saisir aussitôt, et, comme Guillaume passait pour un des plus habiles archers de la Suisse, Gessler déclare, pour juger de son adresse, qu'il ne le fera relâcher qu'après qu'il aura abattu d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils, encore enfant.

On amène, en effet, l'enfant; la pomme est placée sur sa tête. Guillaume, à la distance marquée, bande son arc, lance la flèche, et la pomme est emportée sans que l'enfant soit blessé. Le père alors s'élance sur son enfant pour l'embrasser; mais dans l'ivresse que lui cause sa joie, il lui échappe de dire à Gessler, en tirant une seconde flèche cachée sous ses vêtements : « Homme cruel, si j'eusse tué mon fils, cette autre flèche t'était destinée. »

Gessler voit dans cette fière apostrophe un outrage plus grand encore que le premier. Tell est ressaisi, et devra recevoir une punition exemplaire de son audace.

Sentant cependant qu'il poussait les Suisses au plus haut

degré de l'exaspération, Gessler résolut de conduire Tell de l'autre côté du lac, sur des terres appartenant en propre à Albert d'Autriche. Il violait en cela une franchise du pays, d'après laquelle tout Suisse condamné à une peine devait la subir dans le pays même; mais Gessler foulait aux pieds toutes les franchises comme toutes les lois.

Une barque donc va conduire Tell enchaîné, de l'autre côté du lac, et Gessler se place lui-même dans cette barque. Elle part; mais à peine le bateau est-il arrivé dans le voisinage du Grütli, qu'un de ces ouragans, fréquents dans la contrée, qui se forment dans les profondes vallées du Saint-Gothard, éclate avec une horrible violence et soulève les vagues du lac à une hauteur immense, menaçant à chaque instant d'engloutir la frêle embarcation.

Guillaume Tell était aussi vigoureux rameur qu'habile archer. Dans ce péril extrême, Gessler ordonne qu'on délie les mains de Tell et qu'on lui donne une rame. Tell saisit la rame, en effet, s'approche d'un des bords les plus escarpés du lac, et s'élançant tout-à-coup sur une saillie de rocher, il laisse Gessler avec ses rameurs en danger de se briser contre les écueils.

Gessler parvint pourtant à gagner la terre à son tour; mais comme il se dirigeait vers Kusnacht, localité voisine du lieu où il avait abordé, Guillaume, qui s'était armé dans l'intervalle, se poste au-dessus d'un chemin creux où il voit que Gessler va passer, et d'une main assurée il lui lance une flèche qui le perce de part en part.

Ainsi périt l'un des deux instruments des projets tyranniques de l'empereur Albert. Les conjurés du Grütli comprirent que c'était le moment de proclamer l'indépendance de leur pays et d'en expulser tous les représentants de la maison de Habsbourg. A quelques jours de là, le prévôt Landerberg fut attaqué à son tour dans son château de Sarnen, qui fut facilement enlevé; et dès ce moment les trois cantons pro-

clamèrent solennellement qu'ils entendaient former des états complétement indépendants, et qu'ils n'entendaient plus reconnaître ni l'autorité des ducs d'Autriche, ni même la suprématie de l'empire.

La célèbre bataille de Morgarten, livrée sept ans après, bataille où treize cents Suisses massacrèrent quinze mille Autrichiens commandés par l'archiduc Léopold, montra à l'Europe étonnée que les habitants des trois cantons étaient en mesure d'exécuter leur magnanime résolution.

Bientôt, d'autres cantons se liguèrent successivement avec les cantons primitifs, pour pouvoir jouir de la même indépendance ; et continuellement attaqués, durant plus de deux siècles, jusqu'à l'empereur Maximilien I[er], les Suisses demeurèrent toujours vainqueurs. Ils devinrent ainsi pour leurs ennemis un sujet d'effroi, et pour tous les peuples avec qui ils n'étaient pas en guerre un sujet d'admiration.

Le cours des âges, qui amène d'ordinaire tant de vicissitudes, ne paraît pas avoir refroidi le courage de cette nation héroïque, la seule dans l'histoire qui ait su rester libre sans essayer de devenir conquérante.

Terre de l'Helvétie, tu m'es donc bien chère ; car, si tu plais à mes yeux par la beauté de tes sites, tu plais encore davantage à mon cœur par la majesté de tes souvenirs.

Chaque année, des milliers de voyageurs qui visitent tes contrées les plus pittoresques ou celles non moins belles de ta sœur la Savoie, aiment à inscrire leur nom dans tous les lieux où ils ont été frappés par quelque grand spectacle de la nature. Je n'ai pourtant inscrit le mien ni dans la vallée profonde au-dessus de laquelle le géant des Alpes paraît surplomber, et où les rayons du soleil d'été ne pénètrent que lorsque l'astre passe au zénith (1), ni sur le sommet du Righi,

(1) Chamouny.

d'où l'œil embrasse la plupart des hautes cimes et presque tous les lacs de la Suisse, ni dans le voisinage du site grandiose où le Rhin irrité se précipite en cataractes écumantes; mais je l'ai inscrit avec respect dans la modeste chapelle de Kusnacht, élevée près du lieu où Guillaume Tell perça d'une flèche l'homme barbare qui l'avait exposé à percer son propre fils.

Quand je parcours les Alpes, ton souvenir pourtant, ô Guillaume, n'est pas celui qui se présente le plus souvent à mon esprit; car si j'honore le patriotisme, j'abhorre le sang.

J'aime mieux penser à des dévouements plus héroïques encore que le tien, et qui ont fait des millions d'heureux sans faire jamais aucune victime. J'aime à me représenter saint Bernard de Menthon construisant, au sommet du mont qui devait porter son nom, la première demeure hospitalière qui s'éleva pour le voyageur au-dessus des glaciers, ou le bienheureux Nicolas de Flue s'élançant, au péril de sa vie, entre deux armées de ses compatriotes prêtes à en venir aux mains, et ramenant la concorde la plus touchante dans des cœurs qui un instant auparavant ne respiraient que la vengeance. J'aime aussi à me figurer, sur les versants italiens, saint Charles Borromée allant chercher les brebis les plus éloignées de son immense troupeau jusque dans les fentes des rochers, et sur les pentes savoisiennes, saint François de Sales montrant autant de courage et de dévouement que saint Charles, et peut-être plus de douceur.

Ces souvenirs touchants ont pour moi un charme inexprimable, et plongent mon âme dans de délicieuses rêveries.

Aussi, si quelque coup de la fortune, ou pour mieux parler, de la divine Providence, venant à me frapper, il me fallait quitter non-seulement ma famille et mes amis, mais encore la France elle-même, ma France chérie, pour diriger mes

pas de proscrit vers une terre étrangère, mon choix serait bientôt fait. Comme j'ai toujours aimé les montagnes, je m'acheminerais vers les Alpes, et j'irais chercher une bien petite habitation au bord de quelque lac de la Suisse. Ce ne serait pourtant ni le lac de Zurich que je choisirais, ni même celui de Genève, quoique les eaux du dernier soient parfaitement belles et que les bords en soient ravissants. Ces deux lacs, en me rappelant Zwingle et Calvin, me rappelleraient trop l'hérésie cruelle qui, au seizième siècle, déchira le sein sacré de l'Eglise catholique, de cette mère si tendre qui m'a allaité, dès mes plus jeunes ans, du lait nourrissant et pur de sa céleste doctrine; et ce souvenir, qui a quelquefois oppressé mon cœur au point d'arracher des larmes de mes yeux, serait trop pénible pour moi.

Je fixerais donc de préférence mon séjour auprès du lac de Lucerne, tant illustré par Guillaume Tell et le serment du Grütli, et tout entouré de contrées catholiques; ou mieux encore, aux bords du lac de Zug, situé dans une contrée catholique aussi, et à mon sens l'un des plus beaux quoique un des plus petits de la Suisse, parce que les eaux en sont aussi bleues que l'azur du firmament.

Là, je partagerais mon existence en deux parts.

Quand le soleil dorerait les glaciers et projetterait ses rayons sur le lac, je ne me lasserais pas de promener mes regards tantôt sur les cimes des monts, tantôt sur les noires forêts, puis de l'azur du ciel à l'azur du lac, et de l'azur du lac à l'azur du ciel, et je me laisserais aller ainsi à une douce extase en présence de cette magnifique nature.

Puis, quand la tempête viendrait à gronder, ou que les brouillards ou la nuit me déroberaient la vue des objets extérieurs, je rentrerais dans ma rustique demeure, et je crois que j'y vivrais content, pourvu que je pusse m'y agenouiller devant un Christ de bois et quelques images de saints, comme

celles de saint François de Sales ou de saint Charles Borromée. Il me semble qu'avec ce secours je parviendrais aisément, sinon à oublier, du moins à adoucir les affreux déchirements que mon pauvre cœur d'exilé aurait endurés.

XXX.

FUNÉRAILLES D'INÈS DE CASTRO.

An 1357.

Le Portugal est, ainsi que l'Espagne, une terre féconde en caractères énergiques, qui ont à la fois des attachements profonds et des haines vivaces.

Au quatorzième siècle, cette contrée n'avait pas encore produit les grands navigateurs ni les poètes qui devaient bientôt l'illustrer ; elle n'avait encore ni Vasco de Gama, ni Camoëns ; mais elle avait eu déjà des souverains pleins de courage.

Une partie du Portugal fut conquise dans le onzième siècle sur les Maures par Alfonse VI, roi de Castille, qui avait été aidé dans cette conquête par Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Robert, roi de France. Alfonse VI nomma Henri comte de ce pays, et lui donna sa fille en mariage.

Alfonse, fils de Henri, suivant les traces de son père, conquit sur les Maures les belles plaines de l'Alem-Téjo. Cinq princes arabes se liguèrent pour lui ravir sa conquête, et marchèrent contre lui avec des forces bien supérieures à celles dont il pouvait disposer.

Alfonse, inquiet sur l'issue du combat, implorait avec ferveur le secours de Dieu, qui, suivant les chroniques portugaises, le favorisa d'une apparition miraculeuse. Au moment où il allait livrer bataille, il vit tout-à-coup du côté de l'Orient une figure resplendissante de lumière, qui lui dit : « Alfonse, je « suis le Seigneur Jésus-Christ ; tes armes sont bénies, je t'éta- « blis roi sur le peuple que tu gouvernes, et pendant seize « générations et plus, je protégerai ta maison. »

Ce qui est certain, c'est qu'Alfonse combattit comme un lion, et qu'ayant remporté une victoire éclatante sur les Maures dans les plaines d'Ourique, il fut proclamé roi par les siens sur le champ de bataille.

Le courage du fondateur de la monarchie se transmit sucessivement à ses descendants, Sanche Ier, Alfonse II, Sanche II, Alfonse III et Denis-le-Libéral.

Celui-ci fut père d'Alfonse IV qui, en l'année 1340, se couvrit de gloire par une victoire éclatante qu'il remporta sur les Maures à Tarifa. Mais cette gloire devait être bientôt ternie par une action indigne, qui devait à son tour provoquer une des scènes les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention.

Inès de Castro, issue d'une famille illustre de Castille alliée aux rois d'Espagne et de Portugal, avait été, dès sa première jeunesse, placée par son père auprès de la princesse Constance, première femme de l'infant don Pèdre, fils du roi Alfonse IV.

Constance mourut peu d'années après son mariage, et sa mort prématurée causa d'abord une vive douleur à don Pèdre, qui s'entretenait souvent avec Inès des mérites de la femme qu'il avait perdue (1). Cependant, comme Inès réunissait elle-

(1) C'est la version la plus accréditée. D'autres historiens prétendent que Don Pèdre avait conçu déjà une passion violente pour Inès, avant la mort de Constance, mais que jusqu'à cette mort, sa passion rencontra chez Inès des résistances inflexibles. Ces deux versions laissent également sans tache la vertu d'Inès.

même aux dons de l'esprit une beauté rare, peu à peu l'affliction de don Pèdre fit place à un amour ardent pour Inès, qui le partagea et qui consentit à s'unir au prince par un mariage secret.

L'élévation d'Inès contrariait vivement quelques courtisans d'Alfonse IV, qui supposaient que leur crédit ne tarderait pas à être effacé par celui d'Alvaro et de Ferdinand de Castro, frères d'Inès. Ils parvinrent à découvrir l'union clandestine que don Pèdre avait contractée avec Inès, et ils s'empressèrent d'en informer le roi, qui témoigna la plus vive indignation, parce qu'il avait projeté pour don Pèdre une alliance plus illustre. Alfonse IV veut alors à tout prix briser des liens contractés à son insu. Il commence par enjoindre à son fils de demander la nullité de son mariage, mais don Pèdre s'y refuse nettement. Alfonse alors, sans rien dire à son fils, se rend à Coïmbre, où était alors Inès, dans l'intention de faire mettre à mort sa malheureuse bru. Mais, touché de la beauté d'Inès, de ses larmes, de l'innocence de deux jeunes enfants qu'elle avait eus déjà de don Pèdre, il se sent désarmé et renonce à son cruel dessein.

Mais, hélas! malheureux les princes qui conçoivent une pensée criminelle, parce qu'ils trouvent toujours autour d'eux des instruments faciles pour l'exécution des plus affreux projets! Trois courtisans, ennemis des frères d'Inès, aigrissent de nouveau le roi, et le font consentir à la mort de sa belle-fille. Ils se rendent aussitôt à Coïmbre, pénètrent au point du jour dans la chambre d'Inès, et poignardent, au milieu de ses femmes, cette princesse infortunée, dont la jeunesse et les grâces ne peuvent attendrir leurs cœurs féroces (1).

(1) Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la belle octave de Camoëns sur la mort d'Inès : « Comme la fleur des champs, candide et pure, qui, coupée avant le temps et maltraitée par la main impitoyable de la jeune fille qui l'a placée dans ses cheveux, a perdu tout son parfum, tout son éclat : telle est Inès, pâle, inanimée. Les roses de son front se sont séchées, et avec sa douce vie elle a perdu ses blanches et vives couleurs. »

Don Pèdre allait souvent visiter Inès et embrasser ses enfants. Les assassins venaient d'accomplir leur forfait, quand il entra chez Inès. Quelle ne fut pas sa douleur, quand il vit devant ses yeux le corps sanglant de son épouse bien-aimée !

Don Pèdre, ne doutant point que les assassins n'aient agi d'après les ordres du roi, prend aussitôt les armes contre son père, et met tout à feu et à sang dans les provinces où les assassins avaient leurs domaines. Cédant pourtant ensuite aux sollicitations de sa mère, il consent à poser les armes, mais il conserve au fond du cœur la soif de la vengeance. Il veut aussi que sa fidélité à Inès dépasse les limites de la tombe, et désormais nul regard de femme ne saurait avoir d'empire sur un cœur qui ne vit plus que de souvenirs.

Treize ans s'étaient écoulés depuis le meurtre d'Inès, quand Alfonse IV mourut, et l'on vit bien que la douleur de don Pèdre était restée aussi vive que si le meurtre avait été tout récent.

Don Pèdre, roi désormais sous le nom de Pierre Ier, s'empresse d'assembler les états du royaume. Avant le jour marqué pour la réunion, il fait exhumer le corps d'Inès, qu'il avait fait embaumer avant de l'ensevelir, et qui se trouve dans un état de parfaite conservation. Pierre commande alors qu'on revête le cadavre des habits royaux, qu'on lui place une couronne sur la tête ; et les principaux seigneurs ainsi que tous les membres des états devront venir rendre hommage à ces restes inanimés, et reconnaître Inès pour leur souveraine. Les enfants d'Inès sont, en même temps, proclamés légitimes dans cette réunion solennelle, à laquelle assistaient les ambassadeurs des souverains et le nonce du pape.

Pierre Ier ne s'en tint pas là.

Il fit élever dans le monastère d'Alcobaça, lieu de la sépulture des rois de Portugal, un magnifique monument de marbre blanc, où devaient être déposés les restes d'Inès, et il marqua à côté la place où il voulait être enseveli lui-même.

Quand le monument fut prêt, Pierre Ier ordonna que les funérailles auraient lieu de nuit.

Depuis Lisbonne jusqu'à Alcobaça, c'est-à-dire dans un espace de plus de quinze lieues, les deux côtés de la route étaient éclairés de distance en distance par des torches. Les restes d'Inès étaient placés dans un char magnifiquement orné, et le cortége, en tête duquel se trouvait le roi avec ses fils, se composait de tous les grands, et de la plupart des prélats du royaume. Ce long cortége dut être en marche toute la nuit, et les pâtres qui gardaient leurs troupeaux sur les monts de l'Estramadure, devaient se demander avec étonnement ce que signifiaient ces feux innombrables, qu'ils voyaient briller du côté de la mer, sur une ligne dont leurs yeux ne pouvaient atteindre la fin.

Ces funérailles nocturnes avaient certainement un caractère de sauvage grandeur qui n'a jamais été surpassé. Mais Pierre Ier aurait dû se borner à être grand dans l'expression de sa douleur, sans se montrer cruel dans sa vengeance.

Les historiens disent que deux des assassins d'Inès furent mis à la question, que Pierre Ier voulut les torturer lui-même, qu'on les fit ensuite monter sur un échafaud où on leur arracha le cœur pendant qu'ils étaient encore vivants, et que le roi parut se complaire à cette scène affreuse. Si ce récit n'est pas exagéré, l'on ne saurait excuser d'aussi atroces représailles.

Il est vrai qu'un amour violent semble devoir engendrer inévitablement une haine violente aussi, pour tout ce qui le contrarie. L'amour profond, sans la haine des obstacles, est la rose sans épines. L'antiquité païenne n'admira jamais cette belle fleur ; mais depuis dix-huit siècles, le monde la connaît. Elle peut croître dans tous les pays catholiques, quand on sait l'arroser avec révérence du sang d'un Dieu.

XXXI.

DU GUESCLIN REÇOIT L'ÉPÉE DE CONNÉTABLE.

An 1370.

La beauté du corps n'enlève rien assurément à la beauté de l'âme ; mais quand ces deux beautés se rencontrent dans la même personne, il est difficile de mesurer la part qui, dans l'admiration des hommes, revient à chacune d'elles. Le triomphe le plus éclatant de la beauté de l'âme ne se produit donc que lorsque cette beauté brille à travers la laideur du corps. Aucune illusion alors n'est possible, et si le monde bat des mains, on sait avec certitude ce qu'il applaudit. C'est pour cela que la gloire de Bertrand du Guesclin est, à nos yeux, une des plus pures et des plus brillantes de l'histoire.

Du Guesclin, en effet, était le plus laid des hommes. « Il était, dit Guyard de Berville, né si difforme et d'une humeur si farouche, qu'il se faisait haïr de père et de mère, frères et sœurs, domestiques, et généralement de tout le monde (1). »

(1) Guyard de Berville, *Histoire de Bertrand Du Guesclin*, liv. 1.

Mais dès qu'au sortir de l'enfance il donna les premières preuves d'une intrépidité sans bornes, il commença à commander l'estime ; et quand ses exploits eurent surpassé tout ce que l'histoire avait raconté jusque-là des plus valeureux capitaines, l'estime se changea en une sorte d'admiration enthousiaste, que les dames du plus haut rang partageaient à l'égal des hommes de guerre et du menu peuple.

On aime à voir comment, après ses premiers triomphes en Bretagne, où il combattait sous les drapeaux de Charles de Blois à qui le comte de Montfort disputait le duché, Du Guesclin fut reçu par Jeanne-la-Boiteuse, femme de Charles de Blois, et fille unique du dernier duc. Charles de Blois l'ayant présenté à cette princesse, dès que celle-ci le vit, « elle quitta, « dit la chronique, un ouvrage de broderie qu'elle tenait entre « les mains, et oubliant sa supériorité, lui jeta les bras au cou « avec autant d'ardeur qu'elle eût pu embrasser son mari, et « les larmes lui vinrent aux yeux. Soyez le bien venu, Ber- « trand, lui dit-elle, je sais les grands exploits dont vous avez « signalé votre attachement et votre zèle pour nous : vous « êtes notre principale espérance, et le plus ferme appui de « notre bon droit. »

Quand Du Guesclin eut précipité Pierre-le-Cruel du trône de Castille, pour y placer Henri de Transtamare, la femme de Henri, désormais reine, et fille d'ailleurs du roi d'Aragon, ne fut pas moins expressive dans les témoignages de sa reconnaissance. Comme elle se rendait à Burgos pour y être couronnée, Du Guesclin alla au-devant d'elle avec un cortége nombreux, pour la recevoir. Mais dès que la reine eut aperçu Bertrand, « oubliant sa dignité et presque la bienséance, elle « descendit de son char, se jeta au cou du chevalier, qui avait « mis lui-même pied à terre par respect, et l'embrassa de tout « son cœur : C'est vous, lui dit-elle avec transport, vaillant « Du Guesclin, c'est vous que je dois regarder toute ma vie « comme le protecteur de ma maison ; c'est à vous que je dois « l'éclat royal où je me vois montée contre mes espérances.

« Cependant les princesses, sœurs du roi Henri, considé-
« raient Du Guesclin avec étonnement, et ne trouvaient pas
« que sa figure répondît à tant de merveilles qu'elles avaient
« entendu dire de lui. Elles ne pouvaient comprendre que cet
« homme, dont la renommée leur avait fait connaître les faits
« d'armes extraordinaires, et qui, en dernier lieu, était l'au-
« teur de l'élévation du prince leur frère sur le trône, fût
« d'une représentation si désavantageuse, et disaient qu'il
« était un exemple frappant, que la vertu surpasse la bonne
« mine. »

Ces sentiments d'admiration n'étaient point, du reste, simplement l'effet d'une reconnaissance naturelle pour des services signalés. Ce qui le prouve, c'est que Du Guesclin trouvait les mêmes sympathies dans les rangs même des ennemis qu'il avait vaincus.

Quand, après une bataille perdue par Henri de Transtamare, Du Guesclin devint prisonnier d'une des plus grandes illustrations militaires de l'Angleterre, du fameux prince de Galles, fils du roi Edouard III, appelé communément le *Prince Noir* à cause de la couleur de son armure, il fut traité avec la plus haute distinction par le prince anglais, qui le laissa libre de fixer le chiffre de sa rançon.

Du Guesclin fixa ce chiffre à soixante-dix mille florins d'or, et le prince de Galles s'en remit à sa parole pour le paiement. Mais avant que Du Guesclin ne partît, la princesse de Galles voulut le voir, le contraignit de dîner à sa table, et lui témoignant sa surprise de ce qu'il s'était taxé à une somme véritablement excessive pour sa rançon, elle l'obligea de recevoir d'elle un don de trente mille florins.

Du Guesclin excitait cette admiration universelle, parce que jamais homme ne sut allier à un plus haut degré que lui, la générosité et la bravoure. Quand il se battait, c'était en soldat; quand il donnait, c'était en prince.

La Providence suscita cet homme extraordinaire pour déli-

vrer la Castille d'un roi barbare à qui la postérité a infligé le surnom de *Cruel*, et surtout pour délivrer la France du joug des Anglais, qui avaient mis ce beau royaume à deux doigts de sa perte.

Philippe-le-Bel, petit-fils de saint Louis, avait laissé en mourant trois fils, qui tous trois moururent sans postérité. A la mort du dernier, qui fut, on le sait, Charles-le-Bel, Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, et neveu de Philippe-le-Bel, fut reconnu par la grande majorité des Français comme l'héritier légitime de la couronne. Mais le roi d'Angleterre Edouard III, issu d'Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, prétendit qu'il avait plus de droits que Philippe de Valois au trône de saint Louis, et la fortune des armes lui fut d'abord favorable.

En l'année 1346, Edouard III gagna sur Philippe de Valois, à Crécy-en-Ponthieu, une bataille célèbre dans laquelle périt l'élite des seigneurs français. L'armée anglaise dut son succès à l'avantage du terrain et à quelques pièces de canon, qui furent employées à Crécy pour la première fois.

Après la mort de Philippe de Valois, le roi Jean, son successeur, perdit à Poitiers, contre le prince Noir, une seconde bataille, aussi désastreuse que celle de Crécy, à la suite de laquelle il fut fait prisonnier.

Les Anglais exercèrent dès-lors leur domination sur la plus grande partie de la France, et ils l'auraient, sans doute, conquise toute entière, si Dieu n'eût, au même moment, donné à notre patrie un guerrier d'un courage héroïque et un souverain d'une prudence consommée.

Le guerrier ce fut Du Guesclin; le prince habile, ce fut Charles, fils du roi Jean, qui commença d'abord à gouverner le royaume comme dauphin, durant la captivité de son père, et qui, après la mort de celui-ci, recueillit la couronne sous le nom de Charles V.

Sous le règne du roi Jean, Du Guesclin, qui était passé de bonne heure au service de la France, avait battu les Anglais

dans une multitude de combats singuliers, de sièges de villes, d'escarmouches et de batailles. Il avait toujours tenu fidèlement la promesse qu'il avait faite au roi Jean, et qui, dans tout autre chevalier de moindre mérite, aurait pu paraître une forfanterie, savoir, « que partout où, fort ou faible, il ren- « contrerait les Anglais, il les attaquerait en quelque nombre « qu'ils fussent. »

Quand Du Guesclin eut définitivement assis Henri de Transtamare sur le trône de Castille, le prudent Charles V, à qui les Anglais, après quelques années de paix, avaient de nouveau déclaré la guerre, comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'une épée aussi illustre que celle du gentilhomme breton. Il lui manda donc de revenir en toute hâte, et Du Guesclin prit aussitôt congé du roi Henri, qui fit de vives instances pour le retenir, mais qui n'y serait point parvenu quand même il aurait cédé au loyal Bertrand la moitié de son royaume.

Dès que Du Guesclin fut rentré en France, son voyage jusqu'à Paris ne fut qu'une longue course triomphale, et chemin faisant, il soumit au roi Charles V plusieurs villes ou places, notamment les villes d'Agen et de Limoges. Il était temps cependant que Du Guesclin arrivât à Paris, parce que Robert Knolles, commandant des forces anglaises, commençait à menacer la capitale. Knolles s'éloigna toutefois, dès qu'il apprit que Du Guesclin approchait.

Le peuple pourtant, comme les seigneurs, se demandait de quelle manière Charles V pourrait reconnaître les services de Du Guesclin.

Depuis le milieu du onzième siècle, la plus haute charge de l'état, qui donnait de plein droit le commandement en chef de toutes les forces militaires du royaume, était celle de connétable. Cette charge n'avait été ordinairement confiée qu'à des seigneurs de la plus haute naissance. Mais Charles V voulut prouver à la France et à l'univers entier, que les exploits héroïques du gentilhomme breton suffisaient pour lui mériter le premier rang dans l'état, après le souverain.

Le 2 octobre 1370, le roi Charles V avait assemblé dans son palais un conseil extraordinaire. Outre les princes du sang et les seigneurs ou prélats qui y avaient ordinairement séance, le roi y avait convoqué le recteur de l'Université, le prévôt de Paris, le prévôt des marchands et les échevins, afin que la bourgeoisie, comme les premiers ordres de l'Etat, fût représentée dans cette assemblée.

Quand tout le monde eut pris place, le roi entra, et dès qu'il fut assis sur son trône, il demanda l'épée de connétable au duc de Bourgogne, son frère, qui la gardait en dépôt depuis la démission de Robert de Fienne, le dernier titulaire. Puis il adressa à l'assemblée le discours suivant, le plus honorable peut-être pour un sujet, qui soit jamais sorti de la bouche d'un souverain.

« Vous avez tous été témoins, dit le roi, des maux infinis qui ont affligé la France pendant les dernières années du règne du feu roi mon père, et qui ont continué trop longtemps depuis que je suis parvenu à la couronne, malgré mes efforts pour les faire cesser. Vous les avez tous ressentis, et m'avez aidé de vos conseils pour y porter remède ; mais la nouvelle guerre où l'arrogance et l'ambition des Anglais me forcent d'entrer, met le royaume dans un plus grand danger que celui dont nous l'avons garanti. Nos campagnes sont désolées ; la fumée du feu qu'ils ont allumé de toutes parts vient jusqu'à nous. Il est temps de repousser efficacement de pareilles violences. Rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous en a donné les moyens, et tâchons de les bien employer. Les troupes sont aguerries, elles ont des chefs braves, sages et expérimentés. Il nous reste donc à trouver un homme capable de conduire une entreprise aussi importante, et de porter dignement l'épée de connétable.

« J'ai jeté les yeux sur Bertrand Du Guesclin, quoiqu'il y ait dans mon royaume beaucoup de seigneurs supérieurs à lui par la naissance et les richesses ; mais sa réputation, généralement répandue, est soutenue d'un mérite si rare, que j'ai cru ne

pouvoir mieux déterminer mon choix, et que son élévation ne déplairait à personne. Vous savez tous quelles actions l'ont rendu aussi illustre, et, depuis son retour d'Espagne, nous avons vu ce que peuvent sa valeur et son nom. Il n'a fait que passer à Agen, Limoges et tant d'autres places, et tout s'est rendu à lui : jugez donc ce que nous devons en attendre. Robert Knolles n'a pu soutenir son approche; au premier bruit de sa venue, il a fui avec son armée tout épouvantée au nom de Du Guesclin. Enfin j'ai voulu avoir vos avis sur une affaire aussi essentielle que celle de donner un excellent chef à nos troupes; dites-les moi donc avec sincérité. Quant à moi, je pense ne pouvoir mieux faire, et surtout j'adopte le proverbe qui dit que les gens de guerre se moulent sur celui qui les commande; et si cela est vrai, combien de vaillants hommes aurons-nous dans la suite, et combien de capitaines se formeront sur un si grand modèle ! »

Le discours du roi fut accueilli par un applaudissement universel, et tous les assistants supplièrent Charles V de ne pas différer d'un seul instant l'exécution de sa sage résolution.

Le roi fait aussitôt appeler Du Guesclin, qui était dans une chambre voisine, et lui dit : « Non-seulement toute la compagnie approuve le dessein que j'ai de vous faire connétable, mais encore elle m'en a sollicité avec ardeur ; prenez donc mon épée, et l'employez contre les ennemis du royaume. »

Du Guesclin se met alors à genoux pour rendre grâces au roi d'une faveur aussi éclatante ; et dès qu'il s'est relevé, il prend l'épée, la tire du fourreau, et déclare qu'il ne l'y remettra que lorsqu'il aura achevé d'expulser les Anglais du royaume.

Il s'en fallut de bien peu, que le nouveau connétable ne tînt sa parole à la lettre.

En quelques jours, il eut refoulé les Anglais à plus de cinquante lieues de Paris. Il les pourchasse ensuite de province en province, détruit toutes les troupes qui osent tenir la campagne devant lui, soumet successivement le Poitou, la Saintonge,

l'Aunis, une grande partie de la Guienne, et ne laisse plus aux Anglais que des places isolées, qu'il entreprend encore de réduire l'une après l'autre.

C'était la partie la plus facile de la tâche du connétable, qui n'eût point manqué par conséquent de l'accomplir, si la mort n'eût arrêté le cours de ses succès. Mais ses funérailles elles-mêmes furent encore un triomphe.

Du Guesclin assiégeait la place de Châteauneuf-de-Randon, en Gévaudan, quand la mort vint le frapper. Le gouverneur de la place avait promis de se rendre, s'il n'était pas secouru dans un court délai. Ce délai ayant expiré au même moment où mourait le connétable, le gouverneur, qui se croyait lié par sa parole, fit placer les clés de la place sur le cercueil de Du Guesclin.

A la nouvelle de cette mort, la France entière fut plongée dans le deuil le plus profond, et le souverain fut encore plus affligé que les sujets. Il pensa que l'homme qui avait sauvé le royaume méritait d'avoir la même sépulture que les monarques. Il ordonna donc que les restes du connétable seraient portés à Saint-Denis, et que les obsèques seraient célébrées avec la même pompe que les funérailles des rois.

Les restes de l'illustre guerrier reposaient encore dans cet asile sacré, quand les sépultures royales furent violées par des mains sacriléges dans la journée néfaste du 10 août 1793, triste anniversaire d'une journée plus néfaste encore, qui avait marqué la fin d'une monarchie de quatorze siècles.

XXXII.

SUPPLICE DE JEANNE D'ARC.

An 1431.

Il se peut que Jeanne-d'Arc n'ait pas été une sainte aussi éminente que celles que l'Eglise a canonisées, quoique tous les instincts de notre cœur nous portent à l'honorer comme telle. Si Dieu se sert des méchants eux-mêmes pour l'accomplissement de ses desseins, il peut, à plus forte raison, employer pour de grandes choses des instruments qui ne sont pas complétement saints. Mais, pour pouvoir contester que Jeanne-d'Arc eût reçu une mission providentielle, que Dieu eût armé son bras pour relever la France et humilier l'Angleterre, comme il dirigea autrefois le bras de David quand une pierre échappée de la fronde de ce jeune pâtre alla frapper au front le géant Goliath, il faut s'enfoncer dans le scepticisme le plus abject; il faut nier tout ce qui ne tombe pas sous les sens les plus grossiers; il faut nier l'art, il faut nier la poésie, il faut nier le génie, il faut nier la vertu.

A la fin du quatorzième siècle et au commencement du

quinzième, la France, en passant par les alternatives les plus extrêmes de la joie et de la douleur, put constater que ce qui contribue le plus au bonheur d'une nation, c'est la prudence du souverain.

Après les malheurs de toute sorte occasionnés par la captivité du roi Jean, la France, en effet, avait en moins de vingt ans repris tout son lustre, sous le gouvernement paternel de Charles-le-Sage, le juste appréciateur de Du Guesclin. Mais Charles-le-Sage mourut jeune, laissant pour lui succéder un fils encore en bas âge, dont la raison, pour comble de malheur, devait s'éclipser aussitôt qu'elle aurait été formée. Ce fils fut l'infortuné Charles VI.

Durant la minorité de Charles VI, l'ambition des princes du sang, qui se disputaient la régence, avait déjà causé de grandes plaies au royaume; mais ces plaies devinrent affreuses à partir de l'année 1393, époque à laquelle Charles VI, qui n'avait pas encore vingt-trois ans, commença à donner des signes de démence. Des divisions sanglantes éclatèrent alors entre le duc de Bourgogne, oncle du roi, et le duc d'Orléans, son frère, que le premier ne tarda pas à faire assassiner. Ce forfait change aussitôt en haines implacables les divisions qui existaient déjà entre les partisans des deux princes; et bientôt sous les noms de Bourguignons et d'Armagnacs, ils ensanglantent tour-à-tour la capitale et la France entière.

Le roi d'Angleterre, Henri V, profita de ces désastres, pour reprendre sur les Français tout ce que l'épée de Du Guesclin avait enlevé aux Anglais, et la bataille d'Azincourt, gagnée en l'année 1415, par ce prince qui commandait en personne, fut plus fatale à la France, que ne l'avaient été celles de Crécy et de Poitiers, puisque sept princes du sang et près de dix mille seigneurs français y perdirent la vie.

Cinq ans après cette bataille désastreuse, les Français virent une des choses les plus odieuses qui se puissent imaginer. La femme de Charles VI, Isabelle de Bavière, se ligua avec le

roi d'Angleterre Henri V, et le duc de Bourgogne, contre le dauphin Charles, son propre fils. D'après le traité auquel donna lieu cette ligue abominable, le roi d'Angleterre devait, aussitôt après avoir épousé Catherine de France, sœur du dauphin, administrer tout le royaume jusqu'à la mort de Charles VI, et recueillir ensuite lui-même la couronne.

Ce traité infâme, qui livrait la France entière au monarque anglais, fut exécuté dans toutes les provinces du nord de la Loire. La capitale elle-même ouvrit ses portes à Henri V, et ce prince étant mort deux mois avant Charles VI, ce fut son fils, Henri VI, qui, après la mort de Charles VI, fut proclamé solennellement roi de France dans tous les lieux où la domination anglaise était déjà établie, c'est-à-dire dans les trois quarts au moins du royaume.

L'autorité du dauphin, fils de Charles VI, appelé par les siens Charles VII depuis la mort de son père, ne fut, en effet, reconnue que dans quelques provinces situées au sud de la Loire, savoir, dans la Touraine, le Berry, le Bourbonnais, le Lyonnais, le Dauphiné, l'Auvergne, et une portion du Languedoc et de la Saintonge; et Charles VII ayant fixé à Bourges sa résidence habituelle, ses ennemis l'appelèrent par dérision *le roi de Bourges.*

Pour quiconque aurait voulu prévoir l'avenir d'après les seules lumières de la raison, l'ombre de royauté qu'exerçait Charles VII ne pouvait tarder à s'évanouir. Les provinces en si petit nombre, où il était reconnu, se trouvaient ouvertes de toutes parts aux incursions des ennemis, et n'offraient entre elles que peu de cohésion. Charles VII était d'ailleurs sans aucune ressource; il était sans armée, sans argent, et, ce qui était certainement plus triste encore, sans caractère. Tandis que le jeune prince n'aurait dû penser qu'à combattre et à se faire des partisans, il perdait son temps dans des fêtes ou des intrigues galantes, ce qui avait inspiré à l'un des seigneurs qui l'entouraient cette réflexion amère : « On ne saurait perdre plus gaiement une couronne. »

Les choses en étaient arrivées à cet état désespéré, quand on annonça un jour à Charles VII, qui se trouvait alors au château de Chinon, dans la Touraine, qu'une jeune paysanne demandait à lui parler. — « C'est sans doute, dit nonchalamment le prince, la paysanne de Domremy, dont on m'a parlé comme ayant eu de belles visions. Je lui ferai dire incessamment si je veux la recevoir. »

Voici ce que la renommée racontait déjà de cette paysanne. Elle était d'un village de Lorraine, contrée dans laquelle les excès commis par les Bourguignons et les Anglais avaient conservé à Charles VII quelques partisans. Ce village, appelé Domremy, était près de la petite ville de Vaucouleurs, qui tenait pour Charles VII, et la jeune paysanne s'appelait Jeanne-d'Arc. Dès l'âge de quatorze ans, elle avait eu des visions miraculeuses. Une fois, notamment, qu'elle gardait son troupeau dans la campagne, l'archange saint Michel, resplendissant de lumière, lui était apparu en compagnie d'un grand nombre d'anges, et lui avait dit : « Jeanne, Dieu a pitié de la France; il te commande d'aller au secours du roi Charles VII, et de le faire sacrer à Reims. »

Jeanne avait répondu qu'elle n'était qu'une pauvre bergère qui savait à peine guider ses moutons, et qu'elle ne comprenait pas qu'elle pût jamais commander des hommes d'armes; mais l'archange l'avait rassurée, en lui disant que Dieu saurait bien lui donner toute la force dont elle aurait besoin pour l'exécution de ses desseins. Il ajouta que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient bientôt la visiter, parce que Dieu les avait choisies pour l'assister de leurs conseils.

Jeanne reçut, en effet, bientôt la visite des deux saintes. Leurs têtes étaient ornées de couronnes brillantes, et leurs voix étaient belles, douces et humbles. Elles parlaient avec élégance en français, et la jeune bergère les comprenait très-bien.

Jeanne pourtant avait pensé qu'à cause de son extrême jeu-

nesse, il s'écoulerait, sans doute, encore plusieurs années avant que les desseins de Dieu sur elle s'accomplissent ; mais les apparitions s'étant réitérées, et les injonctions des envoyés célestes devenant de plus en plus pressantes, elle n'avait pas cru pouvoir, sans péché, résister plus longtemps ; et munie d'une lettre du sieur de Beaudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, elle venait, accompagnée d'un de ses oncles, après avoir parcouru sans le moindre accident cent cinquante lieues de pays occupés par les Bourguignons et les Anglais, se mettre à la disposition du roi.

Voilà ce que la renommée disait de Jeanne, et ce que Jeanne elle-même affirmait dans ses récits.

La mission que Jeanne prétendait avoir reçue paraissait si extraordinaire, que bien des gens étaient portés à considérer cette jeune fille comme une visionnaire, et Charles VII était de ce nombre. Il voulut donc soumettre Jeanne à une épreuve, qui devait tourner inévitablement à la confusion de la jeune fille, si elle n'était pas envoyée de Dieu.

Depuis que Jeanne était arrivée à Chinon, Charles VII n'avait pas quitté l'intérieur de ce château ; il était sûr, par conséquent, que Jeanne n'avait pu le voir. Avant l'heure marquée pour la réception de Jeanne, Charles prit un vêtement plus simple que celui de la plupart de ses courtisans, et se retira dans un coin de la salle au moment où la jeune fille fut introduite, comme s'il n'avait pas osé se mêler avec les seigneurs qui portaient un costume plus brillant. Mais Jeanne, sans la moindre hésitation, s'avança vers lui, le salua humblement, et lui dit en s'agenouillant devant lui suivant l'usage : « Dieu vous donne bonne vie, gentil roi ! » Charles dit aussitôt : « Je ne suis pas le roi, Jeanne » ; et lui montrant un des principaux seigneurs de sa suite, qui était magnifiquement vêtu, il ajouta : « Voici le roi. » Mais Jeanne, sans se déconcerter, lui répliqua : « Eh ! mon Dieu, gentil prince, c'est vous et non pas un autre. »

Charles VII resta stupéfait, et le fut bien davantage encore quand Jeanne lui eut révélé une pensée qu'il avait eue dans une circonstance qu'elle lui rappela, pensée qu'il était bien sûr de n'avoir jamais communiquée à personne.

Après deux faits aussi extraordinaires, Charles VII devait, ce semble, demeurer parfaitement convaincu de la mission divine de Jeanne-d'Arc. Il voulut pourtant encore, avant de lui confier un commandement, la faire examiner par les membres de son conseil qui siégeait à Poitiers, et Jeanne subit devant les hommes graves qui composaient ce conseil un interrogatoire de plus de deux heures, durant lequel elle répondit à toutes les questions qui lui étaient adressées, avec une justesse, une assurance, et quelquefois une finesse, qui étonnaient tous les conseillers.

Les investigations minutieuses auxquelles le conseil du roi s'était livré relativement à la conduite de Jeanne prouvaient, d'un autre côté, que cette jeune fille avait toujours été d'une pureté au-dessus de tout soupçon.

Il fut dès-lors arrêté en conseil que « dorénavant le roi s'ai« derait de Jeanne au fait de ses guerres, attendu que pour « ce faire lui était envoyée »; et il fut résolu en conséquence de la charger d'abord de secourir Orléans, assiégé en ce moment par toute une armée anglaise.

Il était temps, en effet, de reconnaître l'envoyée de Dieu.

La voyez-vous maintenant, Français, cette fille des champs qui ne compte encore que dix-huit printemps? Elle ne va plus, conduisant ses agneaux, fouler de ses pieds nus l'herbe des prairies et les ronces des chemins; elle ne se balance pas non plus, comme une noble damoiselle, sur une blanche haquenée; mais elle monte un fier cheval de bataille, qu'elle manie aussi dextrement que le plus habile chevalier. Comme les chevaliers aussi, elle est bardée de fer, sans que son armure lui enlève rien de sa souplesse. L'épée qu'elle brandit n'est pas une arme forgée hier dans un atelier vulgaire; c'est une arme rougie,

jadis, du sang des Sarrasins, qui depuis plus de six siècles était cachée à tous les regards sous les marbres d'un autel, et dont les anges lui ont révélé l'existence.

Jeanne commande déjà, sans le moindre embarras, les mouvements de nombreux bataillons, et elle tressaille de joie quand on lui parle de combats et de coups de lance; ce n'est que lorsqu'on lui parle de son père et de sa mère, qu'elle pleure.

Habitants d'Orléans, vous êtes assiégés depuis plus de six mois. Chaque jour, quelque nouvelle bastille vient augmenter la ceinture de forts qui vous enlace de tous les côtés, et déjà vous commencez à redouter les horreurs de la famine. Rassurez-vous. Jeanne-d'Arc va voler à votre secours!

Jeanne s'avance, en effet; à travers mille obstacles, elle fait parvenir aux Orléanais un convoi de vivres, et s'introduit elle-même dans la ville.

Ce fut le 29 avril 1429, à l'entrée de la nuit, que Jeanne-d'Arc fit son entrée à Orléans, accompagnée du brave Dunois et de quelques autres seigneurs de la garnison, qui étaient allés à sa rencontre. « Une foule immense, dit une chronique contemporaine, accourut à la rencontre de la *pucelle* (c'est le nom qu'on donnait alors en France à toutes les jeunes filles), portant un grand nombre de torches, et faisant telle joie comme s'ils eussent vu un ange de Dieu ou Dieu lui-même descendu au milieu d'eux; tous se tenaient pour délivrés et arrivés à la fin de leurs maux et périls; ils se sentaient reconfortés, et comme *désassiégés*, par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette simple pucelle. »

A peine arrivée, Jeanne-d'Arc parle d'aller attaquer successivement chacune des bastilles anglaises, pour contraindre l'ennemi à lever le siége. Ce projet paraît d'abord à tous les hommes de guerre un projet insensé. Chacune de ces bastilles, en effet, eût été d'une prise difficile, quand même elle n'au-

rait pu recevoir aucun secours du dehors. Mais quelle espérance pouvait-on avoir de les emporter, alors que l'armée anglaise pouvait se porter tout entière au secours de la bastille attaquée, et écraser par la supériorité du nombre en même temps que par le croisement des feux, les assiégés qui entreprendraient une aussi périlleuse attaque?

La prudence humaine autorisait ces craintes. Mais, quand on est certain d'avoir Dieu pour soi, y a-t-il à compter le nombre des ennemis? et la mission divine de Jeanne-d'Arc ne doit-elle pas être déjà évidente pour les plus incrédules?

Jeanne insiste donc, et contre l'avis des plus expérimentés capitaines, elle traverse la Loire le 6 mai, et emporte d'assaut l'une des deux bastilles qui étaient construites sur la rive gauche du fleuve.

Le lendemain, elle veut repasser encore la Loire pour aller emporter la seconde bastille, beaucoup plus forte que la première; mais l'officier chargé de garder la porte par où Jeanne-d'Arc doit passer, refuse d'abord de l'ouvrir. Jeanne, d'une voix inspirée, lui enjoint d'obéir. Elle entraîne alors à sa suite tout ce qui se pique de courage; mais, au premier assaut, un trait vient la frapper au-dessus du sein entre le cou et l'épaule, et la fait tomber dans le fossé. Les Anglais, qui s'aperçoivent de sa chute, crient déjà Victoire! et les Français commencent à se décourager. Mais Jeanne, dont la blessure, par la quantité de sang qui avait jailli, avait paru très-grave, reparaît tout-à-coup à cheval, et s'écrie de nouveau : A l'assaut! à l'assaut! Elle ne s'arrête que sur le bord du fossé, et voyant que les ennemis effrayés n'osent plus se montrer : « Accourez, crie-t-elle aux siens, tout est vôtre. » La bastille, en effet, cette fois est emportée; et huit mille Anglais trouvent la mort, ce jour-là, sur la rive gauche du fleuve. C'était une perte presque aussi forte que celle que les Français avaient éprouvée, quatorze ans auparavant, à Azincourt.

La rive gauche de la Loire étant désormais tout-à-fait libre,

les Orléanais établirent facilement un pont-volant entre leur ville et cette rive.

Au moyen de ce pont, la ville pouvait recevoir à chaque instant des renforts du roi Charles VII, qui continuait à ramasser des troupes. Les Anglais, que le seul nom de Jeanne-d'Arc glaçait de terreur, ne se crurent donc plus en état de conserver leurs positions de la rive droite ; et dès le lendemain, 8 mai, quoiqu'ils eussent encore des forces bien supérieures à celles qui défendaient Orléans, ils levèrent honteusement le siége. Trois jours avaient suffi à une jeune fille de dix-huit ans pour obtenir ce merveilleux résultat, et dès ce jour la paysanne de Domremy ne fut plus guère désignée que sous le nom de *La Pucelle d'Orléans*, en mémoire de la délivrance miraculeuse de cette ville, qui par sa population nombreuse, et encore plus par sa position qui commandait tout le cours de la Loire et ouvrait aux Français l'accès des provinces de la rive droite, était en ce moment la plus importante du royaume.

Les peuples étonnés criaient partout au miracle ; mais ils allaient voir bientôt un miracle bien plus grand.

A peine Orléans est-il délivré, que Jeanne parle de faire sacrer le roi Charles VII à Reims. Ce projet contrariait encore bien plus toutes les règles de la prudence humaine, que l'attaque des bastilles anglaises qui entouraient Orléans. Charles VII, en effet, ne possédait pas, au nord de la Loire, une seule place de quelque importance ; et quelques châteaux isolés, fort éloignés d'ailleurs les uns des autres, ne pouvaient lui être d'aucun secours pour protéger et ravitailler toute une armée, qu'il fallait conduire, pendant quinze jours de marche, dans des contrées ennemies.

Pendant qu'on délibère sur un projet qui paraît si insensé, Jeanne-d'Arc pourchasse les Anglais, elle s'empare de Jargeau, de Beaugency, et bat complètement à Patay le reste de leur armée en rase campagne. Deux ou trois mille Anglais périrent, dit-on, à la bataille de Patay, qui ne coûta la vie qu'à un Français.

Comment douter, après de pareils exploits, que le bras de Jeanne fût dirigé par le Dieu des armées ? Le voyage de Reims est donc résolu. Auxerre, Troyes, Châlons-sur-Marne, où la renommée des exploits de Jeanne-d'Arc a ravivé le patriotisme dans bien des cœurs, et glacé les autres d'effroi, ouvrent successivement leurs portes, et l'armée de Charles VII, partie de Gien le 28 juin, arrive devant Reims le 15 juillet, sans qu'elle eût été obligée de livrer aucun combat ni aucun assaut.

Reims était encore au pouvoir du roi d'Angleterre, et Charles VII craignait de trouver une vive résistance, si les habitants de cette ville populeuse secondaient la garnison. Mais Jeanne s'empressa de le rassurer. « Avancez hardiment, lui « dit-elle, et soyez sans inquiétude ; car si vous voulez agir « virilement, vous obtiendrez tout votre royaume. »

La prévision de Jeanne-d'Arc se réalise quelques heures après. La garnison anglaise, se défiant des dispositions des habitants, évacue la ville, dont les bourgeois apportèrent aussitôt les clés au roi, qui fit son entrée à Reims le soir même, ayant à côté de lui l'héroïque Jeanne-d'Arc, qui attirait tous les regards.

Comme les Anglais, pourtant, tenaient toutes les places voisines, on pensa qu'il convenait de procéder sans aucun délai au sacre du roi, et la cérémonie fut fixée au lendemain, dimanche 17 juillet.

Les princes, les prélats, et tous les barons et chevaliers qui avaient accompagné le roi, se réunirent de bonne heure dans la cathédrale de Notre-Dame, où se faisait le sacre des rois de France ; mais aucun d'eux n'était regardé avec autant d'empressement que Jeanne-d'Arc, qui, pendant toute la cérémonie, se tint près de l'autel, portant son étendard, et répandant de douces larmes de joie.

O Jeanne, que te disaient les voix mystérieuses que tu entendais quand tu faisais paître ton troupeau sur les bords

de la Meuse ? Elles te disaient que tu délivrerais Orléans, et que tu ferais sacrer le roi dans la vieille cité de saint Remi. Tu as accompli ces deux miracles, et les voix ne t'ont dit rien de plus. Quitte donc maintenant ton armure, pour reprendre tes vêtements de bure grossière ; dépose ton épée miraculeuse, pour ressaisir la houlette ou la quenouille ; car si tu continues à monter un destrier, et à courir sus à l'ennemi, tu resteras, sans doute, une femme courageuse, mais tu n'es plus sûre de recevoir des anges un secours surnaturel.

Jeanne, aussitôt après le sacre de Charles VII, déclara, en effet, qu'elle croyait sa mission terminée, et fit auprès du roi les plus vives instances pour obtenir la permission de se retirer. Ces instances furent vaines ; Charles ne voulut pas se priver d'une héroïne à qui il avait vu faire tant de prodiges, et Jeanne se crut, sans doute, obligée de céder aux volontés de son souverain.

Dès ce jour pourtant. Jeanne-d'Arc parut devenir triste et soucieuse. Tandis que jusque-là elle s'inquiétait peu, dans les conseils, de se trouver seule de son avis, elle se borne désormais à exécuter les ordres qui lui sont transmis, et l'auréole de joie qui entourait naguère son jeune front commence à devenir un nuage de mélancolie. Chaque fois, cependant, qu'elle couvre sa tête de son casque, elle fait trembler l'ennemi ; mais chaque fois qu'elle le quitte, des larmes brillent dans ses yeux, parce qu'il lui semble que chaque nouvelle victoire la rapproche davantage d'une catastrophe.

Les pressentiments de Jeanne-d'Arc ne l'avaient point trompée. Pendant qu'elle défendait Compiègne assiégée par les Bourguignons et les Anglais, elle tombe, dans une sortie, au pouvoir des ennemis, après avoir fait des prodiges de valeur ; et, pour être plus sûrs de conserver leur prisonnière, les Anglais l'éloignent du théâtre de la guerre, et la conduisent à Rouen.

Ils étaient honteux, ces fiers insulaires, de tant de défaites

que Jeanne-d'Arc leur avait fait essuyer ; ils savaient que la croyance répandue dans toute la France, qu'elle était l'instrument de Dieu, avait été la principale cause des progrès de Charles VII. Pour tâcher de renverser cette croyance, ils entreprennent donc de faire passer Jeanne pour sorcière, et chose à peine croyable, ils parviennent à trouver des juges, dont quelques-uns, hélas! étaient français (1), disposés à condamner l'héroïque vierge de Vaucouleurs.

Jeanne fut condamnée par une première sentence à une prison perpétuelle, et il lui fut enjoint de ne plus porter que des habits de son sexe. Mais, par une combinaison cruelle, on ne laisse un jour, sous sa main, dans sa prison, d'autres vêtements que ceux qu'elle portait aux jours de ses victoires, et comme ses gardiens allaient entrer, elle s'en couvre, aimant mieux s'exposer à perdre la vie qu'à offenser la pudeur.

Des juges iniques voient un crime dans ce qui n'était qu'un acte de vertu. Ils déclarent Jeanne relapse, et comme une hérétique, elle devra périr par le feu.

Le bûcher est, en effet, dressé au milieu de la grande place de Rouen. La jeune fille s'avance. Son air calme et résigné ne rappelle plus l'héroïne qui a fait mordre la poussière à un si grand nombre d'Anglais, mais il commande le respect et l'admiration.

Tout ce qui dans Rouen conserve un cœur français, est dans la plus grande consternation. On s'attend, à chaque instant, à voir surgir des hommes armés, chargés par Charles VII de tout tenter pour empêcher l'exécution du forfait ; mais tout reste morne et silencieux.

Un seul front paraît serein ; c'est celui de la victime. Elle professe hautement sa foi catholique ; elle répète plusieurs fois

(1) La circonstance que ces juges étaient des contrées soumises à la domination anglaise ne saurait, à nos yeux, atténuer leur crime. Si le défaut de courage pouvait excuser une injustice, le nom de Pilate ne serait pas voué, jusqu'à la fin des siècles, à l'exécration des hommes.

le nom de Jésus ; mais le bûcher est allumé, et les tourbillons de flamme entourent bientôt l'humble fille des champs dont l'âme est toujours restée aussi virginale que le corps.

Jeanne-d'Arc était née en 1410 ou 1411 ; son supplice eut lieu, le 30 mai 1431. Elle avait donc, au plus, vingt-un ans....

Chaque année, quand le cours des saisons ramène les premiers jours de mai, la ville d'Orléans se prépare à célébrer une fête qui attire toujours dans ses murs un nombreux concours ; c'est l'anniversaire de sa délivrance par Jeanne-d'Arc. C'est là un souvenir patriotique, qui fait le plus grand honneur aux habitants de cette cité. Mais nous voudrions que l'on établît, en l'honneur de la plus grande héroïne qu'ait produit la France, une fête annuelle d'un autre genre. Celle-ci serait appelée *La Fête de l'expiation*. Elle aurait pour but de demander au ciel le pardon de l'iniquité abominable que commirent, il y a quatre siècles, deux grandes nations ; car, si en faisant mourir Jeanne-d'Arc, l'Angleterre se couvrit d'une honte ineffaçable, la France se montra presque aussi coupable que son ennemie, en ne faisant rien pour secourir la courageuse fille à laquelle elle devait son salut.

Cette fête devrait se célébrer à Rouen, le 30 mai. Dans quelqu'une des belles églises de cette ville, on élèverait un magnifique cénotaphe en l'honneur de la vierge de Domremy, dont on devrait, comme on le fait à Orléans, prononcer l'éloge du haut de la chaire sacrée. L'Empereur devrait envoyer un grand dignitaire, et chaque département de la France, un député, pour assister en habits de deuil à la cérémonie. Après l'éloge, tous les envoyés devraient aller, l'un après l'autre, s'incliner respectueusement devant la statue de l'héroïne. Les troupes devraient à leur tour défiler devant le monument, le mousquet renversé ; et les jeunes vierges, vêtues de blanc, pourraient seules déposer des couronnes de roses et d'immortelles sur les marches du mausolée.

XXXIII.

MAHOMET II LEVANT LE SIÉGE DE CROIE, DÉFENDUE PAR SCANDER-BEG.

An 1465.

Si l'on veut trouver dans les temps modernes quelque chose de comparable aux combats les plus glorieux de la Grèce antique, aux journées de Marathon, des Thermopyles et de Platée, c'est dans l'histoire de Scander-Beg qu'il faut le chercher. Nulle histoire ne montre mieux tout ce que peut enfanter de prodiges le courage d'un seul homme.

Le quatorzième et le quinzième siècle furent des siècles malheureux pour la chrétienté. Ces siècles, en effet, furent remplis de guerres cruelles entre les diverses nations de l'Europe. La France et l'Angleterre étaient continuellement en lutte; les républiques italiennes, sans cesse divisées, s'entre-déchiraient, et l'Italie méridionale aussi bien que la Sicile étaient disputées avec acharnement, entre les rois d'Aragon et les princes français des deux maisons d'Anjou. Le sceptre de l'empire d'Alle-

magne, à la même époque, fut presque toujours entre des mains peu dignes de le porter, entre les mains d'un Charles IV, qui vendait aux enchères tous les droits de l'empire, ou d'un Wenceslas, au nom duquel se trouve accolée l'épithète la plus basse qui ait jamais été infligée à un souverain, celle *d'ivrogne*.

Pour comble de malheur, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième, la chrétienté, qui ne doit jamais avoir à sa tête qu'un seul chef, en eut deux pendant plus de quarante années; et, les titres de ces chefs paraissant se balancer, les états se divisaient à peu près en égal nombre entre les deux obédiences.

Tandis que la chrétienté, ainsi déchirée par des divisions intestines, ne pouvait plus continuer l'œuvre des croisades, qui exigeait absolument des vues communes, le fanatisme musulman, qui s'était fort affaibli dans la race Arabe, s'était réveillé avec toute sa fureur primitive dans la race Turque.

Jusqu'au milieu du quatorzième siècle, la domination musulmane n'avait pu parvenir à franchir le Bosphore, et tout ce que nous appelons aujourd'hui la Turquie d'Europe dépendait encore de l'empire Grec. Mais, à partir d'Amurath Ier, troisième sultan des Turcs, ce peuple féroce commença à envahir la Thrace, et Amurath fixa le siége de son empire à Andrinople, en l'année 1360. Il fut dès-lors facile de prévoir que Constantinople, entourée de tous les côtés par des pays soumis à la domination musulmane, ne tarderait pas à succomber; et ce dont on s'étonne, c'est qu'après les conquêtes d'Amurath Ier, l'empire Grec ait pu subsister encore pendant près d'un siècle.

Le flot de l'invasion Ottomane parut un instant arrêté, quand Bajazet Ier, successeur d'Amurath, tomba au pouvoir du Mongol Tamerlan; mais, avec Soliman Ier et Mahomet Ier, les Turcs reprirent le cours de leurs conquêtes; et quand quelques années plus tard, ils eurent à leur tête des guerriers aussi intrépides qu'Amurath II et Mahomet II, les hommes

de peu de foi purent croire, comme au temps où le mahométisme envahissait l'Europe par l'Occident avec Abdérame, que le christianisme allait disparaître de la terre.

Amurath II et Mahomet II marchaient toujours, en effet, avec des armées de deux ou trois cent mille combattants; et de leur temps, il n'y avait pas un seul état en Europe qui pût réunir une armée de soixante mille hommes, tant ils avaient tous été affaiblis par les longues guerres dont nous avons parlé.

L'invasion musulmane ne pouvait donc être arrêtée que par quelques hommes taillés à l'antique. Dieu en suscita deux, Huniade et Scander-Beg.

La vie d'Huniade était déjà pleine de prodiges de valeur militaire.

On dit que ce guerrier célèbre descendait, du côté de son père, de la famille Valéria, l'une des plus illustres de l'ancienne Rome, et que du côté de sa mère, il avait pour aïeux des empereurs de Constantinople. Il se signala de bonne heure par sa rare intrépidité, dans les armées hongroises.

Quand Albert d'Autriche, roi de Hongrie, mourut en l'année 1440, il ne tenait qu'à Huniade, dont la bravoure excitait l'admiration universelle parmi les Hongrois, de se faire décerner la couronne, alors élective, de ce pays. Mais, par un désintéressement qui étonne les hommes vulgaires, quoiqu'il soit naturel aux grandes âmes, Huniade aima mieux faire déférer le sceptre de Hongrie au jeune Ladislas VI, roi de Pologne.

Ladislas, du reste, comprit très-bien que le seul homme qui pouvait lui conserver le sceptre était celui qui le lui avait procuré, et il donna à Huniade le commandement de toutes les forces hongroises.

Il était temps que l'Europe fût protégée vers l'Orient par un grand homme de guerre. Les généraux d'Amurath II, en effet, non-seulement menaçaient Belgrade qu'ils tenaient assiégée, mais ils avaient déjà franchi le Danube, et envahi une grande

partie de la Transylvanie avec des armées nombreuses qui semaient partout la terreur au devant d'elles.

Dans la seule année 1442, Huniade remporte trois victoires éclatantes sur les généraux d'Amurath, deux dans la Transylvanie, et la troisième devant Belgrade, dont il fait lever le siége, qui durait depuis sept mois.

L'année suivante, Huniade, avec un corps de dix mille chevaux seulement, tombe à l'improviste sur une armée entière de Turcs campée sur les bords de la Morave, et en fait un carnage effroyable, ne laissant sur la place que cinq cents des siens.

En 1445, ce n'est plus avec les généraux du sultan, mais avec le sultan lui-même qu'on voit Huniade combattre. A la célèbre bataille de Varna, livrée le 10 novembre de cette année, l'armée hongroise commandée par le roi Ladislas et Huniade, quoique composée de dix-huit mille hommes seulement, lutta longtemps contre l'armée turque commandée par Amurath, qui en comptait cent mille; et quand la mort du jeune roi Ladislas fit pencher la victoire du côté des Ottomans, Huniade sut, au moyen d'une belle retraite, protéger encore la Servie et la Hongrie.

En 1448, Amurath II poursuit Huniade dans la Servie, et se précipite, à Kassovia, avec une armée de cent cinquante mille hommes, sur quarante mille Hongrois qu'Huniade était parvenu à réunir. Les Hongrois finirent par céder à la supériorité du nombre; mais trente mille musulmans qui restèrent sur le champ de bataille, rendirent pour Amurath cette victoire plus coûteuse qu'une défaite.

La dernière heure de l'empire grec allait pourtant sonner. Le bouillant Amurath II transmit, en 1451, le sceptre ottoman à son fils, Mahomet II, qui devait égaler son père en courage, et le surpasser en cruauté. Deux ans après, les chrétiens de l'Occident apprennent que Constantinople est tombée au pouvoir du sultan, et que l'empire d'Orient n'existe plus.

Une terreur panique les gagne bientôt, et le fier Mahomet se targue, en effet, déjà d'aller arborer incessamment le croissant sur les murs de Vienne, et plus tard sur les murs de Rome. Mais la Providence place Huniade sur la marche de l'altier conquérant. Mahomet II avait investi Belgrade avec une armée de cent cinquante mille hommes, et la garnison s'était défendue d'abord héroïquement ; mais privée de tout moyen d'approvisionnement par une flotille turque qui barrait le cours du Danube, la ville était déjà réduite aux dernières extrémités.

Huniade arme à la hâte quelques barques dans le cours supérieur du Danube. Il les précipite sur la flotille turque, qu'il coule en grande partie, et il entre dans la place, dont les défenseurs se croient désormais invincibles.

Mahomet II voyant, après un mois de siége, son armée réduite par le feu des assiégés ou les maladies à quatre-vingt mille hommes, commande l'assaut de la ville pour le 6 août de l'année 1456. Pressentant que la résistance sera désespérée, Mahomet s'avance lui-même à la tête des janissaires ; ceux-ci, d'un premier élan, franchissent le fossé, comblé en partie par les cadavres des Turcs envoyés les premiers à l'assaut, et d'un second, ils atteignent le haut du mur où ils s'établissent un moment. Mais Huniade redouble d'efforts, et tandis qu'un religieux franciscain que l'Eglise a canonisé, Jean de Capistran, encourage de son côté les soldats en répétant sans cesse : « Victoire, Jésus, victoire », ce mur est reconquis, les Turcs sont renversés et mis en pièces, et Mahomet blessé est obligé de lever honteusement le siége, laissant au pouvoir d'Huniade toute son artillerie et d'immenses bagages.

Le héros chrétien mourut après cet exploit glorieux, et l'on dit qu'en apprenant sa mort, Mahomet s'écria : « Je n'ai plus d'ennemi qui soit digne de moi ». Il oubliait Scander-Beg.

Si admirable, en effet, que soit la vie d'Huniade, celle de Scander-Beg est encore bien plus merveilleuse.

Le nom de naissance de Scander-Beg était George Castriot.

Jean, roi d'Albanie, père de George, avait dû, pour conserver son royaume envahi par Amurath II, donner à l'empereur turc ses quatre enfants en ôtage. Trois de ces enfants furent empoisonnés par les ordres d'Amurath; mais le quatrième, George, toucha le sultan par sa bonne mine et son intelligence précoce. A dix-huit ans, le jeune Albanais effaçait tous ses compagnons par sa belle figure et sa haute taille, en même temps que par sa force et son adresse dans tous les exercices guerriers. Ses premiers exploits militaires furent si brillants, que d'une commune voix les Ottomans le nommèrent *Scander-Beg*, c'est-à-dire seigneur Alexandre, et le sultan combla de faveurs ce jeune homme, qu'il appelait *son bras droit, son œil et son cœur.*

Scander-Beg avait eu le malheur d'abjurer la religion de ses pères; mais, quand la première fougue de la jeunesse fut passée, il ne tarda pas à se repentir de son apostasie, et son père étant mort sur ces entrefaites, il demanda au sultan l'investiture de l'Albanie. Amurath ayant refusé, sous divers prétextes, d'accueillir une demande aussi juste, Scander-Beg indigné résolut de recouvrer par son courage l'héritage de ses pères, en même temps qu'il abjurerait le mahométisme pour revenir à la vraie foi.

A la bataille de la Morave, livrée, comme on l'a dit, par Huniade aux Ottomans en l'année 1443, Scander-Beg jugea que le moment était venu d'exécuter son projet. Il était à la tête d'un corps de cavalerie de l'armée turque. Au moment donc où Huniade charge le gros de cette armée, Scander-Beg commande un faux mouvement, qui, au lieu de protéger l'armée ottomane, permet à Huniade de la mettre en complète déroute. Profitant alors du désordre où se trouvent les Turcs, Scander-Beg s'empare du secrétaire d'Amurath, chargé de sceller et d'expédier les ordres du sultan, et lui enjoint, le sabre levé, d'écrire, au nom de son maître, des lettres aux commandants des diverses places de l'Albanie, pour leur enjoindre de

les remettre au fils du roi Jean. Voyant que le secrétaire hésite, Scander-Beg lui fend la tête d'un coup de sabre, s'empare de ses sceaux, monte à cheval avec trois cents Albanais dévoués à son sort, arrive en peu de jours à Croie, capitale de l'Albanie, où il s'introduit facilement à l'aide des lettres supposées qu'il a fait sceller; et quelques jours après, au moyen du même stratagème, il fait remettre toutes les autres places aux divers officiers qu'il a chargés de ses ordres. Cela fait, il proclame l'indépendance de l'Albanie; et en moins d'un mois, il ne restait pas une seule place dans ce pays montueux, où le croissant n'eût été renversé pour faire place à la croix.

On se figure aisément ce que dut être la colère d'Amurath, quand il apprit la défection de Scander-Beg. Il réunit aussitôt toutes ses troupes et marche vers l'Albanie, qu'il espère écraser en quelques jours; mais Scander-Beg avait communiqué son intrépidité à tous les habitants de ce pays âpre et montagneux, et tous avaient promis à leur jeune roi de vivre et de mourir avec lui pour la défense de leurs autels et l'indépendance de leur pays. Amurath parvient cependant, après avoir perdu une partie de ses troupes, à investir Croie. Mais Scander-Beg, dans l'espace de quelques mois, avait tellement fortifié cette place, située, du reste, dans une position admirable pour la défense, qu'Amurath, se jugeant hors d'état de la prendre avec les troupes qui lui restaient, fut réduit à se retirer. Le déplaisir que l'orgueilleux sultan ressentit de cet échec fut, disent les historiens, le principal motif qui le porta à abdiquer l'empire, en l'année 1445, pour se retirer parmi les derviches de Magnésie.

Quelque temps après, pourtant, Amurath fut obligé, par une révolte de janissaires, de reprendre le sceptre. Il voulut alors essayer de gagner Scander-Beg en lui promettant, s'il revenait à l'islamisme, de le combler de toute sorte d'honneurs. Scander-Beg engagea, de son côté, Amurath à se faire chrétien, et lui déclara que s'il essayait de l'attaquer une seconde fois, il espérait une seconde fois le vaincre.

Amurath alors veut tenter de nouveau le sort des armes. Il s'avance à la tête de cent mille Turcs ; mais Scander-Beg, avec quinze mille Albanais seulement, habilement postés, il est vrai, dans chaque défilé, au sein de chaque forêt, derrière chaque anfractuosité de rocher, harcelle continuellement et finit par détruire presque entièrement l'armée formidable du sultan, qui, la rage dans l'âme, est obligé de se retirer une seconde fois.

Amurath, le fier Amurath, n'a pu vaincre Scander-Beg ; mais voici peut-être celui qui le vaincra. C'est le fils d'Amurath, l'espoir et l'orgueil du Turc impitoyable. Comme le fondateur de l'islamisme, il s'appelle Mahomet, et dès le début de son règne, il a fait ce que depuis huit siècles avaient vainement tenté de faire les califes et, après eux, les sultans : il a pris Constantinople, et quarante mille chrétiens égorgés dans cette malheureuse ville, soixante mille autres vendus comme esclaves, font connaître à toute la terre combien il est dangereux d'oser lutter contre ce nouvel Attila.

Huniade, par l'héroïque défense de Belgrade, a empêché les Turcs de franchir le Danube pour envahir la Hongrie ; mais le sultan change alors de direction, et c'est maintenant l'antique Grèce, l'Attique, le Peloponèse, Corinthe, qui vont successivement subir le joug du croissant.

Scander-Beg, dis aux tiens de convertir en forts inexpugnables tous les rochers de l'Albanie ; car Mahomet se rapproche, et presse ton petit royaume de deux côtés, du côté de la Grèce comme du côté de la Macédoine.

Mahomet, toutefois, hésite à se commettre en personne avec le lion de l'Albanie ; et ne voulant pas exposer sa réputation d'invincible, déjà compromise par la défense héroïque de Belgrade, il envoie d'abord contre Scander-Beg un de ses généraux, Ballaban-Aga, dont l'armée est sept ou huit fois plus nombreuse que les quelques poignées de braves dont peut disposer Scander-Beg. Mais le héros albanais, quoique déjà

sexagénaire, retrouve toute l'ardeur de sa jeunesse pour repousser cette nouvelle agression, et en quelques mois, dont chaque jour, pour ainsi dire, est marqué par un combat, l'armée de Ballaban-Aga a disparu comme les neiges fondent au retour du printemps.

Les Albanais, pourtant, n'avaient pu détruire une armée entière d'Ottomans, sans laisser quelques-uns des leurs dans les défilés de leurs montagnes. Mahomet espère donc pouvoir écraser par des masses innombrables un ennemi victorieux il est vrai, mais affaibli par ses victoires. Il approche à marches forcées, le fier sultan; deux cent mille hommes suivent ses pas; et la capitale de l'Albanie, deux fois assiégée vainement par Amurath, est investie une troisième fois par les innombrables bataillons de Mahomet.

Qu'était Croie, la capitale de l'Albanie? Un gros bourg plutôt qu'une ville. Mais le valeureux Scander-Beg veille à sa défense, et Scander-Beg n'a jamais compté le nombre de ses ennemis, parce qu'il sait que le Dieu des armées le protége.

Mahomet désespère déjà de forcer l'aigle dans son aire; il a recours alors au fer parricide de deux serviteurs de Scander-Beg, qu'il a gagnés. Mais, quand il apprend que la trahison a été découverte, il se voit réduit, comme Amurath, à abandonner le siége, et il essaie de déguiser sa honte sous les apparences d'un traité de paix.

On dit qu'à la suite de ce traité, Mahomet fit demander au héros albanais son cimeterre, qui avait abattu plus de deux mille Turcs, et qu'on jugeait, par ce motif, être l'arme la mieux trempée qu'il y eût dans le monde. Scander-Beg le lui envoya. Mais Mahomet n'ayant vu dans ce cimeterre qu'une arme ordinaire, le renvoya bientôt après à Scander-Beg, et lui fit dire : « Tu m'as trompé; ce cimeterre n'est pas celui avec lequel tu fais de si grandes choses. — Je ne t'ai point trompé, répondit Scander-Beg; je t'ai envoyé le fer, mais j'ai gardé le bras. »

L'histoire rapporte aussi que Scander-Beg, dans les vingt-deux batailles qu'il livra aux Turcs, et dans lesquelles il fut toujours victorieux, ne reçut qu'une seule blessure, qui fut même fort légère.

Cet homme extraordinaire tomba malade à Lissa, petite ville de ses états, en l'année 1467. Il s'y était apparemment rendu pour mettre la ville en état de défense; car la guerre avec les Turcs s'était rallumée. Il était alité, quand on vint lui annoncer qu'un corps d'ennemis entourait déjà la place. Il se lève aussitôt, donne ses ordres, fond sur les Turcs qu'il met en pleine déroute, et se remet ensuite au lit pour mourir.

L'on voit aujourd'hui une multitude d'esprits, aussi obstinés qu'impies, qui veulent absolument bannir Dieu du gouvernement des choses humaines. Ces gens-là répètent à chaque instant ce mot attribué, à tort ou à raison, à un grand homme : « La victoire est toujours du côté des gros bataillons ». Ils trouvent qu'on les renvoie trop loin quand on les renvoie à la nuit mémorable où l'Ange du Seigneur extermina cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens dans l'armée de Sennachérib. Qu'ils veuillent bien alors lire au moins l'histoire de Scander-Beg, et qu'ils disent si un homme peut, sans une assistance particulière du ciel, abattre de sa main deux mille têtes sans recevoir une seule blessure grave, et avec quinze ou vingt mille hommes à peine, détruire quatre ou cinq armées de Turcs, dont le chiffre total s'éleva certainement au-dessus de cinq cent mille hommes!!!

XXXIV.

RÉCEPTION DE CHRISTOPHE COLOMB EN ESPAGNE, A SON RETOUR D'AMÉRIQUE.

An 1493.

Quand même les Gênois n'auraient pas eu la gloire de disputer à Venise, durant plusieurs siècles du moyen-âge, le sceptre du commerce et l'empire des mers, Gênes mériterait d'être célèbre jusque dans la dernière postérité, rien que pour avoir vu naître dans son voisinage Christophe Colomb.

Les premières découvertes géographiques datent du milieu du quatorzième siècle, et il paraît que ce furent déjà des Gênois qui découvrirent, vers l'année 1345, les îles Canaries. Mais ces découvertes ne se multiplièrent qu'à partir du commencement du quatorzième siècle, et ce fut le Portugal qui eut alors l'honneur d'entrer dans une voie qui, en moins de cent ans, devait amener une longue série de prodiges, que l'humanité ne peut plus espérer voir se renouveler.

Les Portugais, en s'avançant toujours de plus en plus le long des côtes occidentales de l'Afrique, avaient découvert

successivement le cap Blanc, le cap Vert, les côtes de Guinée et le Congo, jusqu'à ce qu'enfin Barthélemy Diaz aperçut, en 1486, le terrible cap des Tempêtes. L'honneur de franchir ce cap redouté, et de découvrir les grandes Indes, devait revenir à Vasco de Gama et immortaliser le nom de ce hardi navigateur.

Mais si la gloire doit se mesurer sur la hardiesse d'une entreprise, celle de Christophe Colomb dépasse certainement celle du célèbre navigateur portugais. Pour doubler, en effet, le cap des Tempêtes, découvert avant lui, et remonter ensuite la côte orientale de l'Afrique jusqu'aux Indes, il suffisait à Gama d'avoir du courage. Pour se hasarder sur l'Atlantique à des distances infinies de toutes les terres connues, il fallait à Colomb plus que du courage; il lui fallait de l'inspiration, c'est-à-dire du génie.

La preuve certaine que l'entreprise de Colomb était l'une des plus hardies que jamais homme eût tentées, c'est que lorsqu'il fit part à la ville de Gênes, sa patrie, de son projet d'aller découvrir des terres situées vers l'Ouest à des distances tout-à-fait inconnues, il fut traité de visionnaire. Il ne fut pas mieux reçu ensuite par Jean II, roi de Portugal, quoique les Portugais sussent cependant déjà que les terres habitées occupaient vers l'Afrique un espace infiniment plus considérable que celui qu'on avait d'abord soupçonné (1).

Peut-être que Christophe Colomb n'aurait pas reçu un meilleur accueil en Espagne, si les grands succès n'éveillaient pas naturellement les grandes ambitions. Mais le roi d'Aragon, Ferdinand V, et son épouse Isabelle, reine de Castille,

(1) On a prétendu qu'avant Colomb, Martin Behaim, de Nuremberg, était, avec un vaisseau portugais, arrivé jusqu'au Brésil; mais, outre que ce fait n'est pas bien prouvé, Behaim au moins n'aurait nullement compris la grandeur de sa découverte. Or, l'homme qui, trouvant une pierre brute, ne soupçonne pas que cette pierre une fois taillée étincèlera de mille feux, ne peut pas se vanter d'avoir découvert un diamant.

venaient d'accomplir une œuvre à laquelle tous les souverains espagnols n'avaient pas cessé de travailler depuis Pélage. Après huit ans de guerre, Ferdinand et Isabelle s'étaient emparés de la ville de Grenade, et avaient mis fin par là à la domination des Maures dans la péninsule.

Pleins encore de l'ivresse que leur causait ce succès, Ferdinand et Isabelle confient à Colomb trois vaisseaux, avec lesquels il va parcourir sur l'Océan des espaces inconnus.

Le 3 août 1492, l'expédition part du petit port de Palos dans l'Andalousie, et mouille peu de temps après aux îles Canaries, qui avaient été découvertes, on l'a dit, dès l'année 1345.

Mais, dès que Colomb a quitté les îles Canaries, plus rien devant lui que l'immensité de l'Océan. Au retour de chaque aurore, le spectacle est toujours grand, mais toujours il reste le même. Partout la solitude, partout le silence, partout la mer, partout le ciel; mais, entre la mer et le ciel, pas le moindre îlot, pas un rocher, pas un point.

Un mois entier sera bientôt écoulé, et rien encore n'annonce qu'on approche d'aucune terre. Depuis longtemps l'équipage murmure; plusieurs parlent déjà de jeter à la mer l'aventurier qui les a menés si loin des dernières terres connues, et, puisqu'il reste encore quelques vivres, de virer de bord et de se hâter de revenir aux Canaries.

La fermeté de Colomb en imposa pourtant aux mutins. C'est à peine si vers le milieu de la nuit cet homme intrépide s'assied tout armé dans un fauteuil, pour prendre quelques instants de repos et ne point succomber à la fatigue. Longtemps avant le jour, il est sur le pont, et il attend avec la plus vive impatience le retour de l'aube, qui ne doit encore lui montrer rien autre chose que l'Océan, toujours l'Océan.

L'équipage s'irrite de plus en plus. Les jours de Colomb sont sérieusement menacés. Le grand homme ne s'émeut point: son œil interroge toujours les abîmes, et sa place est toujours à la proue. N'est-ce pas une algue, ô Colomb, que ton navire

vient de rencontrer ? C'en est assez, l'Amérique est découverte. « Espagnols, s'écrie aussitôt le hardi Gênois, la terre ne peut plus être éloignée ; car notre navire n'avait point certainement cette algue à sa carène, quand nous avons quitté les Canaries. N'est-ce point maintenant un oiseau de mer que j'aperçois ? Victoire ! ce ne peut pas être un oiseau de notre Europe. Aucun n'aurait pu se soutenir par le battement de ses ailes durant plus de trente jours, et, j'en appelle pourtant à vos souvenirs, nous n'avons emporté sur notre navire nul oiseau de mer, quand nous avons quitté notre dernier mouillage ».

L'espérance revient, en effet, au cœur de l'équipage ; toutes les voiles sont tendues, tous les yeux sont attentifs, et, au point du jour du 12 octobre 1492, une terre s'est enfin montrée. On hésite encore, tant on craint de s'être trompé ; mais bientôt aucun doute n'est plus possible. Ce ne sont plus seulement des lignes vagues, qu'on distingue à l'horizon ; c'est une côte qui se montre distinctement, et bientôt une partie de l'équipage, montée sur les chaloupes, a touché le rivage.

Colomb n'avait découvert qu'une des îles Lucayes ; mais la grande découverte était pourtant accomplie. On savait qu'il y avait des terres à trente-cinq jours de navigation des Canaries ; et mesurer l'étendue de ces terres, ce n'était plus qu'une affaire de patience et de temps.

Colomb, cependant, avait hâte de revenir en Espagne pour y annoncer sa découverte. Il y revint, en effet, au mois de mars 1493, apportant avec lui, outre une grande quantité d'or, un grand nombre de végétaux et d'animaux, d'oiseaux surtout, que jamais l'Europe n'avait connus.

La réception que le roi Ferdinand et la reine Isabelle firent à Christophe Colomb fut splendide. Ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, déclarèrent qu'ils l'anoblissaient lui et toute sa postérité, le nommèrent en même temps grand amiral, et vice-roi des terres qu'il avait

découvertes, terres qu'on appela dès-lors le Nouveau-Monde. Ils annoncèrent enfin qu'une flotte de dix-sept voiles serait mise avant la fin de l'année à sa disposition, pour qu'il pût aller faire par delà l'Atlantique de plus grandes découvertes, et en rapporter de plus grandes richesses.

Colomb, néanmoins, ne tarda pas à rencontrer parmi les Espagnols des envieux, c'est-à-dire des ennemis; et ce grand homme, au retour de son second voyage, eut à subir une captivité de quatre années. Il put faire cependant encore un troisième voyage en Amérique, mais il n'en revint que pour mourir pauvre à Valladolid, en l'année 1506. Tant les hommes sont ingrats, et tant les choses humaines sont instables! Christophe Colomb pouvait pourtant se consoler des injustices qu'il eut à essuyer dans ses dernières années, en songeant qu'une auréole impérissable de gloire entourait désormais son nom.

La découverte de Colomb doit exciter surtout l'admiration au point de vue religieux, puisqu'elle permit d'apporter la bonne nouvelle à de grandes nations déjà policées, et à une multitude innombrable de peuplades, qui toutes, peuplades et nations, étaient restées assises jusque-là à l'ombre de la mort.

Cette découverte fut utile aussi à l'ancien monde, en lui procurant une foule de produits qui ont augmenté sa richesse. Mais il n'est pas démontré pour nous qu'elle ait agrandi les horizons de la pensée.

Avant Christophe Colomb, l'on ne pouvait se trouver aux bords de la grande mer, sans éprouver un saisissement immense de respect et d'effroi. L'homme voyait alors l'infini devant ses pas comme il le voit au-dessus de sa tête, et peut-être que l'infini apparent de l'élément liquide, sur lequel il pouvait se hasarder en tremblant, le frappait plus vivement que celui des espaces célestes, où il ne saurait avoir la pensée de s'élancer.

Quand l'Amérique fut découverte, l'Océan Atlantique perdit certainement une partie de sa majesté, parce que dès ce moment chaque homme, par l'imagination, crut apercevoir l'autre bord; et la terre, de son côté, dut paraître à tous les hommes beaucoup plus petite, quand, quelques années après la mort de Colomb, on eut appris par les compagnons de Magellan, qu'on pouvait en faire le tour.

L'homme est ainsi fait. Il veut mesurer tout, et il dédaigne ensuite tout ce qu'il a mesuré, parce qu'il ne peut trouver de repos que dans ce qui échappe à toute mesure.

XXXV.

FUNÉRAILLES DE RAPHAEL.

An 1520.

L'homme qui recule les limites de l'art ou de la pensée est, à nos yeux, plus grand que le navigateur qui découvre de nouvelles terres, ou l'astronome qui aperçoit de nouvelles planètes. Or, quel homme poussa jamais la perfection d'un art plus loin que Raphaël, et quel art, si l'on excepte peut-être la musique, pourrait disputer la palme à la peinture? Aucun, certainement, ne possède des ressources plus variées, et aucun ne marque davantage que l'homme est fait à l'image de Dieu. Dieu seul, en effet, peut créer; mais si l'homme ne peut rien créer, il peut au moins reproduire indéfiniment par la peinture tous les objets de la création. Il peut même, et c'est là son plus grand honneur, représenter à l'imagination des êtres qui n'ont jamais existé, et qui ne sont que le reflet de sa propre intelligence, comme son intelligence elle-même est un reflet de Dieu.

C'est assurément une grande merveille et un grand mystère,

que la reproduction des êtres par la génération ; mais l'homme ici, comme tous les autres êtres animés, n'est que l'instrument aveugle d'une loi dont il ne dépend pas de lui de regler les effets ; et si le fils ressemble au père, ce n'est point parce que le père l'a souhaité, c'est uniquement parce que Dieu l'a voulu.

Mais, dans la peinture, c'est l'homme qui façonne lui-même une image, et cette image, qui souvent n'a jamais correspondu à aucun être réel, si elle approche de la perfection, va arracher aux autres hommes, durant des siècles, autant de cris d'admiration que les scènes les plus imposantes de la nature.

La peinture est pourtant comme les lettres ; elle demande de l'étude et de la réflexion, et il ne faut pas s'attendre à la trouver dans des sociétés mal organisées où l'homme a peine à se défendre de la faim. Il ne faut donc pas chercher des peintres dans les premiers siècles du moyen-âge. Nul homme ne pouvait tenir un pinceau, quand tous devaient porter une épée ou guider une charrue.

Mais la peinture dut se produire avec la richesse, quand les sociétés du moyen-âge furent organisées d'une manière stable, et qu'un homme qui avait labouré toute l'année, se trouvait, à la fin, avoir assez de pain pour en céder la moitié à un autre homme qui, durant le même espace de temps, n'avait fait que réfléchir.

L'Italie, qui avait commencé la première à amasser des richesses, débuta naturellement la première dans la peinture, et ses débuts furent des chefs-d'œuvre

Bien des gens appellent les peintures de Cimabué et de Giotto, les essais de l'art ; nous n'en jugeons pas ainsi. Pour nous, c'est l'art tout entier, parce que la pensée chrétienne y respire déjà tout entière.

Nulle perspective, coloris grossier, ignorance absolue de l'anatomie du corps humain, dans les œuvres des premiers

maîtres de l'Italie : tout cela est vrai. Mais qu'est-ce que tout cela, grand Dieu! A nos yeux, c'est si peu de chose, qu'en vérité ce n'est rien. La grande peinture est toute pour nous dans l'expression du visage.

Le visage, on l'a dit souvent, c'est le miroir de l'âme. C'est le théâtre où les impressions les plus délicates du cœur viennent orner le monde, comme les fleurs qui s'échappent d'une racine enfouie viennent embellir la surface de la terre.

Les autres membres du corps peuvent exprimer la vigueur, la jeunesse, la douleur peut-être. Mais le visage exprime encore mieux tout cela, et il exprime de plus une multitude de sentiments que les autres parties du corps ne peuvent rendre en aucune sorte : l'innocence, la sérénité, la joie, la tristesse, l'effroi, le repentir. Voilà pourquoi les relations sociales commandent que le visage reste toujours nu, quand la décence veut que tout le reste du corps soit couvert, et pourquoi auss c'est un plus grand crime à un homme d'habituer son visage à ne pas traduire ce qu'il sent, qu'à une femme de se farder.

Il n'y a donc qu'un œil peu chaste qui puisse rechercher dans la peinture des êtres humains, qui est, d'ailleurs, la peinture par excellence, autre chose que l'expression du visage. Or, qu'on nous dise si les premiers peintres de Florence n'atteignirent pas en ce point d'un seul bond aux plus hautes sommités de l'art! Qu'on nous dise si l'on a jamais mieux exprimé qu'eux la candeur de l'innocence, la vivacité de la foi, la joie sereine, et la douleur résignée !

Nous l'avouerons, toutefois : l'ensemble d'un ouvrage d'art doit toujours gagner au perfectionnement des procédés et au fini des détails, et nous comprenons dès-lors pourquoi, quand Raphaël ajouta ces qualités secondaires aux qualités plus essentielles des maîtres florentins, qu'il possédait lui-même au plus haut degré, il put sembler aux Italiens, à ceux surtout qui ne connaissaient pas les plus belles œuvres de l'école florentine, que la peinture ne faisait que de naître.

Chacun sait que Raphaël Sanzio naquit à Urbin, en l'année 1483, et qu'il étudia d'abord sous un peintre habile de Pérouse, appelé pour ce motif *le Pérugin*. Mais, à seize ans, l'élève en savait déjà autant que le maître : il avait toute la pureté de son dessin, et il s'était complétement approprié la transparence merveilleuse de ses tons. Les premiers ouvrages de Raphaël furent exclusivement des sujets religieux. La chose était naturelle, puisque le Pérugin n'en traitait pas d'autres. Le jeune peintre d'Urbin passa ainsi toute sa première jeunesse entre des effigies de madones, d'anges ou de saints, et puisa certainement dans ce commerce la pureté d'expression qui resplendit dans tous ses ouvrages, et qui n'a jamais été surpassée.

A l'âge de vingt ans, Raphaël alla à Florence, et son séjour dans cette ville, qui se prolongea, à part quelques courtes absences, durant près de quatre ans, dut favoriser singulièrement le développement de son génie.

Florence, en effet, était alors la ville du monde où les arts comme les lettres étaient cultivés avec le plus d'éclat. Si Florence s'était montrée ingrate envers Dante, son plus grand poète, elle n'avait jamais manqué de gratitude envers ses peintres; et quand Raphaël alla l'habiter, cinq à six générations de grands artistes avaient déjà enrichi d'œuvres admirables la plupart de ses églises et de ses palais. Giotto avait succédé à Cimabué, mort en l'année 1300, Orcagna à Giotto, Masaccio à Orcagna, Lippi à Masaccio, le Verrochio à Lippi, et, au moment même où Raphaël alla à Florence, cette ville montrait avec orgueil aux étrangers quatre peintres du premier mérite : Léonard de Vinci, le pieux Fra Bartoloméo, André del Sarto, et par-dessus tous, Michel-Ange.

Raphaël a vu, dès-lors, assez d'œuvres magnifiques, pour comprendre qu'il peut y avoir d'autres manières en peinture, que celle du Pérugin. Il est déjà cependant trop grand peintre lui-même, pour songer à imiter les maîtres, même les plus

parfaits, de l'école florentine. S'élançant donc désormais sur les ailes de son propre génie, il acquiert, comme dans une révélation soudaine, cette touche d'une délicatesse en même temps que d'une vérité incomparables, qui fera à jamais le désespoir des plus grands artistes.

O Florence! tu possèdes dans tes murs de magnifiques ouvrages, mais tu n'es pas digne pourtant de posséder les chefs-d'œuvre de Raphaël. Il faut que ces chefs-d'œuvre brillent dans la capitale du monde chrétien, parce que ce sont des titres de gloire pour l'humanité tout entière.

En l'année 1508, la tiare décorait la tête d'un pontife qui eut le tort d'aimer trop la guerre, mais qui racheta ce tort par un amour aussi vif qu'éclairé pour l'art. Jules II cherchait à s'entourer des plus grands artistes de l'Italie. Il avait déjà appelé à sa cour Michel-Ange; il appelle maintenant Raphaël, et pendant que le premier peint la chapelle Sixtine, Raphaël est chargé de peindre une suite de salles du palais du Vatican.

Les deux grands hommes travaillent maintenant à quelques pas l'un de l'autre; mais ils allument leur génie à des foyers différents, et chacun se trace, dans les sphères infinies de l'art, son propre orbite.

Vasari, dans ses *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes italiens*, a prétendu que Raphaël s'était un jour introduit furtivement à la chapelle Sixtine, où Michel-Ange peignait sa célèbre fresque du *Jugement dernier*, et que cette vue enflamma le génie du jeune peintre d'Urbin et contribua puissamment au développement de son talent.

Nulle fable ne saurait être plus invraisemblable, nous allions dire plus ridicule.

Michel-Ange et Raphaël sont comme deux étoiles, qui se ressemblent en ce que l'une et l'autre lancent des feux; mais c'est leur seul rapport : ils diffèrent pour tout le reste.

Il ne pouvait pas y avoir de sculpteurs ni de peintres chez les anciens Israélites, parce que la loi de Moïse, pour empê-

cher les Hébreux de tomber dans l'idolâtrie, à laquelle ils étaient toujours enclins, défendait de figurer par des images aucun des êtres de la nature. Il semble que la Providence ait voulu dédommager le monde chrétien de cette privation imposée aux juifs, en lui donnant Michel-Ange. Nul artiste, en effet, n'a mieux saisi que Michel-Ange le côté terrible de la religion, celui qui apparaît le plus dans la loi ancienne. Mais nul n'a mieux saisi que Raphaël le caractère de mansuétude et d'amour qui domine dans la loi nouvelle.

Prétendre qu'en peignant ses Vierges et ses Saints Raphaël s'inspirait de Michel-Ange, c'est comme si l'on disait que Fénélon s'est inspiré de Bossuet en écrivant *Télémaque*, ou que la beauté du cygne au blanc plumage emprunte quelque chose à la majesté du lion.

A partir de l'année 1508, le pinceau de Raphaël multiplie les chefs-d'œuvre. Avant la mort de Jules II, Raphaël avait déjà peint en entier l'une des salles du Vatican, et commencé à en peindre une seconde. Rome avait pu admirer les quatre grandes compositions appelées dans l'usage : *La Dispute du Saint-Sacrement*, *l'Ecole d'Athènes*, *le Parnasse* et *la Jurisprudence*, peut-être aussi *le Miracle de Bolsène*, et *la Punition d'Héliodore;* et l'on a peine à comprendre comment en exécutant d'aussi grandes compositions, Raphaël pouvait encore composer une foule de tableaux religieux, notamment de saintes familles de toute dimension, qui font aujourd'hui la plus grande richesse des principaux musées de l'Europe.

Raphaël est ici parvenu à l'apogée de son talent, et c'est vainement qu'on chercherait dans ses compositions l'ombre d'une tache. On sent que l'artiste est toujours à la recherche du beau idéal, et qu'aucune affection terrestre n'est venue appesantir son vol.

L'amour du beau idéal est, en effet, un amour immatériel, comme celui de l'amant pour une amante qu'il a perdue à la fleur de son âge et dans tout l'éclat de sa beauté. Seulement

tandis que l'amour du dernier ne vit plus que de souvenirs, celui du premier se nourrit surtout d'espérances. L'un aime une beauté qui a déjà disparu ; l'autre, une beauté qui ne s'est pas encore montrée et que son propre génie va faire éclore ; et, s'il l'a déjà entrevue, loin de craindre comme l'homme épris d'une beauté passagère de voir peut-être le lendemain paraître sur son front une ride qui la dépare, lui, ajoute, au contraire, chaque jour un nouveau trait de perfection à celle qu'il a rêvée, sans qu'il croie jamais pour cela avoir atteint l'extrême limite du beau (1).

A la mort de Jules II, Raphaël perdit un protecteur ; mais il allait en trouver un autre, encore plus éclairé, dans le pape illustre qui devait donner son nom à son siècle, dans Léon X. Jules II accordait une égale admiration aux exploits militaires et aux chefs-d'œuvre des arts ; mais Léon X n'avait de sympathie que pour les arts de la paix, et le nom d'aucun souverain ne brille, sous ce rapport, d'un éclat plus doux que le sien (2).

Jules II traitait Raphaël avec bienveillance et avec égards ; Léon X le voyait avec les yeux de l'amitié.

Raphaël donc continue sous ce dernier pontife la série de ses

(1) Raphael exprimait bien qu'il recherchait le beau idéal, quand, dans une lettre qu'il écrivait à Balthazar Castiglione, il disait : « Pour peindre une belle, il me faudrait en voir plusieurs. Mais les beaux modèles étant si rares, j'opère d'après une certaine idée qui se présente à mon esprit. Si cette idée a quelque perfection, je l'ignore ; mais c'est à quoi pourtant je m'efforce d'atteindre ».

(2) Il est bien peu de souverains pontifes qui, à l'exemple de Léon X, n'aient aimé et protégé les arts, et il faut être bien ignorant pour oser leur en faire un grief. L'art, en effet, tant qu'il conserve sa dignité, est comme un culte de second ordre. Ce n'est point d'ailleurs pour eux-mêmes que les papes, qui se contenteront, dans leur oratoire, d'un simple crucifix, font des collections de chefs-d'œuvre ; c'est pour les livrer à l'admiration publique. Ils aiment les arts nobles et délicats, comme un père de famille, occupé de plus vastes pensées, estime les joujoux qui peuvent, sans danger pourtant, charmer ou récréer ses enfants.

chefs-d'œuvre. Il poursuit les grandes fresques du Vatican ; il orne en même temps de sujets mythologiques le palais d'Augustin Chigi ; il compose son admirable tableau du *Portement de Croix*, connu sous le nom de *El spasimo di Sicilia,* et il achevait celui de *la Transfiguration...*, quand un cri de consternation retentit dans Rome tout entière. On annonce qu'une saignée intempestive a mis les jours de Raphaël en danger, et bientôt après, Rome apprend que la mort a frappé le plus grand des peintres. Raphaël venait d'expirer à l'âge de trente-sept ans, le 7 avril 1520, le jour du Vendredi-Saint, qui avait été aussi celui de sa naissance.

On ne saurait exprimer quelle fut la douleur du Souverain Pontife et de tous les habitants de Rome à cette affreuse nouvelle. Ce n'étaient pas seulement des larmes qu'une mort aussi prompte et aussi prématurée faisait couler de tous les yeux, c'étaient des sanglots qu'elle provoquait.

Léon X voulut que les funérailles de Raphaël eussent lieu avec la plus grande pompe. Le grand artiste fut exposé dans la salle même où il avait coutume de peindre, et le tableau de la Transfiguration fut placé derrière sa tête, pour qu'en voyant l'œuvre, les Romains qui visitaient la chapelle ardente pussent mieux comprendre l'étendue de la perte que les arts venaient de faire.

Le corps de Raphaël fut ensuite porté avec la plus grande solennité, de sa demeure jusqu'à l'église du Panthéon, où le grand peintre avait exprimé dans son testament le désir d'être inhumé. Tout ce qu'il y avait de grand et de distingué à Rome, cardinaux, ambassadeurs, princes, prélats, religieux de tous les ordres, assista au convoi ; et jamais on ne vit dans la capitale du monde chrétien une plus grande multitude, et surtout une multitude plus affligée. La mort de Raphaël causa certainement aux Romains de ce temps plus d'émotion, que n'en avait causé à leurs ancêtres le couronnement de Pétrarque, et que ne devait en causer à leurs descendants la mort

du Tasse, expirant la veille du jour fixé pour son couronnement; et la raison en est simple : c'est que le peuple ne comprend pas toujours les grands poètes, tandis qu'il comprend toujours les grands peintres.

Raphaël était mort dans les sentiments de la foi la plus vive, et ce fut sans doute par une grâce insigne que Notre-Seigneur le fit mourir le jour où il avait répandu lui-même son sang sur la croix pour la rédemption du monde. Raphaël avait, en effet, besoin de laver son âme dans ce sang divin, parce qu'elle avait contracté des souillures.

Quand les Romains, remis de leur première stupeur, se demandèrent comment le grand peintre avait pu mourir dans un âge si peu avancé, ils apprirent avec douleur que Raphaël avait payé un trop large tribut aux faiblesses de l'humanité, et que le corps, chez lui, avait déjà dépéri par l'abus des plaisirs, quand le génie était encore plein de sève.

Quiconque aime Raphaël (et qui n'en fait point ses délices?) voudrait que cette imputation pût être classée parmi les calomnies odieuses dont l'envie cherche ordinairement à ternir la mémoire des plus grands hommes; mais les ouvrages mêmes du grand artiste sont une preuve irrécusable que l'envie n'avait pas ici inventé ce que le public répétait.

Chacun sait que les artistes distinguent dans les peintures de Raphaël trois manières. La première comprend toutes les œuvres qu'il fit avant d'aller à Rome, notamment le tableau des *Fiançailles de la Vierge (el sponsalizio)* qu'on admire à Milan, et la vierge du Louvre connue sous le nom de *la Jardinière*. La seconde comprend les œuvres exécutées à Rome avant la mort de Jules II : cinq ou six, par conséquent, des plus belles fresques du Vatican, et un grand nombre de madones, de saintes-familles, ou d'autres tableaux religieux, où la Vierge paraît toujours le principal personnage, parce que Jésus n'y est peint qu'enfant. La troisième, enfin, comprend toutes les œuvres exécutées sous le pontificat de Léon X :

par conséquent, les dernières fresques du Vatican, la fable de l'Amour et de Psyché, peinte à fresque dans le palais d'Augustin Chigi, appelé aujourd'hui palais de la Farnésine ; la grande Sainte-Famille du Louvre, le Portement de Croix, et la Transfiguration, pour ne citer que les œuvres capitales.

Mais, tandis que les artistes s'accordent universellement à placer la troisième manière de Raphaël au-dessus de toutes les autres, nous osons dire qu'au point de vue de l'esthétique pure, c'est la seconde qui doit être préférée.

Dans sa première manière, Raphaël n'est encore que Pérugin perfectionné ; la pureté du dessin est admirable, mais le coloris est faible et les fonds manquent d'espace. Dans sa seconde manière, tout est également parfait, la composition, le coloris, la perspective ; l'art chrétien a atteint ici sa perfection.

Dans la troisième manière de Raphaël, le dessin reste toujours incomparable ; le coloris même, nous en convenons, acquiert plus d'éclat ; mais la pensée pieuse s'affaiblit. Tandis que le coloriste progresse toujours, le peintre, par instants, au moins le peintre chrétien, semble décliner. Ses figures ici ne charment plus l'âme toute seule ; elles jettent parfois une sorte de trouble dans les sens. L'esprit mystique du moyen-âge a presque complétement disparu. C'est sans doute encore de l'art à sa plus haute expression, mais ce n'est souvent que de l'art grec, c'est-à-dire de l'art païen.

Quand Raphaël, à qui dès son plus jeune âge la reine des Vierges avait révélé toute la suavité de sa beauté pure et sans tache, se complaît ensuite à peindre au palais Chigi et Galathée, et Psyché, et Vénus, c'est pour nous une profanation de son pinceau, et c'est encore une profanation plus grande, quand dans les sujets les plus religieux Raphaël ose habituellement introduire une femme vulgaire et immodeste, qui étale avec hardiesse des formes de plus en plus accusées et des chairs de plus en plus nues.

Pourquoi donc, ô divin jeune homme, parais-tu mainte-

nant affectionner ces formes terrestres ? Il est facile d'en voir la cause.

A la fin du cinquième siècle, il se produisit en Afrique un fait inouï. Quantité de chrétiens catholiques, refusant d'obéir aux ordres impies d'un roi arien, eurent la langue complétement coupée ; mais après cette mutilation barbare, ils continuèrent tous à parler de la manière la plus distincte, excitant par là, dans les lieux divers où ils s'étaient réfugiés, notamment à Constantinople, l'admiration universelle. Il n'est pas un homme instruit qui ne connaisse ce miracle insigne. Les hommes de lettres l'ont appris de Procope ; les jurisconsultes, de Justinien ; tous les chrétiens, des hagiographes (1). Mais, ce qu'on sait peut-être moins, c'est qu'au témoignage encore de Procope, auteur assurément peu suspect en ce point, deux de ces chrétiens ayant eu ensuite le malheur de commettre un péché d'impureté, le miracle cessa pour eux aussitôt, et l'usage de la parole leur fut ravi.

Dans l'ordre ordinaire de la Providence, ceux qui violent les lois de la pureté ne sont point punis sans doute ici-bas d'une manière aussi éclatante, mais ils sont punis pourtant. Un homme, une femme qui enfreignent grièvement ces lois, à la fois les plus délicates et les plus douces de la nature, perdent toujours quelque chose de leur talent. Ils peuvent encore parler avec éloquence, chanter avec goût, même avec éclat, peindre avec succès ; mais, s'ils n'eussent point failli, leur parole aurait eu plus de puissance, leur chant plus de mélodie ou de vigueur, leur palette plus de charme.

Je vois donc, ô Raphaël, pourquoi dans ta troisième manière, tout en restant encore le plus grand des peintres, tu te montres parfois inférieur à toi-même. C'est que non loin de ce Vatican dont tes fresques immortelles enrichissent les

(1) Ce miracle insigne, l'un des plus éclatants dont l'histoire fasse mention, a inspiré un livre intéressant, publié, en 1766, sous ce titre : *La Religion chrétienne prouvée par un seul fait.*

murs respectés, mille fois plus que ne pourraient le faire des lames de l'or le plus fin, il est une demeure obscure où tu profanes tes nuits, il est une femme belle, mais impure, dont l'image t'obsède encore durant le jour.

Meurs donc, ô Sanzio, meurs, ou redeviens ce que tu étais aux premiers jours de ton adolescence, dans le chaste atelier du Pérugin ton maître; car, si tu vis encore sans pouvoir éteindre la flamme malheureuse qui te consume, ton pinceau bientôt ne produira plus rien de céleste; tes Vierges ne seront plus que des femmes.....

Le tableau de la Transfiguration, qui appartient, sans contredit, à la troisième manière de Raphaël, puisque ce fut le dernier qui sortit de son pinceau, n'infirme pas, nous le croyons, notre appréciation.

Quand, dans la ville éternelle, nous nous trouvâmes, pour la première fois, au musée du Vatican, en présence de cette œuvre incomparable, nous éprouvâmes, à quelques moments d'intervalle, des sentiments bien différents.

A la vue du visage adorable de Jésus-Christ transfiguré, nous fûmes porté à nous prosterner comme les apôtres. Jamais, non, jamais, nous n'avions rien vu dans le monde de comparable à la transparence inouïe de cette figure, car le graveur le plus habile ne saurait arracher au peintre tous ses secrets. Jamais nous n'avions contemplé une beauté plus immatérielle, plus éthérée; et l'on peut dire avec vérité de cette figure ce que l'antiquité grecque avait dit du chef-d'œuvre de son plus grand statuaire, qu'elle ajoute à la religion des peuples.

Mais, tandis que notre âme contemplait le Christ avec ravissement, une autre figure au bas du tableau sollicitait nos regards. Une femme, ornée de toute la beauté matérielle qu'avaient les filles de Caïn quand elles séduisirent les enfants de Seth, nous montrait à dessein son épaule nue. Cette femme, nous la reconnûmes sur-le-champ. Nous l'avions vue

auparavant par la pensée, dans les palais souillés par la luxure; nous l'avions vue, entourée de marbre et d'or, dans les réduits secrets des Héliogabale et des Adrien.

La première figure fut l'œuvre du Raphaël qui se souvenait de son Dieu; la seconde, du Raphaël qui l'oubliait; et nous osons croire que le chef-d'œuvre du peintre d'Urbin et de toute la peinture serait encore plus parfait, si cette dernière figure n'y avait pas été tracée.

Ce que nous demandons, en effet, à la peinture, c'est quelque chose qui nous dégage complétement du joug des sens et qui augmente notre foi.

Si donc, malgré notre ignorance complète des procédés de l'art, il nous était permis d'exprimer aux peintres contemporains ce que nous sentons, nous leur dirions avec la franche rudesse que donne la foi du charbonnier : « Dans la grande peinture, croyez-le bien, la couleur et la forme sont des mérites secondaires; le mérite essentiel, c'est une pensée d'un ordre élevé. Oubliez donc tous les maîtres qui n'ont brillé que par la forme ou le coloris. Allez chercher des inspirations auprès des peintres naïfs des premières écoles italiennes ou flamandes, dont les tableaux pieux n'ont aucune perspective pour l'œil, mais ouvrent à l'âme de délicieux horizons. Allez demander à l'école espagnole ses mâles convictions; et dans l'école française, pour ne nommer que des morts, méprisez les nudités de Boucher ou de Watteau, l'affétcrie de Mignard, l'emphase de Lebrun; mais étudiez sans cesse Poussin, étudiez surtout Lesueur.»

Lesueur est, à nos yeux, non-seulement le plus grand peintre français, mais encore un des plus grands peintres qui aient jamais existé, parce que nul n'a sondé mieux que lui les profondeurs de la nature morale; et c'est dans l'expression de la nature morale, que les peintres sont véritablement créateurs.

Ce n'est pas, sans doute, un petit mérite pour un peintre,

que de reproduire avec vérité les scènes de la nature physique. Si j'habite, cependant, un beau site, je puis, à chaque instant, sans son secours, me procurer des émotions plus douces que celles que me causent ses tableaux. Je n'ai qu'à me mettre à ma croisée, pour voir un beau paysage, des fleurs, des fruits, des oiseaux qui perchent, ou des quadrupèdes qui broutent. Mais j'ai beau ouvrir mes fenêtres, les grandes scènes de la nature morale ne se déroulent pas devant moi. Je ne puis les contempler que dans les œuvres des grands poètes, des grands sculpteurs ou des grands peintres, parce que ce n'est que là qu'elles ont laissé des empreintes ineffaçables.

Voilà pourquoi j'aime passionnément Lesueur. Il n'eut pas comme son rival Lebrun, les faveurs de Louis XIV, et il mourut jeune dans un état voisin de l'indigence. Mais il était dédommagé de cette injustice du monarque par les faveurs bien autrement précieuses des saints et des anges.

Quel admirable poème, notamment, que la vie de saint Bruno! Je me figure que pour représenter avec une vérité si frappante tous les détails de cette vie admirable, l'artiste dut avoir souvent de mystérieux colloques avec le saint, qui déployait sans doute devant lui tous les trésors de grâce dont le Seigneur avait orné son âme. Aussi, dans cette ravissante histoire, je n'aperçois rien de terrestre. Tout y respire les vertus chrétiennes, la foi, la mortification, la charité; tout y est inspiré, tout y est divin. Lesueur, sans doute, est fort inférieur à Raphaël pour la perfection de l'art; mais il nous semble qu'il le surpasse pour la vérité du sentiment. On éprouve une sorte d'extase devant les tableaux ou les fresques de Raphaël; mais on est prêt à tomber à genoux et à se frapper la poitrine en voyant les toiles de Lesureur, et l'artiste, ce qui est, ce nous semble, le comble de l'art, se fait ici complétement oublier, parce que l'âme du spectateur est entièrement absorbée par l'énergie du sentiment qu'il a produit.

Heureuse la France, si elle pouvait revoir des générations d'artistes formées à l'école de pareils maîtres! La principale source de ses maux serait aussitôt tarie.

On se plaint aujourd'hui partout d'un luxe effréné qui, après avoir détruit les relations faciles et cordiales de l'amitié, ruine les familles et parfois les déshonore; car le déshonneur ne peut jamais atteindre l'épouse sans rejaillir sur l'époux. Mais ce ne sont ni des lois somptuaires ni des sermons éloquents, qui peuvent guérir un pareil mal : le vrai remède serait dans une direction spiritualiste donnée à l'art.

Quiconque, en effet, a le sentiment et l'amour de l'art, et c'est aux artistes qu'il appartient de l'inspirer, ne tombe jamais dans l'erreur grossière des gens sans goût, plus nombreux encore, disons-le, dans les palais des princes que dans les boutiques des villes et les fermes des villages, qui confondent facilement avec ce qui est beau, ce qui n'est que riche, et avec ce qui est riche, ce qui n'est que fastueux.

Le sentiment de l'art rétablit toutes choses à leur place, et ne permet pas à la richesse d'oser orgueilleusement aspirer à effacer la beauté, dont elle ne doit être que l'humble et respectueuse servante.

Quand les grands maîtres de la peinture ne représentaient aux yeux des peuples charmés, que des femmes entourées d'une atmosphère suave de pureté, qui se cachaient timides dans l'intérieur de leur famille ou sous les arcades des cloîtres, les femmes ne songeaient pas à imiter la grenouille de la fable en s'environnant de cerceaux d'acier. Elles n'aspiraient pas à devenir des tours massives et à paraître n'avoir point de jambes, quand sur les toiles qu'elles admiraient, elles ne voyaient que des femmes dont la taille svelte, la mise simple, et les pieds délicats annonçaient qu'elles ne faisaient qu'effleurer la terre, et qu'elles allaient tout à l'heure s'envoler aux cieux.

XXXVI.

CLOTURE DU CONCILE DE TRENTE.

An 1563.

Ce devait être dans l'antiquité un spectacle singulièrement imposant que celui des Amphictyons, chargés de décider les différends qui s'élevaient entre les divers peuples de la Grèce.

Le sénat romain, au temps de sa grandeur, devait aussi produire dans l'âme de tous ceux qui pouvaient assister à quelqu'une de ses assemblées, un sentiment profond de respect ou de crainte; et Cinéas pouvait dire avec vérité qu'en assistant au sénat de Rome, il avait cru se trouver dans une assemblée de rois.

Ces assemblées si majestueuses n'étaient rien, pourtant, auprès de celle qui se réunit vers le milieu du seizième siècle dans une petite ville d'une vallée du Tyrol, et qui s'appela dès le premier jour de sa réunion le concile de Trente.

Dans la plupart des assemblées délibérantes, on ne s'occupe guère que de quelques intérêts matériels, qui concernent des individus ou de petites fractions de l'humanité, une ville, une

province, tout au plus un royaume. A Trente, il ne s'agissait point d'intérêts aussi mesquins. Il s'agissait de vider d'une manière irrévocable, dans l'intérêt de l'humanité tout entière, les plus grands débats que l'on puisse imaginer, des débats sur l'origine de l'homme, sur sa nature, sur sa liberté morale, sur sa destinée, sur sa fin : il s'agissait de fixer ce que l'homme était à l'origine des temps, ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera quand le soleil aura cessé d'éclairer la terre.

On connaît les circonstances qui avaient nécessité la convocation du concile de Trente.

Au douzième siècle, la chrétienté avait été affligée par quelques grandes hérésies ; mais le zèle des deux grands ordres religieux qui s'élevèrent dans le treizième siècle, des Dominicains et des Franciscains, activé par les Souverains Pontifes, ne tarda pas à les extirper.

La chrétienté jouissait donc, sous ce rapport, depuis près de trois siècles, d'une paix à peine interrompue par quelques sectaires qui ne laissèrent pas de disciples, quand, vers l'année 1515, un moine audacieux, du nom de Luther, commença, après avoir déclamé contre l'abus des indulgences, à attaquer le dogme même de l'Eglise sur ces faveurs spirituelles. Il est à croire, cependant, que si Luther s'en fût tenu là, il n'aurait pas rencontré un bien grand nombre d'adhérents, quoiqu'il trouvât déjà de l'écho en ce point dans certaines âmes avaricieuses ; mais bientôt le nouvel hérétique étend ses attaques contre d'autres dogmes : il nie les vœux religieux, le sacrement de pénitence, l'indissolubilité du mariage, et plusieurs autres points dogmatiques non moins importants. Son parti, dans son pays, c'est-à-dire en Allemagne, se recrute alors naturellement d'une foule de mauvais moines ou de mauvais prêtres, qui jettent leur froc aux orties pour épouser des religieuses, de leur côté dégoûtées du cloître ; puis, de maris fatigués de leurs femmes, qui aspiraient à en épouser d'autres ; de princes ou de seigneurs qui voulaient s'attri-

buer les biens de toutes les corporations religieuses abolies ; et finalement de tous les esprits naturellement indociles et amoureux de nouveautés.

C'est dire que les sectateurs de Luther furent bientôt nombreux ; et quelques hommes d'une certaine valeur intellectuelle, encouragés par le succès du moine apostat, ne tardèrent pas à dogmatiser à leur tour, et à démolir pièce à pièce l'édifice admirable de la doctrine catholique, à laquelle Luther avait déjà, pour sa part, fait de trop grandes brèches.

Bucer prêche ses erreurs à Strasbourg ; Œcolampade, à Bâle ; Zwingle, à Zurich ; en attendant que Calvin sème ses poisons dans une partie de la France.

L'Eglise chrétienne, dont l'ordonnance est plus belle que celle des corps célestes, quand tous les esprits restent soumis à la foi, n'offrit bientôt plus aux yeux des catholiques attristés que le spectacle d'une cohue, et leur oreille n'entendit plus que le tintamarre d'une multitude infinie de voix de plus en plus discordantes.

Les erreurs des sectaires devenant tous les jours plus monstrueuses, les sociétés temporelles furent menacées dans leur existence, comme la société spirituelle était troublée dans sa tranquillité.

Les anarchistes devaient être vaincus par l'épée, mais les hommes simplement abusés devaient être ramenés par une discussion solennelle de tous les points qu'avaient agités les nouveaux hérésiarques. Dieu chargea du premier soin Charles-Quint, et entassa pour cela sur sa tête couronne sur couronne. Il confia le second aux évêques de l'Eglise catholique réunis en concile général dans la petite ville de Trente.

Le magnifique corps de doctrine que le concile de Trente devait formuler, ne pouvait pas, cependant, être l'œuvre de quelques jours ni de quelques semaines. Non-seulement il fallait un temps considérable pour la réunion des évêques, mais il fallait donner aussi aux sectaires, qui décoraient leurs

erreurs du nom de réforme, le temps de se présenter et d'exposer leurs raisons; et il convenait que tous les points controversés fussent bien examinés, bien discutés, et nettement résolus. Un débat intéressant tout le genre humain commandait, en effet, plus de réflexion et de prudence, que n'en peut exiger un procès entre deux individus, sujets à mourir avant la décision, si peu qu'elle se retarde.

Mais nul, assurément, n'oserait dire que le concile de Trente ait précipité ses décrets.

La première réunion du concile eut lieu le 13 décembre 1545; mais les travaux préliminaires des diverses commissions prenant un temps considérable, le concile n'avait encore publié que les décrets sur le péché originel et la justification, et sur les sacrements de baptême et de confirmation, quand une épidémie ayant commencé à sévir à Trente dans les premiers mois de l'année 1547, le concile fut transféré à Bologne.

Le nombre des évêques qui se rendirent à Bologne n'ayant pas été jugé suffisant pour la continuation des travaux, ces travaux restèrent interrompus jusqu'au mois de mai de l'année 1551, époque à laquelle ils furent repris à Trente, en vertu d'une bulle du pape Jules III.

Cette fois le concile s'occupa des décrets sur l'eucharistie, la pénitence et l'extrême-onction, comme aussi de divers points de discipline d'une haute importance; mais les maux de la guerre suscitée par les protestants, qui avaient mis toute l'Allemagne en feu, nécessitèrent, à dater du 28 avril 1552, une seconde interruption, qui fut beaucoup plus longue que la première, puisque le concile ne reprit ses travaux que sous le pontificat de Pie IV.

La première réunion qui suivit la nouvelle convocation de Pie IV eut lieu le 18 janvier 1562, et le concile put continuer cette fois sans plus s'interrompre ses importants travaux, publiant successivement ses décrets sur le sacrifice de la messe,

sur le sacrement de l'ordre, sur celui du mariage, et sur divers points essentiels de discipline ecclésiastique.

Le jour marqué pour la dernière session arrive enfin ; c'était le 3 décembre 1563.

Qui pourrait exprimer la joie et le bonheur que ressentirent tous les Pères du concile de Trente, quand ils se virent au moment de clore leurs travaux ! Jamais, sans doute, l'assemblée ne fut plus nombreuse, car chacun des ouvriers évangéliques devait vivement désirer d'assister au couronnement de l'édifice à l'érection duquel il avait concouru.

Donnons, s'il se peut, une idée de ce grand spectacle.

Quatre légats, tous cardinaux, représentent le Souverain-Pontife, et le plus ancien des quatre préside l'assemblée, à laquelle assistent aussi deux autres cardinaux non légats.

A la droite des légats sont placés les députés ecclésiastiques des divers états de la chrétienté; à leur gauche, les députés laïcs.

D'un côté, l'on voit l'archevêque de Prague, représentant l'empereur d'Allemagne Ferdinand Ier qui, comme roi de Hongrie, a aussi envoyé un autre prélat qui siége après celui de l'empire; puis, successivement, des représentants du roi de Pologne, du duc de Savoie, du duc de Toscane, et de l'ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem ; car, dès l'origine, les Pères du concile n'ont fait aucune difficulté de donner place, à côté des députés des souverains, au député d'un ordre dont les chevaliers, depuis plusieurs siècles, sont le plus fort rempart de la chrétienté contre le Turc.

Les députés laïcs, qui siégent de l'autre côté, représentent : l'un encore, l'empereur d'Allemagne; d'autres, le roi de France, le roi d'Espagne, le roi de Portugal, la république de Venise, les cantons helvétiques, le duc de Bavière.

Tous les ordres religieux sont représentés aussi. Voici des abbés crossés et mitrés, qui rappellent les diverses branches de l'ordre le plus ancien dans l'Eglise, de l'ordre de Saint-

Benoît : la congrégation du Mont-Cassin, celle de Cluny, celle de Cîteaux et d'autres encore.

Les ordres moins anciens sont représentés par leurs généraux, qui prennent rang suivant la date de l'établissement officiel de leur ordre dans l'Eglise. C'est d'abord le général des Frères prêcheurs, puis successivement ceux des Frères mineurs de l'Observance, des Frères mineurs Conventuels, des Ermites de Saint-Augustin, des Servites, des Carmes; et enfin ceux des Jésuites et des Capucins, ordres qui ne datent que d'hier, mais qui ont pourtant rendu déjà à l'Eglise des services presque aussi grands que leurs illustres devanciers.

Quant aux successeurs des apôtres, l'histoire ne cite guère de concile où ils aient été plus nombreux, puisque celui-ci compte, outre les cardinaux, tous évêques, trois patriarches, vingt-cinq archevêques, et cent soixante-huit évêques, accourus de toutes les contrées du monde catholique, de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal, de la Grèce, de la Pologne, de la Hongrie, de l'Angleterre, de l'Irlande, de la Flandre, de la Croatie, de la Moravie, de l'Illyrie.

Qu'on ajoute à tant d'insignes personnages les envoyés de trente-neuf évêques qui ont tenu à être représentés dans le concile par des députés, et un nombre bien plus considérable encore de docteurs en théologie ou en droit canon, envoyés par le Pape, par le roi de France, le roi d'Espagne, le duc de Bavière, les divers ordres religieux, ou amenés dans le concile par divers évêques; et qu'on dise si, au point de vue même purement humain, il est possible à l'imagination la plus riche de se figurer une réunion plus majestueuse et plus imposante !

Que n'êtes-vous présents ici, avec vos disciples, vous tous qui, depuis près de quarante années, avez affligé l'Eglise par tant d'erreurs, Luther, Bucer, Zwingle, Calvin? En voyant une assemblée aussi vénérable, dont tous les membres lèvent

pour vous les bras vers le ciel et ne demandent qu'à vous bénir dès que vous vous serez soumis, votre cœur, sans doute, serait touché, et vous comprendriez que la grande unité de la foi procure des émotions infiniment plus douces que l'isolement de l'orgueil.

Dès que l'assemblée est complète, on lit les dernières décisions dogmatiques et les réglements disciplinaires sur les points qui n'avaient pas encore été réglés; et comme ces derniers réglements sont fort nombreux, une seule séance ne peut suffire pour en faire la promulgation.

Une seconde séance se tient donc le lendemain, 4 décembre, avec la même solennité que la première, et le légat président annonce enfin à l'assemblée qu'il ne reste plus qu'à soumettre les diverses décisions du concile à la sanction du Souverain-Pontife. Cette déclaration solennelle arrache à la vénérable assistance des larmes de joie, et les diverses acclamations proposées par le cardinal de Lorraine pour l'extension et la tranquillité de l'Eglise, pour la paix des empires et des royaumes, et pour tous les princes ou particuliers qui ont favorisé les travaux du concile ou qui y ont concouru, sont accueillies avec transport et répétées avec enthousiasme.

Le Souverain-Pontife ne fit pas attendre sa bulle de confirmation; et la promulgation des décisions du concile, qui eut lieu aussitôt après, promulgation que hâta de tous ses efforts l'un des plus grands personnages qui aient illustré la pourpre romaine, saint Charles Borromée, causa dans tout l'univers catholique des effusions d'actions de grâces dont il serait impossible de donner une idée.

Les erreurs nouvelles avaient, en effet, non-seulement scandalisé toutes les âmes pieuses, mais encore effrayé tous les esprits raisonnables.

Rien ne choquait plus les âmes pieuses, que les doctrines impies des nouveaux sectaires sur l'eucharistie. Luther cependant n'avait pas osé nier complétement la présence corporelle

de Notre-Seigneur dans les espèces eucharistiques ; il supposait seulement un mélange absurde entre le corps de Notre-Seigneur et les espèces, qui ne perdaient pas, suivant lui, leur réalité. Mais d'autres hérésiarques, Calvin notamment, poussèrent l'impiété plus loin, et nièrent complétement la présence de Jésus-Christ dans le sacrement. Ils voulaient ainsi, les insensés ! priver le monde d'un trésor auprès duquel non-seulement tous les métaux précieux que la terre cache dans ses entrailles, mais encore tous les chefs-d'œuvre réunis des lettres et des arts, sont moins que de la boue.

L'erreur de Luther sur le dogme du purgatoire, qu'il niait, n'offensait pas moins la piété. La conséquence de cette erreur était, en effet, que les prières pour les morts étaient complétement inutiles, si elles n'étaient pas criminelles. Cette erreur du moine apostat eût suffi pour nous inspirer un éloignement invincible pour ses doctrines, et notre esprit n'eût pas eu besoin de chercher ici des arguments pour réfuter son hérésie, parce que tous les instincts de notre cœur l'eussent condamnée.

Nous ne connaissons pas, en effet, de culte qui soit plus universel que celui des morts, puisqu'il n'est pas non-seulement de peuple civilisé, mais de peuplade sauvage, où ce culte n'ait été toujours en honneur ; mais la doctrine catholique nous révèle dans les prières des vivants pour les trépassés un degré de sublimité qui ravit notre imagination en même temps qu'il charme notre cœur.

Homme indigent que je vois assis tristement au seuil d'une humble chapelle, approche : que je te révèle ta grandeur. Les monarques les plus puissants ne peuvent soulager ici-bas qu'un bien petit nombre d'infortunes, dans un coin de la durée et dans un coin de l'espace ; pour toi, si tu es en grâce avec ton Dieu, tu as un pouvoir bien plus grand que le leur, puisque ce pouvoir n'est limité ni par l'espace, ni par la durée, et qu'à chaque instant tu peux adoucir par ta prière les douleurs cuisantes des âmes qui gémissent dans le purgatoire.

L'Eglise a établi dans ce but une véritable merveille, qui ne saurait jamais exciter assez l'admiration et la reconnaissance de ses enfants. Le sacrifice sans tache se célèbre tous les jours dans les temples ; mais il est certaines heures dans le jour, et de plus longues heures dans la nuit, où le sacrifice auguste a cessé. A toute heure pourtant du jour et de la nuit, l'Eglise veut que la voix gémissante de la prière puisse retentir jusqu'au lieu de l'expiation, et procurer la délivrance ou le soulagement de quelque âme qui y appelle notre secours.

Vois-tu, homme infortuné, qui caches sous les haillons de l'indigence la noble livrée du Christ, vois-tu, en deçà du sanctuaire, ces quatorze images appendues symétriquement le long des murs, et qui représentent les dernières scènes de la Passion du Sauveur ? Elles suffisent pour assurer à tout instant l'application des mérites de Jésus-Christ à quelque membre de l'Eglise souffrante, si celui qui s'agenouille successivement devant elles sait à des paroles sorties d'une conscience pure mêler assez d'amour. Dans le sanctuaire, le sacerdoce n'appartient qu'à l'homme sur lequel l'évêque imposa un jour ses mains sacrées ; mais ici, chaque membre de la nation sainte exerce également une sorte de sacerdoce royal, dont la puissance est incomparablement supérieure à celle de tous les potentats de la terre (1). Reconnais donc, ô chrétien, ta dignité, et viens commander plus fréquemment par l'énergie de ta prière à ce monde de douleurs, plus peuplé selon les apparences que le nôtre, et que les yeux de ton corps ne voient point, mais qui se déroule avec une effrayante réalité aux yeux de ta foi.

Ce pouvoir admirable du chrétien, Luther prétendait le lui ravir. Il voulait briser les liens mystérieux de l'amour, entre les hommes qui vivent et ceux qui ne sont plus. Quelle cruauté !

(1) Nul chrétien pieux n'ignore les indulgences tout-à-fait insignes attachées au *Chemin de la Croix*, indulgences qui peuvent toujours être appliquées aux âmes du purgatoire.

Homme barbare! si j'avais à me défendre d'une erreur, ce serait plutôt d'une erreur opposée à la tienne. Je sais, comme toi, qu'il est un lieu terrible où les infortunés qui l'habitent sont rongés par un ver qui ne doit pas mourir et consumés par un feu qui ne doit point s'éteindre. Anathème donc à quiconque ose nier l'éternité de ces peines redoutables! Mais je sais que quelques docteurs catholiques admettent cependant que ces peines éternelles pourront, dans la série des siècles, recevoir de la miséricorde divine quelque léger adoucissement. Mon esprit, sans doute, n'adhère pas à cette doctrine, parce qu'il redoute partout les opinions singulières et qu'il aime à s'asseoir à l'ombre des grandes autorités; mais je sens qu'elle rencontrerait facilement des sympathies dans mon cœur. Aussi, si l'on me montrait quelque part, dans les écrits des Ambroise ou des Augustin, des Thomas d'Aquin ou des Bonaventure, géants de l'intelligence auprès desquels les plus grands philosophes de l'antiquité ne sont pour moi que des pygmées, si l'on me montrait que Dieu ne condamne, à l'égard des malheureux réprouvés, que la prière publique; qu'il ne condamne point la prière, plus instinctive que raisonnée, qui naît pour ces infortunés dans les profondeurs du cœur, et vient, comme les bulles d'un liquide en ébullition, éclater à sa surface; que cette prière même peut procurer quelque adoucissement à leurs effroyables tourments; la nature entière dès ce moment me deviendrait insipide. J'irais aussitôt me renfermer dans une grotte obscure, où je ne voudrais que pleurer sans cesse et pleurer toujours, pour tâcher d'apporter par l'abondance de mes larmes quelque allégement à d'intolérables douleurs.

Les erreurs des sectaires du seizième siècle n'alarmaient point, du reste, seulement la piété; la plupart choquaient aussi le bon sens, et tendaient à faire reculer l'humanité de quinze siècles. Notre conviction profonde est, en effet, que le concile de Trente a sauvé la cause de la civilisation moderne.

La doctrine de Luther sur la grâce, qui, suivant lui, sauverait l'homme sans les œuvres, ressemble, à s'y méprendre, au fatalisme musulman ; et nous trouvons peu surprenant que le fougueux hérésiarque osât dire publiquement qu'il aimait mieux le Grand Turc que le Pape. En niant, d'un autre côté, l'indissolubilité du mariage, Luther tendait à replacer les femmes dans l'état d'asservissement d'où le christianisme les a fait sortir ; comme, en brisant la hiérarchie ecclésiastique, il tendait à livrer l'Eglise, pieds et poings liés, aux pouvoirs séculiers, et à favoriser toutes les tyrannies, celle des multitudes comme celle des princes.

Cette dernière conséquence s'est, hélas! produite d'une manière effrayante dans bien des contrées protestantes ; et si les autres s'y sont moins fait sentir, cela tient, sans doute, à ce que les protestants ont compris qu'ils ne pouvaient pas, sans décréditer complétement leur religion, exprimer tous les venins que renferment leurs faux principes. Peut-être aussi les penchants honnêtes du cœur ont-ils contrarié chez eux, ce que nous croirions volontiers, les conséquences des idées.

Quoi qu'il en soit, ce qui est pour nous parfaitement indubitable, c'est que la civilisation ne saurait accomplir aucun nouveau progrès si l'on ne commence par prendre pour point de départ les décisions dogmatiques du concile de Trente.

On dit pourtant que dans la ville qui se donne le titre de capitale du monde civilisé, il est des corps savants qui s'occupent de l'amélioration morale et politique des sociétés humaines, sans que leurs membres se croient obligés d'adhérer d'une manière absolue à tous les dogmes catholiques. Si cela est, nous ne laissons pas de respecter les intentions honorables de ces hommes ; seulement, ils ressemblent pour nous à un architecte qui, voulant élever un monument, commencerait par méconnaître les premières règles de la statique et prétendrait poser la première pierre de son édifice dans l'air.

XXXVII.

MASSACRE DE LA SAINT BARTHÉLEMI.

An 1572.

Il est, dans l'histoire de France, deux pages que tout homme généreux voudrait, au prix de son sang, pouvoir effacer. L'une est celle où l'on voit un roi pousser le délire au point de verser le sang de ses sujets; l'autre, celle où l'on voit des sujets assez malheureux pour teindre leurs mains du sang de leur roi.

Les ressentiments du cœur ont en général plus de durée que les erreurs de l'esprit. Pour quitter une erreur dans laquelle on s'était témérairement engagé, il suffit d'avoir de la bonne foi; mais pour étouffer un sentiment de vengeance provoqué par un crime ou une grande injustice, il faut presque de l'héroïsme.

Nul événement, sous ce rapport, ne fit plus de tort à l'Eglise catholique, que le massacre de la Saint-Barthélemi, quoique ce massacre eût été inspiré par des considérations exclusive-

ment politiques dont l'Eglise ne devait, en aucune façon, être responsable; mais la passion, on le sait, ne raisonne point.

La promulgation des décrets du concile de Trente semblait devoir amener dans un avenir prochain l'extinction des hérésies qui avaient surgi de toutes parts dans la première moitié du seizième siècle. Le concile avait défini tous les dogmes de la manière la plus nette, et réglé tous les points de discipline de la manière la plus sage. Il avait, d'un autre côté, accordé aux protestants tant et tant de délais pour venir discuter leurs doctrines dans le sein du concile, qu'il devait être évident pour tout homme un peu instruit, que les protestants ne s'étaient point présentés, uniquement parce qu'ils voyaient leur défaite inévitable.

Qu'avaient donc à faire les catholiques? Ils n'avaient qu'à attendre, pour voir se dissiper d'eux-mêmes les brouillards de l'erreur.

Malheureusement, en France, les calvinistes, dont quantité de puissants personnages avaient adopté les doctrines par un calcul d'ambition, ne paraissaient guère dévoués au souverain. Tant que le sceptre cependant fut en des mains capables de le porter, tant qu'il fut dans les mains de François Ier et de Henri II, les calvinistes n'osèrent point se révolter ouvertement; mais ils ne gardèrent plus de mesure dès qu'Henri II fut mort laissant la couronne à un jeune prince, François II, qui avait à peine seize ans.

Le court règne de François II, qui dura à peine dix-huit mois, ne fut qu'une lutte ouverte entre les Guise, catholiques zélés, et le prince de Condé, qui protégeait les huguenots.

A la mort de François II, cet état de lutte ne tarda pas à faire place à une guerre civile, qui débuta par un premier massacre des calvinistes, ordonné à Vassy, petite ville de Champagne, par le duc François de Guise, en 1562.

Les représailles des calvinistes furent terribles, comme on devait s'y attendre; et, dès l'année suivante, l'auteur du massacre de Vassy expirait assassiné par un huguenot.

Bientôt la France tout entière fut en feu, et il n'y eut, dès-lors, sorte d'atrocité qui ne fût commise de part et d'autre, sans qu'on pût entrevoir la fin prochaine de ces désastres. Charles IX, en effet, n'avait que dix ans quand il parvint à la couronne ; et sa mère, Catherine de Médicis, régente du royaume, élevée dans les fausses idées de la politique italienne, dont la fourberie était alors le grand ressort, croyait pouvoir suppléer par l'astuce aux convictions fortes qui lui manquaient et qui seules pouvaient sauver l'autorité royale en péril.

Un jour, Catherine de Médicis faisait des concessions aux huguenots ; un autre jour, elle les retirait ; et par cette politique inconstante, elle mécontentait à la fois catholiques et protestants.

Le parti de ces derniers devenait cependant chaque jour plus menaçant, parce qu'il avait à sa tête des hommes pleins d'énergie et de courage, notamment le jeune roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, et le célèbre amiral de Coligny.

Catherine de Médicis jugea, dès-lors, les huguenots trop forts pour qu'on pût les soumettre à force ouverte, et elle parvint à faire partager son appréciation à son fils Charles IX, qui avait été déclaré majeur dès le commencement de sa quatorzième année, c'est-à-dire dès l'année 1563, mais dont Catherine continuait à dicter toutes les volontés.

Pour mieux dissimuler ses projets perfides, Catherine de Médicis donna sa fille Marguerite en mariage au jeune roi de Navarre, et sous divers prétextes les principaux chefs des calvinistes furent appelés à Paris dans les premiers mois de l'année 1572.

Charles IX hésitait toutefois encore à se défaire des calvinistes par la trahison, quand quelques propos trop hardis de ces religionnaires, du seigneur de Piles notamment, qui osa dire au roi, en face, que si on n'accordait pas bientôt aux calvinistes réparation des torts dont ils se plaignaient, ils sauraient se faire justice à eux-mêmes, causèrent à Charles IX

une irritation extrême, dont Catherine de Médicis chercha sur-le-champ à tirer parti.

La résolution de massacrer les calvinistes qui se trouvaient à Paris fut prise, au château des Tuileries, dans un conseil composé du roi, de la reine-mère, du duc d'Anjou, frère du roi, depuis, Henri III; d'Henri d'Angoulême, frère bâtard du roi; du duc de Nevers; de René de Birague, garde-des-sceaux; d'Albert de Gondi, baron de Retz, et du maréchal de Tavannes.

Constatons, pour l'honneur de la loyauté française, que le maréchal de Tavannes était le seul, dans ce conseil, qui fût Français de père et de mère. Le roi avait à peine vingt-deux ans; le duc d'Anjou n'en avait pas encore vingt-un; leur frère bâtard, Henri d'Angoulême, un peu plus âgé qu'eux, était né d'une Ecossaise; et quant au duc de Nevers, à René de Birague et au baron de Retz, ils étaient Italiens comme Catherine de Médicis. Il demeure saillant par là, que le massacre de la Saint-Barthélemy fut un triste fruit de la politique de Machiavel, qui, à la même époque, et depuis déjà de longues années, déshonorait presque toutes les cours des petits princes de l'Italie.

Au point du jour du 24 août 1572, jour de la fête de saint Barthélemi, la cloche du Palais devait donner le signal du massacre. Il importait cependant, pour n'inspirer aucun soupçon aux huguenots, de ne rien changer aux habitudes de la cour.

La veille donc du jour fixé pour le massacre, les réceptions ont lieu au Louvre comme à l'ordinaire. Les salons du palais reçoivent, parmi la foule des visiteurs, un grand nombre de seigneurs calvinistes, dont la mort est résolue pour le lendemain.

Catherine de Médicis aimait les lettres et les arts; c'était un amour héréditaire dans sa famille. Sa conversation était, par conséquent, distinguée, et il est à croire que l'astucieuse

reine fut, dans ses propos, aussi brillante qu'à l'ordinaire, et aussi gracieuse dans son accueil.

Peu à peu cependant les salons se dégarnissent, la plupart des visiteurs sont déjà repartis, et il ne restera bientôt plus que des membres de la famille royale.

Un seul gentilhomme, pour lequel Charles IX éprouve de l'affection, le comte de La Rochefoucauld, n'est pas encore sorti, et La Rochefoucauld est calviniste. Quand il va saluer le roi, Charles le presse, puisque l'heure est déjà avancée, de passer la nuit au Louvre; mais le comte s'excusant, le roi est obligé de le laisser partir, pour ne pas lui laisser soupçonner le fatal secret.

Il n'y a plus maintenant, auprès du jeune roi de vingt-deux ans, que sa mère, son frère le duc d'Anjou, et ses deux sœurs, Claude mariée au duc de Lorraine, et Marguerite mariée tout récemment au roi de Navarre. La reine-mère fait signe alors à sa fille Marguerite de se retirer : mais la fille aînée, qui a surpris l'affreux secret qu'on tient à cacher, embrasse sa jeune sœur en fondant en larmes; car elle craint qu'elle ne soit massacrée avec le roi de Navarre, son mari, ou qu'elle ne tombe sous le fer des calvinistes désespérés, qui la croiront complice du complot dont ils vont être victimes.

Vaines larmes! Catherine insiste, et les deux princesses se retirent dans la plus grande consternation.

Que va-t-il se passer, maintenant que le roi n'a plus auprès de lui que sa mère? car le duc d'Anjou, que Catherine a voulu retenir, est frappé d'immobilité et paraît glacé d'épouvante.

Des hommes affidés commencent déjà à entourer l'hôtel de l'amiral de Coligny et les demeures des principaux calvinistes; mais ils ne tireront leurs épées et ne montreront leurs poignards que lorsque la cloche du Palais les avertira que le moment est venu, et la cloche ne doit être mise en mouvement que par l'ordre exprès du roi.

Charles IX pourtant paraît en proie à la plus vive agitation.

A la manière dont par moments il s'incline en essuyant son front, on dirait qu'il voit passer devant lui des fantômes qui tout à la fois lui inspirent du respect et lui causent de l'épouvante. C'est peut-être l'ombre de saint Louis qui lui dit que le mensonge et la trahison sont indignes d'un souverain, ou celle du roi Jean, qu'il croit entendre répéter à son oreille : « si la vérité était bannie de la terre, elle devrait se retrouver dans la bouche des rois ».

D'autres fois, Charles paraît trépigner comme un enfant, et c'est apparemment quelque arrogance des calvinistes, comme celle du seigneur de Piles, qui lui revient à l'esprit.

Quant à Catherine, elle reste impassible. Mais, quand elle voit que la nuit va toucher à sa fin, elle saisit un moment où le roi paraît irrité, pour lui présenter un papier que Charles signe convulsivement. Catherine sort à l'instant, comme si elle craignait de voir le roi se rétracter, et quelques moments après le tocsin fatal a retenti.

Le massacre commence aussitôt.

L'amiral de Coligni est immolé l'un des premiers.

Tous les gentilshommes calvinistes qui logeaient dans son hôtel ou dans le voisinage sont immolés aussi.

Le massacre n'est pas moins affreux dans les autres quartiers de la ville.

Ce ne sont pas seulement les grands seigneurs et les gentilshommes qui doivent être frappés ; c'est quiconque professe la doctrine de Calvin. La majesté royale n'est pas une sauvegarde non plus ; et le roi de Navarre, conduit auprès de Charles IX, n'a la vie sauve qu'en promettant d'abjurer le calvinisme.

Le poignard égorge des hommes de tous les âges. Il égorge aussi les femmes, quelquefois même de jeunes enfants.

Les calvinistes qui n'ont pas quitté leurs demeures y sont frappés. Ceux qui cherchent à s'échapper au dehors sont poignardés dans les rues ou sur les places.

On dit même, on dit que Charles IX, voyant, de sa croisée du Louvre, quelques calvinistes se diriger vers la rivière pour tâcher d'atteindre à la nage l'autre côté, aurait tiré lui-même sur ces infortunés. Heureusement, ce fait n'est pas bien prouvé ; et, pour l'honneur des souverains, nous voulons croire qu'il n'est pas vrai. Il est, du reste, peu vraisemblable ; car l'insistance que Charles IX avait témoignée la veille pour tâcher de retenir auprès de lui La Rochefoucauld, prouve que ce roi, d'un naturel violent, n'était pourtant pas un tigre.

Mais ce qui est malheureusement certain, c'est que les massacres, à Paris, durèrent trois jours, c'est-à-dire tant qu'il resta quelques victimes à exterminer.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est que le massacre ne se borna pas à la capitale. Il paraît, il est vrai, que Charles IX n'avait eu d'abord que la pensée de se défaire des chefs calvinistes réunis à Paris ; mais les conseillers barbares dont il avait eu le malheur de suivre les avis, durent apparemment lui représenter que les calvinistes des provinces ne manqueraient pas d'exercer des représailles terribles, qu'il valait mieux prévenir en les immolant aussi.

Le lendemain donc du jour qui avait vu commencer à Paris le massacre, on expédie des ordres à tous les gouverneurs de villes ou de provinces, pour qu'ils aient à mettre à mort les calvinistes.

Plusieurs obéirent, et diverses villes virent des scènes presque aussi affreuses que celles qui avaient ensanglanté la capitale.

Un certain nombre de gouverneurs refusèrent pourtant de se prêter à l'exécution des ordres sanguinaires qu'ils avaient reçus, notamment le vicomte d'Orte, à Bayonne ; Saint-Héran, en Auvergne ; le comte de Tendes, en Provence ; Gorde, en Dauphiné ; Chabot-Charni, en Bourgogne ; Mandelot, à Lyon ; de la Guiche, à Mâcon.

A Lisieux, ce fut l'évêque Jean Hennuyer, dominicain,

qui empêcha l'effusion du sang en suppliant le gouverneur d'attendre de nouveaux ordres, et en déclarant qu'il assumait sur lui toute la responsabilité de la désobéissance.

Les réponses que Saint-Héran et le vicomte d'Orte adressèrent au roi sont citées partout, et méritent en effet d'être partout répétées.

« Sire, écrivit Saint-Héran, j'ai reçu un ordre sous le sceau de Votre Majesté, de faire mourir tous les protestants qui sont dans ma province. Je respecte trop Votre Majesté pour ne pas croire que ces lettres sont supposées; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ordre est véritablement émané d'elle, je la respecte aussi trop pour lui obéir. »

Le vicomte d'Orte écrivit à son tour : « Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison. Je n'y ai trouvé que de bons citoyens et de braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Majesté de vouloir employer nos bras et nos vies en choses possibles; quelque hasardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. »

Infortuné Charles IX, que n'avais-tu auprès de toi d'aussi loyaux conseillers! Que de maux ils eussent épargnés à la France et au monde!

Le massacre de la Saint-Barthélemi, répétons-le pourtant, ne fut inspiré que par des considérations politiques détestables, auxquelles l'Eglise catholique était complétement étrangère; mais il n'en eut pas moins pour effet de confirmer les calvinistes dans leurs erreurs, parce que tous les parents des victimes étaient portés à ne voir dans les catholiques que des assassins de leurs proches.

Les trois siècles qui nous séparent de cet affreux événement ont dû sans doute ramener tous les protestants à des appré-

ciations plus justes. S'il en restait pourtant encore quelques-uns à qui le souvenir de la Saint-Barthélemi pût inspirer de l'éloignement pour les catholiques, comme nous voudrions les connaître pour pouvoir nous jeter à leurs genoux ! Frères bien-aimés, leur dirions-nous, ne nous fuyez pas ; car nous sommes innocents des crimes dont le souvenir pèse sur vos cœurs. Vous, peut-être, vous êtes les fils des victimes ; mais nous ne sommes point, nous, les descendants des assassins. Les assassins n'ont point laissé de postérité. Voyez l'Italienne cruelle qui eut plus de part au forfait que son malheureux fils. Le ciel lui avait donné quatre fils et trois filles, qui semblaient devoir propager sa lignée jusqu'à la postérité la plus reculée. Trois de ces fils s'assirent successivement sur le trône de France, et l'un d'eux s'était auparavant assis sur le trône de Pologne. Tout cela mourut sans laisser de descendance. Les autres auteurs du massacre ont dû avoir la même destinée ; car il est écrit que Dieu abhorre les hommes de sang. Ne refusez donc pas la main que nous vous tendons ; elle n'est pas teinte du sang des vôtres. Ne refusez pas d'entrer dans nos rangs, car vous y trouverez un bonheur que vous ne pouvez point connaître. Peut-être avez-vous une part un peu plus grande que la nôtre aux richesses de la terre ; mais nous avons des joies, nous avons des fêtes, nous avons des extases que vous n'avez point. Venez, nous vous en conjurons, venez contempler nos grandes basiliques. Venez entendre nos grandes orgues, dont la voix puissante renverserait les murs mesquins de la plupart de vos temples (1). Vos richesses vous permettent peut-être d'avoir dans vos maisons quelques statuettes ou quelques tableaux de maître de faible

(1) En certains lieux pourtant, les protestants ont pour temples de magnifiques édifices ; mais ce sont alors presque toujours d'anciennes églises qui avaient été enlevées au culte catholique. A quoi bon, en effet, construirait-on de vastes temples, pour un culte qui ne connaît point les grandes cérémonies qui attirent les foules ?

dimension, et vous croyez connaître la sculpture et la peinture!... Vous vous trompez. Venez contempler nos larges groupes de marbre. Venez voir le Moïse de Michel-Ange, la Descente de Croix de Coustou, le mausolée de Marie-Christine de Canova, et cette foule de Vierges aux traits bénis, d'Apôtres et de Martyrs aux formes colossales, sortis de ciseaux souvent non moins inspirés quoique moins illustres. Venez admirer aussi nos toiles de grande dimension, et nos immenses fresques qui seules ont assez d'ampleur pour permettre aux peintres de rivaliser de génie avec les poètes épiques.... Alors, seulement, vous connaîtrez l'art chrétien.

Mais nous ne voulons pas ne vous repaître que de fictions. Voulez-vous, avant de mourir, ressentir quelques-unes des joies que durent goûter nos premiers parents dans le paradis? Venez, le paradis est retrouvé.

Dès que les jours de l'été ramènent pour nous les grandes cérémonies, venez, chaque soir, au milieu de clartés éblouissantes, au milieu des chants et des fleurs, vous prosterner aux pieds d'une mère si aimable que pour tous ses enfants, même les plus ingrats, elle n'a jamais que des sourires.

Quand cette mère du bel amour aura ainsi, durant un mois entier, embrasé et dilaté vos cœurs, vous sentirez comme nous que les voûtes les plus élevées des plus hautes cathédrales sont désormais trop basses pour en contenir les élans; vous sentirez que les effluves comprimés de l'amour divin, pour ne point déchirer comme une mince gaze le tissu trop fragile de nos corps, doivent s'étendre désormais librement dans toute la nature, et atteindre par des ondulations immenses jusqu'à la voûte même des cieux.

Tapissez alors, comme nous, les murs de vos demeures; jonchez le pavé des rues, des fleurs les plus belles et les plus odorantes; ouvrez les portes et les croisées de vos habitations; laissez-y pénétrer des flots d'encens et de bénédictions divines. Contemplez à loisir la longue chaîne de nos filles

vêtues de blanc ; écoutez les chœurs de nos timides vierges, dont la voix suave exprime si bien la douceur. Contemplez aussi nos jeunes lévites couverts de fins tissus de lin, nos prêtres revêtus des plus riches étoffes de soie et d'or, et ployez, comme nous, le genou devant le Maître suprême qui s'avance, cachant à nos regards une majesté dont l'éclat aveuglerait nos yeux mortels.

Mais ce n'est pas encore assez.

Vous ne vous réunissez, vous, que deux ou trois fois l'an dans vos temples pour y rompre le pain, et un pain plus grossier que celui que vous mangez journellement dans vos demeures. Nous voulons, nous, vous donner tous les jours, dans des ciboires d'or ou de vermeil, un pain et un breuvage célestes, qui font germer les vertus les plus héroïques ; et, après vous avoir ainsi donné la chair et le sang d'un Dieu, nous vous donnerons encore, si vous les demandez, notre sang et notre vie.

Venez donc recevoir nos étreintes, et qu'aussitôt l'airain sacré et le bronze des batailles annoncent au monde charmé, que cette grande patrie qu'on nomme la France ne forme plus désormais qu'une seule famille, dont tous les membres veulent rivaliser de sainteté comme ils ont toujours rivalisé d'honneur et de courage.

XXXVIII.

FIN DE LA CAPTIVITÉ DE MARIE STUART.

An 1587.

Aucune histoire ne saurait être plus touchante que celle de Marie Stuart, parce que jamais destinée ne s'annonça d'une manière plus brillante pour finir par plus de revers, et que jamais aucune femme, en présence d'une mort aussi cruelle qu'injuste, ne se para d'une plus douce et plus majestueuse sérénité.

Marie Stuart naquit dans un château situé à quelques lieues d'Edimbourg, le 7 décembre 1542. Elle était fille de Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, sa seconde femme. Jacques V n'avait eu aucun enfant légitime avant la naissance de Marie ; et, comme il mourut sept jours après la naissance de sa fille, Marie fut reine dès le berceau.

Le roi d'Angleterre, Henri VIII, rechercha de bonne heure la main de Marie pour le prince de Galles son fils. Mais comme il avait existé de tout temps des inimitiés profondes entre les souverains de l'Angleterre et ceux de l'Ecosse, et que ces ini-

mitiés avaient depuis plusieurs siècles rapproché l'Ecosse de la France, la veuve de Jacques V, française d'ailleurs elle-même, forma le projet de marier sa fille avec le fils aîné du roi de France, Henri II, qui adhéra à ce projet avec empressement.

Marie de Lorraine, pourtant, ne trouvait pas que la jeune reine, sa fille, fût suffisamment en sûreté en Ecosse. Elle était catholique zélée, comme le duc François de Guise et le cardinal de Lorraine, ses frères; et elle avait, à ce titre, des ennemis acharnés en Ecosse, où les erreurs des nouveaux sectaires commençaient à s'introduire.

Marie Stuart fut donc, dès l'âge de cinq ans, envoyée en France, où sa mère crut que ses jours seraient mieux protégés. Dès cet âge si tendre, Marie montrait une intelligence des plus vives, et l'admirable régularité de ses traits présageait une beauté accomplie.

L'éducation de la jeune reine d'Ecosse fut l'objet des soins les plus assidus, auxquels Marie répondit d'une manière qui dépassa toutes les espérances. Non-seulement elle excellait dans tous les arts, mais ses connaissances littéraires étaient beaucoup plus étendues qu'elles ne le sont d'ordinaire chez les femmes, et elle n'avait pas encore quatorze ans quand, dans une salle du Louvre, elle prononça, en présence du roi Henri II, de Catherine de Médicis et de toute la cour, un discours latin de sa composition, écrit avec une élégance remarquable, où elle soutenait qu'il sied bien aux femmes de se livrer à la culture des lettres.

Dès que le fils aîné de Henri II eut accompli sa quatorzième année, son mariage avec la reine d'Ecosse fut célébré solennellement à Paris, le 24 avril 1558. La jeune reine, de son côté, n'avait que quinze ans et quatre mois.

Que d'horoscopes flatteurs pour les jeunes époux durent tirer les astrologues, fort en vogue dans ce temps! Et que de démentis devaient recevoir leurs prédictions!

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis le mariage de

Marie Stuart avec le dauphin de France, quand la reine d'Angleterre, Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, vint à mourir.

Les ennemis du catholicisme avaient alors la majorité en Angleterre, et ils s'empressèrent de reconnaître pour leur reine la princesse Elisabeth, née de Henri VIII et de l'infortunée Anne de Boulen qu'Henri VIII, sur de vains soupçons, avait fait mourir.

Mais la légitimité d'Elizabeth ne pouvait pas être reconnue dans les états catholiques. Henri VIII, en effet, ayant entrepris sans succès de faire prononcer par le pape la nullité de son mariage avec Catherine d'Aragon, n'avait pu, d'après le dogme catholique, contracter une nouvelle union pendant la vie de Catherine. Or, comme Elisabeth était née en 1543, tandis que Catherine d'Aragon n'était morte qu'en 1546; comme la naissance d'Elisabeth n'avait même été postérieure que de trois mois à la sentence de divorce avec Catherine qu'Henri VIII avait fait prononcer en Angleterre par des juges complaisants, il en résultait qu'aux yeux des catholiques Elisabeth était évidemment une fille adultérine, incapable, à ce titre, de succéder à sa sœur la reine Marie.

Or, Elisabeth écartée, Marie Stuart était la plus proche parente de la reine Marie, comme arrière-petite-fille, par son père Jacques V, du roi d'Angleterre, Henri VII. Aussitôt donc que la mort de la reine Marie fut connue en France, le roi Henri II voulut que Marie Stuart, sa bru, prît le titre de reine d'Angleterre, et ce fut là le premier germe de la haine qu'Elisabeth conçut pour la reine d'Ecosse.

Le roi de France, Henri II, étant mort lui-même le 10 juillet 1559, son fils aîné fut proclamé aussitôt sous le nom de François II, et la tête de Marie Stuart parut alors un instant parée de trois couronnes, de celle d'Ecosse, de celle de France, et de celle d'Angleterre. Mais tout ce brillant prestige devait bientôt faire place à d'affreux revers.

François II mourut, en effet, le 5 décembre 1560, après un court règne de dix-sept mois.

Son époux mort, la reine d'Ecosse n'avait plus de motifs suffisants pour rester en France, où son cœur pourtant la retenait, comme si elle avait déjà pressenti les catastrophes qui l'attendaient dès qu'elle serait revenue dans son pays. Catherine de Médicis, d'ailleurs, était jalouse de Marie, dont elle redoutait l'ascendant et la beauté, et elle ne fit aucun effort pour l'empêcher de retourner en Ecosse (1).

O Marie, il te faut donc le quitter, ce beau pays de France, où tu as passé les douces années de ta première jeunesse, et où ton affabilité t'a gagné tous les cœurs. Quand le navire qui doit te ramener dans ta patrie d'origine, t'éloignera de nos rivages, tu regarderas longtemps nos côtes, et ton beau visage, à bon droit, s'inondera de larmes ; car, de l'autre côté de la mer, il n'y aura plus un seul jour de bonheur pour toi (2).

Marie Stuart, cependant, quand elle quitta la France, le 15 août 1561, n'avait pas encore vingt ans. Elle était par conséquent dans tout l'éclat de sa beauté ; et comme elle n'avait pas eu d'enfants de François II, il était naturel qu'elle cher-

(1) La jalousie de Catherine se traduit parfaitement dans ce propos rapporté par tous les historiens : « Notre petite *Reinette* écossaise n'a qu'à sourire pour tourner toutes ces têtes françaises ».

(2) Toutes les âmes sensibles connaissent les vers touchants qui s'échappèrent des lèvres de Marie, dans cette triste circonstance :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance,
Adieu, France ! adieu, mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne !

châl à transmettre sa couronne à un héritier de son sang. Elle choisit pour son second époux, Henri Darnley, catholique comme elle, issu comme elle du sang des Stuarts, et parent au même degré qu'elle, d'Elisabeth d'Angleterre.

Mais pendant que Marie Stuart habitait la France, l'hérésie avait fait en Ecosse des progrès effrayants, et la reine et son nouvel époux se trouvèrent voués l'un et l'autre à des haines fanatiques, que certains hommes ambitieux, comme cela arrive toujours, cherchaient à exploiter à leur profit.

On essaie d'abord de faire naître des soupçons dans l'esprit de Darnley sur la fidélité de Marie. Elle avait auprès d'elle un secrétaire italien, appelé Rizzio, homme fort instruit, mais petit, contrefait, et déjà sur le retour. Comme Marie aimait avec passion les lettres, il était naturel qu'elle accordât sa bienveillance à Rizzio; mais il était impossible qu'une reine à la fleur de l'âge, qui était la personne la plus belle de son temps au témoignage de tous les historiens, éprouvât pour ce Rizzio un autre genre d'attachement. Quelques seigneurs ambitieux, qui voulaient à tout prix perdre la reine, ne craignent pas cependant d'affirmer qu'elle est éprise de son secrétaire; et un jour, l'un d'eux ose pénétrer dans l'appartement de la reine alors enceinte, et devant elle et devant son mari, stupéfaits de tant d'audace, poignarde sans pitié Rizzio, dont le sang rejaillit sur la robe de l'infortunée Marie qui en est toute rougie.

A peine cet assassinat est-il commis qu'une insurrection éclate à Edimbourg, et les insugés proclament hautement que Marie, en sa qualité de catholique, est indigne de porter la couronne d'Ecosse. Cette insurrection pourtant ne tarda pas à être réprimée; mais les ennemis de Marie Stuart, parmi lesquels figurait comme le plus acharné un fils bâtard de Jacques V, frère naturel par conséquent de la reine, le comte de Murray, forment le complot exécrable de faire périr à la fois Darnley et la reine, pour ouvrir à Murray, chef du parti presbytérien, c'est-à-dire calviniste, l'accès au trône.

Ce complot infernal commence à s'exécuter.

Darnley périt assassiné dans la nuit du 9 au 10 février 1567.

On était encore dans la stupeur causée par ce crime, quand Marie Stuart, qui se rendait au château de Stirling, est enlevée par un parti de huit cents cavaliers armés, commandé par le comte de Bothwell, fougueux presbytérien.

Bothwell conduit Marie au château de Dunbar, où il l'enferme étroitement; et il lui déclare qu'elle ne recouvrera sa liberté que si elle consent à l'épouser. Il appuie sa demande audacieuse sur un écrit signé par les principaux seigneurs protestants du royaume.

Que devait faire Marie-Stuart dans cette position critique? Elle eût bien fait, sans doute, de refuser énergiquement la proposition de Bothwell, au risque de périr sur-le-champ par le fer de cet homme impudent qui venait de violer en elle la majesté royale. Mais elle crut apparemment pouvoir céder un moment à la contrainte pour ne pas exposer ses jours, elle crut pouvoir consentir à un simulacre de mariage qui devait nécessairement être annulé dès qu'elle aurait recouvré sa liberté; car à la violence sacrilége pratiquée sur elle, se joignait cette circonstance que Bothwell était déjà marié avec une autre femme, qu'il n'avait répudiée que d'une manière complétement illégale.

Cette explication de la conduite de Marie est toute naturelle. Il était tout simple que cette femme infortunée ne repoussât pas son ravisseur avec indignation, parce que rien ne prouve qu'elle eût, à ce moment, connaissance que la rumeur publique accusait Bothwell d'être l'un des auteurs du meurtre de Darnley.

Mais à peine cette union fatale est-elle contractée, que les ennemis de Marie Stuart crient au scandale, et prétendent que Marie a fait assassiner son mari pour épouser Bothwell. Une insurrection éclate, et tous les presbytériens veulent détrôner Marie. Quelques catholiques s'arment pour la défen-

dre; mais la petite troupe qu'ils avaient réunie est facilement vaincue par Murray; et la reine d'Ecosse, se voyant désormais sans appui dans ses états, se décide à franchir ses frontières, et à passer en Angleterre pour y demander la protection d'Elisabeth.

Elisabeth ressentit une joie cruelle, quand elle vit Marie en son pouvoir. Elle n'avait pas à craindre assurément que son infortunée cousine vînt lui disputer maintenant le sceptre de l'Angleterre; mais, il faut bien le dire puisque toutes les voix de l'histoire le proclament, comme elle était belle elle-même, elle était jalouse de la beauté de Marie, qui surpassait la sienne.

Quelle passion exécrable que la jalousie, puisqu'elle peut inspirer un crime aussi affreux que celui qui déshonorera jusqu'à la dernière postérité la mémoire d'Elisabeth !

La reine d'Angleterre viole tous les principes du droit des gens, en retenant la reine d'Ecosse prisonnière. Elle les viole encore plus ouvertement, en prétendant pouvoir la juger; et il n'est sorte de calomnies contre sa cousine, qu'elle ne laisse librement circuler, qu'elle n'encourage, et, ce qui est plus odieux encore, qu'elle ne récompense.

Marie ne voulut jamais reconnaître à des juges anglais le pouvoir de la juger. Non-seulement c'était son droit d'agir ainsi, mais encore c'était son devoir; car, en acceptant de pareils juges, quand même ils auraient été aussi impartiaux qu'ils étaient au contraire passionnés, elle aurait nécessairement avili sa majesté de reine, et se serait déshonorée aux yeux de ses propres sujets et de tout le reste de l'Europe.

Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de protester, en toute occasion, avec noblesse et magnanimité contre les calomnies, souvent atroces, toujours perfides, dont elle était l'objet. Elle n'y manqua jamais; mais l'hypocrite Elisabeth prolongeait, en attendant, sa captivité; et malgré les représentations des ambassadeurs de toutes les têtes couronnées, elle ne changeait

de temps en temps la prison de sa cousine, que pour soumettre celle-ci à des traitements de plus en plus barbares.

Elisabeth cependant finit à la longue par être embarrassée de sa captive. Des historiens graves affirment qu'elle eut la pensée de se défaire d'elle par le poignard ou le poison, et que les geôliers mêmes de Marie eurent à repousser plus d'une fois des propositions abominables qui leur étaient faites.

Mais, en admettant que cette accusation soit fausse, la conduite d'Elisabeth n'en doit pas moins être vouée à l'exécration universelle, parce que la reine d'Angleterre se servit, pour perdre Marie, d'un moyen tout aussi odieux que le poison ou que le fer d'un assassin.

Marie Stuart était captive en Angleterre depuis plus de dix-huit ans, quand, en l'année 1786, les ministres d'Elisabeth annoncent avoir découvert une conspiration formée par quelques catholiques dans le but de détrôner la fille de Henri VIII.

La conspiration avait existé, et les rigueurs cruelles dont les catholiques étaient l'objet en Angleterre en indiquaient clairement la première cause. Mais Elisabeth veut, à tout prix, rendre la reine d'Ecosse complice d'une conspiration qu'elle n'avait pas même connue. On applique à la torture deux des secrétaires de Marie, pour leur arracher des aveux touchant un crime imaginaire ; et sur de prétendus aveux que Marie Stuart ne fut pas même en mesure de vérifier, ou sur d'autres indices aussi futiles, qui n'eussent pas eu la moindre valeur contre l'accusé le plus obscur, une commission de vingt juges iniques, à la tête desquels se trouvait le chancelier d'Angleterre, déclare Marie coupable d'avoir conspiré contre Elisabeth. La sentence qui condamne Marie à la mort pour ce prétendu crime est confirmée aussitôt, à huis-clos, par un parlement composé d'hommes venaux ou de protestants fanatiques aux yeux desquels le seul titre de catholique est le plus grand des forfaits.

La veille du jour fixé pour l'exécution est arrivée, et les com-

missaires de la reine d'Angleterre se sont rendus au château de Fotheringay où Marie est détenue, pour assister à son supplice.

On signifie à la reine d'Ecosse qu'elle ait à se tenir prête pour le lendemain matin. « Je remercie Dieu, répondit-elle avec douceur, de ce qu'il lui plaît de mettre un terme à tant de misères et de calamités que j'endure depuis dix-neuf ans. »

Le comte de Kent, protestant farouche, ayant osé dire à Marie que sa mort était nécessaire pour consolider en Angleterre le nouveau culte ; « Ainsi donc, s'écrie la reine avec transport, j'aurai le bonheur de mourir pour la religion de mes pères, et Dieu me fera la grâce de mourir martyre ! »

Le visage de l'infortunée reine, au lieu de trahir la moindre crainte, exprimait, en effet, une douce joie et un calme admirable, qui ne se démentirent pas un seul instant jusqu'au coup fatal qui termina son existence. Elle défendit à ses filles d'honneur, toutes quatre appelées comme elle Marie, et qui ne l'avaient pas quittée un seul jour depuis sa première enfance, de se lamenter. Elle resta près de deux heures en prières, et quand elle se releva : « Mes chères amies, leur dit-elle, quand le corps est abattu, l'esprit a moins de fermeté ; il est bon que je prenne un peu de nourriture et de repos. »

Elle prit, en effet, un léger repas, puis elle se plaça sur son lit, où elle dormit paisiblement. A son réveil, comme l'heure de l'exécution ne pouvait pas être éloignée, elle demanda à ses filles d'honneur une robe de velours noir, disant qu'il était convenable que dans une aussi grande solennité elle fût vêtue d'une manière conforme à son rang ; puis elle leur fit promettre de se réfugier en France dès qu'elles en auraient le pouvoir : « Vous savez, leur dit-elle, comme j'aimai toujours ce pays ! on m'y pleurera pendant que je serai heureuse (1). »

(1) Cette parole de Marie Stuart paraît destinée à recevoir jusqu'à la fin des siècles son accomplissement littéral ; car il n'est pas de Français qui, à la simple lecture ou au simple récit de la mort de Marie, ne sente ses yeux inondés de pleurs ; et, d'un autre côté, qui pourrait douter que depuis des siècles Marie ne soit en possession de la béatitude céleste?

Dès qu'elle fut habillée, Marie se retira dans son oratoire pour y communier avec une hostie consacrée, que le pape Pie V lui avait fait remettre autrefois, en lui permettant de se communier elle-même en cas de nécessité. Le cas prévu par le Souverain-Pontife était arrivé; car les commissaires d'Elisabeth, plus inhumains que ne le furent en France, deux siècles plus tard, envers Louis XVI, les commissaires sanguinaires de la Convention nationale, ne lui avaient pas permis de se faire assister d'un prêtre catholique.

La reine était encore en prières, quand on frappa violemment à la porte de sa chambre. Elle fit ouvrir aussitôt, et s'avança au-devant des commissaires, ayant à sa main un petit crucifix d'ivoire; et le farouche comte de Kent l'ayant traitée, à cette occasion, d'*idolâtre*, lui disant que c'était seulement dans le cœur qu'il fallait porter Jésus-Christ, elle répondit doucement : « Quand on a l'image de Jésus-Christ sous les yeux, son amour s'allume plus facilement dans le cœur. »

L'échafaud était dressé dans une grande salle basse, tendue de noir, où se trouvaient réunis, outre les commissaires qui avaient rendu la sentence, un nombre assez considérable de membres du parlement ou de personnages influents, ennemis déclarés de la foi catholique, au nombre de près de trois cents. Quand Marie entra dans la salle, cette réunion nombreuse ne parut lui causer aucune émotion ; mais quand elle aperçut la hache de l'exécuteur placée sur le billot, elle s'écria : « Que j'eusse bien mieux aimé avoir la tête tranchée avec une épée *à la française!* »

Relevant ensuite noblement sa tête, elle déclara solennellement qu'elle prenait le souverain juge à témoin de son innocence sur les deux grands chefs d'accusation portés contre elle : l'un, d'avoir été complice de la mort de Darnley, son second mari ; l'autre, d'avoir conspiré contre la vie d'Elisabeth.

A ce moment, un ministre fanatique, Fletcher, doyen de Péterboroug, eut l'insolence de dire à Marie que l'enfer allait

l'engloutir, si elle mourait dans la foi catholique : « Je meurs, « répondit la reine avec douceur, dans la religion de mes « pères. »

Le bourreau s'étant alors approché et paraissant vouloir ôter sa robe à la reine, elle lui dit en souriant : « Je n'ai point coutume de me déshabiller devant tant de monde. »

Marie se fit alors bander les yeux par une de ses femmes, avec un mouchoir qu'elle avait réservé pour cet usage. Elle se mit à genoux, et s'inclinant sur le billot, elle prononça à haute voix ces paroles : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. »

Le bourreau la frappa aussitôt, mais le premier coup qu'il lui porta ne lui fit qu'une large blessure ; ce ne fut qu'au troisième coup que la tête fut séparée du corps.

Ce grand crime, prémédité durant dix-neuf ans, fut accompli le 18 février de l'année 1587... .

A seize ans de là, une scène bien différente de celle que nous venons de décrire, se passait dans le palais d'Elisabeth.

Elle avait grandi, dans cet intervalle, la fière Angleterre.

Le roi d'Espagne, Philippe II, avait préparé contre elle une expédition formidable. Mais sa flotte, qu'il avait appelée présomptueusement la flotte invincible, *invincible armada*, avait été détruite, partie par les tempêtes, partie par le courage des marins anglais. L'orgueilleuse Espagne avait été ainsi humiliée et vaincue.

La France, si longtemps la rivale de l'Angleterre, recherchait maintenant son alliance.

Les vaisseaux anglais commençaient à sillonner toutes les mers, et jetaient les fondements d'une puissance maritime destinée à surpasser tout ce qu'avaient vu l'antiquité et le moyen-âge, toutes les grandeurs de Tyr et de Carthage, de Gênes et de Venise.

Que de joies et que de fêtes doivent donc se succéder dans le

palais d'Elisabeth, à qui les Anglais sont redevables de tant de succès.

Plein de cette pensée, j'entre dans la splendide demeure des souverains de l'Angleterre. Mais quelle n'est pas ma surprise ! Je n'aperçois que des visages mornes et attristés. J'en demande la cause avec anxiété, et l'on me dit qu'Elisabeth se meurt parce qu'elle veut mourir, et qu'elle refuse obstinément tous les remèdes, et jusqu'aux aliments qui pourraient prolonger sa vie.

Quelles sont les raisons de ce désespoir ? Je les ai bientôt pénétrées.

J'apprends qu'Elisabeth, qui avait accusé injustement la reine d'Ecosse d'avoir trahi la foi conjugale, n'a point su, elle, conserver l'honneur du célibat, auquel elle s'était vouée par égoïsme. Pour étouffer, sans doute, ses remords, elle s'est livrée à des amours vulgaires, que bientôt elle n'a même pas pris la peine de dissimuler.

Longtemps le comte de Leicester a joui de sa faveur ; mais quand Marie Stuart a expiré, Elisabeth, fatiguée de Leicester, a voulu s'étourdir dans de nouvelles amours ; et chargée déjà de plus de cinquante années, elle s'est éprise d'une folle passion pour un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, pour Essex.

Mais Essex, après avoir été élevé aux premières dignités du royaume, a osé aspirer encore plus haut. Il a osé conspirer contre sa souveraine. Son crime est patent et mérite la mort. Il s'établit alors, dans le cœur d'Elisabeth, un combat douloureux entre la reine qui veut punir le rebelle, et la femme qui veut le sauver ; mais l'orgueilleux Essex s'étant obstiné à ne point demander grâce, c'est la fierté de la reine qui l'a emporté.

Que va donc devenir cette femme, dont soixante-huit années ont blanchi maintenant tous les cheveux ? Je vois dans son vaste palais une multitude de gardes, et une multitude plus grande encore d'hommes puissants qui viennent s'incliner

devant leur souveraine. Mais, dans cette foule brillante, je n'aperçois ni un frère, ni un parent, ni un ami. Il y a ici de la crainte, il peut y avoir encore du respect, mais il n'y a plus et il ne peut plus y avoir de l'amour.

Ta dernière heure, Elisabeth, est donc arrivée ; car Dieu ne fit les êtres humains que pour ressentir des affections, et quiconque sent qu'il ne peut plus aimer ni être aimé n'a plus qu'à mourir.

Une seule ressource te resterait : ce serait de te jeter aux pieds d'un homme revêtu d'un caractère sacré, pour y répandre des larmes amères et demander à Dieu un pardon qu'il ne refuse jamais au repentir ; mais cette dernière ressource, les erreurs de ta secte te l'ont ravie. Ton pouls doit donc cesser de battre, puisque aucun amour ne saurait plus faire palpiter ton cœur.

Elisabeth expira, en effet, dans un morne désespoir, le 3 avril 1603.

La Providence semble avoir voulu établir un contraste frappant entre cette fin d'Elisabeth et celle de Marie Stuart. Ces morts si différentes prouvent, en effet, bien plus que ne pourraient le faire les meilleurs raisonnements, qu'il vaut mille fois mieux mourir, avec une conscience tranquille, au milieu des tourments, qu'expirer, avec une conscience bourrelée, au milieu de toutes les splendeurs, et au faîte des grandeurs humaines.

XXXIX.

RÉCEPTION D'UN PÈRE JÉSUITE AU PARAGUAY.

An 1620.

Les scènes les plus dramatiques de l'histoire se passent ordinairement dans les grandes cités ou sur les champs de bataille. Il peut cependant y avoir de grandes scènes loin du tumulte des villes et du fracas du canon ; car une scène mérite d'être appelée grande, toutes les fois qu'elle produit dans l'âme du spectateur une sensation profonde, et la joie peut produire de pareilles sensations, aussi bien que l'admiration ou l'horreur.

Or, quoiqu'il n'y ait pas de lieu dans la nature où la joie, la douce joie, ne puisse causer à l'âme les plus agréables émotions, il est certain cependant que les humbles bourgades ou les campagnes riantes sont le cadre le plus approprié à ce genre de spectacle ; et nous ne croyons pas qu'aucun lieu du monde ait vu sous ce rapport des scènes plus belles que le Paraguay.

Ils sont beaux, sans contredit, les printemps de la France ! Les dernières neiges sont fondues depuis longtemps. Tous les ruisseaux murmurent, les hirondelles ont reparu, et le

rossignol a déjà chanté. Un vent léger agite le feuillage naissant, et tous les champs sont couverts d'un riche manteau de verdure. L'aubépine en fleurs exhale ses parfums dans toutes les haies. Les jeunes bergères guident en chantant leurs brebis, qui viennent d'être dépouillées de leur toison. Leurs mains calleuses et leur teint bruni témoignent qu'elles connaissent déjà les rudes travaux ; mais leurs joues fraîches et leurs yeux brillants prouvent qu'elles ne connaissent pas encore les noirs chagrins. Pendant que leurs agneaux broutent l'herbe parfumée, elles tressent, dans les prairies, des couronnes de pâquerettes et de boutons d'or, qu'elles vont déposer ensuite sur les croix des chemins, où elles murmurent quelques prières ; tandis que çà et là, dans les champs voisins, les faucheurs fauchent en cadence les fourrages fleuris. Les printemps de la France sont beaux !

Mais plus beaux et plus doux sont les printemps de l'Amérique méridionale, qui ne connaissent point les vents froids ni les soudaines giboulées ! La saison des pluies est passée ; le soleil, durant six mois entiers, va régner en maître sur toute la nature et l'inonder de ses rayons. Tout vit, tout chante, tout reluit. Dès forêts immenses forment en mille lieux, et particulièrement sur les bords des fleuves, de hautes pyramides de feuillage, où des perroquets au brillant plumage volent çà et là de branche en branche, où chaque fleur cache un colibri.

Il manque néanmoins quelque chose à cette nature pour qu'elle soit parfaitement belle ; il y manque des êtres humains, car Dieu a fait la terre pour l'homme, et toute contrée où l'homme ne se montre point est appelée avec raison du triste nom de solitude.

Mais si, au milieu de ces majestueux paysages, on voit apparaître des hommes, et des hommes heureux, rien ne saurait égaler le charme d'un pareil spectacle : il diffère peu de celui qu'offrait le paradis de nos premiers parents.

C'est le spectacle que présentaient plusieurs contrées du Paraguay, au commencement du dix-septième siècle.

En l'année 1620, un jeune Béarnais était arrivé à Buenos-Ayres, à la fin de la saison des pluies. Il était allé dans cette ville plutôt pour tenir compagnie à un frère aîné célibataire, qui avait désiré l'avoir auprès de lui, que pour aider son frère à faire sa fortune; car celui-ci était allé s'établir à Buenos-Ayres aussitôt apres la paix de Vervins, conclue en l'année 1598, entre la France et l'Espagne; et, en 1620, sa fortune était déjà faite.

Le jeune Béarnais, ayant appris qu'un bateau était sur le point de remonter le Rio de la Plata jusqu'au Paraguay, voulut profiter de l'époque la plus favorable de l'année, pour voir les paysages de l'Amérique méridionale dans toute leur splendeur; et il demanda à voyager sur le bateau comme passager.

Ce jeune homme n'avait que des croyances vacillantes. Il était né de parents catholiques, mais il avait eu de fréquents rapports avec des calvinistes, dont son pays natal était plein. Il ne s'était pourtant jamais senti la moindre envie d'embrasser le calvinisme, mais il lui semblait que si la plupart des protestants cachaient sous des dehors rigides de fort mauvaises passions, les catholiques pris en masse ne valaient peut-être pas mieux que les protestants; et le court séjour qu'il avait déjà fait à Buenos-Ayres, ville perdue de mœurs, l'avait confirmé dans cette pensée. Il en concluait que la différence des religions n'avait pas une bien grande importance, et il se laissait aller ainsi peu à peu à un état voisin du déisme.

Henri, c'était le nom du jeune homme, rencontra sur le bateau qui remontait le fleuve un ecclésiastique espagnol, fort simple dans ses manières, mais d'un air fort doux, et qui lui inspira dès l'abord une parfaite confiance. Comme il parlait bien l'espagnol, et que l'ecclésiastique de son côté parlait fort bien le français, ils avaient double facilité de se communiquer leurs impressions; et de discours en discours Henri, qui était

d'un naturel très-franc, finit par indiquer à l'ecclésiastique quel était, à l'égard des idées religieuses, l'état de son âme.

L'ecclésiastique essaya d'abord vis-à-vis d'Henri la force des raisonnements. Il lui représentait qu'il ne faut jamais juger d'une doctrine, uniquement par les mœurs de ceux qui la professent; que s'il y a des relations naturelles entre la vérité et la vertu, comme entre l'erreur et le vice, ces relations pourtant ne sont peint proprement nécessaires, un homme étant toujours libre de ne point tirer des conséquences pratiques d'un bon principe qu'admet son esprit, comme il est libre aussi de ne pas tirer, dans sa conduite, toutes les conséquences détestables qui s'induiraient logiquement d'un principe erroné qui a surpris sa raison.

Ce raisonnement, fondé sur le dogme capital de la liberté humaine, était assurément des plus concluants; mais Henri, qui était, il est vrai, peu habitué aux déductions logiques, en paraissait peu touché. « Je ne conteste pas, disait-il au prêtre espagnol, votre raisonnement; mais ma foi de catholique pourtant deviendrait plus vive, si je voyais tous les catholiques ne faire, comme au temps de la primitive Eglise, qu'un cœur et qu'une âme. »

« Il serait difficile, repartit le prêtre espagnol, de vous donner cette satisfaction en Europe; mais je puis au moins vous la procurer dans les lieux où je me rends. La compagnie de Jésus, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, a accompli cette merveille dans les réductions du Paraguay, que je vais visiter comme provincial. A la vérité, pour préserver nos chrétiens de tout contact dangereux, nous avons établi pour règle de leur interdire tout rapport avec les étrangers; mais il nous est loisible de lever cette prohibition pour des motifs graves, et je vois un motif bien suffisant pour la lever à votre égard, si la vue de nos chrétiens doit, comme je l'espère, rendre plus chère à votre cœur la religion dans laquelle vous avez été élevé. »

Henri accepta cette offre avec reconnaissance. Il avait

entendu parler à Buenos-Ayres des réductions du Paraguay ; mais il soupçonnait, dans ce qui lui avait été dit, beaucoup d'exagération, et il était bien aise de voir la chose de ses propres yeux, parce qu'il lui semblait impossible que des hommes naturellement grossiers et féroces, comme le sont tous les sauvages, eussent pu, en quelques années, devenir des anges.

Dès le soir du jour où cette conversation avait eu lieu, le bâtiment, qui était entré depuis quelque temps dans les eaux du Paraguay, l'un des principaux affluents du grand fleuve de la Plata, arriva dans le voisinage d'une bourgade où il devait laisser son chargement, composé en majeure partie d'objets servant au culte ou d'instruments aratoires.

Le Père Provincial avait fait annoncer à l'avance aux Pères de la compagnie, son arrivée probable pour ce jour-là ; mais comme toute la peuplade devait le recevoir avec solennité, il fit dire qu'il ne descendrait à terre que le lendemain matin ; et le lendemain se rencontrait précisément un jour de fête solennelle de l'Eglise.

Le lendemain donc, dès le point du jour, le jeune Français, qui appréciait à son prix la faveur tout exceptionnelle dont il devait être l'objet, était sur le pont du bâtiment, prêt à accompagner le Provincial.

Le soleil, comme à l'ordinaire, se leva radieux, et des milliers d'oiseaux, perchés sur les arbres gigantesques qui bordaient à perte de vue les deux rives du fleuve, semblaient saluer son retour par un concert immense. Henri éprouva déjà un vif sentiment de surprise, en voyant que la ville naissante où il allait descendre paraissait ne ressembler à aucune des villes qu'il avait vues jusque-là. Dans toutes celles qu'il avait visitées, en effet, il avait toujours distingué des édifices d'inégale hauteur et d'inégale apparence, pressés et comme entassés les uns sur les autres ; ici, l'aspect était tout différent. Tout le long d'une large ligne où les grands arbres du rivage

avaient été coupés, paraissaient, disséminées à des espaces rigoureusement égaux, de petites maisonnettes, toutes aussi pareilles que le sont les alvéoles d'une ruche. Un seul édifice, au milieu, s'élevait beaucoup plus haut que tous les autres, et la grande croix dorée qui le surmontait montrait clairement que ce devait être l'église.

Chaque maisonnette était entourée d'un terrain parfaitement cultivé ; et de distance en distance, de longues rangées de magnolias ou de palmiers formaient de toutes les rues de la ville autant de vertes allées.

Mais la surprise du jeune Français fut encore bien plus grande, dès qu'il eut débarqué. Toute la peuplade s'était préparée dès le point du jour à recevoir le Père Provincial, et la plus parfaite régularité régnait dans les vêtements des sauvages. Rien, dans leur mise simple et modeste, n'annonçait entre eux la moindre inégalité. Rien qui ressemblât à la richesse, rien non plus qui ressemblât à l'indigence. Point d'autres distinctions parmi eux que les divisions des sexes et des âges. Les jeunes filles ouvraient la procession ; puis venaient les femmes mariées ou les jeunes veuves, puis les femmes avancées en âge. Les personnes de l'autre sexe étaient à leur tour disposées dans le même ordre : les jeunes garçons d'abord, puis les hommes dans la force de l'âge, puis enfin les vieillards. Chacun des groupes avait sa bannière, et chacun, à l'exception de ceux des femmes âgées et des vieillards, chantait alternativement des couplets d'un cantique dont le jeune Français ne comprenait pas un seul mot, mais dont l'air lui paraissait singulièrement mélodieux.

Quelques Pères Jésuites terminaient cette procession, où nul ne portait des vêtements de soie ni des bijoux d'or, mais où tous les visages exprimaient la candeur et la joie.

Quand la procession eut défilé devant le Père Provincial, celui-ci se joignit aussitôt aux Pères de sa compagnie, revêtu de ses habits sacerdotaux ; mais avant de se mettre en marche, il dit au jeune Français : « Nous nous rendons processionnel-

lement à l'église. Vous voudrez bien nous suivre ; mais comme tous nos sauvages sont habitués, les jours de fête, à prendre part aux saints mystères, je vous prierai, pour qu'aucun d'eux ne puisse se scandaliser de votre abstention, de monter à l'orgue avec le Père chargé de le toucher. »

Quand la procession fut rentrée dans l'église, la nef, quoique fort vaste, se trouva toute remplie. La cérémonie commença aussitôt, et il est impossible d'exprimer les sentiments de piété dont les sauvages paraissaient animés. Après le chant de l'Evangile, l'un des Pères traduisit le texte sacré aux sauvages dans leur langue, et le fit suivre d'une allocution qu'ils écoutaient avidement, et qui les faisait passer subitement d'un sourire enfantin à des larmes abondantes, puis de nouveau des pleurs aux sourires.

Mais le moment le plus touchant de la cérémonie fut celui de la communion. A part les jeunes enfants qui n'avaient pas encore pris part à ce banquet mystique, il n'y eut pas un seul sauvage de l'un ni de l'autre sexe qui n'en approchât à son tour dans la posture la plus humble, et avec un visage où tout exprimait une félicité angélique.

Quoique cette circonstance eût rendu déjà la cérémonie un peu longue, le Père Provincial annonça à Henri, à l'issue de la messe, qu'il en restait une autre à faire, avant que les Pères allassent prendre leur repas. « Les jours de grande festivité, lui dit-il, il n'est personne dans nos réductions qui ne doive prendre part au bonheur commun. Ceux donc des sauvages qui ne peuvent venir à l'église, nous allons les bénir dans leur demeure. Quelques-uns de nos Pères vont suivre les allées transversales ; vous pouvez rester avec moi, si cela vous est agréable, dans l'allée principale, et prenant d'abord à notre droite, nous reviendrons ensuite par notre gauche au point où nous sommes maintenant. »

Henri oublia, ce jour-là, qu'il faisait ordinairement de bonne heure son premier repas. Il suivit donc le Père Provincial, qui,

cachant sous un voile les saintes espèces, et escorté par quelques sauvages qui portaient un dais fait avec des feuilles de bananier, passa successivement devant toutes les habitations. Dans la plupart, les habitants de la maison s'agenouillaient simplement à droite et à gauche, parce qu'ils avaient déjà assisté à la sainte messe; mais dans d'autres, de jeunes femmes se tenaient sur le seuil des portes avec leurs nourrissons que le père bénissait en passant; et quand, çà et là, deux sauvages tenaient chacun un cierge allumé au-devant d'un logis, cela marquait qu'il y avait là un malade qui attendait dans son lit le pain surnaturel qui devait calmer ses souffrances.

Jamais Henri n'avait fait de promenade plus édifiante. Au retour cependant, il ne fut pas fâché de s'asseoir à la table hospitalière des Pères. Mais le repas fut fort court. « Dès que nos sauvages, lui dirent les Pères, sont allés, après la messe, les jours de fête, manger un morceau de pain ou quelques patates dans leur demeure, ils s'empressent de revenir à l'église, et il leur tarde de voir commencer la cérémonie du soir.

— « Il me tarde aussi, dit Henri, de revoir ces braves gens; et quoique je ne prétende pas être aussi bon musicien que celui de vos Pères qui touchait l'orgue ce matin, si vous pensiez que quelques variations de flûte pussent être agréables à vos sauvages, je leur ferais volontiers connaître un instrument dont je devrais posséder tous les secrets, si les progrès dans un art ne dépendaient que du temps qu'on a mis à le cultiver. »

La proposition d'Henri fut acceptée par les Pères avec autant d'empressement que de reconnaissance, parce qu'ils savaient combien les sauvages sont sensibles aux charmes de la musique.

Avant la cérémonie du soir, les Pères donc firent ranger toute la peuplade sous les arbres qui précédaient l'entrée de l'église, et le jeune Français se mit à jouer quelques airs, que

tous ses auditeurs écoutaient avec un bonheur inexprimable. Plusieurs d'entre eux, après qu'il eut fini, s'approchèrent pour regarder avec curiosité sa flûte et ses doigts, tant les sons qu'il avait tirés de son instrument leur avaient causé de surprise et leur semblaient tenir du miracle.

La cérémonie du soir, qui commença aussitôt après, fut aussi édifiante que celle du matin; et Henri se demandait par moments si tout ce qu'il voyait de joies pures et de tressaillements de bonheur n'était pas un rêve.

Le lendemain, le spectacle pour Henri ne fut point le même; mais il fut tout aussi intéressant. Il vit, dès le point du jour, tous les hommes sortir de leur demeure, armés chacun d'un instrument de travail. Les plus âgés se mettaient à cultiver la partie de terrain qui entourait leur maison, et qui abondait en plantes potagères de toute espèce.

D'autres se rendaient au-delà des habitations, sur des champs délimités, couverts de maïs, de bananiers, ou de plantes textiles.

Les plus jeunes, sous la direction d'un Père, prolongeaient leur marche jusqu'à un espace immense, cultivé aussi, mais où l'œil n'apercevait aucune borne qui marquât des propriétés séparées.

Henri demanda à quoi était consacré cet immense espace.

« Les champs délimités, lui dit un des Pères, servent aux besoins de chaque famille. Mais cet espace-ci sert à couvrir les dépenses communes de la peuplade : c'est avec les produits qu'il fournit, que nous nous procurons par quelques échanges tout ce que nous ne pouvons pas tirer de notre sol, particulièrement divers objets servant au culte, et quelques outils ou ustensiles de fer. De cette façon, nous n'avons rien à demander à nos sauvages, et nous pouvons parfaitement nous passer de percepteurs, comme l'innocence de nos chrétiens nous dispense d'avoir des juges, des prisons et des alguazils. »

— « O Platon, s'écria alors avec transport le jeune Fran-

çais, que n'as-tu pu contempler un pareil spectacle! Que le plan de ta République t'eût alors paru insensé, et quels trésors d'harmonie t'eût fournis ta langue si riche et si belle, pour exprimer ton admiration! »

Quelques jours après, le bateau qui avait amené le Père Provincial redescendait le Paraguay. Le capitaine était porteur d'une lettre adressée au plus riche négociant français de Buenos-Ayres. Dans cette lettre, son frère Henri lui exprimait, en termes aussi vifs qu'affectueux, sa reconnaissance pour toutes ses bontés passées; mais il lui annonçait en même temps qu'il ne revenait pas à Buenos-Ayres, parce qu'il lui était impossible de quitter le lieu d'où il lui écrivait, ce lieu enchanté lui présentant une image presque parfaite du ciel.

Dans le tableau que nous venons de tracer, il n'y a d'imaginaire que nos interlocuteurs. Le fond n'a rien qui ne soit, de tout point, conforme à la vérité historique la plus rigoureuse. L'évêque de Buenos-Ayres, don Pedro Faxardo, écrivait en effet, dans ce temps, au roi d'Espagne, qu'il ne croyait pas que dans toutes les réductions il se commît dans le courant de l'année un seul péché mortel (1).

Et ce spectacle merveilleux, la terre a pu le contempler, non pas seulement pendant quelques mois ou quelques années, mais durant près de deux siècles. Elle a pu le contempler jusqu'à l'année 1767, époque à laquelle les Jésuites furent expulsés de tous les états de l'Espagne par le crédit de leurs ennemis, qui ne leur donnèrent ni paix ni trêve jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu, quelques années plus tard, la suppression de leur ordre. Cette suppression fut, sans doute, permise par la Providence, pour montrer aux peuples que les ordres religieux, quels que soient les services qu'ils puissent rendre à l'Eglise, ne sont point cependant absolument nécessaires pour sa conservation,

(1) *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau-Joly, tom. 3, page 241.

la perpétuité de l'Eglise ne tenant qu'à la perpétuité du sacerdoce.

Mais, cette vérité proclamée, l'on ne saurait disconvenir que les ordres religieux, et celui des Jésuites en particulier, n'aient rendu à l'Eglise des services incalculables; et, à nos yeux, l'un des actes les plus glorieux du pontificat de Pie VII fut le rétablissement de la Compagnie de Jésus.

Pourrait-on croire que des esprits moroses ont osé, plus d'une fois, reprocher aux Jésuites de rendre la religion trop douce et trop agréable! Quelle extravagance! La sagesse éternelle a dit, il est vrai, que la voie du ciel est étroite; mais c'est, ce semble, une raison de plus pour adoucir autant que possible toutes les aspérités du sentier; et quand la même sagesse incréée disait : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît », cela ne voulait-il pas dire que les joies mêmes de la terre sont comme des fleurs qui naissent naturellement sous les pas de ceux qui cherchent le ciel? Il s'agit seulement de prendre les joies terrestres pour ce qu'elles valent, et de n'en user que comme de légers rafraîchissements qui aident l'homme pèlerin à continuer plus résolument son voyage.

La mortification, il est vrai, est une des vertus fondamentales du christianisme; mais, suivant la parole sacrée, elle consiste dans les déchirements du cœur, non dans ceux des vêtements, c'est-à-dire qu'il faut éviter autant que possible de la laisser paraître, et qu'elle doit, comme celle de saint François de Sales, rester toujours cachée sous les dehors riants d'une sérénité inaltérable et d'une bienveillance universelle.

Fils de saint Ignace et de saint François Xavier! continuez donc, à l'exemple de vos prédécesseurs du Paraguay, à rendre autant que vous le pourrez les hommes heureux dès ici-bas, car le blasphème ne sort guère que de la bouche de l'homme qui souffre.

Quelle que soit la pureté de votre zèle, vous aurez toujours des détracteurs; mais vous aurez toujours aussi des amis dévoués, et votre destinée ici-bas est d'être sans cessse bénis en un lieu et persécutés dans un autre.

Partout où vous fixez un jour vos pas, votre amour pour les belles choses vous porte naturellement à construire de magnifiques temples et de vastes édifices; et souvent, à peine ils sont bâtis qu'il vous faut les quitter, réduits comme les oiseaux voyageurs à aller passer en d'autres climats la saison des hivers. Mais quel que soit le lieu où vous plantez de nouveau vos tentes, d'innombrables sympathies vous y suivent, et mon cœur se trouvera toujours dans ce cortége; car, si je n'ai pas le courage d'imiter votre dévouement et de faire ce que vous faites, j'ai du moins le bonheur d'aimer tout ce que vous aimez, la Religion, la Science, l'Art et la Poésie.

En des temps divers, l'on vous a accusés tantôt de conspirer contre l'autorité des princes, et tantôt d'être les ennemis de la liberté des peuples. Ces accusations, à mes yeux, se détruisent l'une par l'autre; et elles vous honorent, si elles signifient seulement que vous désapprouvez les princes quand ils oppriment leurs sujets, et les sujets quand ils ne respectent pas assez la majesté et les prérogatives des souverains.

XL.

MORT DE HENRI DE MONTMORENCY.

An 1632.

Que se passe-t-il d'inaccoutumé dans la ville aux vieilles tours et aux antiques basiliques, dans l'ancienne capitale des Wisigoths et des comtes de Saint-Gilles? que se passe-t-il? Dans les rues désertes de ses vastes faubourgs couverts de monastères, l'on n'aperçoit d'ordinaire que des enfants de saint Bruno, de saint Dominique ou de saint François, qui passent çà et là comme des ombres. Aujourd'hui, dans ces rues même on remarque du mouvement; et, à mesure qu'on se rapproche du centre de la ville, la foule se condense et se presse.

Où se porte cette foule?

Depuis quelques jours, le roi de France, Louis XIII, accompagné de son principal ministre le cardinal de Richelieu, est arrivé à Toulouse; mais ce n'est point vers le palais archiépiscopal, où le monarque est descendu, que la foule se dirige; c'est vers la place du Capitole.

Rien cependant sur cette place n'attire les regards ; mais on dit que dans l'intérieur du palais des Capitouls se trouve détenu l'un des plus grands personnages du royaume , Henri II, duc de Montmorency, maréchal de France, naguère encore gouverneur du Haut et Bas Languedoc.

Le monde entier connaît la cause de la détention du duc. On sait que, jaloux de l'autorité du cardinal de Richelieu , il s'était associé à la révolte de Gaston, duc d'Orléans, contre le roi Louis XIII, son frère, et qu'après avoir levé des troupes pour soutenir le parti de Gaston, il a été vaincu et fait prisonnier à Castelnaudary par le maréchal de Schomberg.

On dit maintenant que le duc a été jugé la veille par le Parlement de Toulouse, qui, sur l'aveu formel de sa rébellion , l'a condamné tout d'une voix à perdre la vie. Mais la foule inquiète se demande si l'arrêt doit recevoir son exécution, ou si le roi va faire grâce à l'illustre condamné.

Les portes du Capitole sont fermées, et défendues à l'extérieur par un corps considérable de troupes. Mais quelques-uns disent qu'un échafaud a déjà été dressé dans la cour intérieure, et que , par conséquent, le duc de Montmorency mourra.

La grande majorité des spectateurs entassés sur la place et dans toutes les rues adjacentes croit néanmoins que le roi fera grâce au duc de la vie , et lui fera seulement garder longue prison.

Comment admettre qu'il puisse en être autrement ? Le duc Henri ne s'est-il pas couvert de gloire en combattant, en France, les calvinistes révoltés, et en Italie, les troupes piémontaises ? Vit-on jamais un capitaine plus valeureux que lui ; et après les princes du sang, y a-t-il en France un seul seigneur dont l'illustration puisse se comparer à la sienne ?

La puissance des Montmorency remonte aussi haut que celle des rois de France de la troisième race. Bouchard I[er],

baron de Montmorency, était un des plus puissants feudataires de la couronne, quand Hugues Capet n'était encore que comte de Paris et d'Orléans. Depuis six siècles qu'elle a été établie, la charge de connétable n'a été donnée que vingt fois ; et six fois, ce sont des Montmorency qui en ont porté les insignes. Dix autres membres de la famille du duc ont été maréchaux de France, trois ont rempli la charge de grand amiral, et le nombre de ceux qui ont occupé dans l'état d'autres fonctions importantes, quoique moins élevées, ne saurait se compter.

Y a-t-il dans toute la chrétienté un seul seigneur qui ait plus de seigneuries, de terres et de châteaux ?

Y en a-t-il qui puisse compter un plus grand nombre d'ancêtres dont le sang ait coulé dans les guerres saintes des croisades, et plus tard dans les grandes batailles qui ont décidé du destin de la France ?

Quel autre aussi pourrait citer de plus grandes alliances ? L'un des Montmorency n'épousa-t-il pas successivement la fille d'un roi d'Angleterre et la veuve d'un roi de France (1) ? Un autre ne fut-il point parrain de l'héritier de la couronne de saint Louis (2) ? Le duc Henri n'est-il pas lui-même le filleul de Henri IV ; et la propre sœur du duc, la princesse de Condé, n'est-elle pas la cousine par alliance du roi, puisqu'il ne faut pas remonter à plus de trois générations pour trouver la souche commune des Bourbon et des Condé ?

Parmi les seigneurs français qui ont péri sur un échafaud, le seul dont l'illustration eût pu se comparer à celle du duc Henri, c'est le comte d'Armagnac, duc de Nemours. Mais le

(1) Mathieu Ier, qui épousa en premières noces Aline, fille naturelle du roi d'Angleterre Henri Ier, et en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VII et mère de Philippe-Auguste.

(2) Charles de Montmorency fut chargé, par le roi Charles V, d'être le parrain du Dauphin, depuis Charles VI.

duc de Nemours avait commis plusieurs trahisons, tandis que le duc Henri n'a méconnu ses devoirs de sujet qu'une fois. Le roi de France qui fit périr le duc de Nemours s'appelait, d'ailleurs, Louis XI.

Toutes ces réflexions faisaient croire l'exécution de l'arrêt impossible.

On savait, d'ailleurs, que la femme du duc de Montmorency, Marie Félicie, princesse des Ursins, était venue solliciter en personne la grâce de son époux, et l'on avait peine à croire ce que quelques-uns pourtant affirmaient, savoir, que Louis XIII lui eût fait interdire l'entrée de la ville.

Un bruit circule tout-à-coup dans la foule; c'est que le capitaine des gardes, Launay, chargé de veiller sur la personne du duc, vient d'être mandé auprès du roi. C'est apparemment, dit-on, pour empêcher l'exécution, et Launay va rapporter bientôt la grâce du condamné.

Launay, en effet, avait été mandé par Louis XIII; mais quand il traversa de nouveau, peu de temps après, les flots immenses de la population qui attendait son retour, son visage paraissait défait, et les femmes, dont le cœur devine facilement les événements malheureux, commençaient à sentir des pleurs dans leurs yeux.

Hélas! Launay n'avait reçu d'autre ordre que de tenir les portes du Capitole soigneusement fermées jusqu'après l'exécution, et de laisser assister au supplice le Juge-Mage de Toulouse et les Capitouls.

Deux commissaires du Parlement entrèrent au Capitole en même temps que le capitaine des gardes, et les portes furent refermées aussitôt.

Quand les commissaires pénétrèrent dans la chambre du duc pour lui lire sa sentence, il était agenouillé devant un autel qu'on avait préparé auprès de sa couche, et son confesseur lui mit aussitôt entre les mains un crucifix qu'il baisa. Après la lecture de l'arrêt, le duc dit aux commissaires :

« Messieurs, je vous remercie et toute votre Compagnie, à qui je vous prie de dire de ma part que je tiens cet arrêt de la justice du roi pour arrêt de la miséricorde de Dieu. »

Le duc s'avance alors vers l'échafaud, qui avait été dressé dans la première cour intérieure, à la hauteur de trois pieds. Il monte d'un pas ferme les degrés, se met à genoux, et reste quelques minutes en méditation sans proférer une seule parole. Il se relève ensuite, dit à haute voix cette prière, *Domine Jesu, accipe spiritum meum* (Seigneur Jésus, recevez mon âme), et place sa tête sur le billot. Elle fut tranchée d'un seul coup.

A peine la tête du duc est-elle tombée, que l'Hôtel-de-Ville est ouvert au peuple, qui s'y précipite en foule, chacun voulant s'assurer par lui-même que l'arrêt de mort a été exécuté et que c'est bien le noble duc que le bourreau a frappé.

Ainsi périt Henri II de Montmorency, à l'âge de trente-sept ans, pour avoir méconnu un instant la fidélité qu'il devait à son souverain.

Le supplice du duc, au chef-lieu même de la province qu'il avait longtemps gouvernée, n'excita, dans les premiers moments, qu'un sentiment d'immense commisération, que partagèrent au même degré toutes les classes de la société française. La pitié que chacun accordait à l'illustre victime faisait trouver le roi dur, et son ministre cruel.

Mais, dans la suite, ce grand drame fut jugé autrement par la bourgeoisie et par le peuple.

Les grands seigneurs, ceux surtout dont l'illustration remontait aux premiers siècles de la monarchie, avaient conservé longtemps l'esprit de complète indépendance inspiré primitivement par l'organisation féodale, dans laquelle le roi de France n'avait sur les grands vassaux qu'une vaine suprématie d'honneur et de dignité. Cet esprit, un instant comprimé par Louis XI, reparut avec violence durant les guerres de religion, et s'était réveillé encore, après la mort de Henri IV, à l'avénement de Louis XIII.

Les grands seigneurs, qui avaient si longtemps exercé le pouvoir souverain sur leurs terres, ne pouvaient point se faire à l'idée que les lois royales les obligeaient maintenant tout autant que les derniers de leurs serfs.

Il fallait de toute nécessité cependant, pour que la grande unité française fût fondée, que les hauts barons perdissent complétement une illusion qui était une source continuelle de désordres et de calamités de tout genre.

La mort de Montmorency dissipa cette illusion et ouvrit les yeux aux plus incrédules. Les grands seigneurs comprirent, dès ce moment, qu'ils n'étaient plus seulement des vassaux, mais qu'ils étaient véritablement des sujets; et le peuple se réjouit avec raison de leur abaissement, parce qu'on est toujours plus libre quand on n'obéit qu'à un maître que lorsqu'on doit obéir à plusieurs.

On put dire, dès-lors, avec vérité : « Tous les Français sont égaux devant la loi. »

Cette belle maxime, suivant bien des gens, ne date que de la fin du dernier siècle, et fut inscrite, dit-on, pour la première fois dans la constitution de 1791. Pour nous elle remonte plus haut; elle date de Richelieu, et fut alors écrite avec un noble sang sur la lame d'un coutelas (1).

(1) Le coutelas qui servit à trancher la tête de Montmorency est conservé religieusement à Toulouse, et quiconque le voit pour la première fois, ne peut se défendre d'une émotion profonde.

XLI.

LE DUC DE BRAGANCE PROCLAMÉ ROI DE PORTUGAL

An 1640.

Il fut un temps dans le monde, où le sort de tous les hommes dépendait du caprice d'un seul. Ce temps affreux dura trois cents ans; il dura depuis Auguste jusqu'à Constantin. Ce fut alors une époque de tyrannie et d'oppression dont on ne peut que difficilement aujourd'hui se faire une idée, tant la civilisation chrétienne a changé, depuis, la face du monde.

Pour avoir un peu de sécurité et conserver quelques chances d'embrasser longtemps leurs enfants, tous les hommes alors étaient obligés de se faire petits, bien petits. Malheur à qui osait parler à cœur ouvert! malheur à qui paraissait trop absorbé par ses réflexions! malheur encore à qui paraissait sentir trop vivement! car tout cela donnait prise à la délation; et au bout de la délation, était presque inévitablement l'exil ou la mort.

De loin en loin, un Titus, un Marc Aurèle venaient inter-

rompre la triste série des monstres couronnés ; mais comme à chaque instant une passion ardente pouvait d'un empereur, bon jusque-là, faire tout-à-coup un Néron ou un Domitien, on tremblait encore devant un prince juste, qui pouvait devenir tyran le lendemain, comme on ne laisse pas de trembler devant une bête féroce apprivoisée.

Ce fut donc un insigne bonheur pour le monde, quand la foi chrétienne triomphante vint établir une digue infranchissable contre les caprices sanguinaires des empereurs, et un bonheur non moins grand, quand le fer des barbares brisa en mille éclats le viel empire romain.

Avant cette double révolution, en effet, un homme libre et droit qui avait encouru injustement la disgrâce du prince, n'avait d'autre abri contre la vengeance de César que la mort. S'il était chrétien, il attendait patiemment qu'elle vînt le frapper ; s'il était païen, il allait souvent au-devant d'elle. Mais jamais il ne pouvait la fuir, parce que les limites de la puissance des empereurs étaient à peu près les mêmes que celles du monde, au moins du monde civilisé.

Depuis l'invasion des barbares, au contraire, le poids de la tyrannie, lors même que les princes oubliaient leur titre de chrétien, se trouva partout singulièrement allégé, parce que tout homme opprimé put alors se soustraire facilement par la fuite, à un joug qui devenait intolérable. En songeant au temps où la puissance du même homme s'étendait par toute la terre, chacun dut se croire à peu près libre quand il put dire : « Pour échapper au coup injuste qui me menace, je n'ai qu'à atteindre la cime de cette montagne que je vois devant moi, ou à franchir ce fleuve dont j'aperçois d'ici l'autre rive. »

Ce morcellement de la puissance eut sans doute aussi ses inconvénients. Le plus grand, fut de priver la chrétienté d'un chef commun, quand il fallait résister aux attaques de nations infidèles ; et ce fut pour parer à cet inconvénient, que les papes rétablirent l'empire d'Occident. Mais ils ne tardèrent

pas à se convaincre que le glaive qu'ils avaient mis entre les mains de Charlemagne pour défendre l'Eglise, pouvait servir aussi à l'opprimer, et qu'à tout prendre, il valait mieux pour eux s'appuyer sur les sympathies constantes et profondes de l'universalité des chrétiens, que sur la force matérielle d'un dominateur suprême, sujet, comme le sont tous les individus, aux coups de vent des caprices et aux orages encore plus dangereux des passions.

Depuis les excès commis par un grand nombre d'empereurs d'Allemagne, tous les amis de la liberté des peuples durent donc considérer un empire trop vaste comme un malheur pour le genre humain; et, à ce titre, vers la fin du seizième siècle, la domination de Philippe II, qui croissait de jour en jour, dut être, pour tous les contemporains de ce prince, un sujet légitime d'effroi.

L'abdication de Charles-Quint avait déjà placé sous l'autorité de Philippe, outre l'Espagne tout entière, Naples et la Sicile, le duché de Milan, le Roussillon, la Franche-Comté, les Pays-Bas, et la plus grande partie de l'Amérique.

Les guerres religieuses qui bientôt après désolèrent la France, donnèrent quelque temps à ce prince, habile et profond politique, l'espoir de régner aussi sur notre belle patrie, où il avait su se faire de nombreux partisans avant que le bon roi Henri IV abjurât le calvinisme; et il se crut sans doute alors au moment de voir les côtes occidentales de son empire s'étendre, d'un seul trait, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'Océan Germanique.

Avant l'année 1580, Philippe II était donc déjà un colosse de puissance, quand, dans le cours de cette année, l'épée d'un grand capitaine vint, à la suite d'un événement imprévu, doubler encore son pouvoir, en ajoutant d'immenses contrées aux nombreux états placés antérieurement sous son sceptre.

Le Portugal, en effet, avait profité des découvertes de ses grands navigateurs, comme aussi de celles de Christophe

Colomb, pour acquérir de vastes possessions en Asie et une grande contrée dans l'Amérique méridionale.

En 1557, la couronne de ce pays était échue à un enfant âgé seulement de trois ans, don Sébastien, dont les précepteurs développèrent bientôt avec trop de complaisance les goûts naturellement chevaleresques. Parvenu à l'adolescence, Sébastien projeta de conquérir une partie de l'Afrique sur les Maures; et, en l'année 1578, il leva une armée considérable avec laquelle il passa dans le Maroc, qu'il comptait facilement soumettre. Mais le sort des armes trahit son jeune courage, et il périt, en combattant valeureusement, dans une grande bataille qu'il livra aux Maures le 4 août 1578.

Le roi Sébastien, mort ainsi à la fleur de l'âge, ne laissait point de descendants, et son oncle, le cardinal Henri, qui recueillit la couronne à soixante-dix-sept ans, ne pouvait pas espérer la porter longtemps.

Le cardinal Henri mourut, en effet, bientôt après, et de nombreux prétendants aspirèrent aussitôt à lui succéder. Les plus sérieux étaient la duchesse de Bragance et le roi d'Espagne, Philippe II.

Le droit public du Portugal semblait appeler la duchesse de Bragance, fille du prince Édouard, fils lui-même du roi Emmanuel-le-Fortuné. Mais Philippe II, né d'Isabelle, fille aînée du même roi Emmanuel, prétendait que l'aînesse de sa mère devait lui donner l'avantage sur la duchesse de Bragance; et, en l'année 1580, une armée, commandée par le célèbre duc d'Albe, lui procura par la force des armes une primauté sur sa concurrente, que le droit lui refusait; car, en supposant que le titre de la parenté fût favorable à Philippe, les lois portugaises néanmoins l'éloignaient, puisqu'elles excluaient expressément de la couronne tout prince étranger.

La joie de Philippe II dut être grande quand il se vit maître du Portugal, puisque la possession de cette illustre métropole lui procurait par là même l'acquisition d'immenses colonies

dans les deux hémisphères; et il put dire alors orgueilleusement, avec plus de vérité encore que ne l'avait dit Charles-Quint, que le soleil ne se couchait jamais sur ses états.

Mais la Providence ne devait pas laisser subsister longtemps une puissance aussi colossale, et aussi menaçante pour la liberté du reste du monde.

La conversion de Henri IV fit perdre d'abord à Philippe tous les partisans qu'il pouvait avoir en France; et les espérances qu'il avait pu concevoir de ce côté se dissipèrent en un instant, comme un beau songe disparaît au moment du réveil.

Les Pays-Bas échappèrent vers le même temps à son sceptre de fer, et les Hollandais, devenus libres, et maîtres d'une marine puissante, commencèrent bientôt à enlever, pièce à pièce, à l'Espagne la plus grande partie des anciennes colonies portugaises.

La domination espagnole sur le Portugal même, se prolongea plus longtemps. Philippe II transmit l'antique couronne des Algarves à son fils Philippe III, qui la laissa de même à son fils et successeur Philippe IV.

Ce dernier prince, en l'année 1640, était représenté en Portugal par une de ses tantes, qui avait le titre de vice-reine sans en avoir le pouvoir, et par un Portugais d'une naissance obscure, nommé Vasconcellos, qui avait gagné la confiance du duc d'Olivarès, premier ministre de Philippe. Ce protégé d'Olivarès avait, lui, toute la puissance d'un vice-roi, quoiqu'il n'en eût point le titre.

Semblables pourtant à deux fleuves qui, après s'être rapprochés dans un même lit, conservent longtemps encore la couleur différente de leurs eaux, les Espagnols et les Portugais étaient mêlés sans être unis. Vasconcellos voyait que le joug espagnol était détesté dans toute la Lusitanie; mais, au lieu de chercher à gagner la bienveillance des Portugais, il croyait pouvoir les maintenir dans la soumission en les effrayant par des rigueurs sans cesse croissantes; et un grand nombre

de nobles, de commerçants, de bourgeois, avaient été par lui privés de leurs biens ou jetés dans les cachots.

Lisbonne était donc plongée dans une immense tristesse et une morne consternation. Ce n'était plus la ville brillante et fière, qui voyait affluer des navires de toutes les nations dans son vaste port, d'où partaient, de temps en temps, des flottes nombreuses qui allaient porter la terreur du nom portugais jusque dans les contrées les plus lointaines. Le Tage humilié n'entourait maintenant de ses eaux languissantes que quelques galiotes espagnoles, instruments d'espionnage et de tyrannie; et Cadix, qui attirait tout le mouvement commercial et qui chaque jour grandissait, s'enorgueillissait de la décadence de son ancienne rivale.

Vasconcellos, cependant, n'apercevait aucun sujet prochain de crainte. La duchesse de Bragance, en mourant, avait transmis ses droits sur la couronne de Portugal à un fils pusillanime, qui ne songeait guère à les faire valoir et ne paraissait occupé que de ses plaisirs. Mais ce prétendant, par lui-même peu redoutable, avait épousé une noble et courageuse femme, qui, née dans les splendeurs de la grandesse espagnole, n'avait retenu de son origine que la fierté et la magnanimité castillanes, et était devenue, dès son mariage, toute portugaise par le cœur.

Louise de Guzman, issue de l'antique race des Médina Sidonia, et sœur du duc de ce nom, qui était alors gouverneur de l'Andalousie, fait sentir au duc de Bragance son époux, qu'il est honteux d'obéir là où l'on devrait commander, et elle le décide à seconder de tout son pouvoir une vaste conspiration formée dans le but de lui rendre la couronne qui, par droit, devait lui revenir.

Le 30 novembre 1640, Vasconcellos était allé assister, de l'autre côté du Tage, à une partie de plaisir. La nuit qui suivit cette fête, son imagination ne cessa pas, sans doute, d'être bercée d'idées riantes, et quand il s'éveilla, rien encore dans Lisbonne n'était changé. Mais l'orage allait éclater.

Durant la nuit, les conjurés avaient fait leurs dernières dispositions. Nobles, prêtres, bourgeois, tous étaient animés du même courage. Les femmes excitaient les maris, et il se trouva jusqu'à des mères qui, quelques heures avant l'insurrection, encourageaient leurs enfants. L'une de ces mères héroïques, dona Philippe de Villenès, avait armé de ses propres mains ses deux fils, en leur disant : « Allez, mes enfants, détruire la tyrannie et nous venger de nos ennemis ; et si le succès ne répond pas à nos espérances, estimez-vous heureux de ne pas survivre au malheur de tant de gens de bien qui vont se dévouer comme vous. »

Au retour du jour, cependant, les conjurés se rendent au Palais par divers chemins, cachant leurs armes sous leurs vêtements, et ils attendent avec impatience que l'horloge sonne huit heures ; c'est le moment qu'ils ont fixé pour l'exécution du complot.

A peine l'heure a-t-elle sonné, que, divisés en plusieurs groupes, ils s'élancent, prompts comme l'éclair, sur les divers points dont ils doivent d'abord s'emparer. Les uns désarment la garde allemande, d'autres poignardent la garde espagnole. L'accès des appartements est libre déjà. Les conjurés se précipitent vers celui qu'occupe Vasconcellos Le malheureux est bientôt saisi, percé de plusieurs coups d'épée, et son corps est jeté aussitôt par une fenêtre, pendant que d'autres conjurés, appelant le peuple, s'écrient de tous les points du palais : « Le tyran est mort, Vive la liberté ! Vive don Juan, roi de Portugal ! »

La révolte, dès-lors, devient universelle. Les sentiments de tous les Portugais sont si unanimes, qu'on eût dit que Lisbonne tout entière était dans le secret de la conspiration. Partout, à la place du drapeau espagnol foulé aux pieds, l'ancien drapeau portugais est salué par les acclamations les plus enthousiastes, et avant la fin du jour, Lisbonne ne conserve plus un seul signe de la domination espagnole.

Les provinces, à mesure qu'elles apprennent le soulèvement de la capitale, suivent son exemple avec le même entraînement ; et dès le 15 décembre, quinze jours seulement après l'insurrection, le duc de Bragance reçoit solennellement dans l'antique cathédrale de Lisbonne, des mains de l'archevêque, la couronne glorieuse qui avait orné le front de ses aïeux maternels, et que porte encore aujourd'hui l'un de ses descendants.

Cette révolution mémorable, si facilement accomplie après soixante ans de domination espagnole, doit entretenir l'espérance de tous les peuples qui, à la suite de quelque grande injustice, gémissent sous le joug de l'étranger ; car elle prouve qu'après une longue oppression, il suffit quelquefois d'un seul jour pour qu'une nationalité, qu'on pouvait croire éteinte sans retour, recouvre tout-à-coup sa vie et sa splendeur ancienne.

XLII.

BATAILLE DE VIENNE.

An 1683.

Il est deux lieux où rien ne change. L'un se nomme le ciel; l'autre, l'enfer. Mais sur la terre tout est changeant : les chagrins succèdent aux joies, et les joies aux chagrins, comme la nuit succède au jour, et le jour à la nuit. Une joie qui se prolongerait trop longtemps sans intermittence, engendrerait infailliblement la folie, comme un chagrin persistant, qui n'est tempéré par aucune joie, amène inévitablement la mort.

L'idée du temps est donc synonyme de celle de changement. A peine les laves d'un volcan commencent-elles à se refroidir, que le laboureur songe déjà à y récolter des moissons, et les désastres de la guerre s'oublient avec la même facilité.

Durant les trois quarts de siècle qui précédèrent la paix de Nimègue, les désastres causés par la guerre avaient été grands dans toute l'Europe, mais particulièrement en Allemagne

Depuis Luther, ce dernier pays n'avait jamais joui d'une paix complète. En l'année 1552, les luthériens avaient obtenu, par

le traité de Passau, le libre exercice de leur culte dans tous les lieux où il se trouvait établi ; mais ce traité n'empêcha point qu'il ne subsistât entre les luthériens et les catholiques une lutte sourde et des démêlés fréquents qui présageaient pour l'avenir quelque guerre redoutable.

Cette guerre éclata en l'année 1618, et, durant trente années entières, toutes les contrées de l'Allemagne furent mises à feu et à sang, les forces des deux partis étant à peu près égales. Les catholiques avaient pour eux l'empereur d'Allemagne ; mais les luthériens, qui avaient l'appui de la France, étaient surtout protégés par la redoutable épée du roi de Suède Gustave-Adolphe.

Cette affreuse guerre, connue dans l'histoire sous le nom de *guerre de trente ans*, ne fut terminée que par la paix de Munster, en 1648.

Mais de nouvelles calamités devaient bientôt fondre sur l'Allemagne, par suite des rivalités de la France et de l'Espagne.

Ces deux grandes puissances furent un moment rapprochées, en l'année 1660, par le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille du roi Philippe IV ; mais la paix des Pyrénées, qui avait suivi ce mariage, ne fut pas de longue durée.

Les possessions espagnoles entouraient alors la France de divers côtés, vu que la Franche-Comté et les Pays-Bas dépendaient en ce temps de l'Espagne, et l'ambition de Louis XIV trouva facilement des raisons pour recommencer la guerre contre les Espagnols.

Bientôt la guerre s'étendit à l'Allemagne, qui, à partir de l'année 1673, envahie plusieurs fois par les armées françaises, eut à supporter de nouveau pendant cinq à six ans toute sorte de calamités et de fléaux.

Enfin, le traité de Nimègue, souscrit par l'empereur le 5 février 1679, rendit de nouveau la paix à cette contrée mal-

heureuse, si cruellement dévastée par deux fois depuis le commencement du siècle.

Le souvenir des malheurs passés commençait déjà à s'affaiblir ; le laboureur semait avec confiance son grain, dans l'espoir de recueillir la moisson ; les mères pressaient avec bonheur leurs fils dans leurs bras, sans craindre de les voir enlevés à leur tendresse par le fer meurtrier des batailles ; quand une trombe formidable paraît tout-à-coup à l'Orient, et menace non plus seulement l'Allemagne, mais la chrétienté tout entière, de plaies encore plus horribles que celles qui venaient à peine de se cicatriser.

Tandis que les princes chrétiens, égarés par des ambitions criminelles, versaient le sang de leurs sujets dans des guerres fratricides, les Turcs essayaient d'étendre de plus en plus vers l'Europe occidentale, les limites de leur empire.

En l'année 1522, Soliman II s'était emparé de l'île de Rhodes, malgré la défense héroïque des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le même Soliman avait, en l'année 1529, guidé, pour la première fois, les étendards de Mahomet jusque sous les murs de Vienne.

En 1543, sous prétexte de protéger le jeune fils de Jean Zapol, qui prétendait à la couronne de Hongrie et dont la mère avait imploré son secours, Soliman s'empara de toute la haute Hongrie, et fit de Bude, capitale de ce pays, une place d'armes avancée, d'où il menaçait à chaque instant les disciples du Christ.

L'orgueil musulman ne connaissait déjà plus de bornes, et Dieu devait l'abattre par deux grands revers. L'un fut l'échec honteux, éprouvé, en 1565, par les généraux de Soliman, qui assiégèrent inutilement Malte, défendue par l'intrépidité des chevaliers de Saint-Jean. L'autre fut la défaite navale que Sélim II subit, six ans après, à Lépante.

Ces revers arrêtèrent quelque temps les successeurs de Soliman et de Sélim.

Sous Amurath IV, surnommé *l'Intrépide*, et qui méritait ce nom, ce fut contre les Perses que les Turcs dirigèrent leurs armes; et, en l'année 1639, Bagdad, l'ancienne capitale des califes, fut détruite de fond en comble.

Mais, vers le milieu du dix-septième siècle, les Turcs tournèrent de nouveau leurs fureurs contre les états chrétiens. Les Vénitiens possédaient, depuis plusieurs siècles, l'île de Candie, l'ancienne Crète aux cent villes. Les Turcs avaient envahi une partie de l'île dès l'année 1640; et quoique, en 1667, un grand nombre de seigneurs français fussent allés se joindre aux Vénitiens pour repousser une nouvelle irruption des Turcs, qui assiégeaient cette fois Candie, la capitale de l'île, Candie fut à la fin emportée par les assiégeants, en 1669, après deux ans et quatre mois de siége. Il n'y eut plus, dès ce moment, aucune île dans l'Archipel où l'orgueilleux croissant n'eût remplacé la croix.

En 1664, l'habileté et la valeur de Montécuculli avaient triomphé d'une armée nombreuse d'Ottomans, qui avait envahi la Hongrie. Mais les Turcs eurent bientôt oublié cet échec.

En 1683, une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'avait détruite Montécuculli, attaque de nouveau la Hongrie. Elle compte près de 300,000 guerriers. Cette fois, plusieurs seigneurs Hongrois, mécontents de l'Autriche, se joignent aux Turcs commandés par le grand-visir de Mahomet IV, Kara-Mustapha; et le visir, ne rencontrant plus d'obstacle devant lui, conduit ses troupes avides de sang et de pillage jusque sous les murs de Vienne, où il arrive le 7 juillet.

Un cri d'effroi retentit alors dans toute la chrétienté. Qui sauvera Vienne surprise inopinément, de la fureur de trois cent mille Osmanlis? Et, Vienne prise, le Danube franchi, quel obstacle pourra empêcher les Turcs de promener jusqu'au Rhin leur sanglant cimeterre?

L'empereur d'Allemagne, Léopold, a quitté lâchement la capitale de l'Autriche, qu'il ne se croit pas en mesure de défendre, et la petite garnison qu'il y a laissée pourra sans doute à peine tenir quelques jours.

Quand le successeur de Charles-Quint fuit devant les Turcs, quel souverain dans la chrétienté pourra donc arrêter leur marche?

Le seul monarque, en Europe, dont les états égalent ceux de Léopold, le seul qui puisse compter parmi ses ancêtres une plus longue série de rois que Léopold ne compte d'empereurs, c'est le roi de France. Mais, depuis François Ier, en haine de l'Autriche, les rois de France sont unis au Turc par des traités qu'ils n'osent rompre, et dans ce moment même Louis XIV a de nouveaux démêlés avec l'empereur.

Que les chrétiens se rassurent, pourtant!

Celui qui changea le monde par la prédication de douze pêcheurs, n'a pas besoin, quand il veut le sauver par une épée, d'armer un guerrier issu de nombreuses générations de rois. Cette fois, il le sauvera par l'épée d'un simple gentilhomme, roi maintenant, il est vrai, mais qui n'a dû le sceptre qu'à ses précédents exploits contre les ennemis du nom chrétien.

Parais donc, Sobieski, parais, toi qui, avant d'être roi de Pologne, fis, il y a dix ans, mordre la poussière dans les champs de Choczim à vingt-huit mille Turcs! L'Europe entière n'a confiance qu'en ta valeur.

La garnison de Vienne sent, en effet, redoubler son courage quand elle apprend que le roi de Pologne s'avance.

Il est déjà arrivé, le noble successeur des Jagellons, sur les hauteurs du Kahlenberg. Mais, avant de descendre la montagne et de se mesurer avec l'ennemi, il veut placer tous ses combattants sous la protection du Dieu des armées. Une messe solennelle est célébrée par son ordre dans l'église des Camaldules; l'armée polonaise tout entière, rangée en bataille devant les portes de l'église, s'unit au saint sacrifice, et, à

l'exemple de Moïse invoquant le secours du Très-Haut contre les Amalécites, le héros chrétien, pendant toute la durée des saints mystères, tient ses bras étendus en forme de croix.

Le sacrifice fini, le roi de Pologne monte à cheval, plein de confiance. Quelles forces amène-t-il pour attaquer l'armée ottomane, qui, malgré les pertes qu'elle a éprouvées depuis le commencement du siége, compte encore plus de deux cent soixante mille combattants? Sa petite armée, si l'on peut appeler cela une armée, ne se compose que de douze mille cavaliers et de trois mille fantassins (1). C'est avec cette poignée d'hommes, que Sobieski arrive en présence d'une armée quinze à vingt fois plus nombreuse que la sienne.

Le brave duc de Lorraine Charles V, l'électeur de Saxe Georges III, l'électeur de Bavière et quelques autres princes allemands, amènent cependant quelques troupes, qui opèrent leur jonction avec celles de Sobieski; mais toutes ces forces réunies atteignent à peine le chiffre de soixante mille hommes.

Sobieski pourtant n'hésite pas à livrer bataille. Dès qu'il a vu les lignes de l'armée ottomane, il juge que le grand-visir a mal disposé son armée. Il fond aussitôt sur les Turcs avec une intrépidité qui les étonne et les glace d'effroi. Le duc de Lorraine les attaque de son côté avec le même courage; et après quinze heures de combat, les Turcs prennent la fuite dans un désordre épouvantable, laissant vingt-cinq mille morts sur la place, et abandonnant tout leur matériel de guerre avec un butin immense aux vainqueurs.

Cette victoire mémorable, qui ne coûta pas quatre mille hommes aux Polonais et aux Allemands réunis, fut remportée par le roi de Pologne, le 12 septembre 1683. Le lendemain 13, on chanta dans la cathédrale de Vienne un *Te Deum* solennel que Sobieski voulut entonner lui-même, pour

(1) Pfister, *Histoire d'Allemagne*, liv. 3, chap. 4, (t. 9, p. 112 de la traduction française). Suivant d'autres historiens, pourtant, Sobieski aurait amené 25,000 Polonais.

remercier Dieu de la protection éclatante qu'il avait accordée à ses serviteurs, et qui, seule, pouvait expliquer la déroute totale de l'armée turque, si supérieure en nombre à celle des chrétiens.

Bientôt la renommée eut publié jusqu'aux extrémités du monde la gloire de Sobieski. Puisse cette gloire, noble prince, protéger la Pologne, si jamais les états qui l'entourent, mus par une ambition coupable, entreprenaient de la démembrer! Puisse-t-elle au moins rappeler toujours aux chrétiens qu'il ne saurait y avoir, même ici-bas, de gloire plus éclatante que celle qui s'acquiert au service de Dieu!

La victoire de Sobieski est un des grands événements de l'histoire, parce qu'elle eut des conséquences décisives.

Quand les Arabes envahirent l'Europe, au huitième siècle, par l'Espagne, ce fut l'épée de Charles-Martel qui traça dans les champs de Poitiers la ligne que ces infidèles ne purent jamais dépasser. Vers l'Orient, une ligne pareille fut tracée aux Turcs, à la fin du dix-septième siècle, par l'épée du monarque polonais.

De cette époque date le déclin de la puissance ottomane. Quarante ans plus tard, le prince Eugène ne fit que continuer l'œuvre de Sobieski; et depuis le prince Eugène, l'empire ottoman se débat vainement contre les serres de l'aigle moscovite aux deux têtes, qui de temps en temps le déchirent, et qui, tôt ou tard, doivent l'étouffer.

XLIII.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'ESTHER, A SAINT-CYR.

An 1689.

Que d'autres admirent Louis XIV entrant éperonné et le fouet à la main dans la grand-chambre du Parlement de Paris, ou donnant des fêtes plus ou moins avouées en l'honneur de quelques beautés célèbres, des Fontange, des La Vallière, des Montespan. Quant à nous, de telles scènes nous contristent. La première blesse notre amour pour la justice; les autres offensent notre respect pour la pudeur. Combien nous aimons mieux voir Louis XIV honorer dans Lamoignon le magistrat incorruptible, et dans la veuve Scarron une femme qui sait lui résister !

D'un autre côté, quand tout sourit à Louis XIV, et que la victoire n'a jamais encore quitté ses drapeaux, nous n'aimons pas l'enthousiasme presque idolâtre dont il est l'objet ; nous n'aimons pas à voir alors ses courtisans tourner, dans la chapelle de Versailles, le dos à l'autel, pour contempler le monarque dans sa tribune : cela fait plus que nous choquer, cela

nous scandalise. Mais nous nous plaisons à voir Louis XIV supporter les revers avec une inaltérable magnanimité, et c'est quand il cesse d'être un demi-dieu pour ses contemporains, qu'il devient pour nous un grand prince.

Nous n'admirons pas non plus la politique de Louis XIV. Cette politique n'était autre que celle de Richelieu, calquée elle-même sur celle de François Ier; et nous croyons, contrairement aux idées reçues, que la politique de François Ier et de Richelieu manquait de grandeur. La France, suivant nous, avait mieux à faire que d'humilier la maison d'Autriche, de seconder les protestants d'Allemagne, et de s'allier avec le Grand-Turc. Comme sa puissance, dès lors, était telle qu'elle n'avait nullement à craindre, en se tenant en paix, les attaques des états voisins, elle eût, à notre sentiment, mieux fait de s'unir à tous les états catholiques, pour tâcher de reprendre successivement aux Turcs les provinces et les îles qu'ils avaient ravies, depuis deux ou trois siècles, aux nations chrétiennes.

Mais où Louis XIV nous paraît mériter une admiration sans réserve, c'est dans la protection si constante et si généreuse qu'il accorda, durant tout son règne, aux lettres et aux arts.

Le siècle de Louis XIV est, à nos yeux, supérieur aux trois siècles littéraires qui avaient auparavant jeté un si vif éclat dans le monde: à celui de Léon X, à celui d'Auguste, à celui de Périclès.

Le siècle de Léon X brilla presque uniquement par les arts. Les lettres, sans doute, étaient cultivées aussi avec honneur à la cour du pape florentin; mais les grands poètes et les grands écrivains de l'Italie sont tous antérieurs ou postérieurs au règne de ce pontife illustre.

Le siècle d'Auguste, au contraire, dans lequel brillèrent les plus beaux génies de Rome, ne produisit pas des artistes d'un mérite éminent, et les artistes de Rome crurent faire alors

assez pour le monde en conservant les traditions de l'art grec.

Quant au siècle de Périclès, l'on ne saurait, il est vrai, disconvenir que les lettres et les arts n'y aient jeté un égal éclat ; mais, outre que de beaux génies avaient brillé dans la Grèce avant le siècle de Périclès, que d'autres n'y parurent qu'après, Périclès d'ailleurs fut plutôt l'heureux contemporain que le protecteur de Sophocle, d'Euripide, de Phidias, de Zeuxis.

Mais Louis XIV apparaît à la postérité, entouré du plus brillant cortége qui se puisse imaginer d'orateurs, de poètes de tous les genres, de beaux-esprits, de sculpteurs, de peintres et d'architectes, qui tous se formèrent à sa cour, et que son goût naturel, ses égards bienveillants et sa munificence contribuèrent certainement à faire éclore.

Dans ce cortége si nombreux, il est des hommes dont le génie majestueux impose, comme Bossuet, Pascal, Corneille, le peintre Lebrun, l'architecte Perrault ; d'autres dont le génie plus séduisant attire, comme Racine, Fénelon, Molière, La Fontaine, Puget, Lesueur. Nos sympathies les plus vives sont pour les derniers ; et comme les lettres sont au-dessus des arts, comme la poésie est au-dessus de la prose, et que la tragédie enfin est au-dessus de la comédie et de la fable, Racine est de tous les beaux génies du siècle de Louis XIV, celui qui trouve le plus de sympathies dans notre cœur.

Ce n'est, en effet, à nos yeux, qu'un paradoxe de collége, de vouloir mettre Corneille en parallèle avec Racine.

Comme Corneille précéda Racine, et qu'il traita le premier la tragédie avec une majesté digne de ce genre de composition, nous comprenons qu'on puisse soutenir qu'il contribua autant que Racine, si l'on veut même, plus que lui, au grand essor de notre littérature. C'est là une tout autre question.

Mais, ce qui nous semble insoutenable, c'est de mettre en balance les tragédies du premier et celles du second. La preuve irrécusable, à nos yeux, de la supériorité de Racine, c'est

qu'on ne lit ordinairement Corneille qu'une seule fois; tandis qu'on relit Racine toujours. Chez le premier, la langue française est à peine formée, et conserve une partie de sa rudesse primitive; chez le second, cet instrument admirable de la pensée humaine a acquis toute sa perfection. Corneille, il est vrai, a su mieux que Racine, mesurer toute la hauteur des grandes âmes; mais Racine a mieux saisi que Corneille tous les mystères du cœur, et par là même il intéresse davantage, parce que le sentiment est la vie habituelle de l'humanité, où l'héroïsme n'apparaît que par exception.

Iphigénie, Phèdre et Andromaque sont donc, à nos yeux, bien au-dessus du Cid, des Horaces et de Cinna.

Mais, où Racine nous semble surtout avoir porté au plus haut degré le charme et la majesté de la poésie française, c'est dans Esther et dans Athalie; et rien n'a pu jamais, chez les modernes, approcher du prestige incomparable dont étaient entourés, chez les Grecs, les jeux scéniques qui faisaient partie de leur religion, autant que la première représentation d'*Esther*, qui eut lieu à Saint-Cyr, en l'année 1689.

Qui engagea Racine, dont le génie flexible avait si bien imité les tragiques grecs, à composer des tragédies sur des sujets se liant à la religion chrétienne, et d'où l'amour profane fût banni? Chacun le sait, ce fut madame de Maintenon.

Depuis plus de dix ans, Racine n'avait écrit aucune pièce de théâtre, et avait même, à ce qu'il paraît, complétement délaissé la poésie. Quelles raisons avaient pu le porter à garder un si long silence? Nous les trouvons indiquées dans les mémoires sur sa vie et ses ouvrages, publiés par son fils Louis.

Racine avait été élevé par les solitaires de Port-Royal, qui, à l'époque de son mariage, lui inspirèrent des scrupules sur la manière dont il avait jusque-là employé son talent, et le dissuadèrent de continuer à travailler pour le théâtre.

Ces scrupules, à nos yeux, étaient exagérés. Les représen-

tations théâtrales, en effet, quoique toujours dangereuses, ne sont point condamnables en elles-mêmes ; et puisque les distractions du théâtre sont considérées comme une nécessité dans les cités populeuses, c'est rendre certainement un grand service à la société, que de composer des pièces parfaitement morales et parfaitement belles ; car rien ne saurait mieux que le Beau parfait, préparer l'âme à la vertu, qui n'est elle-même que la manifestation du Beau dans les actions de la vie humaine.

Mais les Jansénistes de Port-Royal professaient une morale d'un rigorisme outré, et proscrivaient souvent l'usage de divertissements dont ils n'auraient dû condamner que l'abus. Toute idée riante leur paraissait dangereuse, et ils eussent volontiers interdit au printemps de se parer de fleurs, et aux jeunes filles d'être enjouées. Dans la religion elle-même, ces hommes austères ne voyaient guère que le côté terrible. Comme les Juifs, ils pensaient plus à la majesté et à la justice de Dieu qu'à sa miséricorde, et ils se représentaient bien plus souvent le Tout-Puissant promulguant la loi sur le Sinaï au milieu des foudres et des éclairs, ou Jésus-Christ venant juger tous les hommes à la fin des temps, que Jésus enfant nous offrant dans la crèche ses petites mains et ses petits pieds à baiser.

Ce rigorisme sombre et morose avait déjà porté un coup fatal aux lettres françaises. Il avait rendu Pascal maniaque, et avait hâté peut-être sa fin en remplissant son âme de continuelles terreurs. Peu s'en fallut qu'il ne causât un malheur non moins grand, en portant Racine à briser sa lyre.

Ce résultat, nous n'hésitons pas à le dire, eût été déplorable. Dieu, en effet, crée les poètes pour chanter, comme les tourterelles pour gémir. Il s'agit seulement pour le poète de se bien orienter, et de n'ouvrir son âme qu'aux inspirations d'en haut, en la tenant soigneusement fermée aux sollicitations d'en bas. Pourvu qu'il ne s'écarte jamais de cette loi sacrée, l'humanité lui doit de la reconnaissance, non-seulement quand ses

chants sont des hymnes et des cantiques, mais encore quand ils charment simplement l'oreille par des sons mélodieux ; car il n'est pas défendu au poète d'imiter les oiseaux des bocages, dont les doux concerts n'ont d'autre but, dans le plan divin, que de plaire à l'homme et de le récréer.

Il est pourtant toujours mieux, sans contredit, d'employer la poésie à un but utile et à de grandes leçons, comme le fit Racine dans les dernières années de sa vie.

Ce fut, nous l'avons dit, Mme de Maintenon qui engagea Racine, désabusé des joies profanes, à composer des ouvrages dramatiques sur des sujets religieux. Cette femme illustre comprenait toute la puissance des belles-lettres, qu'elle cultivait elle-même avec succès; et pour former le goût des demoiselles élevées à Saint-Cyr sous sa protection, elle aimait à leur faire jouer de belles tragédies. Mais comme une passion profane formait inévitablement le fond de toutes les pièces qui se jouaient alors au théâtre, Mme de Maintenon s'aperçut bientôt du danger que faisait courir à une jeunesse trop sensible ce genre d'impressions. « Nos petites filles, écrivit-elle un jour à Racine, viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces. »

C'est alors qu'avec beaucoup de sens et de tact elle pria Racine d'employer son génie à composer des tragédies que les jeunes pensionnaires de Saint-Cyr pussent jouer sans danger; et cette prière de Mme de Maintenon valut bientôt aux lettres françaises deux chefs-d'œuvre, *Esther* d'abord, et un plus tard, *Athalie*.

La première représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, causa à toute la cour de Louis XIV, la plus lettrée, sans nul doute, qui ait jamais entouré un souverain, un enthousiasme qu'on ne saurait décrire, mais dont on aperçoit facilement les causes.

Le sujet, d'abord, était on ne peut plus heureusement choisi.

Avant la nouvelle tragédie de Racine, non-seulement les écrits des poètes grecs, mais encore les fouilles des savants avaient fourni çà et là quelques types de la beauté grecque, tant admirée par l'antiquité païenne. Les grands poètes, et surtout les grands peintres de l'Italie avaient fourni aussi des types assez nombreux de la beauté chrétienne. Mais où étaient ceux de la beaute juive ?... Ils vivaient, sans doute, enveloppés de leurs voiles sacrés, dans les livres de l'Ancien-Testament ; mais ils n'avaient laissé nulle part d'empreinte dans l'art profane.

Qui pourrait douter cependant que la beauté juive ne fût infiniment supérieure à la beauté grecque ? Si, après dix-huit siècles d'oppression et de dispersion de leur nation dans toutes les contrées du monde, les femmes juives ont encore souvent, de nos jours, un port et un visage d'une dignité remarquable, qui pourrait se faire une idée de la majesté des femmes israélites avant la venue du Christ, quand chacune d'elles pouvait espérer porter dans ses flancs quelque ancêtre du Sauveur du monde ?

Loin, du reste, que cette beauté imposante eût dû s'affaiblir chez les Assyriens durant la captivité, elle avait dû y prendre au contraire un caractère plus solennel. Jamais, en effet, la véritable beauté ne fut rieuse, parce que le rire est un accès passager, et que la beauté doit avoir un certain caractère de fixité. La teinte mélancolique lui sied, sous ce rapport, beaucoup mieux, parce que cette teinte est plus en harmonie avec les vicissitudes presque toujours tristes des choses humaines ; et ce fut celle que dut nécessairement avoir la beauté de toutes les filles d'Israël captives aux bords des fleuves de Babylone, celle de Suzanne aussi bien que celle d'Esther.

On comprend donc que la cour de Louis XIV dut éprouver un véritable enchantement, lorsque Racine, dans *Esther*, lui fit entrevoir, à travers une longue série de siècles, la beauté incomparable des filles de Sion, et fit retentir, après plus de

deux mille ans, des échos à peine affaiblis de leurs mélodieux cantiques.

Les rôles d'*Esther* étaient d'ailleurs joués à Saint-Cyr par des demoiselles appartenant aux premières familles du royaume, et dont l'innocence égalait les grâces. C'étaient pour le poète les conditions les plus heureuses, parce que l'art scénique n'atteint toute sa puissance, que lorsque le spectateur peut identifier complétement l'acteur avec le rôle qu'il joue.

Ce fut donc un des plus grands événements littéraires de notre pays, que celui de la première représentation *d'Esther* à Saint-Cyr, devant un monarque qui n'avait encore reçu de la victoire que des faveurs. On peut dire que ce jour-là les lettres françaises, qui devaient exercer une si grande influence sur les destinées du monde, atteignirent leur apogée (1); car jamais langage plus magnifique ne sortit de bouches plus pures pour charmer des oreilles plus délicates.

Ce que la cour de Louis XIV dut éprouver alors de ravissements, ne saurait être compris que par un homme doué d'une imagination assez vive pour se figurer tout ce que ressentaient à la fois les aimables jeunes filles qui traduisaient le poète, et la société brillante et lettrée qui, en les applaudissant et en se mêlant à toutes les émotions de leur âme, leur communiquait autant d'inspirations qu'elle-même en recevait.

On s'explique par là comment chaque nouvelle représentation d'*Esther* excitait, à Saint-Cyr, un enthousiasme qui approchait du délire, et comment le fils du grand Condé, d'un âge déjà mûr, et couvert de lauriers conquis dans vingt batailles, y répandait autant de larmes qu'eût pu en verser un jeune gentilhomme au cœur tout neuf, arrivé de la veille du fond de sa province (2).

(1) Mme de Sévigné écrivait, dans une de ses lettres : « Racine, dans Esther, vient de se surpasser... Tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec dignité ».

(2) La même Mme de Sévigné dit, dans une autre de ses lettres : « Le roi et toute la cour sont charmés d'Esther. M. le Prince y a pleuré.... »

L'immense succès d'*Esther* engagea Racine à composer ensuite *Athalie*, qui excita beaucoup moins d'enthousiasme, et ne fut représentée que deux fois, d'une manière tout-à-fait secrète, à Versailles, devant le roi et Mme de Maintenon.

Bien des gens font à ce sujet le procès à la cour de Louis XIV, parce qu'*Athalie*, suivant eux, est infiniment au-dessus d'*Esther*. Nous ne partageons pas leur appréciation.

Dans *Esther*, tout l'intérêt, et c'est précisément ce qui charme le spectateur, se porte naturellement sur la nièce de Mardochée. Dans *Athalie*, au contraire, et c'est, à nos yeux, un vice capital, l'intérêt ne peut se porter ni sur une mère parricide, ni sur l'enfant menacé de ses fureurs, parce que tout spectateur instruit sait que cet enfant, devenu roi, doit être un monstre d'ingratitude.

La tragédie d'*Athalie*, d'ailleurs, ne pouvait avoir, pour de jeunes demoiselles, que des applications bien moins pratiques que celle d'*Esther*. *Athalie* n'offre que la moralité vague et générale de la punition des méchants, tandis qu'*Esther* apprend aux femmes la seule chose, pour ainsi parler, qu'elles aient besoin de savoir, parce que c'est ce qu'elles ont à pratiquer toute leur vie : nous voulons dire, le dévouement.

Nous sommes bien loin toutefois de contester qu'*Athalie* soit un magnifique chef-d'œuvre ; nous prétendons seulement que la tragédie d'*Esther* n'est pas inférieure à celle d'*Athalie*.

Racine, dans ces deux pièces, donnait aux poètes un noble exemple, en leur indiquant la source des plus belles compositions ; et l'on doit vivement regretter que cet exemple n'ait rencontré aucun imitateur digne d'être mentionné. Ce n'est pas cependant la mine qui manque de richesse. Les carrières de Paros ou celles de Carrare renferment des milliers de statues admirables qui n'attendent que le ciseau d'un habile sculpteur pour orner les temples et les musées. A plus forte raison peut-on affirmer que les livres saints recèlent, pour tous les genres de compositions, une foule de pierres précieuses qui n'attendent, pour éblouir le monde, que la taille savante du lapidaire.

Il est vrai que pour traiter des sujets religieux, il faut nécessairement que l'élan de la prière précède le mouvement de la plume, et nos écrivains modernes ont presque tous complétement oublié ce que les poètes païens ne manquaient pourtant jamais de placer au début de tous leurs grands ouvrages, c'est-à-dire l'invocation. C'est assurément grand dommage. Que de chefs-d'œuvre ne verrait-on pas éclore, si les chrétiens se pénétraient de cette vérité, aussi simple pourtant qu'elle est incontestable, savoir, que la foi est le principe de toutes les grandes pensées aussi bien que de toutes les grandes actions !

Il y a eu dans le monde un temps qu'on a pu appeler le temps de l'art chrétien ; c'est celui où de majestueuses cathédrales s'élevaient sur tous les points de la chrétienté, et se remplissaient de sculptures et de peintures pieuses. Mais jamais le monde n'a contemplé un cycle qui ait pu s'appeler le cycle de la littérature chrétienne. Pour se faire une faible idée de ce qu'eût dû être cette merveille, on n'a qu'à supposer qu'à la même époque, Dante écrit sa divine trilogie ; Tasse, sa Jérusalem délivrée ; Milton, le Paradis perdu ; Caldéron, ses drames religieux ; Corneille, son Polyeucte ; Racine, Esther et Athalie ; Châteaubriand, enfin, le Génie du christianisme et les Martyrs.

Le jour où l'on verrait une pareille réunion de beaux génies s'inspirer tous à la fois des vérités tantôt sévères, tantôt touchantes, que la religion offre à chaque pas à nos méditations, serait certainement le plus beau jour qui eût jamais lui pour l'humanité ; car, les artistes se formant naturellement sur les grands poètes et les grands écrivains, l'on verrait inévitablement se produire aussi de nouvelles générations d'artistes du plus haut génie ; on reverrait au même moment des Michel-Ange, des Raphaël, des Murillo, des Lesueur, des Mozart, des Canova.

La religion, en effet, suivant nous, devrait régler aussi bien les élans de l'esprit et même les mouvements du corps que les

sentiments du cœur : la poésie, par conséquent, comme l'éloquence, la musique comme la peinture et la sculpture, voire même la danse ; car si la danse avait par elle-même quelque chose d'irréligieux, les Israélites n'eussent point vu David danser autour de l'Arche.

Tous les arts comme tous les ouvrages d'esprit auraient dès-lors infiniment plus de charme ; car la religion embellit singulièrement toutes choses, celles qui inspirent la joie aussi bien que celles qui excitent la pitié. Non-seulement elle corrige tout ce qui est amer, mais elle augmente aussi la suavité de tout ce qui est doux, et ce n'est qu'avec elle que les jeux ont toute leur gaieté, et les sourires toute leur fraîcheur.

Un homme, un jour, assistait dans une grande salle, à peine décorée, à une réunion familière, dont quelques morceaux de chant devaient faire tous les frais, et où l'on devait tirer une modeste loterie au profit des pauvres. Les femmes qui s'étaient rendues sans aucun apprêt à cette réunion, lui parurent toutes charmantes, et les hommes qui les accompagnaient, pleins d'amabilité. Il passa à contempler ces nombreux visages, qui lui paraissaient tous également heureux, plusieurs heures aussi douces que celles qui s'écoulent quand on contemple du haut d'une falaise un beau ciel réfléchi par une mer d'azur; et ces heures délicieuses se répetèrent encore dans les songes qui vinrent bientôt après se mêler à son sommeil.

Il s'attendait à éprouver le lendemain un plaisir bien plus vif encore, parce que la même société devait assister à une fête que tout annonçait devoir être brillante ; et il se rendit de bonne heure à cette nouvelle réunion.

Les salons, déjà éclatants de lumière, étaient, en effet, décorés avec un goût parfait. Les quelques consoles qu'on avait cru pouvoir laisser çà et là dans l'appartement sans trop gêner les invités, étaient couvertes d'objets d'art précieux. Dans les embrasures des croisées, des arbustes choisis exhalaient de doux parfums ou étalaient des fleurs rares dans leur vert feuillage.

Les dames, cependant, arrivaient en grand nombre. Leurs toilettes étaient ravissantes. Des bracelets d'or faisaient ressortir la blancheur de leurs bras, des rivières de diamants étincelaient sur leur sein, les émeraudes et les rubis étaient semés avec profusion dans leurs cheveux. La mise des hommes était aussi généralement recherchée.

Bientôt après, la musique joyeuse des quadrilles remplissait tous les salons de flots d'harmonie ; et dans l'intervalle des danses, des serviteurs empressés venaient présenter à chaque convié, dans des coquilles d'or posées sur des plateaux de vermeil, des sorbets exquis.

Cependant, au milieu de tant de magnificences et de prestiges, l'homme dont nous parlons éprouvait un désenchantement cruel. Il lui semblait que le sourire des dames avait moins de grâce et de naturel que la veille, que le maintien des hommes était composé aussi. Il lui semblait même, et c'est ce qu'il éprouvait de plus poignant, il lui semblait qu'en serrant la main de ses amis les plus chers, il la trouvait plus froide et moins sympathique que de coutume.

Des sensations si peu attendues lui causèrent bientôt une telle oppression et de telles angoisses, qu'au bout d'une heure à peine, il était obligé de sortir pour respirer le grand air.

En regagnant sa demeure, il sentait son cœur bondir comme s'il venait de commettre une mauvaise action, et cependant, en descendant dans les profondeurs de son âme, il ne savait y découvrir les traces d'aucune faute, au moins récente. La maison d'où il sortait et où l'avaient appelé des bienséances impérieuses était parfaitement honorable, et toutes les personnes qu'il y avait vues, des plus honorables aussi. Rien d'immodeste n'avait pu y offenser ses regards, parce que rien d'immodeste n'y eût été toléré. Il ne pouvait donc s'expliquer comment la même société, à un si court intervalle, avait fait naître en lui des sentiments si opposés, et il avait recherché vainement durant plusieurs heures le secret de cette étrange

énigme...., lorsqu'au moment de faire la prière qui devait précéder son repos, ce secret se révéla tout-à-coup à lui comme il dirigeait ses regards vers son crucifix. Il se souvint alors qu'au fond de la modeste salle où avait eu lieu la réunion de la veille, il y avait un Christ dont il n'avait vu l'image répétée dans aucun des salons magnifiques de la réunion du lendemain. Or, quoique cet homme eût déjà vécu près d'un demi-siècle, qu'il eût parcouru bien des pays, et qu'il eût été ballotté par les vagues sur bien des mers, il ne lui était jamais arrivé de rencontrer nulle part le plus mince atôme de joie ni, moins encore, de bonheur, loin de cette divine image.

XLIV.

BATAILLE DE PULTAWA.

An 1709.

Le siècle de Louis XIV produisit en France de grands capitaines, Condé notamment, Turenne, Catinat, Villars. L'Allemagne eut, à la même époque, des hommes de guerre qui purent sans désavantage être comparés à ceux-là, témoin Montecuculli, le comte de Mercy, et le prince Eugène ; et, en regard de ces grands noms, l'Angleterre put aussi mettre celui de Marlboroug.

Mais les qualités guerrières d'aucun de ces hommes illustres n'égalèrent celles du roi de Suède Charles XII, et la gloire dont s'était couvert Gustave-Adolphe au commencement du dix-septième siècle pâlit elle-même à côté de celle qu'acquit son successeur Charles XII, au commencement du siècle suivant.

L'histoire de Charles XII a toutes les apparences d'un roman, tant les événements dont elle se compose furent extraordinaires.

Charles XII succéda à son père Charles XI, dès l'âge de quinze ans.

Depuis longtemps, l'ascendant politique que la Suède avait pris dans le Nord, excitait la jalousie des puissances voisines, qui, considérant Charles XII comme un enfant, jugèrent le moment opportun pour attaquer ses états. Frédéric IV, roi de Danemarck, Auguste, roi de Pologne, et le czar de Russie se liguèrent dans ce but. Mais Charles, dont l'âme était fortement trempée, et qui faisait ses délices de la lecture des exploits d'Alexandre-le-Grand, ne s'effraya point de cette ligue formidable, et prit aussitôt des mesures habiles qui étonnèrent les militaires les plus expérimentés.

Le jeune monarque, à peine âgé de dix-huit ans, forme la résolution hardie d'attaquer successivement ses trois ennemis et de les vaincre avant qu'ils aient pu réunir leurs forces.

C'est d'abord le roi de Danemarck qu'il attaque. En moins de six semaines, il a investi Copenhague, et il fait dire alors au roi Frédéric que s'il ne consent pas sur-le-champ à la paix, il doit s'attendre à voir Copenhague incendié et tout son royaume à feu et à sang. Surpris comme par un coup de foudre, Frédéric est obligé de signer, le 8 août 1700, le traité de Travendal, et d'accepter les conditions qui lui sont imposées.

Charles XII se retourne aussitôt contre la Russie.

Quatre-vingt mille Russes s'avançaient pour se joindre au roi de Pologne, qui assiégeait Riga, appartenant alors à la Suède. Charles va à leur rencontre. Il les joint à Narva, petite ville située à quelques milles du lieu où devait s'élever bientôt Saint-Pétersbourg.

La petite armée suédoise, qui comptait à peine huit à dix mille hommes, se trouve tout-à-coup en présence de l'armée des Russes, retranchée dans un camp que protégeaient des fossés, des palissades et de formidables batteries.

Dans des conditions aussi disproportionnées entre l'attaque

et la défense, Charles, loin de s'effrayer, n'hésite pas à attaquer les Russes, le 30 novembre 1700. En moins d'un quart d'heure, les fossés sont comblés, les retranchements ouverts; les Suédois pénètrent aussitôt par la brèche dans le camp que les Russes n'ont pas encore abandonné, comme un coin de fer, sous le coup d'une énorme massue, entre dans un tronc de chêne dont il fait éclater toutes les fibres. Les Suédois font alors un carnage effroyable. Trente mille Russes demeurent sur la place, une multitude d'autres est précipitée dans la Narrowa, et tout le reste est fait prisonnier. De la nombreuse armée moscovite il ne s'échappa que quelques hommes.

Après un fait d'armes aussi éclatant, le troisième ennemi de Charles XII, le roi de Pologne, pouvait prévoir le sort qui l'attendait. Dès qu'il avait appris le désastre de l'armée russe, le roi Auguste avait levé le siége de Riga, qu'il n'espérait plus emporter, et il avait retiré ses troupes derrière la Dwina, dont les eaux profondes semblaient devoir opposer un obstacle insurmontable à la marche victorieuse du roi de Suède.

Celui-ci arrive sur les bords de la Dwina au mois de juillet 1701. Sans perdre du temps à faire chercher un endroit favorable pour passer la rivière à gué, il fait construire sur-le-champ quelques radeaux, se jette sur l'un des premiers, et se met à la tête de ses soldats dès qu'ils prennent terre. C'est en vain que le maréchal Stenau cherche à disputer le passage; il est repoussé. Dès que l'armée suédoise est passée, Charles la range en bataille, et sans lui laisser prendre aucun repos il court attaquer l'armée du roi de Pologne, composée de Polonais et de Saxons, et remporte une victoire complète.

En moins d'un an, les trois souverains qui s'étaient ligués contre Charles avaient tous été vaincus.

Mais ce n'est pas assez pour Charles d'avoir défait le roi de Pologne, il entreprend de le détrôner; et après cinq ans de combats, toujours victorieux, il contraint, en effet, le roi Auguste à abdiquer, et fait nommer à sa place au trône de Pologne, Stanislas Leczinski.

Le roi de Suède aurait dû borner là le cours de ses succès, et faire la paix avec le czar, qui ne demandait pas mieux que de traiter avec un ennemi aussi redoutable. Mais les succès militaires causent une sorte d'ivresse dont il est bien difficile de se défendre, et Charles espérait peut-être détrôner le czar comme il avait détrôné le roi de Pologne. Il s'était trompé dans ses calculs.

Le royaume de Pologne étant un royaume électif, les souverains de ce pays, surtout quand ils étaient d'origine étrangère, se trouvaient toujours exposés à la haine d'une partie de la noblesse polonaise, dont chaque membre, à une nouvelle vacance, pouvait prétendre lui-même au trône des Jagellons. On conçoit que dans ces conditions, Charles XII avait pu venir à bout de détrôner Auguste, duc de Saxe, et de lui substituer un souverain de son choix.

La position du czar était tout autre. Le sceptre des czars était héréditaire dans leur famille. Dès-lors, détrôner un czar pour mettre à sa place quelqu'un de ses proches, c'était ne rien faire ; et d'un autre côté, essayer de donner à la grande nation moscovite un souverain étranger, c'était évidemment entreprendre l'impossible.

Charles avait d'ailleurs pour adversaire le plus grand souverain qu'ait eu la Russie, Pierre Alexiowitsch, qui devait bientôt être appelé Pierre-le-Grand.

Quand le czar Pierre succéda à son père, les Russes étaient à peine connus des contrées de l'Europe qui n'étaient point dans leur voisinage immédiat. Ils étaient alors sans armée régulière, sans marine, et dans un état voisin de la barbarie. Pierre entreprit de civiliser son peuple, et de le doter de tous les arts qui faisaient la gloire en même temps que la puissance des grandes nations de l'Occident.

L'Europe l'avait vu avec étonnement quitter son trône au commencement de son règne, pour aller, sous un nom d'emprunt, travailler comme simple ouvrier en Hollande, dans les

chantiers d'un constructeur de navires. A son retour dans ses états, il eut bientôt doté la Russie d'une armée nombreuse, d'une marine respectable, et d'une foule d'institutions destinées à assurer dans l'avenir le développement de sa grandeur, telles qu'imprimeries, colléges et bibliothèques.

Charles XII n'aurait pas dû pousser à bout un adversaire de cette trempe, qui, loin d'être déconcerté par les défaites nombreuses qu'avaient éprouvées ses troupes durant la guerre de Pologne, s'était écrié un jour, à la suite d'un de ces désastres, en parlant de Charles XII : « A force de nous battre, il finira par nous apprendre à le vaincre. »

Cette prédiction devait se réaliser à Pultawa.

Charles XII, après avoir imposé la paix à Auguste et l'avoir contraint de déposer la couronne de Pologne, partit de la Saxe dans l'automne de l'année 1707, pour aller attaquer le czar au cœur de ses états. Il marchait à la tête de quarante-trois mille hommes de vieilles troupes. Quels succès ne devait pas espérer, avec une pareille armée, le héros qui, sept ans auparavant, avait, avec dix mille hommes à peine, détruit complétement une armée de quatre-vingt mille Russes ?

Les débuts de la nouvelle campagne furent, en effet, heureux. Charles XII s'empara de Grodno, et chassant devant lui les Moscovites, qui n'osaient lui livrer bataille, il avait déjà franchi plus de la moitié de la distance qui le séparait de Moscou, quand, entraîné par les conseils de Mazeppa, chef d'une tribu de Cosaques, il cesse de se porter directement sur Moscou et se dirige vers l'Ukraine, dans l'espoir d'être joint par les cosaques du Don, alors en guerre avec le czar.

Cette fausse marche fut fatale à l'armée du roi de Suède, qui perdit beaucoup de monde par les maladies, dans des contrées où elle ne trouvait que peu de ressources, et où elle était sans cesse harcelée par les Russes.

Charles, cependant, était arrivé à opérer sa jonction avec les cosaques, et se disposait à attaquer Pultawa, lorsqu'il

apprend que le czar Pierre s'approche avec une armée de soixante-dix mille hommes.

Le roi de Suède, loin de se décourager, se dispose, avec la promptitude qui l'avait toujours si bien servi, à attaquer sur-le-champ les Russes, et il va pour cela reconnaître la position de leur armée; mais malheureusement, s'étant trop approché de quelques avant-postes de l'ennemi, il est blessé dangereusement à la jambe.

Il était impossible pourtant de retarder la bataille, qui fut livrée le 27 juillet 1709.

Non content d'avoir donné ses instructions à ses généraux, Charles voulut assister à une action qu'il jugeait bien devoir être décisive, et il se fit porter pour cela sur un brancard. Mais il eût fallu au héros suédois son fier cheval de bataille pour le transporter, avec l'agilité que demandait une position des plus critiques, sur tous les points où son armée, fort inférieure en nombre à celle des Russes, était à chaque instant débordée.

La victoire cependant fut vivement disputée.

Les Suédois, sans se rompre, firent longtemps des prodiges de bravoure; mais ils durent à la fin céder au nombre, et, perdus dans un pays où ils n'avaient pas une seule place qui pût protéger leur retraite, leur armée fut complétement détruite.

Charles, si souvent victorieux, fut réduit à fuir avec une faible escorte, qui parvint à l'amener jusqu'à Bender, sur le territoire des Turcs.

C'est à Bender que cet homme extraordinaire résista, avec deux ou trois cents officiers ou domestiques qui composaient sa suite, à tout un corps de musulmans qui voulaient le contraindre à quitter la Turquie.

Revenu plus tard dans ses états, il se trouva engagé avec le Danemarck dans une nouvelle guerre, et il s'y était déjà signalé par des hauts faits qui rappelaient ses premiers triomphes, quand un coup de feu termina sa vie, le 30 novem-

bre 1718, comme il allait s'emparer, en Norwège, de la forteresse de Frédéricshall.

On a dit avec quelque raison : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! » L'histoire, en effet, n'enregistre guère que des malheurs.

Les guerres défensives, toutefois, ont quelque chose de sacré, parce qu'une nation ne peut être grande que lorsqu'elle est disposée à faire toute sorte de sacrifices pour protéger ses droits. Mais autant ces guerres-là sont justes, autant les guerres offensives sont criminelles, et il est rare que celles-ci finissent à l'avantage de la nation qui les a entreprises.

Charles XII, par exemple, ne pouvait se rendre digne du sceptre, qu'en brisant la ligue que le Danemarck, la Pologne, et la Russie avaient formée contre lui quand il parvint à la couronne; et pour atteindre ce noble but, il lui était permis de risquer la vie de ses soldats sur tous les champs de bataille.

Mais la ligue de ses ennemis une fois brisée, Charles aurait dû chercher à faire la paix.

Sa passion pour la guerre, dès qu'elle n'eut plus de cause légitime, devint fatale à sa nation. Les Russes, qu'il avait poursuivis à outrance, se crurent autorisés à user de représailles, et après sa mort, ils ne tardèrent pas à s'emparer de la Livonie, puis de la Finlande.

Depuis cette époque, la Russie, qui avant Charles XII n'avait pas en Europe plus d'influence que la Chine, a conquis son rang parmi les puissances de premier ordre, et ce rang, elle paraît destinée à le conserver longtemps; car les Russes possèdent à un haut degré les deux qualités qui donnèrent à l'ancienne Rome l'empire du monde : l'amour de la patrie, et un courage inflexible dans les revers.

XLV.

OBSÈQUES DE NEWTON.

An 1727.

C'est une belle et sainte chose que la science, puisqu'elle découvre à l'homme des lois admirables ; mais, dans cet ordre de recherches. combien de gens qui, pour gagner de gros sous, perdent des diamants ! Souvent, en effet, l'étude des lois physiques ou mathématiques fait oublier les lois morales. Quel déplorable trafic ! Oublier une loi de l'ordre physique, c'est éteindre une bougie ; nier une loi de l'ordre moral, c'est supprimer un soleil.

Combien de savants, infatués de leur science, excitent sous ce rapport notre commisération ! Ils prennent les autres hommes en compassion, tandis que c'est eux-mêmes qui sont dignes de pitié. Préoccupés uniquement de la science qu'ils cultivent, ils nient obstinément tout le reste. Ils ressemblent à un mineur qui, plongé depuis de longues années dans les entrailles de la terre, aurait complétement oublié toutes les magnificences qui décorent sa surface, et qui s'écrierait d'un ton tran-

chant : « Il n'y a d'autre lumière au monde que celle de la lampe qui m'éclaire ; il n'y a pas d'autres objets que les minéraux que je touche : le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la clarté du soleil et des étoiles sont autant de chimères inventées par les poètes pour amuser de petits esprits. »

Le grand Newton n'était pas du nombre de ces savants imbéciles, dont la France fut pleine durant le siècle dernier, et dont la race, dit-on, n'a pas encore complétement disparu ; et s'il ne fut pas donné à ce vaste génie de contempler la vérité religieuse dans tout son jour, ses découvertes admirables n'affaiblirent au moins jamais le peu qu'il en possédait.

L'homme est naturellement paresseux : sa tendance a toujours été, par conséquent, de ne juger des choses que par l'apparence, parce que l'apparence le frappe sans qu'il ait besoin de faire le moindre effort pour la percevoir.

On ne peut s'expliquer que de cette façon, comment les sciences physiques ne datent, pour ainsi dire, que d'hier.

Les hommes, voyant que la terre, l'eau, l'air et le feu étaient la cause ou le théâtre de tous les phénomènes, en firent longtemps autant d'éléments, qu'ils ne jugeaient susceptibles d'aucune décomposition.

Voyant que le soleil paraissait le matin à un point de l'horizon, et le soir à un point opposé, ils en concluaient que le soleil tournait autour de la terre.

Quoique avertis par l'expérience, que les objets paraissent devenir plus petits à mesure qu'on s'en éloigne, ils ne prenaient pas la peine de calculer ce que devait être, à raison de leur éloignement, la masse des corps célestes ; et, à une époque où les Grecs étaient déjà le peuple le plus policé de l'antiquité, un de leurs sages leur causa une grande stupéfaction, en disant un jour que la lune pouvait bien être aussi grande que le Péloponèse.

Comme l'égoïsme, d'un autre côté, pousse l'homme à se

faire le centre de toutes choses, il admit longtemps que la terre était le centre du monde (1), et il supposait qu'elle était plate, parce que ses yeux ne lui indiquaient point suffisamment sa sphéricité.

Les progrès de la navigation, vers la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, détrompèrent d'abord complétement les hommes de cette dernière erreur. On ne put plus douter que la terre ne fût ronde, quand les compagnons de Magellan en eurent fait le tour.

Une fois convaincus que les apparences étaient souvent trompeuses, les hommes eurent plus de confiance dans une observation attentive, que dans un coup-d'œil rapide jeté sur un ensemble de phénomènes; et les sciences physiques avaient déjà fait des progrès notables, particulièrement en Italie, avant que le chancelier Bacon eût indiqué dogmatiquement les conditions de leur développement.

Cet homme célèbre chassa définitivement de la science les hypothèses faciles que la paresse y avait fait naître, et qu'elle y avait longtemps conservées, et fit admettre par tous les esprits la véritable méthode scientifique, celle de l'observation patiente.

La méthode une fois trouvée et universellement suivie, les sciences naturelles devaient faire des progrès immenses; et bientôt Galilée, Harvey, Torricelli, Pascal, et beaucoup d'autres, firent des découvertes admirables.

Mais ces savants illustres ne firent cependant que soulever çà et là quelques coins du voile qui cachait aux hommes les causes des grands phénomènes de la nature. Celui dont la main assurée devait déchirer le voile presque tout entier, et dont le nom fait pâlir tous les autres noms, c'est Newton.

(1) C'est le même sot orgueil qui fait que les Chinois appellent leur empire l'*Empire du milieu*; ils le considèrent comme l'ombilic de la terre.

Cet homme célèbre voyant, dit-on, un jour, une pomme se détacher d'un pommier, se demanda pourquoi elle tombait. Un ignorant se fût moqué de lui, et lui eût dit : « Elle tombe, parce qu'elle est mûre. » Mais Newton lui eût répliqué : « Pourquoi les fruits mûrs tombent-ils ? »

La réponse à cette question si simple contenait le véritable système du monde.

Si la pomme tombe, au lieu de rester dans l'air, c'est apparemment parce que les corps tendent à se rapprocher suivant leur densité ; et si elle tombe sur la terre et non pas sur la lune, c'est sans doute parce que l'intensité de la force doit dépendre aussi, dans une certaine mesure, de la proximité des corps sur lesquels elle agit.

Newton était dès-lors sur la voie de la découverte de la belle loi mathématique qui explique, avec une précision admirable, les mouvements de tous les corps célestes. Il développa ce système, connu sous le nom d'*attraction*, dans un ouvrage écrit en latin, qu'il publia, en 1687, sous le titre de *Principes mathématiques de philosophie naturelle.* Cet ouvrage, où Newton expliquait non-seulement les mouvements des corps célestes, mais encore le flux et reflux de l'Océan et beaucoup d'autres phénomènes physiques non moins importants, arracha aussitôt à tous les savants de l'Europe des cris d'admiration.

En 1704, Newton acquit un nouveau titre de gloire, en publiant son *Optique* ou *Traité de la lumière et des couleurs*, dans lequel il prouva que le rayon solaire se compose en réalité de sept couleurs, et où il expliqua de la manière la plus satisfaisante la plupart des phénomènes lumineux, notamment la formation de l'arc-en-ciel.

Les compatriotes de Newton lui attribuèrent aussi la découverte du calcul différentiel, qui constitue aujourd'hui une des plus belles branches des mathématiques. L'illustre philosophe allemand, Leibnitz, revendiqua cependant la priorité de cette découverte ; et il mourut, à ce qu'il paraît, de chagrin,

parce que la Société Royale de Londres, qu'il avait eu le tort de choisir pour juge, décida ce grand débat en faveur de Newton.

Depuis lors, divers savants, notamment Lagrange, ont fait remonter l'honneur de la découverte jusqu'au Toulousain Fermat. Mais il n'est pas vraisemblable que ni Leibnitz, ni Newton, eussent eu connaissance des travaux du grand mathématicien de Toulouse.

Chacun de ces grands hommes n'avait donc fait sans doute que suivre les inspirations de son propre génie ; et, à ce point de vue, l'honneur d'avoir été si non l'inventeur unique, au moins l'un des inventeurs du calcul différentiel, ne saurait, ce semble, être refusé à Newton.

Ce beau génie ne prétendait pas, du reste, par ses découvertes, avoir banni Dieu du gouvernement du monde. Tout au contraire, il voyait son action partout. Il ne s'expliquait, par exemple, que tous les corps célestes ne fissent pas une seule masse, qu'en reconnaissant que la main toute-puissante de Dieu leur avait imprimé, en les créant, un mouvement d'une puissance incalculable, destiné à neutraliser jusqu'à la fin des temps la force d'attraction.

Tous les phénomènes physiques, en effet, peuvent être ramenés à deux causes : à une force d'attraction ou à une force de répulsion, à une force centripète ou à une force centrifuge ; et ces forces, envisagées dans leur ensemble, se font perpétuellement équilibre. Qu'on supprime par la pensée l'une d'elles, et aussitôt, soit par une concentration qui n'a plus de bornes, soit par une diffusion qui n'a pas de bornes non plus, la matière disparaît, et le monde physique retombe dans le néant.

Or, qui, si ce n'est un être souverainement intelligent, a pu combiner deux forces qui tendent sans cesse à se détruire l'une l'autre, de manière à les contenir toutes deux dans de justes limites, et à produire le bel ordre que nous voyons?

Newton prouvait aussi le fait primordial d'une impulsion

volontaire émanée d'un être intelligent, par les mouvements différents des planètes et des comètes. « Les planètes, disait-il, décrivent autour du soleil des cercles dont il est le centre, et sur un plan à peu près semblable. Tous ces mouvements réguliers, pourtant, ne viennent d'aucune cause nécessaire, puisque les comètes suivent un plan différent. Ce système magnifique du soleil, des planètes et des comètes, n'a donc pu être enfanté que par la volonté et le pouvoir d'une intelligence toute-puissante (1). »

Le grand Leibnitz, à peu près vers le même temps, écrivait de son côté : « Les lois du mouvement ne sont pas démontrables comme une proposition géométrique, mais il ne faut pas aussi qu'elles le soient. Elles ne naissent pas, en effet, du principe de la nécessité, mais du principe de la perfection et de l'ordre : elle sont un effet du choix et de la sagesse de Dieu. Je puis démontrer ces lois de plusieurs manières ; mais il faut toujours supposer quelque chose qui n'est pas d'une nécessité absolument géométrique, de sorte que ces belles lois sont une preuve merveilleuse d'un être intelligent et libre, contre le système de la nécessité absolue et brute de Straton ou de Spinosa (2). »

Il est beau d'entendre de pareils génies faire de pareils aveux.

On sait combien l'Angleterre est fière de ses grands hommes. Nul, par conséquent, dans le Royaume-Uni, ne dut être surpris qu'en l'année 1696, Newton obtînt la place de garde des monnaies, et trois ans plus tard, celle de maître de la monnaie, l'une des mieux rétribuées des trois royaumes ; qu'en 1703, il devînt président de la Société Royale de Londres ; qu'en 1705, la reine Anne le fît chevalier, distinction alors des plus rares ; qu'il jouît, à la cour du roi Georges,

(1) *Principes mathématiques de philosophie naturelle*, page 482 de l'édition de Cambridge, de 1713.

(2) *Théodicée*, n° 345.

d'une immense considération ; et que la princesse de Galles, belle-fille du roi Georges, et depuis, reine d'Angleterre, répétât souvent « qu'elle s'estimait heureuse de vivre de son temps. »

Il était naturel aussi que ce grand homme reçût des funérailles dignes de l'élévation de son génie.

La nouvelle de sa mort, arrivée le 20 mars 1727, causa dans l'immense ville de Londres une douleur universelle. « Son corps, dit Fontenelle, fut exposé sur un lit de parade, dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture, les personnes du plus haut rang, et quelquefois les têtes couronnées. On le porta dans l'abbaye de Westminster (1), le poêle étant soutenu par le grand chancelier, par les ducs de Montrose et de Roxburgh, et par les comtes de Pembroke, de Sussex et de Maclesfield. Ces six pairs d'Angleterre, qui firent cette fonction solennelle, font assez juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la pompe funèbre. L'évêque de Rochester fit le service, accompagné de tout le clergé de l'église, et le corps fut enterré près de l'entrée du chœur. »

Il était juste, en effet, d'accorder des funérailles et une sépulture royales à l'Homère de la science ; et l'on put, sans emphase, graver l'inscription suivante sur sa tombe : « Que les mortels se glorifient de ce qu'il a existé un homme qui a fait tant d'honneur à l'humanité (2). »

Quelle que soit la gloire de Newton, il faut toutefois reconnaître que les sciences physiques ont fait encore, depuis sa mort, d'immenses progrès, et qu'aujourd'hui l'homme commande véritablement en maître à la plupart des forces de la nature.

Mais il est regrettable que ce surcroît de puissance sur le monde physique, qui a favorisé un développement inouï de

(1) On sait que c'est en Angleterre le lieu habituel de la sépulture des souverains.

(2) Sibi gratulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus.

richesses matérielles, donne trop souvent le change à une foule d'esprits superficiels, portés à prendre en mépris les sociétés relativement pauvres du moyen-âge, et à placer fort au-dessus d'elles nos sociétés plus opulentes.

C'est là certainement une erreur des plus grossières, puisque c'est confondre la richesse avec le bonheur. Or, qui ne sait cependant que les plus grands déchirements de cœur sont ceux qui se cachent sous le manteau de l'opulence!

Veut-on, du reste, une preuve évidente, que de nos jours on est généralement moins heureux qu'on ne l'était avant que l'industrie moderne, guidée par la science, eût produit toutes les merveilles que nous admirons? Il est aisé de la fournir.

Quelle est la marque la plus irrécusable du malheur parvenu à son comble? C'est certainement le suicide. Or, si cette plaie affreuse a toujours affligé l'humanité, qui oserait nier pourtant qu'elle est aujourd'hui plus commune qu'elle n'a jamais été, et que les classes opulentes sont, en proportion, celles qui comptent ici le plus de victimes?

Non-seulement une aisance modeste procure toujours plus de bonheur que les grandes richesses; mais même, entre une grande opulence et une indigence extrême, la plus grande somme de bonheur est souvent du côté de celle-ci.

Voici deux hommes.

L'un est riche. Mais, quoique jeune encore, il a déjà abusé de tous les plaisirs, et il sent que personne ne l'aime, parce qu'il n'a jamais aimé personne. Dégoûté de tout, soit qu'il s'étende mollement, dans une chambre lambrissée d'or, sur un siége à ressorts entouré de tous côtés de coussins, soit qu'il s'asseoie à une table délicatement servie, l'ennui le suit partout: il lui vient à chaque instant la pensée de se détruire, et l'arme qu'il a déjà chargée dans ce but est cachée dans son secrétaire sous des liasses de titres qui valent des monceaux d'or.

L'autre personnage est un mendiant, couvert de haillons,

qui ne possède rien au monde qu'une vieille besace et un méchant bâton. Suivez ses pas : s'il s'arrête, c'est, suivant l'heure du jour, pour recevoir avec volupté les rayons du soleil, ou pour se coucher à l'ombre auprès d'un frais ruisseau. S'il marche, vous le voyez manger avec délices un morceau de pain noir que la charité vient de lui donner, avec quelques mûres ou quelques prunelles qu'il ramassait tout-à-l'heure, en chantant, le long des halliers.

Quel est le plus heureux de ces deux hommes? N'est-ce pas évidemment le dernier ?

Que le siècle présent ne confonde donc pas la richesse avec le bonheur !

A-t-il d'ailleurs trouvé le secret de répartir équitablement entre tous les hommes les biens de la terre ? Les inégalités de fortune ne sont-elles pas de nos jours plus choquantes qu'elles n'ont jamais été ? Et l'opulence des uns n'est-elle pas un sujet continuel d'imprécation pour l'indigence des autres ?

Qu'on reconnaisse donc que dans les sociétés chrétiennes du moyen-âge, où chacun, pauvre ou riche, voyait également le ciel au bout de son chemin, il y avait en somme, pour les individus comme pour les peuples, cent fois plus de bonheur qu'il ne saurait y en avoir de nos jours pour des hommes sans croyances.

Que les sciences physiques, qui ne procurent que la richesse, cessent donc d'aspirer à prendre le premier rang dans nos sociétés modernes; et que le savant reconnaisse qu'il est bien peu de chose auprès du prêtre, si la science ne peut parvenir à rendre les hommes heureux.

La véritable grandeur de l'homme ici-bas consiste moins, d'ailleurs, à observer la nature et à commander aux éléments, qu'à étudier son propre cœur et à triompher de ses mauvaises inclinations, quelquefois même, quand Dieu a parlé, des penchants les plus légitimes en même temps que les plus doux.

Newton, découvrant les lois de l'attraction ou commandant

à un rayon du soleil de lui fournir sept couleurs, est certainement grand à nos yeux. Plus grande pourtant que Newton est la jeune fille, jusque-là folâtre et rieuse, qui, entendant un jour distinctement une voix mystérieuse qui l'appelle dans le cloître, embrasse en pleurant ses frères et ses sœurs, et leur dit : J'y vais. Plus grand que Newton est le jeune prêtre qui, croyant apercevoir par delà l'immensité des mers et des solitudes, des créatures infortunées qui l'implorent, s'arrache en sanglotant des bras de sa mère, et s'écrie : Je pars.....

Il semble, du reste, que les sciences physiques ont, depuis quelques années, une tendance moins impie que celle que leur avait imprimée, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, une tourbe de savants matérialistes.

Les progrès de la géologie ont prouvé aux savants, que les couches successives du globe terrestre sont comme autant de feuillets de la Genèse dans un ordre renversé. Les progrès de la physique ont démontré, de leur côté, que la puissance de la matière condensée n'est rien auprès de celle que recèlent les fluides impondérables. L'action prodigieuse de ces fluides prouve avec évidence que la matière visible, qui, pour beaucoup de gens ignorants, est un rideau si épais qu'il leur dérobe la vue des phénomènes moraux les plus certains, n'est au contraire pour les hommes instruits, qu'une pellicule légère, audessous de laquelle grondent perpétuellement des forces d'une puissance incalculable, dont la plus faible, si elle n'était contenue par la main toute-puissante qui a créé le monde, et qui seule peut le conserver, suffirait dans son explosion pour le réduire en poudre.

XLVI.

MARIE-THÉRÈSE A LA DIÈTE DE HONGRIE.

An 1741.

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, chaque sexe a ses traits distinctifs et ses attributs divers. Mais, dans l'ordre physique, toute qualité qu'un sexe emprunte à l'autre devient par cela même un défaut. Tout homme qui, après l'adolescence, conserve une peau trop lisse et des traits féminins paraît un avorton; et toute femme hommasse est un monstre.

Dans l'ordre moral, c'est tout le contraire. Rien n'excite à un plus haut degré l'admiration, que de voir briller à un degré éminent dans un sexe une vertu qui est l'apanage plus naturel de l'autre. Les anciens Romains n'admirèrent jamais la chasteté dans aucune Vestale autant que dans Scipion, parce que cette vertu se rencontre plus habituellement chez les femmes; et, par une raison analogue, nul spectacle au monde ne saurait être plus beau que celui d'une jeune femme montrant un courage viril.

Le monde, au milieu du dix-huitième siècle, contempla cet intéressant spectacle dans Marie-Thérèse.

Tout passe ici-bas, tout se flétrit, tout meurt. Les familles et les peuples vivent plus longtemps que les particuliers; mais les familles pourtant finissent aussi le plus souvent par s'éteindre, et les peuples eux-mêmes, quand ils ne répondent plus aux desseins de Dieu, doivent nécessairement disparaître de la terre.

Les grandes familles finissent quelquefois d'une manière tragique; d'autres fois, elles s'éteignent dans l'obscurité; mais elles peuvent aussi finir au milieu des splendeurs, comme le soleil, à la fin d'un jour parfaitement serein, disparaît sous l'horizon sans avoir été voilé par aucun nuage.

La race guerrière des Hohenstauffen périt, dans la personne de Conradin, sur un échafaud.

La race des Stuart vit aussi de sanglantes tragédies, et ses plus nobles représentants furent deux fois victimes d'abominables hypocrites. Charles Ier périt par les trames astucieuses de Cromwel, comme Marie Stuart dut sa fin à la perfidie d'Elisabeth. Mais, après de nouvelles péripéties, le dernier des Stuart devait terminer par une mort obscure une existence presque ignorée.

La race masculine des Habsbourg eut une autre destinée: elle devait s'éteindre au milieu d'un faisceau de sceptres et de couronnes.

La branche espagnole, qui avait Charles-Quint pour tige, finit, au commencement du dix-huitième siècle, dans la personne de Charles II; et les hommes eurent alors une preuve bien éclatante de la complète inanité de ce que leur sot orgueil appelle quelquefois les grandes vues politiques.

Durant deux siècles entiers, en effet, les successeurs de Charles-Quint et ceux de François Ier n'avaient cherché qu'à se nuire, et leurs divisions funestes avaient fait couler dans l'Europe entière des torrents de sang. Dieu voulut cependant

que le dernier descendant de Charles-Quint appelât un petit-fils de Louis XIV à lui succéder.

La branche masculine allemande des Habsbourg, issue de Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, devait s'éteindre aussi, quarante ans plus tard, dans la personne de l'empereur d'Allemagne Charles VI. Charles VI, devenu empereur dès l'année 1711, n'eut pendant un long règne qu'une seule pensée, celle d'assurer à sa fille, Marie-Thérèse, tous les états possédés par la maison d'Autriche en Allemagne et en Italie. Il fit dans ce but une foule de traités avec les divers souverains de l'Europe ; et le prince Eugène disait déjà à ce propos, avant la mort de Charles, qu'une bonne armée de cent mille hommes vaudrait mieux que tant de traités.

Charles VI mort, les diverses puissances ne songèrent, en effet, qu'à contester les droits de Marie-Thérèse. Le roi de Prusse, Frédéric II, qui bientôt devait s'appeler Frédéric-le-Grand, allègue de prétendus droits sur la Silésie. L'électeur de Bavière prétend, de son côté, que ses droits sur l'Autriche, la Bohême et la Hongrie l'emportent sur ceux de Marie-Thérèse. Les prétentions de ce dernier sont appuyées non-seulement par la France, mais encore par l'Espagne, qui, dans ce grand conflit, espère s'emparer de toutes les possessions autrichiennes en Italie.

Marie-Thérèse qui, à la mort de son père Charles VI, n'avait encore que vingt-trois ans, se trouve ainsi en lutte avec toutes les grandes puissances de l'Europe, et ne peut trouver aucune protection efficace dans François de Lorraine son mari, dont toutes les possessions se réduisent à la Toscane.

Que va faire cette femme magnanime, obligée par tant d'ennemis d'abandonner déjà la Bohême et l'Autriche ? Il ne lui reste plus de ressources que dans la Hongrie. Mais, quoique les princes de la maison de Habsbourg aient gouverné la Hongrie durant plus de deux siècles, la domination autrichienne est détestée par les Hongrois. La fille de Charles VI va donc

perdre, une à une, chacune des couronnes royales ou ducales qui devaient couronner son front, et n'aura plus d'autre ressource que d'implorer la pitié des grands potentats de l'Europe.

C'était, en effet, l'espoir des ennemis de Marie-Thérèse. Mais à Dieu ne plaise que l'héritière d'une longue suite d'empereurs conçoive une aussi indigne pensée ! C'est dans la fierté même des Hongrois qu'elle place son espérance, pensant avec raison que des âmes grandes et courageuses seront naturellement portées à s'associer à une résolution magnanime.

Quoi de plus admirable, en effet, que la constance et la fermeté de Marie-Thérèse dans des conjonctures qui semblaient désespérées ? Mère déjà de trois princesses, et enceinte pour la quatrième fois, elle écrivait à sa belle-mère : « Je ne sais pas encore si de tous mes états héréditaires il me restera une seule ville où je pourrai accoucher de l'enfant que je porte. »

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, cette héroïque femme accouche d'un fils ; et, à peine rétablie de ses couches, elle s'achemine avec son enfant vers la Hongrie pour s'y faire couronner.

Ils sont déjà réunis les nobles Magyars, dont les ancêtres, depuis trois siècles, protégent la chrétienté contre l'invasion des Ottomans. Comme les Turcs, ils sont originaires des confins de l'Asie ; mais plus heureux que les Turcs, ils ont, depuis déjà sept siècles, adopté la loi du Christ. Comme les Turcs, pourtant, ils aiment à se couvrir de tissus précieux, à orner leur front de pierreries ou d'aigrettes altières, à faire voler les têtes de leurs ennemis d'un coup de sabre, et à se précipiter, montés sur de fiers coursiers, au milieu de nombreux bataillons. Que de puissantes armées viennent les attaquer, ces hommes intrépides attendront leur choc sans sourciller ; mais ils ne résisteront pas à une faible femme, portant dans ses bras un enfant qui ne fait presque que de naître.

Marie-Thérèse, en habits de deuil et vêtue à la hongroise, paraît donc au milieu des états assemblés. Elle porte une couronne sur sa tête, à sa ceinture l'épée des rois de Hongrie, noble insigne de son courage; et, présentant aux magnats son nourrisson, elle leur adresse ces fières paroles : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, et attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, votre courage et ma constance. Je remets en vos mains la fille et le petit-fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. Gardez-vous de craindre mes adversaires. Parjures à leurs engagements envers mon père, ils le seront à ceux qu'ils ont pris entre eux. Ils se diviseront pour le partage des dépouilles d'une femme et d'un enfant qui ne sont rien pour eux, mais qui sont beaucoup aux yeux du Dieu protecteur de l'innocence et vengeur des traités. Puisse cet enfant que je vous présente et que je vous confie croître pour vous aimer, et pour vous défendre un jour, comme il aura été défendu par vous! »

Les Hongrois ne peuvent résister à cette éloquence virile : hors d'eux-mêmes, ils tirent aussitôt leurs sabres, et s'écrient par le plus admirable des solécismes : « Mourons tous pour notre roi Marie-Thérèse (1). »

La nation hongroise est donc disposée à se lever en masse; mais Marie-Thérèse n'accepte qu'un secours de vingt mille hommes.

A dater de ce moment, tous les événements changent de face. Dès l'année suivante, Marie-Thérèse recouvre l'Autriche, et fait la paix avec Frédéric II. En 1743, elle se fait couronner à Prague comme reine de Bohême; et le 4 octobre 1745, elle fait placer la couronne impériale sur la tête de son époux, qui, sous le nom de François Ier, commence une nouvelle lignée d'empereurs, dont Dieu seul sait quel doit être le dernier rejeton.

(1) *Moriamur pro rege nostro Mariâ Theresiâ.*

Marie-Thérèse fut, dès-lors, pendant plusieurs années, comme l'arbitre de toute l'Europe.

Jamais femme ne crut sa descendance appelée à de plus hautes destinées.

Après la mort de son mari, elle vit le fils qu'elle avait présenté aux Hongrois, devenir à son tour empereur d'Allemagne en 1765.

Son second fils, Léopold, devint, à la même époque, grand-duc de Toscane.

Ses quatre filles contractèrent toutes de grandes alliances: Marie-Amélie fut duchesse de Parme; Marie-Christine, duchesse de Saxe-Teschen et gouvernante des Pays-Bas; Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles, en 1768. La quatrième enfin épousa, en 1770, le Dauphin de France, et Marie-Thérèse fut dès-lors au comble de ses vœux; car, de ses quatre filles, toutes rayonnantes de beauté, la dernière, qui était la plus belle et la plus aimable de toutes, et, à ce titre, l'objet de ses prédilections, paraissait alors aussi celle qui devait avoir la destinée la plus heureuse et la plus brillante.

Illustre fille des empereurs d'Allemagne, n'oublie pas, cependant, au milieu de la gloire qui t'entoure maintenant, les sentiments d'indignation qui animaient ton cœur de jeune femme, quand des souverains ambitieux, foulant aux pieds les lois les plus sacrées de la justice, voulaient te réduire à un honteux abaissement et se partager, à ton détriment, les états héréditaires de tes pères.

Tes états sont voisins de ceux d'une nation valeureuse, qui, comme tes fidèles Hongrois, sert depuis plusieurs siècles de boulevard à la chrétienté.

Si donc les deux potentats les plus puissants du Nord avaient maintenant la pensée de démembrer le territoire de cette nation héroïque, garde-toi de t'associer à leurs injustes projets; car tu serais bien plus coupable qu'eux.

Frédéric II, tu le sais, ne serait point roi, si l'un des prin-

ces de sa famille, grand maître de l'ordre Teutonique (1), n'avait pas eu l'infamie de trahir ses serments pour embrasser les erreurs de Luther.

Catherine II, qui règne maintenant en Russie, a aussi été élevée dans le luthéranisme, et elle commande à un peuple schismatique.

Divisés de foi avec la Pologne, ni celle-ci, ni celui-là ne lui durent jamais, d'ailleurs, la conservation de leur couronne. Mais toi, tu professes la même foi que les Polonais; et si la principale capitale de tes nombreux états, si Vienne est aujourd'hui l'une des villes les plus magnifiques de l'Europe, si ses monuments, à la fin du dix-septième siècle, ne furent pas détruits par le Turc fanatique, c'est à la généreuse Pologne que tu le dois.

Ce qui, dans Frédéric II et dans Catherine, ne serait donc qu'une injustice, constituerait, de ta part, une ingratitude monstrueuse et un sacrilége.

Tu ne t'associeras donc pas, je veux l'espérer, à la pensée d'un démembrement non moins odieux que celui qu'à la mort de ton père tous les souverains de l'Europe voulaient faire de tes propres états; car si tu oses te permettre aujourd'hui ce que tu jugeais si criminel alors, je tremble que Dieu ne tire une vengeance éclatante d'une aussi grande iniquité. De même qu'il a des trésors particuliers de miséricorde pour la descendance des justes; dans les décrets mystérieux de sa Providence, il poursuit aussi quelquefois jusque sur les enfants les crimes de leurs pères, et peut-être va-t-il, aux yeux des mortels effrayés, laisser tomber sur ta race un de ces décrets redoutables.

Tu t'enorgueillis maintenant de voir ta fille préférée, dauphine de France. Elle est, il est vrai, destinée à porter bien-

(1) Albert de Brandebourg.

tôt une couronne plus magnifique, à elle seule, que toutes celles qui brillent sur ta tête. Mais l'histoire de Marie Stuart doit t'apprendre que l'innocence, la beauté et l'amabilité d'une reine n'empêchent pas qu'elle ne puisse, un jour, rougir de son sang les marches d'un échafaud.

XLVII.

COURONNEMENT ET MORT DE VOLTAIRE.

An 1778.

Au dix-huitième siècle, l'homme qui exerça le plus d'empire sur le monde, ce ne fut ni un pape, ni un empereur, ni un roi, ni un grand capitaine, ni un saint; ce fut un homme de lettres, ce fut Voltaire.

A quoi tint cette immense popularité de Voltaire? Elle tint à diverses circonstances que nous allons brièvement indiquer.

Le respect pour la religion catholique avait déjà été ébranlé en France, à la fin du dix-septième siècle, par des attaques peu mesurées contre le Saint-Siége. Quelques esprits semblaient viser alors à une religion nationale; et qui dit *religion nationale*, dit, ou peu s'en faut, absence de religion. La religion, en effet, a pour but de relier tous les hommes à Dieu dans une immense unité. Or, l'idée d'une religion nationale emporte celle d'une division entre les peuples, dans des matières où il ne saurait y avoir de dissentiment. Les religions nationales amènent naturellement ainsi les religions individuelles, fruits

du caprice de chacun, lesquelles ne relient plus rien du tout.

Dès ce temps aussi, l'hérésie janséniste avait infecté beaucoup d'esprits ; et cette hérésie, dans le dix-huitième siècle, prit, en France, des développements effrayants.

Rien n'était plus absurde pourtant que la doctrine des Jansénistes. L'une de leurs opinions, par exemple, était que dans l'état de nature déchue, les justes ne peuvent point résister à la grâce intérieure. La conséquence nécessaire de cette doctrine était : ou que les justes ne peuvent plus jamais tomber, ce qui est contraire au bon sens et à une expérience malheureusement de tous les jours ; ou que la grâce intérieure peut cesser d'agir avant que le juste ait péché, ce qui est une proposition tout-à-fait impie, puisqu'il s'ensuivrait qu'à un moment donné Dieu refuserait au juste la grâce suffisante pour éviter le péché.

On a vraiment peine à comprendre comment des hommes raisonnables avaient pu embrasser une hérésie aussi insensée, et comment ils osèrent ensuite soutenir, avec une obstination incroyable, que ce qui avait été condamné par le Saint-Siége comme contenu dans l'ouvrage de Jansénius, en réalité ne s'y trouvait point.

Si les Jansénistes avaient été des hommes perdus de mœurs, on eût pris en pitié leurs misérables cavillations ; mais, nous devons le reconnaître parce qu'il faut rendre à chacun la justice qu'il mérite, il y avait dans leurs rangs quantité d'ecclésiastiques d'une grande régularité, parmi lesquels se trouvait même un certain nombre d'évêques.

Le mal, hélas ! n'en fut que plus grand. Quand le peuple, en effet, vit le clergé divisé en deux camps opposés sur des questions capitales de la religion, il fut naturellement porté à en conclure que ces principes n'avaient point apparemment une complète certitude.

Mais l'esprit d'incrédulité trouva un auxiliaire encore plus puissant dans l'effrayante dépravation de mœurs qui se manifesta en France vers la même époque.

Le duc d'Orléans, pendant qu'il avait gouverné le royaume comme régent, avait affiché une immoralité poussée jusqu'au cynisme.

Quand Louis XV prit les rênes du gouvernement, ses mœurs, durant quelques années, se maintinrent pures; mais, séduit ensuite par d'infâmes courtisans, il tomba bientôt dans des amours si basses qu'elles finirent par inspirer à la nation du dégoût pour son souverain qu'elle voyait abandonner les affaires de l'état à quelques femmes perdues, ou à quelques hommes assez vils et assez rampants pour rechercher la protection de ces méprisables favorites.

La majorité des Français prit alors en haine ce que la France jusque-là avait le plus respecté et le plus aimé : la religion et la royauté.

Les peuples, cependant, comme les individus, ne sauraient vivre sans s'attacher à quelque chose; et l'on ne peut cesser d'aimer ce qui est véritablement aimable, que pour courir après une ombre trompeuse.

Les païens, qui avaient cessé de connaître Dieu, adoraient volontiers le soleil, dont l'éclat n'est qu'une image de la splendeur divine.

L'homme qui cesse d'être épris de la beauté morale, adore sans honte dans une courtisane quelques lambeaux flétris de beauté physique.

Il est, pareillement, impossible d'aimer l'erreur pour elle-même. On ne peut s'y attacher qu'à la condition de se figurer que c'est la vérité.

La société française, éprise, au dix-huitième siècle, d'une sorte de passion pour l'incrédulité et la licence, avait donc besoin qu'on lui fît considérer comme belle une situation hideuse, et qu'on lui prouvât qu'elle avait raison de honnir ce qui avait le plus excité l'admiration des nombreuses générations qui l'avaient précédée. Ses sympathies étaient d'avance acquises à l'homme qui saurait l'entretenir dans sa fatale illusion.

Voltaire eut le malheur d'être cet homme, et de consacrer au succès d'une détestable cause le talent le plus attrayant et le plus flexible qui fut jamais.

Depuis que les grands écrivains du siècle de Louis XIV avaient publié leurs chefs-d'œuvre, la langue française avait été cultivée par toutes les nations lettrées de l'Europe; mais Voltaire contribua à sa diffusion de plus en plus grande, en la portant à un degré de perfection qui depuis n'a pas été dépassé. Descartes et Pascal avaient donné à cette belle langue de la transparence et de la précision; Labruyère lui communiqua le trait. Avec Corneille et Bossuet, elle acquit de la majesté; avec Racine et Fénelon, du nombre et de l'harmonie. Elle manquait encore d'une qualité essentielle, la souplesse; ce fut Voltaire qui l'en dota.

Voltaire cependant fut plutôt un homme d'infiniment d'esprit, qu'un homme de génie.

Le génie voit toutes choses de haut, et aime à contempler des horizons lointains. Comme Dante et Milton, il ne se déplaît point dans la solitude. S'il n'est pas compris de ses contemporains, il se résigne volontiers à transporter sa vie intellectuelle dans le passé ou dans l'avenir; et, tandis qu'il sympathise avec tout ce que l'antiquité a eu de grand, il croit entendre, à son tour, la postérité lui applaudir.

L'homme d'esprit, au contraire, vit uniquement dans le présent. Ce qu'il recherche pardessus tout, c'est l'approbation de ses contemporains et les éloges des personnes qui l'entourent. Les cordes de son instrument se brisent, dès que le sourire approbateur qu'il attendait vient à lui manquer; et Voltaire ne conserva jusqu'à sa dernière vieillesse un instrument plein d'éclat, que parce que les applaudissements, dont il était singulièrement avide, ne lui firent jamais défaut.

Toute la vie de Voltaire ne fut, en effet, qu'une longue suite de triomphes littéraires; et s'il rencontra parfois sur son chemin des détracteurs et des jaloux, il n'eut besoin que

de quelques épigrammes ou de quelques traits sarcastiques pour les terrasser.

Dès son enfance, Voltaire, dont le vrai nom était Arouet, qu'il ne changea qu'après les premiers succès de sa jeunesse, fit des études brillantes au collége des Jésuites de Paris, sous des maîtres pleins de piété et de goût, mais dont il ne garda que le goût et méprisa bientôt la piété.

En l'année 1718, il donna au public sa tragédie d'*OEdipe*, qui annonçait déjà un émule de Corneille et de Racine. L'auteur n'avait pourtant encore que vingt-quatre ans.

Quelques années après, parut la *Henriade*, dont le succès fut immense, parce que le mérite poétique de ce poème était incontestable, et que l'auteur, de plus, sous le prétexte d'attaquer seulement le fanatisme, y prônait déjà l'esprit d'irréligion et d'impiété qui commençait à être en fort grande vogue.

En 1725, Voltaire, qui, par son esprit caustique s'était fait en France des ennemis puissants, fut obligé de se réfugier en Angleterre, où il passa trois ans en compagnie de quelques incrédules célèbres, tels que Tolland et Bolyngbroke. Il trouva dans ce commerce un encouragement aux tendances impies auxquelles il n'était naturellement que trop porté.

La pauvreté et la maladie sont, dans l'ordre de la Providence, des grâces précieuses qui ramènent souvent l'homme à Dieu. Voltaire ne reçut point ces grâces-là, dont il s'était rendu indigne par une perversité précoce et calculée.

Une santé habituellement bonne, et qu'il savait, du reste, ménager, lui procurait les moyens de s'occuper sans cesse de nouveaux ouvrages qui, en augmentant de plus en plus sa réputation, augmentaient dans la même proportion sa vanité.

Pour que cette vanité ne connût point de bornes, il ne manquait plus à Voltaire que d'être riche ; et ce malheur-là, il l'eut bientôt.

Une édition de la *Henriade* qu'il avait publiée en Angle-

terre lui avait procuré des sommes considérables, parce que l'amour propre britannique se trouvait très-flatté des appréciations de Voltaire sur la reine Elisabeth, et en général sur le peuple anglais.

Rentré en France en 1728, Voltaire s'intéressa dans diverses opérations financières, toutes heureuses, et dont une seule, celle des vivres de l'armée d'Italie, lui procura un bénéfice de huit cent mille livres.

Le talent d'un auteur famélique est facilement méconnu; mais quels moyens d'influence n'a pas un homme d'un immense esprit, quand il est deux ou trois fois millionnaire !

Aussi, dès cette époque, la suprématie de Voltaire fut acceptée par tous les gens de lettres, à part quelques esprits chagrins comme Fréron ou Jean-Jacques Rousseau ; et il faut reconnaître qu'au point de vue de la perfection littéraire cette suprématie était justifiée.

L'*Histoire de Charles XII* prouva bientôt que Voltaire excellait en prose comme il excellait en vers.

Ses titres poétiques devinrent d'ailleurs de plus en plus nombreux. En 1732, sa tragédie de *Zaïre* eut un succès prodigieux ; et nulle pièce, en effet, ne saurait soutenir avec plus d'avantage un parallèle avec les chefs-d'œuvre les plus accomplis de Racine.

Voltaire, poète épique ou poète tragique, n'égalait point toutefois Voltaire dans la poésie légère. C'est là vraiment que brillait surtout son talent admirable; parce que les compositions épiques et dramatiques, pour être parfaites, demandent dans le poète une énergie de convictions qui manquait totalement au grand chef de la philosophie épicurienne, tandis que les poésies légères n'exigent que de la finesse et de l'enjouement, qualités que le scepticisme n'exclut point. Si, dans l'antiquité grecque, la main légère d'Anacréon cueillit les plus belles fleurs du sentiment, on peut dire que chez nous Voltaire sut émailler ses poésies badines des fleurs les plus délicates de l'esprit.

Chaque nouveau succès de Voltaire, et il faudrait un ouvrage entier pour les retracer tous, augmentait cependant de plus en plus son audace. Ce n'étaient plus seulement des allusions méchantes contre la religion, qu'il se permettait, c'étaient des attaques violentes, dont tout homme qui conservait encore quelques vestiges de christianisme devait être scandalisé. Il avait commencé aussi la publication de contes ou de poèmes d'une licence telle que l'immoralité païenne n'imagina rien de plus obscène.

Si nous n'avons indiqué que quelques-uns des titres de Voltaire à la gloire, nous nous garderons bien de ramasser tous ses titres à la honte. Seulement, dans un ouvrage où, à défaut d'autre mérite, nous cherchons à reproduire au moins avec fidélité quelques scènes de l'histoire, nous ne pouvons nous dispenser de dire que le grand ouvrage historique de Voltaire, l'*Essai sur les mœurs*, présente tous les faits qui se rattachent de près ou de loin au christianisme, sous la couleur la plus fausse, et qu'il vaut mieux étudier la poésie dans Scarron ou la peinture dans Hogarth, que l'histoire dans Voltaire.

Il était impossible, on le sent, que dans une nation catholique comme l'était encore la France, un homme qui avait publié déjà une foule d'ouvrages impies pût continuer d'étaler librement son cynisme dans les cercles de la capitale, et de rendre tous les pouvoirs publics responsables de ses attaques contre le christianisme et les mœurs.

Pendant plusieurs années, Voltaire dut donc se résigner, pour ne pas être inquiété, à demeurer dans une terre reculée de Mme du Chatelet, située sur les confins de la Lorraine et de la Champagne.

Plus tard, il va chercher un refuge auprès du roi de Prusse, Frédéric II, qui se faisait un triste sujet de gloire d'être son disciple.

Brouillé dans la suite avec Frédéric, Voltaire achète le

domaine de Ferney, dans le voisinage de Genève ; et il passe de longues années dans cette belle solitude, où les incrédules se rendaient avec plus de dévotion que n'en mettent les musulmans à faire le pèlerinage de la Mecque.

C'est là que Voltaire se livrait à une immense correspondance avec plusieurs souverains et une foule d'hommes lettrés de l'Europe ; c'est là qu'il publiait, de temps en temps, des écrits où il se donnait les airs d'un apôtre de la liberté ; mais c'étaient certainement de faux airs. Tout ennemi de la religion est nécessairement un ennemi de la liberté, et la raison en est simple : nier la religion, c'est nier que l'homme doive se combattre lui-même ; c'est enclore toute son existence dans les limites de la vie présente ; c'est lui dire qu'il peut suivre sans scrupule tous ses penchants, tant qu'aucune force matérielle n'y fait obstacle. Or, il faut être aveugle pour ne pas voir que ces prémisses mènent en droite ligne à la tyrannie. Tout ennemi de la religion qui se dit ami de la liberté est donc nécessairement un hypocrite ou un homme à courte vue, et ce n'est point parmi ces derniers que Voltaire peut être rangé.

Tandis que s'enfonçant chaque jour de plus en plus dans l'impiété, le patriarche de la philosophie continuait à Ferney ses attaques contre la religion chrétienne qu'il appelait l'*infâme*, les hommes qui, en France, prenaient de lui le mot d'ordre, les d'Alembert, les Diderot, les Condorcet, les Helvétius, les d'Holbach, et une foule d'autres personnages de cette trempe, qui s'efforçaient d'égaler leur chef en libertinage, avaient tellement perverti l'esprit de la nation française, qu'en 1778 le vieux Voltaire put reparaître à Paris sans craindre d'avoir à répondre, devant les magistrats, de la publication d'un nombre infini d'ouvrages impies ou immoraux.

Jamais l'entrée d'un souverain dans une capitale ne causa un enthousiasme plus grand que celui qu'excita l'arrivée de

Voltaire à Paris, et quelques-uns de ses biographes racontent qu'il osa dire à cette occasion : « Mon entrée à Paris est plus belle que celle de Jésus à Jérusalem. »

Ce qui est certain, c'est qu'un concours immense se porta au devant de Voltaire, que dès le lendemain de son arrivée il reçut une multitude de visites non-seulement des philosophes et des gens de lettres, mais encore de grands seigneurs et de femmes du plus haut rang, et qu'une foule empressée stationnait durant de longues heures devant sa demeure, pour le voir un moment quand il s'approchait de sa croisée ou qu'il sortait en voiture.

Il va sans dire que toutes les personnes qui allaient voir Voltaire devaient lui prodiguer de l'encens ; et, dès qu'il sortait, quel que fût le lieu où il se rendît, il était l'objet d'une lutte d'adulations.

La première fois qu'il alla à l'Académie française, dont il était membre depuis trente-deux ans, ses confrères le reçurent non pas seulement comme le plus illustre d'entre eux, mais comme s'il eût été le plus grand génie qui eût brillé jusque-là dans l'humanité.

Cette ovation, toutefois, n'était rien auprès de celle qui attendait Voltaire au Théâtre-Français. Il s'y rendit un soir qu'on devait jouer pour la sixième fois sa tragédie d'*Irène*, pièce d'ailleurs au-dessous du médiocre ; mais la foule immense qui se porta à cette occasion à la Comédie-Française pour tâcher d'en envahir les siéges, ne pensait nullement à la pièce, et ne songeait qu'à fêter l'auteur.

Non-seulement la salle fut bientôt comble, mais quantité de gens ne purent y pénétrer ; et ceux-ci durent éprouver le lendemain un vif regret, quand ils apprirent l'enthousiasme prodigieux qu'avait fait éclater la présence de Voltaire.

L'arrivée du philosophe de Ferney avait été accueillie d'abord par des salves ou plutôt par des tonnerres d'applaudissements.

Après la tragédie et avant la seconde pièce, le buste de

Voltaire fut placé sur le théâtre, où chacun des acteurs alla successivement le couronner.

A l'issue du spectacle, enfin, Voltaire fut porté sur les bras des spectateurs jusqu'à sa voiture, et reconduit ensuite jusqu'à sa demeure par une multitude ivre d'enthousiasme, qui criait sans cesse : « Vive Voltaire ! Vive Mahomet ! Vive la Pucelle ! »

Pour qui sait que *Mahomet* est une tragédie remplie d'impiétés, et que la *Pucelle* est le poème le plus immoral qui soit sorti de la plume de Voltaire, de pareils cris indiquent de quels hommes se composait le cortége triomphal du philosophe de Ferney, qui leur disait dans un délire de vanité : « Vous voulez donc m'étouffer sous des roses ! »

Mais le bruit de ces applaudissements frénétiques vient à peine de cesser, que l'heure de la justice divine va sonner. Une maladie grave, causée peut-être par les émotions trop vives qu'il avait éprouvées, annonce à l'impie vieillard, âgé déjà de quatre-vingt quatre ans, que sa mort approche.

Voltaire avait précédemment, par pure hypocrisie, fait divers actes de religion, et jusqu'à des communions sacriléges. Une épaisse rangée d'incrédules occupe donc maintenant toutes les avenues de sa chambre, pour empêcher de tout leur pouvoir, chez leur coryphée, un retour qui donnerait un démenti éclatant à leur impiété. Mais nous supposons qu'il nous est donné de tromper leur vigilance cruelle (1), et nous approchons du lit du malade. Quel spectacle affreux ! Ce ne sont pas seulement des cris de désespoir ; ce sont des accès de frénésie, qui s'emparent du moribond. Dans un de ces accès convulsifs, son visage nous apparaît souillé de sa propre main comme ne se souillent pas les animaux les plus immondes.

(1) Les circonstances de la mort de Voltaire ont été très diversement racontées; mais les témoins qui méritent évidemment le plus de créance, comme le médecin même du philosophe, ont affirmé qu'elle fut horrible, et nous ne faisons, dans ce qui suit, que reproduire leur récit.

O grand écrivain, je vous en conjure : en ce moment suprême, oubliez tous les tristes succès qui depuis votre adolescence ont marqué chaque heure de votre vie ; ne vous souvenez plus que des doctrines consolantes qui vous furent enseignées dans votre enfance ; baisez une fois, une seule fois, les pieds du crucifix que je vous présente ; souvenez-vous que le sang de l'Homme-Dieu que vous avez eu le malheur d'outrager si souvent dans votre longue vie, peut, en moins de temps que nous n'en mettons à proférer une seule parole, effacer des crimes mille fois plus grands que les vôtres, mille fois plus grands que tous ceux que l'humanité entière a accumulés depuis l'origine du monde et qu'elle pourra accumuler encore jusqu'à la fin des temps. Plus vos péchés, hélas ! ont été nombreux, et plus le bon Dieu se plaira à montrer aux humains qu'ici-bas sa miséricorde surpasse toujours sa justice. Empressez-vous donc de donner quelque marque irrécusable de foi et de repentir, et tous les ministres de Jésus-Christ vont accourir pour vous absoudre (1)....

Les contorsions pourtant paraissent cesser ; les lèvres de l'agonisant se décolorent ; la cause de l'enfer n'est pas encore complétement gagnée. J'applique alors mon oreille attentive sur le cœur du mourant pour m'assurer si son dernier battement ne sera pas enfin un soupir d'espérance et d'amour.... Le cœur ne bat plus.... Il se peut que ce soupir ait été proféré ! Dieu le sait !.... Mais je ne l'ai pas entendu !. . . . . .

. . . .

O vous qui foulez maintenant le sol où furent jadis de grandes cités aujourd'hui disparues, vous qui d'un œil humide de larmes contemplez les ruines éparses de Ninive, de Memphis,

(1) Le philosophe Grimm déclare expressément que le curé de Saint-Sulpice ayant pénétré jusqu'à Voltaire, et l'ayant sommé de déclarer s'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ, Voltaire se tourna de l'autre côté, et se borna à lui dire : *Laissez-moi mourir en paix.*

de Palmyre, une immense tristesse saisit vos cœurs; mais, en présence de ce cadavre qui me rappelle tant de ruines morales, ma douleur est encore plus grande que la vôtre. Que d'âmes perdues dès à présent, et que d'âmes perdues encore dans l'avenir !

Quel bonheur c'eût été pour le monde, si la main de l'infortuné dont je vois devant moi les lamentables restes n'eût jamais rien écrit que de chrétien ! Quel bonheur c'eût été surtout pour la France ! Avec Voltaire chrétien, je vois une société régénérée sans douleur : sa plume acérée va suffire pour enlever toute la rouille féodale. Voltaire chrétien, c'est encore la révolution française, mais la révolution sans Danton, sans Robespierre, sans Marat.

Avec Voltaire impie, j'entrevois les calamités de tout genre et les crimes inouïs qui vont désoler ma malheureuse patrie; et je voile mon front pour ne pas apercevoir tant d'horreurs.

Je gémis aussi de voir les lettres françaises, si belles jusque-là parcequ'elles ne servaient d'écho qu'à de nobles pensées, perdre désormais une partie de leur lustre et de leur gloire.

Il faut se garder, en effet, de confondre une littérature facile avec une grande littérature. Nous ne disconvenons pas que depuis Voltaire l'art d'écrire avec agrément et finesse ne se soit répandu davantage, et que de nos jours, par exemple, on ne manie assez bien les béquilles de la prose pour cheminer, n'importe à quelle heure, dans les sentiers battus. Mais le génie qui, à ses moments d'inspiration, a besoin sinon toujours des ailes de la poésie, au moins toujours d'un grand style pour exprimer de grandes idées, est certainement plus rare qu'il ne le fut au siècle de Louis XIV. Or, nous n'admettons pas qu'il s'établisse ici une compensation, pas plus que nous n'admettons qu'une longue enfilade de maisons bourgeoises plus ou moins ornées puisse jamais valoir une imposante cathédrale ou un majestueux palais.

Mais si l'art d'écrire semble avoir, même en prose, diminué

d'élévation et d'éclat, comment la poésie pourrait-elle avoir conservé d'émouvantes inspirations au milieu d'âmes glacées par le doute, sur lesquelles, par conséquent, elle ne saurait avoir plus d'action que la musique n'en a sur les sourds ?

Encore, si les poëtes comprenaient eux-mêmes la sainteté du talent que Dieu leur a départi, il pourrait, de temps en temps, sortir de leurs écrits des torrents de lave incandescente capables de fondre les glaces amoncelées autour d'eux. Mais tous à peu près ne cherchent qu'une occasion favorable pour s'enrôler à de bonnes conditions sous un autre drapeau.

On en voit çà et là qui murmurent de doux chants aux premiers ans de l'adolescence, comme les petits oiseaux gazouillent au printemps ; mais bientôt après, ils aspirent à devenir des hommes politiques ou à acquérir des trésors.

Passe encore de vouloir gouverner des états! le génie du poëte peut survivre quelquefois à cette prétention, parce que ce n'est pas, à coup-sûr, une besogne vulgaire que de régir les empires, quoique ce soit une chose encore plus belle, de savoir maîtriser les âmes.

Mais que dire de tant de jeunes poëtes qui, dès qu'ils ont obtenu quelque succès, aspirent à percer dans la finance! Qu'on essaie de jeter dans l'intérieur d'une lyre des poignées d'écus, et l'on verra si l'on peut en tirer ensuite de doux accords !

O vous donc qui abandonnez si facilement le culte des lettres pour celui de l'or, ne trouvez plus surprenant que votre talent qui semblait tant promettre se soit évanoui comme les vapeurs du matin. Vous auriez dû vous souvenir qu'une belle femme qui prend de l'embonpoint perd presque toujours une partie de sa beauté, et toujours une partie de sa grâce.

XLVIII.

DÉPART DES ANGLAIS DE NEW-YORK, ET ADIEUX DE WASINGTHON A SES CAMARADES.

An 1783.

L'UNITÉ de croyances religieuses dans le monde est un vœu que tout cœur catholique doit nécessairement former. Mais, ailleurs qu'en matière religieuse, la diversité est désirable, parce qu'elle répond mieux aux variétés infinies de goûts, d'habitudes et de caractères, qui existent entre les hommes, et qui, toutes, aspirent naturellement à se produire avec liberté.

Ce fut donc certainement un jour heureux pour l'humanité, que celui où les Etats-Unis d'Amérique se séparèrent définitivement de leur mère-patrie ; et c'est une des plus grandes gloires de la France d'avoir eu une immense part à ce mémorable événement.

La mission povidentielle de la France est, en effet, de concourir partout au triomphe du droit.

Il fut un temps en Europe, où les pouvoirs publics étaient faibles, et où l'autorité, fractionnée entre une multitude infinie

de seigneurs plus ou moins puissants, n'était, chez un grand nombre, qu'un instrument d'affreuses exactions et d'odieuses tyrannies.

L'esprit chrétien favorisa alors le développement d'une des plus belles institutions qu'on ait jamais vues dans le monde.

De nobles hommes, qui, s'ils n'eussent aimé que le bien-être, auraient pu vivre, dans leurs châteaux, au milieu des aises et de l'abondance, se consacraient au sublime métier de redresseur de torts. Bardés de fer de pied en cap, et bravant tous les dangers, ils allaient de ville en ville, de province en province, s'enquérant soigneusement si de pauvres orphelins n'avaient pas été dépouillés par la force ou l'astuce du patrimoine de leurs pères, ou si de nobles et belles damoiselles n'étaient point retenues captives dans les donjons de quelque seigneur sans foi.

S'ils apprenaient quelque iniquité semblable, l'homme injuste, qu'il fût comte, ou baron, ou simple chevalier, avait aussitôt affaire à eux. Il fallait qu'il réparât sur-le-champ sa félonie, ou qu'il descendît en champ clos avec le protecteur que le ciel venait d'envoyer à l'opprimé.

Presque toujours, le sentiment du droit, qui double le courage, procurait la victoire à ce généreux protecteur. Si cependant il succombait, il mourait content et résigné, en baisant la croix de son épée, qui n'avait jamais été teinte que d'un sang coupable.

Quand la féodalité fut en décadence, et que des pouvoirs publics plus forts assurèrent dans tous les états de l'Europe l'action des lois, la chevalerie dut disparaître, parce qu'elle était devenue sans objet

Mais les iniquités qui ne purent plus désormais être commises aussi facilement par des particuliers, purent l'être encore par des nations.

Parmi ces iniquités, il en est dont Dieu peut vouloir retarder le châtiment jusqu'au jour des grandes vengeances; mais sa

justice veut que la plupart d'entre elles soient déjà punies dans le temps.

Depuis qu'il n'y a plus dans toute la chrétienté une main assez forte pour manier l'épée de Charlemagne, à qui donc revient naturellement ce rôle sublime de réprimer d'un pôle à l'autre toutes les grandes injustices, si ce n'est à la nation valeureuse à qui deux chaînes de hautes montagnes servent à la fois de rempart et de couronne, et dont deux mers se plaisent à caresser de leurs flots les nobles rivages ?

O France, ô ma patrie, que tu me parais belle, quand tu as la conscience de ta destinée !

Pourquoi Dieu te fit-il puissante ? Pourquoi te fit-il riche ? Pourquoi la fécondité de tes campagnes et la variété de tes produits assurent-elles en tout temps l'existence de tes habitants, et les dispensent-elles de recourir à l'étranger, autrement que pour satisfaire des caprices? Pourquoi ta population est-elle plus que suffisante pour cultiver ton sol, sans être jamais assez nombreuse pour le surcharger ? Pourquoi de vastes côtes te procurent-elles des rapports faciles avec toutes les contrées du globe? Pourquoi, en un mot, le ciel t'a-t-il comblée de tant de bienfaits, si ce n'est pour que tu puisses, comme les chevaliers du moyen-âge, consacrer l'exubérance de tes forces au bonheur d'autrui ?

Souvent, tu transportes une partie de tes enfants sur des terres lointaines, où ils versent, quand l'honneur le veut, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour une cause qui n'est point la leur ; et après ces généreux sacrifices, certains hommes sceptiques demandent avec indifférence, ou avec un air de pitié railleuse, ce qui t'en revient.

Il t'en revient ce qui revenait aux chevaliers du moyen-âge, qui se croyaient toujours suffisamment récompensés de leur généreux dévouement. Il t'en revient une renommée d'honneur et de gloire, à laquelle aucune autre nation ne saurait atteindre; et cette renommée, qui fait ta splendeur, par les

sympathies innombrables qu'elle te procure fait aussi, crois-le bien, une partie de ta force.

Que ta fastueuse rivale, pour favoriser son commerce, cherche donc partout des peuples à fouler sous une oppression mercantile qui ne connaît point ce que c'est que la pitié! Pour toi, tu ne dois songer qu'à te faire une ceinture honorable de nations animées de ton esprit, et protégées, au besoin, par ton glaive.

Que par tes soins l'héroïque Espagne recouvre bientôt son rang parmi les grandes nations! Que les cœurs des Italiens s'ouvrent à l'espérance! Que la patrie de Guillaume Tell reste toujours libre et fière! Qu'au-delà du Rhin, l'esprit capricieux et fantastique de l'Allemagne construise, à son aise, des rêves plus ou moins dorés, dans des principautés indépendantes! Qu'en deçà du grand fleuve, des provinces catholiques où tu devrais commander, éprises de ta gloire, aspirent de plus en plus à t'appartenir, en attendant que par quelque grande combinaison politique, dont la destruction de l'empire turc fournira peut-être bientôt les éléments, elles t'appartiennent en effet! Et que, dans les régions les plus lointaines, tous les faibles et tous les opprimés tournent instinctivement vers toi leurs regards!....

Tu auras alors répondu dignement aux desseins de Dieu.

Ce rôle providentiel de la France, Louis XV et son méprisable entourage de courtisans impies et de femmes perdues l'avaient oublié quand, en 1772, ils laissèrent s'opérer un premier démembrement de la Pologne (1). Mais un prince aussi vertueux et aussi droit que l'infortuné Louis XVI, ne pouvait pas ne point s'en souvenir.

(1) Louis XV s'en tint à l'expression stérile d'un regret. Il avait renvoyé, quelque temps auparavant, son ministre Choiseul, qui alliait d'assez grandes vues à de grands vices : « Si Choiseul eût été ici, dit le roi en apprenant l'usurpation, cela ne serait pas arrivé ».

Le 10 février 1763, Louis XV avait eu la faiblesse de signer, à Paris, un traité honteux pour la France, qui, en accordant à l'Angleterre de vastes colonies et de fortes stations militaires dans toutes les parties du monde, assurait à cette nation ambitieuse l'empire des mers.

L'Angleterre exerça cet empire avec arrogance; et l'honneur français, qui se croyait à bon droit humilié, s'estima heureux de trouver une occasion naturelle d'humilier à son tour l'Angleterre, de l'autre côté de l'Atlantique.

Les colonies anglaises de l'Amérique du nord avaient été fondées, à diverses époques, par des hommes entreprenants et courageux, qui portèrent au-delà des mers l'esprit opiniâtre de la race Anglo-Saxonne et le transmirent à leurs descendants.

Les fondateurs des diverses colonies avaient obtenu du gouvernement de la mère-patrie, des chartes qui leur assuraient certains avantages; et d'autres immunités avaient aussi été conquises par un long usage.

Tant que l'Angleterre avait été en lutte avec la France, elle avait respecté ces priviléges ou immunités des Anglo-Américains. Mais, quand la paix de Paris de 1763 lui eut assuré la domination de toutes les mers, elle voulut traiter ses colonies d'Amérique comme on traite un pays conquis. Elle prétendit notamment pouvoir y lever des impôts à son profit; tandis que les colons soutenaient qu'aucun impôt ne pouvait être établi que par les autorités locales, qui presque toutes étaient électives.

Dès l'année 1763, ces prétentions opposées avaient donné lieu à des débats animés, qui, après avoir été assoupis ensuite durant quelque temps sans que la cause qui les avait produits eût disparu, finirent par amener, en 1775, une rupture ouverte entre l'Angleterre et ses colonies.

Le 19 avril 1775, un combat sanglant, livré à Lexington, près de Boston, entre les soldats anglais et les milices coloniales, devint le signal d'une guerre générale.

Les colons se sentaient forts de leurs droits, et étaient décidés à les défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils eussent cependant, malgré leur courage, fini peut-être par être écrasés par la puissance anglaise, si Dieu ne leur eût donné pour chef un grand homme, et pour alliée, une grande nation.

Le grand homme, ce fut Washington ; la grande nation, on le comprend, ce fut la France.

Washington n'avait point le bouillant courage des conquérants, d'un Alexandre, par exemple, ou d'un Napoléon ; mais il avait le courage froid d'un Spartiate, ou celui d'un enfant de l'Helvétie, toujours prêt à mourir sans faste à son poste pour la défense de son droit.

Washington, simple planteur de la Virginie, qui avait déjà quarante-trois ans quand éclata la guerre de l'indépendance, comprit admirablement que pour triompher de la formidable puissance de l'Angleterre, il ne s'agissait point de tenter çà et là quelque brillant coup de main, mais qu'il fallait s'armer d'une constance à toute épreuve, et d'un dévouement sans bornes à la cause commune.

Dès qu'il eut été nommé généralissime des forces coloniales peu de temps après le combat de Lexington, il arrêta sur-le-champ son système de guerre, duquel, dans un espace de près de neuf ans, il ne se départit pas un seul instant. Ce système consistait à fatiguer continuellement l'ennemi, à diviser autant que possible ses forces, à le harceler plus qu'à le combattre, à le combattre pourtant résolument quand il n'était plus possible de reculer, et, une fois le combat livré, à ne s'endormir jamais après une victoire, et à ne jamais se décourager après une défaite.

A ces qualités si précieuses il fallait joindre encore un grand désintéressement et une grande modestie, pour ne pas effaroucher des hommes sujets déjà à toutes les susceptibilités républicaines, que leur seule volonté avait appelés sous les drapeaux de leur général, et que leur seule volonté pouvait y retenir.

Washington eut tous ces mérites, et se montrait digne par là du secours efficace que la Providence ne tarda pas à lui envoyer.

A peine la révolte des colons anglais fut-elle connue en France, qu'un grand nombre de jeunes gentilshommes tinrent à honneur d'aller combattre dans leurs rangs, jugeant avec raison que c'était une occasion favorable de préparer la rupture du honteux traité de 1763. Celui de ces gentilshommes qui devait acquérir le plus d'illustration dans cette lutte contre l'Angleterre, ce fut le marquis de Lafayette.

Les premiers Français qui étaient allés combattre en Amérique, n'avaient suivi cependant que les inspirations spontanées de leur esprit chevaleresque; et la loyauté scrupuleuse de Louis XVI le faisait hésiter à donner une assistance plus efficace aux Anglo-Américains, quand de nombreuses violations du droit des gens commises contre des navires français déterminèrent enfin ce prince si juste et si droit, à déclarer la guerre à l'Angleterre.

L'on put entrevoir, dès ce moment, que la cause des colons américains finirait par triompher, et qu'une nouvelle nation allait faire son apparition dans le monde.

La France, en effet, fit aussitôt des armements formidables. L'Espagne, qui avait, elle aussi, bien des griefs contre l'Angleterre, unit bientôt ses escadres aux escadres françaises, et ses amiraux partagèrent la gloire immortelle dont se couvrirent nos Suffren, nos d'Estaing, nos Lamothe-Piquet, et bien d'autres officiers d'une intrépidité admirable, qui prouvèrent à l'Europe étonnée que la France, dès qu'elle en a la ferme volonté, est en mesure de faire respecter son pavillon sur toutes les mers

A mesure que les ravages de la guerre faisaient des vides parmi les compagnons de Washington, les escadres françaises amenaient aux Américains de nouveaux auxiliaires.

Les affaires prirent bientôt sur tous les points une tournure

défavorable aux Anglais. Deux de leurs généraux, coupés de tous les côtés, avaient été successivement obligés de se rendre, avec les corps nombreux qu'ils commandaient. Toutes les villes de l'intérieur étaient au pouvoir des insurgés, dont le drapeau flottait aussi dans la plupart des ports de mer.

La plus importante ville du littoral, New-York, restait pourtant encore aux Anglais, et Washington se disposait à réunir toutes ses forces pour l'emporter, quand un changement de ministère en Angleterre vint mettre fin à la lutte. Les nouveaux ministres, effrayés des pertes énormes que l'Angleterre avait éprouvées depuis huit ans, et jugeant impossible de replacer les colons sous le joug de la mère-patrie, déterminèrent Georges III à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis.

Dans des préliminaires de paix arrêtés à Paris entre les représentants de toutes les puissances belligérantes, le 20 janvier 1783, cette indépendance fut expressément stipulée; mais les traités définitifs ne furent signés qu'au mois de septembre, et ce ne fut qu'à la fin de novembre que le gouverneur anglais de New-York en reçut la communication officielle de son gouvernement.

Le 25 de ce mois, se passa à New-York une scène destinée à faire époque dans les annales de l'humanité.

Sir Henri Carleton, qui occupait encore cette ville pour l'Angleterre, avait fait savoir quelques jours auparavant au général Washington, qu'ayant reçu de son gouvernement l'ordre d'évacuer New-York, il comptait être en mesure de faire embarquer toute la garnison le 25 novembre, et qu'il remettrait par conséquent la ville ce jour-là.

Au jour marqué, dès le grand matin, le principal magistrat de l'Etat de New-York, Georges Clinton, s'approcha de la partie supérieure de la ville avec le général Washington et un détachement de troupes américaines.

La porte de ce quartier fut aussitôt ouverte, et les Anglais

en abandonnèrent les postes, qui furent immédiatement occupés par l'infanterie et l'artillerie américaines et un corps de dragons.

Quand on eut ainsi pris possession de la haute ville, les officiers civils et militaires de l'Etat firent leur entrée solennelle, et Washington voulut que les premiers honneurs fussent décernés au représentant de l'autorité civile, au gouverneur Clinton.

Clinton et Washington s'avancèrent donc à cheval, en tête du cortége.

Le lieutenant-gouverneur et les membres du conseil de l'Etat de New-Yorck venaient après; le général Knox, qui commandait sous Washington toutes les troupes qui n'avaient pas encore quitté le service, marchait ensuite, entouré de ses principaux officiers; puis enfin, c'était un concours immense de bourgeois de la ville, qui étaient allés au-devant des autorités américaines pour leur faire honneur; et un régiment de cavalerie légère fermait la marche.

Tandis que cette entrée solennelle des magistrats américains avait lieu dans la partie supérieure de la ville, les Anglais faisaient leurs derniers préparatifs d'embarquement.

A une heure de l'après-midi, ces préparatifs furent terminés, et les vaisseaux anglais quittèrent le port.

Pendant toute la durée de l'embarquement, le sentiment de l'amour-propre national, si énergique chez les Anglais, vint sans doute au secours de leur impassibilité naturelle, et dut les empêcher de verser une seule larme; mais, quand les Américains ne purent plus voir leurs visages, peut-être quelques pleurs vinrent-ils humecter leurs yeux. New-York était, en effet, dès-lors, une ville considérable, et il était facile de prévoir quelle serait sa grandeur future quand la liberté de commercer avec toutes les nations du globe amènerait journellement dans son port tous les pavillons que voient flotter les deux océans.

Cette grandeur prochaine des Etats-Unis, bien faite pour exciter de vifs regrets dans l'âme des Anglais, devait, au contraire, combler de joie les cœurs des Américains, et en particulier celui de Washington, qui voyait enfin ses services obtenir la seule récompense qu'il eût ambitionnée, c'est-à-dire l'indépendance et le bonheur de sa patrie.

Ce grand homme, qui, quelque temps auparavant, avait rejeté comme une insulte l'offre du pouvoir suprême, que lui avaient faite quelques officiers mécontents, n'aspirait qu'à rentrer dans la vie privée.

Dès que les magistrats civils furent installés dans leurs fonctions, Washington annonça donc qu'il allait quitter New-York. Mais il voulut, avant de partir, dire adieu à ses compagnons d'armes, dont plusieurs avaient combattu auprès de lui pendant toute la durée de la guerre.

Cette entrevue touchante eut lieu, le 4 décembre, à la taverne de France, où les principaux officiers s'étaient réunis.

Washington adressa, d'une voix émue, ces nobles paroles à ses compagnons de fatigues et de gloire : « C'est avec un cœur plein d'affection et de reconnaissance, que je prends maintenant congé de vous ; je souhaite bien ardemment que vos derniers jours soient aussi prospères et aussi heureux que les premiers ont été glorieux et honorables. Je ne puis aller rendre visite à chacun de vous pour prendre congé, mais je serai bien reconnaissant si chacun de vous veut venir à moi pour me serrer la main. »

Le général Knox, qui était le plus près de Washington, se tourna vers lui. Aussitôt Washington, à qui un surcroît d'émotion ne permettait plus de parler, lui serra la main et l'embrassa. Il prit congé, de la même manière, de chacun des autres officiers. Des larmes roulaient dans tous les yeux, et l'on n'articula pas un seul mot pour interrompre ce silence majestueux.

En quittant la salle, Washington se rendit à pied à White-

Hall, où une barque l'attendait pour le transporter à Philadelphie. Toute la compagnie le suivit en formant un cortége muet et solennel ; tous les visages étaient empreints d'une tristesse profonde. Quand Washington fut entré dans la barque, il se tourna vers la compagnie et lui fit un dernier adieu en agitant son chapeau. Toutes les personnes qui l'avaient accompagné le saluèrent de même, et elles ne quittèrent le quai que lorsque la barque cessa d'être en vue.

Washington se rendait à Philadelphie, pour se diriger ensuite vers Annapolis, dans le Maryland, où le congrès des Etats était assemblé. Il résigna publiquement tous ses pouvoirs dans le congrès, le 23 décembre; et, dès le lendemain, il rentrait à Mount-Vernon, dans la demeure de ses pères, qu'il n'avait revue qu'une seule fois, en passant, durant les neuf années qu'avait duré la guerre de l'indépendance.

Washington n'aspirait qu'à finir ses jours dans cette paisible demeure. Bientôt après, cependant, porté par les votes presque unanimes de ses concitoyens à la première magistrature de l'Union, il crut qu'il devait faire à son pays un nouveau sacrifice, en acceptant la présidence. Il l'accepta même une seconde fois, quand il eut été réélu avec autant d'élan que lors de sa première nomination. Mais, quand la fin de sa seconde présidence approcha, il annonça qu'il croyait avoir payé sa dette envers son pays, et qu'il voulait rentrer dans la vie privée. Tous les efforts qu'on fit pour le déterminer à se charger une fois encore de la suprême magistrature, furent vains. Inébranlable dans sa résolution, il annonça officiellement, avant la nouvelle élection, qu'il refusait absolument la candidature; et jamais il ne se sentit plus heureux que le jour où il déposa le fardeau des dignités dont ses concitoyens l'avaient honoré, montrant bien par là que le ciel lui avait donné une âme véritablement républicaine.

Bien des gens, en effet, s'imaginent être des Washington, parce qu'ils ont horreur de tout joug; mais nulle erreur n'est

plus grossière que celle-là. Les républicains dignes de ce nom aiment le joug des lois; et s'ils n'aiment pas la sujétion, ils ambitionnent encore moins le commandement.

Suivant qu'ils ont plus ou moins de goût pour l'obéissance, les hommes peuvent se diviser en trois classes.

Les uns n'obéissent jamais qu'à regret, et visent surtout à avoir des inférieurs; ce sont ceux qui ne font aucun effort pour se combattre, et qui rapportent tout à eux-mêmes. Les hommes de cette trempe ne sont pas plus rares que les herbes dans les prairies.

D'autres visent à n'avoir que des égaux. Ce sont les républicains sincères, dont la race n'est pas bien commune.

Mais la troisième catégorie est encore bien moins nombreuse que la seconde. C'est celle des hommes qui veulent avoir partout des supérieurs, parce qu'ils ne demandent qu'à descendre et n'aspirent qu'à obéir. Cette tendance, dont le monde s'étonne, est celle de quelques âmes d'élite, qui sentent qu'en cédant avec amour, dans les choses licites, au moindre désir de tout ce qui les entoure, elles sont plus sûres de ne causer dans le concert divin aucune dissonance, et d'exprimer précisément l'accord qu'elles doivent rendre dans le grand hymne de la création

Cette tendance est rare, parce qu'elle ne s'acquiert que par une vigilance incessante sur soi-même et des efforts continuels pour résister aux penchants naturels du cœur. Aussi, quand les peuples la reconnaissent à des caractères non équivoques, elle leur arrache toujours des cris d'admiration, parce que, si elle ne constitue point par elle-même la sainteté, elle en est au moins le chemin.

XLIX.

DERNIERS TRAVAUX DE MOZART.

An 1791.

Allemagne, j'admire et j'aime ton érudition patiente ; mais j'aime surtout ton génie rêveur, qui, pour se consoler des réalités étroites de la vie des sens, éprouve le besoin de se plonger incessamment dans les profondeurs infinies de la pensée. S'il est donc un art qui ne trace dans l'espace aucune ligne limitant l'essor de l'âme quand elle cherche à se perdre dans l'immensité, cet art doit être, par excellence, le tien.

L'Italie, toutefois, a été, en Europe, le premier berceau de la musique, comme de tous les autres arts. C'est elle qui, depuis saint Ambroise et saint Grégoire-le-Grand, avait conservé avec le plus de fidélité dans ses temples les règles du plain-chant, de ce chant simple et grave, si bien approprié aux cérémonies imposantes de l'Eglise, et qui, par ses notes lentes et prolongées, semble déjà soustraire l'homme à la prison étroite du temps pour le plonger dans l'océan sans rivages de l'éternité.

Dès le onzième siècle, le moine Gui d'Arezzo découvrait la gamme musicale qui n'a pas cessé, depuis, d'être suivie par les Occidentaux.

Au commencement du quinzième siècle, la musique religieuse instrumentale était déjà en grand honneur en Italie, et Francesco Baverini, notamment, avait composé avec talent plusieurs de ces œuvres que les Italiens appellent *opere sagrate*, longtemps avant que l'opéra profane fît son apparition à Florence, à la cour des Médicis, dans l'*Orfeo* de Politien.

Il paraît qu'à partir de cette dernière époque, ce fut au contraire la musique profane qui eut le plus de vogue; et bientôt, en communiquant à la musique religieuse ses notes capricieuses ou saccadées, elle enleva à celle-ci sa gravité, et, par conséquent, sa majesté et sa noblesse.

Le mal, vers le milieu du seizième siècle, était devenu bien grand, si ce que l'on raconte de l'illustre Palestrina est exact. L'on dit que le Pape Marcel II, qui succéda à Paul III, était décidé à bannir complétement la musique des églises, et que ce fut la célèbre *Messe* de Palestrina, connue précisément sous le nom de *Messe du Pape Marcel*, qui lui fit abandonner son projet.

Cette anecdote nous paraît suspecte. Marcel II, en effet, n'occupa le trône pontifical que vingt-sept jours; et, quelque opinion qu'il pût avoir, avant d'être promu à la tiare, au sujet de l'influence de la musique sur le culte, il n'est pas à croire qu'il eût voulu prendre sur une chose de cette importance une mesure précipitée.

Ce qui est seulement vraisemblable, c'est que Marcel II, dont les mœurs avaient toujours été très-austères, avait dû témoigner, dès avant son élévation au suprême pontificat, combien il déplorait la décadence de la musique religieuse, que Palestrina était appelé à restaurer. Il ne s'agissait donc probablement, dans la pensée de ce pape rigide et pieux, que

d'une réforme à faire, et non pas d'une suppression à opérer ; car une suppression complète eût été certainement une mesure fâcheuse (1).

Il faut savoir, en effet, en toutes choses, distinguer l'usage de l'abus, et nous sommes de ceux qui pensent que la musique instrumentale s'adapte parfaitement à la majesté du culte catholique. Le désaccord qui se produit trop souvent entre l'une et l'autre, au grand scandale des fidèles, n'est imputable qu'aux musiciens, qui ne savent pas toujours comprendre que la musique religieuse a nécessairement un caractère qui lui est propre et qu'il faut, en toute circonstance, savoir respecter.

Avant d'admettre un nouveau disciple dans son école, Pythagore lui demandait s'il savait observer le silence. Avant d'ouvrir à un artiste les portes d'une église, il faudrait lui demander s'il a la foi.

Quel que soit son talent, si la foi manque à l'artiste, il est impossible qu'il remplisse dignement sa mission. Le plus souvent même, au lieu d'édifier les fidèles, il les scandalisera : si c'est un peintre, par des nudités grossières ou des attitudes peu décentes ; si c'est un musicien, par des airs lascifs ou de sautillantes ariettes.

Si, au contraire, l'artiste a la foi, il devient un puissant auxiliaire du prêtre ; et tous les sentiments que celui-ci cherche à exciter dans les cœurs par la prière ou la prédication, lui les seconde par l'accord touchant des instruments ou des voix, ou bien par le langage muet des toiles qui palpitent et des marbres qui respirent (2).

(1) Dans ses belles *Etudes philosophiques sur le christianisme*, t. 3, p. 496 3e éd. M. Aug Nicolas raconte, après le cardinal Wiseman, que la célèbre messe de Palestrina fut présentée, en 1565, à une commission que présidait saint Charles Borromée. Cette messe fut donc très-mal à propos appelée dans la suite *Messe du pape Marcel*, puisque Marcel II était mort en 1555.

(2) Quel sermon sur le jugement dernier, par exemple, pourrait faire

Ce qui est certain, c'est que deux des plus grands saints du seizième siècle, saint Philippe de Néri et saint Charles Borromée, quoique leur austérité égalât celle des Antoine et des Jérôme, étaient pourtant grands partisans de l'emploi de la musique dans les temples. Ils pensaient que rien n'est plus propre à dégoûter le peuple des divertissements profanes, que de lui faire goûter des joies plus pures et plus suaves dans la maison de Dieu.

L'Eglise n'est-elle pas, en effet, la mère par excellence, et une mère ne cherche-t-elle pas toujours à rendre l'intérieur de sa maison agréable à ses enfants, pour les y retenir ?

Il est vrai que, dans sa prévoyante sollicitude, elle recommande incessamment aux fidèles de se préserver des fausses joies du monde ; mais à Dieu ne plaise qu'elle condamne ici-bas les joies véritables, qui ne sont qu'un avant-goût et un apprentissage des joies célestes dont elle se plaît à dérouler partout à nos yeux les consolantes perspectives ! Il est, au contraire, naturel de penser qu'en demandant chaque jour à Dieu d'accorder à tous ses enfants le peu de pain nécessaire pour apaiser leur faim, elle lui demande aussi de leur octroyer le peu de joie indispensable pour empêcher leurs cœurs de s'endurcir ou de s'ulcérer.

une impression aussi vive, que la vue de la célèbre fresque de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, et surtout que le chant solennel de la prose des morts, composition admirable, comparable en tout point aux accents inspirés du roi-prophète? Aussi est-ce pour nous un sujet de grande douleur, de voir qu'une délicatesse exagérée et des ménagements excessifs pour la douleur des familles, tendent, en rendant de plus en plus rares les messes chantées, à bannir complétement de nos temples le chant du *Dies iræ*, chant si lugubre, si majestueux et si terrible, si propre par conséquent à réveiller de leur fatal assoupissement les âmes indifférentes, trop communes dans notre temps. Heureux, en effet, les hommes qui pensent souvent à la trompette redoutable du jugement dernier, et qui croient, à chaque instant, en entendre les échos anticipés retentir à leur oreille! Il ne saurait y avoir d'antidote plus efficace contre les séductions du monde et ses poisons léthargiques.

Palestrina, on l'a dit, fut, en Italie, le restaurateur de la musique religieuse, et remplit tout le seizième siècle de sa renommée; car ce grand artiste, né en 1529, ne mourut qu'en 1594.

Dans le dix-septième siècle, Allegri conserva les traditions de Palestrina; et, au commencement du dix-huitième, Pergolèse se montra digne de ces deux grands maîtres.

Mais, après Pergolèse, le sceptre de la musique religieuse passa de l'Italie à l'Allemagne; car cette noble branche de l'art musical ne compte pas de plus grands noms que ceux de Jean-Sébastien Bach, de Haydn et de Mozart.

Bach fut certainement un homme de génie, mais d'un génie plus original que doux, qui semblait se ressentir de la sécheresse des doctrines de Luther, qu'il professait; et si Haydn et Mozart n'ont point surpassé Bach pour les combinaisons savantes, il semble au moins qu'ils l'emportent de beaucoup sur lui pour le sentiment et la mélodie.

Haydn, comme Palestrina, fournit une longue carrière; mais Mozart, comme Pergolèse, et aussi comme Raphaël, avec lequel la flexibilité de son génie lui donne tant de ressemblance, devait mourir, plein de gloire, à un âge où la plupart des hommes distingués sont à peine parvenus à faire répéter leur nom par les échos de la renommée.

Wolfgang Mozart naquit à Salzbourg, le 27 janvier 1756, quelques années, par conséquent, après la mort de Bach et la naissance de Haydn, qui devait cependant lui survivre (1).

Son père, Léopold Mozart, musicien lui-même fort distingué et maître de chapelle de l'archevêque de Salzbourg, lui donna, dès l'âge de trois ans, des leçons dont il profita si bien qu'à six ans il composait déjà de petites pièces sur le clavecin.

En 1762, l'empereur François I[er] voulut voir cet enfant extraordinaire, et fut émerveillé de son talent.

(1) Haydn, né en 1732, ne mourut qu'en 1809.

En 1763, le jeune Mozart provoqua la même admiration à la cour du roi de France Louis XV.

L'année suivante, il parcourut successivement l'Angleterre, les Pays-Bas et la Hollande, et obtint partout les mêmes succès.

Revenu à Salzbourg, il se livra à l'étude avec plus d'ardeur que jamais; et à l'âge de douze ans, il composa, sur la demande de l'empereur Joseph II, un petit opéra, qui fut vivement applaudi.

Deux ans après, son opéra de *Mithridate* obtenait, sur le théâtre de Milan, vingt représentations consécutives.

Un adolescent d'un talent si rare, qui, à quatorze ans, était déjà un compositeur distingué, devait être impatient de voir l'Italie, et les Italiens n'étaient pas moins impatients de l'entendre, car Mozart touchait l'orgue et jouait du violon comme il composait, c'est-à-dire avec une perfection rare.

A Bologne, à Florence, à Rome, le jeune Mozart obtint non pas des succès, mais des triomphes. Dans la patrie de Pergolèse, à Naples, il parut si prodigieux, que les auditeurs supposèrent que ses succès avaient quelque chose de surnaturel et tenaient à une bague qu'il portait à son doigt. Mozart, qui fut instruit de cette supposition absurde, ôta l'anneau, et joua, comme on le pense, tout aussi bien.

Les artistes, dans ce temps au moins, arrivaient cependant plus aisément à la gloire qu'à la fortune; et Mozart, qui ne s'était pas enrichi en parcourant l'Europe, revint à Paris en 1776, dans l'espoir d'y amasser quelque bien. Il n'y trouva que de cruelles déceptions. Enfant, il avait reçu, dans la grande capitale, toute sorte d'éloges et de caresses, parce que l'enfance ne rencontre point de jaloux. Homme fait et homme de génie, il ne retrouva plus les mêmes sympathies. La grande musique était alors peu connue et peu goûtée en France. Les simples amateurs, qui n'avaient aucun intérêt à rabaisser Mozart, ne le comprenaient pas; et les artistes, qui le comprenaient, avaient intérêt à le dénigrer.

Mozart vivait donc péniblement à Paris, en donnant quelques leçons de musique maigrement rétribuées.

Qu'eût fait ce grand artiste méconnu, s'il n'eût pas eu de fortes convictions religieuses? Peut-être qu'il se fût ôté la vie, comme le font, hélas! aujourd'hui tant de gens orgueilleux qui reprochent au genre humain de ne pas admirer leur talent, souvent fort contestable, ou au moins fort médiocre.

Mais Mozart, élevé dans des sentiments non pas seulement chrétiens, mais pieux, était bien loin de songer à une aussi criminelle lâcheté. Il se consolait d'abord avec son art; car quand un homme n'est que riche, on lui ravit tout dès qu'on lui enlève ses écus; mais on ne peut pas plus arracher à un grand artiste son génie qu'on ne peut lui ravir son âme.

Il se consolait aussi en priant, puis en embrassant sa mère qui l'avait accompagné à Paris, ou en écrivant à son père, qu'il avait laissé à Salzbourg.

Rien n'est plus intéressant que la correspondance de Mozart et de son père, qui a été publiée dans ces derniers temps (1). Le père parle à son fils avec toute l'austérité d'un religieux, et le fils répond au père avec toute la candeur d'un enfant.

« Je sais, disait Léopold Mozart à son fils dans une de ses lettres, que je n'ai à attendre de toi que de la joie, et c'est ce qui me console de ton absence, laquelle me ravit la paternelle joie de t'entendre, de te voir, de t'embrasser. Vis donc comme un vrai chrétien, comme un bon catholique; aime et crains Dieu; prie-le avec confiance et ardeur, et mène une vie tellement chrétienne qu'au cas où je ne devrais plus te voir, l'heure de ma mort ne soit pas pour moi une heure de trouble et d'angoisse. »

Wolfgang répondait à son père :

— « Je baise les mains à mon cher père... Qu'il soit sans

(1) *Mozart : Vie d'un artiste chrétien au XVIIIe siècle*, par M. l'abbé Goschler.

inquiétude; j'ai toujours Dieu devant les yeux, je reconnais sa toute puissance, je crains sa colère; mais je connais sa bonté, sa miséricorde, sa clémence envers ses créatures; il n'abandonne jamais ses serviteurs... Si les choses vont selon sa volonté, elles iront aussi selon la mienne. Avec cela, je ne puis manquer d'être heureux et content. Je mettrai tout en œuvre pour suivre avec la plus grande exactitude les conseils que vous avez la bonté de me donner. »

Exprima-t-on jamais avec plus de foi des sentiments plus résignés ?

Wolfgang, cependant, ayant eu le malheur de perdre, peu de temps après, sa mère à Paris, le séjour de cette capitale lui devint insupportable, et il résolut de retourner en Allemagne.

Il revint d'abord à Salzbourg auprès de son vieux père, et ne tarda pas à s'unir, quoique pauvre, à une demoiselle aussi pauvre que lui, mais dont les bonnes qualités valaient à ses yeux une riche dot. L'homme de foi comptait sur Celui qui donne leur pâture aux petits des oiseaux.

C'est à Salzbourg qu'il composa l'opéra d'*Idoménée*, l'un de ses chefs-d'œuvre.

Plus tard, il alla à Vienne, où l'empereur Joseph II l'accueillit avec empressement et l'attacha à sa chapelle. C'est à Vienne qu'il composa pour le théâtre Italien le *Mariage de Figaro*, et bientôt après, *Don Juan*, son chef-d'œuvre de musique profane, outre divers opéras allemands.

Ce grand artiste, quoique animé des sentiments les plus chrétiens, n'avait pourtant encore composé aucune œuvre de musique religieuse digne de son génie, quand, dans les premiers mois de l'année 1791, un inconnu se présente un jour chez lui en habits de deuil, et lui remet un écrit sans signature où on lui demandait une messe de *Requiem* pour une personne qui ne voulait pas être connue.

Mozart répond par une lettre où il demande deux cents flo-

rins, sans fixer d'époque précise pour la remise de son travail.

Quelque temps après, l'inconnu revient, porteur des deux cents florins et d'une nouvelle lettre où l'on disait à Mozart qu'il avait réglé ses honoraires trop bas et qu'un supplément lui serait remis dès qu'il aurait composé la *Messe*, à laquelle on le priait d'apporter tous ses soins.

Mozart, cependant, ne s'était pas encore occupé sérieusement de tenir sa promesse, lorsque, au moment de partir pour Prague où il devait composer un opéra à l'occasion du couronnement de l'empereur Léopold II comme roi de Bohême, il voit revenir l'inconnu, qui lui demande ce que va devenir le *Requiem*. Mozart affirme qu'il s'en occupera dès son retour.

L'artiste se met à l'œuvre, en effet, à son retour de Prague. Ses grandes convictions religieuses viennent aussitôt l'inspirer avec une puissance qu'il n'est bientôt plus maître de modérer. Les grandes scènes du jugement dernier se déroulent devant ses yeux. Il entend distinctement les soupirs des âmes gémissantes qui espèrent en criant *Miséricorde!* Il entend aussi les cris affreux des réprouvés, qui le glacent de terreur.

Le délire du malade se mêle déjà aux inspirations de l'artiste, et Mozart expire le 5 septembre 1791, comme il achevait la composition grandiose qui allait immortaliser son génie.

On dit que la Messe qu'il venait de finir servit, en effet, pour ses funérailles, comme le tableau de *la Transfiguration* orna celles de Raphaël.

O grand artiste! ta vie fut ainsi abrégée par l'énergie de tes convictions religieuses.

Certains hommes, qui cherchent toujours à rétrécir les horizons de leur âme, ont pourtant, je le sais, voulu révoquer en doute cette cause de ta mort; mais pour moi, je l'ai toujours regardée comme certaine (1). Permets, en effet, que je te raconte un de mes songes.

(1) L'auteur de l'article *Mozart*, dans la Biographie de Michaud, dit que les détails qu'on vient de raconter, lui avaient été affirmés par la veuve même de Mozart. Comment douter, après cela, de leur exactitude?

Un soir, avant de goûter le doux repos, j'avais longtemps admiré par la pensée les scènes imposantes qu'étale la nature par delà l'Atlantique.

A peine étais-je endormi, qu'il me sembla être dans une nacelle qui, sortant d'un grand lac, entrait dans une rivière dont la grande largeur dissimulait la rapidité.

J'aperçus aussitôt une multitude d'autres nacelles autour de la mienne; et, chose étrange, toutes descendaient le courant, aucune ne le remontait.

Ma barque était munie d'un aviron; mais j'avais négligé de le saisir, et me laissais aller, comme tous ceux qui m'entouraient, au plus fort du courant, ne songeant qu'à contempler çà et là quelques jeunes visages qui semblaient me sourire, quand j'entendis retentir à mon oreille plusieurs voix vibrantes qui s'écriaient : « Hommes imprudents! évitez avec soin le fil de l'eau, saisissez la rame, aidez-vous des cordages que nous vous lançons, et côtoyez de près la rive, si vous voulez éviter la cataracte où vous seriez infailliblement brisés. »

Je regardai d'où partaient ces voix, et je vis, des deux côtés du fleuve, des hommes qui ne paraissaient occupés qu'à jeter des instruments de sauvetage; mais plusieurs des femmes qui étaient dans les nacelles, et un nombre d'hommes bien plus grand encore, se moquaient de leurs avis et les méprisaient. Les uns continuaient à couronner leurs têtes de fleurs dont l'éclat et le parfum ne duraient qu'un instant, et qui exhalaient, aussitôt après, une odeur fétide; d'autres s'occupaient à préparer pour leurs frères de noirs poisons, ou s'entre-déchiraient par le fer.

Grâces au ciel, j'éprouvai un sentiment tout différent. Je voyais les hommes qui me criaient de la rive, prendre une peine incroyable et oublier pour cela toutes les douceurs de la vie. Je n'apercevais, en effet, autour d'eux ni de jeunes compagnes qui vinssent essuyer leurs sueurs, ni de blonds enfants qui vinssent couvrir leur front de doux baisers. Je compris ,

dès-lors, qu'ils ne voulaient que mon bien; et saisissant d'une main le cordage qu'un d'eux me lançait, de l'autre l'aviron de ma nacelle, j'arrivai sans effort auprès de la rive. Je ne vis plus dès ce moment, dans les bateaux qui m'entouraient, que des visages animés d'une joie sereine, ou voilés par une tristesse douce et calme comme celle d'une épouse qui attend son époux, qu'elle est sûre de revoir bientôt.

La cataracte pourtant faisait entendre déjà sa voix formidable : déjà, elle couvrait devant moi le ciel tout entier d'un épais brouillard, sans que la grande multitude des barques cessât d'aller nonchalamment à la dérive; et je tremblais pour ceux qu'elles portaient, comme tremblerait un enfant devant la gueule béante d'un requin prêt à l'engloutir; quand, au moment où j'y pensais le moins, ma frêle nacelle, poussée par une fraîche brise, toucha tout-à-coup le rivage.

Je mis aussitôt pied à terre. Quel changement! Je n'avais tout à l'heure sous les yeux que la nature sévère du Canada, et je me voyais maintenant transporté au milieu des splendeurs inattendues de la nature équatoriale. Partout, de grands arbres dont le sommet se couronnait de larges feuilles et de fruits délicieux. Je voyais passer et repasser des variétés infinies d'oiseaux au riche plumage, de colibris agiles volant de fleurs en fleurs. Des troupes folâtres de singes et de sarigues grimpaient d'arbre en arbre pour me réjouir, tandis que des lamas paisibles venaient se grouper autour de moi et attendaient patiemment mes ordres. Seuls, les reptiles n'avaient point paru.

Mais, tandis qu'assis au pied d'un cocotier, je contemplais cette scène enchanteresse, je vois tout-à-coup devant mes yeux ravis une femme d'une beauté incomparable, dont la tête était ceinte d'un diadème d'étoiles. La pureté admirable de ses traits révélait évidemment une vierge, et la douceur ineffable de son sourire annonçait pourtant une mère. « Enfant, me dit-elle, tu ne vois ici qu'une image affaiblie du paradis

terrestre où furent jadis nos premiers parents. Pourquoi donc t'assieds-tu, puisque tu n'es qu'à deux pas du paradis bien autrement délicieux que Dieu réserve à ses élus pour l'éternité ? »

Je me levai aussitôt, et guidé par la traînée de pure lumière qu'avait laissée en s'envolant la vierge étoilée, j'arrivai en un instant au pied d'une colline, au sommet de laquelle je crus entrevoir toutes les magnificences décrites par l'aigle de Pathmos ; et, comme mes yeux éblouis se refermaient ne pouvant soutenir tant d'éclat, j'entendais d'innombrables voix humaines qui s'écriaient : « Assez de délices, Seigneur ! assez d'extases ; car si vous les augmentez encore, nous mourrons. » Et des voix angéliques répondaient : « Ames bienheureuses, ne craignez point. Les torrents de volupté qui vous inondent doivent augmenter encore, et pourtant vous ne mourrez point ; car la mort ne put jamais exercer ici son empire. »

— « S'il en est ainsi, m'écriai-je, permettez, ô mon Dieu, à votre indigne créature, d'aller avertir des multitudes innombrables de frères qu'elle aime, et qui, au lieu d'aborder en ce lieu si fortuné, où deux ou trois efforts énergiques pourraient les conduire, vont être engloutis tout à l'heure par la cataracte effrayante du grand fleuve.

— « Pauvre pécheur, répondit une douce voix, comment, lorsque les insensés que tu voudrais sauver n'écoutent point les avis incessants d'une foule d'hommes voués, pour les mieux servir, à un célibat austère, et qui répandent pour eux des torrents de larmes, quelques-uns même des flots de sang ; comment t'écouteraient-ils, toi à qui je n'ai refusé aucune des joies de l'existence, et qui n'as jamais souffert pour eux ni la faim, ni la soif, ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été ? Puisque l'amour, pourtant, et non la présomption, t'a inspiré ce souhait, il te sera permis d'essayer. »

Aussitôt une force aussi prompte qu'irrésistible m'eut transporté à l'angle extrême d'un roc gigantesque, contre lequel les

eaux courroucées du Niagara venaient se briser avec un fracas horrible, pour commencer de là à se précipiter dans d'inconcevables abîmes. Celui qui en un clin-d'œil m'avait transporté dans ce lieu, avait armé ma main d'une amarre vigoureuse, que je lançais sans cesse à d'innombrables infortunés, entraînés déjà par un courant plus impétueux que les aquilons déchaînés. Mais c'est en vain que je leur criais sans relâche : « La cataracte va vous briser, saisissez l'amarre ! » Aucun ne la saisissait. Les uns, malgré le bruit de plus en plus étourdissant des masses d'eau qui se brisaient, semblaient ensevelis dans une léthargie profonde ; les autres s'écriaient en me désignant : « C'est un fou, et sa prétendue cataracte n'est qu'un rêve d'une imagination en délire.... »

Et cependant ils étaient tous déjà emportés par des nappes d'eau mugissantes, larges comme l'Océan, qui les précipitaient à chaque instant dans des abîmes sans fond, brisant avec fracas leurs frêles embarcations, rejetant çà et là les richesses misérables qu'ils y avaient amassées, et les engloutissant eux-mêmes dans un grouffre immense, pour ne rendre, quelques lieues plus loin, que des amas informes d'os broyés et de chairs meurtries dont les palpitations étranges semblaient indiquer qu'elles n'étaient mortes que pour le bonheur, et qu'elles vivaient encore pour la souffrance.

Voilà, artiste sublime, le songe dont le souvenir me glace encore d'effroi. Mais toi, tu ressentis, sans doute, avant de mourir, une terreur bien plus grande encore, puisqu'il te fut donné d'assister, avec cette clarté d'intuition que Dieu ne communique qu'aux grands artistes ou aux grands saints, à la plus grande scène qui doit exister dans l'avenir, à la scène suprême qui doit séparer le temps, qui ne sera plus, de l'éternité, où le temps se sera déjà englouti.

Quelle ne dut donc pas être ta consternation, quand tu vis se dérouler devant toi cette scène imposante, quand tu vis plongés dans les flammes éternelles non-seulement une multi-

tude innombrable d'idolâtres et de juifs déicides, mais une multitude presque aussi nombreuse, hélas! et bien plus coupable, de chrétiens pour lesquels avait coulé en vain l'onde baptismale !

Ton âme avait, dès-lors, ressenti d'inexprimables angoisses; mais ces angoisses durent devenir encore bien plus terribles, quand tu jetas un regard sur toi-même.

Ton cœur affectueux n'avait point contracté sans doute de grandes souillures; mais tu te voyais placé devant Celui qui trouve des taches jusque dans ses anges. Un doute affreux traversa peut-être alors ton esprit. Tu voyais, à la droite du souverain juge, des joies infinies; à sa gauche, des douleurs infinies aussi; et ton âme peut-être ne sut, un instant, de quel côté elle allait tomber.

Il n'en fallait pas davantage pour troubler les clartés de ton intelligence; car il est des émotions si fortes que notre âme ne saurait les ressentir sans que la raison fasse naufrage. Ton corps aussi dut être nécesairement brisé, comme une corde trop tendue doit inévitablement éclater. Mais Dieu, je le crois fermement, se plut, dans sa miséricorde, à recueillir ton cœur resté toujours fidèle à sa grâce, ou lavé du moins dans les eaux salutaires du repentir.

O Allemagne, incline-toi donc, tu le dois, non pas devant ton Goethe impie dont le panthéisme absurde ne fait du monde entier qu'un fatras, mais devant Mozart, devant Haydn; car ce sont tes gloires les plus éclatantes et les plus pures.

Et vous, musiciens de tous les pays, allez puiser au foyer religieux où s'alluma le génie de ces illustres artistes, les mêmes inspirations.

Je crains que votre art, en France au moins, ne décline, depuis qu'un si grand nombre d'hommes et de femmes ose le traiter, et qu'il ne s'énerve par sa diffusion.

Des noms illustres me prouvent toutefois que la grande musique se conserve encore dans les grands théâtres; mais elle s'affaiblit dans les églises, et dans les salons elle se perd.

Homme, femme, qui que vous soyez, qui me conviez à vos fêtes, de grâce, ne tendez pas un piége à ma bonne foi.

Dans vos appartements splendides, tout, d'abord, me charme. Des fleurs rares, des flots de lumière, l'or, l'argent, les pierreries, tout flatte mon œil enchanté. Puis, d'autres fleurs plus belles encore, et d'autres pierreries plus brillantes, passent et repassent devant moi et me font rêver. Je ferme alors mes paupières, parce qu'un souffle, si léger qu'il ne saurait rider la face de l'eau, suffit quelquefois pour troubler mon cœur, et je prête seulement une oreille attentive.

Mais, au lieu de la musique que j'aime, au lieu de la musique qui me transporte en me faisant comprendre que je suis grand, ou qui me glace d'épouvante en me faisant sentir que je suis petit, je n'entends qu'une romance fade ou quelque chanson burlesque. Ah! je vous en supplie, ayez pitié de moi. Je supporterai, si vous voulez, sur ces robes de soie ou de dentelle dont j'admire l'élégance et la richesse, des taches de boue. Mais, si vous ne voulez pas que mes nerfs se contractent et que mon pouls s'arrête, au nom du ciel, ne profanez pas le premier des arts. J'aime l'orgue des églises et le clairon des batailles; mais la guitare me cause des nausées, et le tambourin, du dépit.

L.

MORT DE LOUIS XVI.

AN 1793.

On était au cœur de l'hiver. Il faisait froid et il faisait nuit.

Deux jeunes gens, enveloppés d'épais manteaux, marchaient lentement, longtemps avant le retour du jour, dans les rues de Paris encore désertes. Ils cachaient des poignards sous leurs manteaux; et quiconque les eût examinés attentivement eût compris que leur anxiété était extrême.

Ces jeunes gens, d'une taille à peu près égale, et de physionomies diverses quoique également expressives, devaient approcher l'un et l'autre de vingt-cinq ans. C'étaient deux amis d'enfance. Quoique l'un, Alfred, appartînt à la noblesse, et l'autre, Paul, à la bourgeoisie, leurs sentiments étaient les mêmes, parce qu'ils avaient tous deux l'âme grande et que les grandes âmes vibrent facilement à l'unisson.

L'un et l'autre, le gentilhomme comme le bourgeois, avaient compris que le temps des inégalités sociales était complétement passé. L'un et l'autre avaient par conséquent applaudi d'abord

à la Révolution française, qui avait fait écrire le dogme de l'égalité dans ses lois. Mais tous deux avaient rêvé une liberté paisible et généreuse, qui pourrait se développer à l'ombre de la monarchie, comme on voit un rejeton plein de vigueur croître souvent au pied du tronc d'un arbre séculaire. Leur espoir, hélas ! avait été cruellement déçu.

Les violences des Jacobins, les horribles excès de l'insurrection du 10 août 1792, les massacres plus horribles encore commis le 2 septembre par des hordes de misérables, ou plutôt par des tigres altérés de sang, avaient inspiré à nos deux jeunes gens une horreur profonde, et les avaient rattachés irrévocablement à la cause royale, pour la défense de laquelle ils étaient prêts maintenant à sacrifier leur vie.

La Convention Nationale avait, la veille, prononcé une sentence de mort contre Louis XVI.

Jamais jugement plus inique ne fut rendu contre un homme, puisque la sentence provoquée, il y a dix-huit siècles, par des Juifs hypocrites, et rendue par un magistrat romain prévaricateur, fut prononcée contre un Dieu.

Non-seulement, en effet, Louis XVI n'était coupable d'aucun des crimes imaginaires que les démagogues lui reprochaient, mais il n'avait peut-être jamais commis, de propos délibéré, une de ces fautes qui ternissent la conscience. Jamais prince n'avait aimé davantage son peuple; jamais roi n'eut des mœurs plus austères, et cependant plus aimables.

Traduit devant la Convention Nationale par des hommes dont les passions ardentes avaient perverti le sentiment moral, Louis XVI s'était défendu, durant les mois entiers qu'avait duré son procès, avec un calme admirable et une majesté sereine dont on chercherait vainement un autre exemple dans l'histoire.

L'arrêt de mort, prononcé le 20 janvier à trois heures du matin, fut signifié à l'infortuné monarque le même jour; et quoique les Jacobins, pour mieux assurer l'exécution de leur

affreux projet, voulussent laisser dans l'esprit des masses des doutes sur l'époque de l'exécution, leur haine violente faisait juger à tous les hommes clairvoyants que cette exécution ne se ferait pas attendre.

Tous ceux qui voulaient sauver le roi, et épargner un crime abominable à leur patrie, devaient donc se hâter de tenter un suprême effort.

C'est dans cette pensée que les deux amis que nous suivions il y a quelques instants, avaient, le lendemain de l'arrêt, quitté leur demeure quelques heures avant le jour.

Tous deux, élevés dans des sentiments chrétiens que les doctrines philosophiques, alors fort en vogue, avaient à peine affaiblis, tous deux conservaient une grande confiance dans la Providence. Il leur semblait que la justice de Dieu était intéressée à empêcher la consommation du forfait. Ils comptaient beaucoup sur la mobilité du peuple, et ils pensaient que les hommes honnêtes, mais irrésolus, toujours si nombreux dans les temps de troubles, sortiraient enfin de leur lâche torpeur.

La veille, ils avaient lu des avis affichés dans toutes les rues et sur toutes les places, qui défendaient aux citoyens de se réunir en groupes, sous peine d'être immédiatement passés par les armes ; mais nos braves jeunes hommes étaient sortis avec la résolution arrêtée de braver cette défense, et de se joindre à toute personne, rencontrée sur leurs pas, qu'ils jugeraient animée de leurs sentiments.

Deux faubourgs avaient donné de trop fréquentes preuves de leurs fureurs démagogiques ; les deux amis veulent juger d'abord si leurs dispositions sont changées.

Le faubourg Saint-Marceau est le premier exploré. Mais, en passant çà et là devant quelques clubs restés toute la nuit en permanence, Alfred et Paul n'entendent retentir de l'intérieur que des chants sauvages et des cris de mort.

Ils traversent alors la Seine, dont les flots semblent battre avec plus de violence qu'à l'ordinaire les arches des ponts, et

exhaler des gémissements inaccoutumés. Arrivés bientôt au faubourg Saint-Antoine, ils voient que les dispositions y sont les mêmes qu'au faubourg Saint-Marceau. Là aussi, quelques forcenés profèrent des cris d'imprécation contre *Capet*; c'est le seul nom qu'ils donnent au roi déchu.

Tout le reste de la population paraît enseveli dans un sommeil profond.

Au retour du faubourg Saint-Antoine, les deux amis passent, avec les sentiments d'une angoisse inexprimable, dans le voisinage de la prison du Temple, où le roi est renfermé. Des canons braqués et des troupes déjà réunies en grand nombre indiquent que le jour arrêté pour l'exécution est, en effet, arrivé.

« Paul, dit à demi-voix l'un des jeunes gens à son ami, hâtons-nous de porter nos pas vers le centre de la ville, vers les quartiers qu'habitent les classes riches. Il semble que le jour commence à poindre. Si nous rencontrons sur nos pas un seul royaliste qui nous soit connu, n'attendons pas davantage. Crions : *A bas les assassins* ! A l'heure présente, tout royaliste doit se tenir armé dans l'intérieur de sa maison, et chacun sans doute n'attend qu'un premier cri pour voler au secours du roi. »

Paul serre aussitôt fortement la main de son ami. Cela veut dire que le même cri s'échappera au même moment de leurs poitrines. Ils continuent donc aussitôt leur marche courageuse.

Au retour de l'aube, le ciel paraît voilé par de sombres nuages; mais peu à peu un jour blafard commence à se montrer.

Dans les rues centrales, d'ordinaire si animées et si splendides, que parcourent les intrépides jeunes gens, ils ne rencontrent ni n'aperçoivent aucun être vivant. Les contrevents de la plupart des maisons restent fermés; et les quelques visages que les deux amis rencontrent de loin en loin à l'angle des

carrefours, sont des figures sinistres couvertes d'un bonnet rouge au-dessous duquel luisent des yeux menaçants.

Alfred et Paul continuent ainsi d'aller de rue en rue, de place en place. Il leur semble qu'à chaque instant ils vont trouver l'occasion de pousser le cri convenu. Cette occasion n'arrive jamais.

Les voilà parvenus à la place *Louis XV*, appelée par les démagogues place *de la Révolution*. L'échafaud dressé indique que c'est là que doit être immolée la victime royale. L'échafaud est, en effet, entouré d'un grand nombre d'hommes armés qui tiennent le peuple à distance.

« Restons ici, dit Paul ; le compagnon que nous attendons doit sans doute s'y trouver » ; et en disant cela, ses yeux comme ceux d'Alfred continuent d'interroger toutes les physionomies.

Il est dix heures. Le moment de l'exécution ne peut plus être éloigné. L'on entend, en effet, presque aussitôt le bruit de canons traînés avec fracas, et escortés par la troupe.

Dès que la première partie du cortége est passée, une voiture s'avance. C'est dans cette voiture qu'est le Roi, ayant à sa gauche un prêtre vénérable, l'abbé Edgewort. Sur le devant sont deux gendarmes à l'aspect farouche.

Parvenu auprès de l'échafaud, le roi paraît s'entretenir quelques instants avec l'abbé Edgewort, qui semble le bénir ; il met ensuite pied à terre sans hésitation. Il paraît triste, mais non pas abattu.

Les deux amis sont pâles d'émotion. Une dernière fois, ils regardent autour d'eux pour voir s'ils doivent enfin crier ; mais ils n'aperçoivent, hélas ! en deçà des baïonnettes, que des visages sanguinaires ou indifférents.

Ramenant alors leurs regards vers l'échafaud, ils voient le roi en monter les degrés d'un pas assuré, se porter rapidement vers l'une des extrémités, et regardant le peuple, s'écrier d'une voix forte : « Français, je meurs innocent ; je pardonne à mes ennemis ; je désire que ma mort.... »

Mais un roulement de tambour, commandé par Santerre, étouffe la voix du roi; et tandis que l'abbé Edgewort s'écrie à son tour, «Fils de saint Louis, montez au ciel», la tête du roi-martyr est tombée sous le tranchant du glaive.....

Tant que le sacrifice n'était pas accompli, tant qu'il restait une lueur d'espoir, les deux amis avaient conservé toute leur fermeté. Maintenant, ils se sentent glacés d'épouvante; leurs jambes peuvent à peine les soutenir, et ils regagnent péniblement leur demeure sans pouvoir échanger une seule parole.

La consternation de ces deux nobles cœurs était la même. Seulement, par intervalles, dans l'âme d'Alfred dont la foi était moins vive que celle de son ami, passait et repassait une pensée affreuse : La vertu ne serait-elle qu'un nom!

A la fin de cette journée à jamais lamentable, le sommeil ne tarda pas à gagner les deux amis accablés de fatigue, et plus accablés encore par tant de douloureuses émotions qu'ils avaient ressenties. Mais il n'arrive guère qu'après des commotions aussi fortes, les mouvements de l'âme se calment aussi tôt que ceux du corps.

Pendant le sommeil d'Alfred, toutes les sensations du jour qui venait de finir commencèrent donc à se reproduire avec la plus rigoureuse fidélité.

Il sortait avant le jour avec Paul. De sa main droite cachée sous son manteau, il serrait fortement son poignard. Il parcourait le faubourg Saint-Marceau, puis le faubourg Saint-Antoine. Au Temple, il convenait avec Paul du moment où ils devraient crier : *A bas les assassins!* Tous deux traversaient les mêmes rues, les mêmes places. La solitude était la même; les figures rencontrées, les mêmes.

Sur la place *Louis XV*, la scène est encore la même. Le cortége fatal s'approche. La voiture où est le roi s'arrête. Le roi descend. Il s'avance sur l'échafaud, il parle; et tandis qu'Alfred interroge une dernière fois du regard les spectateurs

qui l'entourent, pour voir si le moment de pousser le cri qui doit assurer la délivrance du roi est enfin arrivé, la tête du roi est tombée.....

Mais à l'instant, une scène plus effrayante encore se déroule aux regards d'Alfred stupéfait.

Auprès de l'échafaud paraît tout-à-coup un spectre, dont la tête est surmontée d'une couronne ternie. Sa face livide offre néanmoins quelque vague ressemblance avec les traits augustes de la victime immolée. Des êtres inconnus, armés d'une épée flamboyante, le conduisent au pied de l'échafaud. Près de lui sont d'autres spectres non moins affreux de femmes abjectes et d'hommes plus abjects encore, dont les parures et les oripeaux salis indiquent une certaine grandeur passée.

Le spectre couronné cherche au moins à détourner ses regards..... Vains efforts!.... Une voix formidable a crié : « Prince impudique, regarde! Dieu a voulu ce sang sans tache, pour expier tes souillures. » A ces mots, le fantôme pousse un gémissement tel que la terre n'en avait jamais entendu de semblable.

Alfred effrayé se dresse sur son séant. Le songe avait cessé. Mais une sueur froide ruisselait sur le corps du jeune homme. Tremblant encore d'effroi, il comprit qu'il devait adorer humblement les voies de la Providence. Il comprit comment il avait pu se faire que dans l'immense capitale de la France, en dehors des prisons, qui renfermaient quantité d'autres personnages illustres destinés aussi à la hache révolutionnaire, il ne se fût pas rencontré, le 21 janvier 1793, trois hommes courageux à qui Dieu eût inspiré la pensée d'exposer leur vie et de tout braver pour essayer de sauver le roi.

LI.

DERNIERS JOURS DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

An 1821.

Tout homme ici-bas a sa destinée.

Celle de Napoléon Ier fut de passer au crible toutes les institutions du passé, d'en rejeter au loin la paille et la poussière pour en conserver seulement le bon grain. Sa destinée fut de rendre à la France une religion qui avait fait sa gloire et son bonheur durant quatorze siècles ; de lui rendre en même temps l'ordre et la liberté civile dont elle avait joui, à part quelques intervalles, depuis Louis XI ; de lui assurer enfin la liberté politique dont elle n'avait joui qu'un jour. Tant qu'il suivit sa destinée, tout le seconda et lui vint en aide. Quand il l'eut accomplie et que le brillant mirage de la domination universelle vint fasciner son esprit trop habitué à commander, non-seulement tout ce qu'il y avait en Europe de sentiments patriotiques, mais la nature même et les éléments se réunirent pour l'écraser.

La mort de Louis XVI devait amener pour la France une série affreuse de calamités.

Quand la personne sacrée du monarque n'avait pas été respectée, comment les révolutionnaires exaltés auraient-ils pu être arrêtés dans leurs projets de vengeance contre des personnes d'un moindre rang ? L'inviolabilité du souverain était la grande digue qui protégeait tous les hommes exposés aux haines populaires. Cette digue rompue, l'on ne put plus apercevoir où s'arrêterait l'effusion du sang français.

Les victimes se comptèrent, en effet, bientôt par milliers, et la France ne commença à respirer que lorsque les révolutionnaires les plus sanguinaires, Robespierre et Saint-Just, portèrent à leur tour leur tête sur l'échafaud.

La révolution du 9 thermidor an 2, qui avait précipité Robespierre, avait cependant laissé à la Convention Nationale son omnipotence; et ce colosse, qui étonnait l'Europe par son énergie, pouvait encore écraser la France sous le poids de son despotisme.

Les hommes sages durent donc éprouver une vive satisfaction, et la nation tout entière dut respirer plus librement, quand le gouvernement Directorial, avec deux assemblées délibérantes, le conseil des Cinq-Cents et le conseil des Anciens, remplaça le pouvoir Conventionnel.

Mais les chefs du Directoire étaient des hommes sans croyances religieuses et sans mœurs, et les sociétés humaines ne peuvent se conserver que par les mœurs et par les croyances. Cette nouvelle forme de gouvernement ne devait donc pas avoir une longue durée, et les bons Français regardaient vers tous les points de l'horizon pour voir d'où pourrait venir le salut de leur patrie.

L'honneur français, on l'a dit avec raison, s'était, aux plus mauvais jours de la Révolution, réfugié dans les camps. Il était donc naturel que la nation s'attendît à voir sortir son libérateur des rangs de l'armée.

Or, quel était, sous le Directoire, l'homme qui jouissait déjà de la plus grande illustration militaire ? C'était un jeune homme qui, après s'être distingué comme officier d'artillerie au siége de Toulon, s'était ensuite couvert de gloire en Italie par une campagne mémorable, où, en moins d'un an, avec des forces très-inférieures, et qu'il avait dû organiser dans les circonstances les plus difficiles, il était parvenu à détruire quatre armées autrichiennes, et à arracher à l'Autriche le célèbre traité de Campo-Formio. Par ce traité, l'Autriche, qui s'était refusée jusque-là à reconnaître la République Française, non-seulement liait avec elle des rapports diplomatiques, mais renonçait encore en sa faveur à tous ses droits sur les Pays-Bas, et reconnaissait en même temps en Italie l'indépendance de la République Cisalpine, fondée au moyen de territoires enlevés par la France au Piémont et à l'Autriche.

Bientôt, le nom du général Bonaparte, connu déjà de toute l'Europe, alla retentir avec gloire sur la terre des Pharaons, et l'Egypte crut voir un nouvel Alexandre ; car le jeune Bonaparte avait toutes les qualités heureuses qui distinguèrent dans l'antiquité le héros macédonien.

Mais, tandis que Bonaparte conquérait de nouveaux lauriers au pied des Pyramides, le Directoire était de plus en plus méprisé de la nation française, qui ne sait se passionner que pour deux choses, la liberté ou la gloire, et qui, sous le Directoire, n'avait ni l'une ni l'autre.

Aussi, dès que Bonaparte, qui avait quitté l'Egypte, eut débarqué à Fréjus, toutes les classes de la nation comprirent que c'était lui que la Providence appelait à reconstituer sur de grandes et fortes bases la société française.

L'attente générale ne fut pas trompée. Un coup de main suffit pour substituer au gouvernement Directorial un nouveau gouvernement, dont, sous le nom de Premier Consul, Bonaparte fut le membre le plus influent et, à vrai dire, l'unique chef.

La guerre s'était rallumée avec l'Autriche, et le Premier

Consul alla faire aussitôt en Italie une seconde campagne, plus merveilleuse encore que la première, et qui se termina, le 14 juin 1800, par la célèbre victoire de Marengo. Cette victoire mémorable effraya l'Autriche, et l'amena à signer le traité de Lunéville, qui attribua à la France les états allemands de la rive gauche du Rhin.

La paix avec l'Autriche devait être suivie, l'année d'après, de la paix avec l'Angleterre, qui fut signée à Amiens le 25 mars 1802.

Mais, quoique une paix honorable soit un des plus grands services que le chef d'une nation puisse lui rendre, la France attendait toutefois de Bonaparte des services encore bien plus grands et d'une tout autre nature.

Qui a semé dans le monde l'idée de l'égalité entre les hommes, dont l'antiquité païenne eut à peine la conscience? C'est, sans aucun doute, la religion chrétienne, qui apprend aux hommes à ne voir dans tous leurs semblables que des frères, tous issus du même père, et tous appelés à des couronnes immortelles.

Chose étrange, pourtant! les démagogues français, qui dans le bagage assez mince de leurs idées n'en avaient qu'une véritablement grande, celle de l'égalité, avaient conçu pour la religion chrétienne une haine irréconciliable. C'étaient des enfants parricides qui déchiraient la mère dont ils avaient sucé le lait, et qui, comme les sauvages dont parle Montesquieu, coupaient l'arbre pour avoir le fruit. Aussi n'arrivèrent-ils à fonder que l'égalité dans la mort.

Depuis plusieurs années, le culte catholique avait donc été aboli en France, et le titre de catholique, comme celui d'aristocrate, avait été pendant tout ce temps un titre à la guillotine.

La philosophie du dix-huitième siècle avait amené en France ces inconcevables aberrations. Mais, grâce au ciel, l'immense majorité de la nation, cependant, tenait encore à la religion

de ses pères, et elle attendait avec une bien légitime impatience que Bonaparte lui en rendît le libre exercice.

Bonaparte le comprit, et bientôt la publication solennelle du concordat intervenu entre le Souverain-Pontife et la République Française le 18 germinal an X, procura au Premier Consul autant de partisans dévoués que la France comptait de chrétiens sincères.

Il fallait enfin doter le pays de lois qui fussent en parfaite harmonie avec le principe chrétien, de lois civiles fondées sur une morale épurée et sur l'égalité politique; et la France dut encore à Bonaparte cet immense bienfait.

Si la mort eût frappé en ce moment le héros de Marengo et des Pyramides, la postérité eût pu mettre en balance le nom de Bonaparte et celui de Charlemagne. Mais Bonaparte provoqua bientôt lui-même les orages qui devaient obscurcir l'éclat jusqu'alors si pur de sa renommée.

Toutes les qualités humaines doivent être contenues dans de justes bornes. Les plus brillantes deviennent les plus dangereuses quand elles sont poussées à l'excès. La passion la plus belle et la plus digne des grandes âmes, c'est l'amour de la gloire; mais cet amour, si l'on n'y prend garde, peut mener facilement à l'injustice.

Or, Bonaparte, il faut le reconnaître, aima trop la gloire; il n'aima pas assez la justice. Il voulait assurer la domination de la France dans tout l'univers, et quiconque a le cœur français ne peut qu'admirer la prodigieuse grandeur de cette idée; mais il crut, et ce fut son tort, qu'il était permis, pour réaliser cette pensée, de recourir à des moyens injustes.

Ce fut la cause première de toutes les fautes de ce grand homme, en qui la postérité eût vu un héros accompli, s'il avait su se pénétrer de cette maxime éminemment chrétienne de saint Augustin, qu'il n'est jamais permis de faire le moindre mal, même pour obtenir un grand bien.

L'incorporation de l'île d'Elbe et du Piémont à la France,

qui suivit de près la paix d'Amiens, avait réveillé toutes les susceptibilités jalouses de l'Angleterre, qui recommença la guerre dès que le Premier Consul fut devenu empereur sous le nom de Napoléon ; et bientôt cette nation ombrageuse eut organisé contre le nouvel empereur une coalition formidable.

Napoléon conçut alors la vaste pensée non-seulement de briser la coalition, mais encore de détruire à jamais la puissance de l'Angleterre, sa mortelle ennemie.

Briser la coalition, ce fut l'affaire d'une campagne, de la campagne d'Allemagne, qui se termina par la victoire d'Austerlitz, la plus belle que Napoléon eût remportée. Cette victoire aussi prompte qu'éclatante oblige l'Autriche à demander la paix une troisième fois. L'année suivante, la victoire d'Iéna impose la même obligation à la Prusse, et la Russie doit plier à son tour après la bataille de Friedland.

Mais c'était peu pour Napoléon d'avoir triomphé des puissants ennemis du continent. Il fallait détruire surtout la puissance anglaise ; et comme les vents et les tempêtes ont souvent protégé l'Angleterre en dispersant des armements formidables dirigés contre elle, il fallait, tout en préparant une descente dans son île, la frapper à coup sûr, sur le continent, en lui fermant l'entrée de tous les ports de l'Europe, et en ruinant ainsi complétement son commerce, principe de sa richesse et de sa force.

Une aussi grande idée ne pouvait venir qu'à un homme de génie ; et la puissance britannique eût été certainement anéantie, si Napoléon avait pu faire partager ses convictions à tous les souverains de l'Europe, et les rallier tous à sa politique.

Mais tandis que, par respect pour l'indépendance des divers états, Napoléon n'aurait dû employer que la persuasion, il résolut de recourir à la force pour briser toutes les dissidences, et cette funeste résolution devait le perdre.

Pour assurer l'exécution du blocus continental en Espagne, Napoléon détrône, sans aucun droit, le souverain légitime de

ce pays, et se fait d'une nation généreuse, jusque-là la plus fidèle alliée de la France, un ennemi implacable.

Napoléon veut aussi faire entrer le Souverain-Pontife dans ses vues, et l'obliger à fermer les ports de ses états aux Anglais. Le pape refuse, parce que la neutralité, dans des guerres auxquelles la religion est étrangère, lui paraît un devoir sacré pour le chef de la chrétienté. Comme le roi d'Espagne, il est alors détrôné, jeté dans les fers, et conduit en France, où il subira d'indignes outrages.

Un frère de Napoléon, Louis, placé par lui sur le trône de Hollande, croit que la défense de commercer avec l'Angleterre va ruiner ses sujets. Il fait, sur ce point, à Napoléon des représentations qui ne sont pas écoutées, et il se décide alors à abdiquer, pensant avec raison qu'un souverain doit cesser de régner, le jour où il cesse de rendre ses sujets heureux.

La Russie enfin, après avoir accédé pendant quelque temps au système du blocus continental, croit devoir rouvrir ses ports aux Anglais. Napoléon voit dans cette mesure un cas de guerre; et tandis que l'Espagne continue à livrer pour son indépendance des combats acharnés où l'intrépidité espagnole, poussée jusqu'au fanatisme, triomphe souvent de la bravoure et de la stratégie savante des Français, Napoléon ne craint pas d'aller attaquer le czar au cœur même de ses états. Pour faire observer son blocus, il faut absolument qu'il règne depuis la mer Blanche jusqu'aux colonnes d'Hercule, et depuis celles-ci jusqu'à Byzance. Il faut que tout plie sous sa volonté de fer.

Qui pourra résister au génie des batailles, quand il aura réuni sa *Grande-Armée*, quand cinq cent mille hommes couvriront l'Allemagne tout entière de leurs innombrables bataillons, et que les divers corps d'armée seront commandés par des généraux dont la gloire ne le cède qu'à celle de l'empereur? Le héros qui est entré en vainqueur dans les autres capitales de l'Europe, à Madrid, à Vienne, à Berlin, ne pourra-t-il pas entrer aussi dans l'ancienne capitale des czars? Il le pourra;

mais c'est de ce jour que commenceront pour lui des revers aussi grands que l'ont été ses succès, et qu'il sentira les étreintes d'une main plus forte que celle de tous les potentats de la terre.

Celui qui règne dans les cieux n'a pas besoin, pour détruire une armée, de lui opposer une autre armée. Il n'a besoin que de commander aux vents du midi de semer les maladies, ou à ceux du nord d'amener les frimas. C'est aux aquilons qu'il a commandé cette fois, et bientôt toutes les routes de l'empire russe qui se dirigent vers l'Allemagne sont jonchées de cadavres, que laissent, à chaque pas, dans une retraite désastreuse, les bataillons français.

Les débris de la Grande-Armée semblent pourtant encore assez imposants pour que Napoléon puisse se défendre sur l'Elbe ; mais les revers amènent presque toujours les défections. L'Allemagne, comme l'Espagne, ne veut obéir qu'à elle-même; et moins loyale que l'Espagne, elle va renverser par des trahisons une domination qu'elle n'a pu repousser par une lutte ouverte.

Le géant, alors, est obligé de se reployer de plus en plus, et bientôt il a la douleur de voir la France elle-même envahie. Il la sauvera néanmoins, si des combinaisons stratégiques plus belles que toutes celles qui l'ont déjà immortalisé peuvent amener ce grand résultat. Mais il ne la sauvera point, si Dieu veut lui faire comprendre qu'il n'appartient qu'à lui seul de distribuer les empires.

Napoléon est, en effet, contraint d'abdiquer à Fontainebleau, le 20 avril 1814; et la France, réduite aux limites qu'elle avait avant la Révolution, est replacée sous le sceptre de ses anciens rois.

Napoléon doit se contenter de la principauté de l'île d'Elbe. Mais un an ne s'est pas encore écoulé depuis qu'il est relégué dans cette île, quand il apprend que le gouvernement de Louis XVIII a déjà excité en France des mécontentements, ou au

moins des défiances. Il espère ressaisir le sceptre, et pensant que sa présence suffira pour lui rallier l'armée, il débarque à Cannes.

La prédiction de Napoléon s'est vérifiée. Les troupes envoyées pour le combattre se tournent de son côté, et sa marche vers Paris ressemble bientôt à un triomphe. Mais quelques mois après, celui qui jusque-là n'avais jamais été vaincu que par les éléments ou écrasé par la supériorité numérique des masses armées, celui qui dans des conditions égales de lutte n'avait jamais vu la victoire abandonner son drapeau, après avoir pris des dispositions savantes qui devaient le faire triompher cette fois encore, est pourtant vaincu à Waterloo, parce que des circonstances extraordinaires qu'il ne pouvait point prévoir ont déjoué l'habileté de ses plans.

Napoléon vaincu voit les représentants de la nation française se déclarer eux-mêmes contre lui. Il se décide alors à demander un asile à l'Angleterre.

Bien des gens trouvent qu'en cette occasion, Napoléon fit un acte de folie. Nous en jugeons autrement, et nous trouvons que la détermination du grand homme fut parfaitement logique.

Napoléon avait engagé avec l'Angleterre, sur tous les points du globe, une lutte gigantesque, auprès de laquelle la lutte des Romains et des Carthaginois, resserrée dans le bassin étroit de la Méditerranée, n'était qu'une petite querelle. Comme il était impossible que Napoléon n'eût pas la conscience de sa propre grandeur, il devait naturellement trouver grande, la nation qui, à force d'obstination et de sacrifices, était parvenue à le vaincre, et il supposait avec vraisemblance qu'à une grande puissance devait correspondre une grande élévation de sentiments ; car les sentiments bas ne se trouvent en général que chez les faibles et les petits.

Ce ne fut donc pas Napoléon qui eut tort de se confier à

l'Angleterre ; ce fut l'Angleterre qui se montra peu généreuse en trompant l'attente de Napoléon.

En montant sur le vaisseau anglais *le Bellérophon*, Napoléon avait remis à son commandant cette lettre admirable, qu'il le chargeait de faire parvenir au prince-régent, depuis, George IV: « En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de votre Altesse Royale comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. »

Que devait faire l'Angleterre pour répondre dignement à cette lettre, et pour saisir une occasion qui ne se représentera vraisemblablement plus pour elle dans les âges futurs, d'élever sa gloire au-dessus de celle de la France ? Elle devait décerner à Napoléon vaincu les honneurs d'une réception triomphale, et lui offrir dans sa capitale le plus beau de ses palais après celui de son souverain.

Au lieu de cela, elle lui infligea une prison cruelle sur un rocher stérile perdu au milieu de l'Océan, et un ignoble geôlier.

O Napoléon, console-toi de cette barbarie, puisque ton vœu le plus ardent avait toujours été que la France fût la première nation du monde, et qu'elle allait inévitablement n'être plus que la seconde, si l'Angleterre, après t'avoir vaincu par les armes, t'eût aussi vaincu en magnanimité ! Le lieu où tu seras conduit sera d'ailleurs, par son imposante tristesse, en rapport avec la grandeur de ton infortune. Une petite mer, parsemée d'îles riantes, avait entouré ton berceau, et caressé ton enfance de rêves brillants, que l'éclat de tes victoires devait pourtant surpasser. Comme tu restes grand dans ta chûte, il convient maintenant que la grande mer t'entoure de son immensité, et qu'aucun spectacle des joies fugitives de la terre ne vienne s'interposer entre Dieu et toi.

Napoléon, arrivé, le 18 octobre 1815, à Sainte-Hélène, qu'il ne devait plus quitter, ne put plus, en effet, occuper l'activité de son âme que de méditations profondes, qui devaient nécessairement le rapprocher de Dieu ; car les grandes méditations ont bientôt amené l'homme sur les frontières de l'infini, et quiconque plonge dans l'infini plonge par cela même dans le divin.

Napoléon avait été élevé dans la religion catholique, dont les principes lui étaient toujours restés chers ; et il ne tarda pas à témoigner le désir d'avoir auprès de lui un aumônier catholique. L'Angleterre ne s'opposa pas à un souhait aussi légitime, et le Souverain-Pontife s'empressa d'envoyer à Sainte-Hélène deux prêtres, dans la crainte, s'il n'en envoyait qu'un, que sa mort ne rendît stérile le désir de Napoléon, et qu'un second n'arrivât plus à temps.

La santé de Napoléon ne tarda pas, en effet, à être altérée par le climat malsain de Sainte-Hélène ; et dès l'année 1820, il devint facile de prévoir la mort prochaine du héros, dont les forces commençaient à diminuer sensiblement (1).

L'année suivante, par un beau soir de printemps, saison qui par delà l'équateur correspond à notre automne, l'empereur sortit pour faire sa promenade accoutumée. Un de ses serviteurs le suivait. C'était un brave qui avait reçu un éclat d'obus au siége de Toulon, et qui depuis avait assisté à toutes les grandes journées de l'empire. Cet homme avait perdu tous ses proches, et privé de toute affection de famille, il se serait peut-être ôté la vie, s'il n'avait pas aimé passionnément l'empe-

(1) Tout ce qui a été dit jusqu'ici de Napoléon est puisé aux sources authentiques. Quant au tableau qui suit, il est à peine besoin d'avertir que c'est un tableau d'imagination. Mais, comme il est certain que Napoléon avait conservé un souvenir profond de toutes les impressions qu'il avait reçues dans son enfance et dans sa jeunesse, nous avons voulu calquer dans ce tableau les sentiments qui, selon les apparences, occupèrent le plus son âme dans les derniers jours de sa vie.

reur, qui lui tenait lieu de tous les parents qu'il avait perdus. Habitué qu'il était à saisir toutes les volontés de son maître, il savait obéir avant d'avoir été commandé. Répondant avec empressement dès qu'il était interrogé, jamais il ne lui était arrivé d'adresser à l'empereur la moindre question.

Arrivé à l'extrémité d'un sentier d'où la vue s'étendait à l'infini sur les flots de l'Océan, l'empereur s'assit. Le serviteur s'assit à ses pieds.

L'empereur paraissait plus absorbé qu'à l'ordinaire dans ses réflexions ; et après un long intervalle, Cambronne, c'est le nom de guerre que la bravoure mille fois éprouvée du serviteur de Napoléon lui avait fait donner par ses camarades de la vieille garde, Cambronne vit avec surprise une larme s'échapper des yeux de son maître. C'était la seconde que dans un espace de près de trente ans il l'eût vu verser ; et quoiqu'il eût un vif désir d'en connaître la cause, il ne laissait pas, suivant sa coutume, de garder un silence absolu.

Quand l'émotion de l'empereur fut un peu calmée, il se tourna vers son serviteur, et lui dit : « Cambronne, je crois que tu viens de me voir pleurer. »

— « Sire, dit le fidèle serviteur, cela est vrai. »

— « Croirais-tu pouvoir en deviner la cause? »

— « Sire, je l'espère. »

— « Quelle est-elle donc? »

— « J'ai vu pleurer Votre Majesté une autre fois. C'était en face de vieux chênes, sur le perron d'un grand palais. Tous vos compagnons d'armes pleuraient aussi, et je me figure que c'est ce souvenir qui tout-à-l'heure vous faisait pleurer encore.

— « Cambronne, tu t'es trompé. Ce souvenir, j'en conviens, me revient souvent au cœur ; mais tout-à-l'heure ce n'étaient pas des larmes de regret que je versais, c'étaient des larmes de bonheur. Cherche donc ailleurs la cause de mon émotion. »

Cambronne parut plus indécis ; et repassant dans sa pensée les rares circonstances où il avait cru remarquer des éclairs de joie sur le visage de son maître, il lui dit :

— « Peut-être Votre Majesté pensait-elle à ce jour où Napoléon Bonaparte, simple officier d'artillerie, ayant fait placer une batterie qui dominait Toulon, s'écria fièrement : Toulon est à nous. »

— « Non, dit l'empereur. Ce jour, il est vrai, fut beau pour moi. Je sentais que j'humiliais l'Angleterre, et que j'épargnais à tout jamais à la France le sentiment de honte que doivent se transmettre d'âge en âge les fiers Espagnols, depuis que l'Angleterre règne à Gibraltar. Ce n'est pas ce jour cependant qui était tout-à-l'heure présent à ma pensée. »

— « Votre Majesté pensait donc aux lauriers de Marengo, d'Austerlitz ou d'Iéna. »

— « Non, dit brusquement l'empereur. Mon âme était loin des champs de bataille. »

— « C'était donc le jour, dit Cambronne, où Marie-Louise devint impératrice, ou bien celui où le vingt-deuxième coup de canon des Invalides annonça à la France et au monde la naissance du roi de Rome. »

— « Tu te trompes encore. Marie-Louise s'est montrée peu reconnaissante. Je lui pardonne pourtant de bon cœur ; mais si le souvenir d'une femme pouvait faire pleurer Napoléon, c'est plutôt celui d'une autre femme qui l'eût attendri.

» Quant à mon fils, je pense sans doute souvent à lui, mais ce n'est jamais sans douleur ; car je dois craindre qu'à la cour d'Autriche où il est élevé, on ne lui apprenne à maudire son père, plutôt qu'à le bénir. »

Cambronne resta confus. Après quelques instants de réflexion durant lesquels il repassait rapidement dans son esprit les scènes les plus remarquables de l'histoire de l'empereur, qu'il croyait connaître aussi bien que la sienne propre, il s'écria :

— « Sire, excusez-moi ; je crois que je vais deviner maintenant. Votre Majesté devait penser à une scène mémorable, à laquelle j'eus le bonheur d'assister quoique ce ne fût pas une bataille ; j'y assistais comme quatrième grenadier, me tenant,

l'arme au pied, sur la dernière marche de votre trône. Ce jour-là, le trône de Votre Majesté n'était pas aux Tuileries ; il avait été dressé à Notre-Dame de Paris. C'est le jour où, en présence des ambassadeurs de toutes les nations amies, et de tout ce que la France comptait d'illustre, vous fûtes béni par le Pape entouré de cardinaux et d'évêques, et où vous saisîtes vous-même sur l'autel la couronne que vous plaçâtes sur votre front. »

— « Tu approches davantage de la vérité, dit Napoléon ; mais tu ne saurais arriver à la deviner, parce que le jour auquel je pensais, c'est un jour où tu ne me connaissais pas encore.

» J'avais tout-à-l'heure devant mes yeux, non pas le Souverain-Pontife implorant pour moi les bénédictions du ciel dans la vaste basilique de Notre-Dame, mais un simple prêtre qui, dans une humble chapelle, me présentait pour la première fois une hostie que ses mains venaient de consacrer, et que j'allais recevoir sur mon cœur. Ce jour-là, Cambronne, je goûtai le bonheur ; depuis, je ne rencontrai plus sur mes pas que la gloire, qui à chacun de ses embrassements laissait dans mon âme qu'elle prétendait remplir plus de vide que n'y en ont creusé depuis les revers. »

Cambronne ne répondit pas ; mais il se souvint tout-à-coup du jour où, après une cérémonie semblable, sa mère, parée de ses habits de fête, l'avait embrassé par trois fois devant le curé de son village ; et lui aussi se prit à pleurer.....

Le soleil pourtant lançait ses derniers rayons sur les flots, et toute brise avait cessé pour laisser la nature entière dans un calme solennel. Pas une feuille, pas un brin d'herbe ne bruyait dans toute l'étendue de l'île ; pas un insecte ne volait dans l'air.

L'empereur se leva. Cambronne, au même instant, s'était détourné pour ne point gêner son passage, et le soleil était

déjà couché, quand les pieds de l'empereur effleurèrent le seuil silencieux de sa demeure.

Ce fut la dernière promenade du grand homme, dont les forces, à dater de ce jour, déclinèrent rapidement.

Dès qu'il sentit que sa fin était prochaine, Napoléon s'empressa d'appeler son chapelain, l'abbé Vignali, pour lui faire sa confession et obtenir le pardon de ses fautes, avant de se présenter au tribunal de Dieu, devant lequel les hommes ne se distinguent plus ni par la gloire, ni par le génie, ni par les dignités, ni par la naissance, mais seulement par la candeur de l'innocence ou la vivacité du repentir (1).

Napoléon expira le 5 mai 1821.

La nouvelle de sa mort arriva bientôt après en Europe; mais pendant longtemps cette nouvelle ne trouva dans les vieux débris des armées impériales que des incrédules.

Dix et quinze ans après la mort de Napoléon, on rencontrait encore çà et là quelques vétérans, admirateurs fanatiques de sa gloire, qui, quand on leur parlait de cet événement, hochaient la tête d'un air mystérieux, et répondaient à demi-voix : « N'y croyez pas, il reviendra. »

Ces vétérans obstinés ne se trompaient pas. Après une série d'événements inouïs, qu'un homme inspiré de Dieu eût pu seul prévoir, Napoléon est, en effet, revenu. Son nom a fait tressaillir encore la France et le monde, et a retenti de nouveau

(1) Après s'être confessé et avoir reçu l'extrême-onction, Napoléon adressa au général Montholon ces belles paroles : « Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs ! Je vous souhaite, général, à votre mort, le même bonheur... Je n'ai pas pratiqué sur le trône, parce que la puissance étourdit les hommes, mais j'ai toujours eu la foi. Le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse. Je veux rendre gloire à Dieu, général. Donnez des ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre voisine ; on y exposera le Saint-Sacrement... »

avec gloire, des bords glacés de la Baltique jusqu'aux rivages les plus reculés du Pont-Euxin.

Il est revenu......, avec le même amour pour ce qui est grand, et avec un amour plus vif, tout en témoigne, pour ce qui est saint.

LII.

BATAILLE DE NOVARE.

An 1849.

« Autrichiens, par delà les monts que vous manque-t-il? Les vastes plaines de la Hongrie n'ont-elles point pour vous des moissons jaunissantes? Les monts de la Bohême et de la Moravie ne renferment-ils point dans leurs flancs des mines précieuses? Les vallées du Tyrol manquent-elles de gras pâturages; et le Danube, ce roi des fleuves de l'Europe, n'est-il pas couvert de nombreux bateaux qui transportent jusque dans l'enceinte de votre capitale les richesses de l'Orient?

» Si la nature ne vous a refusé aucun de ses dons, pourquoi donc franchissez-vous ces Alpes sourcilleuses que la Providence semblait avoir posées entre vous et nous comme une barrière insurmontable? Pourquoi venez-vous fouler notre sol?

» Peut-être aimez-vous les beautés de l'art? Nos tableaux, nos statues, vous font alors envie. Eh bien! tous ces ta-

bleaux, toutes ces statues, nous vous les donnons : emportez-les.

» En retour de ces trésors, d'un prix pourtant inestimable, nous ne vous demandons qu'une chose : c'est de laisser luire pour nous le doux soleil de la liberté. Ce soleil, nous le savons, est merveilleusement propre à développer tous les produits de l'art. Ce sont assurément de grands noms, que ceux de Titien, de Tintoret, de Giorgione, de Paul Véronèse, des Palma, de Corrége. Seul, le nom de Raphaël les fait pâlir. Mais, quel que soit leur éclat, nous saurons bien, avec la liberté, faire d'aussi beaux chefs-d'œuvre que nos pères. Ils auront alors, parmi leurs neveux, plus que des admirateurs ; ils y rencontreront des émules.

» Au nom du ciel, imitez la France. Cette nation généreuse a compris qu'elle n'avait pas besoin de nous opprimer pour être grande. Elle aime l'Italie comme une sœur, et l'Italie ressent pour elle le même amour. Vous, au contraire, elle ne peut que vous haïr, parce que vous la traitez comme une esclave ».

Tels étaient, après les traités de 1814, qui avaient attribué à l'Autriche la Lombardie et tout l'ancien territoire Vénitien, les sentiments qu'éprouvaient, dans ces contrées, tous les Italiens doués d'une âme généreuse.

Souvent, au milieu de ces populations opprimées, l'Autriche découvrait des conspirations. Elle redoublait alors de rigueur, mais tout surcroît de rigueur amenait à son tour un surcroît de haine.

Tantôt c'était quelque noble milanais ou vénitien qui était passé par les armes ; une autre fois, c'était un ouvrier, c'était un avocat, c'était un homme de lettres.

Longtemps l'Europe civilisée ignora les barbaries que l'Autriche exerçait sur les infortunés que ses juges soupçonneux déclaraient avoir conspiré contre sa domination. Mais un jour, un jeune homme, Piémontais d'origine, Milanais par

l'éducation, raconta dans un langage simple, mais plaintif comme le cri de l'oiseau dont un plomb cruel vient de déchirer les chairs, tout ce qu'il avait souffert durant dix années de captivité; et son livre immortel (1) inspira bientôt, dans le monde entier, à toutes les âmes sensibles, un tendre intérêt pour la malheureuse Italie.

Les mécontentements grossissaient pourtant de plus en plus parmi les opprimés, tandis que les sympathies augmentaient dans la même proportion au dehors; et les Italiens n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer un joug devenu aussi intolérable qu'il était odieux.

Au commencement de l'année 1848, ils crurent que cette occasion était arrivée.

Une grande révolution était survenue en France, dans les premiers mois de cette année.

En 1830, le trône du roi Charles X avait été renversé en trois jours, parce que ce roi avait imprudemment froissé le sentiment de l'égalité, qui depuis plus d'un siècle a pénétré dans les entrailles de la société française et ne peut plus désormais se séparer de sa vie.

En 1848, le trône de Louis-Philippe disparut en moins de temps encore. Il s'écroula en une heure, parce que ce prince avait commis une faute bien plus grande que celle de Charles X. En s'entourant de conseils protestants et en faisant contracter à la plupart de ses enfants des unions protestantes, il avait blessé profondément les sentiments religieux de la grande majorité de la nation; car les Français, nés presque tous dans la religion catholique, sont à son égard comme les enfants issus d'une antique et noble race, qui, tous, tiennent pardessus tout au nom qu'ils portent, même ceux qui le déshonorent par leur conduite.

Les poètes de l'antiquité avaient supposé qu'Encelade, l'un

(1) *Le Mie Prigioni* (mes prisons), de Silvio Pellico.

des géants vaincus par Jupiter, avait été précipité au fond de l'Etna, et que toutes les fois qu'il se retournait, il ébranlait la Sicile.

La France réalise, en quelque sorte, ce rêve des poètes païens. Dès qu'elle s'agite, le monde entier s'ébranle.

La révolution qui détrôna Charles X, provoqua presque aussitôt l'insurrection de Belgique, qui devait amener la création d'un nouveau royaume, et celle de Pologne, qui eût pu entraîner dans le Nord d'immenses changements, si le roi Louis-Philippe avait eu la conscience de toutes les forces dont peut disposer la France, quand il s'agit de servir une grande cause.

La révolution qui précipita Louis-Philippe produisit en Europe une commotion plus forte encore; et l'on put croire, un instant, que les destinées politiques de l'Italie et de toutes les contrées de l'Allemagne allaient être complétement changées.

Les habitants de la Lombardie et de la Vénétie se persuadèrent facilement que ce grand ébranlement leur offrait une occasion favorable pour se soustraire à une domination abhorrée; et un cri d'indépendance, parti tout-à-coup du voisinage de l'Adda, retentit, presque au même instant, jusque dans les lagunes de l'Adriatique.

L'insurrection avait éclaté à Milan, le 18 mars 1848; et, après cinq jours de combats, les troupes autrichiennes avaient été obligées d'évacuer la ville le 23.

A Venise, l'insurrection éclata seulement le 20; mais, dès le lendemain 22, les Autrichiens avaient dû se retirer, et la République était proclamée.

La plupart des villes de la Lombardie et de la Vénétie suivirent l'exemple de leurs capitales, et l'on put croire un instant que les Autrichiens allaient être contraints de quitter complétement l'Italie.

Dans des situations critiques, l'incapacité ou l'imprudence d'un général peuvent tout compromettre, comme son habileté

et son courage peuvent tout sauver. L'Autriche, heureusement pour elle, eut, dans cette circonstance, en Italie, un général qui réunissait ces dernières qualités. Le feld-maréchal Radetzki, qui commandait les forces autrichiennes en Lombardie lors de l'insurrection, comprit sur-le-champ que le point important pour lui était de conserver à tout prix la liberté des communications avec l'Autriche. Il se hâta donc de rassembler toutes les troupes dont il pouvait disposer, pour protéger Vérone et conserver ainsi ses relations avec le Tyrol, d'où il pourrait recevoir bientôt des renforts.

Les Lombards comprirent, de leur côté, que tant que Radetzki occuperait Vérone et les forteresses voisines, il était impossible que la cause de l'indépendance fût gagnée; et comme un peuple qui s'insurge n'est pas en mesure de se livrer à une guerre aggressive, puisqu'il n'a point de forces organisées, les Lombards ne pouvaient point songer à assiéger Vérone sans l'assistance d'un allié qui leur fournirait une armée.

Forcé ainsi par la nécessité, le gouvernement provisoire de la Lombardie sollicita l'appui du roi de Sardaigne, en attendant qu'une assemblée générale du peuple, qui devait être incessamment convoquée dans ce but, décidât la réunion de la Lombardie avec les Etats Sardes.

En vue de cette réunion promise, le roi de Sardaigne, Charles-Albert, donna l'ordre à une division de ses troupes de se diriger sur Milan, qui fut, en effet, occupé par les Piémontais le 27 mars.

Dès la fin du mois suivant, Charles-Albert se crut en mesure de pouvoir attaquer les Autrichiens pour les contraindre à évacuer l'Italie, et il remporta d'abord sur eux quelques légers avantages; mais ces avantages furent de courte durée.

Radetzki avait eu le temps, depuis la fin de mars, de mettre toutes les forteresses qui protégeaient l'entrée des monts à même de supporter un siége.

Le 20 mai, Charles-Albert bombarde inutilement Pes-

chiera ; et, dans la crainte d'être coupé, il abandonne bientôt la ligne du Mincio.

Le 27 juillet, il attaque Brescia ; mais il n'est pas plus heureux. Non-seulement il est repoussé comme il l'avait été à Peschiera, mais les pertes qu'il a subies l'obligent à battre précipitamment en retraite, parce que Radetzki, qui a reçu des renforts du Tyrol, est en mesure de reprendre l'offensive. Charles-Albert abandonne alors successivement la ligne de l'Oglio, puis celle de l'Adda, et il juge indispensable de se replier sur le Tessin.

Radetzki poursuivait ainsi le cours de ses succès, et se rapprochait de plus en plus de Milan, où Charles-Albert entra le 3 août, mais qu'il fut obligé d'évacuer dès le lendemain ; de telle sorte que trois mois à peine après l'insurrection, les troupes autrichiennes occupèrent de nouveau la capitale de la Lombardie.

Charles-Albert proposa, dans ces circonstances, un armistice à l'Autriche, qui l'accepta, parce qu'elle avait besoin elle-même de concentrer ses forces pour replacer sous sa domination le territoire de la Vénétie. Dès le 25 septembre suivant, les Autrichiens arrivèrent, en effet, en vue de Venise, qu'ils ne purent pourtant attaquer cette fois, parce qu'ils n'avaient pu préparer les armements maritimes indispensables pour une pareille entreprise.

Il était cependant facile de prévoir que la cause de l'indépendance italienne échouerait complétement si l'Autriche restait maîtresse de la Lombardie, parce que Venise, bloquée du côté de la terre ferme, ne serait plus en mesure de tirer des secours suffisants des pays voisins. Les Italiens devaient donc faire les plus grands efforts pour tâcher de reconquérir la Lombardie, et il était aisé de voir que le roi de Sardaigne ne disposait pas de forces assez considérables pour atteindre cet important résultat.

Les Italiens commirent alors une faute immense. Ils crurent

que l'Italie serait en mesure d'engager une lutte à outrance avec l'Autriche, pourvu que ses différents états voulussent réunir leurs forces sous un même drapeau, et que dans ces conditions ils pourraient se passer des secours de la France.

Cette appréciation erronée amena bientôt des conséquences fatales.

A Rome, en effet, plusieurs des partisans de l'indépendance italienne voulaient contraindre le Souverain-Pontife à faire cause commune avec le Piémont, et à déclarer la guerre à l'Autriche. Pie IX fit, dans cette circonstance, ce qu'avait fait son illustre prédécesseur Pie VII, quand Napoléon Ier avait voulu obliger ce dernier pontife à déclarer la guerre à l'Angleterre. Pie IX, il est vrai, avait fait connaître bien des fois que l'indépendance de l'Italie était un de ses vœux les plus chers; mais il dut néanmoins proclamer qu'une stricte neutralité était la seule détermination qui convînt au Père commun des fidèles.

Rien n'était plus sage assurément qu'une semblable politique, parce que rien n'était plus chrétien. Autant, en effet, il importe à l'indépendance de l'Eglise, que son chef auguste ne soit soumis à aucun souverain, autant il convient que le Pape ne se mêle jamais à des luttes politiques dans lesquelles la religion n'est point intéressée; car il ne convient jamais à un père d'être en guerre avec une partie de ses enfants.

La conduite du Souverain-Pontife ne put donc qu'être approuvée par la partie saine de ses sujets, et au dehors, par tous les bons catholiques; car un vrai chrétien ne place, comme c'est dans l'ordre, l'amour de son pays qu'après l'amour de sa religion, parce qu'il est parfaitement raisonnable de préférer à la patrie de la terre la patrie du ciel.

Mais Rome servait alors de refuge à un grand nombre de démagogues, accourus des diverses contrées de l'Italie, qui avaient peut-être plus de haine pour la religion qu'ils n'avaient d'amour pour leur pays; et ces hommes ne tardèrent pas à

compromettre par d'affreux excès la cause à laquelle ils prétendaient s'être voués.

Ces démagogues insensés veulent, en effet, à tout prix, vaincre la résistance du Souverain-Pontife.

Pie IX s'était entouré, dans ces circonstances difficiles, de ministres habiles, parmi lesquels se trouvait le comte Rossi, homme d'état éminent, qui avait, durant plusieurs années, professé avec éclat en France la science du droit. Des sicaires, assurés d'avance de l'impunité, poignardent en plein jour, le 15 novembre 1848, ce ministre infortuné, dans l'enceinte même du palais où se réunissaient les députés des états pontificaux.

Il devint, dès-lors, visible que les démagogues exaltés songeaient à détrôner le Pape. Dès le lendemain, en effet, ils l'attaquent audacieusement dans son palais du Quirinal : sa garde suisse est forcée; ses plus fidèles serviteurs n'ont que le temps de se sauver, et le Pape reste plusieurs jours captif dans son palais, d'où il s'échappe à grand'peine dans la nuit du 24 novembre, pour aller chercher un refuge dans le royaume de Naples.

Si les démagogues italiens avaient pris conseil de l'Autriche, ils n'auraient pas agi autrement. Il était évident pour tout homme politique habitué à calculer les forces des états, que la cause de l'indépendance italienne ne pouvait triompher que par les sympathies de la France, et par des sympathies hautement proclamées. Or, quoique la France eût changé sa forme de gouvernement, elle ne cessait pas d'être la nation Très-Chrétienne, et un attentat contre le Souverain-Pontife devait nécessairement causer dans tous les rangs de ses citoyens une profonde indignation. La France, en effet, dès qu'elle apprend les excès des démagogues romains, projette une expédition pour mettre Pie IX à l'abri de nouveaux attentats; et ses drapeaux, dans l'intérêt de la catholicité tout entière, ne tardèrent pas à flotter sur les bords du Tibre, quand

l'intérêt politique de l'Italie eût demandé qu'ils se déployassent en vue des Autrichiens sur ceux du Tessin (1).

Charles-Albert restait donc le seul protecteur de l'indépendance italienne. Mais ce grand rôle, qui n'était pas au-dessus de son courage, était au-dessus de sa puissance, parce qu'une lutte entre un état aussi petit que le Piémont et une puissance de premier ordre comme l'Autriche était par trop disproportionnée.

Charles-Albert, toutefois, avait fait dans l'hiver de grands préparatifs pour continuer avec vigueur la guerre contre l'Autriche; il dénonce l'armistice, le 15 mars 1849, à sa redoutable ennemie; et, avec plus d'intrépidité que de prudence, il veut tenter une seconde fois le sort des combats. Mais un affreux désastre l'attend.

Radetzki, en effet, n'avait rien négligé non plus durant l'armistice, pour augmenter ses forces avant la reprise des hostilités. A peine l'armistice est-il dénoncé par le Piémont, qu'il franchit résolument le Tessin avec des forces imposantes et se dirige vers Turin.

Pour couvrir sa capitale menacée, Charles-Albert est obligé de livrer à Novare, le 23 mars, neuf jours seulement après la reprise des hostilités, une grande bataille.

Cette bataille devait avoir, quelle que fût son issue, des conséquences décisives.

Comme les Autrichiens n'avaient pu encore reprendre Venise, si le roi de Sardaigne eût triomphé à Novare, la

(1) Une expédition dans le but de protéger le pape avait été projetée par le gouvernement français, dès le 26 novembre 1848, avant qu'on sût en France que le pape s'était réfugié à Gaëte.

Quand on apprit que le pape était en lieu sûr, l'expédition fut retardée; mais elle fut de nouveau décidée quand les députés des Etats-Romains proclamèrent la République, le 9 février 1849.

Les premières troupes françaises débarquèrent à Civita-Vecchia le 26 avril, et les Français entrèrent à Rome le 3 juillet suivant.

Lombardie, toujours disposée à secouer le joug autrichien, lui était aussitôt rouverte; et, comme l'année précédente l'Assemblée Vénitienne avait décrété de son côté la réunion de la Vénétie avec les états Sardes, Charles-Albert espérait fonder dans le nord de l'Italie un vaste royaume, capable avec ses seules forces de résister à l'Autriche.

Si, au contraire, les Autrichiens étaient vainqueurs à Novare, la Lombardie et la Vénétie étaient irrévocablement perdues pour Charles-Albert.

Les deux armées, qui jugeaient ainsi très-prochain le dénouement de la lutte, combattirent à Novare avec une égale intrépidité; mais la tactique autrichienne triompha de la valeur italienne, et l'armée piémontaise essuya une défaite complète.

Charles-Albert vit alors s'évanouir son beau rêve; et prenant aussitôt une résolution patriotique, destinée à protéger l'intégrité du Piémont, il abdiqua la couronne sur le champ de bataille, en faveur de son fils Victor-Emmanuel, qui, n'ayant pris aucune part ostensible aux projets politiques de son père, devait obtenir plus facilement de l'Autriche une paix honorable. Il en coûtait cependant à Charles-Albert de rester le témoin d'une nouvelle oppression de l'Italie. Ce prince généreux quitta donc le Piémont dès qu'il eut déposé le sceptre; et, traversant rapidement une partie de l'Europe, il se rendit en Portugal, dans la pensée, sans doute, qu'il oublierait plus facilement ses désastres sur une terre éloignée. Mais les souvenirs déchirants auxquels il voulait se soutraire l'y suivirent, et ne tardèrent pas à causer sa mort.

La douleur profonde que la défaite de Novare causa à Charles-Albert fut partagée par tous les amis sincères de l'Italie. Le Piémont vaincu, la Lombardie remise sous le joug, il devenait évident que Venise réduite à ses seules forces ne pourrait plus résister longtemps aux Autrichiens ; et le siége que soutint en effet bientôt après cette illustre cité ajouta sans doute

une page honorable à son histoire, mais se termina par une capitulation qui vint de nouveau river ses fers (1).

Il y avait alors à Turin un homme qui aima toute sa vie l'Italie, comme les Israélites exilés aux rives de l'Euphrate aimaient la montagne de Sion. Quand l'insurrection italienne éclata, le cœur de cet homme avait tressailli de joie, parce qu'il crut un instant que l'heure de la délivrance de sa patrie avait sonné; mais sa joie avait été de courte durée. Cet homme, quelque temps éloigné de son Dieu, avait été ramené à lui par la captivité et la souffrance. Il avait compris, alors, que la liberté est comme le lierre, qui, pour vivre et croître, a besoin de s'enlacer à un arbre vigoureux, et que cet arbre pour elle c'est la religion. Il éprouva donc un déchirement indicible, quand il vit qu'en plusieurs contrées de l'Italie, et particulièrement à Rome, les mouvements insurrectionnels prenaient des allures impies. Il vit, aussitôt, que l'Italie ne tarderait pas à retomber sous le joug. La défaite de Novare, la capitulation de Venise, quoiqu'il les eût prévues, ne laissèrent pas cependant de lui arracher des larmes amères, et engendrèrent dans son âme une tristesse immense, qui ne le quitta plus un seul instant pendant les quelques années de vie que Dieu lui laissa encore après ces lamentables événements. Cet homme, chacun le sait, s'appelait Silvio Pellico.

O Silvio ! qu'il fut douloureux pour tous les amis de l'Italie ce jour où, brisée enfin par les déchirements de ton cœur plus encore que par les souffrances de ton corps, ta belle âme dut s'envoler de la terre (2) ! Je me figure que j'étais, en ce moment suprême, au chevet de ta couche, et que je

(1) Venise capitula le 22 août 1849.

(2) Pellico est mort à Turin le 31 janvier 1854. On vient d'ouvrir en Piémont une souscription pour lui élever un monument à Saluces, sa ville natale; et bien des Français s'uniront, sans doute, dans cette circonstance, aux Italiens, pour honorer sa mémoire.

baisais tes restes sacrés comme j'aime à baiser les reliques des saints. D'autres, en effet, ont pu te voir sans te connaître : moi, je t'ai connu sans te voir. Je t'ai connu, parce que mon âme a eu les mêmes aspirations que la tienne, qu'elle a partagé les mêmes sentiments, quelque temps aussi, hélas! les mêmes erreurs. Aussi, si au lieu de me faire naître sur les bords ignorés que le Tarn baigne de ses eaux, la Providence m'eût fait voir le jour sur les rives plus illustres du Tessin ou de l'Adige, j'aurais gémi comme toi, j'aurais sans doute conspiré comme toi, mais je me figure que, par la grâce de Dieu, j'aurais ensuite aussi prié comme toi, et levé vers le ciel, à ton exemple, mes mains suppliantes.

Ma tristesse fut donc égale à la tienne, quand la cause sacrée de l'indépendance italienne parut définitivement perdue par suite des excès insensés d'une démagogie sans mœurs et sans principes, plus funeste pour elle que les baïonnettes autrichiennes, et que la véritable liberté condamna toujours.

Cette liberté, aux jours de ma première jeunesse, s'était, il m'en souvient, présentée à moi sous des traits enchanteurs, qu'elle dut sans doute te montrer aussi. C'était une vierge simple et modeste, ennemie du faste et du bruit, qui captivait mon âme sans troubler mes sens, et que je voyais répandre partout sur son passage des fleurs et des bienfaits. Je jurai alors de l'aimer jusqu'à la mort, et ce serment qui s'échappa naturellement de mon cœur, ma conscience me le dit, je ne l'ai jamais trahi.

Jamais, en effet, cette liberté sainte ne m'était apparue, pas plus qu'à toi, sous les traits d'une fille effrontée, qui cherche le bonheur dans l'orgie, qui a sans cesse l'injure à la bouche, et qui cache un stylet dégouttant de sang dans les plis d'une robe souillée de boue. Cette prétendue liberté, qui frappait à Paris d'une balle parricide un saint archevêque, martyr de sa charité, qui poignardait à Rome un ministre de Pie IX, et qui continue d'abreuver d'amertumes le chef

auguste de l'Eglise, défenseur naturel, par les sublimes devoirs de sa charge, de tous les opprimés, se décore d'un titre menteur. Son vrai nom, plus odieux encore que celui de tyrannie, c'est la licence, et toutes les parties de mon être ressentent pour elle une horreur inexprimable.

C'est pourtant elle qui prétend encore aujourd'hui régénérer l'Italie, tandis qu'elle aggrave chaque jour le poids de ses infortunes.

Je maudis donc, Silvio, comme tu la maudissais, cette licence exécrable, qui déchire ou déshonore tout ce qui nous fut cher; et si la vraie liberté, la liberté qui fait les martyrs, celle qui n'apprend à ses disciples qu'à défendre leurs droits avec noblesse, et à verser leur sang, quand il le faut, avec résignation, ne comptait plus aujourd'hui d'adeptes sur la terre, il me tarderait, Silvio, de te suivre dans la tombe pour aller, comme toi, la chercher au ciel.

LIII.

PRISE DE SÉBASTOPOL.

An 1855.

Quel est cet homme à la haute stature, qui s'agite sans cesse sur les confins septentrionaux de l'Europe et de l'Asie? Il était hier dans la capitale splendide de Pierre-le-Grand ; il est aujourd'hui à Moscou, la cité des vieilles églises et des antiques monastères; il sera demain à Nijni-Novgorod, la ville des caravanes tartares.

Au cœur de l'hiver, ce sont des rennes agiles qui emportent au loin son traîneau; au cœur de l'été, des chevaux de l'Ukraine dévorent devant lui l'espace, et font voler dans les airs des flots épais de poussière, dont les nuages traînants marqueront le passage de ses chars longtemps après qu'ils auront disparu.

S'il traverse de vastes campagnes aussi rapide que la flèche qui fend l'air, à chaque étape qu'atteignent ses rennes ou ses chevaux, des troupes innombrables de laboureurs et de filles des champs viennent saluer son passage. S'il s'arrête, un jour

ou deux, dans les palais des grandes cités, une foule plus nombreuse encore de généraux, de popes, de seigneurs, de dames du plus haut rang, viennent révérer sa présence.

Cet homme a de nobles aïeux et d'immenses richesses. C'est pour lui que les monts glacés de l'Oural renferment de l'or; c'est pour lui que la Crimée récolte des vins généreux. Les joies de la famille, plus précieuses que toutes les richesses, la Providence les lui offre aussi avec profusion. Ses palais somptueux de Saint-Pétersbourg ne sont point pour lui de vastes solitudes. Quand il les habite, une lignée forte et belle grandit sous ses yeux, l'entoure de ses embrassements, et promet de dignes rejetons à sa race.

Au milieu de tant de biens, cet homme néanmoins est inquiet...

Son empire est le plus vaste qui existe dans le monde, et cependant on le voit soucieux en franchir de temps en temps les limites. Tantôt c'est aux bords de la Sprée qu'un héritier de la couronne de Frédéric-le-Grand le reçoit comme un vassal recevait jadis son suzerain. Tantôt c'est aux bords du Danube que le successeur des empereurs d'Allemagne incline les vieilles aigles germaniques devant les siennes. Plusieurs centaines de lieues le séparent déjà de la frontière de ses états; et, à la manière dont ses ordres et ses moindres volontés s'exécutent, on croirait qu'il est encore dans sa capitale.

Fatigué du spectacle des grandeurs présentes, il a voulu contempler l'image des grandeurs passées; et Rome l'a vu s'arrêter, silencieux et pensif, devant ses imposantes ruines.

Quelle est donc la pensée qui agite cet homme extraordinaire? Qu'est-ce qui l'empêche de goûter tous les trésors de bonheur que la Providence a accumulés pour lui? Qu'est-ce qui trouble l'éclat de ses jours et le repos de ses nuits? Le monde attendra quelques années encore pour le savoir.

La cause de l'agitation du grand Czar restera cachée,

tant que la France lui apparaîtra riche et puissante, et qu'il pourra craindre de voir ses plans contrariés par les descendants des hommes valeureux qui, au commencement de ce siècle, occupèrent un instant les vastes états qu'il gouverne aujourd'hui.

La France, cependant, s'est tout-à-coup émue. Elle a tremblé, non pas devant des ennemis du dehors (ces ennemis ont pu quelquefois la vaincre, jamais ils n'ont pu l'effrayer); elle a tremblé devant des hommes sortis de son propre sein. Des idées subversives ont sapé l'ordre social jusque dans sa base; un instant a suffi pour renverser un trône; et une multitude abusée, sans frein et sans loi, se rue avec fureur contre les institutions les plus sacrées. La propriété n'est à ses yeux qu'une usurpation, et la sainteté du mariage qu'un préjugé. Ses clameurs sauvages jettent une immense épouvante dans toutes les classes de la société, mais surtout dans les classes riches. L'industrie s'arrête, le commerce languit, et la France paraît être arrivée à deux doigts de sa perte.

Fils des czars, l'heure que tu attendais avec impatience est arrivée. Cette France, que tu craignais de rencontrer sur ton chemin, a maintenant toutes ses forces occupées à contenir des troupes innombrables d'insensés, égarés par quelques hommes coupables.

Nicolas Ier allait, en effet, révéler au monde ses plans ambitieux, quand toute l'Europe occidentale frémit et sembla frappée de vertige. Les doctrines perverses, prêchées sur les bords de la Seine, avaient trouvé par delà le Rhin de formidables échos. La Prusse, l'Autriche, l'Allemagne tout entière avaient entendu des clameurs aussi sinistres que la France, et étaient livrées aux mêmes appréhensions.

Accours, fils de Paul, pour sauver ces peuples, habitués à te voir protéger leurs souverains.

Les soldats du Czar, appelés par l'empereur d'Autriche, se sont, en effet, montrés déjà dans la Gallicie, ils s'avan-

cent vers les monts Krapacs, l'insurrection de Hongrie est étouffée, et l'Allemagne respire (1). Mais, tandis que le Czar soutient les trônes chancelants de ses alliés, il laisse passer l'heure favorable à l'exécution du grand dessein qui, depuis son avénement au trône, n'a pas cessé un seul jour d'occuper sa pensée. La France, dans ces entrefaites, s'est rassurée sur ses destinées : elle est déjà sortie, grande et fière, d'une des crises les plus redoutables qu'elle ait eu jamais à traverser ; elle a vaincu l'anarchie, ses plaies commencent à se cicatriser, et bientôt, grâce à un pouvoir nouveau qui promettra de laisser vivre la liberté et de n'étouffer que la licence, elle va recouvrer toute sa puissance et reprendre toute sa splendeur.

Une nuit profonde enveloppait depuis plusieurs heures Saint-Pétersbourg dans ses ombres. Les théâtres brillants de cette capitale étaient depuis longtemps fermés, et ses larges rues étaient silencieuses. Tout dormait dans la grande cité, tout, hormis son souverain, qui, seul, dans son cabinet de travail, tantôt marchait à grands pas, tantôt s'asseyait, haletant, pour se relever un instant après.

Ce qui agitait si fort le Czar, c'est que par une sorte d'hallucination il avait devant ses yeux le poteau célèbre, placé sur la limite méridionale de ses états, où Catherine II, vers la fin du siècle dernier, écrivit ces mots altiers et menaçants : *Ceci est la route de Constantinople.*

Nicolas se rappelait avec orgueil que ses généraux avaient, quelques années auparavant, franchi avec succès le Pruth et le Danube, et jeté leurs avant-postes presque aux avenues de Byzance. « La puissance des Turcs, s'écriait-il, est passée,

(1) Le 29 août 1849, l'empereur Nicolas adressa une proclamation à son armée pour la féliciter d'avoir, en quelques mois, réprimé l'insurrection de Hongrie. (v. *Moniteur* du 18 septembre 1849.)

à jamais passée Il est temps de rejeter les faibles débris de cette race dégénérée, par delà le Bosphore. Il est temps d'assurer aux Moscovites la possession de Constantinople, et, avec elle, l'empire du monde. »

Le Czar, par la pensée, comptait alors les nombreux bataillons de ses armées ; il comptait aussi les nombreux vaisseaux qui lui assuraient la domination de l'Euxin. Il comparait ses forces militaires et navales aux forces militaires et navales de la Turquie, et il ressentait un immense orgueil en voyant, de son côté, tant de force, et de l'autre, tant de faiblesse.

Quand le monarque s'asseyait, ses doigts crispés feuilletaient de temps en temps deux livres qu'il laissait ouverts devant lui. Ces livres, toutefois, ne racontaient pas les victoires de ses ancêtres et les défaites des Turcs ; ces victoires et ces défaites étaient toutes gravées dans ses vastes souvenirs.

L'un de ces livres était l'*Histoire de France*, l'autre, l'*Histoire d'Angleterre*. Et que cherchait le Czar dans ces deux histoires ? Il y cherchait les récits des guerres sanglantes qui, depuis huit siècles, avaient si souvent éclaté entre ces deux grandes nations, et les traces des haines profondes que ces guerres avaient engendrées.

« Qui pourrait, disait le fier Paulowitz, qui pourrait dans le monde oser entrer en lutte avec moi? Mon pouvoir embrasse tout le cercle voisin du pôle. Une partie de l'Amérique du Nord connaît mes lois ; tout le septentrion de l'Asie est soumis à mon sceptre ; et, en Europe, ma domination, qui paraît s'arrêter d'un côté aux bouches du Niémen, de l'autre, à celles du Danube, s'étend en réalité jusqu'aux bords du Rhin et aux Alpes Juliennes ; car le monarque qui règne à Berlin tire son plus grand lustre de mon alliance, et celui qu'on révère à Vienne, soutenu par ma main, m'a dû, hier encore, la conservation de sa plus belle couronne.

» Seules, la France et l'Angleterre se targuent devant moi

de leur indépendance. Mais la France sort à peine de ses derniers ébranlements. Le théâtre où je veux porter la guerre est d'ailleurs aussi éloigné de son sol que l'Orient l'est de l'Occident, et le nombre de ses vaisseaux n'est point proportionné au nombre et à la valeur de ses soldats. Quant à l'Angleterre, c'est le nombre de ses soldats qui n'est point proportionné au nombre de ses navires.

» Une seule chose pourrait faire obstacle à l'exécution de mon dessein : ce serait la réunion, dans une même pensée, de ces deux puissances ; mais, si les temps passés ont pu jamais projeter des clartés certaines sur l'avenir, ces livres ouverts devant moi en témoignent hautement : cette réunion est impossible !.... »

Quand le Czar prononça ces derniers mots, un jour blafard commençait à éclairer les rives de la Néva et la longue série de ses palais. La résolution de l'empereur était fixée ; et ses conseillers intimes furent sur-le-champ mandés, non point pour éclairer de leurs conseils une détermination encore incertaine, mais pour recevoir des ordres, inflexibles comme le destin.

L'un de ces conseillers, vieilli dans les ruses de la diplomatie, le comte de Nesselrode, est chargé d'amuser l'Europe occidentale par des notes fallacieuses, tandis qu'un autre, le prince Menzikoff, en qui respire tout l'orgueil moscovite, a pour mission d'activer tous les préparatifs d'une guerre dont l'issue favorable semble ne pouvoir être douteuse.

Si les prévisions du Czar se fussent réalisées, le monde eût pu craindre l'approche des temps apocalyptiques. L'empereur de Russie, maître absolu de la Baltique et de la mer Noire, menaçant d'écraser l'Europe occidentale au Midi par l'invasion des provinces turques et l'entrée libre de ses vaisseaux dans la Méditerranée, comme il la menaçait incessamment vers le Nord, eût paru présenter plus d'un trait de ressemblance avec l'Antechrist Mais la Providence allait bientôt déjouer ses desseins.

Dieu tient les cœurs des peuples comme ceux des rois dans sa main, et il en change les dispositions comme il lui plaît. Assez longtemps les deux reines de la civilisation sont restées divisées. L'Angleterre, maintenant, a oublié les humiliations qu'elle reçut jadis des Du Guesclin et des Jeanne-d'Arc. La France, de son côté, a, depuis des siècles, perdu de vue les antiques désastres de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt; et elle se souvient à peine de Waterloo. Les deux nations comprennent qu'elles peuvent grandir désormais l'une et l'autre sans se nuire, et qu'à l'ère trop longue d'une funeste jalousie doit succéder l'ère plus féconde d'une louable émulation. Elles comprennent que leurs génies respectifs n'ont rien d'hostile, puisqu'ils sont fondés l'un et l'autre sur le respect dû à la dignité humaine, et qu'ils n'ont d'ennemi irréconciliable que le despotisme oriental, où le souverain est tout, et où les sujets ne sont rien (1).

Les amis de la liberté des peuples vont donc contempler une merveille bien faite pour les réjouir. Ils vont voir les enfants de la France et ceux de l'Angleterre combattre pour la première fois sous les mêmes drapeaux. Ils vont admirer deux genres de courage : celui de l'intrépidité fougueuse, et celui du sang-froid imperturbable, s'unissant pour sauver la grande cause de la liberté européenne, et partant, de la civilisation du monde.

Quand la nouvelle certaine d'un accord aussi inattendu parvint aux oreilles du Czar, il dut éprouver une singulière stupéfaction; mais son âme était trop fière pour ressentir de

(1) L'entrevue de l'Empereur des Français avec la Reine d'Angleterre, qui a eu lieu à Cherbourg le 5 août 1858, a cimenté de nouveau l'alliance des deux grandes nations de l'Occident. Puissent elles, pour le bonheur du monde, se souvenir toujours, l'une et l'autre, des nobles paroles qui ont été proférées par l'Empereur des Français à cette occasion !

l'effroi. Naguère, il considérait le succès comme assuré; maintenant, c'est la défaite qui paraît inévitable; mais sa résolution reste la même, parce que la changer ce serait faiblir, et que le grand Czar ne saurait s'abaisser jusqu'à un acte de faiblesse, fallût-il répandre, pour soutenir une cause injuste, des torrents de sang.

Cependant les événements marchaient.

Les Russes avaient envahi depuis longtemps les principautés danubiennes. De leur côté, les flottes de la France et de l'Angleterre s'étaient rapprochées des Dardanelles, qu'elles franchirent sur la demande du sultan, le 22 octobre 1853.

Il était temps; car, deux mois après, un amiral russe détruisait, non loin de Sinope, la flotte que la Turquie entretenait dans la mer Noire; et, si les escadres alliées n'eussent en ce moment protégé Constantinople, Constantinople eût certainement été prise.

Les Turcs luttaient avec plus de succès sur les bords du Danube. Pendant plusieurs mois, ils défendirent Silistrie avec un tel courage, que les Russes furent réduits à lever honteusement le siége, à la fin de juin 1854, après avoir perdu vingt-cinq mille hommes.

Cependant la France et l'Angleterre marchaient vers leur but avec une irrésistible énergie. Après avoir répondu aux notes astucieuses de la Russie par d'autres notes diplomatiques où les faits étaient rétablis avec leur vrai caractère, il fallait nécessairement déclarer la guerre au Czar; et pour le réduire, il fallut songer à frapper de grands coups.

Les vaisseaux anglais et français avaient déjà transporté en Orient une grande quantité de troupes, qui se trouvèrent réunies, dès le mois d'août, à Varna, sous les ordres du maréchal Saint-Arnaud.

Les Russes alarmés se demandaient avec anxiété quelle était la destination de ces troupes, et tous leurs rivages de la mer Noire étaient saisis d'effroi.

A l'extrémité de la Crimée, les czars avaient fondé, au commencement de ce siècle, un vaste port militaire, d'où leurs vaisseaux pouvaient, à chaque instant, se précipiter sur Constantinople pour la surprendre, comme l'aigle s'élance de son aire sur la proie qu'il veut déchirer. Ce port redoutable, que Nicolas s'appliquait avec amour à rendre chaque jour plus redoutable encore, c'était Sébastopol; et le génie, quel qu'il fût, qui dirigeait l'expédition anglo-française, vit clairement que Constantinople ne pouvait être sauvée qu'à la condition que Sébastopol fût détruit.

Vaisseaux de la France et de l'Angleterre, déployez donc toutes vos voiles et ornez tous vos mâts; car les guerriers que vous portez ont un but bien plus noble que celui que poursuivaient dans l'antiquité les compagnons de Jason, et jamais flotte aussi nombreuse que celle que vous composez ne fit écumer les flots de l'Euxin.

Le 16 septembre 1854, les flottes alliées débarquent les troupes anglaises et françaises non loin d'Eupatoria, et la Crimée s'étonne de voir son territoire foulé par les hommes de l'Occident. L'univers entier s'en étonne aussi.

Descendants valeureux des Francs et des Normands, votre audace, en effet, est grande. Vos ancêtres, à diverses époques, ont parcouru en vainqueurs toutes les contrées de l'Europe occidentale, et ont pu en dresser des cartes fidèles; mais le sol de la Crimée vous est inconnu, et vous devez craindre qu'aussitôt après votre débarquement, l'ennemi, qui connaît tous les plis du terrain, ne vous refoule et ne vous écrase.

L'armée russe, dès qu'elle a appris le débarquement, se concentre, en effet, sur les bords de l'Alma, dans une position formidable. Si les Russes conservent cette position, les troupes anglo-françaises vont être foudroyées; et, cependant, comment les en chasser, puisqu'elle paraît inexpugnable? Elle l'eût été sans doute pour des hommes moins habitués que les Français et les Anglais à affronter toute

sorte de périls ; mais, pour des soldats résolus à tout braver, l'avantage du terrain du côté de l'ennemi n'est qu'une occasion d'acquérir une plus grande gloire.

L'attaque est donc résolue. Le 20 septembre, les Russes sont assaillis avec une intrépidité irrésistible. Leurs premiers coups de canon emportent, dans les armées alliées, des lignes entières ; mais leurs feux sont bientôt éteints, parce que les soldats français ont gravi, sans reculer un seul instant, des pentes presque inaccessibles, et préparé par l'impétuosité de leur attaque un chemin plus sûr aux Anglais, qui viennent les appuyer.

Après six heures d'un combat acharné, l'armée anglo-française remporte sur les Russes une victoire éclatante, et le maréchal Saint-Arnaud, qui avait voulu conserver le commandement quoiqu'il fût atteint déjà d'un mal qu'il savait incurable, put désormais mourir content ; car il ne souhaitait depuis longtemps que de faire une action d'éclat avant de mourir, et son vœu était accompli (1).

Après la victoire de l'Alma, Mentzikoff devait s'attendre à voir l'armée des alliés longer la côte et s'approcher de Sébastopol par le nord ; mais les informations recueillies par les généraux français et anglais les avertissent que Sébastopol a été fortifié de ce côté avec un tel soin qu'un siége paraît impossible. Ils prennent aussitôt une résolution hardie. Ils se décident à traverser sur-le-champ toute la presqu'île, pour aller attaquer Sébastopol par le sud ; et cette résolution est exécutée avec un plein succès, tant les Russes s'attendaient peu à une manœuvre aussi audacieuse.

Le 23 septembre, l'armée des alliés a occupé Balaclava ; et dès le 9 octobre, la tranchée est ouverte devant Sébastopol. Mais si les Russes avaient manqué d'habileté à la bataille de

(1) Le maréchal Saint-Arnaud mourut le 29 septembre, le neuvième jour par conséquent qui suivit la victoire de l'Alma.

l'Alma, et s'ils avaient commis une faute plus grande encore en laissant l'armée anglo-française traverser la presqu'île sans lui disputer pied à pied le passage, ils surent au moins mettre le temps à profit pour fortifier Sébastopol, en quelques jours, du côté du sud, autant qu'ils l'avaient fait, en plusieurs années, du côté du nord.

Napoléon Ier fut contraint de reculer à Moscou, parce que les Russes n'hésitèrent pas à incendier leur ancienne capitale. L'armée anglo-française faillit aussi échouer devant Sébastopol, parce que les Russes prirent, sans hésiter, la résolution non moins extraordinaire d'anéantir eux-mêmes leur flotte. En coulant leurs vaisseaux, qui auraient du reste résisté difficilement à l'attaque des escadres ennemies, ils obtenaient le double avantage de rendre le port complétement inaccessible, et de pouvoir disposer sur-le-champ de toute une armée de matelots et d'un immense appareil d'artillerie pour défendre Sébastopol du côté du sud.

En effet, tandis que l'armée anglo-française avait espéré s'emparer, de ce côté, de Sébastopol par un coup de main, il fut bientôt évident qu'un siége en règle était indispensable; et quantité d'ouvrages élevés avec autant d'habileté que de promptitude par les Russes firent présager que ce siége serait long et meurtrier.

Cependant l'hiver approchait. Les Russes, qui avaient reçu récemment un renfort de quarante mille hommes, profitent, un jour, d'un brouillard épais pour attaquer avec vigueur, à Inkermann, les lignes anglaises avec des forces redoutables, tandis que la garnison de Sébastopol, pour faire diversion, fond de son côté sur les divisions françaises les plus rapprochées de la place.

L'attaque des Russes, à Inkermann, était habile. S'ils fussent parvenus à séparer l'armée anglaise de l'armée française, avec les forces supérieures dont ils disposaient ils eussent pu acculer successivement les Anglais et les Français à la mer

et ruiner complétement l'expédition. Heureusement pour les Anglais, non-seulement la sortie opérée par la garnison de Sébastopol est vigoureusement repoussée par les Français, mais une division de ces derniers, commandée par l'intrépide général Bosquet, accourt encore à leur secours quand ils allaient être enfoncés. Les Russes sont repoussés aussitôt avec tant de vigueur, qu'au lieu d'une victoire décisive qu'ils avaient espérée ils subissent une sanglante défaite, et qu'ils laissent sur les champs d'Inkermann des monceaux de cadavres.

Les travaux du siége pourtant avançaient lentement, et la France et l'Angleterre, qui avaient perdu déjà par les maladies ou par les boulets des Russes un grand nombre de leurs soldats, virent avec joie un prince généreux s'associer à une lutte dans laquelle il s'agissait d'assurer la liberté de l'Europe et de protéger l'indépendance de tous les peuples occidentaux. Le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, plus résolu que l'Autriche, qui, tout en faisant en apparence cause commune avec la France et l'Angleterre, s'en tenait en réalité à une politique expectante, envoya en Crimée une division piémontaise, dont le concours devait être plus utile pour les alliés que des hordes de Turcs indisciplinés qu'avait envoyées le sultan.

Cependant, tandis que le siége se poursuivait, une nouvelle inattendue vient frapper toute l'Europe.

Hier encore, l'homme dont l'ambition fatale avait attiré tant de calamités sur le monde paraissait plein de vie et de santé; aujourd'hui, l'on apprend avec étonnement qu'une mort presque soudaine l'a frappé (1).

L'orgueil moscovite, néanmoins, n'est pas encore terrassé, et des propositions de paix, impatiemment attendues, tardent à venir de Saint-Pétersbourg. Il devient alors visible que ces propositions n'arriveront que quand Sébastopol sera tombé,

(1) L'empereur Nicolas mourut le 2 mars 1855, après une très courte maladie. On apprit en France, le même jour, sa maladie et sa mort.

et Sébastopol ne tombera que lorsqu'un général français aura donné un exemple magnanime, auquel l'antiquité ne saurait rien opposer de plus grand.

Après la mort du maréchal Saint-Arnaud, le général Canrobert avait pris le commandement, et les opérations du siége avaient été conduites par lui avec vigueur; cependant il croit qu'un de ses compagnons d'armes saura les diriger avec plus de vigueur encore, et non-seulement il demande à lui résigner le commandement, mais il sollicite la permission de servir sous lui.

Ce vœu, aussi honorable pour celui qui l'avait formé que pour le général qui en était l'objet, est exaucé par l'Empereur des Français (1); et il semble que lorsque le général Pelissier est investi du suprême commandement, les travaux du siége avancent, en effet, avec plus de rapidité.

Ville superbe, qui depuis bientôt un an as bravé le feu terrible des deux plus grandes nations du monde, cesse maintenant de t'enorgueillir, car tu vas tomber; et ce ne sera point par l'effet de quelque surprise nocturne ou d'une attaque imprévue, que tu tomberas; ce sera à la face du soleil, parce que ta chûte doit avoir pour le monde tous les caractères d'un grand châtiment.

Quand le général Pélissier juge la tranchée assez avancée, il ordonne que l'assaut aura lieu le 8 septembre, à midi. Le 8 septembre, c'est le jour où les catholiques fêtent la nativité de la Vierge; midi, c'est l'heure du jour où pour la seconde fois ils honorent le mystère de l'Incarnation; et nul catholique n'est surpris que pour humilier le schisme grec (2), et pour couvrir

(1) Le commandement en chef fut déféré au général Pélissier par l'Empereur, le 26 mai 1855.

(2) L'église grecque, et l'église Russe par conséquent, honorent aussi la Vierge d'un culte insigne; mais les prières des âmes orgueilleuses ne sauraient plaire à Celle qui fut la plus humble des créatures, et le schisme, comme l'hérésie, a pour première cause l'orgueil.

de gloire la France catholique, Dieu ait choisi ce jour et cette heure. C'est à la France, en effet, que va revenir la plus grande part de gloire dans cette mémorable journée.

Parmi les forts qui protégent la ville, il en est un qui domine tous les autres, et qui, durant tout le siége, a fait subir aux assiégeants des pertes cruelles; c'est la tour Malakoff. C'est ce fort qu'il importe surtout de prendre; et puisque c'est le côté le plus périlleux de l'attaque, c'est de ce côté que se dirigeront surtout les bataillons français. Les Anglais attaqueront sur un autre point.

A peine le signal est donné, que les soldats français s'élancent avec une rapidité qui tient du prodige. Ils ont à leur tête le brave général Mac-Mahon, qui mêle dans ses veines le sang de deux nations unies étroitement par les liens de la même foi, malgré la différence de leurs destinées : celui de l'heureuse France, sa principale patrie, et celui de l'Irlande infortunée, mère de ses premiers aïeux.

Entraînés par l'exemple de leur chef, les soldats français volent plutôt qu'ils ne marchent. Les voilà déjà au pied de la tour redoutable. Plusieurs s'avancent un à un sur l'arête aiguë d'une muraille, comme il marcheraient sur un terrain parfaitement uni, et quelques-uns ont déjà pénétré dans la tour avant que les Russes aient vu toute l'imminence du danger.

Une lutte suprême s'engage alors dans l'intérieur de la tour altière qui, durant onze mois, a vomi tant de mitraille. Ce n'est déjà plus le canon qui retentit; car c'est sur les pièces mêmes que les Russes et les Français s'attaquent d'homme à homme et s'entre-déchirent avec un égal courage. L'intrépidité française triomphe enfin. Tous les défenseurs de la tour sont morts ou baignent dans leur sang, la tour est prise, et Sébastopol va être pris aussi; car les mêmes canons qui portaient à chaque instant le ravage et la mort dans les rangs des assiégeants vont maintenant être retournés contre la ville et la foudroyer.

L'attaque des Anglais, quoique exécutée aussi avec vigueur, était moins heureuse que celle des Français; mais l'assaut n'avait pas moins réussi, parce que toute la partie sud de la ville étant commandée par la tour Malakoff, il était difficile que les Russes pussent s'y défendre; et dans la nuit, en effet, ils l'abandonnèrent pour se réfugier dans la partie nord, située de l'autre côté de la rade, où ils étaient à même de résister encore longtemps.

Mais si les assiégeants avaient fait des pertes douloureuses, celles des Russes depuis le commencement de la guerre avaient été infiniment plus grandes. Les Russes d'ailleurs voyaient d'autres parties de leur empire sérieusement menacées; et, quoique dans la Baltique ils n'eussent subi que des échecs peu importants, la continuation de la guerre eût pu, de ce côté aussi, finir par leur être funeste.

La Russie s'étant d'ailleurs défendue noblement, le czar Alexandre II pouvait, sans ternir nullement l'éclat de sa couronne, terminer une guerre que son père n'avait engagée que par une ambition irréfléchie, et dans laquelle un sentiment d'amour-propre avait pu seul le faire persister.

La prise de Sébastopol fut donc bientôt suivie de préliminaires de paix; un congrès de toutes les puissances belligérantes dut se réunir à Paris pour régler les conditions de la paix définitive, et le traité qui suivit ce congrès mémorable fut signé dans la capitale de la France, le 30 mars 1856.

Dans cette circonstance, Alexandre II mérita bien de l'humanité, en faisant cesser une guerre injuste, qui avait fait couler bien du sang en Europe et en Asie; car la lutte entre les Russes et les Turcs s'était aussi propagée dans plusieurs contrées de ce dernier continent.

A ce titre de gloire Alexandre II en a depuis ajouté bien d'autres; et, aujourd'hui plus que jamais, ce puissant prince mérite les sympathies universelles du monde civilisé, par les

soins qu'il prend pour améliorer le sort de ses peuples, particulièrement celui des classes agricoles, qui forment l'immense majorité de la population de son vaste empire.

Plût à Dieu que ce prince si humain voulût aussi ouvrir son cœur à la voix de la grâce, qui appelle incessamment tous les hommes à l'unité des croyances religieuses sous un chef unique ! Le jour où le chef de la grande nation moscovite répondrait à cette voix divine, ouvrirait certainement une ère nouvelle à l'histoire. La France n'aurait plus alors aucun intérêt à fermer à ce puissant monarque le chemin de Byzance. Tout au contraire, tandis qu'il chasserait les Osmanlis de l'Europe, elle, de son côté, achèverait d'expulser de l'Afrique la religion monstrueuse de Mahomet, qui se trouverait ainsi, peu à peu, refoulée dans la contrée même qui lui donna naissance, et où tous les peuples chrétiens devraient chercher à l'écraser en réunissant leurs efforts.

Tout homme, en effet, qui interroge d'un œil attentif l'horizon de l'Orient, voit qu'il s'y forme de grands orages. Des événements récents prouvent que le fanatisme musulman, qui a si souvent couvert la terre de monceaux de ruines, menace de renouveler ses scènes de destruction (1). Pour prévenir de nouvelles éruptions de ce volcan dont on entend déjà le grondement sinistre, il faudrait se hâter d'en détruire le foyer, c'est-à-dire, de détruire de fond en comble la Mecque, de promener ensuite la charrue et de semer le sel sur le sol de cette ville impure, noircie par la couche épaisse de plus de douze siècles d'impostures hypocrites. C'est là que des multitudes innombrables vont, chaque année, réchauffer leur sauvage fanatisme ; là, que sous le prétexte d'honorer l'unité

(1) Le monde ne vit jamais de plus grandes horreurs que celles qui ont été commises, cette année même, sur les Chrétiens, par les Turcs ou les Arabes, à Candie, à Djeddah, et en quelques autres lieux encore.

de Dieu, les sectateurs du Coran ne sacrifient en réalité qu'au démon de la luxure et à celui de la cruauté, dont les autels souillés, également funestes à la liberté et à la dignité humaines, furent de tout temps voisins l'un de l'autre, et obtinrent toujours l'encens égoïste des mêmes adorateurs.

LIV.

CONCLUSION.

Nous avons, dans le cours de ce livre, fait passer sous les yeux de nos lecteurs, des scènes bien différentes : les unes belles, d'autres riantes, la plupart lugubres, mais toutes, grandes par quelque côté ; et nous eussions pu facilement en augmenter le nombre.

Sommes-nous destinés à assister à des événements qui aient un caractère de grandeur encore plus marqué ? Nous oserions l'affirmer, si l'esprit de foi se réveillait dans toutes les nations chrétiennes avec l'énergie que le monde put contempler dans d'autres âges. Ce réveil majestueux serait sans doute le signal d'une immense croisade de tout l'Occident chrétien contre le vieil Orient mahométan ou idolâtre, croisade où tous les peuples de l'Europe trouveraient à employer magnifiquement l'activité infatigable qui les dévore.

La politique tant vantée de *l'équilibre européen*, qui consiste à détruire volontairement des forces immenses, en les pondérant, pour ainsi dire, dans une balance, pour les opposer

ensuite avec une sorte d'égalité mathématique les unes aux autres, nous semble, en effet, bien surannée. Il serait temps de substituer à cette lutte stérile d'Alcides vigoureux se prenant corps à corps, et faisant des efforts inouïs pour n'aboutir qu'à rester immobiles, une combinaison plus intelligente des forces chrétiennes, qui pût amener des résultats grandioses, et faire pénétrer l'esprit évangélique dans la vie morale de toutes les nations répandues sur la face de la terre.

Mais un retour prononcé de tous les peuples chrétiens à la foi catholique, pourrait seul amener cette combinaison féconde ; et ce retour, que nous voudrions hâter de nos vœux, ne nous semble pas encore prochain.

Sur tous les points du globe où des phalanges saintes arborent courageusement l'étendard du Christ, nous apercevons, il est vrai, un grand nombre d'hommes, et aussi de femmes, dont les dévouements généreux excitent au plus haut degré notre admiration.

Notre cœur, par exemple, se réjouit en voyant partir chaque année des divers ports de l'Europe, et principalement de ceux de la France, des missionnaires intrépides, qui vont affronter résolument les tortures et la mort pour propager en tous lieux la Bonne Nouvelle, et il s'attendrit en voyant une multitude de simples ouvriers et de pauvres filles retrancher, chaque semaine, une bouchée de leur pain pour assister avec le produit de ce sacrifice leurs frères des lointains rivages.

Nous voyons aussi avec bonheur un grand nombre de jeunes hommes appartenant à des familles riches, mais dont la fortune n'a point desséché le cœur, se vouer à l'instruction des indigents, s'asseoir à leur foyer glacé, et remuer avec amour leur couche grossière pour procurer quelque soulagement à leurs membres endoloris.

Çà et là aussi, il se rencontre encore quelques savants, quelques artistes, qui aiment la science et l'art, non point pour en retirer un vain lucre, mais parce que la science et l'art sont

de magnifiques manifestations de Dieu, et comme des étincelles brillantes qui jaillissent du marchepied de son trône.

Tous ces dévouements sont beaux et consolants; mais, disons-le avec regret, ce ne sont que des dévouements individuels.

Quant à ces grandes agglomérations d'hommes qu'on nomme nations, et dont la vie collective se distingue de la vie personnelle de chacun de leurs membres, où sont celles qui ne sont préoccupées que de grandes entreprises ou de nobles pensées? Nous craignons que le nombre n'en soit bien petit, et quelques-unes des plus policées semblent même s'avancer chaque jour dans des voies au bout desquelles on ne trouve que l'ignominie.

Les Anglo-Américains n'ont pas encore su guérir la lèpre hideuse de l'esclavage, dont divers Etats de leur confédération restent infectés.

L'Espagne continue de s'épuiser dans des luttes mesquines et stériles, et n'a pas encore su retrouver le chemin de son ancienne grandeur.

L'Italie, jadis si féconde en héros et en saints, épouvante de temps en temps le monde par des sicaires exécrables, qu'on est surpris de voir s'élever en si grand nombre d'une terre aussi chrétienne.

L'Autriche, qui aurait besoin d'un immense foyer d'amour pour fondre dans une magnifique unité une foule de nationalités diverses, réunies sous sa domination par le caprice des diplomates, semble avoir conservé pour base de sa politique la maxime de Machiavel, *Il faut diviser pour régner*; maxime basse et honteuse, que tous les hommes généreux repoussent avec dédain (1).

(1) L'archiduc Maximilien paraît toutefois avoir des idées plus libérales, qu'il cherche, dit-on, à inspirer à son auguste frère l'empereur François Joseph. Puisse-t-il réussir! Nous croyons que l'Autriche elle-même ne peut qu'y gagner, et qu'une politique bienveillante peut seule affermir sa domination dans le Nord de l'Italie, comme dans la Gallicie et sur les bords de la Theiss.

L'Angleterre, dans l'Inde, répand des torrents de sang pour soutenir une lutte dont l'issue ne saurait être honorable pour elle, si elle ne change pas complètement, à l'égard des Indous, son ancien système de gouvernement ; car les succès d'un peuple oppresseur sont toujours aussi honteux pour lui que pourraient l'être des revers.

Et vous, Français, mes frères, pourquoi percez-vous aujourd'hui les montagnes? Pourquoi comblez-vous les vallées? Pourquoi la vapeur lance-t-elle au loin vos navires?

Voulez-vous, comme les croisés vos ancêtres, arriver plus tôt au tombeau du Christ?

— Le Christ! dites-vous ; la plupart d'entre nous n'y croient plus.

— Etes-vous donc, comme les Grecs de Ménélas et d'Agamennon, impatients de venger une injure, et de reconquérir quelque femme d'une incomparable beauté? Ou bien en seriez-vous réduits au sort des premiers Romains, contraints de mourir dans le célibat s'ils n'avaient point cherché des compagnes chez leurs voisins, s'ils n'avaient point ravi les Sabines?

— Non encore. D'injure, nous n'en avons point reçue; aucun type de beauté ne nous a été ravi, et les douces compagnes ne nous manquent point. Nos femmes sont moins blanches que les filles d'Albion ; leur stature a moins de majesté que celle des femmes qui par-delà le Rhin mêlent dans leur boisson à l'eau limpide l'orge fermentée ; leurs yeux lancent des éclairs moins vifs que ceux des Napolitaines ou des Andalouses; mais elles possèdent au plus haut degré ce que nous aimons le plus : elles ont, plus que leur sexe n'en a nulle autre part, de l'élégance, de l'esprit et de la grâce.

— C'est alors certainement la science que vous recherchez. Y a-t-il donc aujourd'hui, hors de votre pays, de grandes écoles qu'on puisse comparer à celles qui jetèrent tant d'éclat dans l'antiquité ou au moyen-âge? Y a-t-il quelque part des Platon, des Origène, des Accurse, que vous soyez impatients d'aller entendre?

— Bien moins encore. S'il existe aujourd'hui dans le monde un grand phare qu'on puisse comparer à ceux qui brillèrent jadis à Athènes, à Alexandrie, à Bologne, c'est à Paris qu'il est érigé, et c'est de là qu'il projette ses rayons étincelants jusque sur les continents et les îles les plus éloignées.

— Mais alors, au nom du ciel, que cherchez-vous donc ?

— Ce que nous cherchons, le voici. Nos habitations ne sont pas assez somptueuses, et nos repas assez splendides. Nous ne voulons plus, pour bâtir nos maisons, de la brique ni de la pierre ; il nous faut des marbres. Pour notre ameublement, nous ne saurions plus user ni du mérisier rougeâtre ni du noyer rustique : nous demandons de l'acajou poli ; ce n'est même pas assez, il nous faut du cèdre, de l'ébène, du palissandre, du citronnier. Nous voulons couvrir les épaules de nos femmes de tissus précieux, nous voulons en fouler à nos pieds ; nous voulons partout des glaces resplendissantes et de riches lambris, et sur nos tables, partout de l'argent, partout de l'or. La Providence, nous le savons, nous a donné en partage les vins les plus délicats et les plus fins, ceux dont l'usage modéré ne fait que rendre la joie au cœur et provoquer les saillies de l'esprit, sans jamais troubler la raison ; mais nous voulons encore des boissons et des liqueurs qui brûlent, qui exaltent, qui enivrent ; et quand nous avons quitté les festins, ce sont les fruits d'un arbrisseau de l'Arabie ou les feuilles d'une plante de la Chine, qui doivent précipiter nos mets et chasser des vapeurs incommodes de notre cerveau.

— Ah ! je vous entends. En bouleversant la nature pour livrer passage sur le fer à vos trains impatients, et en fatiguant des roues et des hélices de vos navires les mers et les fleuves, vous ne cherchez plus ce que cherchaient vos pères chrétiens du moyen-âge. Vous n'avez d'autres aspirations que celles qu'avaient dans l'antiquité vos aïeux païens. Vous imitez le Gaulois Bellovèse, qui allait demander à l'Italie le vin que notre sol refusait alors. Vous cherchez ce que cherchait Bren-

nus, quand il traversait l'Europe pour aller piller l'or du temple de Delphes. Mais savez-vous comment les Romains appelaient les compagnons de Bellovèse, et comment les Grecs appelaient ceux de Brennus ? Ils les appelaient.......... des BARBARES. . . . . !

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 16, ligne 25 : au lieu de : qui suivit, lisez : *que suivit.*

Page 53, ligne 6 : au lieu de : qui confond, lisez : *qui confondent.*

Pages 62 et 63 : Supprimer les guillemets aux alinéas.

Page 93, ligne 20 : au lieu de : Si, comme moi, tu ne vois pas, lisez : *Si tu ne vois pas comme moi.*

Page 116, ligne 22 : au lieu de : trois cents après, lisez : *trois cents ans après.*

Page 207, ligne 33 : au lieu de : marquer une défaite, lisez : *masquer.*

Page 313, ligne 27 et 28 : au lieu de : la Jardinière, lisez : *la Belle Jardinière.*

Page 349, ligne 14 : au lieu de : 1786, lisez : 1586.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DELSOL, RUE CROIX-BARAGNON, 18.

Le très humble, très obéissant et très dévoué serviteur,

G. ROUQUETTE,
Prêtre du diocèse de Toulouse.

et honoré que votre Grandeur ait daigné accepter la dédicace de ce nouveau livre sur la Salette. En osant vous l'offrir, j'obéissais à un triple sentiment.

C'était, sans doute, un trop faible homm[illegible] de profonde reconnaissan-[illegible] [illegible]ien que vos élo-

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT

A LA LIBRAIRIE DELSOL

Rue Croix-Baragnon, 18, Toulouse.

LES SAINTS ET LEUR SIÈCLE

OU

DES VRAIS SAGES DISCERNÉS PAR LEURS ŒUVRES

1 BEAU VOL. IN-8°. PRIX : 5 FR.

LES FEMMES CHRÉTIENNES

1 BEAU VOL. IN-12. PRIX : 2 FR.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DELSOL, RUE CROIX-BARAGNON.


BRARY OF CONGRESS
0 009 437 035 8